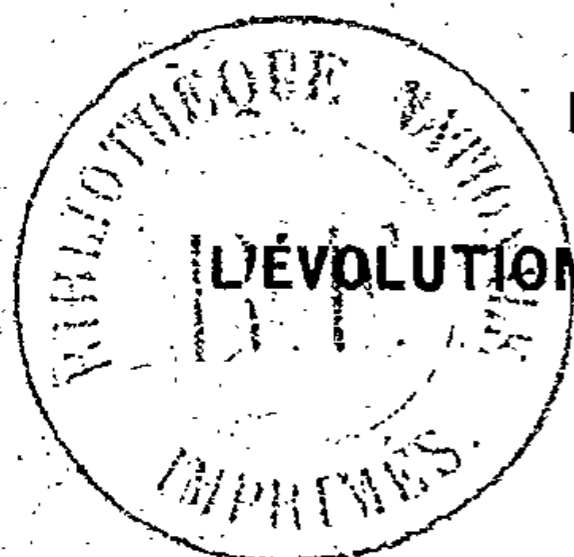


C. RENOOZ

---

# L'ÈRE DE VÉRITÉ



HISTOIRE DE LA PENSÉE HUMAINE

ET DE

L'ÉVOLUTION MORALE DE L'HUMANITÉ A TRAVERS LES ÂGES  
ET CHEZ TOUS LES PEUPLES

---

LIVRE II

## Le Monde Ancien

### *Origine du Mensonge Religieux*

Apparition du Prêtre destructeur de la Religion naturelle. — L'âge noir (Kali-Youga). — Polythéisme opposé à la Théogonie. — Révolution religieuse universelle. — La science primitive cachée par les Hermès. — Le Surnaturel opposé aux lois de la Nature. — L'autorité brutale usurpe le pouvoir de l'autorité morale. — Documents détruits ou altérés. Bibliothèques brûlées. — Renaissance Pythagoricienne. — Décadence des nations. — Fin de la civilisation antique.

PARIS (V°)

ANCIENNEMENT M. GIARD ET E. BRIÈRE

MARCEL GIARD, <sup>105224</sup>SUCCESSEUR

LIBRAIRE-ÉDITEUR

16, RUE SOUFFLOT, ET 12, RUE TOULLIER

---

1924

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays,  
à Miss Abadam, présidente de la « *Feminist League* » de Londres.

**A Miss ABADAM**

**PRÉSIDENTE DE LA LIGUE FÉMINISTE DE LONDRES**

*qui par sa bienveillante intervention a donné à ce livre  
le moyen de prendre son essor dans un monde où une  
élite intellectuelle attend anxieusement les idées nouvelles.*

**C. RENOOZ**

# L'ÈRE DE VÉRITÉ

---

## LIVRE II LE MONDE ANCIEN

---

### AVANT-PROPOS

---

Dans la première partie de cet ouvrage, nous avons étudié le *Monde primitif*, montrant que, pour comprendre l'évolution sous toutes ses formes, il faut connaître *les origines*.

C'est dans cette première période humaine que naquit la Théogonie — les Divinités féminines — et que se constitua la science primitive.

Loti appelle cette époque lointaine « *la pure grandeur de la précoce civilisation* ».

C'était l'Age d'or. Mais il ne devait pas durer.

Ovide dit : « L'Age d'argent succède à l'Age d'or. A ces deux Ages succède l'Age d'airain : l'homme, plus féroce, est plus prompt à prendre les armes qui sèment l'effroi ».

Dans cette seconde partie, nous allons étudier le *Monde ancien*, celui que l'histoire a cherché à nous cacher derrière la Fable. C'est l'époque du Polythéisme. Nous allons y voir régner des Déeses et des dieux se disputant le pouvoir.

C'est le commencement de l'Antagonie : la lutte de sexes.

#### *L'histoire classique*

L'histoire, enseignée par les modernes, a supprimé complètement le règne de la Femme dans le Monde primitif.

Elle a masculinisé les Déeses dans la période suivante et n'a tenu compte des documents que lorsqu'ils étaient revisés.

par les Prêtres, de façon à servir à l'établissement de leur religion et de leur règne.

Aujourd'hui ce système est dénoncé. Mais il reste un travail immense à faire. Il faut montrer comment s'est faite la substitution de sexe dans les institutions, dans la religion, dans les lois.

Cette révolution s'est accomplie pendant le millénaire qui a précédé le Christianisme.

Dans ce livre, nous passerons en revue cette intéressante histoire, l'étudiant dans toutes les nations anciennes, et nous poserons ainsi les premiers jalons d'une vaste rectification historique que d'autres, après nous, viendront certainement compléter.

---

## PRÉLIMINAIRES

---

La première partie de cette histoire des sociétés humaines — la Théocratie ou Théosophie — nous a montré dans le monde des êtres organisés dans la plénitude de leurs facultés, pensant, aimant, suivant la libre impulsion de leur nature.

La Femme était la Déesse de l'homme jeune, la puissance supérieure devant laquelle il s'inclinait : c'est son image qui se gravait dans son cœur, elle était son idole.

C'est pendant la période qui sépare le prélude de l'amour de sa satisfaction charnelle que l'amant a divinisé la Femme et, dans la vie actuelle, son atavisme lui rend le souvenir vague des impressions premières ressenties par ses ancêtres ; un regard, une parole douce ou tendre, une main qui touche la sienne, le silence de la nuit, sont empreints de mystérieuses saintetés qui pénètrent son âme sans qu'il en comprenne le secret. C'est que la Nature fut le cadre des premiers amours, des premiers dévouements, des enthousiasmes de la jeunesse phylogénique, et tout cela se réveille chez le jeune homme quand le lieu, l'heure, le milieu, lui rendent les conditions physiques qui accompagnèrent ses impressions premières. C'est ce qui crée le mystère, et rien ne captive comme les choses mystérieuses. Dans ce cadre, dans ce milieu, il pressent la Femme, il la désire, il a une vague espérance de la rencontrer et de donner libre cours à son besoin de dévouement, de bonheur, de *piété* ; il sent qu'Elle va élever sa nature dans une impulsion vers la spiritualité qui va lui donner une puissance morale qu'il n'a pas sans Elle, sans son inspiration, puissance qui le domine et le séduit.

L'homme voit toujours dans l'amour un phénomène religieux ; la Femme qu'il aime est toujours Divine, les métaphores qu'il emploie pour parler d'Elle lui rendent tous les attributs de la primitive Divinité ; Elle est pour lui le Ciel, ses yeux sont des

étoiles, ses dents des perles, ses joues des roses. L'hommage qu'il lui rend est un culte, c'est devant Elle qu'il se prosterne, à Elle qu'il adresse ses prières, qu'il apporte ses offrandes ; il est son pieux, son dévoué, son fidèle serviteur.

Si, dans les discussions pour et contre la Religion, on a pu dire que le sentiment religieux est naturel à l'homme, c'est qu'on sous-entendait inconsciemment le sentiment que nous venons de décrire, mais on ne le définissait pas, d'où les malentendus. Ceux qui le niaient ne considéraient pas le sentiment qui émane de la nature et ne voyaient dans les religions que l'adhésion réclamée par les ministres de tous les cultes pour les doctrines surnaturelles qu'ils enseignent.

Le sentiment naturel à l'homme (à l'homme jeune surtout), c'est le sens de la vénération qu'il possède et veut exercer en adorant, en respectant toutes les perfections dans une Femme.

On avait donné à ces perfections sept formes manifestées dans les Déesses primitives : la Justice, la Miséricorde, la Science, la Beauté, la Sagesse, l'Amour et la Force morale (le courage).

Une multitude de noms de femmes sont restés attachés à ces attributs.

L'histoire de la Religion naturelle, c'est-à-dire du culte rendu par l'homme à la Femme, c'est l'histoire de la vie morale de l'humanité. C'est pour cela que la Religion est universelle, elle règne partout où les deux sexes se trouvent en présence. Aussi elle sera éternelle et réapparaîtra toujours dans tous les lieux où l'humanité jeune recommencera l'évolution humaine, dans une vie ontogénique. Est-ce pour cette raison qu'on a dit que la Religion n'a pas d'histoire ? Est-ce pour cela aussi qu'on en a fait la base de la civilisation ? Peut-être, car sans le lien qui attache l'homme à quelque chose qui lui est moralement supérieur, qui lui crée un idéal à atteindre, un but à poursuivre, que resterait-il pour lui dans le désert des sociétés masculines ? La discorde, la jalousie, le néant, la mort !...

Les croyances primitives, dans leur sincérité naïve, ne connaissent pas encore les subtilités des prêtres. Le sentiment religieux qui pénétrait l'âme masculine, en présence des émanations divines — c'est-à-dire féminines —, était un mélange de respect et de crainte, mais aussi de confiance et d'amour. *Par la foi*, l'homme s'abandonnait complètement aux décisions de l'Esprit féminin, dont il reconnaissait la supériorité ; par la

piété, il s'efforçait de conformer ses actions aux désirs de la Femme Divine aimée, et de rendre à la Déesse ce qui lui est dû en vénération et en soumission.

La « foi » est le secret de toutes les grandes choses, a-t-on dit, répétant cette espèce de dicton qui s'appliquait à la foi primitive ; c'est qu'en effet la première adhésion de l'homme à la parole de la Déesse a été le facteur des grandes civilisations de la haute antiquité. La foi a fait le monde parce que, lorsque l'homme a agi suivant la sage inspiration de la Femme, il a réalisé des prodiges. Chaque civilisation a été fille d'une religion théogonique donnant une impulsion sans cesse renouvelée à l'esprit humain.

« Ayez une âme d'enfant et la nature vous dira ses secrets ». En effet, la foi absolue n'existe que dans l'enfance. « L'enfant a des yeux de voyant ». Quand il devient homme, sa mentalité change, le doute l'envahit, s'impose, et il est, dès lors, partagé entre le désir et l'impuissance de croire. Triste état qui va lui donner des poussées de révolte et des heures de remords, qui va étonner la Femme et l'affliger, Elle dont l'esprit est inaltérable. Tant qu'il a aimé la Femme, il a été le demi-dieu, la moitié de la Déesse ; quand il commence à changer, évoluant vers la révolte, il devient envieux et peu à peu naît en lui la haine qui lui inspire le mépris — mépris simulé — pour faire croire que la femme a moins de valeur que lui.

Mé-priser, de *mé*, préfixe péjoratif, et priser, c'est-à-dire qu'il la prise moins, ne lui donne plus sa valeur réelle, et ce qu'il lui reprend en estime, il se l'attribue à lui ; c'est une balance dont il commence à renverser les plateaux, c'est pour cela que la Justice devient boiteuse.

L'impression de la Femme en face de ce mensonge manifesté fut terrible.

Mais le besoin d'aimer la Femme le reprend par moments, alors il se radoucit, recommence à adorer et à prier, sachant qu'il sera écouté parce qu'il sait assez que la Femme l'aime toujours.

Le Rig-Véda dit : « La prière domine les Dévas ».

« La Déva, souveraine du Ciel, Indra, tremblait devant la redoutable piété du grand ascète Vishwamitra. »

Voilà donc la Déesse qui a peur de l'homme, devenu une puissance adverse.

Dès ce jour, deux principes règnent dans le Monde : la Puissance du Bien qu'Elle représente, la Puissance du Mal ou de la domination que l'homme va personnifier.

A l'âge poétique des religions, succède celui de la prose. L'homme n'aime pas, il raisonne — ou plutôt il déraisonne, fait des commentaires, des traités, invente une technique qui va remplacer la simple logique. Il arrête les règles des cérémonies qu'il va substituer aux libres impulsions de la Nature. Les anciennes vérités vont devenir des mystères sacrés ; on ne les enseignera plus, mais à leur place va s'élever le surnaturel touffu, exubérant, envahissant et tenace.

Le Prêtre se perd en explications de ce qu'il ignore ou en justifications de ses fautes ; il se fait craindre, mais ne se fait pas aimer.

La Femme, près d'un tel homme, se laisse intimider. Elle a perdu l'audace de l'enfance, la confiance de la première jeunesse. Elle commence à connaître le Mal et à le redouter ; cela trouble sa vie et lui fait perdre l'expression franche de bonheur que possédait la jeune fille. Elle devient triste, abattue, craintive, et découragée. Cela l'enlaidit presque.

### ANTAGONIE (1)

Nous allons en ce livre montrer 1.000 ans de luttes du prêtre contre la Femme.

Les grands Livres sacrés avaient jeté un tel éclat sur l'esprit féminin que cela avait fait naître un sentiment de jalousie terrible contre les grandes Déeses qui en étaient les auteurs. Une caste sacerdotale va s'en emparer, les altérer, les masculiniser ou les détruire. C'est l'origine du mensonge religieux que nous allons voir se dérouler. Partout la femme va être cachée ou plagiée. Lui prendre ses idées, porter sa robe (d'où *dé-rober*), va être la principale occupation de ses envieux.

(1) Antagonie vient de anta-gonismos, de anti (contre) et gonos ou gonia (la femme), donc : *contre la Femme*.

## AGE VIRIL DE L'HUMANITÉ

### Ses caractères physiques

---

Nous sommes en pleine vie humaine. Toutes les passions sont déchaînées. A l'amour va succéder la haine, l'envie s'est emparée du cœur de l'homme et va lui dicter l'injustice ; les crimes et les forfaits vont se multiplier. L'histoire va nous les raconter, car ceux qui auraient dû les cacher en ont eux-mêmes écrit le récit.

Les caractères physiques de l'humanité se modifient peu à peu ; le ravage des passions va creuser son empreinte sur le visage de l'homme. Sa physionomie va révéler son état mental. Les modifications de son caractère sont profondes, la prédominance de sa personnalité s'accroît de plus en plus, son orgueil grandit et lui donne une confiance en lui-même qui lui dicte les résolutions les plus hardies et les plus irraisonnées ; il devient impulsif. C'est l'époque des grands emportements, de la confiance en soi et des affirmations aventureuses. Sa sensibilité primitive est en décroissance. L'assimilation morale et intellectuelle qu'il possédait dans les âges précédents s'émousse ; il devient entêté et affirmatif pendant que son cerveau engendre l'erreur.

---

## ORIGINE DE L'ANDROCRATIE

### LE ROI

C'est par la révolte contre le pouvoir gynécocratique et divin que commença l'anarchie ; mais la guerre commencée contre les femmes continua entre les hommes.

Après avoir vaincu la Déesse, méconnu la Soffet, outragé la Sophia, l'homme fort écrasa l'homme faible, l'intellectuel, il nivela l'humanité en prenant pour étalon la bête humaine.

C'est ce que nous enseigne la légende de Procuste qui raccourcit les étrangers pour les faire entrer dans son lit de fer.

« La force déchaînée écrasa partout l'esprit et institua le règne des *tyrans*. La Grèce se hérissa de Républiques, les Celtes marchent de divisions en divisions ; une démocratie brutale monte et force toutes les intellectualités à se démettre. Ce sont les masses incultes qui veulent dominer. Toutes les lignes de démarcation disparaissent. On ne distingue plus, parmi les peuples, que des hommes libres et des esclaves selon qu'ils sont vainqueurs ou vaincus. Il semble que l'espèce humaine, emportée par un mouvement général de folie orgueilleuse, venait de perdre tout ce qui avait existé en elle de raison.

« Tous voulaient commander, aucun ne voulait obéir ; chaque fraction voulait le pouvoir, l'anarchie était partout. Les noms qu'ils se donnaient exprimaient leur désir d'indépendance : c'étaient les *Alains* ou *All-ans*, les égaux en souveraineté ; les *Allemands*, égaux en virilité ; les *Vandales*, ceux qui s'éloignent de tous ; les *Free-sons* (Frisons), les fils libérés ; les *Cimbres*, les ténébreux ; les *Swabes*, les hautains ; les *Allobroges*, les briseurs de tous liens ; les *Scandinaves*, ceux qui errent sur leurs navires ; les *Saxons*, les enfants de la Nature, etc., etc... » (Fabre d'Olivet).

C'est que, le joug de la Femme brisé, il n'en restait pas d'autre. L'homme avait bien pu se soumettre à celle qu'il aimait, ou à celle qui avait été sa Mère, mais pourquoi se serait-il soumis à un autre homme ? La première autorité qu'il voulut prendre est celle que représente l'Etat. La Religion appartenait encore à la Femme. Par sa révolte, il créa la séparation des pouvoirs, il inaugura la séparation du trône et de l'autel. La révolution masculine amena une corruption générale qui, bientôt, fit des progrès effrayants dans toutes les classes de la Société. Du haut des trônes de l'Asie qu'elle avait d'abord envahis, elle se glissait dans les sanctuaires. La réaction des Femmes ne pouvait plus contenir le mouvement désorganisateur ; elles cherchaient néanmoins à en ralentir le progrès.

L'esprit de l'homme errait dans les ténèbres qu'il s'était créées lui-même ; il cherchait à étouffer ses doutes, ses terreurs ou ses remords dans la jouissance à outrance et, au lieu d'un remède, il y trouvait une cause d'aggravation de son mal.

Enfin l'instinct triompha... et l'homme alors se servit de sa

puissance pour s'affranchir de tous devoirs et pour affermir sa volonté, à laquelle il prétendit soumettre les autres.

Les mœurs qui résultèrent de cet état de choses furent caractérisées par une débauche à outrance et une guerre désordonnée, dans laquelle on cherchait, autant que des victoires, des satisfactions de l'instinct batailleur de l'homme. C'est que, lorsque sa force musculaire augmente, il a besoin de l'exercer, et c'est ce besoin qui le pousse au pugilat, à la lutte, à tous les exercices violents. C'est alors qu'il fit de la force une supériorité; singulière logique, car avoir une chose en plus que les autres n'est pas un avantage si cette chose n'est pas une qualité qui élève. Si la force se développe aux dépens de l'intelligence, c'est une qualité *négative*, c'est-à-dire menant à un mal, non à un bien.

Se glorifier d'avoir plus de force qu'un autre est aussi logique que si l'on se glorifiait d'avoir plus de laideur que les autres. Il y a des superlatifs qui infériorisent.

Néanmoins la Force fut glorifiée; les plus forts furent les plus honorés et les plus faibles furent méprisés. Chez les Grecs, l'homme bon, *Agathos*, c'est l'homme fort à la guerre; *Aristoi*, les meilleurs, ce sont les plus forts, les plus aptes à combattre. On se rappelle que les Lacédémoniens allaient jusqu'à jeter au barathre (sans le consentement des mères) les enfants mal venus.

Chez les Romains, le mot *Virtus* signifie la force par excellence (*vir*).

Ces nouvelles idées servaient de prétexte pour avilir la Femme, pour l'asservir et la réduire en captivité; tous ses droits furent violés, on ne lui en laissa qu'un : plaire à l'homme.

Mais cela ne fut pas sans de formidables luttes entre les partisans de la force et ceux de la Justice.

Comme on demandait à Agésilas qui l'emportait de la Justice ou de la vaillance, il répondit : « Si tous les hommes étaient justes, ils n'auraient pas besoin d'être vaillants », réponse hypocrite qui faisait croire que la vaillance servait à défendre la Justice, premier sophisme d'où sortit tout le système moderne, ce régime qui a fait dire à Schiller : « En attendant que la philosophie sache régir le système du monde, le mécanisme de l'Univers se maintient par la faim et par l'Amour ».

Les hommes s'étaient libérés du lien qui les attachait à la Femme, mais ce ne fut que pour tomber sous un autre joug : celui de la domination des hommes sur les hommes, c'est-à-

dire l'exercice de la tyrannie de quelques-uns au préjudice de tous les autres.

Ceux qui avaient le plus d'audace, le plus de résolution, le plus de cynisme, instituèrent la puissance du Mal, en prenant la direction des nations. Et les foules s'inclinèrent devant « la Force », et la « Force » se fit « autorité », et cette autorité devint la main de fer qui étrangla l'humanité.

Il faut à l'homme un esclavage. Aussitôt qu'on lui supprime son esclavage naturel, celui qui l'asservit à la raison, il s'en procure un autre.

C'est dans le millénaire dont l'étude fait l'objet de ce second livre, c'est-à-dire pendant les mille ans qui précédèrent le Christianisme, que l'homme fit des lois.

Mais ces lois n'avaient pour but que de comprimer les esprits ou d'empêcher les révoltes, afin d'assurer aux chefs le libre exercice de leurs passions. Entre hommes, cela se supportait par réaction contre la Femme, par solidarité de sexe, mais à la longue, le joug devenait trop lourd ; alors on changeait de chef, c'est-à-dire de tyrannie. Et les rois n'étaient guère plus heureux que leurs sujets, vivant dans une crainte continuelle et de la Femme qui cherchait toujours à reprendre ses droits, et des autres hommes dans lesquels ils ne voyaient que des rivaux cherchant à prendre la place qu'ils occupaient. Du reste, ils avaient presque tous une triste fin, la preuve en est donnée par la statistique qui est aussi implacable qu'effrayante par ses constatations ; celle-ci par exemple : Jusqu'en 1886, il y a eu sur la Terre 2.550 empereurs et rois, qui ont gouverné 74 peuples. Il n'est question, bien entendu, que des vrais monarques ayant eu des royaumes de réelle importance. Voici quelle a été leur destinée : 300 ont été chassés du trône ; 64 ont été obligés d'abdiquer ; 28 se sont suicidés ; 23 sont devenus fous ; 100 ont été tués à la guerre ; 123 ont été capturés ; 25 ont été torturés ; 151 ont été assassinés ; 108 ont été condamnés à mort et exécutés.

Pour justifier son pouvoir, l'homme prétendait *qu'il avait toujours existé*. C'est la réponse que faisaient les femmes quand on les attaquait. Les hommes se l'approprièrent, la répétaient en l'appliquant à leur règne, mais comme c'était un mensonge, ils ne pouvaient le justifier que par d'autres mensonges.

C'est ainsi que plusieurs peuples anciens, pour prouver la haute antiquité de leur origine masculine, montraient des listes

interminables de rois dont les règnes, ajoutés ensemble, formaient des milliers d'années, et toujours le premier de cette série était Hélios (le soleil) (en Egypte, en Colchide, à Rhodes, à Cusco).

La science historique des hommes a accepté ces listes, n'a pas discuté ces monuments ; elle en a fait la base de l'enseignement classique.

D'autres hommes, les prêtres, les mages, se prolongeaient dans le passé par des documents de fabrication aussi facile.

La révolution masculine, née de la révolte contre le pouvoir gynécocratique, basa sa puissance sur la force, sur la conquête. C'est le conquérant qui se déclara roi. Ce n'est donc pas le meilleur, c'est le plus fort. C'est ce qui fait que le monde masculin fut représenté comme le chaos aux cent têtes, aux cent bras, bataillant, rivalisant, gesticulant. Période de désordre et de discorde, où l'Etat devint l'image de la famille sans femme. Les rois assassinés étaient remplacés par des hommes de la plus basse extraction. Partout régnait la terreur, partout on voyait le meurtre, le crime et la débauche.

Au milieu de ces luttes formidables, le parti gynécocratique essayait de sauver le pouvoir de la Femme qui s'effondrait et allait bientôt sombrer dans le Droit romain, dans la Loi de l'homme.

Au milieu de ce chaos, on ne pouvait faire qu'une chose : essayer de conserver le dépôt des traditions antiques et le *principe des sciences en les cachant dans le secret*.

Une aristocratie mâle gouvernait partout des troupeaux d'esclaves, de femmes et d'enfants. A la fois propriétaires, prêtres et juges, les chefs de la nouvelle famille allaient exercer un pouvoir sans limite sur le bétail humain qu'ils exploitaient et décimaient à merci. Et tout cela, ils le justifiaient en disant : Les dieux l'ont voulu.

L'Androcratie devait être une époque de terreur et de misère, car l'homme qui règne, c'est *l'homme qui prend*, alors que le règne de la Mère avait été la Providence *qui donne*.

La femme avait régné par l'Amour, l'homme va régner par la terreur.

Un ouvrage de M. Renaud donne la liste suivante des différents supplices d'autrefois :

« Les condamnés étaient autrefois : sciés par le milieu du corps :

Hébreux, Thraces ; étouffés dans de la cendre : Perses (404 av. J.-C.) ; brûlés dans une fournaise : Ananias (358 av. J.-C.) ; empoisonnés : Athéniens ; tués à coups de verges : Athéniens ; pilés dans un mortier : Anaxarque (210 av. J.-C.) ; roulés dans un tonneau garni de pointes : Régulus (249 av. J.-C.) ; enduits de résine et brûlés : Martyrs (Tacite, *Ann.*, 15,44) ; arrosés d'huile bouillante : Saint Jean (95) ; déchirés avec des peignes de fer : Saint Blaise (316) ; livrés aux bêtes : Martyrs ; noyés avec une vipère : Parricides romains ; écorchés vifs : Perses ; enterrés vivants : Vestales, Francs ; lapidés : Hébreux, Saint Didier (608) ; arrosés de plomb fondu : Hébreux, Normands (997) ; précipités d'une hauteur : Romains, Flamands (1127) ; crucifiés : Romains, Berthold (1127) ; privés de nourriture : Ugolin (1288) ; bouillis : Faussaires bretons ; écartelés : Damiens (1757) ; roués : Calas (1762) ; brûlés vifs : Chevalier de la Barre (1766). »

Nous trouvons dans le même ouvrage le tarif d'un bourreau au xvii<sup>e</sup> siècle. Nous le reproduisons à titre de curiosité : Rouer, 60 livres ; brûler, 60 livres ; traîner sur la claie, 60 livres ; pendre, 30 livres ; fouetter et marquer, 15 livres ; percer la langue avec un fer rouge, 15 livres ; couper le poing, 15 livres ; couper une oreille, 14 livres ; fendre une lèvre, 8 livres ; jeter les cendres au vent, 6 livres. (Reproduit par *La Science en famille*).

Partout, du reste, le pouvoir despotique donne de tristes résultats.

Dans Athènes, un oracle avait forcé Codrus, son dernier roi, à se dévouer à la mort ; à Lacédémone, Lycurgue abdiqua la royauté et forma le projet de régulariser le mouvement anarchique en faisant de Sparte un couvent de soldats. Il avait institué sur un seul point de la Grèce une sorte de congrégation guerrière, mélange de despotisme et de démocratie, en apparence consacrée à la liberté, mais destinée, au fond, à combattre ceux qui ne se soumettaient pas au pouvoir nouveau. Cette formidable institution renversa la supériorité intellectuelle à Athènes et prépara le triomphe d'Alexandre.

Ce législateur guerrier était un esprit peu élevé (il tira sa doctrine et ses lois d'un philosophe nommé Talétès). Ce n'est plus du Temple de la Sagesse que sortent les lois, c'est du Prytanée, édifice où résidaient les Prytanes ou Sénateurs chargés de l'administration de la République.

Le régime militaire renverse le règne de l'Esprit.

Corinthe chasse ses rois. Ceux qui résistent au torrent de l'opinion déchaînée contre eux sont obligés d'employer des moyens tyranniques pour se maintenir. Ils sont appelés des Tyrans.

En Perse, en 228 ans, depuis Cyrus qui monte sur le trône en 559 jusqu'à la mort de Darius détrôné par Alexandre en 331, quatorze rois — presque tous assassins ou assassinés — se succèdent sur le trône.

Et cependant tous ces hommes se donnent des titres magnifiques : tel Cyaxare (Kai-Assar), suprême monarque ; Xercès (Shir-Shah), le vaillant roi, le roi Lion ; Cyrus (Kai-Kosrai), qui prend le surnom de Théos (Dieu).

Cependant Khan, titre de l'autorité masculine en Tartarie, est l'origine du nom de Caïn.

On représenta par les deux serpents du caducée les deux aspects du pouvoir de l'homme : le Roi, le Prêtre. Ensemble, mêlant la force à la ruse, ils vont torturer l'humanité.

L'Empire d'Assyrie, qui dura près de sept siècles, de 1314 à 625, nous donne une idée de ce que fut le régime de terreur que la royauté avait inauguré.

Adra-melech fut l'idole des Assyriens. On croyait l'honorer en exposant aux flammes et en faisant brûler des enfants sur ses autels.

« Les rois d'Assur ne calculaient leur puissance que par le nombre des villes ennemies qu'ils avaient incendiées, et par celui des guerriers qu'ils avaient cruellement égorgés après la bataille.

« Le monarque, le sceptre en main et la tiare sur la tête, se plaisait à contempler les ruines fumantes des forteresses prises d'assaut, les prisonniers garrottés, les cadavres des ennemis décapités.

« On le voyait, après la victoire, debout sur son char de guerre, insulter aux vaincus.

« Aucun peuple dans l'antiquité n'apporta dans ses cérémonies du culte des pratiques aussi cruelles. Leurs dieux mâles semblaient avoir soif de sang humain.

« Les jours de fêtes principales, au pied de la statue de Baal, on allumait un grand bûcher. Les parents venaient alors, portant

au cou un de leurs enfants nouveau-nés. On plaçait la pauvre petite créature sur les mains étendues du dieu, puis les bras, qui étaient mobiles, s'abaissaient lentement, au moyen d'un mécanisme, et l'enfant tombait au milieu du brasier ».

La cruauté était le résultat des passions masculines déchaînées, d'un débordement de débauches, qui devait en même temps obscurcir l'esprit de ces hommes.

C'est pourquoi Midas, roi d'Assyrie, est représenté avec des oreilles d'âne.

A propos de Cyrus, Hérodote dit que les Perses avaient pour roi un *mulet*.

Tel est le régime qu'on allait opposer à la Gynécocratie.

Nous allons dans ce livre passer en revue les grands événements qui s'accomplirent dans le millénaire précédant l'ère actuelle, dans l'Inde, la Perse, l'Égypte, la Chine, la Grèce et Rome, et nous allons montrer que partout une profonde révolution religieuse changea l'orientation du monde.

## LE PRÊTRE

Comment la Prêtrise exercée par l'homme commença-t-elle ?

Quelle est l'origine du sacerdoce ? Quelles furent les premières phases de son évolution ?

L'histoire réelle nous montre que les premiers hommes investis de ces fonctions, dans l'antique Théogonie, sont des officiants mis au service de la Déesse et qui portaient le nom de « Prêtres domestiques ».

Renan, dans *Le Peuple d'Israël*, dit (p.149) : « Le clergé est d'origine égyptienne. Les Israélites eurent probablement de ces sortes de *ministres* que chaque famille nourrissait pour les services qu'ils rendaient ; c'est ce qu'on appelait un adhérent, un aubain, un adjoint à la tribu ».

Et il explique que le mot *ministre* (en latin *minister*) veut dire *serviteur* ; il vient de *minor* (moindre), et c'est de là qu'est venu le nom *minime* donné à des ordres religieux.

Dans la Bible (Juges, 17, 9), nous voyons Milca dire à un jeune homme lévite (passage interpolé puisqu'il n'y a pas de lévites

du temps des Juges et masculinisé puisque de Milca on fait un homme) :

— D'où viens-tu ?

— Je suis lévite et je voyage pour chercher une demeure.

— Reste avec moi, *tu me serviras de Prêtre* et je te donnerai dix sicles d'argent par année et des vêtements pour ton entretien.

Et Milca consacra le lévite.

Mais les Prêtres ne se contentèrent pas de ce salaire et de cette position dépendante, ils voulurent prendre près de la Déesse une situation de plus en plus prépondérante et c'est ce qui amena la discorde.

D'abord la Déesse et le prêtre ne s'excluaient pas, ils se confondaient en une sorte de couple, tel Hermès et Aphrodite dont on fera le mot « hermaphrodite ».

Aux Indes, le Brahmane apparaît à côté de la Brahmine.

En Perse, le Mage s'élève à côté de la Magicienne ; le Druide à côté de la Druidesse qui régnait chez les Celtes depuis une haute antiquité et qui avait fondé partout des centres d'enseignement qu'on appelait « Collèges de Druidesses ».

Le Druide ne fut pas longtemps un collaborateur utile, puisqu'on le compare au gui, plante parasite, pour indiquer qu'il vit aux dépens des autres.

Le Prêtre est un homme mis en dehors du régime familial, un homme qui a quitté le domaine de sa Mère, qui est sorti de sa tribu, c'est pour cela que l'ordre lévitique chez les Israélites est appelé « Gerson » (étranger en tous lieux) (1).

C'est parce que le prêtre n'a été qu'un serviteur au début que l'on dit encore : « Le prêtre n'est qu'un serviteur des âmes ».

C'est par une grande déviation qu'ils ont substitué l'idée de puissance à celle de service.

La place toujours plus grande qu'ils prirent, alluma contre eux des colères. La prophétesse Hulda déclare impie le Grand-Prêtre Helkya.

En quoi consiste leur *impiété* ?

Elle vient de ce que le Prêtre veut intervenir dans l'enseignement donné, il oppose à sa *Maîtresse* des doutes outrageants,

(1) En celtique, l'homme qui entre dans une famille à titre d'allié est appelé Eedom — c'est un enfant d'adoption — ; Eedom devient Eydom, Eedhem, qui veut dire gendre (Darsy, *Dict. Flammarion*).

des négations aventureuses, discute ce qu'il ignore, avec des affirmations audacieuses, parle sans connaissances et sans raisonnements des choses sacrées, commence à la tromper, emploie la ruse pour dominer, le mensonge pour se justifier.

Le résultat de cette conduite, c'est qu'il fut mis *hors du Temple*, éloigné des choses sacrées parce qu'il les avait profanées.

(Le mot *profanati* voulut dire en latin *mis hors du Temple* parce que les Prêtres renvoyés s'installaient en face du sanctuaire ; de là on fit le mot *profanum* : *pro*, devant, *fanum*, Temple).

C'est alors qu'animé d'un désir de vengeance, il employa le sarcasme pour ridiculiser, avilir, salir tout ce qu'Elle faisait. En face des anciens temples il éleva des autels et y érigea des dieux nouveaux qu'il fit à son image.

Mais cette parodie ne fut pas prise au sérieux d'abord ; il fallut du temps, des siècles avant qu'on acceptât cette idée nouvelle : l'homme devenu Dieu comme la Déesse.

C'est lentement que le Prêtre escalada les échelons du Panthéon pour y prendre une place que la conscience publique lui refusait.

Dans la première forme de la religion, celle des Pélasges avant les Grecs, dans celle du Haut Orient et de l'Asie Mineure, dans celle des Etrusques avant les Romains, l'homme n'est pas divinisé ; la Divinité n'appartient qu'à la Femme et, lorsque l'on veut parler de l'humanité en général, on dit : les Déeses et les Hommes, les Immortelles et les Mortels, la race divine et la race humaine.

Ces religions n'avaient pas de prêtres formant une hiérarchie sacerdotale. Le Prêtre, celui qui rend un culte à la Déesse, c'est l'homme, en général tous les hommes. Mais il y avait des Prêtresses, des femmes qui exerçaient des fonctions dans les temples, qui en avaient la direction et qui enseignaient.

Burnouf nous fait remarquer que, si l'on remonte au delà des temps brahmaniques, on ne trouve plus ni sacerdoce régulièrement constitué, ni clergé d'aucune sorte, il n'y a plus de prêtres se distinguant du reste des hommes, tout homme est prêtre au moment où il remplit les fonctions sacrées près d'une Déesse.

C'est seulement à la fin des temps védiques que l'on voit la fonction sacerdotale se fixer dans certaines familles, comme le pouvoir royal et le commandement militaire se fixent dans certaines autres. Mais la société âryenne avait jusque là conçu

ses Dévas et pratiqué ses rites sans l'intermédiaire d'aucun sacerdoce organisé.

La lecture attentive de l'Iliade nous montre le même état de choses chez les anciens Grecs. On y voit des *sacrificateurs* attachés à certains temples et quelquefois transmettant à leurs neveux la fonction sacrée ; Agamemnon est, selon la circonstance, guerrier, juge ou sacrificateur. La fonction sacerdotale n'avait donc pas alors la fixité qu'elle eut plus tard, et, si nous la trouvons si peu définie au temps des poèmes homériques, ne devons-nous pas penser qu'à une époque antérieure elle était telle que nous la trouvons dans les anciens hymnes du Vêda ?

### LA PROFANATION

Le Prêtre va être le destructeur de la Religion. Il va remplacer la Foi (la bonne foi) par la mauvaise foi.

La Religion primitive, la Théogonie, était un ensemble de doctrines et de pratiques résumant les rapports de l'homme avec la Divinité qu'il adorait et à laquelle il rendait un culte. Cette Divinité, la Déesse, exigeait de lui la *foi*, c'est-à-dire l'adhésion à la *Vérité absolue* qui émanait de son esprit droit, la croyance aux lois de la Nature et la soumission à la loi morale. Tout cela constituait « la Religion », c'est-à-dire le lien moral qui devait relier l'homme à l'Esprit Féminin.

La communion de pensée est, pour la Femme, le plus grand bonheur qui puisse exister ; c'est pour cela que c'est la première condition qu'elle demande à l'homme lorsqu'il s'approche d'elle pour lui demander ses faveurs.

Mais, par une sorte d'ironie de la Nature, l'amour qu'elle lui inspire peut créer la perversion mentale de celui qu'elle aime.

Cependant, tant qu'il lui reste attaché, il garde sa foi, mais aussitôt que le lien se relâche, le désaccord surgit, il manifeste sa pensée *renversée* qui est la contradiction de celle de la Femme. En face d'Elle il garde l'apparence du serviteur fidèle, mais ses paroles prennent une expression nouvelle — c'est l'ironie, le sarcasme —, il semble toujours affirmer sa foi, mais le ton qu'il y met est un démenti donné à ses paroles, c'est la *mauvaise foi* qui commence ; elle est d'abord cachée dans la ruse, plus tard elle deviendra cynique dans le mensonge.

Alors, tout, pour lui, prend un caractère nouveau, il dénature

les idées spirituelles et en fait des idées sexuelles ; c'est un langage spécial qu'il crée en changeant la signification des mots, qu'il ne comprend plus comme la femme les comprend.

Et à cette impulsion se mêle un peu d'envie et beaucoup d'ignorance, il veut croire que la femme descend comme lui dans les abîmes du sexe ou, s'il ne le croit pas, il feint de le penser. C'est ainsi que les langues se transforment et qu'un nouveau langage apparaît. Le Prêtre donne aux mots une interprétation nouvelle dans laquelle il sous-entend que ce qui était spirituel est sexuel.

C'est ainsi que des mots qui servaient à désigner l'Esprit Féminin deviennent la racine de mots qui désignent le sexe de la Femme et ce qui en dérive.

Théogénie deviendra Theogonia (gonia, gaine, allusion au vagin).

Les noms des Déeses tant glorifiées par l'homme adolescent devinrent des noms ridiculisés, on en changeait la terminaison en les retournant : *Théa* devint *aeth* par le retournement des lettres et Astar-thée devint Astaraeth ou Astaroth, et Istaroth, la grande Déesse Istar, va devenir une femme guerrière et voluptueuse.

La Vénus Uranie qui porte le flambeau de l'Esprit : *Lucifer*, devient la Vénus-Callipyge, la femme-sexe.

Le mot Euménide voulait dire *propice*. Quand vint l'heure de la réaction, on représenta, par antithèse, les Euménides comme des furies.

L'étymologie des mots nous rend compte des idées primitives, elle nous fait retrouver le sens propre qui précéda le sens caché et le sens malpropre.

Ainsi le Bien et le Mal étaient représentés dans les sanctuaires par les emblèmes de la lumière et des ténèbres. On y donnait à l'initié le spectacle formidable du combat de ces deux principes opposés, et, après plusieurs scènes de terreur, on faisait insensiblement succéder à la nuit la plus obscure le jour le plus brillant et le plus pur. Mais ce symbolisme devait être, comme tant d'autres, détourné de sa signification, et de la lumière, c'est-à-dire du feu de l'Esprit, on fit le feu de l'amour, plaçant en bas ce que la femme plaçait en haut, et Agni, l'amour sacré, devint Ignis, le feu.

De tout cela devait résulter une profonde confusion. C'est

pour cela que cette époque fut appelée l'âge Kali (4<sup>e</sup> du monde), âge de ténèbres et de souillure, âge noir et fatal, âge des causes et des effets sinistres.

De ce mot Kali on fit en latin *Caligo* et en français *Gali* ; on y ajoutait le mot *mathias* (discours), ce qui voulait dire : *discours ténébreux*. C'est ainsi qu'on désignait la parole des esprits enténébrés s'agitant dans l'ombre des erreurs et du mal.

Les choses sexuelles prenant, dès lors, la place des choses spirituelles, le prêtre créa un culte nouveau, obscène.

Pour lui, la femme est un organe. Cet organe devient la coupe du plaisir ; il est représenté par le calice de la fleur qui devient le vase sacré des Mystères.

C'est alors que les femmes outragées rappellent les hommes à la vérité et les somment de parler *proprement*, c'est-à-dire suivant le sens réel des mots ; et ces expressions « à proprement parler », « employer l'expression propre », sont restées dans les langues et sont opposées au langage *malpropre* et figuré qui avait été inventé pour vexer les femmes.

Ce ne fut d'abord qu'une taquinerie, cela devint une habitude, puis cela devint un dogme, celui qui est à la base de toutes les religions modernes.

C'est cette confusion de langage qui est la véritable Babel. La première langue — celle qu'avaient créée les Déesses —, la langue sacrée, exprimait des vérités simples, des idées droites, nulle ironie, nul mensonge.

Celle qui fut créée par la suite, pour dénaturer les idées — la langue masculine —, disait exprès ce qui n'est pas, créait des sous-entendus et des malentendus. Et tout ce langage nouveau — qui était outrageant pour la Femme — fut considéré comme un crime contre l'Esprit (le Saint-Esprit). C'était le blasphème, l'outrage à la Déesse dont le saint nom était profané, outragé, crime qu'aucune femme ne pardonne.

On voit alors les prêtres se justifier, ou se cacher, s'entourer de mystère ; craignant toujours de se voir surpris dans quelques mensonges, ils inventèrent un langage symbolique pour leur usage spécial, symboles à double et triple sens, qu'on ne découvrit qu'avec précaution aux initiés et dont quelques-uns (plus tard) restaient comme le privilège des seuls pontifes.

## LE PRÊTRE CRÉE LE DIEU

Ce sont ces pro-fanes, mis hors du Temple, qui s'en vont créer ailleurs un autre culte et de nouveaux dieux.

Le rôle du Prêtre fut double. Il fut le destructeur de la première religion — la vraie — et le créateur des faux dieux. Car les divinités qu'il va instaurer, ce sont les types masculins qui avaient été considérés jusque là comme personnifiant le principe du Mal, ceux que la Femme combattait et appelait « les dieux étrangers ».

Nous étudierons dans les différents pays cette nouvelle forme de la religion.

Rappelons seulement avec quelle ardeur on combattait le Bel des Babyloniens, qui devint le Baal des Phéniciens et dont les multiples aspects représentaient l'horreur qu'il inspirait.

Le nom de Baal (ou Bel) reste dans l'histoire associé à des qualificatifs infamants :

Baal-Berith (la honte) ; c'était l'idole phénicienne. Les défenseurs de l'androcratie en feront le « défenseur de l'alliance » ;

Baal-Gad (jouissance). On en fera le dieu du bonheur ;

Baal-Péor (le pire) ;

Baal-Ram ;

Baal-Phégor, ou Bel-phégor : divinité infâme des Moabites. C'est le Priape des latins ;

Baal-Samin ;

Baal-Tsephon (dieu sentinelle), celui qui surveille les femmes ;

Baal-Moloch (le destructeur). Les magiciens d'Egypte avaient mis cette idole dans le désert comme une barrière qui devait arrêter les Israélites et les empêcher de fuir ;

Baal-Zebi, dit Belzebut ; Zebi signifie *renard* ;

Baal-Itan, etc., etc.

A côté de lui se trouvait Ophim — l'homme serpent, qu'on appelait par corruption surnubel — serpent de Baal.

Mais ces révoltes, quoique troublant profondément l'ordre ancien, n'étaient pas acceptées par les masses ; c'étaient des tentatives, qu'il fallait longtemps recommencer avant que les générations nouvelles arrivassent à s'y rallier.

C'est lentement que le Prêtre imposa son dieu, — puis pour

le consacrer créa un dogmatisme dont il prit la garde et qu'il scella de sa propre consécration, — déplaçant ainsi l'autorité morale en créant l'erreur ; puis il donna à sa caste la mission de la propager et de la conserver afin d'arriver à posséder la maîtrise universelle.

Pour faire accepter les Dieux, on en faisait une imitation de la Déesse dont les noms furent masculinisés (Baal Tammouz, Baal Thomar) (1).

Mais ils se multiplièrent, grandirent, devinrent immenses en puissance et en mérites. Nés de l'imagination des Prêtres, on pouvait les amplifier sans limites. C'est ainsi que, parti de l'humanité vivante, l'on arriva à créer une Divinité infinie régnant dans l'univers insondable, et plus l'idée devenait absurde, plus on exigeait pour elle de vénération de la part des peuples crédules.

Tous les instincts de l'homme apparaissaient dans cette forme nouvelle de la religion ; aussi les dieux sont souvent des hommes vulgaires. L'homme est orgueilleux, il met son sexe le premier dans le panthéon qu'il crée, même dans le couple divin : Hermès-Aphrodite ; il est dominateur, il arrive à faire de sa nouvelle divinité le « Maître des Dieux et des hommes », il dépasse considérablement la puissance accordée aux Déeses qui étaient toujours restées limitées à la vie morale, aux choses terrestres ; elles avaient des attributs divers, mais n'étaient pas confondues avec les forces de la Nature qui les avaient elles-mêmes créées comme elles avaient créé l'homme à côté d'elles. Le Panthéon antique avait des degrés et ce ne fut que lorsque l'homme en escalada les échelons, pour prendre la première place, qu'il se fit si grand que l'on vit des Divinités telles que Jupiter accaparer toute la puissance céleste et terrestre et la résumer tout entière dans la personne de l'homme.

Deux causes ont déterminé cette amplification extrême : la puissance de son imagination, qui le porte à exagérer toutes

(1) C'est ainsi que Yahveh est parodié par Yahou, forme masculine du nom. M. Six décrit une pièce de monnaie qui porte sur une de ses faces une divinité barbue tenant un épervier et assise sur une roue ailée, au-dessus de laquelle on lit distinctement le nom de Jahou.

(*Numismatic Chronicle*, vol. XVIII, pp. 103 à 131, article intitulé : « Monnaie d'Héliopolis en Syrie »).

choses ; le besoin de se justifier. Jupiter — le Père — avait pris la place de Déméter — la Mère — ; il fallait exagérer sa grandeur pour justifier son usurpation et intimider les faibles et les récalcitrants par la terreur.

Mais c'est une erreur de croire que la terreur a été au début des religions, elle n'apparaît qu'avec la décadence du premier culte. Si la bonne Déesse est devenue un objet de crainte morale, c'est parce qu'on l'avait tant outragée qu'on redoutait sa vengeance.

« Ce n'est pas la crainte qui fait naître les Dieux, dit Fabre d'Olivet, c'est l'étincelle divine confiée à notre intelligence, dont le rayonnement y manifeste tout ce qui est divin » (*L'État social de l'homme*, p. 135).

Il ne faut pas confondre les croyances et les craintes des peuples dégénérés, arrivés à la folie et tombés dans le fétichisme, avec les croyances simples et naturelles des peuples enfants.

L'antiquité n'a pas connu les peuples sauvages que, par une aberration bizarre, on appelle des *primitifs*. A la place qu'ils occupent aujourd'hui régnaient des races puissantes qui vivaient dans la splendeur d'une brillante civilisation.

Ce sont les descendants de ces peuples qui sont devenus ces races finies dans lesquelles on veut voir un commencement ; et l'histoire que nous retraçons nous montre quelles ont été les étapes de cette déchéance.

Si cette histoire est si peu connue, c'est parce que les Prêtres, aussitôt qu'ils eurent le pouvoir, cachèrent les causes du mal qu'ils avaient fait naître, et arrangèrent leur mythologie suivant leurs passions, leurs haines, leurs ambitions. Cependant ils étaient rusés, et pour affermir leur puissance ils s'emparaient de tous les progrès, intellectuels, artistiques, matériels, réalisés avant eux, tout en ne négligeant rien pour amoindrir, avilir la forme antérieure du pouvoir qu'ils usurpaient.

Ils se donnèrent pour cela la triste mission de salir l'honneur de la Déesse ou de ridiculiser son œuvre ; ils supprimèrent sa science et se donnèrent le monopole des croyances. C'est depuis lors que tout ce que la Religion primitive avait renfermé de vérité s'obscurcit, s'altéra, s'effaça, devant l'intérêt personnel du Prêtre.

Alors à des intentions pures succédèrent des intentions perfides et une application *renversée* de tous les principes de morale.

L'ignorance et la superstition devaient en résulter. C'est ce qui se produisit. L'idolâtrie et le fanatisme des peuples qui remplacèrent la vraie Religion, furent mis en système, et c'est ce qui amena la décadence des races.

On vit s'élever partout des « Hermès », mot qui signifie en grec « interprète ». C'étaient des Prêtres qui donnaient une signification nouvelle aux anciennes idées féminines, c'étaient des ambitieux qui parlaient... aussi on leur donnait comme attribut l'éloquence. Mais leur esprit était borné, c'est pour cela que de Hermès on fait Termes (borne), mot qui servira à désigner ce qui a peu d'étendue (l'esprit borné).

Le Terme, attaché lourdement à la terre, sera remplacé plus tard par une pierre (servant à borner les champs), et là est l'origine du nom de Pierre.

Les nouveaux chants masculins substitués aux anciens chants féminins sont appelés en grec *Palinodia* (de *palin*, nouveau, et *odé*, chant), c'est de là qu'on a fait palinodie.

Les historiens ne nous ont pas dit que le sacerdoce masculin ne date en réalité que du millénaire qui précéda le Christianisme.

C'est que l'histoire a été faite sans chronologie, ou, ce qui est pis, on a intentionnellement changé les dates des événements.

Allez-donc, après cela, comprendre quelque chose aux faits exposés !

Si nous étudions la mythologie écrite par les anciens Prêtres, nous voyons les dieux régner de tous temps à côté des Déeses, confondues avec eux. C'est que ces historiens n'ont écrit ces récits que dans le but de faire remonter leur sacerdoce à une haute antiquité. En même temps ils avaient le plus grand soin de cacher l'époque bienheureuse du règne de la Femme-Déesse qu'ils étaient venus renverser.

Ce sont ces usurpateurs qui écrivent une histoire qui a pour but de les justifier, et quand on leur rappelle le régime dont la tradition propageait le souvenir, ils nient sa réalité ou l'expliquent par des légendes surnaturelles qu'on finit par appeler « la fable », c'est-à-dire quelque chose d'irréel, qui est le fruit de l'imagination.

La profanation était partout et c'est ce qui mettait la Religion en danger.

Quand la Déesse ne fut plus qu'un sexe, les anciens disaient :  
« Le jour est aux hommes, la nuit appartient aux Dieux (les Déeses). »

---

## ORIGINE DES DOGMES

Les Déeses et les Prêtresses qui s'étaient adonnées surtout à l'étude de la science, avaient su arriver à soumettre la pratique de la vie aux lois qui découlait de leurs admirables conceptions de l'harmonie du monde.

Elles avaient dirigé, avec leur esprit clairvoyant et leur sagesse, les institutions sociales. Tout leur gouvernement découlait de leur science de la vie. Les Prêtres voulurent changer tout cela. Ne comprenant pas les lois qui avaient dicté le savant échafaudage Théosophique, moral et social, et ne cherchant dans le pouvoir que l'intérêt immédiat et personnel, ils ne s'occupèrent que des choses concrètes, ils accommodèrent leurs croyances et leurs institutions, non plus à la Vérité, mais à leurs besoins ou à leurs caprices, et de la science primitive firent « la Théologie », pendant que de la savante organisation matriarcale, les rois faisaient « la Politique ».

Les Femmes avaient fait une Doctrine (de *docere*, instruire, enseigner); les hommes firent des dogmes (de *dokein*, sembler).

Triste transformation qui amena la chute de la paisible et féconde Gynécocratie, détruite par le mensonge du prêtre et par la fougue guerrière du conquérant portant partout la dévastation.

Ce fut un effroyable malheur pour la Terre tout entière, puisque ce fut le commencement de l'ère de cruauté, de servitude, de barbarie, qui devait durer aussi longtemps que l'anthropocratie.

Les Femmes faisaient tout venir de la Vérité, de la Justice, du Droit.

Le verbe âryen *Vasa* (racine du mot Vérité) signifiait *établir*, *fixer*, on reconnaissait que c'est la Vérité qui crée la fixité, la solidité.

La Théogonie (règne du génie) avait engendré la Théodicée

(règne de la Justice, de *Dikê*, Justice), et la Théosophie, la sagesse qui préside à la vie sociale.

Les hommes firent tout venir de leurs instincts, de leurs sentiments, ou de leurs caprices, ils rapportèrent tout à eux. De là les deux formes de l'autorité : la forme féminine, la première exercée, qui créa des pouvoirs sociaux correspondant aux pouvoirs naturels, et la forme masculine qui vint créer une religion qui appropriait des Dieux aux intérêts des hommes et cachait dans des mystères les Vérités devenues gênantes.

C'est toute cette antique splendeur du règne de la Femme que le régime nouveau vint abattre, quand l'homme, se présentant en face d'Elle, en conquérant, en vainqueur, s'empara de tout ce qui venait d'Elle ou de son influence et le dénatura. Il sut cependant donner, au monde qu'il fit, une apparence de grandeur qui a pu tromper les esprits, mais qui n'avait pas de fondements durables.

L'homme ajoute à l'œuvre de la Femme des choses matérielles, des pierres, de l'or, du marbre, il construit de somptueux temples, mais la Vérité n'y est pas manifestée, l'idée y est amoindrie, et c'est l'idée qui fait vivre les nations.

On peut mesurer la valeur morale des peuples à leur architecture. Quand des monuments magnifiques sont édifiés pour loger une pensée qui s'égare, la décadence n'est pas loin.

Les nations primitives étaient parvenues au plus haut degré de l'état social, leur empire avait embrassé la terre entière, mais, après avoir jeté leur plus grand éclat, les lumières commençaient à s'obscurcir.

Cependant le gouvernement Théogonique et Gynécocratique florissait encore, grâce à la forte impulsion qu'il avait reçue des lois naturelles dont il était l'expression, mais son calme primitif avait été troublé et les principes de vie qui l'animaient ne se réparaient plus dans leur intégrité, la crainte du danger devenait une préoccupation nouvelle, la fatigue arrivait, quelquefois l'abattement succédait à la première ardeur de la lutte.

Tel était l'état des esprits quand le Prêtre, usurpant les fonctions de la Prêtresse, introduisit dans le monde les Dieux mâles qu'il mit dans des temples édifiés en face ou à côté de ceux des Déeses.

L'ancien système avait eu ses fondements dans la nature des

choses, dans ce que nous appelons aujourd'hui « la science » ; le nouveau système allait violer les lois naturelles.

La domination sociale et sacerdotale de l'homme, qui commençait, est regardée par les Brahmanes comme étant le quatrième âge du monde. Ils en font un grand éloge, puisque c'est de cette époque que date leur puissance.

Cependant l'homme sentait qu'il n'était pas à sa place, chargé des honneurs dus à l'autre sexe ; il se faisait craindre, ne sachant pas se faire respecter ; la vérité qu'il voulait enseigner lui échappait.

Il ne comprenait plus la science des premiers temps, il voyait tout à rebours, mettant ses impulsions sexuelles où la Femme avait mis ses vues spirituelles. Il rapetissait l'Univers, l'abaissait, créait le monde d'en bas alors qu'Elle avait créé le monde d'en haut.

Cependant le Prêtre, qui s'était assimilé ce qu'il avait pu des connaissances acquises, faisait valoir les idées reçues, se les appropriait, si bien qu'on a pu, dans la suite des âges de l'humanité, le donner comme étant l'auteur de toute la grande œuvre féminine des premiers temps. Mais lui ne créait rien — que l'erreur —, il faisait seulement valoir le capital intellectuel de la Femme révélatrice ; mais il y mettait une ardeur extraordinaire, pour se grandir en même temps que pour justifier son usurpation des fonctions sacerdotales. Si les reproches lui arrivaient, il niait le passé — déjà lointain —, faisait de la tradition une légende, cachait ce qui le gênait, amoindrissait ce qui glorifiait la Femme, grandissait sa personnalité et celle de ses Dieux.

C'est ainsi que le Prêtre arriva à jeter un voile épais sur toutes les origines, à briser le système primitif et à faire déchoir l'humanité de sa grandeur originelle.

Il voulut désormais tout faire par lui-même, sans le concours des « génies », essaya de créer un monde sans l'esprit féminin, et n'aboutit qu'à la discorde, soufflant partout le vent de la destruction, renversant ce que la femme primitive avait édifié.

Et c'est sur ces ruines de l'ancienne *religion* qu'il aspirait à établir son pouvoir sacerdotal alors discuté. C'est au milieu de ces luttes que de prétendus réformateurs qui n'étaient que des despotes ambitieux surgissaient, prétendant gouverner pour améliorer une situation qu'ils ne faisaient qu'empirer.

Les hommes allaient secouer le joug moral de la Femme, si doux cependant à porter ; ils voulaient marcher sans elle, croire qu'elle n'existait plus, la faire disparaître du monde !... Vains efforts, elle était là, toujours là, comme une Providence cachée cherchant sans cesse à réparer le mal, à remettre partout la vérité, l'ordre et la paix.

Mais les hommes voulaient un *maître* au lieu d'une *maîtresse*, des Dieux au lieu des Déesses. Ils eurent des Papes et des Césars. Alors, repentis, ils les tuèrent. Mais c'en était fait : l'Eglise et le Césarisme étaient fondés, ils devaient durer et briser la vie humaine.

---

## LA MYTHOLOGIE

Le Prêtre, de cette première révolte religieuse, allait donc créer un système nouveau d'enseignement fait d'allégories, de paraboles, de symboles, de métaphores. Il allait créer des images, des comparaisons qui signifient autre chose que ce qu'elles expriment.

Le feu fut mis pour l'esprit et pour l'amour, l'eau pour l'ignorance et l'erreur, le ciel pour le bonheur, etc., etc.

Tout cela devint le vaste système qu'on appela la Mythologie.

C'est un tissu d'imagination bizarre, un amas confus de faits destinés à cacher, en les embrouillant, les vérités de l'époque antérieure. Comme tout ce qui est fait par l'homme dans un but de justification, il y règne le plus grand désordre, on n'y trouve aucune chronologie, souvent le même fait est présenté sous différents noms. Dans son ensemble, c'est un assemblage de contes misérables, presque toujours destitué de vraisemblance et digne de mépris. C'est ainsi que les anciennes croyances se perdirent dans les fables du polythéisme.

Cependant on sait que sous le voile de l'allégorie quelque chose est caché. Ainsi il faut connaître la science primitive pour comprendre le symbole représentant un *aigle à tête d'homme* ou *armé d'une faux*. Pour comprendre aussi le symbole représentant une femme avec un croissant ou une tour sur la tête.

La Religion qui avait élevé les hommes, purifié les cœurs, nourri les intelligences, ne servit plus qu'à donner à ses ministres une arme de despotisme, une occasion de mensonge.

Ce sont les premiers pontifes de la Religion, ainsi transformée, qui prirent le nom de « Hermès », mot qui signifie « cacher ». Le Prêtre cacha, c'est-à-dire voila ce que la Prêtresse avait dévoilé. Il revoila, et c'est de ce mot que, par antithèse, on fit révéler.

Les Hermès cachèrent la vérité sous des paraboles et des allégories : c'est ce qu'on appela la « *Fable* ».

Mais cette histoire faite par l'homme ne fut jamais considérée comme la réalité.

La Mythologie fit de la *Fable* elle-même une divinité allégorique, fille du sommeil et de la nuit. On dit qu'elle épousa le mensonge et qu'elle s'occupait continuellement à contrefaire l'histoire. On la représente avec un masque sur le visage et magnifiquement habillée.

En même temps, on représentait la *Fraude* avec une tête d'homme à physionomie agréable, et avec un corps de serpent et la queue d'un scorpion.

On fit de tout cela une science : l'Homologie, qui est l'art de représenter les êtres de raison par des emblèmes, ou par des figures allégoriques. Cette science s'étend à l'explication des images et des monuments antiques.

Dans « *La transformation des études sanscrites* » (Revue des Idées, 15 décembre 1904), M. Sylvain Lévi, parlant des Brahmanes, dit :

« Avec une constance si rigoureuse qu'elle semble impliquer une volonté consciente, ils avaient écarté les souvenirs gênants ; et si la tradition, par hasard, leur imposait un nom réel, ils le noyaient dans les brumes d'une antiquité trompeuse. S'il avait fallu se fier à leur chronologie fantaisiste, un contemporain d'Alexandre, Chandragupta, allait se placer 17 siècles avant l'ère chrétienne.

« Mais il ne suffit pas de percer à jour les mensonges intéressés de la caste sacerdotale, la science a entrepris cette tâche colossale de rendre à l'Inde son histoire perdue ».

Les Prêtres ne veulent plus entendre parler des *lois de la Nature* que les Femmes ne cessent d'invoquer.

Ils déclarent que la Nature, c'est le rêve. Maya, qui la représente, qui l'explique, va devenir le symbole de l'illusion. Ce qui est *naturel* est déjà condamné, le surnaturel va apparaître.

Le Prêtre va expliquer la Nature par différents systèmes :

Le système astronomique qui mettait tout dans le ciel ;

Le système psychique qui mettait l'âme hors du corps et la faisait agir immatériellement ;

Le système anthropologique qui mettait le féminin dans le masculin, confondant les deux sexes.

Et tout cela fut entouré de mystères parce que ces dogmes nouveaux soulevaient des protestations.

Deux partis étaient en lutte : les philogones et les antigones, c'est-à-dire les féministes et les antiféministes.

Les Hiérophantes (prêtres) faisaient du phallicisme une science secrète qui leur appartenait exclusivement.

C'est cette science qui était le fruit de leurs études et sanctionnait leurs erreurs.

Quant à l'antique science théogonique, elle était si adroitement et si audacieusement dénaturée qu'il fallut la cacher pour en sauver les principes. Son idéal était trop haut pour ces hommes. Du reste, peu nombreux étaient ceux qui en découvriraient la signification.

La plupart n'arrivaient pas à comprendre la nature de la Femme, si différente de la leur ; ils ne savaient pas démêler le féminin du masculin et, mêlant le tout, ils en faisaient une dangereuse Anthropogonie.

Les mystères cosmogoniques des Prêtres ne furent qu'une série d'absurdités et n'ont été inventés que pour voiler la science primitive, surtout les mystères de la vie sexuelle et les luttes de sexes qui faisaient le fond de l'enseignement des Déeses. Dans la Cosmologie masculine, l'homme devint l'Æther ou le Soleil, la Femme fut la Lune.

La science réelle, devenue occulte il est vrai, a survécu ; elle est éternelle, et les cosmogonies des Prêtres ont sombré dans le ridicule.

Aussi il ne faut pas prendre les superstitions de cette cosmologie pour les origines des religions, mais pour le point de départ de leur décadence.

Quand le Prêtre, d'abord serviteur du Temple, voulut

intervenir dans l'enseignement pour le dévier de la voie droite, pour contredire, opposer des doutes outrageants, des négations audacieuses, il fut mis hors du Temple parce qu'il profanait les choses saintes. Alors il se vengea en conspirant, mot qui fut composé de *cum*, préfixe, et *spirare*, souffler (souffler la discorde, l'erreur, dicter l'opinion contre la Vérité).

Le Prêtre fut le destructeur de la *Religion*, puisque c'est lui qui vint rompre le lien qui unissait l'homme à la femme.

Et ceci nous explique pourquoi on nous parle si souvent de la vengeance divine. Il ne s'agit pas de l'intervention capricieuse de dieux offensés, il s'agit de la violation des droits naturels de la Femme Divine, des outrages faits au sexe féminin.

Combien cette histoire est claire quand on l'explique en termes clairs, en termes propres, combien elle est obscure si on change la signification des mots, si on change le sexe des personnages en cause !...

Quand on vous parle de la Femme Divine qui est offensée, vous comprenez très bien ; mais si le Prêtre met le mot Dieu à la place de Déesse et vous parle d'un Dieu *offensé*, vous ne comprenez plus rien.

Dans la lutte des Déeses contre l'orgueil de l'homme, les prêtres sont comparés aux corbeaux, on les appelle ironiquement *Hiérocorses*, c'est-à-dire corbeaux sacrés. C'est ainsi que sont appelés les ministres du culte de Mithra.

Ils se justifient en disant que c'est à cause de la couleur de leurs habits. Non, c'est parce que l'erreur et l'ignorance sont représentées par la couleur noire. Chez les Grecs, le prêtre est appelé *Iereus* (de *Ureus*, serpent) (1).

*Augure*, le nom des prêtres romains, vient d'une racine qui signifie *vautour* (*geier* en celtique, *agur* en hébreu, *guira* en garamis).

Les emblèmes des fleuves qui versent de l'eau, des jarres

(1) Pendant l'âge noir — Kali —, le symbole devient noir.

Le corbeau est opposé à la colombe. On voit des corbeaux noirs, des colombes noires, des eaux noires, des flammes noires.

La langue d'Agni (l'agneau femme) est appelée la noire. C'est une flamme noire vacillante.

Deux colombes noires quittent l'Egypte et se perchent sur les chênes de Dodone, donnant leurs noms aux dieux grecs (inâles).

Les corbeaux noirs d'Odin voltigeaient autour de la Déesse Saga et murmuraient à son oreille le passé et le futur.

qui déversent, symbolisent de mille façons le *Prêtre qui cache*.

Les Pontifes des Mongols s'appellent *Lama*, mot qui signifie Mer dans la langue de ce peuple.

Pontifex vient du Celte (de *Pond*, mer).

Enfin, les Prêtres n'ont jamais été que des sous-prophètes, des Hypophètes (interprètes-messagers), ceux qui annoncent au peuple la parole des vrais prophètes.

Quand au lieu d'être des interprètes ils veulent parler par eux-mêmes, ils imitent la Divinité intuitive (pour connaître la volonté des dieux, disent-ils) et du *Divin* féminin font le *Devin* masculin.

Les cubages sont des prêtres *divinateurs*, des *devins*, ceux qui *devinent* pour imiter la *Divine*, « celle qui sait ».

Si bien que la mystique des femmes devient la mystification des hommes.

Le nom des Prêtres, en latin *calx*, vient du sanscrit *Kalki* qui signifie *ruade de cheval* (le coup de pied de l'âne).

En espagnol, on dira *coz*. Cela signifie reflux chez les Celtes.

En celtique, nous trouvons *Schalk* que les Prêtres feront signifier *Divin* et que les poèmes homériques écrivent *Calchas*.

Le cheval qui rue est aussi appelé *Nizeien*, comme nous l'apprend Hérodote.

On sait que l'Inde a prédit que Vishnou, l'esprit féminin, reviendra sur *Kalki*, le cheval blanc, comme dernier Avatar, au milieu du feu de l'Esprit, pour rétablir la connaissance.

---

# RÉVOLUTION RELIGIEUSE EN ÉGYPTÉ

---

## LE RÉGIME MASCULINISTE EN ÉGYPTÉ

Abydos en est la ville, Osiris le dieu, Ramsès le roi, Hermès le prêtre.

Ces noms vont couvrir de ténèbres l'antique lumière qui avait resplendi sur l'Égypte primitive. Au culte sacré de la Nature, institué par la Prêtresse des anciens temples, on va substituer le mystère hypocrite des temples nouveaux ; à la vieille civilisation morale de la séculaire Gynécocratie, on va substituer la conquête brutale, cette fausse civilisation faite de violence, d'injustice et de cruauté, qui entraîne les nations dans la barbarie. L'erreur et le mensonge vont remplacer la lumineuse vérité ; l'ignorance et la superstition vont planer sur les vestiges de l'ancienne science voilée, non détruite.

Les prêtres qui ont écrit l'histoire de l'Égypte nous ont caché la transformation lente de l'ancien système et ont mis le régime masculin à l'origine de l'histoire. Partout le même système a prévalu. C'est donc avec méfiance que nous lisons leurs récits.

## SÉTI-SETH

Dans le Livre I<sup>er</sup> de cette histoire rectifiée, nous avons expliqué le grand rôle joué en Égypte par la reine Sėti, mère de Ramsès.

C'est après le règne de Sėti que commencent les luttes séculaires soutenues pour établir un pouvoir nouveau, celui de la force, dans un pays qui voulait garder ses anciennes institutions.

Rappelons que le culte de la grande Déesse Sėti a subi plusieurs phases historiques. D'abord, elle compte au nombre des grands dieux d'Abydos, où on lui donne un rôle solaire dans

lequel elle figure comme adversaire du serpent *Æpophis*, le symbole du mal et des ténèbres (1).

Puis, par la suite, le culte de Sêti est aboli, ses images détruites ; si on parle encore d'elle, c'est pour la ridiculiser sous le nom de *Soutekh*, personnalité féminine honnie, avilie. C'est aussi *Sekhet* à tête de lionne (ou de chatte) que surmonte le disque du soleil, son ancien emblème qu'on n'a pas encore supprimé, mais on y ajoute le serpent. Elle est appelée « *la fille de Râ* » et elle personnifie, sous la figure du serpent *Uræus*, l'ardeur dévorante et funeste de l'astre du jour. On va lui faire symboliser, dans la vie humaine, l'amour indomptable et passionné ; c'est toujours ainsi que s'exprime la haine des hommes pour les femmes qui veulent les ramener à la Vérité et à la vie morale. On nous dira qu'elle couvre de plaies envenimées les réprouvés de l'enfer égyptien, mais aussi qu'elle engendre des ivresses et des voluptés (2). On l'appelle aussi *Best* ou *Astarté*, comme sa sœur phénicienne.

Après cela, elle sera masculinisée sous une forme avilie par vengeance, parce qu'elle était l'adversaire du serpent *Æpophis* (l'homme pervers). Alors on l'appellera *Set*, d'où *Satan*, et sous ce nom elle va représenter l'homme pervers, c'est elle qui a commis tous les méfaits qu'elle reproche à l'homme, on la confondra avec *Typhon*, l'homme méchant. *Set* sera l'ennemi d'*Isis* et de tout ce qui est pur, bon et vrai. Il caractérise le trouble des éléments, le défaut d'harmonie dans la Nature.

(1) Dans la *Doctrine secrète*, M<sup>me</sup> Blavatsky dit (t. 3. p. 452) : « Seth est le progéniteur des premiers hommes de la 3<sup>e</sup> race, dans laquelle les anges planétaires s'étaient incarnés. Il était lui-même un Dyan-choan et faisait partie des dieux formateurs, et l'on disait qu'Enos (Hanoeh ou Enoch) était un nom générique pour désigner tous les croyants (Enoïchiens) des premiers temps. Quand Aboul-Féda dit, dans son *Historia Anteislamitica*, que la langue sabéenne « fut établie par Seth et Idris (Enoch) », il veut parler de l'astronomie. Seth est considéré comme l'ancêtre d'Israël. »

(2) *Thoüeris* (Ta-our) « la grande », appelée aussi *Apet* et *Shépout*, est une Déesse à corps d'hippopotame, à mamelles pendantes. Dans une inscription d'époque ptolémaïque, elle a un rôle castigateur ; elle est représentée avec une tête de lionne et armée d'un couteau. Il est dit : « Elle se nourrit de ce qui approche de sa flamme ».

Elle semble représenter dérisoirement la matrone. Elle préside dans les temples aux chambres où étaient représentées les naissances des jeunes Divinités ; on dit d'elle : « Elle est la grande qui a enfanté les Dieux ».

Horus, en combattant *Set* au nom de sa mère Isis, peut l'abattre et la mutiler, mais il ne lui est pas permis de l'anéantir parce que le mal est éternel.

Set ou *Seb* porte une oie sur la tête parce que cet oiseau (qui symbolise le phallus) était considéré comme l'emblème de la bêtise. Ce qui fait dire à M<sup>me</sup> Blavastky : « Il faudrait apprendre la raison d'être d'un symbole, avant que de le décrire ».

Les oies sont des oiseaux priapiques, elles sont consacrées aux Divinités phalliques.

Dans le *Satyricon*, CXXXVI, Pétrone se moque de l'oie des Dieux. On trouve souvent les cygnes associés à Apollon (le Père Universel).

Sur la barque d'Isis était une oie sculptée. Tout ceci indique la haine implacable qui a empoisonné le cœur de l'homme. Et c'est ce *sentiment* qui nous fait comprendre des textes qu'on ne pourrait pas expliquer si on ne le connaissait.

## MÉRIAMOUN

Mériamoun, nom que les historiens masculins ont donné à Ramsès, et que Champollion, qui lisait dans le même esprit, a fait signifier « Aimé d'Ammon », était le nom d'une grande prophétesse Mériam ou Myriam dont les modernes ont fait Marie, la sœur de Moïse.

On croit maintenant que c'est à la suite de son expédition sur le mont Sinaï que le temple de Karnac a été construit, et lui a été dédié. Les masculinistes en reportent la gloire à Ramsès. C'est elle que les Egyptiens ont surnommée *Hathor* (*Ha-Thora*, la loi).

Les ruines, dites de Karnac, sont remarquables. Ce sont les débris d'un temple qui dépasse tout ce que notre imagination peut rêver de plus grandiose. Les piliers qui soutenaient la salle principale, au nombre de 134, égalent en grosseur les colonnes que nous élevons sur nos places publiques et ont 70 pieds de hauteur. Les piliers, comme les murs, sont couverts de dessins, d'hiéroglyphes, proportionnés à l'ampleur du monument ; et des statues s'y dressent semblables à des colosses.

Cette salle de Karnac fut construite en partie sous le règne

de Meriamoun dont elle raconte les exploits à côté de ceux des autres grandes Déeses ses aïeules.

Puis, dans les listes des dynasties égyptiennes, nous lisons : Honfou (Cheops d'Hérodote), dynastie IV, construit la grande pyramide. Il fait exécuter des travaux au temple de Denderah consacré à la Déesse Hathor.

Or le temple de Denderah a été construit sous les Ptolémées, beaucoup plus tard. Mais ceci est une lumière. N'y aurait-il pas un rapprochement à faire entre le règne glorieux de Sêti, celui de Meriamoun et la construction des Pyramides ?

Les habitants actuels de l'Égypte appellent en arabe les Pyramides *Heram* ; or nous savons que c'est le nom de Myriam qui, lu à l'envers, dans ses lettres hébraïques, a fait Hiram.

C'est parce que les pyramides appelées *Heram* étaient consacrées à la Déesse, qu'on a appelé Harem par dérision les lieux où on enferma les femmes livrées aux plaisirs des hommes.

Dans l'époque de réaction dont nous nous occupons, la grande Déesse égyptienne Hathor fut représentée par une vache allaitant Horus.

Les rois sont souvent représentés comme tétant la vache Hathor. Est-ce une ironie renversant l'idée enseignée par les Prêtresses, que l'homme se nourrit de l'esprit féminin ?

Cette déesse représente maintenant le ciel nocturne, l'esprit des ténèbres, alors qu'elle a été la grande lumière de son époque. On l'appelle aussi Merscker, celle qui aime le silence, ou qui garde le silence, c'est alors la femme intimidée ou persécutée qui ne parle plus.

## RAMSÈS

Le grand révolutionnaire qui bouleversa l'Égypte (vers 1350, dit-on, mais c'est une date incertaine) est Ramsès II, qui se fait appeler Mériamoun, et que les Grecs appelleront Sésostris.

Nous avons montré que ce nom fut formé de celui de sa Mère, Sêti, que les Grecs mirent au masculin, Sethos, suivi du chiffre *tris* (trois).

Les Grecs qui prononçaient le th comme s disaient Sesos-tris.

Ramsès mena une campagne contre « la vile race des Khétas ou Chetas » célébrée dans le poème de Pentaour.

Puis il se fit élever à lui-même une statue colossale en l'honneur

de sa victoire guerrière de Kadesh, remportée sur les Khétas en Palestine.

Que sont ces Khétas, ses ennemis ? Evidemment des représentants de l'ancien régime. Qu'est-ce que cette victoire chantée par le Pentaour ? Evidemment la violation d'un droit. Ce qui prouve qu'il y avait déjà des hommes pour louer les exploits meurtriers des autres hommes. Le poème de Pentaour fut considéré, plus tard, comme l'Iliade des Egyptiens. On y louait le roi avec exagération, on vantait son courage et sa présence d'esprit. Il n'y a qu'une chose qu'on ne pouvait pas louer : c'est sa modestie, car le fait de se faire élever une statue colossale est la plus belle preuve d'orgueil qu'il ait pu nous laisser.

On raconte que huit fois il traversa les rangs ennemis sur son char de guerre ; fanfaronnade qui n'aurait de mérite que si cela servait à quelque chose d'utile à l'humanité. On nous dit aussi que dans le danger il invoquait comme puissance supérieure Ammon. Il dit : « Je pense qu'Ammon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats, que cent mille cavaliers, qu'une myriade de frères et de jeunes fils. J'ai accompli ces choses par le conseil de ta bouche et je n'ai pas transgressé tes conseils ».

Voilà de la superstition. C'est en même temps une justification.

Ammon répond : « C'est moi *ton Père*, je suis le seigneur de la force aimant la vaillance ».

Voilà le Père divinisé remplaçant la Déesse-Mère. Et voilà la *Force* remplaçant l'*Esprit*.

La statue de Ramsès nous apprend qu'il rappelle le type sémitique par la forme arquée du nez et la grosseur des lèvres. Ce dernier caractère indique une nature sensuelle que nous aurions ignorée si ce grand orgueilleux n'avait pas eu l'idée de nous en transmettre la preuve, à travers les siècles, en se faisant immortaliser sous des formes colossales. C'est avec ces documents de l'orgueil des hommes que nous refaisons leur histoire.

La main droite du colosse tient la croix ansée, la gauche tient le sceptre. Ce qui prouve que l'initiation religieuse était encore mise avant la royauté. Du reste il se donnait les deux pouvoirs.

Sur sa large poitrine d'homme fort il porte un bouclier, le plastron des lâches, car cela veut dire : « J'attaque, mais me protège des coups portés par les autres ». Ce bouclier est surmonté

d'une couronne qui porte cette inscription modeste : RAMSÈS FAVORI D'AMMON, FILS DU SOLEIL, GARDIEN DE LA VÉRITÉ.

Tout cela, c'est la parodie des attributs donnés à la Déesse. Il ne se contente pas d'un bouclier pour se garer, il porte aussi une fine cuirasse aux écailles de fer qui moule ses reins étroits.

Cette statue a été trouvée près de l'emplacement où était Memphis. Il fit graver ses victoires sur cent pylones ; il donne au vaincu le sexe féminin. Son règne dura 60 ans. Voilà les documents qui ont servi à faire l'histoire.

La sculpture, qui servait à faire « les images taillées », est un art qui date de la puissance masculine et sert à la glorifier. Les femmes avaient ces idoles en abomination. Les hommes pensaient autrement : « Les statues des Dieux, dit Eusèbe, sont des livres qui font connaître aux hommes, par le moyen de la vue, la Divinité invisible, et ceux qui prennent ces statues pour du bois ou de la pierre sont aussi ignorants que ceux qui, ne sachant pas lire, ne voient dans un livre que du papier ». (Præp. Evang., 3,7).

Voyons maintenant ce que dit de cette lutte le seul auteur moderne qui ose mentionner le rôle de la Femme dans l'antiquité. C'est M. Révillout, qui a écrit un ouvrage intitulé : *La Femme dans l'antiquité égyptienne*. Il dit ceci (T. I, p. 167) :

« Les documents sont très rares concernant les Kétas, ou Hé-téens, qui avaient l'hégémonie asiatique que possédèrent plus tard successivement les Assyriens, les Babyloniens et les Perses. Mais ils n'écrivaient pas en cunéiformes et leurs hiéroglyphes spéciaux n'ont pas encore été lus, du moins avec certitude, malgré les efforts de Sayce et d'autres assyriologues. Au contraire, les documents abondent à Ninive, à Babylone, à Schippara et dans les autres villes antiques de la Chaldée.

« Ce que je tiens surtout à bien mettre en lumière, c'est ce fait que plus on remonte dans les origines de la civilisation chaldéenne, plus on voit la situation de la Femme être plus considérable. Il en est de même dans l'Egypte archaïque. »

Ces Kétas qui ont l'hégémonie asiatique, ce sont les anciens Celtes (Keltes), et cette langue indéchiffrable, c'était la leur.

Puis M. Révillout va nous raconter la lutte de Ramsès contre ce peuple, mais il aura la bonne foi de mentionner la *Reine des Kétas*. Du reste, dans son récit, il mêle les deux traditions masculiniste et féministe ; il dit (ouvrage cité, T. I, p. 117) :

« Dans le traité d'alliance et de commerce qui fut conclu entre

Les deux nations des Kétas et d'Égypte, on remarque le rôle très important joué par la Reine des Kétas qui, de son propre chef, était reine de Kidjautan. Le roi des Kétas avait, de concert avec l'ambassadeur de Ramsès II, préparé le projet de traité, en y joignant l'invocation au dieu de Cheta et d'Égypte et les anathèmes contre ceux qui n'en observeraient pas les clauses. Il ne restait plus qu'à présenter le document à la signature des parties contractantes, et on commença par la reine de Kéta et de Kidjautan. Mais dès que celle-ci en eut pris connaissance, elle déclara qu'elle ne l'approuverait jamais sans certaines modifications. Un article surtout ne lui plaisait en aucune façon, c'était celui qui concernait les ouvriers et les artistes qui, d'un des deux pays confédérés, venaient dans l'autre *sans permission* ou sans passeport, pour exercer leur métier.

« Le texte actuel prescrivait de les mettre aussitôt à la disposition de leur souverain légitime.

« La reine, au cœur sensible, craignit de les voir punir trop sévèrement, et elle exigea l'insertion d'un article supplémentaire en vertu duquel chacun des deux souverains s'engageait à ne pas tuer, à ne pas mutiler, à ne punir d'aucune manière ses sujets ainsi transfuges et à ne pas leur faire un crime de leur tentative.

« On en passa par là et le traité ainsi complété fut approuvé par la Reine des Kétas qui y apposa *le cachet de son Dieu*, comme par le roi de Cheta qui y apposa *le cachet du sien*, avant d'être porté en Égypte ».

Ce document nous montre la Femme ayant encore tous les pouvoirs. Elle est représentée par la Reine du jeu d'échecs, inventé à cette époque. L'homme, c'est le Roi du même jeu; son pouvoir est limité.

## LA DÉGRADATION DES RAMESSIDES

Le nom de Ramsès que prirent les chefs de la XX<sup>e</sup> dynastie vient de Ram, le célèbre révolutionnaire qui masculinisa une partie de la Terre. Tous ces chefs tombèrent dans la débauche.

Révillout dit d'eux (p.141) : « Les derniers Ramessides, amollis par les plaisirs, étaient devenus des rois fainéants, et les souverains pontifes profitèrent de leur indolence pour se faire at-

tribuer la direction suprême des troupes. Désormais le roi était en tutelle et, sans en porter le titre, le premier prophète était un véritable maire du palais. Un beau jour, pour prendre le titre de roi dont il exerçait le pouvoir, il n'eut à consulter personne autre que son Dieu. Herhor, dans une fête solennelle, demanda donc à Ammon s'il ne devait pas recevoir la Couronne et, sur une réponse affirmative de l'Oracle, il usurpa aussitôt le double cartouche de la légende royale.

« On a le sarcophage monumental de Ramsès III au Louvre. Il est recouvert de Déesses un peu déshabillées. Lui-même, dans les représentations de son palais, nous fait assister à des scènes d'un caractère un peu intime. On le voit dans le plus simple appareil tenir le menton d'une jeune femme entièrement nue, sauf la coiffure, et qui lui présente un fruit, ou bien encore jouer aux échecs dans les mêmes conditions avec une autre fille tout aussi déshabillée. Dans une des représentations du bas de la planche, c'est toute une série d'académies (nudités) qui l'entourent et jouent avec lui ».

(p. 126) « Le roi en maillot avec lequel elles jouent aux échecs est plutôt familier. C'est bien le vieux libertin usé et abêti dont nous connaissons maintenant la figure par sa momie ».

## HERMÈS CONTRE LES DÉESSES

C'est du temps de Ramsès II que le sacerdoce masculin apparaît en Egypte.

Dans chaque pays on trouve un terme générique pour désigner la fonction nouvelle que l'homme va prendre. Ici le « Prêtre » s'appelle « Hermès ».

Ce personnage n'a aucune réalité, c'est un être imaginaire servant de symbole. « Hermès est l'emblème de la parole qui crée et interprète tout », dit Eusèbe.

Il va interpréter en effet, mais si sa parole crée, ce ne sera que l'erreur.

L'Egypte avait, pendant les siècles antérieurs, été soumise au gouvernement théocratique féminin, longtemps la Prêtresse d'Isis avait enseigné les lois de la Nature, l'histoire des forces qui la régissent, la loi morale. Cet enseignement avait été donné dans les anciens temples de cette heureuse contrée, qui s'était

élevée si haut, qui avait brillé d'une si grande splendeur qu'elle était partout renommée.

C'est que le culte primitif avait eu de profondes racines dans la nature humaine.

Mais la réaction masculine renversa tout cela. Le Prêtre s'empara du sacerdoce au nom de l'intelligence qu'il se donnait et du ciel qu'il mettait de son côté dans le seul but de se procurer des jouissances terrestres (1). La religion si élevée de l'Égypte théogonique se réduisit à un formalisme stérile. Les Prêtres, cessant de penser, se contentèrent de répéter les paroles sacrées sans les comprendre et d'accomplir les minutieuses cérémonies du culte en leur prêtant un caractère magique. La lettre prit la place de l'esprit et leurs dieux furent des hommes vulgaires. Avec cela ils entretenaient des superstitions, ils opprimaient les castes inférieures, ils étouffaient la vérité, et, renversant la morale, ils commençaient à substituer l'adoration de l'homme à l'adoration de la femme. Et la foule se prosternait devant des choses abjectes.

Alors la religion qui, naguère, avait consolé le peuple dans ses misères, élevé, purifié les cœurs, nourri les âmes de foi, d'espérance et d'amour, ne servit plus qu'à donner à ses ministres une arme de despotisme et de charlatanisme.

### LA MÉDECINE HERMÉTIQUE

Dans les temples des Hermès se trouvaient des médecins qui mêlaient aux médicaments des prières, des sacrifices, des exorcismes. Comme les autres prêtres, les médecins vivaient de l'impôt sur les laïques et des sommes qu'ils savaient faire affluer au trésor.

Les pratiques médicales valaient au temple de riches présents, et on assurait que les guérisons dépendaient de l'offrande beaucoup plus que du remède.

Clément d'Alexandrie a consacré à la chirurgie un des six livres qu'il a intitulés les HERMÉTIQUES des médecins. Ces livres les montrent comme des charlatans.

(1) La ville de Khennou, située sur un des bras les plus étroits du Nil, proche la frontière de Nubie, contenait une fameuse école de Prêtres. On les représente festoyant d'après des peintures de banquets qu'on trouve en si grand nombre dans les hypogées. Un des prêtres de Khennou est Touauf, dont on a retrouvé des compositions classiques.

Cependant l'opinion qui régnait dans l'antiquité était que la science médicale des Egyptiens était incontestable ; mais il faut penser qu'il s'agit de la science des temples féminins et non de celle des temples masculins qui ont beau mêler la *divinité* à leurs prescriptions, ne l'égalent jamais. Dans ces temples, on imitait les cérémonies des temples théogoniques. Les fêtes d'Aphrodite avaient lieu le *quatrième jour du mois*.

Il existait des temples hermétiques à Thèbes en Béotie, à Mégalopolis en Arcadie et dans beaucoup d'autres villes.

Jusque là, le sacerdoce avait été exclusivement féminin. Le régime maternel primitif était une théocratie. A la caste sacerdotale appartenait le sol entier de l'Egypte. La terre était à la Déesse-Mère. C'est elle qui était la maîtresse du *domaine* et qui faisait travailler les hommes qui cultivaient les terres suivant les lois admises.

« Des femmes symbolisaient tous les nomes de l'Egypte », dit Révillout ( T. I, p. 10).

Il parle ailleurs d'une procession de domaines représentés par des femmes ; d'où le nom de famille resté celui de la Mère, celui du *nome* (p. 16). (N'est-ce pas de là que sont venus les mots *nom* et *nommer* ?)



Fig. 1. — Grands personnages égyptiens se promenant la canne de bois d'acacia à la main. Cortège montrant la place des femmes en avant.

Dans le règne primitif, toutes les grandes dignités de l'Etat, les fonctions de juge, de médecin, étaient exclusivement réservées à la caste sacerdotale. Les hommes ne pouvaient pas y prétendre, ils étaient soumis au pouvoir des femmes appelées « des sages » (Soffet), qui leur faisaient faire un service régulier,

un travail dont l'organisation avait été savamment établie. On les envoyait aussi en expéditions lointaines.

Pour les récompenser, on leur donnait le droit de porter certains signes de distinction. On comprenait déjà que les honneurs accordés aux hommes n'ont de valeur que s'ils les tiennent de la Femme.

C'est la Femme qui faisait les lois et les interprétait, elle qui était Prêtresse et Déesse. Elle gardait en dépôt les Livres de science et les cachait à tous les yeux avec des précautions infinies.

La connaissance des lois de la Nature, que les Livres sacrés avaient enseignées, facilitait tous les travaux, qui ne sont en somme que les applications de ces lois à la vie, ou à l'industrie.

Les lois de la physique (le Kosmos), de la chimie (l'art sacré des Temples), de la physiologie (imposées dans le *Connais-toi* du Temple de Delphes), étaient la base solide des travaux entrepris. On savait tout ce que la science des modernes explique si mal, on connaissait la cause réelle de tous les phénomènes, et l'on est surpris de voir avec quelle précision tout était expliqué.

Ces connaissances qui étaient le fond de l'éducation religieuse donnée par les femmes (les Déeses qui écrivent, les Prêtresses qui enseignent) passaient dans les mœurs, dans les institutions, dans tout le milieu ambiant. Il n'y avait pas encore de place reconnue (officielle) pour l'erreur. Nous sommes, il est vrai, à l'aurore du mensonge, mais il n'a pas encore triomphé.

Cependant, partout il se produisit un fait qui allait changer la face du monde, et renverser le premier régime de Vérité et de Justice.

Les servants des temples usurpèrent les fonctions sacerdotales.

## LES MYSTÈRES ÉGYPTIENS

Ce sont les Egyptiens qui semblent s'être révoltés les premiers contre l'*Esprit féminin*, ce qui explique pourquoi c'est chez eux qu'on institua d'abord les *Mystères*.

Hérodote nous dit que ce fut en Egypte que furent établies ces fêtes appelées *Pan-Egyries*, avec la pompe des cérémonies et les processions.

Les Grecs n'ont fait que les copier. Les grandes solennités de la Grèce, telles que les *Pan-Athénées*, les *Thesmophories*, les fêtes d'Eleusis, avaient été apportées d'Egypte.

Ce sont les Prêtresses, antérieures aux Hermès, qui formaient la caste sacerdotale qui gouvernait l'Égypte (les Pharaons).

Elles formaient des familles consacrées qui, à l'exclusion de toutes les autres, s'occupaient des fonctions du culte.

Les Pharaons sont des magistrats sacerdotaux, toujours représentés en costume de femme.



Fig. 2. — Pallacides ou Prêtresses tenant en main la fleur de papyrus et l'instrument de musique appelé *sistre*.  
(Relevé sur les monuments égyptiens).

Clément d'Alexandrie a décrit la hiérarchie sacerdotale des Égyptiens. Il y avait cinq grades suivant les degrés d'initiation aux livres du rituel : le chantre, le devin, le scribe, la Prêtresse en robe portant le sceptre et le vase sacré, le prophète ou le prédicateur président du Temple qui portait l'eau sainte et étudiait tous les livres hiératiques.

Les Mystères égyptiens étaient de grandes solennités qui attiraient les multitudes.

« Dans les Mystères d'Isis, l'Hiérophante tirait du sanctuaire des espèces de grimoires chargés de caractères hiéroglyphiques dont les lignes s'entrelaçaient et formaient des nœuds et des roues. C'était la langue sacrée dont on donnait l'explication » (Apulée, *Métamorphoses*, 1,11).

Suivant Ebers : « La doctrine des mystères est expliquée dans les inscriptions de la salle d'entrée du tombeau des Rois à Thèbes. Elles contiennent la louange de Râ (Déesse de la Raison) dont on invoque tour à tour les 75 manifestations principales (imitée dans les litanies de la Vierge). Ces textes ont été commentés par M. Ernest Naville dans la *litanie du Soleil*. Le texte du Livre

des Morts, l'*hymne au Soleil* conservé à Boulaq et interprété par Stern et Gréhant, les inscriptions des sarcophages et des murs du temple de Ptolémée, le traité de Plutarque sur Isis et Osiris, les *Mystères des Egyptiens* par Jamblique et le discours d'Hermès Trismégiste sur l'âme humaine renferment les principaux détails que nous ayons sur l'enseignement secret des Egyptiens ».



Fig. 3. — 1. Prêtresse ; 2. Prêtre ; 3. Servants du temple.

Mais Ebers se trompe quand il mentionne un discours d'Hermès parmi les enseignements secrets. Les Hermès ont renversé la religion primitive, ils ont attribué à Osiris les Mystères d'Isis et tous leurs bienfaits. C'était donc contre eux qu'on les avait institués, non avec eux.

L'enseignement secret était destiné à expliquer aux hommes les lois morales qui les lient aux Divinités et les lois qui régissent l'Univers.

Leur but, suivant Plutarque, était de fortifier la piété et de donner à l'homme des consolations (non à la femme). Quelles étaient ces consolations ?

L'espoir d'un avenir plus heureux, le moyen, après la mort de l'âme par le péché, de revenir à une félicité durable, en revenant au bien.

(C'est de cette idée que les Prêtres ont fait la *félicité éternelle* dans un Paradis.)

« Nous y avons reçu des leçons qui rendent la vie plus agréable », dit Cicéron.

## LE CULTE D'HATHOR

Dans l'ouvrage de Révillout, *La femme dans l'ancienne Egypte*, nous relevons les citations suivantes concernant le culte de la Déesse Hathor, qui se rapportent à l'époque où le sacerdoce devint mixte, féminin et masculin :

(T. I, p. 32) « L'intendant du palais, administrateur de la nouvelle Ville, chef prophète d'Hathor, la Dame de Roant, le parent royal (*suten recht*) Nebankh et sa femme dévote à Hathor Hedjtnebheken ».

« Il a fait ordre à ses enfants d'être prêtres d'Hathor, Dame de Roant ».

« Je les ai fait prophètes, ceux-là, parmi mes enfants que j'ai désignés pour être prêtres d'Hathor, et sa Majesté Menkara a donné deux grandes mesures de terre à ces prophètes pour être prêtres ».

Puis vient un tableau que précède ce titre : « Ont donné cela le parent royal, intendant du palais Nebankh, et sa femme la parente royale Neb-hedjthekennu, pour ses enfants à elle ».

Et plus loin :

« C'est la femme de Nebankh *qui donnait* (qui officiait) avec son mari, comme Mère des autres prêtres ».

Le document se termine par ce dernier article :

« Sa Majesté Userkaf m'a ordonné prêtre d'Hathor, Dame de Roant. Quant une chose quelconque entre dans le temple, c'est moi qui suis prêtre établi sur tout ce qu'on y transporte. Mes enfants, ceux-là, seront prêtres d'Hathor, Dame de Roant, comme je l'ai été moi-même.

« Quand je voyagerai vers l'Occident, en qualité de maître de respect, tout cela sera dans la main de mes enfants, ceux-là ».

Le nom de Hathor se donnait aux filles comme le nom de Marie dans les temps modernes. Nous trouvons dans une citation cette phrase : « sa fille Hathornofré ».

« Sous l'ancien empire, dit encore Révillout (T. I, p. 24), la femme peut être prophétesse d'une divinité, ou même de plusieurs si elle est d'une famille de ceux que les Egyptiens nommaient *suten rekh* ».

Ailleurs (p. 18), nous trouvons qu'il est question de la Déesse Merab *dans son costume sacerdotal*.

(p. 16) « Les Pallacides sacrées jouissent d'une grande considération dans la haute société d'alors. *Ce sont des artistes qui représentent les Mystères* ».

Les auteurs modernes en ont fait des danseuses plus ou moins vêtues ! Du reste, dans le régime phallique, on les trouvera dans les temples à côté des *Qadesh*, mot hébreu qui signifie *sainte* et qu'on assimilera aux prostituées.

De Qadesh les sociétés secrètes ont fait Kadosh (saint).

### LA FAMILLE ET LES MOEURS

C'est dans l'ordre secret de Misraïm que l'union des sexes fut régularisée et légitimée.

Cet ordre, c'est la Religion ; donc l'union est un acte religieux.

On sait que les Mystères sont des fraternités dans lesquelles les femmes appellent les hommes « *mon frère* ». C'est cet usage qui a fait penser que les unions se faisaient entre frères et sœurs. Il s'agit des frères mystiques. Le mot n'indique pas une parenté, mais une conformité d'idées.

Dans un chant d'amour d'une femme, cité par Révillout (T. I, p. 131), nous trouvons ceci :

« J'ai trouvé mon *frère*. Je me suis fait de l'amour de mon frère le but unique... », etc..

L'enseignement donné dans les assemblées secrètes avait surtout pour objet de développer chez l'homme les bons sentiments.

Révillout nous dit encore (T. I, p. 139) :

« On l'a remarqué il y a longtemps, il n'est si pire criminel qui n'ait quelque chose de bon, ou âme si froide qui ne puisse s'échauffer un jour au contact de cet amour qui est dans notre être une lumière divine et dont les étincelles jaillissent du roc. »

Le respect de la femme était si profond en Egypte que pour faire sortir les Egyptiens d'eux-mêmes, il suffisait de toucher à une femme.

« Les Grecs étaient très étonnés et même un peu scandalisés de la manière dont les Egyptiennes imposaient leur domination au sexe fort. Ajoutons-le d'ailleurs, c'était la Mère qui triomphait surtout en elles. Avant tout elles songeaient à leurs enfants ; et la reine d'Egypte, c'était toujours la « Divine Mère Isis », portant son enfant dans ses bras et dont le surnom a passé à la Vierge Marie. »

Dans les Mystères, l'homme qui sera choisi, c'est l'épopte. C'est évidemment de ce mot qu'on a fait le mot époux. Il a des devoirs à remplir ; nous en voyons la preuve dans cette inscription, c'est un homme qui se justifie, il dit (p. 134) :

« Je n'ai pas été donné à toi mauvais compagnon pour agir avec toi à la façon d'un maître, on ne m'a jamais trouvé agissant d'une façon mal appropriée à ton égard. Je ne me suis mêlé en rien de ce que tu faisais. »

Dans le papyrus démotique conservé à Boulaq et expliqué par H. Brugsch, appelé le roman de Setna, on lit : « *N'est-ce pas la loi qui enchaîne l'époux à l'épouse ?* » Donc c'est l'homme qui est enchaîné.

Les documents qu'on nous exhibe se rapportent presque toujours aux personnages qui ont régné ; dans ce monde supérieur, la Déesse-Mère (la *Reine*, diront les modernes) est pour celui qui s'unit à elle *sa parente royale*.

Dans les projections des cours du Louvre, on montrait « la prophétesse et parente royale Djefasen appuyant la main sur l'épaule de son ami et portant une couronne de fleurs sur la tête » (p. 12).

C'est ainsi que le fils, quand il grandit, porte aussi le titre de *parent royal*, qui lui vient de sa Mère (p. 22).

« Au point de vue familial, la Mère seule comptait avec son fils », dit Révillout (p. 19).

Mais les Mères ont eu quelquefois à se plaindre de leur fils. Après les exhortations et les remontrances nécessaires, si elles ne le ramenaient pas à elles, elles lui disaient : « Tu n'es plus mon fils ». Et il était alors rejeté du monde régulier et de l'héritage maternel.

Les auteurs modernes qui, tous, mettent dans l'antiquité les lois et les usages de leur temps, surtout lorsqu'il s'agit de leur situation familiale, ont toujours parlé de la famille antique comme si elle était constituée d'après les lois modernes, c'est-à-dire le code Napoléon et la morale catholique.

C'est pour se conformer à ce système qu'on va nous dire que la femme n'a plus l'administration de ses biens à une époque où les documents démentent ces assertions et donnent d'autres lois. On nous dira donc en même temps ceci (p. 115). :

« L'épouse, en vertu du mariage solennel effectué, est maîtresse

des biens de son époux, ne possédant plus, quant à elle, rien par elle-même ou plutôt pour elle-même ».

Puis, page 116 du même ouvrage, dans un chant d'amour, la fiancée s'écrie :

« O mon bel ami, mon désir est que je devienne maîtresse de  
« tes biens en qualité d'épouse. Je ne m'éloignerai pas, mais la  
« main dans la main je me promènerai et je serai avec toi en  
« toute place, heureuse puisque tu fais de moi la première des  
« femmes et ne brise point mon cœur ».

Révillout reproche à son confrère Etienne Lamy sa manie de *romaniser* l'histoire. Il dit (p. 2) : « Il est facile de voir l'auteur s'inspirer de Rome, de cette Rome prétendue primitive, dont certains catholiques voudraient copier jusqu'aux abus, de cette Rome enfin qui les hante et leur fait partout et toujours confondre l'antiquité avec la Romanité ».

C'est que, en effet, c'est à l'époque où sévissait le Droit romain que les historiens ont altéré toute l'histoire antérieure pour y introduire le droit, nouveau alors, et les mœurs qui en résultaient.

La femme descend dans la hiérarchie sociale quand c'est l'homme qui arrive à faire des lois et à les lui imposer. Alors elle n'est plus dite (je cite p. 80) : « Sa femme bien-aimée trouvant dans son amour la seule raison de leur union, elle est devenue la *nebt pa*, la Dame de la Maison, et, comme telle, elle partage avec son époux les honneurs dont lui seul est revêtu. Certes, les mœurs publiques l'empêcheront toujours d'être, en Egypte, un tyran domestique, comme à une certaine époque en Grèce et à Rome ».

Dans le formulaire de l'Union légale, le Prêtre d'Ammon dira au futur époux :

« Est-ce que tu l'aimeras en épouse, en femme conjointe, en mère transmettant les droits de famille à sa filiation, ô mon frère ? » (p. 94).

Le titre d'épouse (*himt*), de femme conjointe (*khnumt*), se retrouve dans l'inscription de la reine Nub Klas de la XII<sup>e</sup> dynastie (parce qu'on l'y a mis) comme dans les actes nuptiaux du temps des Psammétiques.

Ce n'est pas encore l'asservissement de la femme, c'est la période d'égalité dans l'union. Elle est du reste consacrée par cette formule :

« *Ubi tu gaius et ego gaia*. Où tu es le maître, je suis la maîtresse, avec le même nom et les mêmes droits » (p. 3).

Nous venons de voir le mot *épouse* écrit par les modernes. C'est le féminin donné au mot *époux*, titre qui ne peut jamais être que masculin. Mais quand on perd de vue la morale, on change aussi la signification des mots. Pour racheter tout ce que ce système a d'incohérent, on va nous parler de la femme *épouse honorée* (p. 16).

Ailleurs, on nous parlera des *veuves*, à une époque où le mariage n'est pas encore institué. Toujours le Droit romain dans l'Antiquité !

Celle qu'on a appelée la Dame de maison, va descendre à la seconde place, et c'est l'*époux* qui va devenir le *Neb* (seigneur).

Ces substitutions de sexes qui laissent cependant subsister certains textes, introduisent dans l'histoire des incohérences comme celle-ci (p. 17) : « *filis du roi, né de son flanc* ». Et les modernes qui ne comprennent pas, mais qui croient, répètent des phrases qu'ils ont lues sans en comprendre la portée, ainsi (p. 115) :

« Ramsès fit épouser à son fils Sêti I<sup>er</sup> (une reine) une des sœurs d'Aménophis V, afin d'avoir ainsi des droits sérieux à la couronne, droits dont bénéficiera surtout Ramsès II, le grand Sésostris, né de cette union contre nature, entre un meurtrier et l'une de ses victimes ».

A quoi je réponds :

1<sup>o</sup> A l'époque des Ramsès, l'enfant ne connaissait pas son père.

2<sup>o</sup> Sêti était une Reine, la mère de Ramsès II.

3<sup>o</sup> Le grand Sésostris, c'est Sêti elle-même (1).

Et je m'arrête parce que l'histoire ainsi écrite est un galimatias incompréhensible.

## RENAISSANCE MORALE SOUS LA DYNASTIE ÉTHIOPIENNE

Après les Ramessides, l'Égypte revint à l'ancien régime gynécocratique sous la première dynastie éthiopienne mentionnée comme la 23<sup>e</sup> et qui aurait duré 58 ans.

Puis sous la suivante, la 24<sup>e</sup> qui dura 44 ans ; et, enfin, sous la troisième, la 25<sup>e</sup> qui aurait duré 52 ans.

(1) Voir notre premier volume de *l'Ere de Vérité*, p. 223.

Cette renaissance matriarcale a donc gouverné le pays de l'année 790 à 625.

\* \* \*

Qu'étaient ces Ethiopiens ?

C'était la race pure des anciens Celtes qui avaient créé la première civilisation et l'avaient répandue dans le monde entier.

Ceci demande quelques explications que la philologie va nous fournir.

On appelait *Ethos* les peuples qui vivaient suivant les lois de la Morale.

Les Druides sont appelés Ethi-opiens (*ethos*, mœurs, *ops*, terre) parce qu'ils prêchent la morale.

Pline énumère 45 peuples qui, dans des pays très éloignés les uns des autres, portaient ce nom, ce qui prouve qu'une seule morale régnait sur la Terre, celle qui était donnée dans les grands Livres sacrés des temps primitifs. En Abyssinie, en Colchide, en Mauritanie, dans les îles de la Méditerranée, on trouve des peuples appelés *Ethiopiens* et vivant sous la loi morale, *Ethos*, d'où Ethique, terre des hommes purs.

Dans les langues du nord, *Keush* signifie *pur* et *Haus* demeure, d'où Caucase (demeure des hommes purs).

Dans la Bible, on trouve le mot Koush (pur), traduit en latin par *Ethiopiens*. Ce mot Koush semble être la racine du mot Kadosh (saint). Pline désigne l'homme pur par les mots *le couchi*. Pour lui, les Druides sont des Cuschites ou Ethiopiens.

Dans l'Iliade, il est parlé des vertueux Ethiopiens, et dans l'Odyssée, on mentionne les fêtes religieuses éthiopiennes.

Les Grecs, au lieu de *Ethos* (morale), supposèrent pour racine *Aithos* qui signifie *noirceur*, et sur cette étymologie fictive ils transformèrent tous les Ethiopiens en nègres. La mer *noire* fut appelée ainsi parce que le peuple qui vivait sur ses bords était féministe.

Ceux qui, plus tard, violeront la loi morale seront appelés ithy-phalliques.

\* \* \*

Le régime éthiopien fut une réaction contre la débauche des Ramessides. C'était un régime féministe, austère, qui recommençait. Voici ce qu'en dit Révillout (p. 120) :

« Qu'on contemple, par exemple, cette Reine éthiopienne à laquelle un prince rend ses hommages, avec une cour aussi déceimment vêtue que les souverains.

« C'est le prototype de la reine Candace, dont nous parlent à l'envi tous les documents d'époque romaine, y compris les Actes des Apôtres, et qui gouvernait le pays dans une sorte de matriarcat, en reléguant toujours l'homme au second plan, comme cela se pratique encore dans certaines peuplades de ces contrées.



Fig. 4. — Reines d'Egypte en grand costume de cérémonie.  
Le nom de chaque reine est inscrit en hiéroglyphes,  
dans un cartouche à côté de sa tête.

« On remarquera qu'ici la reine, surmontée de son cartouche hiéroglyphique, est assise sur son trône, en ayant la Déesse Hathor derrière elle pour la protéger. Le prince casqué, portant sur le dos son bouclier et surmonté d'un texte démotique, encense la reine. Des prêtres, ayant des costumes sacerdotaux, le suivent dans une procession sacrée, ainsi que des fonctionnaires, portant des vases d'offrandes ou des palmes.

« Tous les textes hiéroglyphiques et démotiques de ces tableaux se réfèrent, non à l'Egypte, mais à la langue *éthiopienne* ou *Blemmye*, non encore déchiffrée jusqu'à présent. Les figurations de ce genre sont nombreuses en Egypte ».

Les historiens modernes appellent ces reines Candace « des pharaons éthiopiens, » le mot pharaon étant devenu masculin pour eux.

Ce régime fut une restitution de la Religion naturelle basée

sur le culte de la Déesse maternelle, Mère des hommes, créatrice de l'enfant. C'est la Déesse Heva des Israélites, désignée autre-

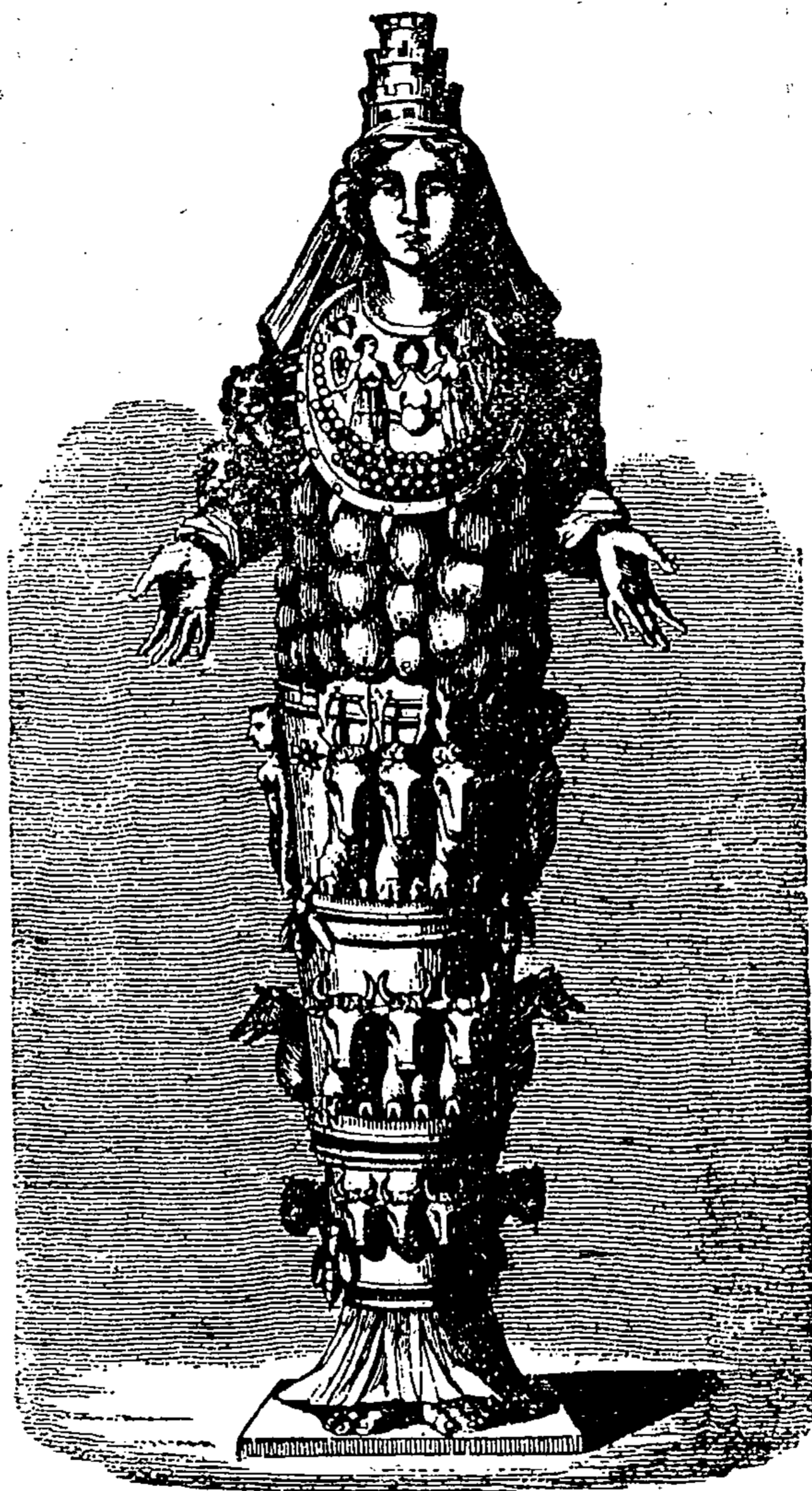


Fig 5. — Ancienne statue égyptienne de Cérès devenue la Diane d'Ephèse.

ment dans la langue éthiopienne. Des savants vont lui donner le nom de Amon-Ra, mais ils feront de la signification de ce mot un secret, comme, du reste, cela se faisait pour le nom de I-HAVE, *que nul ne peut prononcer ; « c'est la divinité qui a illu-*

*miné la terre plongée dans les ténèbres* », dit Daanson (*Mythes et Légendes*, p. 73).

Les Ethiopiens avaient apporté ce culte du nord de l'Europe où leur doctrine avait pris naissance chez les Celtes.

Cette Déesse maternelle était représentée à Thèbes par une statue de Cérès entourée de mamelles pour montrer qu'elle a nourri l'humanité.

Sous les mamelles, des têtes de vaches complétaient le symbolisme en montrant que c'est aussi la vache qui donne le lait qui nourrit l'homme.

La Déesse a des tours sur la tête, qui indiquent que c'est elle qui a construit les villes et les a gouvernées ; c'est pour cela qu'elle sera appelée dans les rites secrets « le grand architecte de l'Univers ».

Sur ses bras, des têtes de lions représentent la force, comme le corps du sphinx.

Cette statue fut reproduite en Grèce où on imitait le symbolisme égyptien, et fut donnée comme étant celle de la grande Diane d'Ephèse, un autre nom de la même Déesse.

On croit qu'elle était en or.

Le corps, qui semble enfermé dans une gaine, rappelle les momies. Les savants reconnaissent que les ornements qui la couvrent sont les symboles d'Isis, de Cybèle, de Cérès.

Cette divinité maternelle symbolise la renaissance des êtres puisqu'elle est le principe de la génération. Derrière elle sont toujours figurées des plantes, première forme de la vie humaine.

Il semble que cette Déesse s'est appelée d'abord Mammon ou Mammosa, nom qui serait devenu Ammon pour lui ôter le caractère trop féminin que la lettre M lui donnait.

Il faut se rappeler que les Ethiopiens parlaient une langue aujourd'hui perdue qui venait du nord ; il ne faut donc pas chercher dans la langue égyptienne l'origine de ce nom.

Une légende raconte que la statue de la Déesse Cérès-Mammon à Thèbes rendait des sons à l'aurore quand les premiers rayons du soleil la frappaient, ce que je suppose être une façon symbolique de représenter l'intuition des grandes Déeses, symbolisée du reste par le sphinx qui regarde le soleil levant.

Pendant le régime masculin, lorsque l'on mit l'homme partout, on remplaça l'ancienne statue de Cérès-Mammon par un colosse du roi Aménoph III, à qui on donna le surnom de Mem-

non. Et longtemps le public crédule vint visiter avec curiosité cette statue pour entendre les sons qu'elle rendait à l'aurore. Mais depuis que les Déeses étaient détrônées, depuis que l'intuition était cachée sous les voiles d'Isis, la statue ne parlait plus.

\*\*\*

La restauration de l'ancien régime féministe va refaire une Théocratie, c'est-à-dire un régime sacerdotal qui va supprimer les rois et leur politique. Ces rois, du reste, n'ont jamais été que des chefs de parti, des *haq*, gouvernant par la force et dont la légitimité n'a jamais été acceptée.

Révillout résume en ces lignes le régime social de l'ancien féminisme (p. 143) : « En ce qui touche les biens, par exemple, Amon veut la permanence d'une sorte de socialisme dans les *gentes*. Aucun bien n'appartenait à personne ; mais tous ils appartiennent à tous. Le chef actuel de la *gens*, le *hir*, attribue temporairement telle culture à telle branche, en échange de ses droits indivis sur les autres cultures. Mais, à tout moment, il peut changer, et il change, après avis conforme des vieux (les matrones appelées chez les hébreux *Zegenim*) formant conseil, les attributions ainsi faites par lui, en disant : « Ces biens que vous occupez, il nous a plu de les donner à d'autres ».

« Cependant le dieu garde toujours le pouvoir de faire des exceptions à ses règles ; et les exceptions, il les fait surtout en faveur de certaines femmes bien vues de lui et appartenant d'ordinaire à la race sacerdotale et royale.

« Les biens qu'il leur concède comme douaires, il spécifie dans des décrets spéciaux qu'ils resteront à leur descendance sans que les chefs de race, rois, grands Prêtres, etc., puissent rien y changer.

« La femme a repris, en effet, toute son ancienne importance avec un aspect, pour ainsi dire, hiératique. »

La cour..... Elle ressemble à un séminaire. « Le roi est tout occupé à faire des sacrifices (p. 144), de dévotes invocations, et à recevoir directement les communications du dieu (c'est-à-dire de la Déesse-Mère). Après ses devoirs dans le temple, il reçoit les exhortations ou les reproches des prêtres et se fait faire de pieuses lectures. Puis il expédie ses affaires, selon les

conseils du Dieu (de la Déesse). Tout son temps est fixé d'avance par un règlement très sévère, spécifiant les heures de ce qui lui est imposé. Il ne peut manger que des légumes ou certaines viandes blanches, ne doit pas boire de vin ou seulement à quelques occasions et dans de certaines quantités. Les moments même qu'il doit passer avec sa femme lui sont étroitement mesurés. Tout cela nous est décrit par Diodore, d'accord avec les documents contemporains » (p. 145). Et le professeur continue ainsi :

« Je n'ai pas sous la main de reine de la 21<sup>e</sup> dynastie qui vaille la peine de vous être présentée, à peine quelques types de religieuses renfrognées dont les momies sont parvenues jusqu'à nous et sur la propreté primitive desquelles on a fait des suppositions désobligeantes. Mais notre musée du Louvre contient une statue d'une reine de très peu postérieure, la reine Karomama, appartenant à la 22<sup>e</sup> dynastie, c'est-à-dire à une époque dans laquelle on comptait encore beaucoup avec Amon. La race royale Ammonienne était réfugiée en Ethiopie ».

Ceci est le langage ironique des modernes qui ne comprennent pas plus le féminisme antique que le féminisme actuel.

## LE MARIAGE SOUS LA NOUVELLE DYNASTIE

Sous la nouvelle dynastie éthiopienne, le code ammonien rétablit l'ancienne loi morale.

Révillout nous le décrit avec une certaine ironie, appelant partout la Prêtresse « *la divine adoratrice* ».

« Le contrat, dit-il, doit être fait avec l'autorité du *hir* ou chef de la gens, escorté du conseil des anciennes et approuvé par la *divine adoratrice*. »

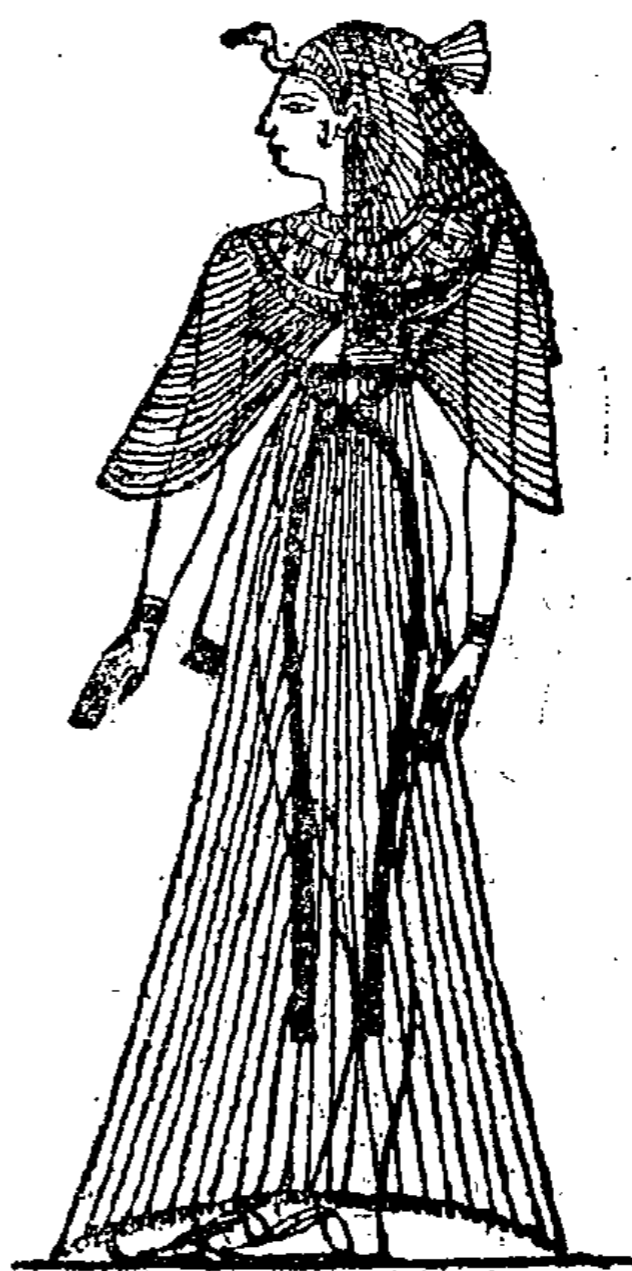


Fig. 6. — Reine égyptienne.

Par-dessus son premier vêtement en toile, la reine portait une robe flottante en mousseline transparente, attachée à la taille par une longue ceinture. Celle-ci a les cheveux longs disposés en tresses ; sur le front un diadème et l'uræus ou serpent d'or.

Parlant de la réglementation de la famille, il dit (p. 152) : Comment alors s'effectuait le mariage ? « C'est ce que nous pouvons apprendre par des actes *un peu postérieurs*, c'est-à-dire appartenant à la branche cadette de la dynastie éthiopienne qui a succédé à Psammétique I<sup>er</sup>, à la branche aînée vaincue après des luttes héroïques des Assyriens » (donc à l'époque du régime masculin).

Il va dans des projections montrer le formulaire de l'union conjugale, telle qu'elle se pratiquait à cette époque.

« Le mari et la femme se rendaient séparément dans le temple avec tous les rites de ce qui fut la *deductio* romaine. Comme dans la Rome primitive aussi, on procédait à un mariage religieux, qui avait pour symbole une *communion mystique* à un pain sans levain, une *confarreatio* (c'est la parodie des agapes des fraternités secrètes).

« Mais avant d'accomplir cette cérémonie ultime, le Prêtre d'Amon procédait à un interrogatoire par demandes et réponses dont on gardait soigneusement copie authentique et durant lequel les parties affirmaient leur intention formelle. A Rome, devant le prêtre des confarréations et des diffarréations, la fiancée disait à son futur : « *ubi tu gaius et ego gaia* », « où tu es le maître, je suis aussi la maîtresse, avec le même nom, les mêmes droits et les mêmes sentiments ».

Et à partir de cette déclaration, suivant le témoignage de Denys d'Halicarnasse, il y avait communauté de biens entre les époux, qui ne pouvaient plus être séparés que par une sorte de cérémonie funèbre.

La communion venait cimenter cette union intime.

En Egypte, d'après le code que nous étudions, et qui a servi de prototype au code de Numa et des vieux Quirites, on procédait à peu près de même.

Le fiancé allait dans le temple trouver la fiancée et l'amenait devant le Prêtre. Il tenait en la main restée libre le contrat de mariage notarié par lequel il assurait à sa femme communauté dans ses biens.

Laissons maintenant la parole au formulaire de l'acte civil et religieux du mariage :

« L'an..... le..... du mois de..... du roi (sous les Ethiopiens il n'y a que des reines) qui a vie, santé, force.

« En ce jour entra dans le temple le *choachyte* un tel, fils d'un

tel, vers une telle, fille d'un tel, laquelle fille lui plut comme épouse, comme femme conjointe, *comme Mère transmettant les droits de famille* à leur filiation, comme épouse depuis le jour de l'acte ».

Alors le prêtre dit au futur (p. 154) :

« Est-ce que tu l'aimeras en femme conjointe, en Mère transmettant les droits de famille, ô mon frère ? »

Le futur dit :

« Moi je transmets en don de donation, en transmission, l'apport de ces choses pour établir que je l'aime d'amour.

« Si au contraire, j'aime une autre femme qu'elle, à l'instant de cette vilenie, ou l'on me trouvera avec une autre femme, moi je lui donne à elle, à ma femme, mon terrain et l'établissement de part qui est écrit plus haut, à l'instant, devant toute vilenie au monde ».

(Ceci explique la condamnation de l'adultère de l'homme dans la Thora : « *tu ne désireras pas la femme de ton prochain* ». Il n'est jamais question de l'adultère de la femme dans les codes de cette époque, c'est par réaction contre ce *droit* que dans les codes masculins on punit la femme adultère de mort : Code Hammourabi, etc.)

« Tous les biens que je ferai être (que je gagnerai) seront pour ses enfants qu'elle enfantera ».

Suivait la description de la noce, festin, réjouissance, musique, danse .

Mais Révillout prend ses documents dans la période de décadence du dernier règne de la dynastie ammonienne (p. 161).

« Le dernier mariage religieux de ce genre, dit-il (p. 164), date du commencement du règne d'Amasis, qui, déjà, avait ôté au prêtre d'Amon ses droits d'ingérence dans les actes purement civils, en même temps que le mariage religieux ne devenait pour lui qu'une cérémonie pieuse sans importance légale. »

\* \* \*

Sous le régime éthiopien, le nome est revenu à son état primitif : (p. 146) « La femme, maîtresse de la maison, exerçait dans son intérieur la plus haute prépondérance, et on lui attribuait un douaire en dehors de ce qu'elle apportait. »

(D'où l'usage d'indemniser la femme qui se donne).

Les femmes royales conservaient des droits effectifs à la couronne : droits qu'elles ont souvent exercés elles-mêmes, soit sous le titre de reine, ou plutôt de roi (d'après les altérations masculinistes), soit sous celui de *divine adoratrice d'Amon*.

A partir de cette époque, la *divine adoratrice* a pris le pas sur le premier prophète, qui n'était, en quelque sorte, que son principal ministre.

Le basilico-grammate, ou scribe du roi, n'était plus là que le scribe de la *divine adoratrice* et le conseil (des matrones) remplaçait celui du Pharaon.

Cet usage se conservera toujours dans la suite et la dynastie des *divines adoratrices* se perpétua jusqu'à Amasis.

« Mais en Ethiopie où la race royale (p. 147) ammonienne fut obligée de transporter son empire quand les Sheslonkides la supplantèrent en Egypte, la divine adoratrice d'Amon était en quelque sorte le collègue du roi dont elle partageait le protocole.

« Il n'y avait plus qu'un pas à faire pour arriver au régime Amonien des reines Candace réduisant plus tard l'homme à un rôle de comparse et, sans doute, par l'influence de certaines tribus nègres, dont de tels usages se sont conservés, fondant officiellement le régime du matriarcat ». Et il ajoute, en montrant deux représentations figurées : « Voici ces reines éthiopiennes de récente époque, dont les maris ne sont que les serviteurs ou, tout au plus, les ministres, comme cela se pratiquait naguère à Madagascar ».

\* \* \*

Le contrat de mariage que nous venons de reproduire, montre combien la situation de l'homme et de la femme était différente alors. C'est l'homme qui travaille et apporte l'argent ; c'est la femme qui le conserve et l'administre.

Hérodote et Diodore ont montré que chez les Egyptiens la femme avait un rôle prépondérant, tandis que l'homme filait et se livrait aux soins du ménage. Révillout nous montre le même fait. Voici la description d'une des projections qui illustraient son cours à l'Ecole du Louvre (T. I, p. 68) :

« Le blanchisseur en chef (*mer rekht*) dénoue le paquet de linge à nettoyer. Deux de ses employés debout près d'un baquet plein d'eau trempent le linge et le secouent, opération qui, d'après la légende, se nommait *hon* en égyptien. D'autres le

lavent (*rekh*) en le battant (*hunu*) avec le battoir appelé *makat* ; d'autres le tordent avec un bâton, après en avoir fixé une extrémité à un gros pieu fiché en terre, ce que l'on appelle *aaf*. D'autres enfin l'étendent pour le sécher. L'intendant Hoteper-von assiste à tout, un bâton à la main ».

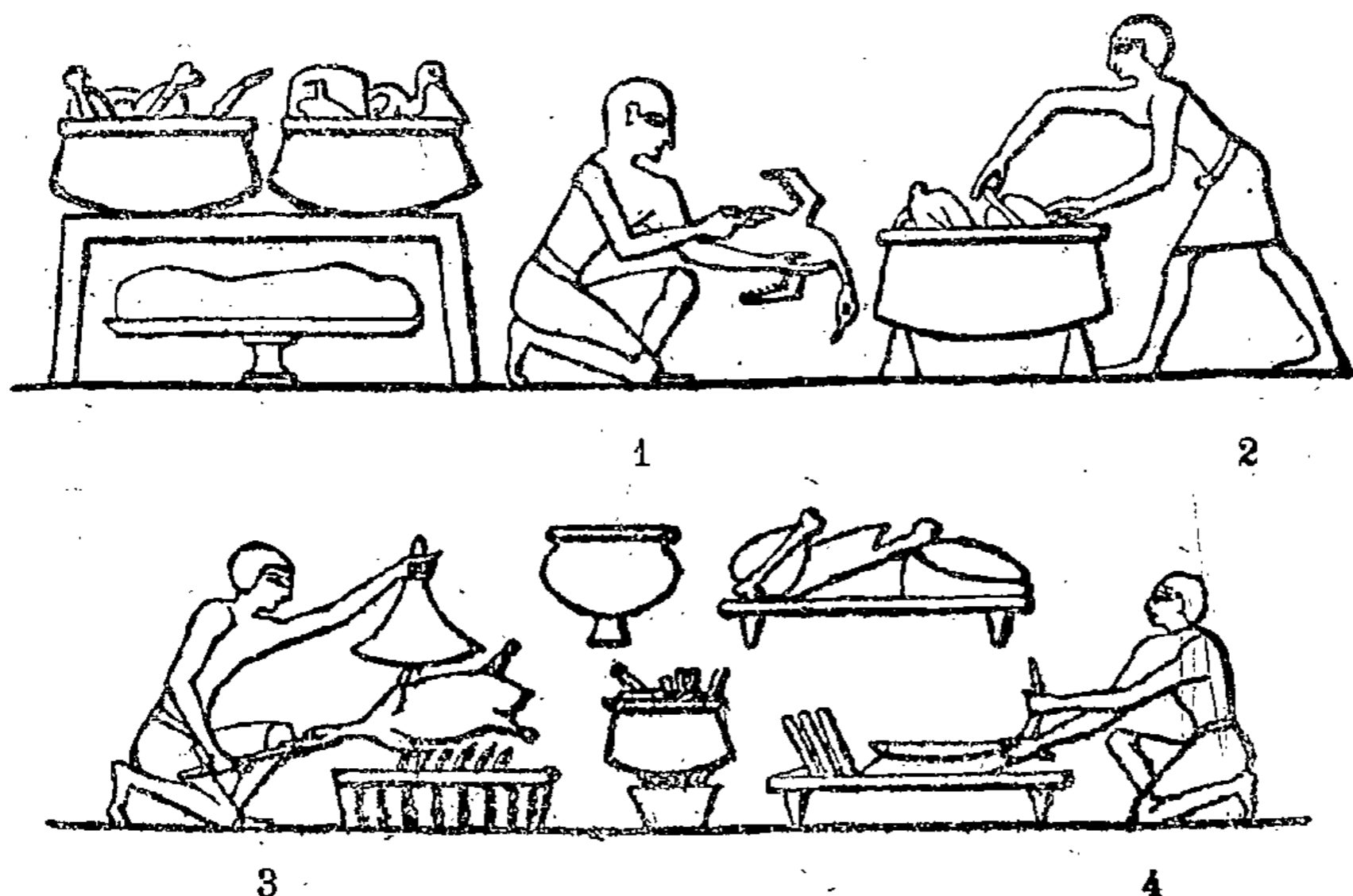


Fig. 7. — Les hommes occupés de ménage.

*Cuisiniers à l'ouvrage* : N° 1, un cuisinier plume une oie ; n° 2, un autre dispose les viandes dans un chaudron ; le n° 3 fait rôtir une oie à la broche ; le n° 4 découpe des viandes de boucherie. — (Bas-relief d'un tombeau).

« La fin du registre nous représente des cuisiniers apprêtant des conserves dans des vases qu'ils remplissent jusqu'aux bords et scellent ».

### LA RÉGENTE AMTEN

M. Révillout nous raconte un fait très curieux à propos de la découverte du tombeau d'un personnage appelé Amten, qui aurait appartenu à la 3<sup>e</sup> dynastie de Manéthon. Il dit (T. I, p. 25):

« D'après les inscriptions très nombreuses de ce tombeau publiées par Lepsius et transportées au Musée de Berlin, on a douté d'abord s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme.

On s'est procuré une photographie qui n'a laissé aucun doute. Ce grand personnage administratif, ce riche seigneur qui est désigné par des prénoms tantôt au masculin, tantôt au féminin, était bien une femme, très reconnaissable à ses avantages naturels, comme son nom, se terminant, après un ethnique, par la pronom démonstratif féminin *ten*, semblait l'indiquer.

Nous avons un résumé fort bien fait de sa biographie et particulièrement de son *cursus honorum*.

On lui donna premièrement les fonctions de scribe de la maison d'approvisionnement, puis de directeur responsable des biens d'une demeure d'approvisionnement.

De degré en degré, par une série de titres dont on nous fait l'énumération complète, Amten arrive à être *sous-préfet*.

Il paraît qu'elle montra comme administrateur une intelligence remarquable et qu'elle se fit si bien remarquer que bientôt elle devint un des personnages les plus considérables de son pays. Elle devint le monarque ou préfet du district de Crocodilopolis ou du Faium ; on lui confia en même temps, comme général, le commandement militaire des « portes de l'occident ».

Cette juridiction militaire fut encore agrandie quand Amten passa de la préfecture de Crocodilopolis à celle de Cynopolis. Aux régions de la frontière occidentale, dont elle avait déjà l'administration militaire, elle joignit, en outre, celles de toutes les troupes (*sinu*) échelonnées de Mendès à Bisahit, c'est-à-dire garnissant ce qui était alors la frontière orientale de la Basse-Egypte. Cette fonction lui donnait douze nouveaux châteaux ou domaines, en dehors de ceux qu'elle possédait déjà dans les nomes Saïte et Lybique depuis sa première préfecture.

Quant à son traitement comme *préfet*, soit à Crocodilopolis, soit à Cynopolis, il restait identique. Les préfets avaient droit, dans chacun de leurs postes, à la jouissance de 200 aroures de terre cultivable, garnies de paysans qui les cultivaient. C'était là leurs *annones*, pour me servir du terme romain, annones dont ils avaient l'usufruit pendant leurs fonctions.

Nous avons des détails intimes sur la vie de notre héroïne.

Immédiatement après avoir mentionné le traitement de 200 aroures qu'elle reçut alors, le texte ajoute : « Elle en donna 50 à sa Mère Nebout ; elle y bâtit une maison pour ses enfants sous leurs mains, à leur disposition, en vertu du décret l'investissant sur toute place en qualité de *Hig* (Régente).

« Elle donna douze aroures à ses enfants, ainsi que des serviteurs et des bestiaux. »

Et M. Révillout ajoute naïvement cette phrase : « On a remarqué que si Amten nous parle de ses enfants, elle ne nomme pas du tout son mari ».

Et il n'a pas l'idée que le mariage n'était pas alors ce qu'il

a été depuis. Cependant il ajoute : « *Ce que dit Hérodote sur les Egyptiennes vaquant à toutes les affaires et négoces, tandis que leurs époux restaient à la maison « à tistre » (tisser), s'appliquait dès lors, sur une plus vaste échelle, puisque les affaires dont il s'agit ici sont celles de l'Etat* ».

Voilà un document qui nous donne des indications précises sur le rôle de la Femme dans l'antique Egypte.

---

## LA SCIENCE VAINCUE

L'Egypte connue, dès la plus haute antiquité, la science des principes. Les femmes qui en furent les révélatrices eurent, dans cette jeunesse phylogénique, une vue profonde et sûre de l'univers et de l'homme. Le sens éternel et universel des grands symboles que ce pays a légués au monde en atteste.

La science égyptienne a formulé des principes immuables qui émanent de la pensée *juste*, des principes qui sont vrais à travers les temps et qui ne sont pas perfectibles, étant la vérité absolue.

Cette fixité de l'idée est ce que l'homme ne comprend pas. Pour lui l'absolu n'existe pas, parce qu'il n'y arrive pas spontanément de lui-même ; il ne prend de la vérité que des aspects isolés et divers, il la morcelle ; dans son ensemble, en bloc, elle lui échappe, il en fait la chimère de l'incompréhensible. Aussi reproche-t-il à l'Egypte de s'être murée *dans l'idée de l'absolu*.

Forme austère que la Femme donne toujours à ses conceptions intuitives, mais forme ingrate, puisque l'homme ne la comprend pas et n'accepte que le relatif, c'est-à-dire ce qui est adéquat à son mode intellectuel présent, lequel mode est variable dans la vie masculine.

Cet absolu de la science féminine, incompréhensible pour l'homme, c'est l'énigme cachée dans le Sphinx.

Cette tête de Femme, calme dans sa noblesse, consciente de sa force, que le corps du lion symbolise, regarde le soleil levant. C'est l'Esprit, impassible comme l'éternelle vérité.

Le Sphinx est le plus ancien symbole de l'Egypte.

Les textes lapidaires l'appellent le *Hou de Hor-em-Kou*, c'est-à-dire le gardien du soleil levant ; c'est le soleil de vie, le génie de toutes les renaissances de l'esprit dans un corps féminin, c'est l'Esprit Divin.

## CRÉATION DU SURNATUREL

La Déesse avait fait la science. Le Prêtre, en prenant sa place et en donnant sa divinité à l'homme, voulut aussi lui donner le savoir. Il l'imité en tout, lui prend son costume, et, comme elle, veut enseigner, mais une seule chose l'arrête : la science.

La discipline maternelle était le fond de l'idée religieuse, quand la religion était la Théogonie.

Du reste, cette discipline n'a jamais été abandonnée, elle est inhérente à l'action de la femme parce qu'elle est l'expression de son instinct profond, manifestant sa nature divine.

Le Prêtre ne comprend pas cela, ne peut pas trouver en lui le fond de Vérité qui est dans la Déesse, mais il en a vu le prestige, et c'est cela qu'il envie et qu'il veut se donner par des apparences de sagesse et de sainteté ; cependant le Prêtre ne comprend pas la cause de cette sagesse, de cette autorité, il est persuadé qu'il peut faire ce que fait la femme. Mais il rencontre dans la science des idées morales qui le blessent, qu'il nie, qu'il combat, et qu'il va remplacer par des idées à lui qui en seront la contradiction.

Donc, si la Femme fait la science, l'homme la défait.

A la loi Divine il va opposer la loi humaine, et c'est l'origine de l'erreur, le commencement du surnaturel (1).

La Déesse avait montré qu'il existe une *Loi des sexes* qui explique les divergences qui séparent les hommes et les femmes, qui créent deux mouvements évolutifs, l'un en avant, l'autre en arrière. Elle avait montré que le principe de vie, chez l'homme, n'est pas dans les mêmes conditions que dans la Femme où il détermine toujours un mouvement en avant, une raison droite.

Il n'y a donc pas de motif pour en entraver la liberté puisqu'elle est favorable au Bien de l'humanité.

Mais en même temps on avait expliqué que chez l'homme il se produit un mouvement inverse : le principe de vie divisé est appelé *en arrière* par la loi physiologique du sexe masculin, pour être porté à la génération.

Si ce mouvement *en arrière* vient à triompher par l'abandon

(1) Dans le *Livre des morts*, on lit : « La transformation en Dieu donnant la lumière au sentier de l'obscurité » ou « La Femme *Lumière de l'Ombre* ».

de l'homme à ses passions, il perd la lucidité de l'esprit, la raison droite, et alors n'est plus guidé dans la vie que par les intérêts égoïstes de sa personne ou de son sexe.

L'homme *initié* avait connu cette loi morale, mais l'homme inférieur voulut s'y soustraire, et, pour cela, il employa les arguments du mensonge, il *retourna* la vérité, mit le Bien où est le mal, le mal où est le Bien, et osa dire que désormais le pouvoir religieux serait basé sur une nouvelle morale, celle qui met dans l'homme la faculté divine avec toutes ses conséquences physiologiques.

Pour Hermès, les anciens cultes sont appelés *impurs* parce qu'ils glorifient la Femme; on cherche à les supprimer et on établit dans toute l'Egypte le culte mâle appelé *pur*: c'est l'origine du Phallicisme.

### HERMÈS « RÉVÉLATEUR »

Quand les hommes renverseront le culte féminin, ils donneront à Hermès — le Prêtre — le rôle rempli par la Déesse. C'est lui, Hermès, qui a fait la science primitive, qui a expliqué les lois de la Nature que l'antique Déesse Taoth avait trouvées par sa faculté divine, son *intuition* féminine que le Sphinx symbolisait.

Mais le Prêtre, loin de continuer l'enseignement de la Vérité, va, au contraire, la cacher, la voiler; de là le mot *révélateur*, qu'on lui applique.

Ce mot veut dire re-voiler.

C'est Hermès qui voile Isis.

Cependant il prendra à la femme son beau titre de *Tris-mégiste*, pendant qu'il représentera la Déesse Taoth par le singe pour se venger d'avoir été appelé cynocéphale par les féministes.

Ce sont ces luttes de sexes qui vont introduire dans le monde les aberrations de l'esprit faussé des théologiens masculins qui feront voir les choses les plus simples sous des apparences surnaturelles et merveilleuses qui ont passé dans les croyances modernes. Et ceux qui ne savent pas remettre les choses à leur place, c'est-à-dire à leur date, pourraient vous opposer ces textes bizarres rédigés pendant la seconde période religieuse, en faveur de ces aberrations.

Ainsi Champollion-Figeac, un savant qui vivait tout près de nous, a fait une description de Toth dans laquelle il a mis toutes

les erreurs nées de l'esprit des théologiens aux différentes époques de l'histoire.

Voici ce curieux document :

« D'après l'histoire sacrée de l'Égypte, ce fut Toth, le *premier Hermès*..... qui écrivit tous les livres par l'ordre du Dieu suprême (le Dieu moderne). Il était le seul des êtres divins qui, dès l'origine des choses, comprit l'essence de ce Dieu suprême..... Il avait écrit ces livres en langues et en écritures divines ou sacrées. Le Créateur, prenant pitié des hommes qui vivaient sans règles et sans lois, voulut, en leur donnant l'intelligence et une direction salutaire, leur tracer la voie qui devait les ramener dans son sein, dont ils étaient émanés. Ce fut alors que se manifestèrent sur la Terre Isis et Osiris, dont la mission spéciale fut de civiliser l'espèce humaine. Ces deux *époux* (se rappeler que le mariage a été institué 3 ou 4 siècles avant notre ère) avaient pour associé et pour conseiller fidèle Toth, qui fut le second Hermès et n'était toutefois qu'une incarnation du premier. Tout ce que tentèrent Isis et Osiris pour tirer les humains de l'état sauvage fut ou suggéré ou approuvé par Toth..... Les hommes étaient encore réduits, comme les animaux, à ne manifester leurs sensations que par des cris confus et sans liaisons.

« Toth leur apprit une langue articulée et, imposant des noms à tous les objets, il donna à tous les individus le moyen de communiquer leurs pensées et de s'approprier celles des autres. Il fit plus, il enseigna à les fixer d'une manière durable en inventant l'art de l'écriture ; il organisa l'état social, établit la religion et régla les cérémonies du culte ; il fit connaître aux hommes l'astronomie et la science des nombres, la géométrie, l'usage des poids et mesures..... il inventa la musique, fabriqua la lyre, à laquelle il ne donna que trois cordes, et institua les exercices gymnastiques. C'est ce même Dieu, enfin, qui fit connaître aux hommes l'architecture et la sculpture, la peinture et tous les arts utiles. Voilà ce qu'en ont dit Platon (*Phédre*, 59), Plutarque (*Œuvres morales*, Symposiaques ou Propos de table, L. IX, question II. Traduction Richard, T. III, p. 469), et bien d'autres écrivains.

« Ils ajoutent que la langue et l'écriture inventées par Toth et communiquées aux hommes par cette Divinité bienfaisante différaient de la langue et de l'écriture des Dieux dont s'est servi

le premier Hermès pour rédiger ses livres (1). L'écriture enseignée par le second Hermès est appelée hiéroglyphique par Manéthon (encore un prêtre), parce qu'elle servit d'abord à écrire les livres sacrés dont ce Dieu confia la garde à la caste sacerdotale qui lui devait, dit-on, son organisation et toutes les connaissances dont elle fut la dépositaire et la dispensatrice...

« Les Prêtres égyptiens reconnaissaient ce Dieu pour l'auteur des livres sacrés, que chacun d'eux devait posséder à fond, en totalité ou en partie, selon l'ordre de son rang dans la hiérarchie. Les livres de Toth, au nombre de 42, renfermaient toutes les règles, tous les préceptes et tous les documents relatifs à la religion, au culte, au gouvernement, à la cosmographie, à la géographie, à tous les arts et à toutes les sciences ; en un mot, ces livres sacrés formaient une véritable encyclopédie égyptienne. »

Telles sont les idées qui furent introduites dans le monde par le sacerdoce de l'homme.

### PARODIE DES MYSTÈRES

Hermès va aussi créer des mystères.

Ebers dit : « Les miniatures du 75<sup>e</sup> chapitre du Livre des morts représentent la cour de justice où l'on juge les *échappés de la vie*. Osiris siège sous un baldaquin, assisté de 42 jurés.

« Un singe à tête de chien, l'animal sacré de Thot, dirige l'aiguille de la balance ; sur l'un des plateaux, le cœur du mort, sur l'autre, le portrait de la Déesse de la Vérité qui introduit l'âme dans la salle du jugement. Thot rédige la sentence. L'âme affirme n'avoir point commis 42 *péchés mortels*. Si on accepte sa déclaration elle est appelée *Mao-cheru* (2) (Vérité parlante) et déclarée bienheureuse ; on lui rend son cœur, et elle grandit aussitôt dans une vie nouvelle et quasi-divine ».

On institue des fêtes en l'honneur d'Osiris, ce sont les *Pam-*

(1) Il faut se rappeler que les Hermès, à qui les Prêtres donnent cette haute antiquité, n'apparaissent que dans la seconde époque religieuse — du x<sup>e</sup> au xii<sup>e</sup> siècle avant notre ère —, et l'on comprendra qu'ils avaient pour système d'anti-dater leur règne.

(2) On croit que c'est de ce *Mao-cheru* que l'on a fait *Maçon*. Nous ne le croyons pas. Le mot *maçon* date du moyen âge.

*milies* (ou Pamyliés); ce mot signifie *Réglez votre langue*. Ces fêtes étaient mal vues, on s'en moque. Elles représentaient la nature masculine par Pan, qui devient le Père des Satyres, qui joue de la flûte (symbole obscène) pendant qu'il garde des troupeaux. Il a un visage en flammes, des cornes sur la tête, l'estomac couvert d'étoiles et la partie inférieure du corps semblable à celle d'un bouc. Les Latins le nommeront Inuus.

Hermès défendra à ses adeptes « de franchir le seuil des maudits » (les féministes); on appelle ceux-ci « la vile race »; elle est vile parce que *légitime*, ce qui est un reproche pour ceux qui ont usurpé son pouvoir. Puis on voulait répondre aux accusations; ainsi, dans quelques anciens manuscrits, Osiris est représenté avec un visage noir. Parmi les paroles que l'on murmurait au seuil des initiations égyptiennes étaient celles-ci : « Prends garde ! Osiris est un Dieu noir. Qu'Isis, la bonne Déesse, te protège ».

Ceux qui avaient entendu cela étaient considérés par les Hermès comme des *impurs*, et, pour se faire pardonner, il fallait se faire *purifier* par le Prêtre.

C'est ainsi qu'on insinuera aux hommes l'orgueil de leur sexe.

Donc c'est l'homme qui est pur, c'est la femme qui est impure. Voilà la morale renversée.

### LA LOI DES SEXES DÉNATURÉE

Dans les mystères d'Isis, on avait expliqué à l'homme que *sa nature est double*, puisque son principe de vie est destiné à alimenter sa vie sexuelle et sa vie individuelle.

Hermès, entraîné dans le courant des passions, ne comprend plus cela, ne veut plus comprendre du reste, mais si les idées ne pénètrent plus en lui, les mots restent dans le langage courant, on y est habitué, il faut donc bien les garder, mais il va leur donner une signification nouvelle prise dans son imagination. On lui avait parlé du péché *mortel* qui *tue* l'âme, il savait que l'homme pervers est un « mort », un « perdu », ce qui ne l'empêchait pas de vivre dans un corps bien portant.

La vie des morts est identique à celle des morts de l'Odyssée d'Homère (24<sup>e</sup> livre) : c'est une vie *inférieure*, mais sans idée de

châtiment. Les âmes sont mortes, mais les corps vivants s'agitent, luttent et bravent.

Dans la philosophie hermétique, on sait encore que « la vie est infusée dans la matière primordiale », et quand il s'agit d'expliquer sa destinée dans l'homme, on dit qu'il y a deux opérations hermétiques secrètes : l'une spirituelle, l'autre matérielle, corrélatives, jamais unies ; et Hermès, pour embrouiller l'idée, dit : « Tu sépareras la Terre du Feu, le subtil de l'épais, ce qui monte de la Terre au Ciel et redescend du Ciel sur la Terre ».

Donc, admettant encore cette idée d'une *nature double*, il sépare ses deux moitiés et, pour imiter la nature spirituelle de la Déesse, il va mettre en lui le principe spirituel auquel il donne la première place. On lit dans le *Livre d'Hermès* :

« Pymandre apparaît à Hermès sous la forme d'un Dragon de Lumière, de Feu et de Flamme. Pymandre dit : « La lumière, c'est moi ; je suis Nous (le mental ou Mens). Je suis ton Dieu, et je suis bien plus ancien que le principe humain qui s'échappe de l'*Ombre*. Je suis le germe de la pensée, le verbe resplendissant, le Fils de Dieu. Tout ce qui voit et entend en toi, c'est le *verbe* du Maître ; c'est la pensée qui est Dieu le Père. L'Océan céleste, l'Æther... est le souffle du Père, le principe qui donne la vie, la *Mère*, le Saint-Esprit... car ceux-ci ne sont pas séparés et leur union est la vie » (Doc. sec., T. I, p. 57).

Ceci est rempli d'erreurs. D'abord, il donne à l'Æther le rôle générateur du Soleil, puis il mêle le Père, la Mère et le Saint-Esprit.

Il est utile de savoir comment les croyances ont commencé, parce que nous les retrouverons plus tard dans les autres pays. C'est dans cette science hermétique que Platon a pris son «*Nous*».

Ce premier pas fait, on va expliquer la *double nature* de l'homme en disant que c'est une incarnation solaire et que c'est parce qu'elle s'épanche sur les deux terres qu'elle est double : Mâ du sud et Mâ du nord (Mâ est le nom de la vérité) comme tant d'autres Déeses assimilées *aux yeux du soleil*.

L'idée du *double* va encore s'égarer dans un autre système.

Les Femmes ont toujours prêché l'amour cérébral parce que c'est celui que cherche leur nature féminine. Cela aussi fut dénaturé. On montrait un Céphalopage, monstre double formé de deux individus réunis par le sommet du crâne et qui fut destiné

à caricaturer l'amour cérébral que les hommes ne comprenaient plus.

C'est ce mot *double*, qui eut des significations diverses, mais cachées, qui va se propager dans les mystères hermétiques où on finira par le représenter comme une seconde personne unie à l'homme.

Alors naquit tout un système de superstitions sur ce double.

Loti dit (*La mort de Philæ*, p. 294) :

« Ce qu'il fallait faire durer coûte que coûte, c'était le cadavre, car un certain *double* du mort continuait d'habiter dans sa chair sèche, et retenait ainsi une sorte de demi-vie, péniblement consciente. Couché au fond du sarcophage, il pouvait regarder, par ses deux yeux qui étaient peints sur le couvercle, toujours dans l'axe même des yeux vides.

« Parfois aussi, dégagé de la momie et de sa boîte, il errait comme fantôme dans l'hypogée ; pour qu'il pût se nourrir alors, des amas de viandes momifiées sous bandelettes étaient au nombre des mille choses ensevelies à ses côtés ».

Cette idée du *double* expliquée pour en cacher la réalité, va aussi être mêlée à la cosmogonie, car le prêtre met l'immensité dans sa cause.

Il dira ceci :

« Le soleil diurne dans toute la puissance de sa radiation est appelé « *le maître de la double force et de l'ardeur* », ardeur symbolisée par le dieu criocéphale d'Héracléopolis, Harshefi, c'est-à-dire *le maître de l'ardeur*, et aussi par le dieu thébain Mentou ou Mont-Râ hiéracocéphale. Mentou, coiffé de la double plume, ayant parfois deux têtes, est armé du glaive *Klopesh* ou tient une masse d'armes, un arc et des flèches, attributs de force et de radiation en rapport avec son titre « *maître de la double force* ». Le même rôle est dévolu au dieu du nome arabe Soupti, à corps de lion et à tête d'épervier, coiffé de la double plume et tenant l'arc ; il est appelé le *Seigneur du combat*. En réalité, ces dieux nous offrent une variante des déesses léontocéphales qui, exprimant la force invisible des feux du soleil, renversent les ennemis de l'astre.

« Considéré sous cet aspect, le dieu solaire est redoutable : *les terreurs qu'inspirent ta double force, ô Ammon*, dit le papyrus magique Harris ; et, à ce titre, il est personnifié par des divinités qui, en d'autres circonstances et à de certaines époques, ont été des dieux du mal.

« Ainsi le crocodile qu'Horus foule aux pieds comme un être malfaisant, un mauvais principe, devient un dieu solaire à *bouche terrible* adoré à Fayoum, dans le nome Athribite, à Silsilis, à Ombos, à Assouan, sous le nom de Sebek-Râ.

« Les feux du soleil, dans ce qu'ils ont de redoutable et de funeste, ont été de la même manière personnifiés par les dieux asiatiques que les Egyptiens admirent dans leur panthéon, tels que Baal, Reshep, Bes et Set.

« Set ou Soutekh qui, dans le mythe osirien, symbolise le mal et devient le meurtrier de l'Etre bon, n'en a pas moins pris son rang dans la mythologie comme fils de Nout, et personnifie l'ardeur et la force de la lumière solaire ; il est le *maître de la double force, l'irrésistible*. Associé à Horus sous la figure d'un Dieu à double tête d'animal typhonien et d'épervier, il se substitue à l'allégorie du double Horus et du double Mentou, dont une face regarde le sud et l'autre le nord. Set et Horus, ainsi réunis, sont appelés les deux lions et les deux *Rehous*. On les assimile à Shon et Tefnout, ainsi qu'aux deux déesses protectrices personnifiant les *deux Rehous, les deux sœurs, les deux yeux des déesses* ». (P. Pierret, *Mythologie Egyptienne*, p. 33).

## LE LIVRE DES MORTS DES ANCIENS EGYPTIENS

M. Maspéro, qui était directeur des antiquités du Caire, a résumé, dans une de ses études d'égyptologie, l'idée contenue dans le *Livre des morts*, après qu'il fut revisé par les Hermès pour en dénaturer l'esprit et le faire servir à leur doctrine surnaturelle. Il dit :

« Le double des Egyptiens les plus anciens devait être, parfois, fort embarrassé lorsque, après avoir subi les dernières purifications et reçu les dernières offrandes, il se trouvait enfin seul dans son caveau, à côté de son cadavre. Ses parents et ses amis de dessus terre, pleins de compassion pour sa faiblesse et de sollicitude pour le bien-être de sa vie future, avaient entassé auprès de lui des cadeaux de toutes sortes, utiles ou inutiles. Il avait des vêtements et des étoffes pour s'en fabriquer, des chaussures, des perruques, des bijoux, des parfums, des armes de guerre et de chasse, des provisions de bouche à en revendre, des boissons

à n'en savoir que faire, même des domestiques obligés à le servir et des bateaux destinés à le transporter, lui, ses gens, ses bestiaux, son bagage, sur les canaux de l'autre monde ; mais cette richesse même lui était une cause de soucis et de craintes.

« Demeurer éternellement au tombeau, défendu par l'épaisseur des murs et par la vertu des incantations funéraires, c'était pour en mourir d'ennui une seconde fois ; pas un de ces fantômes accoutumés naguère au plein soleil et à la brise fraîche du Nord, ne se serait résigné à végéter sans fin dans l'atmosphère étouffée de deux ou trois chambres toujours closes.

« Et d'autre part, la route était dure qui menait à travers le pays des dieux, jusqu'aux grèves du Nil céleste sur lequel la barque de Râ naviguait ses journées ou jusqu'aux îles innombrables où le bon Osiris avait établi son paradis d'Ialou.

« On devait parcourir plus d'une contrée étrange, franchir des ruisseaux d'eau bouillante et des déserts infestés de serpents, livrer des batailles aux peuplades de génies et de dieux qui hantaient certains cantons et s'assurer leur bonne volonté : c'était un long voyage à l'aventure, et les premiers *doubles* qui l'entreprirent sans guide ou sans routier eurent fort à faire pour atteindre le but sains et saufs, avec leurs convois de marchandises et de serviteurs effarés.

« Comment les survivants le surent-ils ? Sitôt qu'ils en furent instruits, ils s'efforcèrent de venir en aide à leurs morts, et, comme ils avaient un intérêt personnel à faciliter les migrations des *doubles*, ils ne tardèrent pas à inventer des procédés très efficaces. Ils notèrent le nom et la situation des régions mystiques, le caractère et les mœurs des êtres qui les habitaient, la nature des périls qu'elles présentaient. La tâche leur était d'autant plus compliquée que les paradis étaient nombreux en Egypte et les voies multiples qui se dirigeaient vers chacun d'eux : il fallait relever tous les itinéraires possibles, de façon que l'âme fût en état de choisir son séjour dernier et d'aller le rejoindre sans erreurs. Dès que l'on avait découvert une station ou un danger nouveau, on lui consacrait un chapitre particulier, et tous les chapitres réunis formèrent bientôt plusieurs ouvrages de longueur différente. A bien y songer, il eût été nécessaire que les fidèles les apprissent par cœur pendant la vie, afin d'être prêts au grand voyage, quand leur heure serait venue ; mais c'était là une obligation dont ils se dispensaient volontiers : pour obvier

aux désagréments que cette négligence risquait d'entraîner, on imagina d'enseigner aux morts cette géographie d'outre-tombe. L'un des Prêtres qui habillaient le cadavre lui psalmodiait à l'oreille les morceaux dont se composait l'un ou l'autre des recueils, ou, souvent même, tous les recueils l'un après l'autre : le *double* en retenait ce qu'il voulait et il y démêlait les renseignements utiles à s'orienter exactement pendant son expédition. Il semble que cette instruction orale suffit, pendant les premiers siècles, aux générations qui construisirent les Pyramides.

« Plus tard, on s'aperçut sans doute que, souvent, la mémoire sert médiocrement ceux qui se fient à elle : le *double* avait mal entendu ou mal compris, il oubliait les formules, il les brouillait, et, les défigurant, il en faussait le sens ou il en diminuait la valeur. On s'avisa de lui donner par écrit les textes qu'on lui avait simplement récités jusqu'alors et l'on traça les plus importants sur les ais du cercueil, sur les parois du sarcophage, sur les murs de la salle funéraire, enfin sur un rouleau de papyrus qu'on déposa auprès de la momie ou sous ses bandelettes. Les exemplaires de ce *Livre des morts* se comptent aujourd'hui à la centaine ; il n'est si petit musée européen qui n'en ait acquis au moins quelque fragment.

\* \* \*

« Les chapitres sont nombreux et tous les exemplaires n'en contiennent pas la même quantité : les papyrus les plus complets en comptent de cent cinquante à cent quatre-vingts. Ils se composent d'un titre qui déclare l'objet de la prière, d'une formule qui est la prière même, d'une vignette qui illustre, par une image ou par une série d'images, les paroles du texte ; quelquefois, une rubrique ajoute des instructions au mort sur la façon de débiter le morceau ou de consacrer une amulette qui en concentre les vertus. Ce qu'il y a de plus intéressant pour nous dans tout cela, c'est, d'ordinaire, le titre et la vignette. Le titre nous indique l'intention qui présida primitivement à la rédaction ; il nous révèle ainsi les idées que les Egyptiens se forgeaient sur l'âme humaine et sur le genre d'existence qui l'attendait de l'autre côté du tombeau. C'était la vie de cette terre transposée dans l'au-delà avec ses jouissances et toutes

ses misères. On aperçoit, dans une vignette, le défunt quittant son hypogée à la poursuite du séjour de ses rêves : il a le bâton à la main et il pose le pied sur les premières déclivités de la montagne d'Occident, derrière laquelle les contrées des ombres se déroulent à l'infini. *Le voilà parvenu à la limite du monde réel, et là, dans un second tableau, nous assistons à l'accueil qui lui est fait. Un sycomore au feuillage épais, chargé de figes, marque la frontière, et une femme, sortie du tronc à mi-corps, tend au voyageur un plateau couvert de pains et de fruits, un vase d'où l'eau regorge. S'il refuse, il ne peut pousser plus avant, mais il doit reculer et rentrer ici-bas ; s'il accepte, le pain et l'eau font de lui le vassal des dieux et lui ouvrent le libre accès des plaines mystérieuses. Il est obligé d'y marcher l'œil et l'oreille au guet, afin de n'y point périr d'une seconde mort qui ne laisserait plus rien subsister de lui.*

« On l'aperçoit, dans une série de miniatures, qui s'escrime de la lance ou du couteau contre des serpents de taille et de venin variés, contre des insectes empoisonnés, contre une tortue, contre un grand âne rouge, incarnation de l'esprit malin : Set-Typhon. Ailleurs, une barque s'offre à lui pour l'emmener vers l'un des domaines d'Osiris, et cette barque est fée, elle l'interroge, elle exige qu'il nomme et qu'il décrive, par le menu, les parties dont elle est fabriquée : la scène est figurée au naturel, le *double* debout sur la rive, la main levée par un geste de supplication, et, devant lui, le bac inquisitif avec son équipage de divinités. Après avoir examiné ces images, on ne doute plus du sens qu'on doit attacher au livre lui-même : c'est un routier et un guide de la conversation dans l'autre monde, à l'usage des âmes en quête d'un paradis convenable ».

Tout le passage souligné rappelle l'initiation à la science d'une femme, Myriam-Hathor, la Dame du sycomore, initiation qui est le premier degré de la connaissance qui donne à l'esprit le pain de vie.

## TRANSFORMATION DE L'ÉCRITURE ET DU LANGAGE PAR L'HERMÉTISME

Ce sont les premiers pontifes de la Religion, ainsi réformée, qui prennent le nom d'Hermès, nom qui veut dire « *cacher* », parce que c'est avec eux que commençait la science cachée,

« hermétique ». Le Prêtre re-voila ce que les Prêtresses d'Isis avaient dé-voilé : c'est leur *ré-vélation*, mot auquel on donna un sens contraire à son sens réel.

Depuis, les Prêtres égyptiens cachèrent leur doctrine sous des paraboles et des allégories. C'est pour cela qu'ils employaient trois sortes de caractères et trois manières d'exprimer et de peindre leurs pensées.

Ils se servaient dans la première manière de caractères usités par tout le monde et prenaient les mots dans leur sens propre ; dans la seconde manière, ils prenaient les mots dans un sens détourné et métaphysique ; enfin ils faisaient usage, dans la dernière, de phrases à double sens, de fables historiques, astronomiques, ou de simples allégories (Hérodote, LII, 36 ; Clément d'Alexandrie, *ut supra*, Strom., LV, p. 556).

Donc les Prêtres égyptiens avaient trois manières de s'exprimer, l'une simple et claire, la seconde symbolique et figurée, la troisième sacrée ou hiéroglyphique. Le même mot prenait à leur gré le sens propre, le sens figuré ou le sens symbolique.

C'est ce qu'on appelait « le secret hiératique du Prêtre ». Héraclite désigne ces trois manières de s'exprimer par les épithètes de *parlant*, *signifiant* et *cachant*.

On se servait des deux premières formes en parlant, on n'écrivait que le sens caché, le sens hiéroglyphique, celui qui exprimait la vérité primitivement connue, que les Prêtres trouvaient trop dangereuse pour être exprimée par la parole. Et ce sont les hiéroglyphes qui sont devenus les symboles des sociétés secrètes.

On appelle écriture *hiératique* la primitive écriture sacrée. On appelle écriture *démotique* celle qui est rendue populaire. Elle ne remonte pas au delà du 7<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Les Egyptiens l'appelaient « l'Ecriture des Livres » depuis que les Livres avaient été remaniés par les Prêtres.

Donc les Egyptiens se servaient de deux écritures : l'*hiéroglyphique*, employée surtout pour les inscriptions gravées ou peintes sur les monuments, et dont les signes étaient des représentations conventionnelles d'objets et des symboles mathématiques et arbitraires.

L'*hiératique*, réservée aux manuscrits, et dans laquelle, pour abrégé, on usait d'une sorte de sténographie qui déroutait les profanes.

Les écrits *hiéroglyphiques* et *hiératiques* demeurent les éléments des anciens textes sacrés ou officiels, les lettres démotiques sont seules employées dans la vie usuelle. (Consulter sur ce point les ouvrages spéciaux de MM. de Rougé, Brugsch, Maspéro, Ebers).

Ainsi donc les Prêtres égyptiens employaient les hiéroglyphes pour cacher les secrets de leur religion et de leur politique, ils expliquaient l'origine de leurs mystères par les hiérogrammates.

On voit combien la langue et l'écriture des Hermès diffèrent de celles des anciennes Prêtresses de Taoth.

L'hermétisme est l'art d'interpréter les textes sacrés. Et ce sont ces écrits retrouvés par les savants modernes qui servent à reconstituer l'antique Egypte.

Quand verrons-nous paraître celui (ou celle) qui reconstituera la langue primitive de ce grand pays et sa première écriture ?

### HERMÈS PLAGIAIRES

Les inscriptions des stèles nous apprennent que les Prêtres prenaient le titre de *nuter hou* (qui appartenait aux hiérodules); cela se trouve dans l'inscription de Sépa. C'était une substitution de sexes. Du reste, pendant qu'il se faisait Femme, Hermès mettait dans la Déesse l'esprit de mensonge, les discours rusés et trompeurs de l'homme pervers, ou l'humiliait (1). Puis il se faisait appeler « Trismégiste » (trois fois grand), parce que l'antique Toth, le verbe féminin, avait été appelé ainsi. Du reste, il s'identifie avec Toth (la femme initiatrice) et, pour prouver sa valeur intellectuelle, il se fait passer pour être l'auteur de plus de 30.000 ouvrages : tous les livres de femmes publiés jusque là.

Avec lui la science devient *fermée*, c'est-à-dire supprimée, car on la réserve aux prêtres, ce qui veut dire qu'on ne permet plus aux autres d'exprimer leurs idées, pas plus que de discuter celles du Prêtre, si absurdes soient-elles.

Hermès devient Dieu. Il confie la garde des *Livres sacrés*, qu'il arrange à sa convenance, à la caste sacerdotale qu'il organise. Chacun des membres de cette caste doit posséder à fond

(1) Les anciens Egyptiens nommaient leur antique révélatrice Tothou Techouth, deux fois grande; les masculinistes lui opposent Hermès Trismégiste, le *trois fois grand*.

les livres sacrés en totalité ou en partie, selon l'ordre de ses fonctions et son rang dans la hiérarchie.

### LES MYSTÈRES DES HERMÈS

Pour eux, les mystères du monde ne devaient jamais être ouvertement dévoilés.

Un de ces Hermès fut l'instituteur des Schésou-Hor, auxquels les Alexandrins attribuent la doctrine secrète. Ce qui préoccupe les Hermès, ce sont les choses sexuelles, sujet de toutes les discussions. Aussi, à partir du moment où ils prennent la direction du sacerdoce, les cérémonies et les règlements des *sacrifices* eurent un sens symbolique que seuls les Pontifes connaissaient. Tous les efforts des Prêtres eurent pour but de cacher au fond des sanctuaires les principes de la science primitive. Ils établirent des mystères où la Vérité ensevelie était réservée aux seuls initiés, mais dont le secret ne paraissait plus aux yeux des profanes que couvert d'un voile épais d'allégories, et cela eut un succès immense ; ces mystères où l'on prétendait dévoiler le principe des choses étaient recherchés par les grands hommes qui hasardèrent souvent leur vie pour s'y faire initier.

« Les légendes de la statue de Ptah-Meer, grand Prêtre de Memphis (Louvre A.60) nous disent que ce personnage (un Hermès) avait pénétré les mystères de tout sanctuaire ; il n'était rien qui lui fût caché, il adorait *Dieu* et le glorifiait dans ses desseins, il *couvrait d'un voile le flanc de tout ce qu'il avait vu*. (C'était un mot d'ordre que tout membre du sacerdoce avait intérêt à respecter). » (Paul Pierret, *Mythologie Egyptienne*, p.12).

C'est ainsi que le Prêtre embrouilla l'écheveau du fil d'Ariane qui conduit dans le dédale de la Science, il mêla les pièces du jeu de patience que la Déesse avait savamment disposées, et que les hommes n'ont jamais pu remettre en place depuis.

### OSIRIS ET LES DIEUX MALES

Osiris est le Dieu de la mort, mais la mort qu'il symbolise est d'abord celle de l'âme, si bien expliquée dans la primitive re-

ligion égyptienne ; on en fait, plus tard, la mort du corps, et Osiris devient le Dieu des morts (1).

Tout mort est appelé un Osiris.

Ce Dieu est symbolisé par un taureau Apis (Hapi). C'est sous cette forme que sur de très anciens monuments on trouve Osiris représenté. Apis mort s'appelait Osor-Apis, nom dont les Grecs font *Sérapis*.

C'est du reste cet animal qui symbolise le rôle mâle dans la génération.

Strabon dit : « Apis est le même qu'Osiris ».

Le *Sérapéum* était le nom de la tombe d'Apis.

Le *Sérapéum* égyptien fut construit par Aménophis III, il avait contenu 64 taureaux.



Dieux égyptiens. — Le bœuf Apis.

C'était le dieu principal de Memphis. Il est ici représenté portant entre les cornes l'image du soleil, avec le serpent Uraeus, signe de la divinité. — (D'après un stèle ou colonne du Sérapéum à Memphis).

Les monuments représentent Apis-Osiris sous la forme d'un taureau, la tête surmontée du disque et de l'uræus (aspic qui se dresse sur le front des Dieux et des Rois et qui représente le mauvais esprit) ; il a des taches noires sur le flanc, un triangle au front, et parfois une tache en forme de croissant sur le poitrail ; sur la housse frangée qui orne son dos est un vautour aux ailes déployées.

Pourquoi ce culte ?

(1) Les savants modernes ont accepté consciemment ou inconsciemment le symbolisme des Prêtres. C'est pour cela que leur « Histoire » a si peu de valeur. M. Pierret dit : « Osiris est le Dieu des morts ; c'est son domaine qui est affecté au châtement des coupables et à la récompense des justes ; récompense ou châtement résultant d'un jugement prononcé par lui et enregistré par Thot. Le rôle d'Osiris est parfaitement expliqué par son costume ; il porte l'enveloppe de la momie et il est coiffé de la mitre solaire ». (*Mythologie Égyptienne*, p. 40).

Quand arriva la réaction contre la religion Théogonique, on institua le culte d'Apis par fanfaronnade, pour narguer la Femme qui avait comparé l'homme fort au taureau ! Alors (1) un taureau vivant représentait le Dieu mâle. Lorsqu'il mourait, on l'enterrait magnifiquement et le pays était plongé dans le deuil jusqu'à l'apparition d'un autre taureau divin. Et des historiens modernes, pour expliquer ce culte, nous diront qu'Osiris apprit aux hommes à labourer et à soigner le bétail !

M. Mariette a découvert, auprès de l'emplacement de Memphis, une nécropole où furent successivement enterrés des Apis, « depuis la 18<sup>e</sup> dynastie jusqu'à la fin de la domination grecque », dit-il. Sur les monuments qu'il a découverts, Apis est appelé « Nouvelle vie de Ptah ».

Or Ptah, c'était la puissance cosmique, le rayonnement solaire personnifié par la Femme-Déesse, comparée au Soleil parce qu'elle possédait en Elle l'esprit qui éclaire ; on avait fait de cet Apis-Ptah le Dieu suprême de Memphis. Plus tard on lui donnera le corps d'un homme.

Mais d'abord ce principe solaire est donné au taureau. Voilà donc un culte né d'une ironie. Mais ce n'est pas tout.

C'est la Déesse, maintenant, qui va, à son tour, être représentée sous la figure d'un taureau, par vengeance masculine. C'est encore un résultat du curieux phénomène psychique de la *réflexion sexuelle*, si fréquent à cette époque de l'histoire.

A Héliopolis, c'est Râ, l'ancienne Déesse (Rhea), qui est représentée par le taureau *Mnevis*.

Abydos est la nécropole la plus célèbre de l'Égypte. C'est là qu'un égyptologue français, M. Amélineau, a fait exécuter des fouilles pour retrouver les tombeaux des *premiers rois d'Égypte* et celui même d'Osiris, nous disent des savants modernes.

C'est comme si on prétendait avoir trouvé les tombeaux de Jupiter ou d'Apollon.

(1) Les Grecs et les Romains attestent que les Égyptiens étaient enclins à la satire et que leur esprit très mordant, très emporté, leur aurait fait sacrifier leur fortune au plaisir de lancer une épigramme. Certaines images inconvenantes du kiosque de Médinet-Habou, et les caricatures intraduisibles d'un papyrus de Turin confirment ces appréciations. Il existe un curieux passage de Flavius Vopiscus (Edit. Peter, II, 208, cap. VII) où il compare ce peuple aux Gaulois. (D'après Ebe's).

## LE BŒUF APIS DANS LES MYSTÈRES MASCULINS

« Cent temples, plus superbes les uns que les autres, consacrés à différentes divinités, contribuaient à l'embellissement de la ville de Memphis. Mais le temple le plus riche était celui du bœuf Apis.

« Cet emblème pour lequel les Egyptiens avaient une si grande vénération, devait être noir et moucheté de blanc. Il était entretenu dans ce fameux temple, espèce de labyrinthe, si vanté par les auteurs, mais aujourd'hui complètement détruit, de telle sorte que toutes les descriptions qui en ont été données nous paraissent bien hasardées. Quoi qu'il en soit, on prétend qu'il se composait de douze cours, dans chacune desquelles était bâti un palais en marbre et de la plus grande magnificence. Des voûtes très longues conduisaient dans ces palais ; et dans ce dédale de chemins croisés et coupés en tous sens, des gardiens féroces pouvaient facilement immoler l'imprudent visiteur qui avait violé la sainteté de ces lieux, pour en découvrir les mystères.

« Comme tous les soins et toutes les jongleries des Prêtres n'auraient pu rendre le dieu Apis immortel, dès qu'il en mourait un, l'Egypte entière prenait le deuil, des prières publiques étaient adressées au ciel, des offrandes étaient portées au temple d'Apis, des sacrifices étaient offerts dans tous les temples, les œuvres pieuses remplaçaient le travail, en un mot, l'affliction était générale.

« Cependant, des émissaires envoyés par les Prêtres parcouraient l'Egypte pour trouver un bœuf qui eût les qualités requises, mais surtout il fallait qu'il fût jeune. On l'amenait secrètement au temple, ainsi que la vache qui l'avait porté.

« Alors les cérémonies changeaient d'objet : c'étaient des actions de grâces et toujours de nouvelles offrandes au ciel pour le remercier d'avoir exaucé les vœux des fidèles. La renommée proclamait ce miracle, et des peuples accourus de toutes les provinces de l'empire venaient pour être admis à voir le bœuf intronisé, solennité dont le jour avait été indiqué et proclamé dans toutes les villes de l'Egypte. De toutes parts on recevait des présents considérables, de telle sorte qu'on pourrait dire que, si la mort d'Apis était une calamité pour le peuple, elle était pour les prêtres une source de fortune.

« Alors, si le concours des pèlerins était nombreux, on faisait venir le bœuf dans une avant-cour environnée de claires-voies, à travers lesquelles on pouvait le considérer. C'était dans cette cour qu'on avait pratiqué un autre appartement moins riche où on nourrissait de même la vache qui avait eu le bonheur de mettre au monde cet animal divinisé (1). En toute autre occasion, le dieu Apis était invisible, ou ne se montrait du moins que par une petite fenêtre grillée, pour satisfaire la pieuse curiosité des dévots attachés à cette divinité.

« Si la richesse des prêtres d'Apis était immense, leur pouvoir ne l'était pas moins, car, étant parvenus à persuader au peuple qu'ils reconnaissaient, dans l'altération de la couleur du bœuf, le successeur qu'il convenait de donner au roi qui mourait sans héritier, par ce moyen, ils disposaient à leur gré de la couronne ». (Perrot, *Essai sur les momies*, 1845).

## RENVERSEMENT DE LA LOI DES SEXES

Dans la religion nouvelle, Osiris devient le Dieu du Bien sous le nom de *Ounnofré*.

Ce n'est plus la Femme que l'homme serpent a tuée, c'est lui, Osiris ; il a dispersé les membres de son cadavre, parodie de la dispersion des femmes après leur défaite, et pour comble d'ironie, les membres épars du Dieu sont recueillis par Isis et Nephtys et embaumés par Anubis. A propos de cette fable, Fabre d'Olivet dit : « Ce fut dans ces mystères qu'ils consacrèrent les événements dont je viens d'esquisser le récit (il s'agit des luttes de sexes), et que, ne pouvant témoigner ouvertement leur douleur touchant la défaite du Principe masculin dans la cause première de l'Univers, ils inventèrent cette allégorie si connue d'Osiris trahi, déchiré, dont les membres dispersés ensanglantent l'Egypte, tandis qu'Isis, livrée au plus affreux désespoir, quoique couronnée, rassemble en pleurant les membres de son époux, excepté le membre viril perdu dans le Nil ». (*L'Etat social de l'homme*, t. I, pp. 278-279).

Cette façon de raconter l'histoire est très masculine, elle retourne tout, attribue à l'homme la défaite de la femme, le rend

(1) « Hathor était le nom de la vache sacrée » (Champollion).

intéressant et attribue à la Déesse, à cette occasion, une douleur qu'elle ne ressent pas ; c'est une sorte d'hypnotisme social qui pousse les Prêtres à décrire les sentiments qu'ils veulent faire régner. Enfin, comble d'ironie, comme après avoir vaincu la Femme il n'a gardé d'Elle que son sexe, il garde le sexe d'Osiris échappé à la dispersion, en tombant dans le Nil !... Tout cela est plein d'ironie.

Cette fable eut du succès, presque tous les pays la copièrent.

### PATERNITÉ ! OSIRIS LE PÈRE

Voici maintenant un autre sujet de réaction.

L'enfant, jusque là, appartenait à sa Mère. La fille prédominait sur les fils. Tout cela va changer et le fils *Horus* va succéder à son père Osiris, pour lequel on le fait combattre contre la Déesse Sêti.

Jadis, c'était pour défendre sa Mère contre les attaques de l'homme pervers que le fils combattait.

Dans la nouvelle religion, Osiris ayant pris la place d'Isis, tout se trouve renversé. Le Père ayant remplacé la Mère, on dira *son Père Osirien*, « Père en Osiris ».

M. Paul Pierret dit : « Horus prend possession de l'héritage d'Osiris, s'empare de *la couronne des deux lions* (couronne de la double force), il est sur le trône de son Père, il a la tête de l'épervier, il s'élance dans le ciel et *fait la Vérité* en dissipant les ténèbres, en repoussant les mauvais principes et en éloignant le retour des causes de désordre et du chaos.

« Horus repousse les compagnons de Set (les Féministes), qui, voyant le diadème placé sur son front, tombent sur leur face ». (*Mythologie Egyptienne*, p.42).

Les deux lions qui portent la couronne de la double force, ce sont les deux femmes, la jeune et la vieille, que nous voyons maintenant traînant le chariot d'Hermès (1). C'est de leur force,

(1) La Femme, à qui on prend sa place, est en même temps ridiculisée.

Dans la 7<sup>e</sup> clef du Tarot, représentant le chariot d'Hermès, nous voyons un char dans lequel est un homme jeune ; il est traîné par deux sphinx, deux femmes, une jeune et une vieille, un sphinx noir et un sphinx blanc.

La signification de ce symbole ironique était :

« La femme est devant l'homme comme le cheval est devant le cocher ».

de leur puissance morale que l'enfant s'empare. Voilà une singulière morale !

Du reste, le monde tout entier est mis à l'envers. Le nouveau Dieu solaire, Osiris, est en même temps le Roi de la Divine région inférieure (sous-entendu *du corps*).

De là au culte phallique, il n'y a qu'un pas.



Fig. 9. — Osiris : 1. Portant la couronne de la double force.  
2. Portant le pedum et le flagellum.

C'est lui qui juge, il est l'Hadès où les méchants sont châtiés et les justes récompensés. On le représente coiffé de l'*Atef*, son corps est enveloppé comme celui d'une momie, mais ses mains sont libres, elles tiennent le *pedum* (insigne de commandement) et le *flagellum*, fouet ou fléau qui le rend redoutable et dont, par ironie, on fait un instrument de protection.

Son hiéroglyphe est dérivé d'un verbe qui signifie protéger, l'homme protège en flagellant.

Le sceptre divin dont le flagellum prend la place était, sous les Déeses, l'insigne de la stabilité.

Osiris a chez les Egyptiens le même rôle que Jupiter chez les Grecs. Il est le Père universel, on lui donne mille noms. On le

représente avec la mitre (il est prêtre), avec le bonnet pointu (il est médecin), avec le fouet (il châtie, il est la justice).

Quelquefois, au lieu d'un bonnet, il a sur la tête un globe ou une trompe d'éléphant; souvent, au lieu d'une tête d'homme, il a une tête d'épervier; on lui met dans la main le *tau* des Déeses, car il est tout, il réunit les attributs de l'homme et ceux de la femme. Les Grecs, qui s'assimilent tout, mettront Osiris dans leur mythologie et en feront le fils de Jupiter et de Niobé.

### LES FEMMES CONTRE HERMÈS

La Prêtresse attaquée répond au Prêtre en le comparant au cynocéphale (tête de singe).



Fig. 10. — *Anubis* : Figure tirée d'un beau vase étrusque de la collection des antiquités de M. le comte de Caylus, au musée du Louvre, à Paris.

Cette tête de singe devient souvent une tête de chien ou de chacal, on l'appelle Anubis. C'est le symbole hermétique.

C'est l'hiéroglyphe de la planète Mercure, diront plus tard les Grecs, et en effet : « Lorsque le cynocéphale est représenté avec le caducée, le croissant, ou le lotus, c'est le glyphe de Mercure (le voleur); lorsqu'on le voit avec un roseau ou un rouleau de parchemin, il représente Hermès, le *secrétaire* et le *conseiller d'Isis* » (Doc. sec., T.II, p. 107).

D'après Plutarque, Anubis avec sa tête de chacal servait de guide aux âmes des morts.

Les Hermès prenaient tous les noms de femmes et les masculinisaient : ainsi Imhotep devient le Dieu-mâle de la médecine ; il est le fils de Ptah le Soleil ; et on le compare à l'Asklepios des Grecs, nom dérivé de celui des femmes médiennes, les Asclépiades. (C'est de ce nom qu'on a fait Esculape).

Ce Dieu mâle est représenté avec une calotte sur la tête et un livre sur les genoux. Plusieurs de ses statues sont à Berlin, au Louvre, à Boulaq.

Comme en Egypte la Déesse et la Prêtresse étaient représentées par un *Soleil levant*, les Hermès vont mettre les attributs du Soleil sur toutes les personnalités masculines.

Ramsès III dit à Ammon dans une inscription de Médinet-Abou : « Tu me places en roi avec toutes les régions sous mes pieds, tu me lègues le circuit du disque ». « Le roi-soleil de Versailles n'est qu'un timide imitateur des Pharaons », dit M. Paul Pierret, et il ajoute :

« Le soleil était la manifestation la plus éclatante de la Divinité, et ceci explique que l'animal dans lequel la Divinité s'incarne aura des attributs solaires : en effet, Apis est coiffé du disque, sur son dos est posée une housse entre le scarabée ailé, symbolisant le devenir perpétuel de l'astre voyageur, et le vautour aux ailes déployées, symbolisant la protection des déesses solaires ». (P. Pierret, *Mythologie Egyptienne*, p. 17).

Apis est appelé *fils de Ptah* et Ptah était une forme de l'élément de vie, mais il est appelé aussi *fils de Toum* et Toum personifie le ciel nocturne.

Désormais tout est renversé.

Dans toutes les anciennes Théogonies, la lune était liée avec le Dragon. Osiris est représenté dans la première phase religieuse sous la forme d'un Dieu-lunus, Aah, reflet du soleil (imi-



Fig. 11. — N° 2. Anubis.

Le gardien du monde inférieur ou des enfers. Il a la tête d'un chacal et porte sur la tête le pschent royal, formé du double diadème du nord et du midi.

tation de l'esprit féminin). Quelquefois c'est un enfant coiffé du disque et du croissant, Khons-lunus.

La Déesse, la Vierge ou la Madone se tenait sur le Satan mystique symbolisé par le croissant qu'elle foule à ses pieds. Ce qui nous explique pourquoi on dit qu'Hermès se cache dans la lune : « il est la sagesse obscure ».

Quand on renverse le symbolisme, Hermès ayant pris le nom de Taoth, c'est cette antique Déesse qui va être appelée Taoth-lunus. Elle est ornée du disque et parfois de la plume d'autruche ; c'est à elle que les cynocéphales seraient consacrés.

Dans le papyrus Cadet, on la voit assise au milieu d'une barque sous les traits d'un homme barbu, elle est adorée par quatre cynocéphales. On a trouvé à Thèbes et à Hermapolis des momies de ces singes. Des peintures malicieuses les représentent comme absorbés par la lecture. Le portrait en relief d'un de ces singes se voit encore sur la muraille gauche de la Bibliothèque du Temple d'Isis à Philæ.

Comme les femmes ont comparé l'homme vil, qui les attaque lâchement, au serpent, Hermès appelle le serpent le plus spirituel de tous les êtres ; il symbolisait pour lui la Sagesse et la Perfection Divine et représentait la Régénération et l'immortalité de l'âme.

## ANDROCRATIE

L'histoire masculine de l'Egypte commence aux Psammétiques (650 à 665).

Psamtch était, selon Hérodote, un des douze seigneurs qui, dans un moment d'anarchie, avaient pris le gouvernement de l'Egypte.

Ces douze seigneurs demeuraient ensemble dans un immense palais, si vaste qu'on s'y perdait : c'était le Labyrinthe.

Ils se surveillaient les uns les autres.

Ceux qui liront ceci vont s'écrier : Comment ? vous faites commencer le règne de l'homme vers 650, alors que vous nous avez parlé de grands rois, tels que Ramsès II, qui vivait mille ans avant !

A cela je réponds que ces hommes étaient de grands révolutionnaires, des chefs de bandes, des Hak, mais non des rois suivant la conception moderne, car le gouvernement gynécocratique

n'était pas encore vaincu et le monde était encore régi par la Théocratie.

Ramsès a pu dompter les Hébreux, d'autres ont pu refouler les Ethiopiens dans les déserts du sud et construire des monuments à la gloire de l'homme, mais ils n'ont pas détrôné Isis. Les vrais souverains sont inconnus. On n'a pas retrouvé les palais des Pharaons, et Manéthon ne les cite pas dans ses listes royales, il les remplace par des rois imaginaires avec lesquels on les a confondus.

Tout cela prouve que ces Pharaons étaient des personnages qu'on voulait cacher, donc des femmes.

C'était la fonction sacerdotale des grandes Prêtresses qui donnaient la direction morale et rendaient la Justice comme les Soffetim en Israël.

Si nous consultons les historiens modernes sur l'origine de la divinité et de la royauté en Egypte, voici ce que nous trouvons dans les livres classiques donnés à la jeunesse, livres dans lesquels on mêle le surnaturel au réel :

« Au commencement il n'existait rien autre que le *Nou*, c'est-à-dire l'Océan sans limites, le chaos, dans les profondeurs duquel les choses flottaient confondues. Le dieu Phtah, ou Râ, en tira la terre avec ses plantes, ses animaux, ses hommes. Puis il se fit roi de la terre et la gouverna longtemps. Mais les hommes conspirèrent contre son autorité divine, Râ en colère créa le Ciel et s'y retira ».

Voilà qui prouve que Râ est une divinité féminine, en colère contre les hommes qui lui prennent son pouvoir divin et sa royauté.

Les historiens classiques ajoutent : « *Le monde alors fut gouverné par d'autres dieux, Osiris et sa femme Isis* ».

Voilà le dieu mâle mis le premier, tandis que la Déesse, appelée « sa femme », occupe une place secondaire. Or cette façon d'écrire l'histoire est faite pour dénaturer le rôle de la Déesse qui, malgré les luttes des deux partis, persista jusqu'au Catholicisme.

Quant à l'origine de la royauté, elle n'est pas moins faussée par ces historiens qui nous disent : « A la fin, les dieux fatigués de gouverner la terre remontèrent au ciel. Ménès, qui était un homme, prit alors la couronne à leur place et devint le premier roi d'Egypte ».

Hérodote fait remonter la fondation du royaume d'Egypte

à douze mille ans avant notre ère, confondant dans le mot *royaume* les deux régimes gynécocratique et androcratique.

Il existe un livre dit apocryphe, c'est-à-dire rejeté, qui est intitulé *La Sothis* et dans lequel un certain Panodore, qui vivait vers 400 ans avant notre ère, présente les dynasties comme des générations maternelles.

Cet ouvrage, qu'on a eu intérêt à cacher, a été faussement attribué à Manéthon (que les Grecs appellent aussi Manéthos), lequel, né à Sébennyte, était archiprêtre et archiviste des temples de Baal en Egypte. C'est lui qui masculinisa l'histoire, c'est-à-dire fit des dynasties masculines de rois, se succédant de père en fils. Peut-être s'est-il servi pour ce travail du livre intitulé *La Sothis*, qu'il se sera contenté de masculiniser ; c'est sans doute lui qui, pour cacher la grande Reine Sêti, en fit un roi, c'est-à-dire un Pharaon qu'il appela Ousertasen III.

A propos des fouilles d'Aboukir, nous lisons ceci : « Daninos-Pacha vient de faire connaître le résultat des fouilles entreprises sous sa direction dans l'antique Zephirion. Il y a découvert, sur l'emplacement d'un temple élevé en l'honneur de *Vénus Arsinoé*, trois statues colossales en granit rose, de Ramsès II et de sa fille, la reine *Hentmara*. Ces statues appartiennent toutefois au style de la douzième dynastie, et Ramsès II paraît, comme on en a déjà plusieurs fois trouvé la marque, avoir fait effacer le nom du roi Ousertasen I<sup>er</sup> pour y substituer le sien. Ces statues auraient été transportées, à l'époque ptolémaïque, de Sên, l'ancienne Tanis, à Aboukir » (20 mars 1892).

Dans un autre journal, je trouve cet entrefilet : « Après avoir vu fermer le dernier silo abritant la récolte annuelle de l'Egypte, le roi Pharaon Ousertasen III (lisez Sésostris) établit un beau jour, treize siècles avant notre ère, l'impôt sur le revenu ».

Donc, on cache sous le nom d'Ousertasen la grande Reine qui a rénové l'Egypte.

Que d'artifices pour cacher les Déeses Egyptiennes, pour cacher les grandes Reines et en faire des hommes, même des guerriers fameux, pour mettre leur renommée à la gloire du sexe masculin !

Ainsi, nous lisons dans les livres classiques une histoire des exploits de Sésostris, des phrases qui sont écrites pour éloigner de ce personnage toute idée féminine, ceci par exemple : « Sésostris, à la tête de son armée de terre, entra en Asie et soumettait

la Syrie, la Mésopotamie, l'Assyrie, la Médie, la Perse, la Bactriane et l'Inde.

« Remontant ensuite vers le nord, il dompta les Scythes jusqu'au Tanaïs. De là il passa en Asie Mineure, traversa le Bosphore et s'avança dans la Thrace.

« Neuf ans s'étaient écoulés pendant ces exploits ; Sésostris, couvert de gloire, revint dans ses Etats, traînant à sa suite des milliers de captifs ».

Telle est la légende masculiniste inventée pour cacher une grande Reine dont le principal exploit est d'avoir fondé les *Mystères Egyptiens*, qui en effet se répandirent sur toute la Terre, mais ne furent pas des actions guerrières. Ce fut une victoire pacifique.

## LES CONTES EN ÉGYPTÉ

Les Prêtres et les scribes, afin d'influencer le public en leur faveur, écrivirent une multitude de contes dans lesquels ils dénaturaient la vérité historique pour faire accepter le masculinisme en le prétendant très ancien.

Ces légendes sont pleines d'anachronismes qu'elles dénoncent. C'est particulièrement le mariage, institution nouvelle alors, que l'on fait remonter à une haute antiquité.

Toutes les lois et toutes les institutions romaines, qui datent de deux ou trois siècles avant notre ère, se trouvent dans ces contes, ce qui établit la date de leur invention.

« Ces nouvelles servaient surtout à amuser les princes », dit Daanson (*Mythes et Légendes*, p. 177).

De l'histoire des deux sexes en lutte on fait le conte des *Deux frères*, copié partout (Caïn et Habel, Romulus et Rémus, etc.). Ce conte se trouve au British Museum. Il date, dira-t-on, de 3.000 ans.

Le *Papyrus Anastasi IV*, du même copiste, se termine par ces mots : « Quiconque parle contre ce livre, puisse Thot le provoquer en duel (1). »

Le *Papyrus Sallier* se termine aussi par ces mots : « Fait par le Scribe Amânouâ, le maître de cet enseignement. Quiconque

(1) Maspéro, *Les Contes populaires de l'Egypte ancienne*.

parlera contre cet *enseignement* du scribe Amânouâ, que Thot lui livre duel à mort ».

C'est la tyrannie morale des prêtres qui commence et s'impose aux esprits faibles.

Le *Papyrus n° I de Saint-Pétersbourg* a pour but de faire croire que l'homme régnait déjà à l'époque matriarcale. Il débute ainsi : « Il arriva au temps où Sanafrouî était roi bienfaisant de cette terre entière. »

Dans « *l'histoire du Roi Khoufouî et des Magiciens* », on lit : « La Majesté du roi des deux Egyptes Khoufouî à la voix juste dit .....

« Lors le fils royal Khâfriya se leva pour parler et il dit : « Je vais faire connaître à ta Majesté un prodige qui arriva au temps de ton père, le roi Nobka, à la voix juste, une fois qu'il s'était rendu au temple de Ptah, maître d'Antkhoutaouî ».

Ces noms ont été mis dans les dynasties à des époques quelconques ; seulement, on n'a pas pris soin de mettre le nom du père et le nom du fils dans le même temps, ils se trouvent séparés par plusieurs dynasties.

Dans *les plaintes d'un Fellah*, qu'on fait remonter à 4.000 ans, on lit : « Or ce fellah disait ces paroles au temps du roi de la Haute et de la Basse Egypte, Nabkaourîya, à la voix juste. Le maire du palais Marouîtensi alla devant sa Majesté et il dit : « Mon Seigneur, j'ai rencontré un de ces fellahs, beaux parleurs en vérité, à qui son bien a été volé par un homme qui relève de moi, etc. »

Je cite ceci pour montrer qu'on met 4.000 ans avant notre ère, non seulement des rois, mais des fellahs et des Maires du Palais.

Le *Papyrus Prisse*, auquel on avait cru d'abord, n'a pas plus de valeur. Il a pour auteur, dit-on, Ptah-hotep (Ptah, c'est le Soleil). C'est un personnage imaginaire dont le tombeau remonterait à la 5<sup>e</sup> dynastie.

Il fut publié en partie par Lepsius dans les *Denkmaler* et en totalité par l'*Explorator Fund*. Cet auteur est un vieillard de 100 ans qui se vante surtout d'avoir « les traditions des pères, vrais patriarches, témoins de Dieu ».

Or, il n'y a jamais eu de patriarche à cette époque matriarcale et la tradition des Pères date de l'époque romaine. Renan, dans *l'Histoire du Peuple d'Israël*, dit : « Le mot patriarche

n'existe pas dans l'antiquité, il date du 2<sup>e</sup> siècle de notre ère, mais il est bien fait, gardons-le ».

« Ptah-hotep incline à donner la prééminence au sexe fort qui, sous la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> dynastie, l'avait légèrement abandonnée. Tout en donnant à la femme des droits égaux dans les partages, à l'épouse une situation très honorée, il la fait, cependant, souvent assimiler, en quelque sorte, à une fille par le mari ». (Révillout, La F., T.I, p. 45).

« Il faut, dit-il, gêner la femme. Il faut aussi s'en méfier, surtout quand il s'agit de la femme d'autrui. Il faut enfin aimer la sienne de tout son cœur si on veut lui faire affectionner le domicile conjugal » (p. 47).

Dans le chapitre 37 de cet écrit, Ptah-hotep traite la question du divorce, que l'homme doit toujours s'interdire.

Voilà une date, le divorce est entré dans le monde avec le Droit romain.

Et Révillout ajoute :

« Dans tous ces passages, la femme est considérée par rapport à l'homme et non en elle-même » ; c'est donc un homme qui a écrit cela, alors que les documents très anciens sont écrits par des femmes.

\* \* \*

Gaston Paris a lu à l'Institut (séance du 16 octobre 1874) un mémoire *Sur le conte du trésor du roi Rhampsinit*. Après avoir rappelé l'extension qu'ont prise dans ces derniers temps les études de *mythographie* (c'est ainsi qu'il désigne la science des contes), Gaston Paris analyse, dans un premier chapitre, les différentes versions du conte qu'il étudie. Elles sont au nombre de 18, dont 4 asiatiques et 14 européennes, et parmi celles-ci, 8 conservées dans des écrits littéraires et 6 transmises jusqu'à nos jours par la tradition orale. La première et la principale est le récit d'Hérodote sur le roi d'Egypte Rhampsinit. Les autres ont été données dans l'antiquité par Pausanias et par l'historien Charax (cité par le scoliaste d'Aristophane), chez qui les héros de l'histoire sont Agamède et son fils Trophonius ; au moyen âge par Jean de Haute-Seille dans son *Dolopathos* et par son traducteur Herbert, dans le *Roman des sept Sages*, qui paraît dé-

river de la même source orientale que le *Dolopathos*, et dans un autre roman français, enfin par l'italien Ser Giovanni, et en hollandais dans un poème anonyme intitulé *Le voleur de Bruges*. Les versions populaires orales ont été recueillies en Allemagne, en Danemark, en Ecosse et en Russie. La version écossaise est une des plus complètes ; la version russe se rapproche des versions asiatiques. De celles-ci, l'une se trouve dans le *Kandjour*, traduction thibétaine d'un ouvrage sanskrit perdu, une autre a été rapportée en sanskrit au 12<sup>e</sup> s. par Somadêva ; la 3<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> ont été recueillies chez les Turks et chez les Kirghiz. Gaston Paris indique les principales variantes de ces diverses versions, comparées avec le récit d'Hérodote.

\* \* \*

Le *Livre des Morts*, tel que les modernes le possèdent, est aussi un roman plein de fantaisie, quoiqu'il cherche à imiter l'ancien rituel de l'Ordre secret de Misraïm.

Si l'on voulait montrer tous les bluffs de l'histoire, on pourrait faire remarquer que le Pharaon Menephtah a été submergé dans la Mer rouge, selon Moïse, ce qui n'a pas empêché de repêcher son cadavre sans doute, puisque M. Groff l'a identifié, dit-il, dans les fouilles de la nécropole Thébaine.

### LES LISTES ROYALES DE MANÉTHON

C'est en s'inspirant de ces contes que Manéthon a écrit son histoire. Il vivait à l'époque de la décadence religieuse qui précéda de deux ou trois siècles l'ère actuelle et pendant laquelle les prêtres de toutes les religions transformèrent l'histoire.

Les listes royales n'ont pas été conservées, mais ce qu'on a pu en retrouver a été abrégé par Eusèbe et Africain qui y ont mis les idées de leur temps. Les citations en grec et en latin, qui fourmillent dans l'histoire de l'Egypte, indiquent bien que c'est dans les écrits des Grecs et des Latins que les modernes étudient l'antiquité.

Comme les inscriptions étaient en opposition avec les textes de Manéthon, on a voulu les mettre d'accord ; pour cela, on a supprimé les noms de femmes quand on a pu le faire. Ré-

villout, qui le constate, dit : « Dans les inscriptions religieuses, on a partout *martelé* les noms.

« Ainsi-on a partout *martelé* les cartouches de la Reine Hathsupsu (Hathason) dont le règne fut un des plus glorieux de l'Egypte. Et quand on est obligé de la mentionner, on la représente avec une fausse barbe pour en faire un homme » (p. 12).

On ne s'occupait que de prouver l'antiquité du règne de l'homme.

« Hérodote raconte qu'Hécatee de Milet, qui visitait l'Egypte, ayant été introduite dans les temples, se vantait devant un grand-Prêtre d'une généalogie qu'elle rattachait à une Divinité et qui comptait 16 générations. Elle descendait, disait-elle, de 16 reines dont la première était une Déesse.

« Le prêtre lui montra 341 statues de grands-Prêtres, en les lui comptant l'une après l'autre, depuis celle du dernier mort ; ce qui, en calculant à 3 générations par chaque siècle, formait une série de pontifes qui avait à cette époque *onze mille trois cent soixante-six années.* »

Le même auteur cite d'autres faits pour prouver la haute antiquité du gouvernement masculin ; un calcul sur les périodes sothiaques a pour objet de prouver que la durée du règne des dieux et des rois mâles aurait été de 36.525 ans.

Il s'agissait de justifier les dynasties inventées par Manéthon, qui imagina 31 dynasties qui auraient régné sans interruption en Egypte depuis l'an 5.867 jusqu'à l'an 321 avant notre ère, époque où ce pays fut conquis par Alexandre, ce qui fait un espace de 5.536 années, pendant lesquelles régnèrent 353 rois, dont cette liste donne les noms et les origines, et où ne se trouvent compris ni les noms ni le nombre des rois de la XV<sup>e</sup> dynastie qui était Thébaine, et dont la durée fut de 250 ans.

Champollion corrobore les listes de Manéthon parce qu'il a lu sur des stèles, en Egypte et dans divers musées, des noms qui sont en rapport avec ceux des listes de Manéthon.

Mais Champollion n'a pas tenu compte des altérations de l'histoire faites dans les temps anciens pour effacer les noms des Reines et leur substituer des noms de rois.

Les ruses employées pour soutenir le grand mensonge historique sont curieuses. En voici un exemple.

Pour répondre aux reproches des femmes dépossédées, on leur dit qu'« on a reconnu dans les ruines des plus anciens monuments

de Thèbes, où ils sont employés comme matériaux de construction, des débris d'édifices portant sculpté le nom *d'un des rois de la XI<sup>e</sup> dynastie* ; dès cette même époque, en effet, les monuments où sont inscrits les noms de ces vieux rois *surgissent des entrailles de la terre et viennent, de leur antique autorité, corroborer et mettre hors des atteintes du doute les monuments des temps postérieurs où ces mêmes rois sont inscrits par les mêmes noms, et pour les mêmes époques* ».

Les dieux vont désormais remplacer les Déesses : « Osiris, régnant en Egypte, retira la nation de la vie misérable, indigente et sauvage qu'elle menait alors : il enseigna à semer et à planter ; il établit des lois ; il apprit à honorer les dieux ; il inventa les arts et apprivoisa les hommes ».

Comme roi, ce nom d'Osiris ne figure sur aucun des monuments antiques que nos savants ont étudiés jusqu'à ce jour.

On donna le nom d'Osiris à l'esprit céleste représenté par un épervier.

C'est pour prouver le sexe des reines et garder le souvenir de leur règne qu'on eut l'idée de conserver leur cadavre que l'on voulait supprimer pour effacer la trace de leur existence. De là l'usage de les embaumer. Cette coutume qui allait déjouer les intrigues des historiens révolta d'abord les hommes, ce qui fait dire à Chateaubriand que « les embaumeurs sortaient furtivement de la maison, car ordinairement ils étaient poursuivis à coups de pierres ». C'est pour cela que rares sont les momies d'hommes.

La tombe même n'était pas un asile assuré pour les reines, plusieurs ont été exhumées ignominieusement et ont eu leurs inscriptions *martelées* avec soin pour les faire disparaître, *par suite de la découverte de quelque crime connu longtemps après leur mort*, dit Champollion.

Leur crime, c'était d'être une preuve indiscutable du mensonge de ceux qui avaient voulu les supprimer. On sait que les sépultures des reines ont été souvent saccagées et profanées. On y a trouvé un grand nombre de caisses vides, on y a introduit des statues d'hommes, des momies d'hommes, on y a peint des inscriptions masculines.

Ceci nous explique pourquoi on cacha avec tant de soin le lieu de sépulture des reines.

Voici une page curieuse à ce sujet. Je la lis dans un ouvrage peu connu : *Essai sur les Momies* de Perrot. Il dit (p. 105) :

« Vis-à-vis le bourg de Manof, en tirant vers l'ouest, dit M. Lemascrier, est située la plaine des Momies ; elle peut avoir quatre lieues de largeur, son fond est un rocher plat, qui autrefois était couvert par les eaux de la mer, et qui se trouve aujourd'hui sous cinq ou six pieds de sable. »

(p. 106) « C'est dans ce rocher que ceux qui n'avaient pas le moyen de faire bâtir des Pyramides pour enfermer leur corps après leur mort, et s'assurer par là un repos dont les Egyptiens faisaient un si grand cas, trouvaient des asiles qu'ils se persuadaient devoir être à l'abri de la fureur et de l'impiété des hommes.

« Dans cette vue, ils avaient choisi un endroit de cette plaine, d'où il fallait commencer par enlever sept ou huit pieds de sable mouvant, ce qui était un ouvrage difficile. Après avoir vidé la place et l'avoir parfaitement nettoyée, on commençait à creuser dans le rocher un trou d'un pied et demi ou deux pieds de diamètre ; et lorsqu'on était parvenu à la profondeur d'environ 6 ou 8 pieds, on travaillait à élargir l'ouverture et de là on pratiquait des chambres dans la pierre.

« On arriva, avec le temps, à pratiquer dans le rocher de nouvelles petites chambres, qui sans doute servaient de cachettes. Le passage destiné à y conduire devait par conséquent se prolonger et la galerie souterraine acquérir par la suite des siècles une étendue de plusieurs centaines de pas. »

(p. 108) « L'ouverture du souterrain était hermétiquement fermée par une pierre de la même nature que le rocher, et tellement bien ajustée que les joints en étaient imperceptibles et que le sable ne pouvait s'infiltrer dans le caveau. Bientôt cette entrée était naturellement masquée par le sable. Du reste, point d'inscription, point de signaux pour indiquer la place où se trouvait l'entrée de la sépulture. La famille seulement le savait et c'était un secret gardé avec soin, qu'à telle distance de deux points donnés, et où les lignes prolongées se croisaient, était la pierre qui fermait le tombeau.

« Pour arriver aux chambres souterraines, qui parfois étaient à une très grande profondeur et à une fort grande distance de l'ouverture, il fallait parcourir de longs caveaux, noirs et hu-

mides, peut-être parfois remplis d'eau de filtration, et naturellement s'éclairer de torches ou de flambeaux. »

La même remarque pourrait être faite pour les corps qui étaient placés au centre d'une pyramide, dont les corridors étaient totalement privés de lumière.

On décrivait les tombes royales de la vallée de Biban - El - Molouk (vallée des rois), auxquelles chaque reine faisait travailler dès le commencement de son règne, ayant soin de faire peindre ou exécuter en bas-relief les principaux événements de sa vie, dans de longues chambres qui se succédaient les unes aux autres, à mesure que son règne se prolongeait.

S'il est des tombes qui se bornent à 2 ou 3 chambres seulement, dont la profondeur n'est en totalité que de 30 ou 40 mètres, il en est qui en ont jusqu'à 400.

### L'ÉGYPTE SOUS LES PTOLÉMÉES

Le III<sup>e</sup> siècle est l'époque des Ptolémées.

Ces rois ne sont pas, comme les Hak qui ont régné avant eux, de simples conquérants, exerçant une autorité brutale; ils ont suivi le mouvement intellectuel qui s'est fait dans le monde et ils ont des prétentions littéraires.

Le premier, Ptolémée Soter, qui veut dire *sauveur*, se pose en messie. C'était déjà une idée régnante que quelqu'un viendrait régénérer le monde, pourquoi pas lui ?

Il règne de 305 à 286, est d'abord gouverneur, puis roi et maître de la Palestine depuis 301, et du Sud de l'Asie Mineure. Il réunit à sa cour des littérateurs, des poètes, des artistes, des savants, il est écrivain lui-même et fonde le Musée et la Bibliothèque d'Alexandrie, sa capitale, qui devint la métropole intellectuelle de l'ancien monde. C'est sous son règne qu'on vit les Israélites affluer à Alexandrie.

Le second Ptolémée est surnommé Philadelphe (qui aime son frère). Pourquoi ce surnom? N'y voit-on pas une préoccupation d'établir « le lien moral », base de l'antique religion, avec l'homme, pour faire ainsi réaction contre l'antique alliance de l'homme avec la femme? Cela semble si bien ainsi que c'est à partir de ce moment que la religion perd sa signification antique.

Ce Ptolémée aurait donc été misogyne. C'était dans l'esprit du temps, cela ne serait pas étonnant. C'est lui que l'on fait intervenir dans la traduction du Pentateuque en grec, la « version des Septante ». Mais cette imputation, due à une lettre apocryphe d'un certain Aristée, ne semble avoir aucune valeur, et l'on croit que cette déplorable traduction a été faite à Alexandrie par des auteurs inconnus qui achevèrent les parties essentielles de leur traduction pendant le second siècle avant notre ère. C'est sous Ptolémée II, vers 270, que Manéthon rédigea ses « Mémoires égyptiens ».

Ptolémée III, en 246, est surnommé *Evergète*, « bienfaiteur ».

Il soumit la Mésopotamie, la Babylonie, et poussa ses conquêtes jusqu'en Bactriane. La neuvième année de son règne parut le *décret de Canope*, promulgué le 7 mars 238 (ce décret fut retrouvé en 1866 et publié par Lepsius).

Celui qui lui succède en 222 joue un rôle important dans l'histoire des luttes de sexes : c'est Ptolémée IV dit *Philopator* (qui aime son père), ainsi surnommé parce que c'est lui qui établit le droit paternel et donna un coup mortel au régime maternel par un simple décret royal, le « prostagma de Philopator ».

En 205, le cinquième Ptolémée monte sur le trône. Il est surnommé Epiphane (illustre). Ces rois sont modestes !..... Il épousa Cléopâtre, fille d'Antiochus III. C'est sous son règne que la Palestine fut perdue pour l'Egypte.

Tous ces Ptolémées prirent part à la lutte religieuse, tous s'adonnèrent au culte de Dionysos qui était une enseigne masculiniste, abandonnant ceux qui défendaient le principe féminin, le culte d'Isis ; cependant, ils faisaient une opposition opiniâtre à la théorie patriarcale de la Grèce.

## PASSAGE DE LA FAMILLE UTÉRINE A LA FAMILLE AGNATIQUE

Ici, nous saisissons sur le fait le passage de la famille utérine (maternelle) à la famille agnatique (paternelle). Dans les autres pays, la transition fut insensible et difficile à préciser. Chez certains peuples, elle n'eut jamais lieu et le régime matriarcal a toujours continué à exister.

Le mariage, considéré comme institution sociale, est une ques-

tion remise en discussion partout, on en étudie les origines, et cette étude amène forcément à chercher quelle fut l'organisation primitive de la famille.

Mais combien est enraciné le préjugé des esprits peu éclairés qui se figurent que *ce qui existe a toujours existé* ! Comme il est difficile à vaincre ! Combien l'idée d'évolution, c'est-à-dire de *changements*, pénètre difficilement chez certains hommes !

Les femmes comprennent mieux la question parce qu'elles sont plus près de la Nature et plus intéressées à ce que la Vérité soit dite. Une d'elles, M<sup>me</sup> Olga de Bezobrazow, a écrit à propos du matriarcat les lignes suivantes :

« D'ailleurs, le matriarcat si répandu dans la haute antiquité existe de nos jours. Il en reste quelques traces parmi certaines peuplades d'Afrique qui, selon le célèbre voyageur Livingstone, sont gouvernées par les femmes.

« A Balouda, au nord du Zambèze, d'après les constatations du même Livingstone, les femmes tiennent en main les rênes du gouvernement ; l'homme est réputé un être inférieur ; privé de droits, il végète dans l'oppression et s'y soumet comme à un ordre de choses naturel.

« Les témoignages de Hodgson sur les Kokches, du lieutenant Stil sur les Hasias, prouvent que, présentement encore, le matriarcat a ses peuples, ses lois, qu'il est le résultat de la tradition attestant le pouvoir dont était revêtue la femme dans les temps éloignés.

« N'est-ce pas l'antique matriarcat qui se révèle encore dans l'usage voulant, à l'île de Sumatra, que le père, quand il lui naît un fils, prenne le nom de ce fils ?

« D'ailleurs, la forme du matriarcat se trouve à des degrés divers dans un grand nombre de peuplades.

« Ainsi, chez les Iroquois, c'est dans la descendance féminine que réside l'hérédité. Chez les Vèdes de l'île de Zelou, la femme est vénérée, la polygamie méprisée. On découvre les traces du matriarcat, d'après P. Mihailoff, chez les Touareg ; là, les femmes seules savent lire et ce sont elles qui conservent les livres sacrés. Ce régime existe encore à Madagascar, chez les tribus Néariennes des Indes, chez celles de l'Indoustan, dans les îles de Fidji et Tonga, en Australie, dans les îles de Marianne et de Caroline, dans l'Amérique du Sud, au milieu des tribus les plus avancées précisément, chez la confédération des

Astèques, en Guyane, en Floride, chez les Gourones, les Dakotas, les Mouskoks, les Delawares. Au sujet de ces derniers, le missionnaire Loskil raconte que, dans leur terrible lutte contre les blancs, les tribus indiennes, voulant se solidariser, choisirent les Delawares comme organisateurs de leur unification. Comment symbolisèrent-ils cet acte ? Ils déclarèrent donner à cette tribu, la plus intelligente des leurs, « la tige de maïs et la truelle en main », et l'appelèrent *la Femme*.

« La forme de l'antique matriarcat était logiquement basée sur cette considération, que la femme est l'élément économique tant psychique que moral du monde.

« Chez les Hindous, on trouve actuellement des groupes familiaux, la « *joint family* », qui rappellent l'organisation matriarcale des premiers temps. »

### DROIT PATERNEL

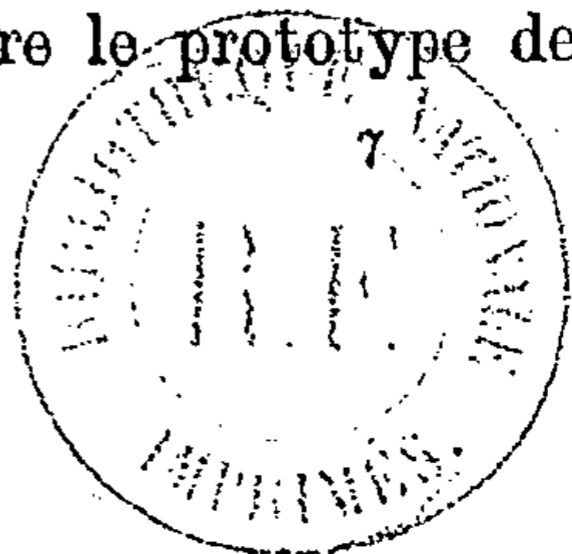
Et M<sup>me</sup> de Bezobrazow, que je continue à citer, dit encore :

« Et la femme qui avait pris l'initiative du progrès, qui participa à la peine du développement de l'humanité dans son enfance, qui y apporta son génie, son courage, son dévouement, écartée, asservie par l'égoïsme de l'homme, en dépit des témoignages de l'humanité et de l'histoire, ne projeta plus les rayons de son intelligence qu'à de rares intervalles.

« La clef de voûte du gouvernement masculin fut le patriarcat. Aucune calamité plus grande ne pouvait survenir pour la femme.

« Nul affront, nulle honte, nul préjudice ne lui furent marchandés dans cet état de choses basé impunément sur l'arbitraire de l'homme et n'ayant pour but que sa satisfaction. La femme fut privée par l'homme de ses qualités d'être humain, alors que l'homme fondait sa supériorité sur la prépondérance qu'il se donnait.

« Le principe de servitude, admis dans la famille, se transmettant de génération en génération, par voie d'hérédité, date de l'origine du patriarcat, qui représente à tous les degrés le « privilège ». La vie patriarcale, la famille du moyen âge, qu'est-ce donc ? La tyrannie du mari, le despotisme du père, la haine entre les enfants, le bonheur en souffrance pour toute la société se reflétant sur chaque génération par une récolte d'immoralité, d'injustice, de guerre. La famille devrait être le prototype de



l'ordre, de l'harmonie sociale. Mais, nous le répétons, pour que cela soit, il faut que la constitution de la famille soit normale, qu'elle soit basée sur la réalité même de la loi morale.

« Le degré d'élévation ou d'abaissement des races en dépendra. Que les relations sociales ou familiales s'établissent, mais sur leur raison d'être pensants, qui est divine. Alors, mais seulement alors, l'amour vrai sera ressenti et compris, la famille deviendra la glorification de l'amour, sa personnification sous toutes ses manifestations.

« Le droit a donné à l'homme la liberté de mal faire et lui a conféré la direction du foyer, la gestion des intérêts généraux, c'est-à-dire a basé la famille sur le vice radical du mensonge. De là, la hiérarchie arbitraire dans l'éducation des fils et des filles.

« Avant d'arriver à l'âge de la connaissance, les enfants sont témoins d'une organisation établie sur l'injustice. L'arbitraire existe pour eux et ne choque pas leur conscience.

« Les lois ont synthétisé la subordination de la femme dans l'humanité, et ont décrété, pour ainsi dire, la supériorité du principe mâle. Qu'est-ce que la supériorité du principe mâle ? Le rôle de générateur attribué à l'homme. Seulement, ni l'anatomie, ni la physiologie ne lui octroient ce principe qui lui est si cher. L'étude du mécanisme cérébral chez la femme n'a, malgré cent modes d'investigation, jamais justifié l'assertion d'infériorité ».

\* \* \*

Pour montrer combien ce régime nouveau était impopulaire, il suffit de rappeler que du mot *ab*, père en hébreu, on fit *abomination*.

Il fallut longtemps pour substituer le régime patrimonial au régime matrimonial. On fit remonter cette substitution à un personnage légendaire appelé Cécrops, pour faire croire que cette idée existait depuis longtemps ; c'est ce personnage irréel et vivant à une date imprécisée qui aurait préconisé l'union conjugale exclusive, cela aurait passé par le mythe de Thésée, puis par l'idée du *père putatif* (supposé), pour arriver enfin à la formule nouvelle résumée dans ces mots : « *connaître son Père* ». Jusque là, l'enfant n'a pas connu son père, il n'a porté que le nom de sa Mère.

Le nouveau régime va s'appeler *Agnatio*, mot qui indiquera les rapports de parenté par les mâles, et c'est sur cette idée nouvelle que va reposer la loi romaine appelée « *Patria potestas* ».

\* \* \*

L'histoire du second siècle avant notre ère nous montre en Egypte une réaction en faveur de la Femme et de la religion Théogonique.

Après Ptolémée Philopator survint Ptolémée Philométor (qui aime sa Mère). Ces surnoms seuls nous font comprendre l'âpreté de la lutte.

Ce roi fit dotation à Onias, fils du Grand-Prêtre Josué, d'un terrain près de Léontopolis pour y bâtir un temple à Hevah. Le sanctuaire de Léontopolis devint si florissant que, suivant le Talmud, celui qui ne l'avait pas vu ne connaissait point la gloire d'Israël.

Il fut fermé après la destruction de Jérusalem, vers l'an 74 de notre ère.

Ptolémée Philométor, qui commença à régner en 180 avant notre ère, est le septième du nom. On dit qu'il épousa sa sœur Cléopâtre II, sans doute parce qu'il fit retour aux usages du régime gynécocratique dans lesquels l'homme qui s'unissait à une femme était appelé « son frère ». Ptolémée fut fait prisonnier par Antiochus IV (en 170). Pendant sa captivité (de 170 à 169), son plus jeune frère régna à sa place. Ce frère était appelé Physcon, « ventru ».

Antiochus devint dans l'imagination populaire le type de l'Anté-Christ. Il ne survécut que trois ans aux débuts de l'insurrection des Macchabées qu'il essaya de faire réprimer par Lysias.

De 164 à 162, Antiochus V, dit *Eupator* (né d'un père illustre), surnom qui indique qu'il se range parmi les défenseurs du droit paternel (Ptolémée VI fut aussi surnommé *Eupator*), fit avec Lysias une expédition heureuse pour lui contre les Juifs.

De 162 à 150, Démétrius I<sup>er</sup> *Soter*, fils de Séleucus, détrôna Eupator. Ces rois ne duraient pas longtemps, et il fut lui-même tué en 150 par l'usurpateur Alexandre Balas, qui épousa en 149 Cléopâtre, fille de Ptolémée VII. Celui-ci fut détrôné en 146 par Démétrius II *Nicator*, qui à son tour épousa Cléopâtre, puis

fut chassé en 144 par Antiochus VI, lequel fut détrôné en 142 par l'usurpateur Tryphon, « voluptueux ».

En 137, Antiochus VII *Sidétès* (chasseur) fit une dernière guerre aux Israélites et conclut la paix avec Hircan (en 133). Démétrius II fut remis sur le trône et régna encore jusqu'en 125. Puis l'empire des Séleucides tomba en décadence.

Si nous avons fatigué le lecteur par cette énumération de noms et de dates, c'est pour faire comprendre que les défenseurs du droit paternel sont tous des gens violents qui se détrônent les uns les autres quand ils ne s'assassinent pas, et le nom usurpateur qu'on leur donne, signifie *qui usurpe* le pouvoir paternel (*usur* — usage, *pator* — père).

Ces hommes étaient considérés comme des spoliateurs du pouvoir féminin ; l'histoire les a glorifiés parce qu'ils furent des vainqueurs heureux.

### DESTRUCTION DES DOCUMENTS SOUS CÉSAR

C'est dans la ville d'Alexandrie que le premier des Ptolémées avait établi, dans un bâtiment situé près de son palais, la fameuse Bibliothèque, tant célèbre. Elle arriva à contenir deux cent mille livres ou rouleaux. Et ce nombre fut augmenté encore, grâce surtout au septième Ptolémée qui faisait saisir et copier tous les livres apportés en Egypte, puis donnait les copies aux propriétaires et gardait les originaux.

On dut créer une seconde Bibliothèque, tant le nombre de livres augmenta. Elle fut établie dans le temple de Sérapis (Sérapéum).

Lors de la prise d'Alexandrie par César, la première Bibliothèque fut incendiée. Mais la seconde Bibliothèque, celle du Sérapéum, échappa à la destruction ; elle fut même augmentée de deux cent mille ouvrages provenant de la Bibliothèque des rois de Pergame, donnée par Antoine à la reine Cléopâtre, au grand chagrin des Romains lettrés. Sous Théodose, cette importante collection fut détruite (en 389) par les sicaires de l'imbécile patriarche Théophile. Elle contenait toute la littérature de la Grèce, de l'Inde, de l'Egypte, de Rome (1).

(1) La destruction a continué pendant tout le moyen âge, et Omar, le plus fougueux et le plus ignorant des disciples de Mahomet, fit brûler pour la troisième fois ce qui restait de la fameuse Bibliothèque d'Alexan-

On ne se contenta pas de brûler les bibliothèques pour faire disparaître les traces du vieux monde, on viola les tombeaux pour en extraire les papyrus qu'ils contenaient. Et non seulement on enleva les papyrus, mais on fit disparaître aussi les corps, restes gênants pour ceux qui avaient changé le sexe des personnages historiques. Mais la profanation des tombes avait été prévue. Le soin que l'on prenait de les soustraire aux recherches le prouve. Ainsi le tombeau de Chéops, trouvé dans les profondeurs de la Pyramide qui porte son nom, était masqué par la surface uniforme du revêtement de granit, de manière à dérouter les profanateurs.

Celui qu'on nous donne comme étant le pharaon Khoufou, de la IV<sup>e</sup> dynastie (dit-on), et qu'on fait vivre environ quatre mille ans avant notre ère, fut extrait de son sarcophage, trouvé vide. A la place du corps on ne trouva qu'un peu de terre. On avait cependant pris mille précautions pour le soustraire aux profanateurs, la haute chambre funéraire du sarcophage était barrée par une plaque et quatre hermes de granit qui en défendaient le vestibule. Nitocris, selon Manéthon, construisit la 3<sup>e</sup> Pyramide, celle qui est appelée Mycérinus. Révillout qui le mentionne renvoie à Hérodote pour les détails qui s'y rapportent.

Les dernières découvertes faites nous apportent des témoignages précieux de la royauté des femmes. M. de Morgan a découvert à Dachour les tombes des princesses Khoumit et Ita, de la XII<sup>e</sup> dynastie. Ces tombes sont intactes, elles contiennent des trésors, diadèmes, bijoux, etc.

Ces découvertes nous donnent des renseignements de la plus haute importance sur l'état social de l'Egypte ancienne. Il ne faut plus qu'un peu de bonne foi et beaucoup de bonne volonté pour reconstituer l'histoire, que les historiens avaient falsifiée !

Quels que soient les efforts faits par eux pour détruire les témoignages du passé, il nous en reste, cependant, assez pour le reconstituer dans ses grandes lignes. C'est qu'il est une chose qu'ils n'ont pas pu détruire, ce sont les lois de la psychologie qui nous révèlent la marche de l'évolution humaine. Et les actes de violence accomplis pour étouffer le passé sont des faits qui, à eux seuls, nous donnent plus d'indications sur ce qu'a été l'homme que bien des livres détruits.

drie. Au temps de Louis XIV, le moine franciscain Vansleeb, avec le secours de quelques moines coptes, brûla un colombier plein de papyrus.

## ORIGINE DE LA CIVILISATION

## LA SCIENCE INTUITIVE

En étudiant les Livres sacrés, écrits dans le passé lointain, nous avons vu que les primitives institutions sociales n'avaient pas été, comme on l'a tant dit, édifiées sur un assemblage de fictions créées par le génie poétique des peuples, mais qu'au milieu des croyances que les mythologies nous ont conservées, on pouvait découvrir l'origine de toutes les lois de la Nature que la science moderne cherche vainement.

L'intuition de la Déesse Toath, primeur de la pensée humaine, conçut magnifiquement l'édifice de l'univers et la loi du *divin* dans la vie, et c'est sur ces connaissances qu'elle posa avec tant de sûreté et de grandeur les bases de toute sagesse. Quand cette belle fleur de féminité se fut fanée, un monument immortel en perpétua le souvenir : le Sphinx.

« Le Sphinx, effigie humaine démesurément agrandie, lève la tête, regarde avec des yeux fixes et sourit ; le sourire de ces lèvres fermées semble garder le mot de l'énigme suprême. C'est la grande figure intimidante.

« Les grands symboles qu'on a cessé de vénérer depuis des millénaires, attirent par leur énormité et leur mystère.

« A l'époque des Romains, ils étaient déjà des symboles au sens perdu, legs d'une antiquité fabuleuse.

« Ce que les hommes du passé ont dû emmagasiner et éterniser de secrètes pensées derrière ce masque mutilé ! » (Loti).

Pour les hommes de son temps, que représentait-il ? « De toutes les images hiéroglyphiques il reste la moins bien déchiffrée ». Les insondables penseurs de l'Égypte symbolisaient tout en d'effroyables figures de dieux à l'usage du peuple non initié. On dit qu'il fut jadis d'une surprenante beauté, le Sphinx, alors que des enduits, des peintures harmonisaient et avivaient son visage et qu'il trônait de tout son haut sur une sorte d'esplanade dallée de longues pierres.

Aujourd'hui, il est presque enseveli dans les sables du désert. Les touristes intimidés baissent la voix comme on fait d'instinct dans les temples !

Toute la grandeur passée est enfouie sous la terre, le Sphinx seul émerge encore.

Le sol s'est élevé de six mètres sur la ville de Thèbes depuis qu'elle est une ville morte. On a entrepris de rétablir l'antique niveau.

Sous les plus vieux temples connus on constate qu'il y en avait d'autres, plus vieux encore et plus massifs, que l'on ne soupçonnait pas et dont l'âge dépasserait huit mille ans.

Celui qui connaît le phénomène extraordinaire de *l'intuition* — cette faculté Divine — qui dans sa plénitude ne s'est manifestée sur la terre que dix fois, celui-là comprendra que la première femme qui en fut favorisée ait établi sur ce *grand fait* un culte et un symbole.

Le symbole, c'est le Sphinx, et l'hymne qu'on lui a consacré rappelle les conditions de l'intuition, l'action du soleil levant quand la tête est tournée vers l'Orient et qu'on occupe une hauteur.

Du temps de l'ancien empire, le Sphinx, dont la face est tournée vers l'Orient, était couronné d'un disque d'or. Quand le soleil du matin jaillissait de la chaîne arabique, son premier rayon allait frapper le disque et le visage du Sphinx, qui resplendissait alors comme un soleil à face humaine, ou comme un dieu auréolé de flammes. Des coups de cymbale et des fanfares retentissaient dans le temple de granit et d'albâtre, aux piliers carrés et nus, et les prêtres vêtus de blanc, montant vers le Sphinx par le dromos en pente douce, entonnaient l'hymne sacré : « Tu t'élèves bienfaisant, Ammon-Râ Harmakouti. — Tu t'éveilles véridique, Seigneur des deux horizons, tu resplendis et tu flamboies, tu sors, tu montes, tu culmines en bienfaiteur. Les Déesses et les hommes s'agenouillent devant cette forme qui est la tienne, ô Seigneur des formes ! Viens vers le pharaon, donne-lui ses mérites dans le ciel, sa puissance sur la terre, — épervier saint à l'aile fulgurante, — phénix aux multiples couleurs, coureur qu'on ne peut atteindre au matin de ses naissances. »

(Cet hymne fut découvert par Grébant et traduit par Maspéro.)

C'est en souvenir de cet événement qu'on a construit des pyramides, afin que, à leur sommet, l'on pût se mettre dans les

conditions qui produisent le phénomène cérébral de l'intuition, si désiré, quand une fois on l'a connu !...

C'est à cause de cette lointaine tradition que, en Egypte, le lion personnifie la *force* du soleil.

Il ne faut pas confondre la signification du mot *force*, employé dans ce cas, avec la force que donne l'intensité musculaire, c'est tout l'opposé.

Le soleil est la source du Principe de vie qui nous anime.

On reconnaît donc au lion un degré d'héliotropisme plus grand que celui qui existe dans les autres animaux, et partant de là on lui attribue toutes sortes de qualités : la magnanimité, la grandeur d'âme, la générosité, la noblesse, etc.

Les radiations solaires sont comparées à des déesses *léontocéphales*, c'est-à-dire à tête de lion, elles personnifient la *force des feux du soleil*. De là vient tout le symbolisme du lion et du Sphinx.

« Le lion est un symbole de lumière », dit M. Mariette. L'horizon céleste d'où émerge le soleil est supporté par deux lions.

Des explications naïves seront données par les non-initiés qui ignorent les antiques réalités. Pour eux le lion est le symbole de la force, de la vigilance, de la noblesse, parce que cet animal est réputé dormir les yeux ouverts. C'est pourquoi on le place devant les grandes portes des temples, et c'est ainsi qu'on explique que dans des avenues précédant les temples se trouvent des rangées de sphinx.

## RÉACTION MASCULINISTE

Les masculinistes répondent au Sphinx, qu'on n'a pas pu détruire, par le symbole de la force musculaire représenté par le bélier-sphinx.

Sous le règne des Prêtres, le sphinx fut appelé *Reb* ou Seigneur ; pour eux il n'y avait point de Sphinx femelle. Ce corps de lion couché était surmonté tantôt d'une tête de lion, tantôt d'une tête de bélier (Ebers).

On lit au chapitre CLXII du *Livre des morts* : « O lion doublement fort qui portes haut la double plume, seigneur de la coiffure divine qui commandes par le fouet, c'est toi qui es le mâle vigoureux par le rayonnement ».

Le Logos, qui est l'expression de l'Esprit féminin, devint dans le système des Hermès *l'esprit de l'univers* ou idéation cosmique.

On va représenter les anciennes Prêtresses (les Pharaons) par des statues d'hommes, en même temps que l'on va cacher les momies des vraies Reines et des vraies Pharaons, on va les mettre dans des cryptes inaccessibles, et, quand on les retrouvera, on ne se doutera pas que ce sont les momies des femmes qui ont régné, et que des hommes statufiés, des hommes de pierre, sont venus remplacer pour effacer leur nom de l'histoire.

### RÉSULTAT SOCIAL DE L'USURPATION SACERDOTALE

C'est pour s'affranchir du travail que les Prêtres de la nouvelle religion instituèrent un nouveau système de castes, au sommet duquel ils placèrent la classe sacerdotale qu'ils exemptèrent de toute charge. Une inscription trouvée dans les ruines de Memphis prouve qu'on reprochait à l'homme son oisiveté, elle dit : « C'est ici la moisson ; quand il travaille, l'homme reste plein de douceur ».

La caste sacerdotale fit un partage nouveau de la terre. Elle s'en adjugea un tiers, le roi en possédait un autre tiers et les guerriers le 3<sup>e</sup> tiers.

Quant aux autres, le peuple, il formait la dernière caste et ne possédait rien.

Le Prêtre recevait dans les temples sa part de fruits et de vin. Cela représentait l'ancienne dîme donnée à la Déesse-Mère, et perpétuée dans l'usage de l'offrande. C'est ainsi que les hommes qui s'emparent du pouvoir sacerdotal renversent l'ordre primitif.

Là où la Femme était tout, elle ne fut plus rien. Les fonctions qui avaient été interdites aux hommes furent interdites aux femmes ; on exigea d'elles des impôts et des servitudes. Tout fut renversé.

L'âge créateur est passé, on copie, on compile, on enjolive, on ne produit plus. C'est l'esprit masculin maintenant qui se manifeste, il est le compilateur, l'enjoliveur.

L'Esprit féminin, qui est créateur, se tait, non pas que la Femme manque d'inspiration, mais parce qu'elle manque de liberté et de sécurité ; l'âge de la souffrance a commencé pour elle, elle est attaquée, elle ne pense plus qu'à se défendre.

Le trouble qu'amena la révolution religieuse en Egypte fut si grand que, pendant le règne funeste de Chéops et de Chéphren, les temples de la Déesse restèrent fermés. A partir de cette époque, l'humanité fut soumise à des orages que, jusqu'alors, elle avait ignorés. Le souvenir de ces temps a été conservé dans la légende de la Déesse Sokar, « celle qui est enfermée dans le cercueil ».

C'est la femme vaincue, mais ayant gardé l'espérance d'un retour à la vie et à la lumière. L'esprit féminin Orus sera surnommé Harpocrate (silence) et représenté avec deux doigts sur la bouche.

Les Déeses qui restent en honneur ne sont plus que des symboles de la génération. On ne reconnaît plus qu'un rôle à la Femme, celui de gestatrice. Mais ces outrages devaient amener une réaction.

\* \* \*

Ce que les Hermès ont fait de la grande Religion égyptienne ? Une caricature ! L'adoration des animaux, des rats, des chats, des éperviers, des crocodiles, mêlée à des superstitions ridicules qu'ont rapportées des historiens masculins : la divinité du bœuf Apis qui, du temps des anciens, était une caricature de l'homme. Cependant, l'antiquité avait connu les Divinités réelles, et l'histoire vraie, avant le *renversement* des choses. Mais depuis tout est travesti, les Hermès ont fait d'Osiris le soleil et d'Isis la lune. Osiris est devenu le Dieu bon, le *Père de la Vie*, la divinité utile aux hommes !

Dans la ville de Kynopolis (aujourd'hui Samalout, la Saka de l'ancienne Egypte), on adorait Anubis, et le chien y était l'un des dieux les plus vénérés. Plutarque raconte une querelle étrange survenue entre les habitants de Kynopolis et ceux de la ville voisine d'Oxyrynchos où l'on adorait le poisson de ce nom. Les premiers ayant eu l'impiété de manger de ce poisson-dieu, leurs voisins, pour se venger d'un tel méfait, n'imaginèrent rien de mieux que de sacrifier dans un banquet tous les chiens qu'ils purent saisir. Juvénal plaisante dans sa XV<sup>e</sup> satire sur une aventure à peu près semblable.

Burnouf, à propos de l'Egypte, reproduit un passage cité par Apulée (Asel., 24); il dit (*Science des religions*, p. 350) :

« Voici la peinture que fait de son état un auteur latin du II<sup>e</sup> siècle : « Notre terre est le temple du monde entier, et pourtant un jour viendra où toute la piété tombera stérile. L'Égypte sera délaissée. Des étrangers remplissant ce pays, les cultes seront négligés et, ce qui est plus dur, la religion, le culte divin verront décréter cette peine : la prohibition. Alors cette terre, où s'élèvent des sanctuaires et des temples, sera pleine de tombeaux et de morts. O Égypte, Égypte, de tes religions il ne restera plus que des fables, incroyables même à nos descendants, il ne restera que des mots gravés sur des pierres et racontant tes actes pieux. Les tombeaux dépasseront de beaucoup en nombre les vivants ; et si quelqu'un survit, à son langage on le reconnaîtra pour Égyptien, à ses actes il semblera étranger. »

### DÉCADENCE DES MYSTÈRES D'ISIS

Mais les femmes se défendent comme elles peuvent, en cachant leur culte dans le plus grand secret.

Cependant, la vieille tradition surnageait, mais on en perdait la signification, et, pour les modernes qui en retrouvent le souvenir, les restes de cette antiquité disparue, ces symboles, ces emblèmes ne signifient plus rien.

Loti, visitant ce qui reste du Temple de Luxor, nous dit ce qu'il a vu : « Des statues colossales à la porte principale tiennent en main cette sorte de croix bouclée (le swastika) qui était en Égypte l'emblème de l'immortalité. » (Il s'agit de l'immortalité des Déesses due à leurs conditions physiologiques. Les modernes en feront la vie éternelle).

Loti dit (*La Mort de Philæ*, p. 224) :

« Et voici ce que symbolise la décision de leur allure : confiants dans ce pauvre hochet qu'ils tiennent en main, ils franchissent d'un pas triomphal le seuil de la mort ». Les hommes ont pris pour eux le symbole du sexe féminin. Il en est bien d'autres aussi, détournés de leur signification première, devenue incompréhensible puisque la science qu'ils exprimaient a disparu, mais le prestige reste et aussi le mystère !

C'est ainsi que les Prêtres d'Isis, les Isiaques, ne mangeaient pas de porc, par chasteté, parce que le porc, c'était l'homme sexuel ; ils ne mangeaient pas non plus de brebis, parce que cet animal

représentait *la femme* victime des passions de l'homme. Toute l'histoire de l'agneau pascal est basée sur ce symbolisme ; ces mêmes prêtres n'usaient point de sel, parce que ce condiment avait représenté l'esprit.

Les Isiaques se rasaient la tête parce qu'ils avaient appris jadis, dans l'enseignement des Prêtresses, que les passions sexuelles font tomber les cheveux de l'homme ; se rasant toute la tête, on ne pouvait pas le constater ; c'est cet usage qui, se modifiant avec le temps, est devenu la tonsure.

Ces Prêtres qu'on appelle *Ision* ne font plus dans les Temples d'Isis que des simulacres sans valeur. Mais ils gardent les fêtes, les *Isies* ou *Isiennes* et *Isitiennes*.

\* \* \*

C'est par la suppression du pouvoir divin de la Femme que commença l'Athéisme.

En effet, la révolution dans les idées et dans les principes de morale qui résulta de la substitution d'un sexe à l'autre, eut pour conséquence de jeter le doute et le discrédit sur tout ce qui, par la suite, se présenta accompagné de l'épithète divine.

Cependant l'antique foi, basée sur une loi de la Nature, avait eu, au début de la vie humaine, une telle force qu'elle sommeillait toujours au fond de la conscience de l'homme. Pour faire comprendre l'état de trouble qui régna dans les esprits depuis cette substitution, je cite les lignes suivantes de M. Leblois (*Les Bibles*, Livre IV, p. 810) :

« La plupart des théologiens d'Egypte croyaient certainement que leur notion de Dieu répondait de tous points à la réalité. Néanmoins, il s'en est trouvé dont la raison n'a point capitulé devant la doctrine officielle. Suivant l'expression de Plutarque, « ils portaient dans leur âme la doctrine sacrée des Dieux, pure de toute superstition et de toute opération téméraire, couvrant ce qui, dans leurs croyances, était noir et obscur, et mettant au jour ce qui était lumineux et brillant ; car ce qui caractérise le serviteur d'Isis, ce n'est ni le vêtement de lin ni la barbe rasée ; le véritable serviteur d'Isis est celui qui, après s'être exactement instruit des choses relatives aux divinités, les soumet à l'examen de la raison et médite sur les vérités qu'elles renferment ».

Le résultat de ces méditations, chez les penseurs égyptiens les

plus sincères, fut que la connaissance parfaite de la Divinité restera toujours un mystère pour l'homme. On pense que c'est ce qu'exprime l'inscription de la statue de Neith à Saïs, que le même Plutarque nous a conservée : « *Je suis tout ce qui a été, qui est et qui sera ; nul mortel n'a encore pu lever le voile qui me couvre* ».

Ce qui équivaut à dire que l'homme ne peut pas connaître la réelle nature de la Femme.

Et, cependant, cette connaissance est ce que la Femme désire le plus, parce que c'est la base de l'entente qu'elle voudrait voir régner entre elle et lui. C'est pour cela que l'enseignement qu'elle donnait avait pour premier précepte : « de croire à la Divinité, de la connaître, de l'aimer, de la servir ». Recommandations restées dans tous les catéchismes, qui tous ont remplacé la vraie Divinité par une chimère incompréhensible.

---

## LES IRANIENS

---

### RÉVOLUTION RELIGIEUSE EN PERSE

Un intérêt puissant s'attache à l'histoire des anciens Perses. Ancêtres de la race Aryenne, dont nous sommes les descendants, ils ont joué un rôle immense dans l'évolution religieuse de l'humanité. Les Ecritures saintes ont fait de leur pays, l'antique *Iran*, le berceau de l'humanité. Nous n'admettons pas ces fables, mais nous affirmons cependant que cette race a eu une influence considérable sur la première civilisation humaine.

Nous avons à en chercher la source.

On nous parle beaucoup des migrations de la race Aryenne qui aurait envahi l'Ouest et le Sud-Est, peuplant une partie de l'Asie Occidentale, l'Europe presque entière, et atteignant jusqu'aux Iles Britanniques et à l'Irlande, dont le nom signifie : Terre des Ires ou Aryas.

Mais aujourd'hui que la grande rectification de l'Histoire est commencée, nous savons que ce n'est pas du Sud qu'est venue la lumière, c'est du Nord. Et nous savons aussi, comme l'explique l'*Origine végétale*, que les nations sont toutes autochtones, la terre ne s'est pas peuplée par des émigrations, il n'y a pas eu d'homme primitif créé par la volonté d'un Dieu-Créateur dans un endroit donné, l'humanité est sortie de la terre végétale, par voie d'évolution, dans tous les pays en même temps.

Donc il faut abandonner la théorie des émigrations de peuples. Mais si les hommes ne se sont pas déplacés en masse, ce qui a circulé, c'est l'idée, c'est la pensée créatrice qui a fait naître des religions et des civilisations. C'est cela que nous avons à étudier, et nous allons encore ici trouver bien des surprises, c'est-à-dire des explications qui renversent totalement les vieux mensonges historiques auxquels on s'était habitué.

\* \*

On raconte qu'à une époque reculée, dont on ne saurait fixer la date, mais que l'on place entre 3.000 et 2.500 ans avant notre ère, le pays d'où sort le fleuve *Amou* ou *Djihoun* (autrefois Oxus) était habité par des tribus Gynécocrates.

Il existait plusieurs groupes, qui, à des époques diverses, se répandirent dans deux directions opposées : un groupe s'en alla vers l'Est, descendant dans la vallée de l'Indus et plus tard dans celle du Gange, où il se mêla aux indigènes pour former le peuple Hindou ; l'autre groupe se répandit sur le plateau qui s'étend de l'Indus à la mer Caspienne et à la plaine de l'Euphrate et du Tigre.

Au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les tribus de ce groupe avaient acquis l'hégémonie sur les autres et leur donnèrent son nom, d'où l'appellation d'*Aryas* qui désigne les Hindous et les Perses, dans les livres de l'Inde. On dit *Airyas* dans les livres de la Perse. Il existait entre ces deux peuples une grande analogie de langue et de croyances.

Deux groupes de tribus se formèrent et devinrent le « nord-iranien » et le « sud-iranien ». C'est du Nord-Iranien que vient l'A-Vesta. Dans le système chronologique des Perses, on donne 3.000 ans de durée au régime gynécocratique pendant lequel « le monde a demeuré en paix ». En effet, tant que dura la théocratie féminine, aucune révolution politique ne se produisit, le calme régna partout, la vie était heureuse et occupée ; l'agitation commença avec l'ambition de l'homme, et c'est après les premiers schismes que l'on vit des aventuriers, mûs par un orgueil funeste, secouer l'autorité morale de la Mère et se jeter dans la voie de la rébellion et du crime. Ce fut environ 20 siècles avant notre ère que cette révolte commença avec *Belochus* à Babylone, *Pradyota* aux Indes.

## LE LIVRE SACRÉ DES PERSES

Le Livre sacré des anciens Iraniens est l'*Avesta*, un ouvrage d'une importance capitale.

Il était totalement inconnu de l'Europe pendant le moyen âge.

C'est *Anquetil-Duperron* qui le fit connaître à la France. Il partit de Paris en 1755 et, après toutes sortes d'aventures, y revint en 1762 avec les manuscrits qu'il avait obtenus des *Destours* (docteurs) *Darobs* et *Kaous*.

Ce ne fut pas sans peine qu'il trouva les possesseurs des livres fameux qu'il cherchait. Les derniers sectateurs, obligés d'émigrer après la destruction de leur religion par les Arabes au VII<sup>e</sup> siècle, étaient allés se réfugier dans la presqu'île de Guzerate, sur la côte occidentale de l'Inde. Ils avaient, naturellement, emporté avec eux leurs Ecritures, qu'ils gardaient précieusement et secrètement, c'est-à-dire qu'ils ne les communiquaient pas au peuple ni aux ennemis de leur religion.

Ce fut à grand'peine qu'*Anquetil-Duperron* parvint à obtenir d'eux que les livres lui soient communiqués. Mais ils refusèrent de livrer les manuscrits et consentirent seulement à les dicter.

Ces anciens Mazdéens sont connus, aujourd'hui, sous le nom de *Parsis* ou *Guèbres*.

Les livres qu'*Anquetil* a pu trouver et traduire sont :

1<sup>o</sup>. — *Le Yaçna*, le plus ancien.

C'est une collection de documents liturgiques composée d'invocations et de litanies, des prières accompagnées d'offrandes. On y trouve cinq *Gâthâs* ou hymnes. Le tout en 72 chapitres nommés *Hâs*.

(Les *gâthâs* sont rédigés dans un dialecte différent de celui des autres livres. *Burnouf* les considère comme les plus anciens morceaux de l'*Avesta*).

2<sup>o</sup>. — *Le Visperad*, ou connaissance de tout.

C'est encore un recueil d'invocations et de litanies. Il est divisé en 27 kards ou portions. C'est le plus étendu des trois.

3<sup>o</sup>. — *Le Vendidad*, qui veut dire « donné contre les deus », livre écrit dans la période de réaction contre les femmes.

Les *Destours* (Docteurs) récitent par cœur le *Vendidad* tout entier.

Il y avait aussi une collection de prières et de formules liturgiques de date plus récente : le *Korda Avesta* ou *Petit Avesta*.

La traduction d'*Anquetil* fut jugée mauvaise par *William Jones* et *Eugène Burnouf*.

Du reste, il avait été induit en erreur par le *Destour* parsi qui lui avait dicté le livre et n'y avait mis que ce qu'il avait voulu.

Et puis, l'Avesta étant déjà une œuvre altérée, il ne fallait donc plus s'attendre à y trouver « le livre primitif ».

La première traduction française de l'Avesta qui soit considérée comme authentique est due à Monseigneur de Harlez, professeur à l'Université de Louvain. Elle parut à Liège en 1875 et 1877 (trois volumes).

L'auteur en a publié, en 1881 une édition revue qui forme le tome V de la Bibliothèque Orientale.

\* \* \*

L'histoire de l'*A-Vesta* est celle de tous les livres sacrés de l'antiquité ; tous ont eu le même sort parce que leur auteur était une femme, une Déesse qu'on a voulu cacher, et la science que ces livres contenaient exposait des Vérités dont on ne voulut plus quand la Direction de la Religion passa au pouvoir des Prêtres.

L'*A-Vesta* fut donc altéré dans la suite des temps.

J'ai donné un résumé de son histoire dans le premier volume de l'*Ère de Vérité*, mais, pour la clarté de ce qui va suivre, il est nécessaire de reproduire ici ce que j'ai dit déjà sur le titre du livre et sur son auteur inconnu.

## LE TITRE DU LIVRE

Anquetil avait traduit l'expression *Zend-Avesta*, qui sert de titre au Livre, par « Parole vivante », « Parole de vie ». Il croyait que *Zend* signifiait vivant, et *Avesta* parole.

Après lui, on a cru longtemps que *Zend* désignait la langue primitive.

D'après Burnouf, *zend* désigne non une langue, mais un livre. Il dérive de *zan* (connaître) et veut dire « explication, commentaire, paraphrase ». Il sert à désigner la traduction pehlvi de l'Avesta : *Avistah va zend*, qui signifie « la loi et son commentaire », la loi et sa traduction, pourrait-on dire.

Quant au mot Avesta, les Parsis le remplacent par *Dîn* (loi), en zend *daîna* d'après Burnouf. Le mot parole est *Mathra*. On dit « la parole d'Ormuzd ».

Les Parsis disent de la parole primitive « langue de Mathra »,

langue de l'Avesta, langue céleste, c'est-à-dire langue créée et parlée par la primitive Divinité.

Notre explication à nous est différente.

Nous remontons plus haut que les traducteurs et les interprètes pehlvis, et nous trouvons ce qu'ils ont ignoré ou ce qu'ils n'ont pas voulu dire. C'est que *A-Vesta*, d'abord, doit s'écrire en deux mots : *A*, article, *Vesta*, nom de la grande Déesse, qui représente l'Esprit symbolisé par le feu.

C'est parce que le titre du livre a cette signification que les prêtres parsis l'ont supprimé et remplacé par le mot *Dîn*.

*Zend a-Vesta* voudrait donc dire : Livre de la connaissance de l'Esprit de la Déesse *Vesta* ou de la *Parole Divine*.

### L'AUTEUR DE L'A-VESTA

Les savants modernes nous disent tous qu'on n'est d'accord ni sur le lieu ni sur le temps où le Mazdéisme parut, ni même sur le nom du législateur sacré.

Il suffit de comparer sur ces divers points la doctrine de Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, et celle de James Darmesteter, *Ormuzd et Ahriman* et surtout l'introduction au *Zend-Avesta* (Annales du Musée Guimet, T. XXI).

Cela n'est pas étonnant. On a caché le nom de l'auteur comme on a caché le titre du livre. Mais nous pouvons facilement le retrouver.

La Perse fut appelée au début *Airiana*, dont on a fait *Eran*, puis *Iran*, l'ancien nom du pays.

Dans l'A-Vesta, on énumère 15 localités excellentes créées par *Ahura-Mazda* (le principe du Bien), et la première s'appelle *Airyana Vaeja* (1). C'est de ce mot *Airiana* que viendra le nom *Airyas*, puis *Aryas*, donné aux Hindous et aux Perses.

Donc on trouve dans le premier *Fargard* du « Vendidad » l'énumération de « quinze lieux excellents » créés par *Ahura-Mazda* (la Divinité Femme).

(1) L'endroit que, dans le Vendidad, on désigne sous le nom de *Airyana Vaejo* et où naquit le législateur originel est appelé, dans la littérature Pourânique, *Shvêta Dvîpa*, *Mont Mèrou*, *demeure de Vishnou*, etc., et dans la Doctrine secrète on l'appelle simplement *la terre des Dévas* sous la Direction de leur chef, *les Esprits de cette planète* (*Doc. Sec.*, t. III, p. 8).

Comment un Dieu cosmique aurait-il créé des tribus sur la Terre ?

Ces colonies sont : 1° *Airyana Væja* ; 2° *Sougdha* ; 3° *Mourou* ; 4° *Bakhdhi* ; 5° *Niça*, etc... La plus occidentale est *Varena* au nord de la Médie, la plus orientale est *Hapta Hendou*.

Diodore de Sicile parle du législateur des *Arianiens*. Dans les anciens livres sanscrits, on les appelle *Aryas* ; dans ceux de la Perse, *Airyas*.

C'est du nom *Airyana* qu'est venu le mot *Airya*, qui désigne le peuple qui suit sa législation.

De tous ces faits nous concluons que l'auteur de l'A-Vesta, qui a donné au pays sa religion, sa législation et son nom, s'appelaient *Aryane*.

Et nous retrouvons ce nom dans la mythologie grecque qui nous dira que, pour se conduire dans le dédale de la science, il faut « le fil d'Ariane », c'est-à-dire la connaissance de l'A-Vesta.

## ARYANE DANS LA MYTHOLOGIE

Quand les Grecs feront leur mythologie, qui a pour but de cacher le rôle de la femme, ils diront qu'Aryane était fille de Minos, que dans le Labyrinthe de Crète Thésée se serait égaré *sans le fil d'Aryane* (c'est-à-dire la Science). Ce qui prouve bien que le Labyrinthe, c'est le symbole de l'erreur, de la parole de mensonge des imposteurs qui sont venus tout embrouiller en supprimant le rôle des femmes et en substituant des Dieux mâles aux antiques Déesses.

Dans les *Mystères*, la danse des jeunes Crétoises imitait les détours du Labyrinthe.

Dans l'Iliade (chant 17), nous lisons : « Vulcain sur l'armure qu'il prépare pour Achille a gravé des épisodes divers ». L'un représente « un chœur semblable à celui que, jadis, dans la vaste Cnosse Dédale forma pour Ariane, à la belle chevelure. Des jeunes gens et des vierges attrayantes se tenaient par la main, frappant du pied la terre, etc... » ; ils forment des danses, des quadrilles, etc...

Une autre légende, non moins mythologique, dit que le héros Thésée avait abandonné Ariane, malgré sa promesse de la placer sur le trône d'Athènes, mais que Bacchus la consola en l'épousant

et lui donna une couronne d'or qui devint plus, tard, une constellation.

Voilà des idées bien masculines...

A Rome, on donne le nom de *Libera* (celle qui libère) à Vénus, à Proserpine, et à Ariane. Et Bacchus, par imitation, se fait appeler *Liber*.

Le mot *Liberté* désignait une divinité féminine allégorique représentée par une femme vêtue de blanc, tenant d'une main un sceptre, et de l'autre un bonnet (qui devint le bonnet phrygien), et ayant près d'elle un joug rompu. Le nom *Libertrites* donné aux Muses semble bien indiquer que c'est par la science des grands Livres sacrés que la femme s'est libérée de la première domination de l'homme.

L'Aryane grecque serait la reine Arètès consacrée comme Déesse. Elle est citée par Bachofen qui dit qu'Eusthate considère son histoire comme une fable. Donc on la discute.

Au ve<sup>e</sup> siècle, les Mages (prêtres) font une revision de certaines parties de l'A-Vesta et racontent les luttes de sexes au point de vue masculiniste. Cela s'appelle « le combat de Vistacpa avec Areiat-Acpa ou Arjaçp ». Ce nom *Areiat*, donné à la femme, semble dériver d'Aryane avec la terminaison *at* ou *et* ou *eth* qui ridiculise les Déeses.

Aryane, selon la fable, chevauche le Léopard qui a sur elle le pouvoir de la suggestion. De tout cela, il est resté le « Lamento d'Aryane ».

## DIANA SURNOM D'ARYANE

Les Parsis remplacent souvent le mot A-Vesta par le mot *Dîn* qui signifie *Loi* en zend (Dîn fait Dîna et Diana), et l'expression *Daena A-Vesta* serait synonyme de Diana.

Diana a donc signifié *la Loi* avant d'être le surnom d'une Déesse. (Comme la loi d'Israël, Ha-Thora, est devenue le surnom de la Déesse Hathor qui en fut l'auteur).

La loi d'Ahoura, « l'esprit Lumière de Diana », paraît constituer le fond du Vendidad.

Diodore de Sicile assure que Diane était singulièrement honorée chez les Perses et que *ces barbares* célébraient encore de

son temps, en son honneur, les mêmes mystères dont elle était l'objet chez les autres nations.

Déjà le nom d'Aryana signifiait *jour, lumière* ; si on le décompose, on trouve que la terminaison *ana* signifie *ancien* et que c'est pour cela qu'elle représente la « lumière ancienne », la science primitive.

Souvent le mot Aryane est remplacé par le mot Ariadné. Pourquoi ?

J'ai dit que cette histoire allait nous réserver des surprises et que nous allions voir la lumière descendre du Nord. En effet, Ariadné est une corruption du nom de la Déesse celtique Arduina qui donna son nom aux Ardennes (1).

Sa statue retrouvée nous la représente avec sa biche et son chien, comme la Diane des bords du Tibre. Arduina était la patronne des chasseurs chez les Eburons (pays de Liège). Elle avait dans le voisinage du Héliou (la Meuse) une chapelle où chacun des affiliés apportait le tribut marqué pour chaque pièce de venaison (Cailleux, *Orig. celt.*, p. 152).

Quand on a mis les Déeses dans le Ciel, Ariadné a été représentée par la *Couronne boréale*, appelée aussi couronne d'Ariadné.

On sait que Diane était adorée à Bubaste dont elle était la grande Déesse.

Et ceci prouverait que ce ne furent pas les Hindous d'abord qui furent Aryens, ce furent les Septentrionaux.

La grande Déesse Nehal-Ennia, qui joue un si grand rôle en Occident, est aussi appelée Diana.

La terre Occidentale était appelée le royaume de Nili, c'est-à-dire de Nehal.

D'autres noms ont été rapprochés de celui d'Aryane, notamment celui d'Arthémise.

M. Cailleux fait venir l'Arthémise persique de Herta-Misse, qui serait devenue Artaei. Et il ajoute : « Arthémis serait le nom de la Sibylle de Delphes, appelée aussi Daphné, nom donné aussi à Diane. Arthémis serait une variante du nom de la reine Arètès » (2).

(1) Les Bouddhistes ont dans la pagode de Jikadzé (Petit Thibet) sept statues qui toutes s'appellent Erdeni (traduction de Arduina).

(2) On a fait d'Arthémise une reine d'Halicarnasse qui se serait distinguée au combat de Salamine. Puis on a donné ce nom à une reine de Carie (iv<sup>e</sup> siècle avant notre ère), célèbre par sa douleur à la mort de Mau-

On nous parle aussi de la fontaine d'Aréthuse où coulait la source sacrée, dans une île de la mer de Sicile (Ogygie). Ce serait encore le souvenir de la même Déesse.

### CURIOSITÉS GÉOGRAPHIQUES

La Déesse Vesta avait des prêtresses, les Vestales. Dans le Nord de l'Europe, elles sont appelées Héliades et vivent sur les bords du Hélion (nom primitif de la Meuse). Les Muses sont les Héliades. Et on donne le nom de Hélos à une ville de Laconie, dont les habitants furent réduits en esclavage par les Spartiates sous le nom d'Ilores ou Hilotes, qui vient de Héliades. Ce sont donc les prêtresses de Vesta, les Vestales, qui devinrent les Ilores. On sait que c'est de ce terme que vient le mot Iliade, qui aurait été au début le récit de la lutte des Amazones contre leurs usurpateurs masculins.

Pour Homère, les enfers sont chez les Cimmériens, mais pour y arriver Ulysse traverse l'Océan, il s'en va faire naufrage sur les côtes d'Ogygie. (Dans l'île d'Ogygie régnait Calypso.)

Le pays des Cimmériens est toujours couvert de neige.

M. Rudberg, qui était Suédois, a mis les Champs Elysées en Suède.

« Les Cimmériens, dit Plutarque, n'étaient qu'une petite partie d'une grande nation, chassée par les Scythes, et qui s'arrêta près du Tanaïs, après avoir traversé l'Asie; cette multitude habitait auparavant les bords de l'Océan, dans les forêts épaisses et sous un ciel ténébreux; là, le pôle est presque à plomb sur la tête; de longs jours et de longues nuits se partagent l'année ».

Dans le Zend-Avesta réformé du temps des Mages, les Zoroastres, on dit que les prêtres kaldéens (Keltos ou Celtes) sont originaires d'un pays où la nuit la plus longue est double du jour le plus court. Sur ces données, Bailly reconnaît que l'auteur désigne le 50<sup>e</sup> degré de latitude.

sole, son mari, et par le monument qu'elle lui éleva, monument connu sous le nom de Mausolée. Tout cela, c'est de l'adaptation masculiniste.

Nous trouvons aussi une capitale *Arthémisium*, au nord de l'Eubée, « célèbre par la perte de la flotte de Xercès », disent les historiens, qui ne veulent connaître que ce qui se rapporte à l'histoire masculine.

En effet, au solstice d'hiver, le jour y est de huit heures et la nuit de seize.

### CURIOSITÉS PHILOLOGIQUES

On ne sait pas dans quelle langue l'A-Vesta a été d'abord écrit.

On nous dit qu'il est resté longtemps oral et s'est transmis de vive voix sans intermédiaire de l'écriture.

Dans les livres qui nous en restent, on trouve des termes pour dire « réciter par cœur » (Darethra), réciter (Marethra), mais il n'y en a pas qui correspondent au mot *écrire* ou *écriture*.

L'alphabet Zend qui a servi pour écrire les manuscrits de l'Avesta est de date récente. On ne connaît pas la première écriture de l'Avesta, sur laquelle les Pehlvis ont fait leur traduction. Les Pehlvis actuels l'ignorent et font remonter leur traduction à l'origine même de l'Avesta, alors qu'elle ne date que du règne de Sapor II (vi<sup>e</sup> siècle de notre ère), au temps d'Abendad. Telle est la date de la dernière transcription de l'Avesta et de sa rédaction en Zend.

Ceci fera comprendre que les idées que nous y puisons ont subi de grandes altérations ; la forme qui leur est donnée en dénature l'esprit, mais le fond primitif de vérité brille malgré tout, sous l'épaisse couche d'erreurs dont on l'a recouvert (1).

Par la langue, par le mythe, par le nom même des Divinités, l'Avesta se rattache à cette période pré-aryenne d'où sont sortis les Védas de l'Inde.

« Je ne doute pas, dit Burnouf, que les fameuses inscriptions qui se trouvent dans les ruines de l'ancienne Isthakar, nommée Persépolis par les Grecs, et dont aucun savant n'a pu encore déchiffrer les caractères, n'appartiennent à la langue dans laquelle étaient écrits originairement les livres sacrés des Perses ».

Je veux faire remarquer que, dans cette citation, une ville consacrée à Isthâr est appelée Isthâ-Kar. Kar signifie demeure dans la langue celtique et on trouve encore en Bretagne des villas appelées Maria-Kar ou Maria-Ker.

Les Grecs appellent Hiérapolis (ville sacrée) la ville où résidait

(1) Le pehlvi est dérivé du chaldaïque (nabathéen) et du tartare cimmérien. C'est la plus ancienne langue de l'Assyrie.

Dercéto. Mais ce ne serait là qu'une copie de ce qu'avaient fait avant eux les Celtes. Fabre d'Olivet nous dit : « D'Istar on fait Ista-Kar, qui devrait être écrit Isdhan-Khair, et veut dire « Ville divine ». Isdhan signifie *Divinité* ou génie dans l'ancienne langue de l'Iran, comme en hongrois. » (A rapprocher du mot Ispahan, qui, croit-on, a fait España).

Mel-Kart, le Baal de Tyr, est simplement Melek-Kart (roi de la Ville). Donc *Kart* signifie ville.

Considérons maintenant que Mel-Kart, c'est Karmel lu à l'envers. Ce qui nous fait penser que le mont Carmel, montagne sacrée de la Phénicie dans la chaîne du Liban, s'écrivait d'abord Karmel. Dans les traditions bretonnes (la Table ronde), on place le vase sacré (le Graal) sur le Liban.

Du mot Carmel dérivent Karma, charme, charmant, et peut être charité et charistie.

Carmen, en latin, signifie : chant, poésie, livre, prédiction, parole magique, enchantement.

M. Oscar Vignon croit que « Zend-da-Vesta » signifie en langue celte « les cent grands gestes ».

Il est bien évident que la langue de l'A-Vesta a été parlée dans le Nord de l'Europe, puisque le nom de l'Irlande signifie « terre des *Ires* ou *Aryas* ».

*Aira* sur les bords de la Lys a fait Arien.

L'ancienne Arie (Iran) avait une capitale qui se nommait *Te Iran*, d'où l'on a fait Téhéran.

Maintenant, si l'on me dit que le zend est un dialecte du sanscrit, je répondrai que je crois que ces deux langues viennent toutes les deux de l'ancien Celte.

## LA THÉOCRATIE FÉMININE DANS L'A-VESTA

L'Avesta nous fait reconnaître dans Ahoura-Mazda un principe d'antériorité sociale et de suprématie morale. Sa parole véridique, sa *révélation*, est l'*honover* (la vérité). Elle enseigna la première science. Plus tard, quand l'erreur, le mensonge entra dans le monde avec son ennemi Ahriman, elle le confondit par sa parole de Vérité. Lorsqu'au commencement Ahoura-Mazda eut prononcé une fois ce saint, ce fort *honover*, les membres d'Ahriman furent brisés de frayeur ; elle le prononça deux fois,

Ahriman tomba sur ses genoux ; elle le prononça vingt-et-une fois, Ahriman fut abattu et lié pour la durée du premier âge. (Ce sont les vingt-et-un livres dont se compose l'Avesta.)

L'*honover* se confond perpétuellement et s'identifie avec l'Arbre de la vie, « le *hom* qui éloigne la mort ».

Ahoura-Mazda est le principe de la vie et de la science. De ce nom, les Grecs ont fait *Ὀρομωζδης* et les Perses modernes *Ormuzd*.

Burnouf dit : « En Perse, on donnait le nom de *Ahura* non seulement à *Ormuzd*, mais aussi à tous les Amschaspands ou esprits purs et même aux puissances d'un ordre inférieur (c'est-à-dire ayant la pureté constitutionnelle du sexe féminin).

« Ce mot *Ahura* vient de *Ahu*, la vie, et de la terminaison d'adjectif *ra*. Il signifie *qui a* ou *qui donne* la vie, celui qui est un principe de vie pour soi-même ou pour les autres (la Mère). C'est le mot védique *Asura* ; les Asuras sont devenus des diables cornus chez les Indiens. » (Burnouf, *Science des Religions*, p. 170).

Nous savons, par les prières qu'on adresse à Ahura-Mazda, que cette Divinité ne peut être qu'une femme. Parmi les plus anciennes parties de l'A-Vesta se trouve la prière *Airyana ichya*.

C'est *Ahoura-Mazda* qui dit : « Je suis celle qui suis ». Les prêtres ont mis celui pour celle.

Le mot Ahoura ou Asura, qui veut dire « vivant d'une vie spirituelle », est un mot que l'on retrouve à chaque instant dans l'histoire de l'antiquité, d'abord comme un titre glorieux, puis comme une ironie, une expression railleuse, quand les hommes se révoltent contre l'esprit féminin.

« Asura » paraît avoir une origine sanscrite, c'est d'abord un titre de noblesse ; on l'écrit Ashoura ou Ahoura. Il semble se confondre à l'origine avec Aishah (la femme). En Assyrie, Ashur et Asherah en dérivent.

Ce nom servit à faire la désignation du grand continent asiatique : Asie, « Terre des Déesses ».

Chez les Iraniens, on mettait « Ahoura » devant les noms propres, comme aux Indes on mettait *Dêvî* ou *Çrî*. Dans le persan moderne, nous trouvons que « Ahoura » est devenu « houri » ; en arabe, « houria ».

C'est du mot Asura que l'on fit Assyrie, puis Syrie.

Nous retrouvons, plus tard, le mot altéré devenu en grec « Seiren » dont on a fait *sérénité*, autre titre de noblesse, puis en

latin *Sirena*, qui reste toujours un titre de supériorité féminine.

Et si nous continuons à suivre ces altérations, nous allons voir que Sirène est devenu Irène.

Le nom de Mazda (grande) est presque toujours précédé de « Ahoura ». On dit « Ahoura-Mazda » et par contraction Ahouramazda, qui dans la langue vulgaire devient Oromaze, lequel se transforme encore et finit par devenir Ormuzd.

### LE CULTE DE VESTA

Le culte de Vesta, c'est la religion de l'Esprit symbolisée par le Feu Sacré. Et qu'est-ce que le Feu Sacré ? C'est l'Agni, le feu purificateur, l'amour sacré, source de la vie et de la pensée, qui confère à la femme la sagesse devant laquelle il faut s'incliner.

C'est cette connaissance qui est la base de l'unité religieuse des races âryennes, qui proclament hautement que toutes les vertus du sexe féminin se résument dans un mot : l'amour.

Le foyer domestique en est le centre. C'est de là qu'ont rayonné les grandes religions de la terre. C'est pour cela qu'on représente le culte de Vesta comme une manifestation intime d'abord et réduite à une famille, dans laquelle une Mère, source de l'amour divin, est la manifestation vivante de l'esprit.

Burnouf dit : « Agni, le feu de l'amour, est omniscient, connaît les origines, les races divines, les hommes et leurs secrets ».

C'est cette connaissance *des réalités* qui fait de la Mère le temple sacré qu'on vénère. Mais le culte de Vesta franchira les limites de la primitive famille pendant que le premier groupe, s'élargissant, deviendra ce que, en Grèce, on appelait une *phratricie*, réunion de frères vivant en commun sous l'autorité spirituelle d'une Mère, *qui sait et qui enseigne*.

Ces petites sociétés devinrent des tribus ; les tribus devinrent des cités. Et en même temps que s'agrandissait le groupement, s'amplifiait le prestige du *Feu sacré*, c'est-à-dire de l'Esprit divin, qui n'a jamais cessé de rayonner partout où il y eut une Mère.

Chaque Cité avait sa Déesse-Mère et son foyer sacré (temple, collège, église), qui était regardé dans ces temps bienheureux comme la partie essentielle et vitale de la cité tout entière, celle dont la conservation importait principalement au salut de la collectivité.

A Rome, la tribu prend le nom de Curie et adopte le culte de Vesta à une époque que nous ne pouvons pas préciser, mais qui devait être fort antique, puisque la tradition donnait une Vestale pour mère à Romulus.

On trouve à Rome l'institution du collège des Vestales et plusieurs temples dédiés à Vesta dans des temps très reculés. De plus, on conserve dans ces temples ce qu'on appelle le *Palladium*, c'est-à-dire la science du Livre sacré, comme un dépôt qui doit être religieusement gardé et honoré.

Ainsi donc la famille primitive organisa la Société tout entière à son image ; partout elle introduisit ses institutions, elle pénétra tout de son esprit ; ce qui est une grande leçon sur la force des sentiments de la vraie famille, celle qui se groupe autour du foyer sacré de l'Esprit divin.

Burnouf dit encore : « *Agni est conçu comme le sein maternel* ».

Tant que les primitives idées religieuses conservèrent quelque force, la nécessité d'un foyer commun s'opposait à toute extension démesurée de la cité. C'est ainsi que la Grèce entière resta sous le régime maternel jusqu'à son asservissement.

En second lieu, de même que la famille reconnaît une autorité absolue dans la Mère, la cité conserva toujours dans son régime intérieur quelque chose de l'autorité morale de l'Esprit.

Mais le dualisme humain suivait sa double évolution. Il y eut des hommes qui considérèrent la science et surtout la morale comme tyrannique et oppressive de leur liberté. Et c'est ce qui introduisit dans la primitive famille un esprit de défiance et d'exclusion à l'égard de ceux qui perdaient la foi et le respect et qu'on considérait alors comme des étrangers. Aux yeux des fidèles, c'était un ennemi (*hostis*) ; ainsi l'appelle le plus vieux monument qui a été conservé de la tradition romaine : *la loi des douze tables*.

La religion du foyer, le culte de Vesta, a fait la force de la Société ancienne matriarcale, elle a été la source des institutions qui ont fait vivre l'humanité, elle a dicté une loi morale qui montrait la différence des deux natures masculine et féminine et établissait les lois sociales sur cette différence, donnant à la fille le foyer, c'est-à-dire le domaine où sa mission maternelle devait s'accomplir. Si bien que toute la constitution de la famille antique peut être rattachée au culte de Vesta.

C'est cette continuation du rayonnement de l'Esprit que

représentera l'entretien du Feu sacré, qu'aucune femme ne doit laisser éteindre en elle.

De cette idée naîtra un enseignement donné par des femmes consacrées au culte de Vesta, les Vestales, qui doivent préserver l'Esprit de Vérité de toute contagion étrangère ; c'est pour cela qu'on leur défend de subir la suggestion mensongère des hommes qui suivent la voie de l'erreur.

Et ceci nous explique l'origine de l'idée de sainteté attachée à la Virginité.

Frédérica Brémer dit (Hertha, p. 19) :

« Dans les temps anciens, on croyait qu'il y avait quelque chose de grand et de profond dans la Femme, qui ne pouvait se développer qu'autant qu'elle restait seule. Alors les femmes étaient prêtresses. Cette croyance est maintenant perdue ».

## SABÉISME

Mais si les femmes rejettent la domination de l'erreur, elles veulent cependant l'obéissance aux lois de la nature, et la première loi qui s'impose à elles, c'est la maternité.

La réglementation des unions est un grand chapitre de la religion naturelle. Chez les Iraniens, comme dans toutes les autres contrées, une loi morale fixe la discipline des unions. Pour éviter les abus dont les femmes ont tant souffert dans la période antérieure, les unions ne seront permises qu'un jour par semaine, et s'effectueront dans un endroit consacré.

« La pureté de pensée, la pureté de parole, la pureté d'action sont indispensables pour rejoindre les Dévas », disait l'ancien A-Vesta ; et il ajoutait : « Avoir le plus haut idéal devant soi et s'efforcer incessamment de s'y élever ».

Ce haut idéal, c'est la communion des esprits et des cœurs.

Nous avons vu plus haut qu'on recommande aux fidèles d'être purs de corps et d'âme, pour se présenter devant la Déesse.

Ils observaient la loi, qui semble avoir été générale, de la consécration hebdomadaire, c'est-à-dire l'abstinence pendant les six jours de la semaine, le septième étant donné à la Déesse.

C'est ce septième jour, appelé Sabbat, sabado ou sapta, qui donne son nom au culte des anciens Iraniens.

Les Sabéens avaient donc l'habitude de se *purifier* une fois par semaine pour se présenter à la Déesse, et les ablutions sont appelées *sobba* (abluer, laver, purifier).

De *sobba* on fera *Sabéens*, mot qui servira à désigner ceux qui observent cette coutume. C'est ainsi que le mot *Sabéisme* servira à désigner la religion de l'A-Vesta.

C'est de *sobba* qu'est venu le mot *sabbat*, jour consacré à la Divinité, et aussi *sabado* (samedi en espagnol).

Mais on en fait dériver aussi le mot *Sabæus*, *encens*, ce qui nous ramène à l'idée du culte.

Du reste, le caractère sacré de cette rencontre va être le fond même de la morale religieuse.

On donne le nom de *Saba* à une ville de l'Arabie Heureuse où les unions se faisaient, et nous trouvons une nation scythique d'origine iranienne appelée *Saca*. Là, la terminaison du mot est modifiée, et cela va nous servir à expliquer l'origine d'une expression devenue universelle ; c'est le mot *sacré* qui signifie à la fois *caché* et *sanctifié*.

Si nous voulions citer tous les mots qui en dérivent, il nous faudrait copier des pages du dictionnaire ; rappelons-en seulement quelques-uns.

**SACRO** : consacrer. *Sacrare fœdus*. Jurer une alliance.

*Sacrare diem jejunio*. Sanctifier un jour par le jeûne. Immortaliser ; réserver à ; dévouer à un Dieu ; maudire.

**SACROSANCTUS** : inviolable.

**SACRUM** : chose sacrée, vases, objets de culte, cérémonie religieuse. *Nec fas est accendi sacrum...* « Et il n'est pas permis d'allumer le feu du temple ». Rite, culte, sacrifices particuliers, culte domestique, culte des Muses, offrandes, consécration, sanctuaire, caractère sacré, sainteté.

**SAGELLUM** : diminutif de *sacrum*. Petite enceinte consacrée.

**SACER**, *cra*, *crum*, dont on a fait *cachier* (sup. *sacerrimus*) : sacré, opposé à profane. *Sacra profanaque omnia*. Le sacré et le profane. Saint, divin, auguste (en parlant des divinités), sacré, ce qui leur est cher, vénérable, inviolable, dévoué à une divinité. Dans les imprécations, maudit, exécration, abominable.

**SACERDOS** : prêtre, prêtresse.

**SACERDOTALIS** : sacerdotal.

SACERDOTIUM : sacerdoce.

SACRUM : os sacré.

SACRAMENTUM : serment.

SACRARIUM : chapelle, oratoire, sanctuaire, temple, endroit sacré. Asile inviolable.

SACRATUS : consacré, sanctifié, vénérable, auguste.

SACRIFER, *sacrifera* : qui porte les choses sacrées.

SACRIFICALIS : qui concerne les sacrifices.

SACRIFICATIO : cérémonies du culte.

SACRIFICATUS : sacrifié, immolé.

SACRIFICIUM : sacrifice.

SACRIFICIO : offrir un sacrifice.

SACRIFICULUS : prêtre subalterne (*sub*, sous, *alter*, un autre).

SACRIFICUS : qui sacrifie (du prêtre).

SACRILEGIUM (de *sacra*, choses sacrées, et *legein*, ramasser) : sacrilège, profanation, impiété.

*Damnare aliquem sacrilegii* : condamner quelqu'un comme sacrilège. Vol, objet volé.

« Pas de sacrifice sans prière et sans préparation spéciale », disait-on.

En effet, le jeune homme qui veut se rapprocher de la Déesse qu'il aime, *se purifie* d'abord, c'est-à-dire se livre à des soins corporels afin de paraître « plus agréable à la Divinité ».

Cette purification qui précède le « sacrifice » sera réglée par les rites qui expliquent avec grands détails les soins de propreté que les religions primitives imposaient. C'était la première condition pour s'approcher de la Divinité.

La seconde était un état de sainteté appelé *gods* ; ce qui veut dire que moralement il devait se rendre digne d'Elle. C'est cet état que les prêtres prétendent donner par la confession.

Après ces conditions remplies, l'homme implorait la *charité* divine. Et si nous cherchons l'origine de ce mot, nous la trouvons dans la racine *ghar*, un mot âryen, qui signifie *Désir*, amour, ce qui charme, ce qui brille, et aussi corps gras ou onctueux.

Voilà bien des significations dont on sent facilement l'enchaînement. Enfin, de cette même racine *ghar*, nous verrons se former un verbe grec dont le sens est *se réjouir* et qui servira à faire le mot *eucharistie*.

Il y a donc une parenté étymologique entre *charité* et *charistie* (*eu* signifie bien), et tous deux expriment le désir, l'amour.

Le sacrifice, tel qu'il était compris dans les religions primitives, signifiait : « ce que l'homme et la femme sacrifient de leur être pour faire la vie de l'enfant ».

Le sacrifice masculin était donc différent du sacrifice féminin tant au point de vue physiologique et chimique qu'au point de vue moral.

Si nous remontons aux étymologies, nous voyons que le mot primitif qui désigne le sacrifice, *hu*, signifie *projicere*, *libare*. Il est dérivé de *havis*, *homa*, que l'on traduit par « beurre clarifié ». C'est la sécrétion masculine.

Plus tard, le *homa* deviendra *hôtra*, dont on fera *hostia*. On appelait le sacrificateur *hôtar*, celui qui verse. On appelait l'organe qui produit la sécrétion *guhû*, que dans le Dictionnaire de *M. Pictet* on traduit naïvement par *cuiller qui sert aux libations*. Enfin on appelait *ahâva*, vase pour verser, l'endroit où la libation était projetée. Dans le Rig-Véda, les offrandes liquides sont appelées *havis*, *agya*, *sarpis*, *sôma*, *drapsa*, etc...

On appelait aussi le sacrifice *Adhvara*, mot qui veut dire en sanscrit : « ce qui ne doit pas être troublé ou interrompu ».

La racine *su*, en zend *hu*, s'applique dans les Védas et l'Avesta à l'action d'extraire par la pression le suc de l'Asclépiade, pour en composer le *sôma* ou *haôma*, la liqueur sacrée offerte aux Déesses, et personnifiée elle-même (par les masculinistes) comme une Divinité.

Toute la symbolique antique est dissimulée derrière des mots à double entente qui, dans leur acception familière, se rapportent à la nourriture. Ainsi on dira : « Les humains (hommes) se nourrissent des fruits de la Terre, les Divins (femmes) ne mangent pas, leur nourriture est céleste ». Pour comprendre ceci, il faut savoir que *manger* signifie *projicere*.

On nous dit aussi, à propos du mot *libation*, que c'est une cérémonie religieuse qui consiste à remplir un vase de vin ou de lait, qu'on répandait après y avoir goûté.

## ENCORE DES CURIOSITÉS PHILOLOGIQUES

Nous venons de voir que du mot Sabéen dérivait le mot Sobba qui indiquait les ablutions. Rapprochons-les du mot *Baedt*,

(bain sacré), dont on a fait *baptême*. Baedtow, terre du baptême, est devenu Batow, puis Batave.

Quand on a transporté à l'âme ce qui appartient au corps, on a dit que le baptême effaçait les taches de l'âme.

Le fleuve dans lequel se prend le bain sacré est appelé *Sabus*, mot qui deviendra Sambre. (Cailleux, *Or. celt.*, p. 424) (1).

*Sabus* et *Hélion* sont devenus Sambre-et-Meuse.

Dans le pays des *Sabins* et dans la région de *Sabus*, vivait la Déesse connue sous le nom d'Arduina (Cailleux, p. 152). Elle était surnommée *Ennia*, ce qui signifie Déesse de l'Unité baptismale (*Aïno, eine, un*).

Sur les bords du *Hélion* et du *Sabus* sont des enceintes cyclopéennes. Ces castels, dans la langue du pays, sont appelés *Vest*. Rappelons-nous qu'on appela Vestales les *Héliades*, les *Sabines* qu'on y formait à la Vertu (Cailleux, p. 151).

C'est de Saba que tirent leur nom les Sabins de Rome, qui se disaient de la race des Spartiates, frères des Israélites et descendants d'Abraham.

Saba fait Sébaste (Ville des purs), d'où le nom de *Sevista anahita*, donné à la Déesse aryenne. On y ajoute *sar* ou *soura* qui est un titre. (Soura, c'est Ahura).

## LA SCIENCE DE L'AVESTA.

*Justin* parle des Iraniennes en les appelant « les Prêtresses du soleil », parce que la cosmologie faisait l'objet d'un enseignement donné dans leurs Mystères.

Dans leurs temples se trouvaient des sphères évidées composées de cercles d'or qui tournaient au lever du soleil.

On les voit encore à Oulam, où les Guébres ont un temple (Rabbi Benjamin).

La traduction nous parle des huit *principes* attachés à chacune des sphères. L'A-Vesta les appelle des Amschaspands. Ce sont les principes de vie qui forment le septénaire (les Elohim des Hébreux). Les prêtres ignorants les ont appelés les sept cieux

(1) Sedja-toba, mot celtique qui signifie *baptême* (toba, tub). C'est le nom donné au Rhin. Sedja, de sitte, *discipline*; sittones, discipliné, éthiopien, druide. Taube, baptême. (Dictionnaire Celtique).

A rapprocher des mots sabio, savant, et aussi savon.

et ont dit que c'était sept manières de voir le ciel suivant les sept positions que la terre a occupées.

En réalité, ce sont les principes chimiques qui donnent leur couleur aux astres incandescents et forment autour des planètes des zones colorées que l'arc-en-ciel nous révèle. Il est bien évident que l'aspect du ciel change pour ceux qui l'observent suivant la place qu'ils occupent sur la terre, puisque dans l'hémisphère austral on voit des étoiles qu'on ne voit pas dans l'hémisphère boréal.

Dupuis, dans son *Origine de tous les cultes*, nous parle d'un temple de Ceylan dans lequel on représente les sept corps actifs de l'Univers. (Voir Dupuis, *Origine de tous les cultes*, p. 31, 2<sup>e</sup> colonne).

Dans le même ouvrage, il est parlé des Arrakanas, qui ont un temple élevé à la Lumière, sous le nom de temple des *atomes du soleil*.

Donc, on savait que la radiation solaire est atomique. Bien plus, on connaissait ses propriétés chimiques, puisque dans l'A-Vesta il est dit : « Les astres qui sont germes de l'eau, germe de la terre, germe des astres ».

Tout cela est en concordance parfaite avec la science que nous reconstituons.

\* \* \*

Mais, comme partout, la Cosmogonie fut confondue avec la vie psychique, quand les Prêtres cachèrent dans leurs Mystères la loi des sexes.

Alors on mêla, avec l'intention d'égarer les esprits, le *Feu Sacré* de la Déesse, la lumière de son Esprit, qui avait été symbolisée par le Soleil, avec le feu physique dont parlait la Cosmographie.

Les Mages confondirent volontairement le symbole moral avec la représentation physique.

Cependant, quelques-uns disent qu'ils n'adorent pas le Soleil, mais qu'ils adorent *celui* dont la tente est dans le Soleil.

Le Soleil reste le symbole de l'Esprit, du feu sacré, pour les plus savants, mais celui qui sera ainsi représenté prendra le sexe masculin, naturellement.

C'est Persée qui masculinisa la Perse en y apportant la *Magie noire*. Alors, tout devint absurde et incohérent. Qu'on en juge :

C'est *M. Charma*, dans un ouvrage intitulé *La Perse* (p. 478), qui va nous dire ceci :

« Le feu sacré sera soigneusement entretenu ; on ne manquera pas d'y verser des parfums à la dernière prière du jour, c'est-à-dire à minuit ; que jamais une goutte d'eau ne l'éteigne. Lorsqu'un incendie s'allume, les fidèles jettent dans les flammes des pierres, des tuiles, de la terre. Ils coupent la charpente des maisons, et obligent le feu à s'éteindre en quelque sorte lui-même sous les ruines dont il se couvre, mais ce n'est pas avec de l'eau qu'ils se permettraient de l'éteindre. Le souffle de l'homme est impur ; pour ne pas souiller le feu devant lequel on prie, on ne s'en approche jamais sans se couvrir les narines et la bouche d'un linge double de 6 à 7 pouces carrés, qu'on attache derrière la tête avec le cordon qui y tient. Le linge s'appelle *Penom*. On n'éteint pas sa lumière comme nous le faisons, en la frappant de son haleine, mais en agitant l'air avec sa main ou avec un éventail ».

D'autre part, *Strabon* nous dit :

« A quelque Dieu qu'un Perse sacrifiât, il commençait avant toutes choses par adresser des prières au *feu sacré éternel*, que les Mages entretenaient sur un autel près duquel ils prononçaient des paroles mystiques et entonnaient des chants sacrés ».

Parmi ces paroles mystiques, il y avait celle-ci : « Seigneur feu, nourris-toi » (formule conservée par *Maxime de Tyr*).

\* \* \*

Mais cette grande religion qu'on appelle « Religion astrale », « *Religion solaire ou héliaque*, » enseigne encore d'autres vérités, notamment ceci : Deux grandes causes règnent dans l'univers, *Zervane* et *Akéréne*.

*Akéréne*, l'espace sans limite, c'est l'Ether universel (sans limite) appelé par les Hindous *Akâsha*, d'où on a fait *Akarana*, état inactif de la substance universelle.

Nous l'appelons l'Ether-Azote, parce que les modernes ont appelé « azote » ce que l'antiquité appelait *ether*.

Quant au principe appelé *Zervane*, « le temps sans borne », c'est la force éternelle représentée par la radiation des astres

incandescents. C'est la cause des causes, celle qui régit l'Univers, dirige toute la physique cosmique, et crée la vie en fécondant le principe passif, l'Akéréné, la présubstance primordiale.

On trouve dans le *Sharistha* que lorsque la puissance suprême (Zervane) organisa la matière de l'Univers, elle envoya sa volonté sous la forme d'une lumière éclatante, façon incompréhensible d'exprimer que la radiation, qui est la force, fait la lumière.

Cette puissance cosmique engendre l'« Etre absolu dans l'Excellence », la Divinité terrestre *Ahura-Mazda*, accompagnée d'autres types immortels, les *Ferouers* ou *Frayashis*, qui sont des *Esprits* incarnés dans des corps mortels. Ceci vient de l'altération des textes.

Il ne faut pas entendre par là que les esprits peuvent être séparés des corps. L'esprit, en nous, est le résultat de la somme totale de notre influx nerveux. Quand on a dit qu'il était *immortel*, on a entendu par là que la somme de vie qu'il représente n'était pas diminuée par les actes sexuels. C'est pour cacher cette loi qu'on a inventé un Esprit immortel existant hors de nous.

D'altération en altération, les conceptions primitives arrivent à représenter des idées qui n'ont plus aucun rapport avec la Vérité simple qu'elles ont exprimée au début.

Ainsi, *M. Hanway* nous dit : « Le trône de *Dieu* est dans le Soleil, disent les Perses, de là leur vénération pour cet astre ».

Les Perses ne voulaient pas qu'on personnifiât les dieux depuis qu'on avait mis dans l'ombre le nom de la Grande Déesse *Vesta*. Alors on créait pour les remplacer toutes sortes de figures bizarres.

*M. Charma* nous dit : « Le temps sans borne et le temps limité nous sont parfois représentés par les livres saints sous la figure d'un oiseau ».

En général, on regardait les oiseaux comme les interprètes de la Divinité parce que, fendant les airs, ils paraissent monter de la terre au ciel, ou descendre du ciel sur la terre. A Babylone, les Mages en nourrissaient quelques-uns, qu'ils tenaient enfermés dans des cages d'or et qu'ils appelaient *langues*, ou même *langue des Dieux* (*La Perse*, p. 455).

C'est l'origine des langues de feu, parce que la langue a la forme de la flamme, ou parce que la radiation solaire parle à l'esprit en le vivifiant, comme la langue parle à l'oreille.

Et c'est ainsi qu'on arrive à confondre la puissance spirituelle de la Déesse vivante avec la puissance physique du Soleil. Comme en même temps on changeait les noms, on arriva à faire une mythologie sans fondement.

Ainsi on nous dit que : *Ormuzd, l'Asura des temps primitifs, est le premier des Amschaspands*. Mais au-dessus de ce dieu personnel et vivant, agent suprême de la création (maternelle) et ordonnateur du monde (elle est dite : grand architecte), se trouve l'être absolu et impersonnel (le soleil) dans l'unité duquel tous les êtres vivants et Ormuzd même se résolvent.

Cette dernière phrase, qui indique une vérité, nous montre comment on a mêlé la vérité et l'erreur.

### L'ORIGINE DES ÊTRES ORGANISÉS

La Genèse naturelle opérée par le Principe de Vie qui règne dans l'Univers, est racontée dans l'Avesta. Mais la rédaction que nous en avons date d'une époque relativement récente et a été révisée par des prêtres qui ont confondu Ormuzd avec Zervane, la Déesse avec la radiation solaire, parce que ces deux principes sont générateurs, mais de façons bien différentes.

Zervane, la force cosmique, crée le germe de la vie à la surface terrestre. Ormuzd, la Femme, la renouvelle, la perpétue. Elle est dite « le corps des corps » (le corps qui engendre les corps) ; mais comme elle est en même temps « la grande lumière, la grande intelligence », on la confond avec le Soleil, et comme l'organisation sociale émane d'Elle, on dit que « l'Univers est son émanation ».

Pour comprendre l'antiquité, il faut savoir faire la part de l'exagération et surtout de la confusion faite entre la Divinité terrestre et le principe cosmique.

Donc on attribue à Ormuzd ce qui vient du Soleil et on dit :

« En trente jours (30 époques), Ormuzd, secondé par les Amschaspands (1), produisit trente espèces d'arbres fruitiers qui crurent sur la Terre comme le cheveu croît sur la tête de l'homme.

(1) Les sept Amschaspands ont été à l'origine les sept forces cosmiques qui régissaient l'univers, les principes chimiques générateurs des couleurs et des vies formant un septénaire. Dans la deuxième période religieuse, celle du magisme des Prêtres, on en a fait des intelligences célestes, sept

« En 80 jours, moi, Ormuzd, aidé des Amschaspands, j'ai bien travaillé, j'ai donné les animaux.

« Les premiers animaux passèrent, sans prendre aucune nourriture, mille jours et mille nuits (transition entre la vie végétale et la vie animale). Ce temps expiré, ils se mirent à boire de l'eau, ensuite ils mangèrent des plantes ».

#### Apparition de l'homme :

« En 75 jours, moi, Ormuzd, aidé des Amschaspands, j'ai bien travaillé, j'ai donné l'homme.

« Le premier homme, Kaïomortz, avait la peau blanche, le teint brillant, et des yeux avec lesquels *il regardait en haut* ».

Ceci indique la station renversée de l'arbre qui donne aux yeux la position *uranoscope*, que gardent certains animaux inférieurs, tels les céphalopodes.

La peau blanche et brillante, c'est l'écorce décortiquée.

« De sa semence, après 40 ans, sortit un arbre à 15 feuilles ». C'est-à-dire 15 bourgeons axillaires, cinq pour chacun des trois centres végétatifs : la tige médiane et les deux ramifications latérales. C'était donc un arbre ramifié en quinconce (les botanistes appellent ainsi l'arbre qui donne cinq feuilles dans un tour de spire, à l'extrémité des branches), d'où nos cinq doigts.

« Cet arbre qui portait pour fruits 10 espèces d'hommes, figurait par chacun de ses fruits deux corps (mâle et femelle) disposés de manière que l'un avait la main dans l'oreille de l'autre. (C'est-à-dire tournés l'un vis-à-vis de l'autre, allusion grossière des prêtres).

« Ces corps étaient si étroitement liés qu'on ne voyait pas quel était le mâle, quelle était la femelle. Lorsque le premier de ces groupes eut quitté entièrement sa forme d'arbre pour prendre celle d'homme, l'âme, qui avait été créée avant le corps, s'y mêla ; Meschia et Meschiané naquirent. »

archanges, qui personnifient les sept vertus de la Divinité, qui la rendent sainte. Leur nom *Ameshá-çpenta* signifie saint, immortel. Ces vertus sont souvent citées dans l'A-Vesta. Ce sont :

Vohou-mano. . . . .	Le Bon Esprit.
Acha . . . . .	La Sainteté.
Kchatra . . . . .	La Puissance.
Armaïti . . . . .	La Sagesse.
Haourvatât . . . . .	L'Intégrité.
Ameretât. . . . .	L'Immortalité.

Il est impossible de trouver une affirmation plus catégorique de l'origine végétale.

L'origine aérienne est affirmée dans cette phrase :

« Hommage à la terre, la sainte femelle qui porte l'homme. »

Ailleurs et plus tard, nous voyons l'origine végétale affirmée d'une autre manière : on immole en l'honneur de Mithra un taureau ramifié comme l'embryon qui repasse par les formes végétales et dont la queue porte des fleurs et des fruits.

C'est ainsi qu'un grand nombre de monuments en gardent le souvenir dans des bas-reliefs qui représentent l'animal immolé.

Dans le Bundeshesh, les sexes sont différenciés par leurs fonctions ; le Féminin qui sécrète les ovules est « l'arbre de toutes les semences s'élevant dans le courant sacré de l'Océan ». L'autre, le mâle, est « le blanc Haôma qui distille l'ambroisie » (1).

La restitution des corps à la matière universelle, qui les remet en circulation, est ainsi annoncée, toujours dans le Bundeshesh (Ch. XXXI) :

« Par la volonté d'Ormuzd, les éléments rendront ce qu'ils ont repris au corps qu'ils avaient une première fois formé ; de la terre reviendront les os, de l'eau reviendra le sang, des arbres les poils et les cheveux, et la vie reviendra du feu comme à la création des êtres.

« Les plantes, en sortant des mains d'Ormuzd, n'avaient ni peau ni épines ; la liqueur que l'homme en exprimait était toujours salubre. Depuis l'arrivée de l'ennemi, une foule d'arbres ont couvert leur tissu d'une épaisse enveloppe ; ils blessent par des pointes aiguës dont leur écorce est armée le doigt qui les approche, et mille sucs mortels découlent de leur sein.

« Aux plantes vénéneuses et épineuses se joignirent les bêtes malfaisantes, les *Khasfesters*. Voici venir, entre autres : le scorpion, le crapaud, la couleuvre, le loup, la mouche, la sauterelle, la fourmi, le lézard. Ces animaux ne nuisent pas seulement pendant leur vie, ils sont funestes même après leur mort. (Ils laissent dans le monde des venins. Tout ceci est symbolique ;

(1) Je lis dans un mémoire du professeur Brown, présenté à l'Académie des Sciences, cette phrase qui est très juste : « Il y a de l'inconséquence à faire dériver le seul monde organique d'une création immédiate, pendant qu'il faut avouer que tout le reste naît et périt par l'effort de forces générales et éternellement immanentes de la matière ».

les hommes méchants étaient comparés aux animaux nuisibles parce qu'ils causaient la même horreur.)

« L'homme avait été mis dans ce monde pour être le « roi du temps » et combattre les Dews. Cette sainte mission fut d'abord fidèlement remplie. Cependant, les deux premiers âges du monde, mesurés par l'agneau, le taureau, les gémeaux, le cancer, le lion et l'épi, s'étaient écoulés. La balance paraît, Péétiarch se lève. Meschia, le père du genre humain, cède aux artifices du serpent infernal. »

C'est l'homme qui est tenté par la passion funeste symbolisée par le Serpent.

Si l'homme était resté dans la vie végétale, il aurait été le « Roi du Temps », puisque la vie végétale, dans des conditions favorables, n'a pas de bornes ; c'est la synthèse organique indéfiniment prolongée. Mais il devait arriver au mouvement qui donne les caractères de l'animalité et plus tard à la reproduction qui divise l'âme de l'homme et la rend mortelle, faisant entrer dans le monde le principe du mal.

« Le temps limité, le temps qui était né avec les êtres créés pour en mesurer la durée, devait former une période de 12.000 ans, divisée en quatre âges de trois mille ans chacun.

« La production du monde pur et les six intervalles qui avaient séparé les six grands travaux de la puissance créatrice avaient épuisé le premier âge.

« Pendant le second âge, l'œuvre d'Ormuzd se maintint avec toute sa pureté. L'œuf dans lequel il l'avait enfermée était impénétrable. Ahriman languissait sans force et sans espoir. En vain ses Dews essayèrent de ranimer son courage. Deux fois il avait passé son armée en revue ; deux fois il avait reconnu sa faiblesse ; il redoutait « l'homme pur » (la femme). Enfin, les 3.000 ans expirés, lorsque commence le troisième âge, Djé vint à lui et lui dit : « Lève-toi, Ahriman, et suis-moi. Je vais dans le monde attaquer cet Ormuzd et ses Amschaspands, je vais les serrer. Que de maux je prépare à « l'homme pur » et au « bœuf qui travaille » ! Ahriman, transporté de joie, baise la tête du Darvand ; il assemble ses légions et s'avance à leur tête. Le monde est entamé. La lutte va s'engager entre les mauvais génies et les Dieux (les Déesses). Le ciel, comme un soldat, endosse la cuirasse. Les ferveurs des guerriers et les purs s'arment de la massue et de la lance (les Amazones) ; Ormuzd, du haut du ciel

ferme qu'il habite (l'esprit), défend le ciel qui tourne (la terre). Ahriman et les Dews restent confondus dans le Douzath, abîme des ténèbres. Mais ils laissent partout, en fuyant, des traces de leur passage et le mal inonde l'Univers.

« Meschia et Meschiané vivaient dans l'innocence.

« C'est Ormuzd, disaient-ils, qui a créé l'eau, la terre, les arbres, les bestiaux, les astres, la lune, le soleil et tous les biens provenant d'une racine pure ».

(Ceci est symbolique. L'ancienne Déesse Ahura-Mazda avait créé la vie sociale, la culture, l'industrie et les arts ; en lui donnant une forme surhumaine, on lui attribue des œuvres surhumaines.)

« C'est Ahriman, leur dit le Dew, qui a créé l'eau, la terre, les arbres, les bestiaux, les astres, la lune, le soleil et tous les biens provenant d'une racine pure ».

(L'homme s'attribue les œuvres de la femme ) (1).

« Les malheureux ajoutèrent foi à ce mensonge et leur langue blasphéma. Il leur fallut aussitôt des vêtements pour se défendre du froid, des aliments pour vivre. La chèvre les couvrit de son poil et les nourrit de son lait.

(Il y a ici confusion entre deux époques, celle de l'entrée dans la vie animale et celle du premier outrage à la Déesse.)

« Encouragé par son succès, le Dew, qui ne dit que le mensonge, revint une seconde fois ; il leur apportait des fruits qu'ils mangèrent. (C'est l'homme qui apporte le fruit défendu à la femme. Du reste, la pomme est un emblème du sexe mâle) (2).

« De cent béatitudes dont ils jouissaient jusque là, une seule leur resta. (L'homme perd les cent béatitudes de l'esprit pour garder celle des sens).

« Depuis sa chute, il n'est pas un de ses fils qui, en naissant, ne tombe dans le même piège. Le Daroudi murmure à l'oreille de l'enfant la parole maudite et l'enfant séduit répète : le vrai Dieu, c'est Ahriman ».

Puis l'histoire de l'évolution primitive continue :

(1) Les Péris, génies, dans la légende persane, jouent le même rôle que les fées. Péri-andre, tyran de Corinthe, représente l'homme qui imite la Péri. On le met au nombre des sept sages de la Grèce. Quand l'homme imite la femme, c'est donc qu'il l'admire, car imiter, c'est admirer.

(2) Le pommier, *Pyrus malus* en latin, a servi de jeu de mots. Du latin *malum* (mal), on fait *malus* (pomme).

En persan on trouve *mul*, poire, qui prête à la même équivoque.

« Bientôt ils se lassèrent des fruits comme ils s'étaient lassés du laitage. Instruits par les Izeds du Ciel (les génies), ils tirèrent le feu de l'arbre Kouar en le frappant de leur sabre ; puis ils égorgèrent un mouton et, après l'avoir fait rôtir sur des charbons ardents, ils le dévorèrent (1).

« L'envie soufflée entre eux par le Dew, les divise ; ils se frappent et se déchirent l'un l'autre ; Ahriman, à cette vue, pousse un cri. « Adorez-moi, » dit-il, et il s'assied sur le trône. Meschia et Meschiané s'inclinèrent devant lui. Cinquante ans après, les deux sexes s'unirent ; la corruption était à son comble. »

### SYSTÈME CHRONOLOGIQUE DES PARSIS

(D'après le *Bundehesch*, Ch. xxxiv, qui est une compilation des temps).

Le temps a une durée de 12.000 ans. Chaque millénaire est sous la domination d'un signe du zodiaque.

La première moitié de la durée totale est divisée en deux périodes de 3.000 ans chacune. Dans la première, le monde a demeuré en paix dans le Ciel. Après la fin de ces premiers 3.000 ans, la terre descend à sa place actuelle. Durant la deuxième période (vie sexuelle, règne du *Cancer*, du *Lion* et de la *Vierge*), la terre continue à rester en paix. Ses seuls habitants sont Gayô-Maretan, l'homme unique, pur et saint, et le taureau primitif, également unique, pur et laborieux, créés tous deux par Ahoura-Mazda.

*Deuxième moitié de la durée.* Elle débute avec le septième millénaire sous le règne de la *Balance*. Dans ce millénaire commence l'*opposition*, c'est-à-dire la lutte d'Ahriman, le mauvais génie, contre la pure création d'Ahoura-Mazda. Gayô-Maretan et le taureau succombent sous les coups de l'adversaire.

De la semence du premier homme pur naissent Machya (l'homme)-et Machyâna (la femme), les ancêtres de la race humaine. Le septième millénaire se termine par le règne de Yima qui dure 616 ans et six mois, après quoi *Yima* vécut encore cent ans détrôné.

Le huitième millénaire (*Scorpion*) est rempli tout entier par

(1) Parodie de l'histoire d'Agni, qui devient peu à peu l'agneau sacré.

le règne de *Dahaka*, le serpent redoutable aux trois gueules, aux trois têtes, aux six yeux, aux mille membres (*Yacna*, IX, 25).

Le neuvième millénaire (*Sagittaire*) commence avec l'avènement du héros *Thraetaona* qui tue le serpent *Dahaka*. Il règne durant cinq siècles et a pour successeurs sept autres princes. Le septième, *Vistaçpa*, règne encore trente ans jusqu'à la fin du millénaire.

Le commencement du dixième millénaire (*Capricorne*) est signalé par la « venue de la loi » (*Dîn*),  *vraie religion*, en d'autres termes par la révélation de Zoroastre, sous *Vistaçpa*.

C'est ainsi que les hommes attribuent à Zoroastre l'œuvre magistrale de la Déesse Ariana.

Les Destours avaient tiré de quelques passages de l'Avesta la doctrine suivante : « De même que le premier des trois derniers millénaires fut marqué par la venue du grand prophète, les deux suivants le seront chacun par l'apparition d'un nouveau prophète, né de la semence de Zoroastre, laquelle, dans l'intervalle, était gardée par 99.999 Fravashis dans la « mer de Kançon ». Chacun des deux futurs prophètes apportera un nouveau livre de l'Avesta et rétablira la foi et la piété affaiblies dans le cours du millénaire précédent. La fin du dernier millénaire sera signalée par l'apparition d'un troisième prophète, *Çoshyant*, qui vaincra Ahriman et les mauvais esprits, ressuscitera les morts, et restaurera le monde pour le rendre immortel et incorruptible » (De Harlez, *Avesta*, 2<sup>me</sup> édition, Introduction, p. 144).

Dans le système chronologique des Perses, on donne 6.000 ans de durée au régime gynécocratique pendant lequel « le monde a demeuré en paix ».

En effet, tant que dura la Théocratie féminine, aucune révolution politique ne se produisit, le calme régnait partout, la vie était heureuse et occupée ; l'agitation commença avec l'ambition de l'homme, et c'est après les premiers *schismes* que l'on vit des aventuriers, mûs par un orgueil funeste, secouer l'autorité morale de la Femme et se jeter dans la voie de la rébellion et du crime.

Ce fut environ 20 siècles avant notre ère que cette révolte commença avec Belochus à Babylone (qui fonde la religion de Bel ou Baal) et Pradyota aux Indes.

## LA MORALE DE L'A-VESTA

Dans l'Arya, écrit plus de trois siècles avant notre ère, on lit :

« L'homme de bien, paisible au moment qu'il expire,  
Tourne sur ses bourreaux un œil religieux,  
Et bénit jusqu'au bras qui cause son martyre,  
Tel l'arbre de Sandal que frappe un furieux  
Couvre de son parfum le fer qui le déchire ».

Vois-tu là-bas cet arbre assailli de cailloux ? il ne laisse tomber sur ceux qui les lancent que des fruits délicieux ou des fleurs parfumées. La nature entière nous crie : « L'homme sera-t-il seul à refuser de guérir la main qui s'est blessée en le frappant, de bénir celui qui l'outrage ? »

*Le Pardon des Injures.*

Dans le Zend-A-Vesta, il est dit : « Si l'homme vous irrite par ses pensées, par ses paroles ou par ses actions, ô Déesse plus grande que tout ce qui est grand, et qu'il s'humilie devant vous, pardonnez-lui ; de même que l'homme qui m'irrite par ses paroles ou par ses actions, je lui pardonne » (Vendidad-Sadé, p. 89).

*Aimer les autres : Précepte des Orientaux.*

Dans les Distiques de Hafiz, on lit ce passage :

« Apprends de la coquille des mers à aimer ton ennemi et à remplir de perles la main tendue pour te nuire.

« Ne sois pas moins généreux que le dur rocher.

« Fais resplendir de pierres précieuses le bras qui déchire tes flancs ».

## LUTTE DES SEXES EN PERSE

La légende dit que les Dives furent attaquées et vaincues par Gian (les géants), appelé aussi Gian-ben-Gian (Gian fils de Gian), formule qui indique toujours la prétention d'établir la filiation par l'homme et non plus par la femme.

On dit « ce Gian fameux par ses expéditions militaires » et on lui attribue les grands travaux faits avant lui, telles les Pyramides d'Egypte.

On garda son bouclier comme emblème pour imiter les féministes qui gardaient le palladium de Minerve.

Ce qui prouve que Gian est un terme générique qui désigne l'homme conquérant, c'est qu'on nous dit que Gian régna 2.000 ans sur les Péris.

Et les Péris, ce sont les femmes dans cette seconde forme de gouvernement pendant laquelle l'homme et la femme se partagent le pouvoir. C'est l'*égalité des sexes*, régime intermédiaire entre la gynécocratie et l'androcratie. L'homme devient un « demi-Dieu ».

Herbelot nous dit que de hemi (demi) est venue le mot *Hemus*, nom des monts Balkans (Bibliothèque orientale).

## EBLIS

Eblis, dit-on, défit dans un combat singulier le monarque Gian-ben-Gian.

Cet Eblis, vainqueur du parti masculiniste, fut naturellement considéré par les hommes comme un mauvais génie.

Herbelot dit que Eblis est formé du mot grec *Diabolos*, alors que c'est plutôt *Diabolos* qui s'est formé de *Eblis* (utilisant les lettres *Ibls*).

Nous savons que l'homme représente toujours ses ennemis sous des figures avilissantes. Ainsi les Perses, après avoir combattu les Dives, les représentèrent par un animal sauvage à figure humaine, appelé *Divemardun* (sorte de caricature grotesque de la femme).

## FERIDOUN

Si *Gian* est le nom générique des hommes, *Feridoun* est le nom particulier de celui qui combattit contre les Dives et les vainquit.

On dit qu'il soutint les Péris contre les Dives. Il y avait donc deux espèces de femmes : les Dives qui voulaient garder tous leurs droits et les Péris qui en abandonnaient la moitié à l'homme (la Perse, dans l'Écriture, porte le nom de Paras, qui vient de Péris). (Bailly, Géographie ancienne, p. 267).

## LES MONTAGNES DE CAF

C'est dans les montagnes de CAF que se réfugièrent les femmes poursuivies et persécutées ; elles ont une histoire légendaire.

Ces montagnes, célèbres dans l'antiquité, appelées montagnes de CAF ou de DAMAVEND, sont devenues le Caucase même, elles s'étendent de la Mer Noire à la Mer Caspienne.

C'est dans les défilés de ces montagnes qu'eurent lieu les batailles des Amazones. Toutes les guerres avec les Dives ont leur théâtre près de ces montagnes, sur les rives de la Mer Noire, c'est là que se trouve le Thermodon.

Quand les faits primitifs furent dénaturés pour justifier le règne de l'homme, on cacha l'histoire réelle sous des fables, et voici ce qu'on raconta pour remplacer la tradition des premiers Perses :

« *Surkage*, fameux Dive, du temps d'Adam, régnait sur les montagnes de CAF ; il défendit à ses sujets de molester les enfants de Seth (ce sont, semble-t-il, les Péris), et ce dernier leur donna *Rucaïl* son frère, versé dans toutes les sciences, pour l'éclairer et gouverner ses Etats ».

On voit clairement que cette légende a été faite par la caste sacerdotale pour justifier l'usurpation de l'homme et sa prétention d'enseigner les sciences et de régner, mais il règne d'abord comme un frère à côté d'une sœur qui vient lui prêter son appui.

Une autre légende bien connue est celle de *Prométhée* (l'homme) qui déroba le feu du Ciel et qui, suivant Hésiode, le conserva dans la tige d'une plante nommée *férule* dont la moelle se consume lentement et où le feu couve et brûle sans endommager l'écorce. Symbolisme transparent du feu des passions. Faut-il faire remarquer que cette tige appelée *férule* est le *linga* des Hindous ?

Prométhée vécut aux environs de cette montagne du Caucase, résidence des femmes (la mère de Prométhée s'appelait *Airia*), et c'est là qu'il est enchaîné (par les passions). C'est que le pays des Fées, des Dives ou des Péris est appelé *Schadukian*, nom qui veut dire plaisir ou désir (BAILLY, *Lettre sur l'Atlantide*, p. 170). On y avait mis le *paradis terrestre* des Perses. Pour les Orientaux, les *Montagnes de Caf* devinrent le *pivot du monde* ; la légende dit qu'elles sont posées sur une pierre et que, quand on l'agite, cela fait trembler la Terre. Cette pierre est une émeraude et les rayons

qu'elle réfléchit font la couleur azurée du Ciel. Des débris de ce *pivot du monde* viennent toutes les richesses (toutes les sciences).

Plusieurs dictons sont restés dans les langues orientales, tels ceux-ci :

« Lorsque le soleil parut sur les Montagnes de *Caf* ».

Ce soleil qui parut, c'est évidemment l'Esprit féminin ; j'en conclus que c'est là qu'étaient réfugiées les femmes qui enseignaient l'Avesta.

On dit aussi « depuis *Caf* jusqu'à *Caf* », ce qui veut dire d'une extrémité de la Terre à l'autre. Autrement dit, *Caf* résume tout.

Dans le langage symbolique de l'époque intermédiaire (1), on dira qu'il faut passer, pour y arriver, un très grand espace de pays ténébreux où le soleil ne porte point la lumière (c'est le monde des conquérants masculins ).

Nul homme n'y peut aborder s'il n'est conduit par une intelligence supérieure, par quelque Fée ou Génie ; et l'on ajoute perfidement : « c'est là que les Dives ont été reléguées lorsque l'homme fut créé par Dieu pour prendre l'empire du monde » (Herbelot, pp. 230 et 231 ).

Ces montagnes restèrent longtemps l'objet du respect des hommes, et le lieu où l'on rendait un culte à l'*Etre suprême*.

Les Chinois, les Indiens vénéraient les montagnes de *Caf* et y faisaient des pèlerinages, suivant le témoignage de M. Dauville.

Nous trouvons encore une autre tradition concernant le Caucase, c'est celle qui nous le représente comme étant le rempart de Gog et de Magog. Or, Gog, c'est l'homme ; Magog, c'est la Femme (2). Mais, à cette époque de lutte, l'homme est d'un

(1) On en dira autant du Mont Mérou. *Sur le Mont Mérou le soleil ne se couche pas.*

Ceux qui ignorent que le Soleil est ici le symbole de l'Esprit ont cru que le Mont Mérou était situé au pôle puisque *le Soleil ne s'y couche pas.*

(2) Gog et Magog, Gin et Magin, Tchîn et Matchin, sont des dénominations du couple humain.

C'est de ce Tchîn qu'on a fait le nom de la Chine ; mais le nom de la race Mongole vient de Magog.

On assure que la particule *Ma* signifie *en deçà*, et on conclut que cela voulait dire *en deçà des montagnes*, alors qu'il s'agit d'une idée morale. *Ma* signifie *Mère*, en celtique il indiquait d'abord « ce qui dépasse », au delà ; c'est par opposition masculiniste qu'on dira *en deçà*.

Magog a formé les mots Mage, Majesté, Magister, Magistrat, Magda (grande), que nous retrouvons dans Magnat (les grands). Magda a fait Magnitude, Magnificence, Magnanimité.

La défaite du pouvoir féminin par le peuple fut appelée *dé-magogie*.

côté de la montagne, la femme de l'autre. Et la montagne qui les sépare est si haute qu'il fallait 17 jours pour faire parvenir, à dos de chèvres, les denrées nécessaires à la subsistance des Dives, c'est-à-dire pour monter au sommet de la montagne et descendre sur le versant opposé où était le pays de Magog.

Diodore de Sicile nous raconte aussi le combat des Dives contre les hommes ; il nous les montre combattant Jupiter (c'est-à-dire ses partisans) de leur citadelle du Caucase et lançant sur Jupiter des rochers pour le tuer. Hercule vint au secours de Jupiter qui, en reconnaissance de ses services, lui donna le nom d'Olympien (Diodore, T. II, p. 35). Ce sont les guerres de *Moïsasor* et celles de Briarée contre Jupiter. (Se rappeler que le mot *Moïsa* signifie Muse dans le dialecte éolien).

Nous voyons dans ceci un fait à constater : c'est que le premier ennemi de la femme, c'est l'usurpateur de son droit maternel, qui veut mettre Jupiter à la place de Déméter, c'est le prêtre, et l'homme qu'il appelle à lui pour l'aider et dont il se fait un allié, c'est l'homme fort, le guerrier, Hercule.

## LES AMAZONES

La mythologie nous dit qu'Euristée imposa pour neuvième travail à Hercule de lui apporter le baudrier de l'Amazone Hippolyte. Le héros traversa le Pont Euxin et alla chercher les Amazones dans un lieu nommé Témiscite (Thémis-Cité) sur les bords du Thermodon ou de la mer Caspienne ; c'est là, dans les pays qui séparaient la Perse du Caucase, qu'habitaient les Amazones.

Diodore nous renseigne sur ces femmes guerrières, habitantes des rives du Thermodon, et nous parle de leur souveraine, la Reine Orythrie, célèbre par sa valeur et sa vertu.

« Sa gloire était grande, dit-il, elle soumettait les peuples les uns après les autres, *faisait des hommes captifs des esclaves* et les employait aux travaux les plus bas ».

Ceci semble une appréciation partielle.

Elle voulut venger ses sœurs qui avaient été insultées par Hercule et par Thésée.

Les Amazones de Scythie n'étaient pas moins célèbres.

Diodore de Sicile nous parle aussi des Amazones d'Afrique

et nous dit qu'elles étaient plus anciennes que celles d'Asie qui subsistaient encore au temps du Siège de Troie.

Ces anciennes Amazones régnaient dans une île appelée *Hespérie*, parce qu'elle est située au couchant du lac Tritonide. Ce lac était voisin de la montagne d'Atlas.

Diodore de Sicile nous dit (ou on lui fait dire; T. I, p. 435) que les Amazones attaquèrent les Atlantides et les soumirent, et qu'elles furent aussi en guerre avec les Gorgones dont Méduse fut la reine ; ce qui est invraisemblable. Malgré cela, suivons-le :

« Toutes ces femmes guerrières habitaient l'Afrique. Myrine, la reine des Amazones, partit avec son armée de femmes, elle traversa l'Afrique, alla en Egypte, s'en alla attaquer les Arabes, soumettre la Syrie, et ensuite s'avança vers le Taurus ou le Caucase où se trouvaient ses sœurs, les Amazones d'Asie. »

Le même historien nous les montre revenant en Afrique, et c'est là que sont vaincues, par Hercule, les Gorgones et les Amazones (1). (C'est la lutte des Oies contre les Pygmées. L'oie était le symbole masculin, les Pygmées représentaient les *petites femmes*.)

Pour terminer cette histoire des Dives, il faut faire remarquer que lorsqu'elles ont disparu comme peuple, elles n'ont plus existé que dans les vieilles légendes qui en ont fait des êtres surnaturels, mais cela n'empêche pas qu'elles eurent une réalité historique. Bailly le constate dans ses lettres sur l'Atlantide ; il dit : « Les Dives, les Péris, les Fées, furent une race humaine, mais une race séparée par un long intervalle de temps, une race vue à travers un voile et dont l'idée, longtemps vivante dans le souvenir, a été exagérée ou par la crainte, ou par l'amour.

« Les Fées et les Génies sont restés dans l'ordre des choses naturelles. Aujourd'hui la raison nous éclaire ».

Plus tard, les fées furent vaincues et leur action supprimée du monde ; mais l'homme qui s'était habitué à leur appui voulait encore chercher leur esprit dans les souvenirs du passé ; il les chercha dans l'invisible, et alors on créa les *esprits errants* dans le monde.

L'homme vainqueur, sentant sa faiblesse, sa *dépendance*, s'apercevait que le monde est gouverné par quelque chose de

(1) *Cuna* en Amérique et en Europe signifie « femme » ; *Cuna* (en guarani, en scandinave) devient en grec *Gyne* ; de *Gore-cuná* on a fait *Gorgone*.

meilleur que lui ; ce sentiment intérieur est à la base des religions, il a dirigé l'imagination des hommes, qui ont donné naissance à différents êtres, à différentes espèces d'esprits, suivant qu'ils étaient plus grossiers ou plus éclairés, et finalement en ont fait des âmes libérées des corps, des âmes *immortelles*, dans le sens qu'ils donnèrent à ce mot ; ce furent des esprits voltigeant autour d'eux, des *lutins*, des *lémures*.

Chez les Romains, on appelait *larves* les âmes des méchants, celles des bons étaient des *lares* qui gardaient, dans cette existence surnaturelle, les qualités de la fée réelle ; elles restaient les gardiennes, les protectrices, les génies bienfaisants ; il fallait les consulter, les invoquer, les prier, quand on sentait le besoin d'une vie meilleure que celle que l'homme conquérant, brutal et inintelligent, avait instaurée.

## LE PAYS DES AMAZONES

Lors de la grande émigration de la colonie voyageuse des féministes, dans les contrées vierges où elles allaient dresser leurs tentes, ces femmes emportèrent les sciences et les arts sauvés du naufrage (c'est ce qui, dans la légende du déluge, est représenté, c'est-à-dire remplacé, par des animaux vivants).

Et ceci explique que dans la grande révolution contre les femmes, alors que les hommes parcouraient toute l'Europe pour détruire leurs villes, ils trouvèrent seulement à l'Orient de la Baltique une nation imprenable, une invincible résistance. La Déesse des Esthoniens avait là ses fidèles dévoués, établis pour pousser en avant la propagande féministe contre l'ennemi, dit Tacite. « Ils portaient l'image du sanglier pendue à leur cou, c'est pourquoi du mot *sus* ils furent appelés *Suiones*, et du mot *boar* (sanglier) ils reçurent plus tard le nom de *Borusses* dont nous avons fait *Prusse*. »

Le nom Amazone que prirent ces femmes était une altération de Ahura-Mazda, qui devint d'abord Oromaze, puis Ormuzd. C'est d'Oromaze qu'on a fait Amazone, mot qui signifiait « Sectatrice d'Ahura-Mazda ». Leur pays s'appelait « Pont Axin » ; il devint « Pont Euxin ». Les hommes en firent la *Mer Noire* parce que c'était le rivage féminin.

C'est parce que les Amazones ont conservé « la science » que

Pon nous dit que la Bactriane a été le centre de la primitive religion.

### LE CENTRE PRIMITIF DE LA « RELIGION »

La prétention de faire venir les religions de deux centres asiatiques, les pays de Sugda et Bâgdhi, qui sont la Sogdiane et la Bactriane, vient de ce que la Bactriane était le pays de l'Arie. (Lucien parle des Mages de l'Arie ; c'étaient les anciennes Magiciennes).

Il est curieux de constater que *Balkis*, appelée reine de Saba, porte un nom qui semble avoir été donné à la montagne des *Balkans* en même temps qu'à la Bactriane.

C'est d'autant plus curieux que c'est de ce mot Saba qu'on a fait le titre de la religion Mazdéenne, le *Sabéisme*, et que *Balkis* était surnommée Maqeda, corruption de Magda dont les Iraniens ont fait Mazda (mot qui signifie grande) (1).

### ANDROCRATIE ORIENTALE

Quand l'homme eut vaincu le pouvoir féminin, il nous raconta lui-même son histoire, qu'il fit glorieuse, mettant le mérite dans le triomphe de la force sur l'esprit.

Les monarques de l'Orient prirent le nom de Salomon ou Soliman (l'homme seul). Ce fut le nom générique des vainqueurs de la femme, on en compte jusqu'à 72.

Les montagnes de Caf renfermaient une galerie bâtie par un géant nommé Argenk, où se trouvaient les statues de ces 72 Soliman. Ils étaient représentés sous des figures souvent fort

(1) Chez les Mages en Perse, résidait à Balk une cheffesse appelée Maqeda et connue dans l'histoire sous le nom de Balkis ou Reine de Saba.

Balkis a fait Balkan (Cailleux, p. 116). Maqeda semble un dérivé de Mazda (grande). Saba serait devenu Saga, magicienne, enchantresse (d'où sagacité, sage, sagesse).

En réaction, nous trouvons qu'Osiris arrive chez les Ethiopiens, c'est-à-dire chez les *couchis* de la Zélande, avec un loup (le loup se dit *zab* en phénicien), qui se nomme Makedo.

Les masculinistes font de Balkis l'incarnation du mal, une sorcière mal-faisante.

étranges, les uns avaient des têtes d'éléphant, de buffle, de sanglier, d'autres avaient plusieurs têtes, d'autres de multiples bras. Canoun ou Fanoun était la capitale de ces Soliman. Ceux dont les noms sont conservés sont au nombre de neuf (imitation des neuf femmes de génie auteurs des Livres sacrés, dont on a fait les neuf Muses.)

Une inscription dit : « Je suis Soliman Hak-Ki ».

C'est en ajoutant ce nom aux neuf autres que Bérose compta dix générations mâles avant le déluge. Caiu-marah (Cain) fut le premier de leurs rois, le premier qui préleva un tribut sous prétexte qu'il les avait retirés des cavernes où ils habitaient; il leur fit bâtir des maisons et des villes, il inventa les étoffes pour les substituer aux peaux de bêtes dont on se couvrait, et il inventa la fronde pour se défendre.

Mais toutes ces inventions existaient depuis longtemps dans la Gynécocratie, et nous savons assez que ce furent des femmes qui fondèrent les villes, qui, du reste, portaient toujours le nom de leur fondatrice.

Pour continuer ce système d'usurpation, on attribua au roi Huschenk un livre intitulé « *La Sagesse éternelle* ».

Les expéditions militaires de ce roi sont décrites dans une espèce de roman mêlé de surnaturel. Et l'on nous dit que les Dives « que le diable avait chassées aux extrémités de la Terre, mais qui subsistaient toujours, étaient cantonnées dans les montagnes où elles amassaient des trésors ».

La vérité, c'est que c'est le peuple féroce des géants qui avait la soif des richesses et des conquêtes, et qui portait la guerre partout où il passait, dévastant tout sur son passage.

Thaha-murath, petit-fils de Huschenk, fut le 3<sup>me</sup> roi de Perse. Il fut nommé *Div-bend*, le vainqueur des Dives, dont il était l'ennemi redoutable; il les poursuivait, les combattait partout et, après les avoir vaincues il les tint enfermées dans des grottes souterraines. (Herbelot, *Bibliothèque orientale*, p. 464).

Naturellement, on attribua à Thaha-murath tout ce que les femmes vaincues par lui avaient fait, telle la fondation des villes de Babylone, Ninive, Amida, Diarbeck, etc., mais l'histoire ajoute qu'on ne sait pas si c'est vrai.

Son histoire est mêlée de surnaturel. On lui donne comme monture un oiseau surnommé *Simorg-anka* et qu'on appelait « le grand oiseau ».

De là le sceau des rois de Perse orné de deux grandes ailes.

Cet oiseau, qui imite la colombe d'Istar et celle de Vénus, a déjà les dons du Saint-Esprit, il possède toutes les langues, il est omniscient.



Fig. 12. — Religion des Mèdes et des Perses : *Ahura-Mazda* planant dans les airs. (D'après un bas-relief de Persépolis).

C'est la copie du *Phénix* des Phéniciens. Le roi se sert de cet oiseau pour se transporter sur les montagnes de Caf, où il se court les Pèris, où il vainc le géant Argenk, le géant Demrusch qui tenait prisonnière Mergian Péri (la Fée Mergiane). Mergian semble être la traduction de Myriam.

Giamschad, le frère du roi Thaha-murath, ou son neveu, lui succéda. On lui attribua la fondation de la ville d'Esthekar ou Persépolis.

Ce prince, après avoir régné 700 ans (!), se crut immortel et voulut avoir les honneurs divins. En punition il fut détrôné et il passa 100 années à parcourir le monde, tel le Juif errant. (Partout on retrouve les mêmes légendes). Les Orientaux lui donnaient le nom de Dhulcarnein qui signifie « *aux deux cornes* » ; c'est l'épithète des conquérants « qui ont subjugué les deux extrémités du monde, l'Orient et l'Occident ». (On ne sait pas si ce personnage n'est pas le même que Feridoun). Après lui, Alexandre eut le même surnom ; il fut le second vainqueur de l'Asie dans la mémoire des Orientaux.

Depuis que « le diable eut relégué les Dives dans les montagnes de Caf et de Damavend », on considéra ces montagnes comme les prisons universelles (1).

(1) Chacune de ces montagnes a son histoire particulière dont la tradition s'est perpétuée en Russie. Actuellement, les femmes que les Russes appellent des sorcières connaissent ces légendes et les enseignent. C'est parce qu'elles connaissent les anciennes luttes de sexes qu'on les voue à la haine publique, afin d'empêcher qu'elles soient écoutées.

Dans les *Mille et un jours*, tableau des mœurs et des croyances orientales, on appelle les hommes conquérants des génies mal-faisants, des *Afrits*. De là est venu le mot *affreux*, et on en a fait *Afrique*, quand ce pays fut conquis par eux.

Les Afrits sont enchaînés dans les entrailles de la Terre comme Prométhée est enchaîné sur le Caucase. Il est facile de comprendre qu'il s'agit de l'*enchaînement* des passions et que c'est cela qui rend l'homme *affreux*.

\*  
\*  
\*

Le règne de l'homme commence en 716, dans l'histoire réelle.

Le premier roi s'appelle Déjocès. Puis la Perse est érigée en empire par Cyrus, qui renverse les Mèdes (535). Ce monarque se fait appeler *Christ*, nom qui lui donna l'autorité d'un fondateur de religion. Après lui, Darius fait faire de grandes inscriptions (521-485).

L'homme, prenant les deux pouvoirs masculin et féminin, identifia le chef religieux avec le chef politique, et tout l'empire de Cyrus, de Darius et de Xercès eut un sacerdoce organisé monarchiquement.

Le magisme des Perses est un système politique, comme le brahmanisme des Hindous.

Burnouf dit (*Science des Religions*, p. 275) :

« L'Avesta ne contient la religion primordiale qu'à la condition d'être dégagé des éléments monarchiques que la politique indo-persane y a introduits. »

Toutes les religions masculines, du reste, vont être un mélange de politique, de fanatisme et de superstitions.

Mais comme jadis les règles de la Religion primaient les lois et les constitutions politiques des hommes, cela créa un prestige factice dont bénéficia le nouveau sacerdoce masculin qui se forma.

## LE NOUVELLE FORME RELIGIEUSE CHEZ LES IRANIENS

Fabre d'Olivet, dans son livre « *L'Etat social de l'homme* », p. 280, nous donne une explication de l'origine de la révolution religieuse chez les Iraniens, qui, sans être exacte, nous éclaire ce-

pendant ; il dit : « En ce temps-là, les Hindous orthodoxes, nom que prenaient les masculinistes, effrayés des succès des féministes et voyant leur empire morcelé s'écrouler à l'extérieur, mirent tous leurs soins à défendre du moins le centre, en y ramenant toutes leurs forces. Les Yonijas (féministes) furent déclarés impies, anathématisés et bannis à perpétuité. Tout commerce fut interdit avec eux ; il fut défendu aux Hindous, non seulement de les recevoir, mais encore de les aller trouver dans leur propre pays. La couleur rouge qui leur servait d'enseigne fut regardée comme abominable. Les Brahmes durent s'abstenir de jamais rien toucher qui portât cette couleur, et le fleuve Indus fut désigné comme la limite fatale que nul ne pouvait franchir sans encourir l'anathème. Ces mesures rigoureuses donnèrent lieu à un schisme, les partisans de *l'égalité des sexes*. Un Iranien nommé Zerodoscht ou Zoroastre prétendit qu'on s'était trompé en conservant les deux principes cosmogoniques, Ishwara et Prakriti, comme principiants et possédant l'un la faculté mâle et l'autre la faculté femelle ; qu'il fallait au contraire les regarder comme principiés, *tous les deux mâles*, tous les deux émanés de l'Eternité-Wodh ; mais l'un agissant dans l'esprit comme principe du bien et l'autre dans la matière comme principe du mal ; le premier Ormuzd, le génie de la lumière, et l'autre Ahriman, le génie des ténèbres. Parmi les peuples qui habitaient au delà du Gange, un autre théosophe, non moins audacieux, FO-HI, prétendit que le premier schisme des Pallis avait pris naissance dans un malentendu et qu'on l'eût facilement évité si l'on eût examiné que les facultés sexuelles avaient été mal posées sur les deux principes cosmogoniques, Ishwara et Prakriti, ou l'esprit et la matière, que c'était Prakriti (ou la matière) qui possédait la faculté masculine fixe et ignée, tandis qu'Ishwara (ou l'esprit) possédait la faculté féminine, volatile. En sorte que, selon lui, les Phéniciens n'étaient point schismatiques en mettant la matière avant l'esprit, mais seulement en lui attribuant des facultés opposées à celles qu'il a (1).

(1) Fo-Hi s'éloigna, suivi de ses partisans, et s'établit sur les bords du Hoang-Ho, qu'il nomma « Fleuve jaune » à cause de la couleur jaune qu'il prit pour enseigne, tant pour se distinguer des Hindous orthodoxes que pour n'être pas confondu avec les Phéniciens. Il rassembla quelques hordes de Tatares errants, anciens débris de la race jaune, et leur donna sa doctrine, fort ressemblante par le fond à celle de Zoroastre. Selon lui, les deux principes principiés sont Yn, le repos (la femme), et Yang, le mou-

« La caste sacerdotale, voyant plus loin qu'eux-mêmes dans les conséquences de leurs propres idées, les rejeta et les condamna également, ce qui détermina une guerre civile qui aboutit à la séparation de l'Iran. Ce peuple prit le nom de Parthes, Parses ou Perses, du nom Paradas que les Hindous leur donnaient par dérision. Leurs divers législateurs théocratiques prirent successivement le nom de Zoroastre. »

Ceci nous montre que la préoccupation de l'époque était de déclarer l'égalité des sexes, c'est-à-dire de supprimer les privilèges naturels du sexe féminin ; et de là à un autre genre d'inégalité, celle qui consacre des privilèges donnés à l'homme, il n'y a qu'un pas, qui fut vite franchi puisque la Divinité suprême devint un être du sexe masculin. La confusion qui devait en résulter, dès lors, entre le féminin et le masculin au point de vue psychologique, intellectuel et moral, est résumée dans le petit dialogue suivant que nous a conservé un ancien auteur :

« En ce temps-là, dit-il, Ahriman ou le génie du mal, s'apercevant que les hommes excédés désertaient ses autels, alla vite trouver Oromase ou le génie du bien, et lui dit :

« Frère, assez longtemps nous avons été désunis. Réconcilions-nous et n'ayons plus qu'une seule chapelle à nous deux. — Jamais, dit Oromase, bien avisé. Que deviendraient les pauvres humains s'ils ne pouvaient plus distinguer le bien d'avec le mal ? »

Et, en effet, il n'y eut jamais fusion, mais confusion entre les deux principes.

Alors, les sectateurs du principe mâle, ne pouvant pas fondre les deux sexes en un, supprimèrent le féminin, et Ahura-Mazda, tout en gardant ses attributs, prit le sexe mâle, monta au ciel, où bientôt on le confondit avec la force cosmique qui règne dans l'univers. Quant à l'homme réel, Angrô-Maïnyous (l'ogre), son nom devint Ahriman et, sous cette nouvelle forme, il apparaît comme un principe du mal, sans sexe, régnant dans une lieu de tourments créé pour l'isoler de la Terre et le loger dans un royaume ténébreux.

Ahura-Mazda, devenu Ormuzd, n'est donc plus le principe féminin ; c'est un principe cosmique mâle et surnaturel.

vement (l'homme), tous deux issus d'un seul principe appelé Tai-Ki, le premier moteur. Les deux principes *Yn* et *Yang* donnèrent naissance au troisième principe *médiateur* (le prêtre), appelé Pan-Kou, l'être universel. Fo-Hi signifie *Père de la vie*.

Ces idées nouvelles amenèrent une scission profonde et une guerre civile parmi les Iraniens. Les partisans de l'ancien régime Théogonique, ayant été vaincus, quittèrent la Bactriane et allèrent se fixer dans l'Inde et dans d'autres pays ; les sectateurs du régime nouveau gardèrent la Bactriane et les pays voisins.

C'est après cette révolution que la Divinité des Perses fut représentée sous une forme masculine, entourée des grandes ailes qui symbolisaient l'Esprit féminin. On donna à ce nouveau Dieu la barbe de l'homme, mais on lui laissa la robe de la Déesse.

### ZOROASTRE

C'est donc le premier Zoroastre (Zarathustra) qui fut le promoteur de la révolution religieuse chez les Iraniens et le fondateur du sacerdoce masculin.

A moins, cependant, que des Prêtres obscurs n'aient créé la légende de Zoroastre pour donner à leur nouvelle institution un fondateur entouré d'un prestige presque divin.

En effet, l'existence de Zoroastre (ce personnage qui a quatorze apparitions destinées sans doute à copier les incarnations de Vishnou) est légendaire ; aucun fait historique ne l'a jamais confirmée, elle est restée enveloppée d'obscurité, quoiqu'il soit devenu un des prophètes les plus célèbres parmi ceux qui ont attaché leur nom à une religion.

Aussi les auteurs de l'antiquité et les orientalistes modernes n'ont jamais pu fixer l'époque à laquelle il avait vécu.

### LE NOUVEAU DOGME

Quel que soit l'homme — ou les hommes — qui en furent les auteurs, un nouveau dogme apparut, qui vint attaquer tous les principes de l'ancienne religion.

Zoroastre (ou le Prêtre) changea d'abord la signification du mot Dêva, il en fit le mauvais esprit et se déclara lui-même le destructeur de la puissance féminine. On l'appelle : *Vîdæva Dâta* (donné contre les Dêvas).

L'ancienne Divinité féminine — la Dêva ou Daeva — devint le démon malfaisant (1). L'outrage à la femme fut la base de

(1) En suivant l'évolution du mot *Dêva*, nous voyons qu'il devient, chez les ennemis des femmes, *Dew*, *Diw*, signifiant démon (actuellement encore chez les Slaves). En lithuanien, *Dievas* veut dire Dieu (mâle).

ce nouveau schisme. Le prêtre orgueilleux accuse la femme d'orgueil.

Fabre d'Olivet dit de Giam-Shyd, un de ces outrageurs : « Il offense la Divinité, en tentant de se mettre à sa place et en usurpant les honneurs divins » (*L'Etat social de l'homme*, p. 225).

Ce Giam-Shyd fut le premier dominateur ; on représente Zoroastre comme lui rendant hommage, réalisant ainsi l'alliance du Prêtre et du Roi, les deux pouvoirs qui se soutiennent.

Dans un des chapitres des « Gâthâs » (hymnes sacrés composés par les Prêtres), le Hâ XXXII, il est dit que les Dêvas viennent trouver Ahura-Mazda pour gagner sa faveur, mais il les repousse en leur reprochant les crimes et les maux dont ils sont cause.

Dans le *Yaçna*, il est dit : « J'invoque, je célèbre la parole (Mantha) excellente, pure, agissante, donnée contre les Dêvas, donnée par l'entremise de Zoroastre ».

M. Leblois constate, en ces termes, le contraste qui existe entre les idées primitives et celles du prophète mazdéen : « L'antagonisme qui, plus tard, a dû éclater entre ces deux anciens embranchements de la famille âryenne, se reconnaît par le sens opposé donné à certains mots. Les *Dêvas*, puissances bien-faisantes des Hindous, deviennent les *Daevas*, esprits mal-faisants des Perses ; aux *Asouras*, génies ennemis de Dieu, dans l'Inde, est opposé *Ahoura*, le Dieu suprême de l'Iran. Le mot *Dasyou*, qui en sanscrit veut dire rebelle, brigand, correspond à *Dahyou* qui, en zend, désigne le peuple obéissant » (*Les Bibles*, L. IV, p. 950, note).

C'est donc un renversement complet des idées et de la signification des mots. C'est l'homme glorifiant ceux qui le suivent dans la révolte et condamnant les partisans de la grandeur féminine.

Malgré les efforts que firent les Prêtres pour donner à leur prophète la majesté d'un Dieu, il ne fut jamais divinisé. Les Perses refusaient d'adorer un homme comme eux, ils pensaient que ce n'était pas l'honorer, lui, mais que c'était s'abaisser, eux. Il n'adoraient encore que la Femme.

Zoroastre — ou les Prêtres qui le font parler — présente cette résistance comme une persécution dirigée contre lui. Dans le Hâ XLV, le prophète adresse à la Divinité ses plaintes, car lui et la loi qu'il prêche sont persécutés. Il maudit ses persécu-

teurs et rend hommage aux protecteurs de la loi mazdéenne.

Zoroastre, comme tous les usurpateurs, se présente comme un réformateur. Voici ce qu'il dit pour justifier cette prétention : « La terre languissait dans la misère et le désespoir. Ormuzd lui rendit l'espérance et le courage. Il lui montra, du haut des cieux, le plus beau des fervers (esprits), le ferver de Zoroastre (l'esprit de la science). « Je le donnerai au monde, dit le Dieu, et le monde apprendra de lui à se préserver du mal ». L'heure venue, Zoroastre avait apporté aux hommes la loi qui devait les sauver.

Cependant, ses contemporains ne furent pas convaincus, et on raconte que ce prophète perdit la vie dans une guerre allumée contre lui.

Ceux qui ont écrit l'histoire de ce personnage le connaissaient si peu que voici quelques opinions contradictoires :

Citons d'abord Diodore de Sicile : il dit que *Zathraustes fut le législateur des Iraniens*.

La version populaire qui faisait de Zoroastre l'auteur de la Nécromancie disait qu'il avait l'honneur d'être fils du Salamandre Oromasis et de Vesta, femme de Noé.

D'autre part, d'après Tavernier, Zerdascht, ou plutôt Ebrahim Zer-Atencht, était le fameux prophète des Mages.

« Zer-Atencht signifie *Lavé d'argent* (spéculateur). Pour expliquer ce surnom offensant, les Guèbres disent qu'il prouva sa mission à un prince Sabéen qui le persécutait en se plongeant dans un bain d'argent fondu » (Tavernier, T. 2, p. 92).

Et enfin voici une observation de Cailleux au sujet du nom de Zoroastre ; dans *L'Origine celtique des civilisations*, il dit :

« On n'a jamais pu expliquer par les langues d'Asie le mot Zoroastre, qui se rattache à la civilisation primitive de l'Orient. En ibérique, Zorrastron signifie un homme habile, et les racines de ce mot sont ibériques (*Zorro*, renard, *Zorrastron*, rusé, habile). (Quintaux, Dict. Esp.) » (1).

Dans un petit livre intitulé *Le Mazdéisme*, on cherche à quelle

(1) En hébreu, *Zeheb* signifie loup et *zehebera* mon loup. *Zab*, louve en phénicien, est devenu *prostituée* (*zabbé*) (Darsy, Dict. Flam.) par haine de la femme qui avait dénoncé les ruses de Zarathustra. On croit que *Sabine* et *sœur* viennent de là. On sait que *prostituée* veut dire premier état (*prostatuere*).

époque ce personnage problématique a pu vivre. Nous y lisons ceci :

« Examinons d'abord quels sont les auteurs anciens qui en ont parlé ... »

« Chacun a assigné une date différente touchant l'époque à laquelle il aurait vécu ; il en est de même pour son pays d'origine, et son nom n'a pas été davantage rapporté de la même façon.

« Diogène de Laerte l'appelle *Σωροαστρης* et le confond avec un Mage de Chaldée, maître de Pythagore.

« Dion Chrysostome, Suidas, Clément d'Alexandrie et Eusèbe lui donnent le même nom. Plutarque le nomme *Σωροαστρης*, Diodore de Sicile *Σαθραυτης* ; les auteurs persans anciens l'appellent *Zartusht*, les Parsis *Zaratust*, et les Persans modernes *Zardusht*.

« Suivant Eudoxe de Cnide, il aurait vécu 6.000 ans avant Platon ; selon Théopompe de Chios, 5.000 ans avant la guerre de Troie, et Aristote a prétendu que le Mazdéisme était beaucoup plus ancien que la religion égyptienne.

« Bérose cite un Zoroastre qui aurait vécu vers l'an 2.200 avant Jésus-Christ, et aurait fondé une dynastie mède à Babylone. Par contre, Xanthus de Lydie place Zarathustra 600 ans avant Xerxès, et Ammien Marcellin vers le règne de Darius I<sup>er</sup>.

« Au milieu de toutes ces opinions, il est difficile d'affirmer quoi que ce soit de certain, sauf, toutefois, que ces contradictions prouvent une chose : c'est que déjà, à l'époque où vivaient les auteurs qui ont parlé de Zoroastre, l'âge de ce dernier était rapporté à un temps fabuleux.

« Nous ne pouvons, en tout cas, accorder créance à des assertions qui ne reposent sur aucune critique historique. Le Zoroastre cité par Bérose n'est certainement pas le même que le fondateur du Mazdéisme ; la date reculée de 6.000 ans avant notre ère n'est justifiée par aucune preuve, et celle qui place Zoroastre sous le règne de Darius n'est basée que sur une confusion entre le père de Darius, fils de Vistâçpa ou Hystaspès, et le roi Vistâçpa des légendes zoroastriennes.

« Nous savons par les inscriptions cunéiformes la généalogie de Darius. Vistâçpa, dans l'inscription de Behistan et dans celle d'Artaxerxès II, apparaît comme le fils d'Arshâma. Mais, d'après Burnouf, le Vistâçpa de l'*Avesta* est le fils d'Aarvatâçpa, dont les Néo-Persans ont fait leur Lahuraçp ou Lohraçp. Or, l'on

peut se rendre compte, dans l'*Avesta*, que les combats de Vistâspa avec Areiat-Acpa ou Arjaçp sont précisément les mêmes que Firdouçi a développés dans le *Schah-Nâme*. Or, selon l'opinion de Spiegel, cette partie ancienne du *Schah-Nâme* appartient à une époque préhistorique, et les deux dynasties citées par Firdouçi sont en partie purement mythiques (1).

« On ne peut accepter davantage l'opinion des auteurs orientaux du moyen âge et modernes, car l'époque où ils placent Zoroastre est basée sur une chronologie mythique.

« En effet, suivant l'eschatologie persane, la durée totale du monde est de 12.000 ans ; 6.000 ans s'écouleront avant que le monde soit habité par les hommes, et 3.000 ans plus tard apparaît Zoroastre. Il ne reste donc plus que 3.000 ans pour arriver à la fin du monde, et tous les 1.000 ans doit surgir un prophète pour rétablir la foi tombée. C'est ce qu'on lit dans le *Sadder* : « Moi, je t'ai créé (Zoroastre) au milieu du temps où le monde a été habité, c'est-à-dire que 3.000 ans se sont écoulés depuis le siècle de Kaiomeras jusqu'à ton siècle ; et de ce siècle à la résurrection 3.000 ans s'écouleront encore ».

« Cette opinion, comme on le voit, a pour objet de faire concorder l'existence de Zoroastre avec les doctrines dogmatiques des Perses, et reste, par conséquent, sans valeur pour la critique ».

De toutes ces remarques je tire une conclusion : c'est que le personnage légendaire de Zoroastre a été créé par les prêtres iraniens qui avaient peu à peu usurpé le pouvoir sacerdotal dans le but d'appuyer leur nouvelle institution sur l'autorité d'un chef, d'un prophète, qui serait venu avant eux réaliser la révolution religieuse en Perse.

Nous retrouvons partout ce procédé qui consiste à rejeter sur un personnage très ancien la responsabilité des révoltes dont on craint de se dire les auteurs parce qu'on en est le bénéficiaire. Et toujours, dans ce cas, on donne à celui à l'ombre duquel on opère, une valeur presque surnaturelle afin de lui donner une autorité incontestable.

C'est sur de pareilles supercheries que le sacerdoce masculin s'est institué.

(1) E. Burnouf, *Com. sur le Yaçna*, p. 442. — F. Spiegel, *Avesta, Einleitung*, t. I, p. 43.

Voici du reste la légende, telle qu'elle fut donnée autrefois dans sa forme classique, car aujourd'hui la plupart des savants ne croient pas à l'existence de Zoroastre. C'est l'histoire de tous les prétendus révélateurs ; nous y trouvons, comme partout, le même drame, la persécution, la retraite dans la solitude et, cependant, le triomphe final.

C'est M. Charma qui parle. Il nous dit : « Zoroastre était né à Urmi, dans l'Aderbedjan, vers l'an 550 avant notre ère. Prévoyant les orages que sa parole allait soulever contre lui, il sort de l'Iran, les yeux baignés de pleurs. Pendant 20 ans, il habite dans la solitude un antre mystérieux où il vit de laitage et de légumes. Après avoir médité en silence au pied de l'Al-bordj, il gravit la *montagne sacrée* et là il implore Ormuzd : « Je ferai, ô mon Dieu, tout ce qui peut vous plaire, mais que voulez-vous de moi ? »

« Ormuzd l'appelle auprès de son trône et il lui révèle la parole divine : « Allez, maintenant, lui dit-il, apprenez au peuple ce que vous avez vu, vous qui êtes leur pasteur ». Zoroastre rentre alors sur la terre d'Iran. Les magiciens avaient levé une nombreuse armée ; ils l'attendaient pour l'exterminer. Il frappe ses ennemis de terreur en leur lisant l'*Avesta*. Les uns meurent d'effroi et les autres demandent grâce.

« Les sages l'interrogent et leurs questions captieuses aspirent à mettre sa science en défaut. Zoroastre lève, sans le moindre embarras, les difficultés dont ils croient l'accabler, et sa langue les frappe comme une épée aiguë. Le roi, pour accepter sa doctrine, demande des miracles. Enfin le roi Gustasp, entièrement convaincu, fit accepter sa doctrine, de gré ou de force, à toutes les provinces de son vaste empire. Il mourut à 77 ans, au milieu des guerres qu'il avait suscitées ».

La première partie de cette histoire (la fuite, le désert, la montagne) est empruntée à la vie de Myriam, qui servit de canevas pour faire celle de tous les imposteurs qui voulurent l'imiter.

\* \* \*

Le mot Ahou-ra, décomposé, donne Athou (maître, seigneur), et Ratou (précepteur, guide spirituel). Ces deux noms, jusque là réservés à la Déesse — ou à la Prêtresse qui, en Perse, est la Magicienne —, sont donnés à Zoroastre. Voici ce que les Prêtres écrivent :

« Ahura-Mazda dit au Saint Zoroastre :

« Tu dois conserver la dignité d'Athou et de Ratou (Yast, VIII, 1).

« Zarathoustra est leur Athou et leur Ratou (Vispered, XVI, 3).

« Le Saint Zarathoustra est l'Athou et le Ratou terrestre des créatures terrestres et du peuple terrestre (Vispered, II, 4).

« Zarathoustra est l'Athou et le Ratou de l'humanité ou des mondes » (Yast, XIII, 91, 92, 152).

M. Roth, dans sa traduction rectifiée du *Honover*, dit de Zoroastre :

« Comme il est le Seigneur que nous souhaitons, il est aussi, en vérité, notre guide spirituel. Il a enseigné au monde à prendre à cœur les œuvres de piété.

« Mais l'empire reste à Ahura, qui l'a établi pasteur, lui Zarathoustra le délaissé ».

On a fait remarquer que ce passage laisse à Ahura la première place et que Zoroastre n'est que son vicaire. C'est Ahura qui l'a établi pasteur, mais il ne prend pas sa place, car « l'empire reste à Ahura ». C'est Ahura seule, suivant le *Yagna*, XXXI, 8, qui est « l'éternel ordonnateur de ce qui doit être juste dans les actions de la vie ». C'est Elle qui a prescrit la loi morale.

## LA MORALE DE ZARATHUSTRA

Toute la morale de Zoroastre est basée sur le système hypocrite qui consiste à prendre dans l'ancienne religion les idées féminines et à les donner comme des idées nouvelles émanées de l'esprit de l'homme, tant qu'il s'agit d'idées générales. Mais lorsqu'il s'agit des questions morales, c'est-à-dire des relations de l'homme et de la femme, la préoccupation constante de l'instinct masculin apparaît; l'idée dominante qui vient de lui et qu'il met dans sa loi, c'est d'obliger la Femme à se livrer à lui.

Ainsi, « une des fautes les plus graves dont une fille peut se rendre coupable, c'est de rester volontairement vierge.

« Lorsqu'une fille est nubile, elle est en droit de se présenter devant son père, son frère, ou celui qui est chargé d'elle, et de lui demander un mari. Si ses parents repoussent obstinément sa prière, ils commettent un crime dont ils auront longtemps à se repentir ».

Je prends cette citation dans la *Philosophie orientale* de M. Charma (p. 482), et elle me suggère des réflexions qu'on pour-

rait adresser à tous les traducteurs modernes : c'est que, d'abord, la femme ne dépend pas encore d'un homme, père ou frère, puisque les anciennes coutumes de la Gynécocratie ne sont pas encore détruites, mais seulement attaquées ; il faudra des siècles pour les remplacer. Ensuite, le « mariage » et par conséquent le « mari », c'est-à-dire l'union exclusive avec un seul homme, ne peuvent pas encore, à cette époque, être légalisés ; c'est le système que l'on tend à introduire, mais qui n'est pas encore accepté et ne le sera qu'avec le Droit romain et le Catholicisme.

Ceci dit, continuons à citer :

« Si une femme a quitté la maison de son mari et lui a dit quatre fois : *je ne vous connais pas, je ne suis pas votre femme*, le mariage est rompu.

« Un homme, d'après la loi, ne doit avoir qu'une femme, mais, si cette femme est stérile, elle peut autoriser son mari à en prendre une seconde ».

Tout ceci est en contradiction formelle avec les mœurs et les coutumes de l'époque approximative de Zoroastre. La loi qu'on lui attribue a dû être rédigée peu de temps avant l'ère chrétienne.

Nous y trouvons encore ceci, à propos de la satisfaction des voluptés solitaires : Zarathustra demande : « Quelle est la pénitence de cet acte ? Quel est le moyen de pardon ? Quel est le moyen de purification ? » Ahura-Mazda répond : « Pour ce crime il n'y a pas de pénitence, il n'y a pas de moyen de pardon, il n'y a point de purification » (8, 77-82).

S'agit-il de l'homme ou de la Femme ?

Pour les rapports avec les *courtisanes*, même réponse. Puis des défenses à propos de l'infanticide, de l'abandon d'une fille séduite par l'homme et d'autres idées modernes reposant sur la fausse morale née du Catholicisme et sur l'état social qui s'en est suivi. Disons d'abord qu'il n'y a pas de *courtisanes* (1) dans le régime gynécocratique, puisqu'il est basé sur l'hétaïrisme. Quant aux actes sexuels de la Femme (les ovulations), ils étaient consacrés dans les mystères d'Isis, d'Eleusis et de tous les temples de la Théogonie, leur sanctification était une partie fondamentale de la Religion.

Mais en même temps que le prophète renverse la primitive

(1) Le mot *courtisane* date de François I<sup>er</sup>.

morale et veut livrer la Femme à l'homme, il prêche la sainteté et dit hypocritement :

« Soyez pur de corps et d'âme ! Soyez pur de pensée et d'action !

« La pensée pure, c'est celle qui a pour objet l'origine des choses ; la parole pure, c'est le verbe divin ; l'action pure, c'est la prière adressée avec respect *au peuple nombreux* créé dès le commencement ».

La prière, c'est ce qui gêne le plus le Prêtre. On n'ose pas encore l'adresser à un être surnaturel, mais on ne l'adresse déjà plus à la Femme, qui est remplacée par *un peuple nombreux*, créé dès le commencement.

S'il ne veut plus supplier, il ne veut plus non plus réparer, et voici comment il remplace l'ancien culte :

« Si vous avez volontairement ou involontairement contracté quelque souillure, purifiez-vous. Il faut voir comment, en se lavant successivement avec l'eau pure les différentes parties du corps, l'homme impur chasse de l'une à l'autre la péri qui l'obsède, jusqu'à ce que, de proche en proche, il l'enferme dans son pied gauche, d'où elle s'échappe, enfin, sous la forme d'une mouche et s'envole vaincue vers le nord ».

Telles sont les aberrations qui commencent à remplacer la science antique.

« Mais si celui qui est souillé n'a pas pu faire ce que la loi lui commande, qu'il prie avec ferveur, qu'il confesse ses mauvaises pensées, ses mauvaises paroles, ses mauvaises actions ; qu'il se repente sincèrement, son péché lui sera remis.

« Tous les soirs, avant de s'endormir, le Mahestan repassera les œuvres de la journée et se reprochera ses fautes. Le jeûne ne lui est pas permis. (Cette confession du Mazdéen s'appelle *Patet Erâni*.)

« La Femme, dit Ormuzd, ne sera pas obligée de réciter les Neaeschs, il lui suffira d'adresser à son mari son hommage et sa prière.

« Le matin, la Femme se prosternera devant son mari et lui dira neuf fois de suite : « Que voulez-vous de moi ? »

Ainsi donc toute la Religion, pour la Femme, est dans l'Amour qu'on lui demande ; pour cela le mariage lui est imposé, c'est devenu un devoir, l'homme n'a plus besoin de la prier, c'est Elle qui lui adresse sa prière !...

L'homme est partout le même et partout agit poussé par le

même instinct. Aussi c'est la même histoire, indéfiniment répétée, que nous avons à enregistrer dans chaque pays que nous étudions : copier la Femme, lui prendre sa place, l'asservir, la déshonorer en intervertissant la loi des sexes, et se donner aux peuples comme un grand prophète chargé, par un « Très-Haut » dont on fait un complice, d'une mission divine.

C'est toujours le même roman, et c'est toujours avec la même crédulité qu'il est accepté.

## LE CULTE DE LA NOUVELLE RELIGION

### LA MAGIE

L'histoire nous dit que c'est le second Zoroastre qui créa la magie ; ce qui semble vouloir dire que c'est à une seconde génération de prêtres que l'on doit cette création.

Les Mages sont des hommes qui prétendent faire des choses extraordinaires ; ils s'entourent de mystères, créent un surnaturel exubérant qui, une fois les limites de la Nature franchies, s'égare dans toutes les aberrations ; ils cherchent à étonner les esprits simples, qui aiment le merveilleux, et se prétendent doués du pouvoir de faire agir des forces occultes ; ils invoquent les morts, les font parler ; ils prétendent commander aux éléments ; ils veulent conjurer les tempêtes, faire pleuvoir, suspendre la marche des maladies ; ils vont jusqu'à prétendre transformer, pour un temps, l'homme en animal. Ils ont avec eux toute la gamme des fous et s'adonnent à toute la variété des miracles.

Cette manifestation de la mentalité masculine — qui a existé dans tous les temps — répond à une loi psychique : Quand l'âme de l'homme *descend* par suite des appels de la vie sexuelle, quand son esprit devient inquiet et instable, ne comprend plus la valeur des actes à accomplir, au lieu de prendre une décision, il imite les autres.

Quand il prend la place de la Femme, il imite la Femme. C'est ce que, dans les temps modernes, nous avons appelé *la réflexion sexuelle* ; dans l'antiquité, cela s'appelait « spéculation », de *speculum* (miroir).

Mais, ne comprenant pas ce qui émane de la pensée féminine, ne connaissant pas la limite de cette pensée, qui lui semble infinie, son imitation est maladroite, elle est outrée, il va au

delà, s'égare parce qu'il se met dans le domaine des choses qu'il ne peut pas comprendre.

L'enseignement des Magiciennes reposait sur la puissance de leur esprit qui leur faisait connaître les lois de la Nature sans s'égarer dans un sens ou dans l'autre. Cela s'appelait « la Magie blanche ». Le Mage qui veut l'imiter tombe tout de suite dans le miracle, en cherchant à sortir de sa nature pour s'élever jusqu'à celle de la Femme; il dépasse les bornes de la puissance humaine. Cela s'appelle « la Magie noire ».

Plotin, voulant décrire l'âme de l'homme, nous donne sans l'avoir voulu une sorte de définition de la « réflexion sexuelle »; il dit : « L'âme de l'homme se crée elle-même, par sa contemplation et en s'élevant vers *as-Cèse* (la Femme) qui est le théâtre de son action. C'est comme une lumière qui rayonne jusqu'à des limites qu'elle peut atteindre indéfiniment. A tout ce que l'âme de l'homme éclaire, à tout ce que peut atteindre son rayon, elle donne une forme qui devient ainsi *son propre corps*. Cela veut dire que l'âme vit et se développe dans l'objet même de sa vision, qu'elle le pénètre à son tour et peut lui imprimer le caractère qui lui est propre à elle-même, le plier, en un mot, à sa volonté ».

« La Magie véritable, dit encore Plotin, c'est l'amour avec la haine, son contraire.

« Maya (la Femme) est la pensée de l'homme, tendant au dehors, s'y dirigeant; c'est l'effort de cette même pensée pour acquérir une forme extérieure, une réalité, c'est l'intensité du désir ».

Dans la traduction latine de la Bhagavad-Gîtâ, G. Schlegel, quand il a à reproduire le terme sanscrit « *Maya* », l'accompagne toujours, entre parenthèses, du mot *Magia* (Mage ou Maje vient de Maya).

La Maya — la Femme-Mage — a le pouvoir de diriger la pensée masculine qui rayonne sur elle, dans l'amour et même en dehors de l'amour.

Mais la Magie noire ne fut longtemps considérée que comme une manifestation du mauvais Esprit.

Dans le chapitre XIX du Vendidad, Angrô-Mainyous (Ahriman) dit à Zoroastre : « Maudis la loi sainte et tu obtiendras le bonheur ».

Ahriman dispute les hommes à Ormuzd et parvient à en gagner beaucoup. C'est alors que la Femme dit : « Moi qui suis Ormuzd, qui suis le juste juge, je marchais dans ma grandeur; la cou-

leuvre m'aperçut : alors cette couleuvre, cet Ahriman plein de mort, produisit contre moi neuf, neuf fois neuf, neuf cents, neuf mille, quatre-vingt-dix mille ennemis ».

Quelquefois on donne à ce chef des mauvais génies une figure humaine, un serpent est enroulé autour de son corps, portant la tête en avant. Nous le voyons aussi personnifié par une mouche. Sous cette forme, l'esprit du Mal court à travers les productions d'Ormuzd, « il brise entièrement le monde vers le midi ». Pour peindre aux regards l'auteur de la « mauvaise loi », l'esprit de trouble et de désordre, les anciens livres de la Perse renversaient les lettres dont se compose son nom ; on ne pouvait rendre plus sensible la différence qu'on voulait établir entre Ormuzd et Vvairuueu, l'esprit du Bien qui élève, l'esprit du mal qui abaisse.

Ce renversement était déjà dans le triangle symbolique qui représente les deux sexes. Il est aussi dans les cartes du Tarot (imitées par nos cartes à jouer) où deux individus sont juxtaposés l'un la tête en haut, l'autre la tête en bas.

La Franc-Maçonnerie a gardé ce symbole.

Comme le monde spirituel, le monde matériel est pur ou impur selon qu'il vient d'Ormuzd ou d'Ahriman, de la Femme ou de l'Homme.

La religion des Mages renverse toutes les idées reçues, toute la science acquise.

Les Dévas ne sont plus du Ciel, mais de la Terre. Elles deviennent les Dews ou Darvands et les Pérís dont on fait des démons, des agents du mal, les ministres d'Ahriman, ses attributs. Elles sont maintenant en opposition avec les bons esprits personnifiés par les Amschaspands, les Izeds et les Fervers, qui sont les ministres d'Ormuzd ou ses attributs.

Les inquiétudes, les ennuis, les vaines terreurs et tous les petits maux de la vie proviennent des *Pérís*, les petits *Dieux du mal*, car le mot Dieu (de Dêva) ne désigne plus le bien, mais le mal.

Les Dews inférieurs sont appelés Daroudis.

Il existe sept grands Dews — grands Dieux ou grands Démons — Mais, si le nom change, les attributs restent ceux de l'ancien esprit du mal, tels qu'ils étaient définis dans la primitive religion. Ce sont :

ESCHEM. — Le Dew de la colère et de l'envie, le plus puissant

des *Dieux* impurs, l'auteur de la mauvaise loi. On l'oppose à Serosch.

ASCHMOGH. — Qui connaît la loi pure et refuse de la pratiquer.

APEVESCH. — Qui s'efforce d'enchaîner dans les airs la rosée bienfaisante (ce qui primitivement voulait dire : qui veut empêcher l'exercice de la sexualité féminine).

VAZIRESCH. — Qui obsède les corps morts (les vampires).

NESSOSCH. — Qui s'en empare.

DAVESCH. — Le Dew de l'erreur et de la séduction.

DJÉ. — Celui de l'impureté qui souille le monde et corrompt tous les germes que la terre porte dans son sein.

On représente encore le mal par d'autres *Divinités*:

ADER. — L'impur, qui divise les hommes.

SAVEL. — Le violent.

NEKAËL ou NÂOUGHES. — Le Dew qui anéantit, le destructeur.

TARIK et ZARETH. — Le corrupteur.

\* \* \*

Les Mages, pour se donner de l'autorité, avaient besoin de s'appuyer sur les Rois. Aussi les Perses, comme tous les peuples, mêlèrent la politique à la religion. Pour parodier les Reines-Mages, ils eurent des Rois-Mages.

C'est ainsi que les hommes faisaient servir la puissance sacerdotale qu'ils se donnaient à l'établissement du pouvoir qu'ils prenaient et dont ils se servaient contre l'ancien régime gynécocratique.

M. Charma, dans son livre intitulé *La Perse*, nous dit : « La première personne de l'Etat, dans l'ancienne Perse, c'était le Roi. Le Roi tient son pouvoir d'Ormuzd ou des Izedes, ses ministres. Un feu particulier l'anime, il est sur la terre ce que Brahman est au Ciel. Le bon Roi protège et nourrit le pauvre. Le Roi lumineux et heureux est celui à qui sont données l'action et la parole, deux grandes choses par lesquelles les mortels deviennent grands. La loi de Zoroastre sera la règle constante de sa conduite, l'âme de ses conseils. Puisse l'union être plus étroite encore entre la province et son chef qu'entre l'époux et l'épouse, le frère et le frère, le père et le fils. »

La royauté était héréditaire. Dieu seul, à ce qu'il semble, retire aux monarques l'autorité que seul il leur a conférée. Avant

que le Roi ne montât sur le trône, les Mages, qui avaient présidé à son éducation, l'admettaient dans leurs rangs, peut-être même le plaçaient-ils à leur tête. Darius se nomme leur chef.

Le premier soin des Prêtres — quand ils triomphent — est d'écrire l'histoire. C'est par eux que nous savons que Ninus fut le premier conquérant de la Perse, celui qui détruisit la dynastie appelée *Mahabad*, « la grande Sagesse », et, pour donner une sanction à cette conquête, ils nous disent que Sémiramis fut avec lui, que, trahissant la sainte cause du régime Théogonique, elle fut une zélée sectatrice du gouvernement mâle, qu'elle se fit appeler Sémi-ramis, qui signifie « l'éclat de Ram », ce Ram qui fut l'usurpateur hindou de la puissance féminine ; ils disent aussi qu'elle prit pour insigne une colombe blanche (le blanc étant le symbole du masculinisme).

Nous n'en croyons rien, nous savons assez comment on met de son côté ceux qui ont joué un grand rôle dans le monde, pour donner du prestige à la cause que l'on défend. Ce système a toujours existé, il dure encore, et il est impossible de rien comprendre à l'histoire si on n'en tient pas compte.

## TRANSFORMATION DU SYMBOLISME

### LE FEU SACRÉ DE L'ESPRIT DEVIENT LE FEU PHYSIQUE

Le symbole le plus naturel et le plus ancien de la Divinité, c'est le feu, parce qu'il représente la lumière de l'Esprit.

Dans l'A-Vesta, il est dit : « Il y a un feu sacré qui donne la connaissance de l'avenir, la science et la facilité d'élocution. » C'est par ce feu qu'on explique l'éloquence extraordinaire de la Sibylle, sa parole inspirée, « logos ».

Evidemment, il s'agit d'une faculté de l'Esprit.

Mais comme elle est spéciale au sexe féminin, cela excita la jalousie des hommes inférieurs, et, quand ils prirent la direction de la religion, ils changèrent la signification du symbolisme.

Nous lisons dans le livre de M. Charma, *La Perse* (p. 457), ceci :

« On figurait le feu originel, la lumière primordiale, par la flamme des Atesch-Gâhs, par le feu qui brûlait sans jamais s'éteindre dans toutes les maisons, sur toutes les montagnes.

« Un jour de bataille, le feu, qu'on appelait éternel et sacré,

était porté devant l'armée sur des autels d'argent ; des Mages suivaient, chantant l'hymne national.

« Le feu était le véritable symbole de la puissance divine. Le Soleil étant le feu le plus parfait, Dieu semblait y avoir établi son trône. Aussi adorait-on la Divinité le visage tourné vers l'Orient. Le soleil, que le Zend-Avesta appelle souvent un vigoureux coursier, monte quelquefois un cheval. Le plus ordinairement, il est emporté dans l'espace sur un char attelé soit de quatre chevaux, soit de deux chevaux, soit même d'un cheval unique ».

C'est donc, d'abord, une représentation symbolique d'une manifestation de l'Esprit divin féminin, du feu mystique, Agni, le feu purificateur. Et quoique toute femme le découvre en elle-même, on lui donne cependant un auteur, c'est Atharvan (d'où l'Athirsata des Rose-Croix), dont le nom indique le feu lui-même.

Le culte du feu avait été le centre d'une métaphysique savante et le point de ralliement des plus hautes conceptions de la vie et de la morale. Mais on avait dû le cacher dans les Mystères, ce qui fait dire à Mme Blavatsky dans *Isis dévoilée* :

« Le feu sacré de Zoroastre, ou l'Atash-Behram des Parsis, le Feu Hermès, le Feu Elonès des anciens Germains, l'Eclair de Cybèle, la Torche flamboyante d'Apollon, la Flamme sur l'autel de Pan, le Feu inextinguible du Temple de l'Acropole et celui de Vesta, les Etincelles brillantes des coiffures des Dioscures et de la tête de Gorgone, du casque de Pallas et du bâton de Mercure, le Ptah-Ra des Egyptiens, le Zeus Cataïbate grec (celui qui descend) de Pausanias, les langues de feu de la Pentecôte, le Buisson ardent de Moïse, la colonne de feu de l'Exode et la lampe brûlante d'Abraham, le Feu éternel de « l'Abîme sans fond », les Vapeurs de l'oracle de Delphes, la Lumière sidérale des Rose-Croix, l'Akâsha des adeptes hindous, la Lumière astrale d'Eliphas Lévi, l'Aura nerveuse et le fluide des magnétiseurs, l'od de Reichenbach, les forces Psychodes et Ecténiques de Tury, la Force psychique de Sergeant Cox et le magnétisme de quelques naturalistes, tout cela n'est que la terminologie variée des multiples manifestations ou des effets de la même cause mystérieuse et omni-pénétrante, l'Archée grecque ».

Voilà une énumération qui n'explique rien, aussi on se demande si Mme Blavatsky connaissait la science sacrée des anciennes Déeses.

## IMITATION

## LE FEU SACRÉ MIS DANS L'HOMME

Les « *Filles du feu* », les Vestales, devaient être imitées ; on en fait les « *Fils du feu* ».

Et du reste, à Rome, d'Agni, le feu sacré, on fait Agna (ascendance mâle).

Dans les ouvrages de Kabbale, qui sont des parodies des écrits féminins, comme le Zohar, on décrit le « feu blanc caché dans la Risha Havurah », comme la Tête Blanche dont la volonté est cause que le Fluide ardent coule en 370 courants (quotidiens) dans toutes les directions de l'Univers. Il ne fait qu'un avec « le serpent qui court en faisant 370 sauts », le serpent qui devient trois esprits lorsque l'homme divin habite dans l'homme animal ».

Déjà les Hindous obscènes ont dit : « *Agni reçoit l'onction du soma* ».

Le symbolisme primitif ayant été perdu, on continua à s'enfoncer dans des idées concrètes, et c'est ainsi que le feu de l'Esprit devint le feu physique obtenu par l'*arani*, instrument de bois d'où le feu se tire par frottement. Et le public ignorant dira : « *les Mazdéens sont les adorateurs du feu* », et on lira des explications ridicules comme celle-ci :

« Sous la 3<sup>me</sup> dynastie *pischdadienne*, la doctrine des Mages et le culte du feu s'établirent dans la Perse. Un des princes de cette dynastie, Husheng, ayant vu jaillir de deux cailloux l'étincelle sacrée, s'écria : « *C'est la lumière de Dieu ; que le monde l'adore* » (Charma, *La Perse*).

Et la grande religion des Iraniens, le culte de la Déesse Vesta et la connaissance de la *Science suprême* va devenir une religion *astrale*, une religion solaire ou héliaque, qui cherchera à remplacer la croyance première qui avait été répandue chez les Arabes, les Kaldéens, les Assyriens, les Hyperboréens, et jusque chez les Incas du Pérou. A Taïti existe une corporation mystique appelée Aréïois, qui forme sept classes et qui a gardé les croyances des Aryaniens.

## LA MAGIE DE ZOROASTRE

Les masculinistes modernes enseignent que la Magie se composait originairement des connaissances que Zoroastre avait

acquises, soit par ses études, soit par ses voyages et surtout par le séjour qu'il fit dans les Indes, où il s'instruisit à l'école des Brahmines.

C'est le thème habituel de tous les romans de ce genre. De retour en Perse, Zoroastre aurait commencé à donner un enseignement à ses adeptes, disciples comme lui du culte du feu, symbole de l'Etre suprême.

Quant à la grande science de la Déesse Vesta, elle est réduite à des opérations appelées *Magie*, tenues secrètes et que l'on ne communique pas au vulgaire, parce que les femmes protèteraient.

En effet, elles avaient appelé *Magie blanche* la vraie science qui ne produit que de bons effets; elles appelaient, dès lors, *Magie noire* ou goétie, celle des prêtres qui ne servait qu'à faire du mal.

### L'A-VESTA PERSECUTÉ, DÉNATURÉ, ALTÉRÉ

L'A-Vesta tomba aux mains de ses adversaires. Ils en firent des versions qui en altérèrent l'esprit.

C'est pour cela que l'on croit que le livre a été fait en plusieurs fois; il contient des parties plus anciennes les unes que les autres.

Au XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, on introduisit dans l'Iran les caractères cunéiformes syllabiques, et peut-être aussi l'écriture sémitique cursive, alors que commençait l'influence sémitique.

Au VIII<sup>e</sup> siècle (avant notre ère), le véritable A-Vesta existait oralement. C'est toujours ce qu'on dit des livres supprimés. On ajoute qu'il fut mis par écrit au V<sup>e</sup> siècle, mais on avoue qu'on ne sait pas s'il avait été déjà écrit avant cette époque. Il est probable que la première rédaction avait été détruite ou cachée.

On transcrivit un grand nombre de « *Livres sacrés* » dans la période des Achéménides ou du premier empire Perse, et, bien que l'écriture employée à cet usage soit inconnue, on croit qu'elle fut d'origine assyrienne.

Du temps des Sassanides, on trouve une traduction de ce livre en langue huzvâresch, qui rend le texte primitif obscur, d'autant plus que les traducteurs ne semblent pas posséder le zend très sûrement.

Quoique cette version soit loin d'être fidèle au sens donné, on la modifie encore par la suite.

Au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les Grecs connaissaient des textes de l'A-Vesta d'une très grande étendue ; ils l'attribuaient à Zoroastre.

Burnouf dit : « Une traduction grecque du Zend A-Vesta courait de main en main plus de deux siècles avant Jésus (1) ».

Darius fit faire deux copies de l'A-Vesta et les fit déposer, l'une dans le Trésor, l'autre dans les Archives de Persépolis.

La conquête d'Alexandre, puis les guerres des Romains et des Byzantins contre les princes de l'Iran, entraînèrent la destruction et la dispersion d'une quantité de manuscrits. Sous les Arsacides déjà, l'on commença à recueillir les fragments épars.

Donc on voulait faire disparaître tout ce qui racontait la gloire des temps gynécocratiques.

« La langue Zend, dans laquelle les livres de l'A-Vesta étaient composés, s'étant éteinte déjà vers le premier siècle de notre ère, on sentit le besoin d'une traduction dans l'idiome nouveau dit *pehlvi*, qui s'était constitué dans l'intervalle. Mais après cette traduction, dont l'époque précise est inconnue, les manuscrits originaux de l'A-Vesta furent transcrits dans un nouvel alphabet (vulgairement le Zend), dérivé de l'écriture dite *pehvî*. » (Leblois, *Les Bibles*, L. IV, p. 767).

Au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, Aberdad Mârspendân restaura l'A-Vesta, suivant les idées de son époque, évidemment.

Au VII<sup>e</sup> siècle, les Arabes firent de nouveaux ravages dans la littérature sacrée des Perses. Ceux-ci se réfugièrent dans l'Inde, en emportant leurs manuscrits. Mais, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, tous les manuscrits du *Vendidad*, le seul qui restait de leurs livres sacrés, étaient perdus, ce qui obligea un de leurs Destours, nommé Ardeschir, de retourner en Perse pour s'en procurer un nouveau qu'il rapporta de Sistan, et c'est de ce dernier manuscrit que sortent toutes les copies actuelles du *Vendidad* existant dans l'Inde.

Ce livre, le seul conservé, faisait partie d'une collection qui en comprenait 21. On croit qu'il a dû sa conservation à ce qu'il

(1) Une édition complète de l'A-Vesta a été donnée par M. Spiegel, critiquée et complétée par Martin Haugh.

renfermait les principes de la législation que les hommes avaient faite et qu'ils avaient intérêt à conserver ; c'est pour cela qu'il aurait été copié plus souvent que les autres (1).

Un auteur arabe, Masoudi, qui vivait au milieu du x<sup>e</sup> siècle, prétend que les 21 livres remplissaient 12.000 peaux de vache. Ce chiffre est évidemment très exagéré.

L'A-Vesta traduit par Anquetil ne renferme peut-être que la dixième partie de l'ouvrage tel qu'il existait au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Dans sa forme actuelle, il a été compilé et fixé sous la dynastie des Sassanides, au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, avec les débris de l'ancien A-Vesta, perdu ou détruit sous les successeurs d'Alexandre. Il n'en subsiste que des fragments, dont quelques-uns remontent à une époque très ancienne. Il est écrit en langue Zend, qui est celle des inscriptions Achéménides, alors que du temps des Sassanides la langue usuelle était le pehlvi.

Burnouf s'aperçut bien vite que la traduction d'Anquetil était remplie d'erreurs, donc qu'elle ne pouvait pas servir à donner une idée du texte original. C'est alors qu'il entreprit de la refaire en se servant d'autres méthodes, qu'il expose dans son *Commentaire sur le Yaçna*, après avoir rendu hommage aux travaux et à la probité d'Anquetil qui, dit-il, « a eu le mérite d'avoir osé commencer une si grande entreprise et d'avoir donné à ses successeurs le moyen de reléver quelques-unes de ses fautes, gloire immense qui doit être d'autant moins contestée par celui qui vient le second, que lui-même n'aura vraisemblablement, aux yeux de ceux qui, plus tard, s'occuperont du même sujet, que le seul mérite de les avoir précédés ».

Burnouf explique que la version d'Anquetil n'a été faite que sur une traduction, que la connaissance du pehlvi ou huzvâresch disparut rapidement de chez les Parsis du Guzerate, et que, par conséquent, leurs traductions ne sont pas sûres. Mais, ajoute-t-il, il existe pour la critique deux sortes de moyens pour rectifier l'interprétation d'Anquetil, c'est-à-dire l'interprétation que les Parsis avaient donnée à Anquetil : « le premier de ces moyens, c'est la tradition des Parsis eux-mêmes, puisée à une source plus ancienne que l'explication des maîtres d'Anquetil ». Le second de ces moyens, c'est l'analyse approfondie du texte

(1) Le *Vendidad* énumère les localités excellentes créées par Ahura-Mazda. Leurs noms prouvent qu'elles remontent à une époque antérieure aux Perses et aux Mèdes.

Zend « appuyée sur la comparaison de cet ancien idiome avec les langues auxquelles il est le plus intimement uni ». Le sanscrit étant la langue qui possède le plus d'affinité avec le Zend, Burnouf se servit donc de la version sanscrite du Yagna faite par Nériosengh. Cette traduction avait été faite sur la vieille traduction huzvâresch, qui avait elle-même altéré l'esprit de l'A-Vesta.

Or, nous savons aujourd'hui dans quel sens les altérations étaient faites, puisque c'est un fait général qui se produisit partout. On donne le sexe masculin à la Déesse primitive Ahura-Mazda ; on relègue cette Divinité devenue surnaturelle dans un Ciel imaginaire ; on cache le nom de l'auteur primitif de l'A-Vesta ; on essaye — mais en vain — d'attribuer la gloire de cette œuvre à un homme : Zoroastre, et on montre la femme comme asservie à l'homme dès l'origine du monde. En même temps, on cache soigneusement ce qui peut rester des anciennes *Ecritures*.

« Si l'on interroge les anciens auteurs sur les *Ecritures sacrées* du Mazdéisme, dit M. Leblois, il est fort possible que ce qu'ils nous en disent se rapporte à d'autres ouvrages qu'à ceux que nous possédons ».

\* \* \*

Il est généralement admis que l'ensemble des anciens textes de l'A-Vesta était rythmé et que la plupart des vieux livres Zend étaient composés en vers. Ce poème, dans quelques passages, rappelle l'Iliade.

Cependant, on n'a pu restituer tous les textes de l'A-Vesta en vers. Pour les Gâthâs seulement, ce travail a pu être fait, et Westphal, Roth, Mayr, sont arrivés à rétablir la métrique de ces cantiques.

Les manuscrits de l'A-Vesta actuellement connus en Europe sont conservés à Londres, Paris, Oxford et Copenhague.

### ATTITUDE DES SAVANTS MODERNES

C'est toujours avec une certaine crainte que les savants modernes voient surgir de la haute antiquité la science théogonique. Aussi, lors de la publication de la première traduction faite par

Anquetil, on commença par nier l'authenticité du livre. Aujourd'hui la lumière est faite sur la réalité de cette œuvre, sinon sur ce qu'elle contient.

Kleuker, le premier, démontra l'authenticité de l'A-Vesta, en rapportant les passages des auteurs anciens relatifs à la religion Mazdéenne. Spiegel a démontré l'authenticité de l'A-Vesta par des raisons philologiques : « En effet, dit-il, les trois dialectes du vieux persan ont tant de rapports avec le védique et le sanscrit, qu'on pourrait les prendre pour des dialectes d'une même langue.

« De nombreuses personnalités divines sont semblables dans les Védas et dans l'A-Vesta.

« Elles ont donc dû être identiques, bien que, dans la suite des temps, cette ressemblance puisse avoir disparu... »

Mais ce fut principalement le savant danois E. Rask qui mit fin à la controverse en démontrant que le Zend est une langue déterminée, sœur et non fille du sanscrit, et ayant ses lois à elle.

Actuellement, depuis que cette langue a été soumise à de nombreuses études, E. Burnouf, Spiegel, Curtius, etc., ont démontré que souvent le Zend a conservé des formes anciennes que le sanscrit védique a perdues.

## LES LIVRES PERDUS

Les Parsis assurent qu'avant Alexandre les livres sacrés étaient au nombre de vingt-et-un. Ils en conservent la liste détaillée (1).

Ces vingt-et-un « *nosks* » traitent de toutes les sciences théogoniques. En voici les titres avec l'indication du sujet traité dans chacun :

1°. SETOUD-IESCHT. — (Louange de la Divinité). Il traite de la nature de la Divinité et de celle des anges. « Culte de louange ». (Ne pas oublier que, dans les temps Théogoniques, la Divinité, c'était la Femme vivante).

2°. SETOUD-GUER. — (Celui qui loue). De la prière, de la pureté, des œuvres, etc. « Ce qui cause du profit ». (Le culte primitif rendu à la Femme par l'homme).

(1) Voir de Harlez, *Avesta*, Introduction, p. 39.

- 3°. VERESCHT-MANTSRE. — (La céleste parole). De la foi. « Loi excellente ». (Il s'agit de la vérité révélée par la Femme, devant laquelle elle veut que l'Homme s'incline sans discuter).
- 4°. BAGH. — (Bonheur). Ce livre s'occupe de ce que renferme la *Loi* et de son vrai sens donné par le Dieu (donc la Déesse) grand et saint (Bag veut dire Dieu). (Ceci nous fait savoir que, dans l'Avesta comme dans le Sépher, une loi était formulée et qu'on lui donnait déjà un sens altéré).
- 5°. DOUASDAH HAMAST. — (Les douze choses entières). Le sujet est le secours. Ce livre parle du peuple méchant, du monde supérieur, du monde inférieur, de tout ce que la Divinité a fait dans le ciel (domaine de l'Esprit), sur la terre, etc.; il traite encore de la résurrection, de la voie large, de la création (Dâmdâd).
- 6°. NADER. — (L'excellent, le rare). C'est un traité d'Astronomie.
- 7°. PADJEM. — (Les animaux). Il est question des animaux qu'il est permis ou défendu de manger, de leur cuisson (Pât-châm), etc.
- 8°. RETESCHTAÏ. — (Des militaires, des chefs). Traité de l'autorité, de l'obéissance, des sujets, des juges, etc. (*Ratousch-taïti*, souveraineté).
- 9°. BERESCHT. — (Exécution des ordres ou supériorité). Ce livre parle des juges, examine leurs actions, leurs volontés. (*Barisch*, direction).
- 10°. KESEROB. — (L'agréable parole). C'est un traité de l'esprit, de la science, de l'intelligence.
- 11°. VESCHTASP. — C'est l'éloge du règne de Veschasp. On y parle de sa conversion.
- 12°. KHESCHT. — Traité de la connaissance de la Divinité, de l'obéissance due aux rois, de la rémunération, de la loi (Dâdâk).
- 13°. SEFAND. — (Excellent). Roule sur la science nécessaire aux hommes *saints* (Spent).
- 14°. DJERESCHT. — (Il fait). Fait connaître les causes de ce qui regarde l'homme et ses divers états, ce qui est droit (Tchirast).
- 15°. BAGHANGAST. — (L'iescht du Bienheureux). Contient l'éloge du peuple des *Dieux* — donc des Déeses — et des anges, de l'homme qui s'approche de la Déesse et la re-

mercie de ses bienfaits, c'est le culte des Divinités (Bagân-yast).

16°. NIAREM. — (Je ne cherche pas mon bien particulier).

C'est un traité des biens et de la manière de les employer.

17°. ASPARON. — (Le livre par excellence). Traité des œuvres extraordinaires produites par les Nerengs ; fait connaître l'homme de la loi. Ordonne des punitions pour que le *juste* dans ce monde soit délivré.

18°. DAVASERONDJED. — (Qui donne le dernier remède). Secours, connaissance de l'homme et des animaux, ce qu'on doit leur donner (Médecine).

19°. ASKAREM. — (Je découvre, je déclare). Traité des jugements, des ordres, de l'obligation d'apprendre la meilleure ordonnance des lois.

20°. VENDIDAD. — (Donné pour éloigner le Dew). Apprend à l'homme à se garantir des œuvres mauvaises, d'Ahriman, de l'impureté, etc.

21°. HÂDOKHT. — (Les Hâs puissants). De la manière de faire des œuvres pures, etc.

### LES LUTTES DE SEXES RACONTÉES DANS L'A-VESTA

Tout ceci nous montre qu'il s'agit encore dans ces livres de la science révélée à l'homme et du culte (ou éducation) que la Femme exige de lui, afin qu'il soit digne de vivre près d'elle. Le principe féminin Ahura-Mazda, dont on fera Ormuzd, est la puissance spirituelle et morale, le « tout-sachant », principe de la Vérité et du Bien, qui a pour symbole « la lumière matérielle » (de là le culte du feu).

Le principe masculin Angrô-Maïnyou, c'est l'esprit méchant, qui renferme en lui l'erreur, le mensonge et tout le mal.

Ils sont en hostilité perpétuelle. La création d'Ahoura-Mazda a été gâtée par l'intervention d'Angrô-Maïnyou (c'est de *angrô* que l'on fait ogre).

Plus tard, Ahura-Mazda devient Ormuzd et son ennemi devient Ahriman. Mais rétablissons-les dans leur forme primitive et nous allons mieux comprendre la signification des premières Ecritures sacrées.

« Du milieu du Douzath, Ahriman monte sur la terre ; il en perce la croûte et il la visite dans tous les sens, corrompant, bouleversant le dessus, le dessous, le dedans, le dehors. La grande couleuvre de l'hiver prend possession de notre monde. C'est surtout le Khounnerets (l'Iran) que le Dew infernal s'attache à désoler ; il sait que les hommes forts, les Kéans, y régneront un jour, que la loi pure y sera d'abord apportée et qu'un puissant prophète, Sosoiosch, y naîtra. Le Touran et le Mazendran sont plus profondément marqués de son empreinte ; ces régions maudites sont comme les places fortes où il se retranche et d'où il s'élance contre les cieux. »

### LA FEMME PRINCIPE DU BIEN

La Providence était représentée sous les traits d'une vierge céleste, qui fournissait des armes pour combattre et subjuguier le génie du Mal et porter à la perfection tout ce qu'il avait corrompu.

Cette Femme primitive est appelée « Mazdao », qui semble dériver de Maha et devenir Magda, la grande, et qui signifie « *grandement savante, omnisciente* ».

Ses adorateurs sont les Mazdéens.

Mais nous devons croire que les partisans de l'ancienne religion n'admettaient pas cette révolution religieuse, car nous voyons que les Mages insistent beaucoup pour imposer leur Dieu nouveau. Ils disent aux incrédules, parodiant les anciennes prescriptions : « Avant tout, croyez au Dieu suprême. N'ouvrez pas votre cœur au doute criminel que le Darvand, plein de mort, essayera d'y répandre. Ormuzd vous aime, *il* vous aime comme lui-même. Aimons-le à notre tour. Cet amour, toutefois, n'exclut pas encore la crainte ; la parole de Dieu est terrible et Zoroastre se dit en même temps, dans la prière qu'il lui adresse, son esclave et son ami ». Dans le passage suivant du *Vendidad*, nous voyons une preuve de la lutte soutenue alors entre les deux partis, puisque ceux qui se justifient nous apprennent eux-mêmes qu'on les considère comme de faux prophètes.

Le premier paragraphe contient la magnifique morale de l'ancien A-Vesta, mais que l'on fait dériver de la nouvelle loi de Mazda, rédigée dans l'intérêt de l'homme.

## LA PRIÈRE

La prière des Mages ne s'adresse plus à la Divinité vivante, mais à Ormuzd devenu un Dieu surnaturel. On permet l'invocation du moment où elle perd son caractère terrestre. « Ayez soin, dit Ormuzd, de m'honorer, de me prier ».

Le *Khorda-Avesta* ou *Petit Avesta* est un recueil d'hymnes et de louanges adressées aux principaux génies bienfaisants du nouveau Mazdéisme.

Parmi les prières, il en est une dans laquelle il est impossible de ne pas reconnaître l'ancienne invocation que l'Homme adressait à la Femme, d'autant plus qu'on y a laissé son nom primitif *Ascha*. Ce qui peut nous faire supposer que c'est un ancien chant émané du cœur d'un jeune poète, que plus tard les Mages se sont approprié en en changeant l'intention.

## HYMNE XXVIII DU YAÇNA

D'après C. de Harlez (*Avesta*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, 1881, pp. 315-316).

1. — Pensées, paroles, actions heureuses de Zarathustra (Zoroastre) le saint. Que les Amesha-Çpentas viennent accueillir les Gâthâs. Honneur à vous, ô pures Gâthâs (1) !...

2. — Par cette prière, les mains élevées vers le ciel, pour la satisfaction de Mazda, l'esprit vivifiant, je veux honorer d'abord tous ceux qui pratiquent les actions saintes qui réjouissent l'esprit de Vohumanô et l'âme du taureau.

3. — Moi qui suis à vous, ô Ahura-Mazda, je viens vous implorer, avec une intention droite, pour que vous me donniez les biens appartenant aux deux mondes, au monde corporel et à celui de l'esprit ; ces biens qui proviennent de la pureté et par lesquels celle-ci donne la félicité à ceux qui se complaisent en elle.

4. — Moi qui suis à vous, ô Asha, je veux aussi vous louer, ainsi que le bon esprit originaire et Mazda-Ahura, à qui sont

(1) Gâthâ veut dire chant, hymne. Il est du féminin aussi bien en zend qu'en sanscrit.

la puissance incommutable et la sagesse qui donne le développement ; accourez à mes invocations pour me satisfaire.

5. — Et moi qui, avec l'aide du bon esprit, ai appliqué mon âme à des pensées célestes, qui connais les bénédictions des actes conformes à la loi d'Ahura-Mazda, que je persévère dans le désir de la sainteté tant que j'en aurai le pouvoir et la force.

6. — Asha, comment parviendrai-je à te voir, connaissant le bon esprit et l'obéissance, voie qui conduit à Ahura-Mazda, l'Esprit vivifiant ? Par cette loi, en la redisant de notre bouche, nous pourrons mieux que par tout autre moyen écarter les méchants.

7. — Viens avec le bon Esprit, toi qui donnes les dons de la sainteté. Par tes paroles véridiques, Mazda, donne pour longtemps un bonheur plein de puissance à Zarathustra et à nous, ô Ahura ; que par lui nous écrasions les haines de l'ennemi.

8. — Donne, Asha, la bénédiction, les dons du bon esprit. Donne, Armaiti, à Vistâspa, l'objet de son désir ; et à moi aussi. Donne-nous tes dons, ô Mazda, *maître* suprême, que nous observions tes lois.

9. — Je t'implore en dévot, toi le *maître* le meilleur, qui te plais dans la pureté parfaite, te demandant les meilleurs dons en faveur de Frashaostra, pour moi et pour ceux que tu feras participer pour toujours aux dons du bon esprit.

10. — Grâce à ces faveurs, puissions-nous ne jamais vous offenser, ô Ahura, ni Asha, ni Vohumanô ; nous qui cherchons à vous satisfaire, en vous offrant nos hymnes de louanges, à vous qui favorisez le désir et la possession des biens utiles.

11. — De ceux que tu connais, en raison de leur sainteté, comme des créatures du bon esprit et des esprits droits, comble le désir en leur donnant des biens. Je sais que ceux qui écoutent vos enseignements sont pourvus d'aliments et de dons qui ne vous manquent jamais.

12. — O toi, Ahuza-Mazda, enseigne-moi du ciel, de ta propre bouche, pour que je proclame tes enseignements ; enseigne-moi à conserver à jamais la pureté et le bon esprit, dans l'état où était le monde primitif,

## LE VENDIDAD

(D'après C. de Harlez, pp. 123 et 177-178).

*La Pureté* (Fargard X, 35-39) :

- La pureté est, après la naissance, le plus grand bien qui soit donné à l'homme.
- La pureté, ô Zarathustra ! c'est la fidélité à la loi de Mazda.
- Celui qui purifie sa propre nature par de saintes pensées, de bonnes paroles, de bonnes actions, celui-là a la pureté véritable.
- La nature droite est la vraie purification. En ce monde visible, la vraie purification est, pour chacun, la droiture de sa propre nature.
- Et cette nature est droite chez celui qui se purifie soi-même par de saintes pensées, de bonnes paroles et de bonnes actions.

*Faux et vrais prophètes de la loi* (Fargard XVIII, 1-17) :

- Il y a beaucoup d'hommes, ô saint Zarathustra ! dit Ahura-Mazda.
- Qui portent le *paitidâna* sacerdotal (voile couvrant le nez et la bouche) et qui ne sont point ceints de la loi. C'est fausement qu'ils s'annoncent comme prêtres. Ne les appelle pas prêtres, ô saint Zarathustra ! dit Ahura-Mazda.
- Ces hommes portent le *hrafçtraghna* (instrument en cuir pour tuer les insectes, cela doit être une sorte d'éventail chasse-mouche) sans être ceints de la loi. Faussement ils s'annoncent comme prêtres. Ne les appelle pas prêtres, ô saint Zarathustra ! dit Ahura-Mazda.
- Ils portent le rameau sacerdotal et ne sont pas ceints de la loi. Faussement ils s'annoncent comme prêtres. Ne les appelle pas prêtres, ô saint Zarathustra ! dit Ahura-Mazda.
- Ils emploient le *kastra-marim* (couteau servant aux sacrifices) sans être ceints de la loi. Faussement ils s'annoncent comme prêtres. Ne les appelle pas prêtres, ô saint Zarathustra ! dit Ahura-Mazda.

— Celui qui se repose la nuit entière sans accomplir les actes du culte, sans réciter les hymnes ;

Celui qui ne dit pas les prières prescrites, qui n'accomplit pas les cérémonies, qui n'étudie pas la loi et ne s'efforce pas de gagner le désir de la vie ;

Celui-là se donne fausement pour un Athrava (prêtre) ;  
ô saint Zarathustra ! ne l'appelle pas Athrava, dit Ahura-Mazda.

Celui que tu peux nommer un Athrava, c'est celui qui, la nuit entière, interroge l'esprit de sainteté, l'esprit qui délivre du péché, qui élargit (l'esprit) et rend heureux le passage du Cinvat.

Qui fait obtenir la vie, qui fait obtenir la pureté et les biens excellents du paradis.

\* \* \*

Les Parsis possèdent une traduction de l'Avesta en pehlvi, qu'ils considèrent comme l'œuvre de Zoroastre lui-même (Zarathustra), à qui on attribue les écrits antérieurs. Ils sont convaincus que Zoroastre a mis l'Avesta par écrit après la révélation qu'Ormuzd lui en a faite :

« Le Prophète, disent-ils, l'a écrite pour rendre l'Avesta intelligible aux hommes, la langue du Livre sacré étant celle de la Divinité même ».

Cette rédaction masculine d'un livre Divin (c'est-à-dire féminin) en dénature toutes les idées. C'est du reste ce que l'on voulait et ce que l'on entend quand on dit de la nouvelle rédaction qu'elle devient *intelligible aux hommes*.

Les idées abstraites de la Femme ne sont pas comprises des masses masculines.

## LA RÉVÉLATION D'APRÈS L'AVESTA

« D'après les Perses, l'Avesta a été révélé directement par Ormuzd à Zoroastre, sous le règne du roi Vistâspa. Dès le premier *fargard* ou chapitre du *Vendidad*, on lit : « Ahoura-Mazda dit au saint Zarathoustra : « J'ai créé ..... » suit l'énumération

de seize pays qu'il (1) (elle) a faits parfaitement bons, mais où Angrô-Mainyous (Ahriman, le mauvais dieu) a introduit partout des maux funestes aux créatures d'Ahoura-Mazda (la femme). A partir du second *fargard* commence, entre le Dieu (l'ancienne Déesse) et le prophète, un dialogue qui se poursuit jusqu'à la fin du livre, et où Ahoura-Mazda répond aux questions de Zarathoustra. Cette Divinité lui apprend à qui elle a enseigné « la Loi » dans la période antérieure à lui.

(Farg. 3) Il (Elle) donne des prescriptions relatives à l'agriculture ;

(Farg. 4) enseigne comment divers péchés doivent être expiés ;

(Farg. 10-12) indique les prières qui écartent les mauvais esprits ;

(Farg. 13-15) la manière de traiter le chien, l'enfant ;

(Farg. 16) s'occupe de l'hygiène des femmes ;

(Farg. 17) des cheveux et des ongles ;

(Farg. 18) prescrit diverses cérémonies » (2).

Combien tout cela est humain et féminin, et combien il faut avoir l'esprit troublé — ou prévenu — pour voir dans cette « révélation » qui s'occupe des cheveux et des ongles des femmes, la parole d'une Puissance cosmique !

Ahoura-Mazda, la femme, exhale en termes pompeux la grandeur et la puissance de la loi, que, disent les Prêtres, « elle a donnée à son prophète », mais le prophète ne viendra que bien longtemps après l'apparition de l'Avesta qui contient *la loi*.

## REVISION DES IDÉES ET DES ÉCRITURES EN PERSE

D'importants événements se passèrent en Perse pendant le VI<sup>e</sup> siècle.

On croit que c'est à cette époque que l'*Avesta* fut mis par écrit, et on en profita pour changer le caractère de la Divinité.

Au lieu du caractère divin inhérent à la nature féminine et qu'on avait montré en lutte dans les divisions mâle et femelle

(1) N'oublions jamais que, pour bien comprendre le sens des Ecritures altérées dans le but de cacher l'œuvre de la femme, il faut mettre partout *elle* où l'on a mis *il*.

(2) Leblois, *Les Bibles*, Livre IV, p. 692.

établies par la création naturelle (Ormuzd et Ahriman), le Prêtre iranien voulut abstraire la force spirituelle de la nature féminine et en faire, en dehors et au-dessus d'elle, le principe de toute vie dans le monde et de toute manifestation extérieure, résidant désormais dans une unité exclusive extra-terrestre.

C'est cette conception nouvelle qu'on introduisit dans l'Avesta.

Dans un texte gravé par l'ordre de Darius, nous trouvons déjà cette idée altérée :

« C'est un Dieu puissant qu'Ahura-Mazda !

C'est lui qui a fait cette terre ici !

C'est lui qui a fait le ciel là-bas !

C'est lui qui a fait les mortels ! ».

Nous ignorons quelle est la part du traducteur moderne dans cette altération de l'idée primitive ; c'est lui, dans tous les cas, qui a introduit dans le texte le mot *Dieu*. S'il était dans cette inscription, ce devait être le mot *Dewa*, qui en est la racine, mais ce mot pris en mauvaise part rappelait trop la femme pour avoir été employé dans un temps où on voulait la supprimer.

Les premiers caractères qui apparaissent sur les monnaies perses sont phéniciens ; ce sont les Sémites qui ont fait connaître l'écriture aux Iraniens.

Si l'Avesta a été écrit à cette époque, il n'a pu l'être qu'à l'aide d'un alphabet sémitique.

Avant Cyrus, on employait l'écriture cunéiforme assyrienne monumentale. De son temps, on employa l'écriture cunéiforme alphabétique appropriée à l'idiome sud-iranien et conservée dans les inscriptions des Achéménides à Persépolis et ailleurs.

Les inscriptions lapidaires faites depuis Cyrus, à l'aide de cette écriture cunéiforme, chantent les exploits de ceux qui se sont emparés du pouvoir.

Darius, qui régna de 521 à 485, fut le premier qui fit faire de grandes inscriptions, le premier qui fit frapper des monnaies, à l'imitation des Lydiens, auxquels on attribue l'invention de l'argent monnayé.

Les monnaies dariques, d'or et d'argent, sont sans légendes, et portent d'un côté le roi agenouillé (devant qui ?), tenant une lance et un arc, d'où le nom d'*archer*.

Voilà donc un empire, c'est-à-dire une androcratie, établie en Perse sur les ruines de l'ancien régime religieux.

Cyrus, qui la fonde, renverse les Mèdes en 536. Les Achéménides vont gouverner le pays pendant deux siècles. C'est l'ère des grandes conquêtes qui commence. Cambyse, fils de Cyrus, s'empare de l'Égypte en 526.

Il est considéré comme le fondateur de la XXVII<sup>e</sup> dynastie, la dynastie perse qui dure 121 ans (de 525 à 404).

Manéthon mentionne une dynastie égyptienne, en partie contemporaine de celle des Perses, la 23<sup>e</sup>, qui réside à Saïs et dure 27 ans, de 545 à 399. Donc tout le pays ne s'était pas soumis à la domination perse.

C'est en 538 que Cyrus prit Babylone.

C'est en 536 qu'il autorisa le retour des déportés israélites et juifs.

Depuis ce moment jusqu'à l'ère des Séleucides en 318, il s'écoula deux siècles pendant lesquels les Juifs n'ont presque pas d'histoire; les opprimés sont terrorisés et se taisent.

Le dernier Zoroastre, paru du temps de Darius (521-485), est celui dont les Perses suivent encore la doctrine consignée dans le Zend-Avesta.

Osthanès, qui accompagna Xercès dans la guerre contre les Grecs (480), a le premier écrit sur la doctrine des Mages. Nous sommes donc conduits à reconnaître que les Livres sacrés attribués à Zoroastre existaient au commencement du v<sup>e</sup> siècle.

Les idées nouvelles introduites dans les livres révisés sont celles qui sont restées depuis dans les religions; les Prêtres ont mis un tel entêtement à les conserver, ont pris tant de précautions pour les préserver de l'examen et de la critique, qu'elles se sont figées dans la forme qui leur fut donnée à ce moment.

Nous y trouvons le *Lignum Scientiæ* (l'arbre de la science).

C'est l'arbre qui continue à représenter les débuts de l'évolution humaine; mais on ne saura plus pourquoi. Une confusion se fait entre l'arbre qu'on connaît, par lequel on explique les lois de l'évolution humaine, et l'arbre *qui connaît* (l'être féminin dans sa forme végétale primitive). Du reste, les Mages, dans leur *Jardin fermé*, figuraient l'échelle de Jacob par un tronc d'arbre. L'origine végétale s'apercevait encore.

Pour eux, l'âme est avant le corps; elle est née la première, elle descend du Ciel (c'est la radiation solaire qui féconde); « comme

le vent » qui se balance dans les nuages et les agite, l'âme se balance dans le corps et le conduit. L'organisme humain est quelquefois plus compliqué. Six éléments distincts s'y réunissent et s'y combinent. On y compte : 1° le *Djan*, la vie animale ; 2° le corps ; 3° la conscience, *Akho* ; 4° le *Boé* ou l'intelligence ; 5° le *Rouan* ou jugement pratique ; 6° le *Ferver* ou principe de la sensation.

Quant à la prière, on en change l'intention, tout en gardant les vieilles formules rendues inintelligibles par les idées nouvelles qu'on y introduit et le caractère surnaturel qu'on leur donne. En voici un exemple.

### YAST XIX, 9-12

(CHANTS DE LOUANGE)

D'après C. de Harlez (Avesta, pp. 542 - 543).

9. — Nous honorons la redoutable splendeur royale qui possède beaucoup, qui a l'action dominatrice, héroïque, brillante, bienveillante, supérieure à toutes les autres créatures.

10. — Qui appartient à Ahura-Mazda, de même qu'Ahura-Mazda a créé les créatures abondant en bonté, en beauté, telles qu'on ne peut les atteindre ; abondant en développement, en éclat.

11. — Afin qu'elles restaurent le monde, et le constituent sans vieillir, immortel, incorruptible, sans infection, toujours vivant, toujours prospérant, possédant la puissance à son gré, pour que les morts (1) ressuscitent et que vienne l'immortalité de l'être vivant, qui restaure le monde de la manière désirable.

### LES MAGES EN PERSE

Au ve<sup>e</sup> siècle, on fit en Perse une rédaction de certaines parties de l'Avesta en caractères sémitiques de forme aujourd'hui inconnue.

Ceux qui revisaient ainsi les antiques Livres sacrés étaient les « Mages », qui formaient la classe sacerdotale.

(1) Ce mot voulait dire *perversi*, mort à la vie morale.

Le Magisme est d'autant plus curieux à étudier qu'il a servi de modèle au sacerdoce des religions postérieures. « Les Mages, dit Gibbon, formaient une classe très considérable dans l'Etat. On les a vus paraître dans une assemblée au nombre de 80.000 (ceci est sans doute une exagération). La discipline multipliait leurs forces ; ils composaient une hiérarchie régulière, répandue dans toutes les provinces de l'Empire. Le principal d'entre eux résidait à Balk, où il recevait les hommages de toute la nation comme chef visible de la religion et comme successeur légitime de Zoroastre. Ces prêtres avaient des biens immenses. Outre les terres les plus fertiles de la Médie, dont les Perses les voyaient jouir paisiblement, leurs revenus consistaient en une taxe générale sur les fortunes et sur l'industrie des citoyens ».

On paie au Destour la dîme et il dit : « Si le Destour est satisfait, votre âme évitera les tourments de l'enfer. Vous serez comblé d'éloges dans ce monde-ci et vous goûterez dans l'autre un bonheur éternel ; car les Destours sont les oracles de la Divinité ; rien ne leur est caché (1) ».

Ainsi donc le Sacerdoce masculin était surtout une bonne affaire.

Le costume de ces prêtres était composé d'une robe bleue sans couture, avec campanules et grenades. Sur la tête ils portaient la mitre, qui n'était que la coiffure en tête de poisson des prêtres chaldéens et qui devint le bonnet des évêques.

Cette coiffure était celle qu'avaient portée antérieurement les Prêtresses qu'on appelait « Vierges prostituées », d'où cette idée d'en faire le bonnet des prostituées.

Les Prêtres portaient aussi l'éphod, qui avait dans l'Inde une signification symbolique. Puis le talith, jupe à franges et vêtement de dessous qui n'était que le sadarah, la chemise sacrée des Mages. Ils portaient aussi le surplis de lin, commun aux prêtres de l'Inde, de l'Egypte et de la Perse.

Tout cela fut copié par les Prêtres de Jérusalem. C'est donc à cette époque que remonte l'origine du costume porté par les prêtres modernes. La soutane et le rabat étaient en usage dans ces anciennes religions ; les orientalistes en ont trouvé la preuve dans l'évolution des dialectes européens et asiatiques qui fait

(1) Saldar, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, chap. xvi.

connaître les termes liturgiques employés pour désigner le costume et les ornements sacerdotaux.

Ce sont les Mages qui introduisirent l'usage de l'encens, rapporté d'Orient par les caravanes de Tyr et de Sidon. Ils avaient aussi dans leur temple le chandelier à sept branches, qui avait représenté primitivement les sept couleurs astrales, mais dont ils ne comprenaient plus la signification.

Une guerre civile et religieuse fut suscitée par le faux Smerdis et aboutit à ce que les Grecs ont appelé la *Magophonie*, massacre anticipé des Mages.

Sous Artaxercès — le premier des Sassanides —, la religion de Zoroastre fut rétablie et imposée avec intolérance. Les temples des Parthes et les statues de leurs monarques qui avaient reçu les honneurs de l'Apothéose, furent renversés avec ignominie. Ce sont ces mêmes hommes qui, un peu plus tard, allaient « briser l'épée d'Aristote », nom que les Orientaux donnaient à la philosophie des Grecs.

Et ces hommes, que l'histoire nous montre si violents, avaient ce langage particulier, plein d'onction et de douceur hypocrite, que tous les prêtres, depuis, ont imité.

Le magisme fit deux images, deux idoles : le Roi, symbole de terreur, gardé par l'aigle-taureau à face d'homme; la Mère, la femme-sexe, Mihr Milytta, qui a les caractères de la Vénus impudique (1).

Ces deux types résument pour eux tous les dieux : l'homme-forcé, et la Femme-luxure, servant aux plaisirs de l'homme. Partout où le Mage régnera, nous verrons réapparaître ces deux instincts : la Domination et la Luxure, qui dérivent l'un de l'autre.

Le sacerdoce masculin eut tous les défauts de l'homme. Le but de l'homme n'est pas d'aider à vivre et de consoler, il cherche le pouvoir, la domination ; il est inquiet de ce qu'on pense de lui et invente la confession, l'inquisition, pour savoir..... Il gâte la vie actuelle et en promet une autre comme compensation... Le Prêtre, c'est le fourbe qui ment et qui a peur de voir ses mensonges démasqués.

Les Mages de Babylone se font appeler *Nabi* (Nabi-chodonosor),

(1) Au <sup>ve</sup> siècle, Hérodote signalait, comme la plus honteuse des lois de Babylone, celle qui obligeait toute femme à s'asseoir une fois dans le temple de Milytta pour s'y livrer à un étranger.

tandis que la Femme qui avait porté ce titre était ridiculisée ; on l'appelait *Nabo*, ou nabot (petite). Cependant, ce sont ces Femmes, les Reines-Mages, qui travaillèrent à empêcher la chute de Babylone, la ville de tous les désordres.

« Les Femmes, plus sobres et plus froides, que nul excès n'épuise », dit Michelet (*Bible de l'humanité*, p. 325).

Nitocris, une de ces Reines Mages, qui régna avec gloire, fit en vain des travaux immenses pour arrêter la chute de l'ancien régime.

Puis, quand les Prêtresses furent vaincues, quand le sacerdoce masculin eut triomphé, les Prêtres écrivirent l'histoire et y mirent toutes sortes de supercheries. Leur préoccupation était surtout de se donner une haute antiquité.

Hérodote raconte que les Prêtres égyptiens lui montrèrent, dans une grande salle, les statues de 345 Pontifes dont la durée générale du sacerdoce s'élevait à 11.340 ans !

La forme gouvernementale avait été Théosophique et Théocratique avec la Femme ; elle devient ecclésiastique avec l'homme, c'est-à-dire hiérarchique.

Les monarques d'Asie, quoiqu'ils eussent réellement secoué l'autorité théocratique des femmes, n'en conservaient pas moins un respect extérieur pour la Divinité.

Cependant, ils entretenaient des Prêtres en les pliant à leurs desseins, mais leurs dogmes qui manquaient de vérité dégénéraient nécessairement en stupidité ou en folles superstitions.

Le fantôme sacerdotal couvrait de son autorité le fantôme royal ; ils se soutenaient et se trompaient mutuellement.

Cyrus était le protégé des Mages et des prêtres juifs.

Ce furent les Mages qui poussèrent Cambyse à insulter les Dieux de l'Egypte et à tuer de sa propre main le bœuf Apis.

C'est sur les conseils des Mages que Xercès consentit à détruire les temples de la Grèce (Cicéron, *De Leg.*, 10,4).

Cependant, pour se donner plus de prestige, ils emploient un système connu, ils se font approuver et glorifier par des femmes. C'est ainsi qu'on nous raconte que la femme de Xercès, Amestis, fut toute dévouée au magisme et que, avant l'expédition grecque, elle sacrifia aux Divinités infernales sept couples de garçons et de filles. Pareil sacrifice expiatoire se consumma sur les bords du Strymon par l'ordre du grand roi.

Mais les vraies femmes, loin d'approuver le magisme, le con-

sidèrent comme une époque d'affreux malheur et annoncent que lorsque la fin du monde (*mundus*, régime masculin) sera arrivée, le plus méchant des esprits infernaux sera pur, excellent, céleste. « Oui, il deviendra céleste, ce menteur, ce méchant ; il deviendra saint, céleste, excellent, ce cruel ; le vice lui-même, ne respirant que vertu, fera publiquement un long sacrifice de louange à Ormuzd » (*Vendidad-Sadé*, 30<sup>e</sup> Hâ).

## LES FÊTES

De grandes fêtes furent instituées chez les Perses.

D'abord celle des *Gahambars*, grande fête annuelle qui formait six fêtes différentes, dont chacune durait cinq jours. Cette fête avait été instituée par Djemschid en mémoire des six grandes époques de la Création.

La consécration du nombre six, représentant six époques de la création primitive, remonte à la plus haute antiquité et est commune à tous les peuples anciens. C'est pour consacrer ces six époques que l'on a divisé le temps en six jours représentant six périodes géologiques et paléontologiques, puis un septième consacré au repos du principe créateur de la vie. Ce n'est nullement pour représenter six planètes, comme semblent l'indiquer les noms donnés aux jours de la semaine, puisque cette division semble être antérieure à la découverte des planètes.

On appelait Gâtâh les dix derniers jours de l'année. Pendant les cinq premiers, les âmes bienheureuses descendaient vers la Terre et s'en approchaient jusqu'à la distance de trois portées d'arc ; pendant les cinq autres, toutes les âmes, quelle qu'ait été leur vie et quel que fût leur sort, venaient visiter leur famille. On se préparait donc à recevoir dignement les hôtes qu'on attendait. Chaque maison était purifiée et ornée, les heures se partageaient entre la prière et la joie des festins.

Pendant la fête dite *sacie* (on ignore d'où vient ce nom), les Perses prenaient un prisonnier condamné à mort et lui donnaient tous les pouvoirs et tous les privilèges de la royauté. La fête passée, le malheureux descendait de son trône pour marcher à la mort.

Cinq jours durant, les esclaves étaient maîtres et leurs maîtres esclaves, après quoi les choses reprenaient leur cours.

Le 8<sup>me</sup> jour du 10<sup>me</sup> mois de l'année était surnommé Korrem-rouz — le jour de la joie —. Ce jour-là, le roi quittait ses habits royaux et laissait approcher de lui tous ses sujets, sans distinction d'ordre ni de rang. Il donnait un grand repas auquel il admettait les paysans et les laboureurs. « Je suis, leur disait-il, comme l'un d'entre vous. Sans vous je ne pourrais pas vivre, mais sans moi vous ne pourriez vous maintenir. Soyons donc toujours unis et vivons en frères » (*La Perse*, Charma, p. 472).

### ALEXANDRE LE GRAND (356-323)

La conquête de la Perse par Alexandre ouvre une ère nouvelle pour la religion de l'Iran (de 333 à 330). Aux Achéménides succèdent des dynasties grecques sous lesquelles la religion de Zoroastre est éclipsée et une partie des Livres sacrés perdue.

C'est Alexandre qui, dans une nuit de débauche, mit de sa propre main le feu au Palais de Persépolis, dans lequel se trouvait un exemplaire de l'*Avesta* « écrit en caractères d'or sur des peaux de bœufs ».

Celui qui détruisait ainsi l'œuvre sacrée de la Femme antique, de la vraie Déesse, voulait lui-même les honneurs rendus aux êtres divins. Les Spartiates disaient de lui, avec dédain : « Puisqu'Alexandre veut être Dieu, qu'il soit Dieu ». Combien cela changeait les choses !...

L'histoire de ce formidable dément a une haute portée, il faut la relater, ce sera un enseignement.

Alexandre eut pour mère une Reine qui s'appelait Myrtale, mais qu'on avait surnommée Olympia. Ce devait être une femme de valeur, car elle conquiert la haine des hommes.

Son terrible époux, Philippe de Macédoine, lui fit une légende, comme tous les hommes qui ont des torts et noircissent celle qui est leur victime, quand ils la quittent pour suivre d'autres amours.

Voici le conte : la veille de son mariage, elle avait conçu miraculeusement, la foudre divine avait rempli son sein ; du reste, on la disait affiliée aux rites terribles (et grotesques) que les déments de l'époque avaient institués, et ce qui le prouve, c'est qu'elle jouait avec des serpents. Philippe prétendit en avoir vu un dans son lit par le trou de la serrure. La femme avait tant assimilé l'homme au serpent que cette idée était acceptée.

Donc Alexandre eut une naissance miraculeuse ; il fut réputé « Fils de Dieu ». C'est ainsi que les hommes de cette époque se libéraient des paternités gênantes, Apollon endossait tout. Quand au milieu des orgies bacchiques — ou apolloniennes — un fils naissait, on criait au miracle, c'était l'enfant d'Apollon, le « fils d'un Dieu ».

L'expression restera, tous les bâtards seront des « fils de Dieu ». Mais l'orgueil d'Alexandre ne s'accommoda pas d'une paternité aussi générale, il se déclara « Fils de Zeus-Saba » et plus tard se donna les cornes d'Ammon ; de là son surnom : le Scander aux deux cornes (en arabe Al-Scander, d'où Alexandre).

Cet enfant, qui était bien le fils de Philippe de Macédoine, en eut de bonne heure la folie. Terrible hérédité ! Il avait en germe tous les vices, buveur comme Bacchus, emporté comme Hercule, rusé comme Hermès, capable de tous les crimes et aussi de toutes les faiblesses, on le vit, quand il était dans les brouillards de l'ivresse, tuer son meilleur ami, sans aucune hésitation.

Il se fit portraiturer, mais, craignant d'être ressemblant, se donna un type conventionnel et défendit à son artiste, le fondeur Lysippe, de le représenter autrement ; il avait conscience du triste effet que ferait sur l'opinion le stigmate de ses vices. C'est ce portrait conventionnel qui nous est resté.

Aristote, son précepteur, le dirigea de 13 à 17 ans.

Fils d'un père guerrier — que les hommes admiraient parce qu'il savait vaincre, c'est-à-dire triompher du Droit des autres, — que pouvait faire Alexandre, sinon continuer l'œuvre de son père ?

Il commença par une vengeance. Le jour de la mort de son père, il vendit à l'encan trente mille Grecs, des Thébains qui avaient soutenu la maison de Philippe. C'est ainsi qu'il inaugura son règne. Ce début le posa. Tout ce que le monde renfermait de gens pervers, de révoltés, se tourna vers lui, il fut tout de suite le « Dieu du Mal », incarnant la force, l'audace, la folie.

Alors, retournant l'idée messianique, les déments virent en lui un rédempteur.

Dès lors il put tout faire, d'avance il était applaudi ; aussi, mauvais guerrier autant que mauvais fils, il fit prendre à ses troupes des routes absurdes, à travers des déserts sans eau, mais qu'importe ? il les mène à l'infailible victoire sur les *droits* les

plus sacrés. Du reste, il avait conscience lui-même de la valeur des troupes qui le suivaient, car il disait d'elles : « Ne dirait-on pas que les Grecs parmi les Macédoniens sont des esprits parmi les bêtes ? »

C'est à Babylone, la ville de toutes les perversions, qu'Alexandre échoua, non en conquérant, mais en admirateur ; son ambition fut de prendre à ce foyer de pourriture morale tous les résidus d'une ancienne civilisation : les filles, les devins, les Mages charlatans. Tout cela fut accueilli par lui et remplit son palais. Puis, quand il se vit si fort, il voulut être l'objet d'un culte, car, à cette époque de luttes religieuses, l'Etre suprême est celui qui se fait adorer. Se faire Dieu, se faire Femme est le but de tous les déséquilibrés. Michelet apprécie ainsi cette phase de la mentalité de l'homme : « Ce n'était pas, comme on dit, chose puérile, de vanité pure. C'était chose perverse et calculée. *L'adoration* était la pierre de touche pour l'abdication du bon sens et de la dignité humaine. Les Mages, ses maîtres, sentirent que là serait la limite de l'obéissance grecque, qu'arrêté à ce pas, il haïrait la Grèce et serait Perse entièrement.

« Quand, plus tard, les Césars firent ces choses, le monde était si bas, tellement amoindri, que tout était facile. Mais au temps d'Alexandre, devant la Grèce encore vivante, dans cette haute lumière de génie, de raison, précipiter l'homme à la bête, c'était un crime fou, par delà les Caracalla ». (*La Bible de l'humanité*, p. 353).

La folie d'Alexandre amusait les Grecs, on en riait, et l'on disait en badinant qu'on l'adorait, puisqu'il le voulait, mais quelle ironie ! Du reste, on pouvait jouer cette comédie, on en avait joué tant d'autres !

Cependant, il y avait encore des gens sensés en Grèce. Callisthène (le neveu d'Aristote) refusa de se prêter à cette mascarade, et cela lui coûta cher, Alexandre le fit mettre en croix, supplice usité, car déjà, quand il eut pris Gaza et le chef de la ville, il le traîna derrière son char attaché par une corde et les pieds percés. (C'est l'atavisme de cet état qui fait apparaître des stigmates spontanés sur les pieds).

Le fait est raconté par Ptolémée, historien et roi d'Egypte, ami et contemporain d'Alexandre. Plutarque le répète et dit qu'Alexandre dès lors recula. Callisthène, par cet acte de courage, sauva la Grèce qui, sans cela, serait tombée dans la folie

macédonienne. Ce fut « la défense héroïque de l'âme et de la conscience, de la raison, écrasée sous les Dieux », dit Michelet.

Les historiens d'Alexandre, qui se donnaient la tâche de fausser l'histoire, ne nous diront pas ces choses. Michelet, qui leur rend la justice qu'ils méritent, dit d'eux : « Le pire est Arrien (le seul que suit Montesquieu). Arrien vint, après des siècles, pour fausser cette histoire, pour y mettre sottement du bon sens. Il faut la laisser ce qu'elle est réellement, absurde, romanesque et folle » (*La Bible de l'humanité*, p. 354).

L'expédition d'Alexandre en Asie est une aventure guerrière dont on ne comprend pas le but. Que voulait-il, ce dément ? soumettre toute la terre à sa folie ? C'est ce qu'il essaya, mais l'Asie se raidit, résista, l'accueillit avec mépris, avec horreur. Du reste, l'armée, victime de ses aberrations, refusa de le suivre et, sans le consulter, revint sur ses pas. C'est pendant ce retour que nous voyons cet aliéné se livrer aux pires extravagances. Il bâtit une ville à la gloire de son chien ; il élève un superbe tombeau à son cheval. Puis il donne des fêtes, s'habille en Bacchus, prend le thyrses, fait endosser le costume des bacchantes à ses soldats, enguirlande de lierre et de roses ces hommes laids et barbus, basanés, mal bâtis, à tout cela il mêle des raffinements de débauche, toutes les infamies y figurent. Il crée une morale militaire que ne dédaigneront pas les Césars. Puis, comme l'amour masculin a des réactions terribles, il tue les médecins, brûle le temple d'Esculape. Et les brutes qui le suivent applaudissent à tous ses exploits ; plus c'est infâme, plus c'est drôle, et l'on voit éclater une joie sauvage de se sentir libéré de toutes les contraintes, d'avoir une liberté entière dans l'outrage, pas de femmes pour protester ; le carnaval moral est devenu la règle. C'est l'homme — et le plus vil — qui est devenu.... la Déesse !

« Tous sont émancipés par toutes les ordures de la guerre, dit Michelet, chacun pour l'infamie sera Bacchus, Saba, chacun Alexandre le Grand ».

Et il termine en tirant de ce règne des conclusions. Je les résume :

Vaste est son héritage, il consiste en trois choses :

1<sup>o</sup> Il a tué l'espoir, la dignité humaine ; partout des pleurs, partout des mains levées au ciel.

2° Alexandre tua la raison. Le fait prodigieux de son expédition rendit tout croyable, acceptable. On fut stupéfié. A toute chose absurde, insensée, chimérique, dont on aurait ri jusque là, on baissa tristement la tête en disant : Pourquoi pas ? ... C'est moins qu'Alexandre le Grand !

3° La sotte imitation est la loi de ce monde. Bacchus Alexandre sera imité par les César, les Charlemagne, les Louis XIV, etc. Mais le vrai fondateur de toute sottise monarchique est



Fig. 13. — Alexandre le Grand.

plus que tous autres Alexandre ; de lui date, pour notre Europe, la *mécanique royale*, conservée, imitée servilement. L'idée du roi moderne, la cour et l'étiquette, nous viennent de lui. L'ancien roi d'Orient, sacerdotal, a l'onction, le sceptre de prêtre plutôt que l'épée (il a encore les caractères de la suprématie gynécocratique, il se fait femme). Le tyran grec est un chef populaire. Deux genres d'autorité qui pour la première fois s'unissent en Alexandre. Dès lors la double tyrannie en un seul pèse sur la terre et pèsera.

C'est par là que les Mages prirent si aisément Alexandre. Son entrée triomphale à Babylone est curieuse comme idolâtrie politique, divinisation de la royauté.

« Par un chemin jonché de fleurs, entre deux longues files d'autels d'argent où fumaient les parfums, l'énorme Babylone tout entière, richesse et plaisir, sciences et arts, musique, astronomie, femmes et lions, léopards privés, jolis enfants fardés, mignons de Milytta, tout cela vint se prosterner. Il en est ébloui, enivré à ce point que ses maîtres et corrupteurs en font tout ce qu'ils veulent. Ils lui font accepter les purifications des Mages (si impurs !). Ils lui font accepter leurs puérilités solennelles, lui constituent un sérail de 365 femmes, le nombre des jours de l'année. Ils l'affublent du *citarim*, le diadème (de Mithra, de Bacchus), oint de la myrrhe, qui des rois fait des dieux. Maison d'or, trône d'or, sceptre d'or, le bric-à-brac royal, ils lui im-

posent tout cela, avec la comédie de l'aigle, l'aigle-lion, le griffon, tout ce que les Césars ont mis plus tard sur leurs enseignes ». (*La Bible de l'humanité*, pp. 358 et suiv.).

Arrivons au fait capital de la vie d'Alexandre, la destruction de l'Avesta, le livre sacré des Perses, qui, malgré les altérations que lui avaient fait subir les prêtres, était le dépôt des vérités antiques, la base de la grande religion Mazdéenne.

Cette histoire a été racontée de différentes manières : par les Perses, victimes du conquérant macédonien, et par les Grecs qui l'ont célébré avec exagération. Il faut lire les différentes versions en tenant compte de l'état d'esprit de ceux qui les ont écrites. Nous verrons dans la version des Parsis (qui font d'Alexandre un Romain) la partialité du prêtre qui veut prêcher sa cause quand même, mais qui, n'ayant pas de motif pour flatter Alexandre, nous raconte ses crimes sans les atténuer. Dans Diodore de Sicile, nous verrons un parti pris de justifier Alexandre qui nous rendra suspect tout son récit. Enfin, une troisième version due à Arrien est écourtée, sans portée. Les voici toutes les trois.

## RENSEIGNEMENTS PARSIS

### SUR LA DESTRUCTION DE L'AVESTA PAR ALEXANDRE

(D'après M. Haug : *Le livre Ardaï Vîraf*, Bombay, 1872, chap. I)

« On raconte que le pieux Zoroastre, à l'époque où il reçut la religion, la propagea dans le monde. Elle resta pure durant 300 ans, et les hommes n'avaient aucun doute. Mais après ce temps, l'Esprit malin, pour faire douter les hommes de la religion, instigua le détestable Alexandre, le Romain, qui demeurait en Egypte, à venir dans l'Iran, traînant avec lui les cruautés, la guerre et la dévastation. Il fit périr le roi de l'Iran, détruisit la capitale ainsi que l'empire et les dévasta.

« Or la religion, tout l'Avesta et le Zend étaient écrits avec de l'encre d'or sur des peaux de vaches, déposées aux archives à Stâklar Pâpakân (Persépolis). L'hostilité du détestable Ashemok (Ahriman), le malfaiteur, amena donc Alexandre, le Romain, qui demeurait en Egypte, et qui les brûla.

« Il tua plusieurs destours, juges, nesbeds, mobeds (prêtres) et soutiens de la religion (étudiants de l'Avesta), les hommes instruits et sages de l'Iran. Il sema la haine parmi les hommes, les nobles et les gouverneurs de l'Iran, et enfin, s'étant détruit lui-même, il s'enfuit en enfer.

« Après cela il y eut la confusion et le désaccord entre les habitants de l'Iran. Ni roi, ni gouverneur, ni chef, ni destour ne connaissait la religion ; et l'on douta de Dieu. Des cultes de toutes sortes, des manières diverses de croire et de nier, et des codes de lois différents furent promulgués dans le monde. Cela dura jusqu'à ce que parut le béni et immortel Aberdad Mârspendân, sur la poitrine duquel, comme le raconte le Dînkart, on versa du cuivre fondu.

« Plus tard il y eut d'autres mages et destours de la religion. Une réunion fut convoquée dans la demeure du victorieux feu Frôbâg (le Temple). Il y eut des discours et des propositions de toute sorte sur la question de savoir *comment on trouverait quelqu'un d'entre nous pour chercher et apporter l'intelligence qui vient des Esprits*, afin que les gens de ce siècle sachent si les cérémonies et les prières, les ablutions et les purifications offertes et accomplies sont agréées par Dieu, ou si elles vont au diable, si elles sauvent nos âmes ou non ».

Après cela on nous raconte que le choix tomba sur Viraf. On lui administra un narcotique et, pendant son sommeil, il parcourut les cieux et les enfers, d'où il rapporta l'assurance que l'unique voie de la vérité était celle des Mazdéens et qu'il fallait rester dans la foi donnée par Ormuzd à Zoroastre.

O impuissance de l'esprit masculin ! tant de merveilleux, d'assemblées, d'expédients pour aboutir au néant !

## RENSEIGNEMENTS DES GRECS

1. Diodore de Sicile écrit un siècle avant notre ère, c'est-à-dire en pleine réaction contre la gynécocratie, et, en mal de justification, il attribue toutes les fautes de l'homme à des femmes ; voici :

« Alexandre, célébrant les victoires qu'il avait remportées, offrit aux dieux de pompeux sacrifices, et prépara à ses amis de splendides festins. Des courtisanes prirent part à ces banquets,

les libations se prolongèrent, et la fureur de l'ivresse s'empara de l'esprit des convives. Une des courtisanes admises à ces banquets, Thaïs, née dans l'Attique, se mit alors à dire qu'un des plus beaux faits dont Alexandre pourrait s'illustrer en Asie, serait de venir avec elle et ses compagnes incendier le palais des rois, et de faire disparaître ainsi, en un clin d'œil, *par des mains de femmes* (ceci sent trop la justification), ce fameux monument des Perses. Ces paroles s'adressant à des hommes jeunes, auxquels le vin avait déjà ôté l'usage de la raison, ne pouvaient manquer leur effet ; l'un d'eux s'écria qu'il se mettrait à la tête et qu'il fallait allumer des torches et venger les outrages que les temples des Grecs avaient jadis reçus de la part des Perses. Les autres convives y applaudirent, s'écriant qu'Alexandre seul était digne de commettre un tel exploit. Le roi se laissa entraîner (justification du roi), et tous les convives, se précipitant hors de la salle du festin, promirent à Bacchus d'exécuter une danse triomphale en son honneur. Aussitôt on apporta une multitude de torches allumées et le roi s'avança à la tête de cette troupe de Bacchantes, conduite par Thaïs : la marche s'ouvrit au son des chants, des flûtes et des chalumeaux de ces courtisanes enivrées. Le roi, et, après lui, Thaïs, jetèrent les premières torches sur le palais ; les autres suivirent cet exemple, et bientôt tout l'emplacement de l'édifice ne fut qu'une immense flamme.»

2. Autre récit ; il est d'Arrien (II<sup>e</sup> siècle de notre ère) (*Expédition d'Alexandre*, L. III, chap. IV) :

« Alexandre établit Phrasaorte satrape des Perses, et brûle le palais des rois, contre l'avis de Parménion, qui demande en vain qu'on l'épargne. C'était, disait-il, ruiner sans aucun avantage ses conquêtes ; c'était aigrir les Asiatiques, qui s'imaginaient qu'Alexandre n'avait d'autre but que de ravager l'Asie, sans vouloir la conserver. Mais celui-ci : « Une armée perse est venue en Grèce, a détruit Athènes, brûlé nos temples, dévasté tout le pays ; je dois cette vengeance aux Grecs ». Donc il y avait préméditation.

## ALEXANDRE CONTRE CANDACE

Alexandre, comme Dionysos, Bellérophon et Thésée, lutta contre les femmes. Son adversaire fut la Reine Candace. Mais on nous dit que ce ne fut pas un combat à mains armées comme

les Amazones en soutenaient alors, mais plutôt une lutte sur le terrain de l'esprit, un combat moral. Et Bachofen nous le raconte à peu près en ces termes : « Il est intéressant de suivre ce combat. Il s'engage pendant une visite dans les appartements intérieurs du palais royal. La première remarque par laquelle Alexandre cherche à cacher son étonnement sur toutes les splendeurs étalées devant ses yeux, surprend la Reine.

« C'est à elle à démontrer sa supériorité. Elle aborde le roi en l'appelant par son véritable nom et lui montre son portrait. Le vainqueur du monde se voit dépassé par la finesse, la prudence de la femme. Le roi paraît vaincu. Dans le sentiment de sa victoire, la Reine prononce des paroles moqueuses, mais cela donne à Alexandre l'occasion de démontrer son *inépuisable* (esprit ?). Candace reste muette d'étonnement et n'a plus qu'un désir, celui d'être unie au roi par une affection profonde et par des rapports de Mère, afin d'arriver à posséder par lui l'empire de l'Univers ».

C'est ainsi que Bachofen raconte toujours les luttes de l'homme contre la femme ; il leur donne toujours ce dénouement invraisemblable : la femme subjuguée par l'homme tombe dans ses bras, fait absolument contraire à la psychologie féminine.

Il continue : « Alexandre est reconnu immortel et orné de la couronne par Candace. Il se subordonne aux principes gynécocratiques, reconnaît la maternité comme source supérieure du pouvoir et de la souveraineté. Sous Alexandre, la suprématie féminine avait encore toute son importance. La preuve en est dans la légende d'Ada. Dans la maison des Ptolémées, nous trouvons le sacerdoce féminin, et, dans les derniers temples de l'empire grec, nous retrouvons les anciennes notions sur le mariage des frères par les sœurs et la désignation supérieure de la femme, de telle façon qu'Antonius y voit un danger qui est détourné par la bravoure de César et d'Auguste.

« Par son attachement aux idées, aux mœurs, au culte orientaux, le conquérant macédonien a été mis dans l'impossibilité d'unir à la chute des dynasties indigènes la chute du principe religieux féminin et de la prépondérance du Matriarcat.

« Le Macédonien ne veut pas se poser en ennemi en face des femmes. Partout il se soumet à l'importance supérieure de la maternité ; il honore dans Sisygambis le principe féminin tenu en si grand honneur chez les Perses ; il remplit ce devoir, or-

donné par une vieille coutume, de donner à chaque femme enceinte une pièce d'or. Il se subordonne à la volonté d'Olympia (sa mère); les larmes d'une mère peuvent tout. C'est la vénération du féminin qui explique le cadeau d'or aux matrones (voir Plutarque). Dans cette vénération du principe fécondé, repose la grande importance symbolique de cet œuf dans lequel le roi boit l'eau mélangée de vin : c'est l'œuf ancestral d'où est sortie toute la création tellurique — terre et ciel —. Le jour de la naissance est particulièrement fêté, la loi commande de prier pour tous les Perses comme fils d'une même Mère.

« Dans ce régime matriarcal, les enfants sont éloignés des pères qui ne les connaissent qu'à l'âge de 5 ans. Kyros épargne Astyages, le père de sa Mère, Mandane. Cambyse entreprend pour sa Mère une guerre. La coutume de défendre aux femmes de filer vient de ce qu'on ne veut pas traiter des reines comme des esclaves. La primauté du frère sur l'époux, l'union avec les femmes royales comme expression du pouvoir et comme cérémonial pour prendre possession du trône, toutes ces manifestations nous révèlent la conception que l'on se faisait de la maternité, conception semblable à celle qui régnait en Egypte, où on donnait à la femme procréatrice une dignité religieuse supérieure à la majesté des rois eux-mêmes.

« Dans cet ordre d'idées, la rencontre d'Alexandre avec les Amazones a une importance toute particulière. Beaucoup d'écrivains en parlent. » (Bachofen, *Das Mutterrecht*).

Alexandre mourut à 32 ans des suites d'une orgie ou des effets du poison.

### LA PERSE AU 3<sup>me</sup> SIÈCLE DE NOTRE ÈRE

Un certain Vologèse (1), descendant d'Arsace, avait ordonné de faire des recherches pour rassembler les fragments de l'Avesta échappés à la destruction et aux ravages d'Alexandre et des soldats romains, dans les contrées de l'Iran.

Ardéchir, premier Sassanide qui fonda le second empire Perse et régna de 226 à 240, chargea le destour (docteur) Tôsar de transporter dans sa résidence (Ctésiphon) tous les livres sacrés

(1) Il y eut cinq Vologèse. Il est probable qu'il s'agit du premier.

disséminés et prescrivit de n'accepter comme expression de la « connaissance » (la Gnose perse) et de la « sagesse » que les livres apportés par Tôsâr et de rejeter ceux qui en différaient.

Quelle confiance pouvons-nous avoir dans le choix de cet homme ? Quelle était la valeur morale et intellectuelle sur laquelle il s'appuyait pour se poser ainsi en Maître ? Sa vie va nous le dire. Ardéchir avait tué les derniers des Arsacides, ses prédécesseurs ; il prenait le titre de « Roi des Rois » ; dans ses inscriptions, il s'intitule « le Divin Artakchatra (Artaxercès), de race divine, fils du Divin Roi Pâpak (Bâbek) » (1). Il se donne pour grand-père un prêtre Mazdéen ; il est zélé Mazdéen lui-même et accroît le pouvoir des Prêtres de Zoroastre. Les Arsacides, qu'il avait vaincus, furent traités avec mépris jusqu'à l'époque musulmane. On les appelait *Moulouk al-théwaï* (rois des tribus). Or les tribus représentaient l'ancien régime.

Le fils d'Ardéchir, Schah-pauhar ou Sapor I<sup>er</sup> (240-271), fit faire un nouveau recueil des livres sacrés beaucoup plus étendu, embrassant les livres de Médecine, d'Astronomie, de Chronologie, etc., disséminés dans divers pays. Il est bien évident que c'est dans ces remaniements que l'on effaçait les noms des femmes et mettait leurs œuvres sous un nom masculin. Sapor ordonna de réunir tout ce qui avait été trouvé de l'Avesta et de faire de tout une copie correcte que l'on déposa dans les archives de la capitale. Il fit traduire ces livres du dialecte nord-iranien au pehlvi.

Les Mages, encouragés par ce roi, achevèrent de transformer le culte primitif basé sur les lois de la Nature et en firent une *Religion* (au sens moderne du mot), dans laquelle de nombreuses cérémonies enchaînaient la liberté humaine. Il n'était pas un acte important dans la vie dont le Magisme ne se fût emparé et qu'il n'eût marqué de son empreinte. La naissance, le mariage, sous ses différentes formes, les soins de la sépulture, tout était réglementé. Le Magisme eut même la confession, qui devint la parodie de l'ancien aveu fait par l'homme à la femme. Elle se faisait devant les *purs* (ceux qui imitaient la pureté féminine) ou simplement devant un ministre du culte, et servait déjà à asservir les femmes qui voulaient bien se laisser dominer.

(1) Cette inscription en pehlvi et en grec se trouve à Nakchi Roustnai. Elle fait partie d'un bas-relief qui représente le roi à cheval recevant un anneau (alliance) de la main d'un autre cavalier qui est le Dieu Ormuzd (voir la *Perse* de Dubeux, planche 6).

Les Parsis modernes et les Mithracos anciens, qui ne sont qu'une seule et même chose, ont tous les sacrements que nous verrons, plus tard, passer dans la religion chrétienne, jusqu'au soufflet de la confirmation. « Le prêtre de Mithra, dit Tertullien, (De Præscriptione, c. 40) promet le pardon des péchés, au moyen de la déclaration ou confession, et du baptême; et, si je me rappelle bien, Mithra marque ses soldats au front (avec le chrême ou Kouphi égyptien), célèbre l'oblation du pain, image de la résurrection. »

Les personnages qui interviennent dans les mystères de Mithra portaient les noms des animaux des constellations, et la messe n'est autre chose que la célébration de ces mystères et de ceux d'Eleusis.

Le *Dominus vobiscum* est à la lettre la formule de la réception : *Chonk, am, pak*. Toutes ces cérémonies sont des parodies du culte primitif, celui que l'homme rendait à la femme.

### LA PERSE AU IV<sup>me</sup> SIÈCLE

Ce n'est pas seulement en Europe, c'est aussi en Asie que nous voyons le commencement de la folie se manifester.

Les Perses s'occupent de reviser leurs livres, afin d'y introduire les croyances nouvelles qui envahissent toutes les nations.

Sapor II, qui se dit fils d'Ormuzd, fit faire une nouvelle collection des « Livres » réunis de toutes les parties de la terre. Ce travail, commencé en 309, dura jusqu'en 380. C'est le destour Aberdad Mârspendân qui fut chargé de « purifier » les paroles de Zoroastre, après les avoir comparées aux différentes croyances. C'est alors que les livres sacrés furent divisés en 21 *nosks*.

Cette récénsion de l'Avesta fut en même temps sa transcription de l'original en écriture dite Zend, nouvellement adaptée à la langue sacrée.

Cet Aberdad était premier ministre de Sapor II. Son nom signifie : « protégé par le feu » (en pehlvi *ôtarô pad* ou *ôtarô pâto*). Ce surnom vient d'une légende.

Aberdad, qui faisait des miracles, voulut prouver la vérité de sa foi et pour cela fit verser sur sa poitrine du cuivre fondu sans en éprouver le moindre mal. C'est dans le livre du Saint Vîraf (Ardâi Vîraf Nâme) qu'on lit cette légende.

C'est à ce même Aberdad qu'on attribue la composition du *Khorda-Avesta*, livre servant aux besoins religieux des laïques (comme nos livres de messe). On pouvait réciter les prières qu'il contenait sans recourir au prêtre.

Dans cette nouvelle revision de l'Avesta, on trouve des idées modernes comme celle-ci : « Ahoura-Mazda déclare à Zarathoustra : Je me révèle à toi marié plutôt qu'au célibataire... Le père de famille est préférable à celui qui n'a pas d'enfants ». (Vendidad, IV, 138-140).

L'Ardai Vîraf qui écrivit l'histoire place une période de décadence après Aberdad et Sapor II, et un relèvement dû à lui-même, qui se fait appeler le Saint Vîraf. Partout les hommes emploient les mêmes stratagèmes. Ceux qui viennent embrouiller l'ancienne religion en y introduisant leurs idées fausses, prétendent être venus la réformer. Ardaï Vîraf modifia les cérémonies du culte, ce qui est toujours pour le prêtre la grande affaire.

On a confondu Vîraf avec Aberdad, à tort ; ce sont, paraît-il, deux imposteurs différents.

C'est par les sources parsies que nous connaissons ces faits (Voir Leblois, *Les Bibles*, Livre IV, p. 756).

## LE MITHRIACISME

Qu'est-ce donc que le Mithriacisme ?

Une antique représentation du passage de la Déesse au Dieu.

Mithra, l'homme jeune à figure de femme, c'est la Déesse faite mâle, dans les premiers essais de substitution de sexe.

On n'ose pas encore faire un Dieu barbu, un anthropomorphe adulte ; on le prend jeune parce qu'il ressemble à la femme à cette période de la vie.

Mais ce n'en est pas moins un symbole de révolte, et son culte en atteste : le chien, le corbeau, le serpent sont près de lui dans les compositions artistiques qui lui sont consacrées.

On lui fait accomplir la grande œuvre de la Femme, l'immolation du taureau (symbole de l'homme fort, l'adversaire de la Femme).

Dans les monuments Mithriaques, le taureau immolé par Mithra est celui des légendes Zoroastriennes, celui qui entre dans la représentation des luttes de sexes de cette époque.

On y mêle le symbolisme astronomique de la Chaldée, représentant les 12 signes du zodiaque.

Déjà aux Indes, où Çiva représentait cependant le mauvais esprit, il s'était trouvé un parti masculiniste qui avait osé soutenir que c'était lui qui, pour racheter l'humanité, avait bu le calice jusqu'à la lie, après quoi il était descendu aux enfers où il était resté trois mois, au bout desquels il ressuscitait.

C'est ainsi qu'on arriva peu à peu à créer des dieux masculins auxquels on donnait toutes les perfections morales des Déeses dont ils prenaient le rôle et dont on cachait les noms, ne laissant subsister que le rayonnement brillant qui avait ébloui les peuples et qui désormais allait entourer la figure d'un homme.

Ces audacieuses substitutions se sont souvent produites, nous en sommes encore souvent les témoins.

Nous voyons, parmi nous, certaines personnalités qui s'élèvent par un côté, ou qu'une coterie d'amis élève, au-dessus du vulgaire. Le fanatisme dont ils deviennent l'objet les revêt de toutes les perfections et en fait des héros; la foule, sur la parole de quelques admirateurs — souvent intéressés —, rend son tribut d'admiration, sans cependant avoir rien vu, et l'histoire enregistre un héros ou un grand savant de plus.

Les Romains, qui ne connaissent pas les origines, appellent indifféremment Mithra perse ou chaldéen. Ils sont très ignorants de l'histoire des religions et acceptent facilement toutes les légendes. Aussi combien leurs renseignements sont peu sûrs!

Mithra se place au rang des Izeds (les génies féminins). On l'identifie avec le soleil, il est l'exagération de la puissance et de l'éclat de la Déesse, on le fait plus éclatant qu'elle, pour mieux l'imposer. Cependant, ce n'est pas d'emblée qu'on l'invente, il évolue lentement, son origine est humble. Il a été créé par Ormuzd qui l'a fait aussi grand que lui, c'est le Dieu-Fils égal au Père (Ormuzd, c'est Ahura-Mazda qui a changé de sexe). Il s'avance au-dessus de la montagne de Hara, précédant la course du soleil et survivant le soir à sa disparition; il est à la fois l'aurore et le crépuscule, le jour et la nuit, l'homme et la femme. Il est « le Seigneur des vastes pâturages du ciel », depuis que la Déesse est comparée à la vache; il distribue la richesse et la fécondité, imitant le rôle des grandes Déeses, Cérès et Déméter, qu'il prétend résumer. Comme elles, il combat les té-

nèbres et les œuvres de ténèbres (les erreurs). Quelle ironie ! Exagérant la faculté intuitive de la femme, sa voyance, on lui donne mille yeux et mille oreilles ; il sait, dit-on, le chemin des plus secrètes pensées. Donc il a la science de la Déesse qui sait les secrets des hommes. Il découvre comme elle et déteste le mensonge ; il est le Dieu de la vérité. Il garde les contrats et il est le garant de la parole divine ; il préside aux relations sociales, aux liens qui unissent les hommes et assurent la stabilité du foyer. Il est l'ami et le consolateur (1).

« Le pauvre, pratiquant la doctrine de Vérité, *privé de ses droits* (c'est la femme qui est ce pauvre-là), l'invoque à son secours, lui dont la voix, quand il se plaint, s'élève et atteint les astres.

« Il ramène à l'étable la vache emmenée captive (c'est encore de la femme qu'il s'agit) qui l'appelle à grands cris, comme le mâle chef du troupeau. Il est médiateur entre les hommes et médiateur entre les créatures et le créateur. Il préside aux sacrifices, comme le prêtre, et offre le premier (!) le *hōma* dans un mortier émaillé d'étoiles. (Telle est la transparente obscénité de ce culte). Après la mort, enfin, c'est lui qui aide les âmes à passer le pont fatal et pèse leurs actions dans les plateaux de sa justice. (Il écrit l'histoire à sa manière). Il est le triple Mithra, Dieu du Ciel, de la Terre et de la Mort. »

## LES ÉTAPES DU CULTE DE MITHRA

Avant d'être un Dieu-mâle, un seul Dieu, Mithra a été un hermaphrodite. Accouplé à Anahita, il forme avec elle un couple divin, comme Hermès et Aphrodite, comme Istar et Mardouk, le Démoniurge babylonien.

Artaxercès affecta d'immenses revenus à leurs temples et attacha au service de la Déesse des milliers d'Hiérodules des deux sexes, voués aux prostitutions sacrées.

Mais la folie qui met l'homme sur l'autel à côté de la Femme ne s'arrête pas là. S'étant habitué à se considérer comme la moitié de la Déesse, le « Demi-Dieu », il amplifie de jour en jour son rôle, si bien qu'à la fin il la rejette tout à fait, se croit un Dieu

(1) J'emprunte une partie de cette relation à M. Gasquet, *Le Culte de Mithra* (*Revue des Deux Mondes*, avril 1899).

entier. Alors c'est la folie complète, il se donne tous les attributs de la femme, sa pureté, sa grandeur, et de cette usurpation se fait une sainteté.

Ecoutez ce que dit M. Gasquet à ce sujet : « Si donc, plus tard, dans les mystères de l'Occident, Mithra nous apparaît dégagé de toute promiscuité féminine, le plus austère dans son culte et dans ses symboles de tous les dieux de l'antiquité, nous sommes conduits à conclure à une séparation violente du Dieu Persé d'avec sa conjointe, à une sorte de réforme *puritaine* qui ramène Mithra à la pureté des conceptions avestéennes. Cette réforme, nous n'en connaissons ni le temps ni le lieu ; elle s'opéra probablement sous la domination des successeurs d'Alexandre, au sein d'une de ces sectes qui, comme les Zervanistes *unitaires* (qui ne veulent plus qu'un Dieu), naquirent de la ruine du magisme ».

Anahita seule et sans son acolyte, après ce divorce des Dieux, resta la Déesse-Nature, adorée surtout en Arménie, en Cappadoce, dans le Pont et la Comagène.

Les inscriptions achéménides montrent Ormuzd qui plane dans les cieux, tantôt associé à Mithra (le Dieu-mâle), tantôt à Anahita (la Déesse). Mais dès lors il commence à s'effacer sans cependant disparaître, quoique Mithra soit de plus en plus identifié avec le soleil par la foule.

Mithra se répand en Phrygie, il emprunte à Attis son costume sous lequel il figure sur les monuments, les braies flottantes serrées aux chevilles, la blouse et le bonnet phrygien. Il se confond avec Sabazius, le Dieu solaire « berger du troupeau céleste », divin berger qu'on retrouve dans tous les « divins pasteurs » faisant un métier de femme pour imiter la Pastourelle.

Dans la catacombe de Prétextat, un prêtre de Mithra et un pontife de Sabazius dorment unis fraternellement dans la tombe. C'est la solidarité des révoltés. Au iv<sup>e</sup> siècle, on voit la même union de Mithra avec le Dieu Men ou Lunus, qui ressemble de si près au *Sin* des Chaldéens, le Dieu-mâle de la lune.

Le *pin*, emblème d'immortalité, parce qu'il garde sa verdure en hiver, passe des vraies Immortelles à Mithra. On le voit figurer dans les accessoires du sacrifice Mithriaque.

Ce Dieu — cher aux hommes — devient la Divinité principale des pirates de la Méditerranée, que Pompée poursuivait dans leur retraite de Cilicie. C'est par eux qu'il se propagea.

Les légions le rapportèrent de Tarse. Ces sont ces légions qui l'introduisirent à Rome. Le premier monument qui le signale est une inscription de Naples du temps de Tibère. Néron demanda à ses mystères l'expiation de ses parricides. C'était donc de l'époque assignée à Jésus.

Les religions masculines sont toujours sanguinaires au début. Le Mithriacisme, florissant sous Trajan, fut interdit par Hadrien à cause de la réputation de cruauté qu'avaient ses cérémonies. Commode se fit initier et commit un meurtre au cours des épreuves. Mais c'est surtout d'Aurélien que date l'extension, l'immense popularité de Mithra. Né en Pannonie d'une prêtresse du Soleil, élevé dans le temple, Aurélien est envoyé comme ambassadeur en Perse. Il lit dans le relief d'une coupe consacrée à Mithra, la promesse de son élévation future. Plus tard empereur, vainqueur de Zénobie, il transporte à Rome le Dieu solaire de la cité palmyrienne. Pour la première fois on lit sur les médailles avec l'emblème de l'*Invictus* « *Sol Dominus Imperii Romani* ». Sol et Mithra ne sont plus désormais qu'une même Divinité. C'est celle de Dioclétien et de Constance Chlore, celle aussi de Constantin, qui longtemps hésita entre Mithra et Jésus. C'est surtout le Dieu de Julien, voué dès sa jeunesse à Mithra, dont il fait le conseiller et le gardien de son âme.

## LES GROTTES

C'est dans des grottes que l'on se cache pour célébrer ce culte mâle. Toutes les religions masculines commencent ainsi. Porphyre dit : « L'initiation mithriaque était donnée dans des grottes naturelles ou artificielles, semblables à celles que Zoroastre, le premier, consacra à l'honneur de Mithra, créateur et père de toutes choses (1) ». Or Zoroastre, qui, du reste, n'a jamais existé, est bien antérieur à l'introduction de la légende de Mithra.

L'objet de ces mystères est un ésotérisme qu'on ne divulgue pas. Ce qu'on raconte, c'est le voile dont on couvre ce qu'on veut cacher. On dit que l'initiation secrètement donnée avait pour

(1) Le professeur Westphal, de Montauban, s'est demandé, à propos d'une cave mithriaque des environs de Montpellier, si le culte de Mithra a disparu du folk-lore.

objet d'expliquer aux hommes *le sens de la vie* (lequel ?), de calmer les appréhensions de la mort (de l'âme par le péché), de rassurer l'âme sur les destinées d'outre-tombe. Les hommes avaient donc été terrorisés à ce sujet. Enfin, on prétend l'affranchir de la *fatalité de la génération* par la purification du péché, casuistique qui embrouille à dessein l'antique vérité. Tout cela prépare le Catholicisme.

### LES SYMBOLES

Comment est représenté Mithra ? On nous dit que :

« Il porte le *glaive du Bélier*, signe de Mars, et il est porté par le taureau, signe de Vénus ». Quel galimatias ! Vénus ayant pour signe le taureau, qui est le symbole de l'homme fort ! Mithra est debout sur le taureau dans le monument de la villa Alfieri, et Macrobe dit : « Le taureau porte le soleil ». Cet auteur avait oublié que le taureau était le symbole qui servait à représenter l'homme fort, mais inintelligent, dans toutes les religions antiques. D'abord symbole de force et de brutalité, il finit par représenter le Dieu solaire. Alors il féconde les vaches (les anciennes Déeses) devenues les nuées. Tous les grands Dieux mâles ont été symbolisés par le taureau : Jupiter, Bacchus, etc.

### LA CHUTE DE L'ÂME MASCULINE

La loi de la chute qui entraîne l'homme dans la vie sexuelle et par là dans le néant, est ainsi racontée :

« L'âme, essence divine, libre de toute contagion matérielle, descend ou tombe d'elle-même, par l'appétence des corps, par un désir latent de volupté et par le poids seul de sa pensée terrestre, enivrée de miel, qui lui verse l'oubli de la lumière éternelle. Mais ce n'est pas d'un coup et brusquement qu'elle arrive à revêtir un corps de boue périssable. La chute est graduée. Celse la figurait par une échelle ou un escalier avec sept points d'arrêts où s'ouvrent autant de portes. Ces portes sont celles des planètes. A mesure que l'âme descend de l'une à l'autre, elle perd de sa pureté primitive et ressent des altérations de sa perfection première, elle éprouve autant de morts qu'elle traverse de mondes jusqu'à ce qu'enfin, de chute en chute, elle parvienne

à celui qu'on appelle « le monde de la vie » (ce qu'exprime l'expression vulgaire « faire la vie », c'est-à-dire procréer). »

Cela s'appelle le dogme Mithriaque de la *catabase*, c'est l'histoire de l'évolution masculine. L'évolution féminine est racontée dans le dogme de l'*anabase*, qui montre l'âme suivant une route inverse et, de planète en planète, s'allégeant de la substance prêtée par chacune d'elles, se dépouillant successivement de tous les éléments de sa corporalité jusqu'à redevenir semblable à ce qu'elle était dans sa condition primitive et spirituelle.

### PARODIE DU SACRIFICE DE L'AGNEAU

Le sang de l'agneau (de la Femme, pris symboliquement pour représenter sa vie sexuelle) sauve le monde.

On parodie cette idée et l'on dit : « Le sang du taureau (symbole de l'homme) sauve et purifie. » Et l'on institue une cérémonie bizarre, l'usage du taurobole, baptême sanglant qui se recevait dans une fosse, à peine recouverte de poutrelles à jour. De la plaie de l'animal égorgé, la pluie rouge tombait, souillait le pénitent qui lui présentait son front, ses yeux, sa bouche, toute sa personne. On sortait de là renouvelé pour l'éternité, *in æternum renatus*, et dans l'état de pureté première.

Mais cette folle interprétation d'un symbole renversé ne convainquait pas tout le monde. *Firmicus Maternus* (nom qui doit être un pseudonyme) dit à propos du taurobole : « Ce sang ne rachète pas, il souille qui le reçoit ».

### ÉVOLUTION DE LA PRIÈRE

M. Gasquet dit :

« Les sacrements des mystères supposent toujours une intervention magique. Il est des mots, des rites, des formules qui ont la faculté d'agir directement *sur les dieux* et de contraindre leur volonté (la prière des hommes contraignant la volonté des femmes). Peu importe que l'homme n'en connaisse ni le sens ni la raison. Les symboles font d'eux-mêmes leur œuvre propre, et les dieux vers qui ces symboles s'élèvent y reconnaissent d'eux-mêmes leurs images, sans avoir besoin de nous. C'est

pourquoi il faut conserver les formes des prières antiques, n'y rien supprimer, n'y rien ajouter, car elles sont en connexité avec la nature des choses ».

Des choses naturelles, oui, mais des rêves surnaturels, non. La prière avait sa raison d'être au début de l'évolution religieuse, alors que la Divinité était la Femme vivante, mais, lorsque tout est embrouillé par le changement de sexe des dieux, la prière n'a plus de signification, puisque l'être à qui elle doit être adressée n'est plus là pour l'écouter.

### LES LUSTRATIONS, LEUR ÉVOLUTION

Tous les rites ont évolué dans le même sens.

On sait que toute l'antiquité a connu et pratiqué les lustrations. Elles étaient partout le prélude de l'« initiation ». La première journée des fêtes d'Eleusis leur était consacrée et un prêtre spécial y présidait. Apulée nous parle, dans sa description des mystères d'Isis, du bain de l'initié. Comme celui d'Eleusis, c'était un bain rituel destiné à procurer la pureté rituelle. Cette coutume avait sa raison d'être quand la communion était l'union des sexes, mais elle n'a plus de sens quand on la supprime et la remplace par une initiation verbale.

Les Mithriaques pratiquaient les purifications par l'eau, par le feu, par le miel. Chacun de ces mots est un symbole.

Le miel, pour eux, est le symbole de la mort, et on l'oppose à celui de fiel, symbole de la vie.

En effet, le miel (le hôma), c'est l'amour qui est doux, mais qui tue l'homme. Sa réaction, c'est le fiel, la vie amère.

### ÉVOLUTION DE LA PÉNITENCE

Tout ce que l'homme coupable pouvait dire à la Femme pour obtenir son pardon, il le dit maintenant à Dieu. L'aveu soulage la faute et allège le remords, mais rien ne peut l'effacer que le repentir parfait. Celui-ci suppose le sentiment intime de l'indignité du coupable, en présence de la puissance morale et de la bonté féminine.

Faites de la Déesse un Dieu, que signifie la Pénitence ? C'est au Dieu surnaturel que l'homme dit maintenant : « Mes péchés

sont nombreux, le Seigneur dans la colère de son cœur m'a frappé, dans le ressentiment de son cœur le Dieu m'a abandonné. Je m'effraye, je succombe au chagrin, je suis accablé et ne puis plus lever la tête. Vers *mon Dieu* miséricordieux je me tourne et je gémis. *Seigneur*, ne rejette pas ton serviteur », etc.

Chez les Persans, la confession est une cérémonie religieuse qui s'adresse aux âmes des *purs* (les anciennes Déesses). Elle ne s'adresse pas encore au Dieu suprême et unique qui régnera dans les religions modernes.

### ÉVOLUTION DE LA COMMUNION

Le Yaçna, qui nous explique longuement les péripéties de l'office mazdéen, nous dit de la communion que sa partie principale réside dans la préparation et la consécration du *hôma*. On ne peut pas être plus obscène. « Ce *hôma* guérit tous les maux et procure aux femmes la fécondité ».

Cet office se termine par un repas, mais souvent le repas précède.

« Ce n'est pas, dit Plutarque, la qualité des vins ni l'abondance des viandes qui est l'essentiel dans ces fêtes et en constitue le bienfait, c'est la bonne espérance et la persuasion de la présence d'un *Dieu favorable* (une Déesse), qui répand sur nous ses grâces ». « Ce repas en commun établit un lien entre les participants et la *Divinité* au nom de qui il est offert ; c'est par là qu'il est un acte essentiellement religieux », dit M. Gasquet.

Quand on voulut cacher la signification de cet acte, l'onction faite avec le *hôma* changea de place. Ce ne fut plus dans le *vase sacré* qu'elle fut faite, mais sur le front. Le banquet fut remplacé par la sainte table.

« Nous savons par saint Justin que la communion mithriaque consistait dans l'oblation du pain et de l'eau, sur lesquels le Père prononçait quelques paroles. Elle devait ressembler aux agapes sacrées de la plupart des mystères, au breuvage du Cycéon à Eleusis, aux repas religieux des Esséniens ».

Puis on perd de vue la signification de l'onction et nous voyons dans l'Avesta qu'après que l'enfant nouveau-né (l'initié assimilé à un enfant qui renaît) est lavé avec soin, on approche de sa bouche le *hôma* terrestre, qui est le symbole d'immortalité, puisqu'il transmet la vie de génération en génération.

## LE CLERGÉ

Les Mithriaques avaient des prêtres qui constituaient le clergé. On leur donnait les noms d'*éperviers* et d'*aigles*. Porphyre distingue parmi eux trois degrés de prêtrise : les *Pères*, les *Pères du culte* (Patres sacrorum), et le *Père des Pères* (Pater patrum), qui était le chef suprême de la religion.

## LES MYSTÈRES DE MITHRA

Le *Mehardjan* ou le jour de Mithra, du mois Mithra, n'était d'abord qu'une fête qui se distinguait à peine entre les autres.

Plus tard le Mehhardjan, on ne sait trop comment, devint le point de ralliement autour duquel se rangèrent les doctrines et les croyances auparavant éparses.

Les mystères de Mithra, avec leurs 12 épreuves qui ne duraient pas moins de 80 jours, et dont quelques-unes pouvaient compromettre la vie, avec leur sept degrés d'initiation, avec leurs cérémonies symboliques, avec leurs dogmes, leur liturgie, leur morale, en étaient venus à organiser une société, à constituer un monde. C'était tout un culte, toute une religion.

On appelait les initiés au 1<sup>er</sup> degré *Corbeaux*, au 2<sup>e</sup> *Griffons*, au 3<sup>e</sup> *Soldats*, au 4<sup>e</sup> *Lions*, au 5<sup>e</sup> *Perses*, au 6<sup>e</sup> *Héliodromes*, au 7<sup>e</sup> *Pères*.

Dans le Mehhardjan, fête en l'honneur de Mithra, mais devenue tout un culte, on trouve en toutes lettres la confirmation et l'Eucharistie.

Les lignes de saint Justin sur ce dernier emblème ont été souvent citées : « *Nam Apostoli in commentariis suis quæ vocantur Evangelia ita sibi mandasse Jesum tradiderunt : Hic est sanguis meus, ipsisque solis tradidisse ; atque id quidem et in Mithræ mysteriis ut fieret pravi dæmones imitati docuerunt.* » (Saint Justin Martyr, Apol. Quid est Eucharistia ? cap. 16).

Pour le premier de ces sacrements, voyez Hammer, Mithriaca, p. 168.

Parmi les cérémonies usitées dans les Mystères Mithriaques, on en remarque trois principales : 1<sup>o</sup> Les ablutions qui précèdent les exercices du culte. Elles consistent en aspersions d'eau sainte qui l'on répandait sur les initiés, comme le prêtre

répand l'eau bénite sur les Catholiques, avant de commencer la messe. Ces ablutions paraissent, du reste, avoir été communes à tous les Mystères.

Donc, pour être admis à célébrer les fêtes de Mithra, on devait se régénérer par le baptême de l'eau, dans laquelle on se plongeait tout entier. On se purifiait ensuite par le feu en traversant nu des brasiers enflammés. On devait ensuite se retirer dans le désert et s'y livrer à un jeûne rigoureux de cinquante jours. Venait après la flagellation qui durait deux jours.

En dernier lieu on faisait la cène, qui consistait en pain et en vin consacrés par les cérémonies saintes et qu'on distribuait ensuite aux assistants.

Les *Daroums* sont des petits pains non levés de la forme et du diamètre d'un écu de six livres et d'une ligne ou deux d'épaisseur. On en présente 2 ou 4 selon l'office qu'on célèbre ; le *Daroum* sur lequel on met un peu de viande cuite s'appelle *Daroum frosté*, c'est-à-dire pain du vœu. On offrait aussi au Dieu des fleurs, des fruits, des graines odoriférantes, des parfums, de l'huile, du lait, des branches de *hom* et surtout le jus de cet arbuste, le *Pere hom* (l'homme).

On accusa les disciples de Mithra de sacrifices humains.

### L'INITIATION DE L'ENFANT

Jusqu'à cinq ans l'enfant vit avec les femmes, il n'est pas livré à l'homme. A cinq ans on le montre au père. De cinq à dix ans on fait son éducation physique, il monte à cheval, apprend à lancer une flèche. Mais on fait aussi son éducation morale, on lui apprend à dire la Vérité.

Vers dix ans l'enfant, fille ou garçon, revêtait le *Kasti* et entraît dans la société religieuse.

Vers 15 ans, lorsqu'il avait déjà fait le grand *Gueti-Kherid*, c'est-à-dire lorsqu'un prêtre avait pendant cinq ou huit jours célébré en son nom l'*Izeschné*, il était déclaré adorateur d'*Ormuzd*, *Mazdeïesman*. C'était la confirmation.

Les Parsis ont gardé l'ancien culte de la religion de Mithra. Voici ce que l'un d'eux nous dit lui-même :

« Le Parsi n'est pas baptisé, mais de sept à dix ans a lieu une cérémonie correspondant à la première communion des autres

religions, qu'on appelle « Navejot ». L'enfant est consacré Parsi ; il revêt pour la première fois la petite chemise de fine mousseline qu'on appelle « Sadra » et le cordon sacré qu'on appelle « Kasti » et qu'il devra porter toute sa vie. »

\* \* \*

Le Mithriacisme, dans les dernières années de l'empire romain, se propagea avec rapidité et lutta d'influence avec le Christianisme. Même il s'en fallut de peu que ce fût cette doctrine qui obtînt la sanction officielle.

Des circonstances particulières ont fait changer le nom du dieu nouveau, mais, si la personne fut autre, la doctrine resta la même. C'est aux traditions de la Perse qu'on prit tout le fond de la nouvelle religion romaine qui n'eut rien d'original.

Déjà on célébrait la naissance de Mithra le 25 décembre, au fond d'une grotte solitaire, en compagnie d'un bœuf et d'un âne.

Chalcidius, philosophe de l'an 350, mentionne la venue des Mages vers un enfant qu'on disait Dieu ; il donne le récit de l'étoile des Mages à titre de poétique tradition. Il dit : « Il y a une autre histoire, plus digne de notre vénération religieuse, qui publie l'apparition d'une étoile, etc. » (*Comm. in Tim*). Et Bur-  
nouf va plus loin, il énumère les emprunts faits par le culte nouveau à l'ancienne tradition ; il dit :

« Le Zend-Avesta renferme explicitement toute la doctrine des Chrétiens : L'unité de Dieu (de la Déesse). Le Dieu vivant, l'Esprit, le Verbe, le Médiateur, le Père principe de vie *pour le corps*, qui engendre le fils. La théorie de la chute, celle de la Rédemption par la Grâce (féminine). La coexistence initiale de l'Esprit infini avec Dieu (la Déesse). La doctrine de la Révélation, de la foi, celle des bons et des mauvais anges, les Amschaspands (les bons), les Darvands (les mauvais) ; la désobéissance au Verbe divin présent en nous (c'est la femme qui dit cela). La nécessité du salut (pour l'homme) ».

Et, page 120, il dit encore :

« Le Christianisme est une doctrine âryenne (copiée de l'Avesta) et il n'a, comme religion, presque rien à démêler avec le Judaïsme (il en est l'opposé), il a même été institué malgré les Juifs et contre eux. C'est ainsi que l'entendaient les premiers

Chrétiens qui l'ont défendu au prix de leur repos et parfois même de leur vie ».

Page 180, il dit : « Les dogmes chrétiens existaient avant l'époque de Jésus, incomplètement ou en secret chez les peuples juifs (Israélites), pleinement et ostensiblement chez les Perses. »

Page 217 : « C'est dans les hymnes du Vêda et non dans la Bible que nous devons chercher la science primordiale de notre religion ». Et le Vêda, pour Burnouf, se rattache à l'A-Vesta primitif. (Burnouf, *La Science des religions*, p. 118).

### ÉVOLUTION DU MAZDÉISME

L'évolution de la pensée, chez les docteurs, tend toujours à supprimer graduellement la Femme.

L'Ahura-Mazda des anciens temps fut mise presque au même niveau que l'esprit du mal, et on vit s'élever au-dessus d'elle un être métaphysique suprême qui reçut le titre d'*Akarana*, c'est-à-dire *l'inactif*.

Dans l'Inde, les Brahmanes faisaient la même évolution et mettaient Brahma au-dessus de Vishnou.

Les Perses dissidents s'étaient pervertis les premiers. Ils condamnaient les Hindous parce qu'ils gardaient l'ancien culte, ils les appelaient ironiquement « les adorateurs des Dévas » qu'eux n'adoraient plus et dont ils faisaient même les ennemis d'Ormuzd.

Les Asuras, principes de vie, sont devenus en Perse les Ahuras. C'était la forme suprême de la Divinité. Les Perses les ont plongés dans les enfers.

Les Brahmanes aussi, du reste, ont abandonné l'antique théorie des Asuras. C'est ainsi que les Prêtres dirigeaient les idées populaires vers le polythéisme d'abord, vers le monothéisme masculin ensuite.

Les Mazdéens, qui détruisaient les idoles, c'est-à-dire les images des Déesses, se disaient *adorateurs* du feu, alors que le feu était le symbole de l'Esprit féminin.

Pendant que leur pensée évolue ainsi, de l'amour à la haine, de la vérité à l'erreur, que font-ils de la doctrine, que font-ils des livres ?

Voyons :

Le Zend-A-Vesta comprenait 21 livres ou nosks, que les prêtres disent écrits par Zoroastre.

### ZOROASTRE (ZÉRÉTHOSCHTRO, ÉTOILE D'OR)

La plupart sont perdus. Le 20<sup>e</sup> toutefois, le *Vendidad* (parole qui conjure les mauvais génies), nous reste en entier ; il est divisé en 22 *fargards* ou recueils de préceptes de morale.

Il reste aussi d'assez longs fragments du Premier et du Second Livres, et de quelques autres sous le nom de *Izeschné* (prières), qui relève la grandeur du Dieu auquel on l'adresse. Ce livre comprend 72 *hâs* ou mesures ; les 27 premiers concernent Ormuzd, les autres le Visperad (énumération des chefs), d'*Ieschts sadés* mêlées et de Si-Rousé (les 30 jours).

Il comprend des actes d'adoration par lesquels le fidèle honore les esprits célestes :

5 Neneschs ou actes d'humilité et de soumission.

4 Patets ou confessions qui spécifient les péchés que l'homme peut commettre.

4 Abergams ou hymnes de reconnaissance.

Les Perses priaient le jour et la nuit, ils priaient en s'éveillant et avant de s'endormir, lorsqu'ils éternuaient, lorsqu'ils se coupaient les ongles ou les cheveux, lorsqu'ils allumaient leur lampe, lorsqu'ils pétrissaient leurs pâtisseries et leurs sucreries, avant et après leurs repas ; tout, chez eux, commençait et finissait par des prières ; le Dieu qu'ils invoquaient le plus souvent, c'est Ormuzd ; il n'est pas même une prière qui ne commence par ce nom. On priait aussi le ciel, la terre, les astres, les arbres, les animaux, et on se priait soi-même. Une foule de pratiques venaient se joindre à la prière. Telle oraison se répétait 2 fois, telle autre 3 fois, telle autre 4 fois, 5 fois, 10 fois, 21 fois, et dans certaines circonstances jusqu'à 1200 fois. On regarde en priant, suivant les cas, l'est ou l'ouest, le midi ou le nord. Tantôt on lève la tête, tantôt on s'incline, on s'agenouille, on s'assied, on s'accroupit ; le plus souvent on se tient debout. On se place successivement soit à droite, soit à gauche de l'objet qu'on adore. A un moment donné on fait trois pas en avant, puis on revient à sa première place à reculons pour ne pas perdre de vue un seul instant le

symbole auquel on s'adresse. Ici on joint les mains, là on les frappe fortement l'une contre l'autre. La prière se chante (mais rarement), le plus ordinairement elle se prononce à haute voix, ou elle se récite en *vadi*, c'est-à-dire à voix basse; ce n'est alors qu'un murmure confus.

On prie le feu en l'alimentant, le *hom* en le *buvant*. Ces pratiques, ainsi que les formules qui les accompagnaient, étaient minutieusement déterminées par la loi. La prière devait, dans la lettre et dans l'esprit, se conformer scrupuleusement aux rites. Toutefois, si elle part du cœur, quand même il y aurait en elle quelque irrégularité, elle obtiendra la grâce qu'elle demande. Elle est au-dessus de tout lorsque le fidèle la prononce humblement et en l'accompagnant d'un sincère repentir.

« Faites, ô Ormuzd, que les envieux deviennent Mehestans ; que là où étaient l'impureté et le crime on ne voie plus que des œuvres saintes et pures ».

\* \* \*

Que tout cela est loin des réalités que l'on aperçoit encore dans certains écrits qui ont laissé subsister les deux sexes, tel ce passage du Mino Khired (*Intelligence céleste*) qui s'occupe des destinées de l'âme :

« L'âme franchit le pont fatal et ses bonnes actions viennent à sa rencontre sous la forme d'une belle jeune fille. L'âme lui demande : Qui es-tu, jeune fille plus belle et meilleure que tout ce que j'ai vu dans le monde ? Elle répond : Je suis le bien que tu as fait. Vois en moi les bonnes pensées, les bonnes paroles, les bonnes actions, que tu as pensées, dites et faites. Et si je suis glorieuse, je te rends plus glorieux encore ; si je suis brillante, je te rends plus brillant encore. » (D'après Spiegel).

## LES SOUFIS

Parmi les sociétés secrètes gardant la tradition sacrée de l'A-Vesta, nous trouvons les Soufis, ordre célèbre et vénérable.

La doctrine des Soufis affirme la psychologie divine, *l'Unité de la Réalité*, l'omniprésence et l'immanence de l'unique (unique Divinité féminine qui est partout où il y a des hommes, puisqu'elle est la Mère).

Cette doctrine proclame qu'on peut atteindre sa connaissance par l'amour et la dévotion. Elle recommande la méditation.

Mais en attendant, les frères Soufis, comme Empédocle, répètent des phrases prononcées par les Prêtresses qui disaient : « Je suis la Déesse elle-même ».

Eux disent : « Je suis Dieu lui-même ». C'est toujours la confusion des sexes.

D'après le professeur Inayat-Khan, le mot *soufi* viendrait du mot arabe « *saaf* » qui signifie *pur*. Je crois qu'il vient plutôt du mot Soffet qui signifie *sage*.

Les Soufis prêchent le renoncement aux vanités de ce monde, ils tuent en eux tous désirs se rapportant aux passions, comme les Cathares du moyen âge. Ils allient leur philosophie à la poésie et à la musique.

La plupart des grands poètes arabes ou persans appartiennent à leur ordre. L'un d'eux, Saâdi, qui fut prisonnier des Croisés, est l'auteur du *Gulistan* (Jardin des Roses). Avicenne fut affilié à l'ordre, Averroès aussi, et je remarque que leurs deux noms commencent par Avé, nom divin chez les Israélites.

Ce détail a dû être remarqué, car, par réaction, on a fait de Avi-cenne — Ibn-Sina ; de Ave-rroès — Ibn-Roschd.

## ORIGINE DE L'ORDRE

On trouve l'origine de cet ordre dans la « *Loge Blanche* » ou Agarthà de l'Asie Centrale, dont on parle tant.

## DERNIÈRE HEURE

Peu de temps avant la publication de ce livre, nous avons découvert un mouvement moderne de résurrection de la science de l'Avesta.

Le promoteur de ce mouvement est un Persan, le Dr Hanish, qui habite les Etats-Unis et y propage la doctrine régénérée sous le nom de *Mazdaznan*. Une revue est publiée sous ce titre en France. Nous y lisons les lignes suivantes (n° de juillet-août 1922) (1) :

(1) Librairie Rhéa, rue Cujas, 21, Paris.

« Il y a plus de neuf mille ans, la race blanche reçut ses dons divins par la personne d'Aïnyahita (Ardvi Soura Sevista Anahita d'après l'Avesta).

« Environ deux mille ans plus tard, Zoroastre (Zarathoustra) recueillit les perles dispersées d'Aïnyahita et les rendit à son peuple sous une forme nouvelle. Après lui, de nombreux hérauts proclamèrent la vérité et transmirent la lumière divine de génération en génération.

« Des Perses, la doctrine passa aux Grecs. Aristote, Pline, Hermippos et d'autres historiens de l'antiquité confirment que le plus précieux de la philosophie de Pythagore, etc., provenait de Zoroastre, qui avait vécu, selon eux, plus de cinq mille ans avant Socrate.

« Plutarque identifia l'Aïnyahita de la philosophie de Mazda avec l'Anaïtis de la mythologie persane et grecque et la Diane des Romains. Dans les différentes mythologies, Aïnyahita était représentée sous divers noms, comme la Déesse de la régénération, de la chasteté, de la pureté; comme la protectrice de l'innocence, la Déesse immaculée et puissante, dispensatrice de santé, endurance, force, vie et jeunesse éternelles. Elle est considérée comme la mère de la race blanche, l'incarnation de l'Amour et de la Sagesse, l'active promotrice de la culture aryenne.

« L'apparition en Europe d'une traduction de l'Avesta, le livre sacré des anciens Perses, provoqua un tourbillon de controverses et de calomnies, dont le résultat fut, tout simplement, que les cercles instruits l'étudièrent avec d'autant plus d'attention. Malgré tous les efforts contraires, l'Avesta ne put être étouffé, mais renaquit de l'oubli, au milieu de tant de difficultés, il est vrai, que de lui aussi on peut dire : « Il n'y avait point de place dans l'auberge ». Mais la « crèche » de la science nourrit le nouveau-né et le bon esprit d'Aïnyahita veilla sur lui. De même que tous les grands chefs, sages, prophètes et rédempteurs, continuent à vivre et à agir en esprit parmi nous, de même que leurs écrits et leurs testaments nous rappellent sans cesse le lien spirituel qui nous unit à eux, de même l'Avesta survivra à toutes les forces de ténèbres. Malgré tous les efforts contraires tendant à étouffer la doctrine Mazdayasnienne, point n'est besoin de craindre pour elle, car *la Religion suprême est la Vérité*.

« Bientôt le soleil de Mazdaznan se lèvera dans toute sa splendeur. »

---

## L'INDE

---

### PREMIÈRE ÉPOQUE — PREMIÈRE LOI

La vie primitive aux Indes, comme partout, représente le premier âge de l'humanité, l'enfance, l'adolescence, la première jeunesse. Nous n'avons pas besoin de documents pour savoir que cette humanité jeune ne connut, d'abord, d'autres lois que celles de la Nature.

Les enfants de cette grande famille humaine pratiquaient l'agriculture, ils avaient de nombreux troupeaux qu'ils faisaient paître dans de vastes plaines. C'était la grande vie, simple et naturelle. C'est là, sous un beau climat, au milieu d'une splendide végétation, que se déroulèrent les premières scènes du drame humain. Le prologue en est plein de poésie, c'est un beau chant de la Nature, on admire les splendeurs du Ciel, les bienfaits de la végétation qui nourrit l'homme, le calme des nuits, les beautés de l'aurore et celles du crépuscule. C'est la poésie, la simplicité, l'enthousiasme de l'adolescence. On vit en s'aimant, la discorde n'est pas née. Les hommes sont des frères.

Ce qui commande, c'est la *Loi éternelle*.

Cette loi avait appris que l'« Esprit » naît chez la Dêva, pendant qu'elle avance dans son évolution. C'est pour cela que son nom signifie « Lumière ».

J'ai montré dans le Livre I<sup>er</sup> de *l'Ere de Vérité* que c'est pour expliquer les lois de la Nature, aperçues spontanément par l'Esprit de la Dêva, que fut composé le grand livre sacré de l'Inde, le Vêda. Seulement, on a tant caché ce premier livre, on l'a si complètement dénaturé, que nous ne pouvons pas nous référer aux traductions qu'on en donne pour montrer ce qu'il était, mais il est bien évident que, écrit par une Déesse, Sara-

Swatî, il était l'expression de la pensée féminine. Cela ne peut pas être nié. La première science vient de la femme révélatrice, et la femme aux Indes, dans son essence spirituelle, c'est la Dêva.

Ce livre sacré contenait toute la science primitive. Le mot « Vêda » signifie « science suprême ». C'était la science de la Dêva qui s'affirme, l'explication des lois de la Nature faite simplement, sans hypothèses ; et comme conclusion l'exposé de la loi morale, c'est-à-dire l'application à la vie humaine des conclusions de la science. On trouvait dans ce recueil un code des lois naturelles érigées en lois sociales, en un mot un magnifique édifice, base d'une grande civilisation. On savait que l'Etat, c'est-à-dire la direction sociale, est inséparable de la morale et de la Justice qui ne trouvent leur raison d'être que dans la Religion.

Mais n'oublions pas que les Vêdas que nous avons actuellement ne sont pas le livre primitif, puisqu'il a été altéré plusieurs fois. C'est une rédaction faite à l'époque où les Brahmanes cherchaient à s'emparer du pouvoir sacerdotal et voulaient se substituer aux Prêtresses, les Brahmines.

Cependant les poèmes hindous, tels qu'ils nous sont arrivés, contiennent encore de grandes vérités, bien supérieures à la mesquine science des modernes. Il eût été impossible d'en changer totalement l'esprit, d'abord ; les interpolations faites plus tard par les prêtres se reconnaissent facilement.

### L'A-VESTA EST-IL ANTÉRIEUR AU VÊDA ?

Depuis que nous avons trouvé la véritable histoire de l'A-Vesta, la signification de son titre, son origine septentrionale probable, les noms divers donnés à son auteur (Arduina, Ariadne, Aryane, Diane, Anaïta), nous avons pensé que l'Avesta a dû précéder le Vêda. Nous trouvons des rapprochements curieux à faire entre certains noms. Ainsi Sara-Swatî, l'auteur du Vêda, semble s'appeler Sara, surnommée *Swatî* ou *Vastî*, qui serait une forme dénaturée de Vesta. Et ce serait pour imiter le livre sacré des Iraniens, qui avait comme titre le nom de la grande Déesse Vesta, qui signifie la lumière de l'*Esprit* féminin, que le livre des Hindous aurait eu comme titre « La Dêva », signifiant également la lumière spirituelle vivante, mot composé des mêmes lettres que le mot Vêda, mais placées autrement. Mais qui nous empêche de croire que

cette disposition des lettres n'a pas été introduite dans la période masculiniste pour cacher la signification première du mot qui servait de titre au *Livre sacré*, qui aurait été, non le Vêda, mais la *Dêva* ? C'est d'autant plus probable que ce mot va changer plusieurs fois de signification ; il sera d'abord féminin, puis neutre, puis masculin.

Rien d'étonnant dans ces substitutions de noms. L'histoire des religions en est remplie.

On sait que les langues sacrées, lorsqu'elles furent au pouvoir des prêtres, furent transformées de manière à offrir un triple sens :

1<sup>o</sup> le positif ou vulgaire ;

2<sup>o</sup> le superlatif ou spirituel (c'est le sens ésotérique caché), et c'est le seul qui contienne la vérité.

C'est pour cacher la première vérité contenue dans les Ecritures sacrées qu'on changea les langues, qu'on créa des grammaires et des subtilités de langage.

Mais tout cela est entouré d'obscurité. On a supprimé intentionnellement la chronologie, si bien que nous ne savons pas à quelle époque fut composé le premier Vêda, le vrai, le seul *sacré*. Mais certainement ce fut à une époque lointaine, puisqu'il fut la base d'une civilisation qui dura pendant le premier âge du monde : l'âge d'or. Et c'est alors que la société humaine se constitua, que se réalisèrent ses grandes inventions, ses grands travaux, et toutes ses grandeurs morales basées sur les lois sacrées de la Nature.

Dans une des incarnations de Vishnou, on raconte que le Vêda fut enterré pendant le premier déluge, puis déterré, volé, puis restitué. Or ce premier déluge, c'est la grande persécution qui a bouleversé le monde plusieurs millénaires avant notre ère.

Certains auteurs nous disent que le Vêda fut écrit 3.000 ans avant notre ère. C'est possible. Mais nous ne savons pas lequel parut le premier : l'A-Vesta ou le Vêda.

## ORIGINE DU MOT DIEU

Nous sommes ici en face d'une question primordiale pour l'histoire des religions.

C'est le mot Dêva qui est l'origine du mot Dieu, et de ses formes diverses sont dérivés de multiples vocables qui se rattachent à l'idée divine. Mais ce mot a évolué, il a eu trois formes ou plutôt trois interprétations : dans la première, il a sa signification originelle ; dans la seconde, il commence à s'altérer ; dans la troisième, il est complètement dénaturé.

### *Première forme*

Les langues primitives possèdent toutes un terme qui désigne la Femme, en général, en lui donnant un caractère de suprématie spirituelle ; c'est pour cela qu'on appelle la première race *la race divine*.

Nous le trouvons chez les primitifs Hindous dans le mot Dêva. Mais ce mot est composé.

Le D est un article démonstratif, séparons-le du nom et nous avons D-Eva.

C'est sous cette forme Eva que les Israélites, qui sont des émigrés de l'Inde, l'ont conservé en mettant devant l'article féminin de leur langue. Le nom alors devient Ha Eva ou Ha Eve. Dans les plus anciens textes, on le trouve écrit Haava (1).

Les Grecs qui changeaient le V en B en font Hébé.

### *Deuxième forme*

Le Prêtre dispute à la femme sa place et ses titres. En même temps, il change la forme des mots. On ajoute devant les noms divins un I, lettre idéographique qui donne au mot un caractère hermaphrodite ; c'est l'époque des couples divins, prélude de l'égalité des sexes. Alors, de D-Eva on fait D-iéva (Dieva).

Chez les Hébreux, Ave devient Iave, que l'on peut écrire Ihave si on laisse subsister l'H qui est un article.

Chez les Iraniens, où la même évolution s'accomplit, le mot

(1) Renan (Le Peuple d'Israël, p. 82).

Les vraies voyelles de Eve sont inconnues. Théodoret nous apprend que les Samaritains prononçaient Iabe, ce qui rappelle Ebe.

Rien n'incline à croire que Ihvh soit originaire d'Égypte. En Assyrie, au contraire, le nom I a h v é paraît avoir été employé pour désigner la Divinité. La racine Hawa signifie en langue araméenne l'Etre ou le souffle de vie ou la vie.

La mère de vie, la première femme, s'appelait *Hawa*.

La Franc-Maçonnerie dit : Ivah.

Dêva devient Diéva, mais va perdre sa lettre finale parce qu'elle indique le féminin ou le masculin.

En sanscrit, l'i final est féminin (Dêvî) mais l'a avec un accent circonflexe l'est aussi. Sans accent, il indique le masculin. Comme ces subtilités grammaticales prêtaient sans doute aux discussions, les Iraniens supprimèrent les lettres terminales qui indiquaient le sexe, et le mot Dêva ou Dêvâ devint *Dieu*, qui du reste fut pris en mauvaise part et représenta l'esprit du mal, par vengeance sexuelle.

### *Troisième forme*

Les termes primitifs auront des destinées diverses, suivant la marche de l'évolution religieuse dans chaque pays.

L'ancien mot Dêvâ ou Dêvî, avant sa transformation, avait servi à former des termes restés dans le vocabulaire des religions et dont il faut connaître l'origine, tels les mots dévot, dévotion, divin, divinité, divan (nom donné aux poèmes sacrés des Arabes).

Dans les langues slaves, le mot Diéva a gardé la signification sanscrite du mot *Dêva*, il représente la femme jeune, celle qu'on aime, et les Russes vous diront : la Diéva, c'est la jeune fille, c'est la Vierge, ou bien c'est la fiancée.

Chez les Grecs, de Dêvâ on fait Dia-Mater et finalement Déméter, la grande Déesse d'Eleusis.

Mais la plus intéressante de ces transformations est celle que le mot va prendre en passant du monde iranien, devenu les Perses, au monde occidental.

Chez eux, le Dieu est d'abord pris en mauvaise part, ce qui n'empêche qu'il représente toujours la suprématie spirituelle. Après la chute de l'empire romain, par suite de la diffusion des langues, ce mot arrive chez les nouveaux convertis au Catholicisme, qui prennent à l'Orient ses dogmes et ses cultes. Ils vont donc adopter le mot Dieu et l'introduiront dans leur religion en l'interpolant dans leurs Ecritures. C'est ainsi qu'on a trouvé des manuscrits où le mot est ajouté en marge pour remplacer un mot raturé dans le texte.

Ce mot Dieu reste écrit dans son orthographe perse jusqu'à la Renaissance. A ce moment, la langue française subissant un

remaniement profond, l'ancien V va devenir l'U et le mot Diev va devenir *Dieu*.

Ce mot est donc le plus jeune dans l'histoire des religions.

Mais ce que nous venons de dire est spécial à la langue française et à ses dérivés.

D'autres pays, qui dans le couple divin ne prirent que l'entité masculine, désignaient la suprématie spirituelle par un mot dérivé de la lettre idéographique qui désignait le sexe mâle. L'iod hébreu va se retrouver dans le Iov des Latins (Iovis).

Chez les Saxons, le Iod sera écrit god ou gott, et même sera l'origine du mot gothique qui voudra dire *masculiniste*.

### *Le Prestige divin*

Le mot « *divin* » donna un caractère de grandeur, d'élévation et d'autorité au sexe féminin tout entier. Les plaisirs divins sont ceux que l'homme trouve près de la femme.

La volonté divine, c'est celle de la Déesse, de la Femme, de la Mère. Quand dans les Ecritures sacrées on trouve ces expressions : « Dieu a dit », « Dieu a ordonné », cela signifie une volonté, un désir de la Déesse, traduite au masculin dans les époques modernes.

Pour les Orientaux, c'est une manière de donner de l'autorité à ce qu'ils ont de plus élevé dans l'âme. L'être divin, la Déesse, parle par la bouche de celui qu'elle aime, qui est son porte-parole, et c'est ce qu'il entend quand il dit : *Deus dixit* (Dieu a dit).

« Voici ce qu'a dit l'Eternel ».

Quand on dit *Dieu frappe*, il s'agit de la Justice féminine, mais *Dieu* bénit aussi et on lui adresse des prières.

Dans la *Doctrine Secrète*, T. I, p. 78, M<sup>me</sup> Blavatsky dit :

« La Déesse-Parole, Saraswatî, forme un aspect plus récent de Vâch, l'éeesse aussi de l'enseignement secret ou de la sagesse ésotérique ». Voici la prière qu'on lui adresse :

« Tu es l'être suprême (Çrî) incorruptible, digne d'être connu. Tu es le premier appui de ce vaste Univers. Tu es l'infailible et l'éternelle gardienne de l'union. Le monde brille de ta gloire. Les Maharshis te saluent et glorifient ton nom par des louanges et des adorations. Honneur à toi, ô le premier des êtres ! Tu es le sage instituteur du monde, digne d'être adoré, il n'y a rien qui soit égal à toi ! »

Et M<sup>me</sup> Blavatsky ajoute : « La loi occulte prescrit le silence au sujet de la connaissance de certaines choses secrètes et invisibles, perceptibles seulement au mental spirituel (qu'elle appelle le 6<sup>me</sup> sens). »

Les femmes primitives sont les constructeurs, les vrais créateurs de l'Univers, ce qui veut dire de l'universelle vie sociale. Et ce sont elles qui dirigent tout.

Hésiode dit : « Les Dieux mènent le monde ». Elles sont aussi appelées les veilleurs des sept sphères (ce qui veut dire conservateurs de la science des astres).

La Femme n'est pas seulement Indra, Dêva du ciel, être mystérieux, Dêva suprême ; elle se nomme aussi Çakra, « le puissant », et Pradjâpati, « le maître des créatures », c'est-à-dire des enfants, qui vivent sous sa protection.

L'Hindou, dans sa faiblesse mentale, dans sa nudité qui demande le vêtement, qu'il ne sait pas faire, dans ses besoins physiologiques toujours renaissants, au milieu des dangers qu'il exagère parce que sa raison défaillante ne lui montre pas la réalité des choses, se reconnaît un être dépendant, qui tient l'existence d'une Mère au-dessus de lui en sagesse, en raison : la Femme, dont la puissance a organisé la vie sociale, en la soumettant à des lois. Il conçut donc l'idée d'un être supérieur à lui, doué d'une sagesse qu'il n'a pas, d'une douceur qui n'est pas dans sa nature d'homme, d'une bienveillance qui contraste avec sa malveillance, et cette habitude de se considérer sous une puissance qui le domine s'imposa si bien à la mentalité des races jeunes qu'elle ne s'effaça jamais. Elle s'étendit, se dénatura, mais elle demeura. La force de conception des hommes, qui détermine leur conviction dans les sujets qu'ils peuvent comprendre, reste impuissante dans les questions qui s'élèvent au-dessus de l'entendement masculin.

La Divinité de la Femme et de tout ce qui concerne sa spiritualité et sa sexualité, si différente de celle de l'homme, est un sujet qui dépasse l'entendement masculin.

C'est cela qu'on va expliquer dans les Mystères.

Etre divin ne signifie pas Etre surnaturel, mais Etre sur-masculin. Le surnaturel, c'est la pensée masculine errant sur le domaine de l'Esprit féminin.

Les Hindous disaient de la Divinité :

« La Dêva a toujours été, elle a tout créé, elle ne peut être

représentée que par une sphère parfaite, sans commencement ni fin dans l'humanité.

Elle annonce et gouverne toute la création des hommes par sa Providence invariable.

Ne sonde point sa nature, cette recherche est vaine et criminelle. C'est assez que jour par jour, nuit par nuit, ses ouvrages t'annoncent sa sagesse, sa puissance et sa bonté.

## LA RÉVOLUTION RELIGIEUSE AUX INDES

L'homme dominateur, ayant fait la conquête de l'Inde, y trouva des peuples primitifs, c'est-à-dire gynécocratiques, dont il fit ses esclaves ou qu'il chassa devant lui et dont, par la suite, il ne parla qu'avec dédain et mépris ; il en fit une *race inférieure* qu'il appela les Dasyous. Cet homme conquérant, c'est Ahriman, le mauvais principe formant des hordes masculines qui vont envahir graduellement l'Inde, la Perse, l'Afrique, l'Europe, exterminant les populations qu'il rencontrait au point de faire naître dans les pays conquis un monde nouveau de sang mêlé. Si bien qu'après avoir été longtemps errants, ils finirent par se cantonner dans les anciennes nations en y formant de nouveaux groupes ethniques qui prirent les noms d'Hindous, Perses, Grecs, Latins, Germains et Slaves.

Cette invasion des hommes forts a été surtout une révolution morale, puisque ces conquérants ont voulu faire régner leurs idées et leur morale masculines qui renversent les idées et la morale féminines.

Ce fut le commencement de l'âge noir.

Cependant, cette race orgueilleuse allait se déclarer supérieure et se donner à elle-même toutes les qualités.

C'est vers l'an 1000 avant notre ère que se produisirent les grandes émigrations qui transportèrent des émigrés dans la vallée de Saraswatî.

Ceux qui restèrent maîtres du pays changèrent complètement l'esprit de la Religion, ils en modifièrent la base fondamentale, c'est-à-dire les questions fondées sur la loi des sexes. L'homme conquérant cherche toujours à imposer les lois de sa physiologie et de sa psychologie ; mais le changement ne pouvait pas se faire brutalement ; il y eut partout une période de transition.

Les traités théologiques de l'époque des Brahmanes sont remplis de raisonnements destinés à prouver que l'homme est l'égal de la Femme, que le Dieu doit être mis à côté de la Déesse. Une formule exprimait cette idée, c'est : « Çiva (principe masculin) est la même chose que Vishnou (principe féminin) », c'est-à-dire : l'Homme est la même chose que la Femme. Cela revient à tous moments, avec persistance, c'est l'idée dominante ; les Prêtres en sont hantés ; c'est le partage des attributs de la Femme. L'homme lui prend la moitié de ses vertus, lui donne la moitié de ses vices ; ainsi les voilà devenus égaux. La Déesse reste Déesse, mais l'homme est Dieu près d'elle. C'est une nouvelle orthodoxie. Le Brahmane (*qui sait ainsi*, disent les livres des Prêtres) enseigne cette demi-vérité et la justice commence à boiter.

Cette période de l'égalité des Dieux dure peu, la réaction contre le Prêtre ébranle cette nouvelle croyance, alors elle change encore, mais non dans le sens de la vérité, dans le sens d'une nouvelle erreur : le symbolisme a introduit les astres dans les choses terrestres, c'est une comparaison d'abord, cela devient une croyance aveugle ensuite. L'homme s'est comparé au Soleil, il a grandi sa personnalité, l'a faite très haute et très vaste, plus qu'humaine, et cela pour atteindre l'altitude morale de la Déesse ; mais il dépasse la limite, ne sachant où s'arrêter ; le voilà plus qu'un homme, logé dans un Ciel surnaturel où il porte ses attributs mâles de générateur, il engendre d'en haut, en tirant le monde de sa propre substance, comme sur la Terre il tirait de lui le germe de vie. Il devient « Pradjâpati », le « maître des créatures » (1), c'est-à-dire des Femmes, puisque tous les hommes prennent leur part de maîtrise.

Et c'est de ce personnage nouveau que les Brahmanes vont faire un Dieu, bien plus, le Dieu unique, impersonnel il est vrai, c'est-à-dire embrassant la collectivité des hommes, mais divinisant le sexe mâle, qui devient le créateur universel. Conception audacieuse qui sera copiée en Grèce par l'Apollon hellénique, mais qui tue la religion des Brahmanes en un temps très court, celui qu'il faut pour aller à l'excès, c'est-à-dire à l'athéisme du Bouddhisme, ou à la réaction féministe qui va se manifester dans le Vishnouïsme.

(1) Brahma neutre, c'est Hansa-vâhana, celui qui emploie le cygne comme véhicule.

Brahma, qui régnait dans les cieux, était une force, une puissance cosmique, non un Dieu; il ne devient Dieu que quand les Dêvâs montent au ciel et se confondent avec cette entité impersonnelle. Il n'est d'abord ni féminin ni masculin, il est neutre; dans les plus anciens documents de l'Inde, on l'appelle Brahman (nominatif Brahma). Quand les Prêtres prendront le sacerdoce, ils mettront le mot au masculin : Brahman (nominatif Brahmâ), qui désigne le prêtre conjurateur, puis celui des officiants qui est chargé de veiller à la pureté des rites et de « guérir », car les prêtres se font toujours guérisseurs.

Les deux sens donnés au mot Brahma persisteront longtemps. Mais « Brahmâ est Dieu » deviendra la formule des Prêtres, qui enverront la Divinité terrestre se reposer au ciel. Seulement le mot sera, dès lors, écrit au masculin, il perdra sa neutralité primitive.

Brahmâ-Dieu, c'est l'anthropomorphisme créé; mais l'Hindou ne s'y arrête pas, il revient à l'humanité; ce n'est qu'un thème à spéculation métaphysique, non une religion. Le Brahmâ masculin, c'est Pradjâpati agrandi, l'homme fait immense, devenu l'être suprême, créateur de l'Univers. (Pendant qu'on y est, pourquoi ne pas lui donner une puissance sans limites?) Il est « Père des créatures », reste une personne, mais divine, incommensurable. Il ne ressemble plus au primitif Brahma, neutre, sans sexe, sans forme et sans attributs humains.

Le peuple a toujours ignoré Brahma, et, maintenant encore, il ne le connaît que comme un nom vénéré derrière lequel il ne voit rien de compréhensible, il ne l'adore pas comme les Catholiques adorent Dieu le Père. Ces subtilités théologiques ne pénètrent jamais dans les masses, qui continuent à voir, sur la terre, des hommes et des femmes tels que la nature les fait, et cela parce que dans les masses il y a toujours à côté de l'homme la femme. Les arguties des Brahmanes restèrent une doctrine d'initiés, propagée entre eux, comme dans les temps modernes tout ce qui se fait dans les milieux restreints où les femmes ne pénètrent pas.

Le surnaturel n'était pas dans les esprits. La Dêvâ était toujours la Déesse vivante, Vishnou, l'esprit féminin.

On ne comprenait pas encore cette glorification d'une ombre mise dans le ciel, d'un rêve imaginaire, représenté plus tard par des idoles étranges, presque toujours grotesques, étant données

les conditions mentales et esthétiques de ceux qui les faisaient ; ce sera bientôt une explosion de folie traduite par le laid dans l'art comme par le faux dans les idées et par l'injuste dans l'ordre social.

Dans des écoles fermées aux femmes, on enseigne, dans le mystère, les choses de la religion nouvelle, qu'elles désapprouveraient. On affirme la prédominance du sexe masculin sur le féminin. L'homme est le premier-né ; il fait valoir son droit d'aînesse ; il dit : « Il est le premier-né, donc il est la tête de Brahmâ et le maître de la Terre. Les créatures postérieures lui sont inférieures ».

Il ne connaissait pas la paléontologie, l'Hindou qui faisait ce raisonnement ; il ne savait pas que le singe était né avant l'homme, de même que toute la série animale, mais que, après lui, il n'y a plus que la *Femme*.

Voici par quel raisonnement le Brahmane affirme sa supériorité :

« Tout ce qui existe est émané de Brahmâ, comme le fil sort de l'araignée, l'arbre de la semence, le feu du charbon, la rivière de la source, la vague de la mer, ainsi l'Univers sort de Brahmâ. Brahmâ, c'est l'Univers non encore déployé ; l'Univers, c'est Brahmâ qui a déployé sa splendeur. Dans cette émanation des êtres, il y a succession, et ce sont les *premiers* émanés, les plus rapprochés de Brahmâ, qui participent le plus de sa pure essence ; les autres, en raison de la distance qui les en sépare, sont plus grossiers, plus impurs, plus mauvais. »

Les premiers émanés sont les hommes. Le Dieu suprême les a produits de sa bouche. Après eux seulement, sont venues les femmes. Quoique classées elles aussi parmi les émanations de Brahmâ, elles ne sont pas admises pour cela aux privilèges des Brahmanes. Dès lors le pouvoir des hommes, appuyé sur ces beaux raisonnements, devient incontestable. « En vertu de son droit d'aînesse et parce qu'il est émané de la partie la plus noble de Brahmâ, l'homme de la prière est la tête et le maître des autres créatures, car, parmi toutes les choses existantes, ce sont les êtres vivants qui ont la prééminence ; parmi les êtres vivants, ce sont les raisonnables, parmi les raisonnables les hommes, et parmi les hommes les Brahmanes. Tout ce que le monde renferme est la propriété du Brahmane ; par sa primogéniture et sa haute extraction, il a droit à tout, et les autres mortels sont re-

devables de ce qu'ils possèdent, et même de leur vie, à sa bienveillance et à sa magnanimité, car il pourrait les en priver ».

Comment concilier cette puissance qu'il se donne avec la prière que l'homme n'a cessé d'adresser à la Dêvâ ? Voici : La prière devient un ordre par lequel le Brahmane contraint les Dêvâs « à enchaîner leurs fléaux » et à répandre leurs bienfaits, et il déclare que la prière est plus forte que les Dêvâs. Il dit : « Si la prière contraint les Dêvâs, elle renferme une puissance supérieure à la leur. Cette puissance (celle de l'homme) est elle-même une divinité, la première et la plus grande de toutes, Brahma. Sa puissance est d'abord dans les rites sacrés et dans la personne de ceux qui les accomplissent, les « hommes de la prière », les Brahmanes. »

C'est ainsi qu'on transforme les hommes en être divins. Aujourd'hui encore, dans l'Inde actuelle, le syllogisme suivant est en honneur :

« Toutes choses sont au pouvoir des Dêvas,  
Les Dêvas sont au pouvoir de la prière,  
La prière est à la volonté des Brahmanes,  
Donc toutes choses sont au pouvoir des saints brahmanes ».

Dans la transformation que le Prêtre fait subir à la Religion, il donne une signification nouvelle aux mots : l'immortalité de l'âme féminine (qui ne peut pas commettre le péché mortel) devient une immortalité extra-terrestre, à travers des transmutations ; le paradis, figure symbolique des délices de la vie spirituelle, devient une série de lieux de délices ; de même l'enfer, ce n'est plus dans ce monde qu'il est, ce n'est plus l'homme méchant qui le crée, il est au delà, c'est un lieu de tourments (même plusieurs, il y a une vingtaine de *Narakas*). On exagère les tourments infligés aux damnés depuis que ce ne sont plus des hommes réels qui sont ces malheureux, mais des êtres imaginaires dans lesquels ils ne se reconnaissent pas. La crainte que le Brahmane nourrit dans sa conscience contre la Dêvâ, qu'il a dépouillée et avilie, lui fait imaginer que celle-ci, si elle devenait justicière, serait terrible, et c'est cette crainte qu'il traduit quand il peint un juge plein de colère (*Yama*) le torturant dans les enfers.

Voici un exemple de ce que produit son imagination : « *Yama*

se dépouille de sa Divinité pour revêtir une forme effrayante. Il apparaît avec un corps couleur de fumée de cinquante lieues de haut ; ses yeux sont comme des étangs, sa voix rugit comme la tempête, ses cheveux se dressent comme des palmiers, sa bouche vomit des flammes, le souffle de ses narines ressemble à un ouragan, ses serviteurs, armés de cordes et de haches, l'entourent comme des nuées orageuses. Pleins de fureur, ils crient : « Tue, tue les pécheurs, charge-les de liens, mets-les en pièces ! » Yama dit : « Venez, vous tous, témoins des crimes de ces méchants ! » Alors apparaissent le soleil, la lune, le vent, le feu, la nature entière. La loi les accompagne, et tous, à l'envi, se mettent à raconter ce que chaque pécheur a commis et dans quelles circonstances il s'est rendu coupable. »

C'est l'amplification, jusqu'au grotesque, de ce qui se passait devant le tribunal des Dêvâs, quand les femmes rendaient la Justice.

La Religion, ainsi transformée par les Prêtres, fut donc appliquée à la vie sociale ; la femme fut mise à la seconde place, elle devint la Brahmine à côté du Brahmane ; et, pour appuyer ce nouveau système sur son autorité incontestée, dans la nouvelle rédaction du Livre : « Les Lois de Manou », on fait dire à cet antique législateur tout ce que les Brahmanes veulent qui soit dit pour établir leur sacerdoce. Ce système rétrospectif a été employé dans tous les pays, nous en verrons partout des exemples. Ce recueil en vers, où des principes admirables se mêlent à des règles puériles, porte en lui le témoignage d'une rédaction masculine greffée sur un ancien ouvrage d'origine féminine.

Il en est ainsi de toutes les Ecritures sacrées. C'est pour cela que, dans toutes, à côté d'idées d'une grande élévation, de magnifiques préceptes de morale, on a introduit, dans les chapitres consacrés aux relations sexuelles, les choses obscènes, les malentendus ou les sous-entendus dans lesquels les Prêtres se complaisent ; tels dans les Védas : « les pierres du pressoir », « le joyau dans le lotus », « l'autel du gazon », « le pilon dans le mortier », etc.

C'est le même esprit que celui qui parle de lingas géants couronnés de roses, témoignage des incarnations de Çiva.

Ailleurs, on remarque des exagérations qui prouvent que la pensée primitive n'est plus comprise, qu'elle est dépassée et que le surnaturel a envahi l'esprit de l'homme. C'est ainsi que, dans

le Rig-Véda, à propos d'Indra, il est dit « qu'il étend le *Ciel* et la *Terre* comme une peau, qu'il les tient dans sa main, qu'il les porte, qu'il les accorde à ses adorateurs ». Ce détail nous fait comprendre qu'Indra est une femme. Du reste, nous savons que c'est une forme associée à celle de Vishnou, une forme belliqueuse. Indra, c'est l'Amazone hindoue; elle écrase, foudroie, disperse les démons, pour dispenser aux hommes les biens du monde céleste, l'amour.

Plus tard, Indra est célébrée comme le Créateur du Ciel et de la Terre.

Un poète, Brihadoukta, se souvenant que le Ciel et la Terre ont été exaltés comme les parents des Dêvâs et spécialement comme les parents d'Indra, n'hésite pas à dire :

« Quels poètes, avant nous, ont atteint les bornes de ta grandeur ? C'est toi qui as engendré ton propre corps, ton père et ta mère réunis ».

C'est ainsi, par des exagérations que, dans les temps modernes, on appellerait des licences poétiques, que les idées naturelles deviennent surnaturelles.

Quant aux choses sexuelles, sur lesquelles les nouveaux rédacteurs insistent, elles sont résumées dans l'histoire du Soma.

« Un Dêva se sacrifie pour les hommes, victimes et prêtres tout à la fois » (Rig-Véda, 1, 123, 10) (1).

Quoique les Dêvas soient considérées comme plus puissantes que les hommes, on croit qu'elles possèdent les mêmes appétits physiologiques et on espère les séduire en leur offrant le Soma, « liqueur enivrante que l'on tire d'une plante aujourd'hui inconnue », disent les historiens naïfs... ou hypocrites.

Je ne veux pas m'étendre sur ce sujet parce qu'il est d'une obscénité qui offusquerait les lectrices modernes. Je renvoie seulement ceux que cela intéresse aux hymnes du Rig-Véda, particulièrement celles-ci :

Section I, hymne I à Agni;

Hymne II à Vâyou;

Hymne III aux Açwins;

Dans la section II, l'hymne IV;

Dans le Livre VI, l'hymne II.

(1) Voir le *Kâma-Sôûtra*, ou règle de l'amour de Vatsyâyana, avec une introduction de M. Lamairesse. Librairie Carré.

Voici, cependant, quelques exemples de cette littérature.

#### Hymne IV :

« Prêtres, apportez le Soma pour Indra. Tirez des vases les offrandes enivrantes. La Dêvâ forte aime toujours à se rassasier de ce Soma. Donnez au généreux Indra ce qu'il désire ».

Dans une parabole pour expliquer « l'Ambroisie » (reproduite par M. Leblois dans *Les Bibles* (Livre III), il est dit dans le langage figuré des Prêtres :

« L'Ambroisie (Amritâ) est la nourriture et le breuvage des Dêvas et leur procure l'immortalité. Suivant les uns, la lune en est le réservoir. Il est rempli par le Soleil pendant la quinzaine de la croissance de la lune ; à la pleine lune, les Dêvas, les Mânes et les saints en boivent tous les jours une *kalâ* ou un doigt, jusqu'à ce que l'Ambroisie soit épuisée ».

Suivant une autre légende, l'Ambroisie fut le résultat du barattement de la mer. Les Dêvas et les Asouras (les Déeses et les hommes) se réunirent pour cette opération. Le mont Mandara leur servit de moulinet et le grand serpent Vasouki de corde pour le mettre en mouvement. La mer agitée par le mouvement de rotation imprimé à la montagne produisit alors plusieurs choses précieuses, entre autres l'*Amritâ*.

On parle aussi du « pressurage du Soma » et de la fête qui l'accompagne ; de là venaient les noms de Abhi-Savana (pressoir) ; le mot sava est un adjectif qui veut dire *excitant, vivifiant*. On applique plus tard ce nom au vin.

Quand les hommes commencèrent à avoir conscience de l'indécence de ces hymnes, ils créèrent un symbolisme destiné à en cacher la signification. Il est indispensable d'en connaître les différentes formes pour comprendre les rites des cultes modernes.

Ainsi nous voyons que le « sacrifice » de Sarvamedha est une offrande composée d'une galette de riz, arrosée de beurre clarifié, que le Brahmane doit manger. C'est la communion symbolique des Chrétiens qui se dessine. Le riz qui est une graine représente l'ovule. On mange cette galette à Pâques, l'époque des fécondations (symbolisée par l'œuf). Le Soma qui l'arrose devient en zend haôma, et passe de là à hosma et hostia.

C'est à l'aide de ces connaissances qu'on comprendra la signification du mot *oint* (celle qui reçoit l'onction du Soma).

## LES CASTES

La pierre fondamentale de l'ordre social dans l'Inde, c'est la division en castes.

La première origine des castes se trouve dans la primitive religion naturelle. Religion signifie *relier* ; pour se relier, il faut observer les rapports mutuels des êtres différents : masculin et féminin ; violer cette loi en nivelant les sexes que la nature a faits dissemblables, c'est créer le désordre.

Primitivement, au-dessus des divisions masculines se trouvait le sexe féminin, sexe spirituel, sexe à part. C'est pour cela que l'on disait : *les dévas et les hommes*, ce qui plus tard est devenu *les dieux et les hommes*.

Cette division si naturelle de l'humanité suivant les facultés de chacun avait donné tant de force à la primitive organisation sociale qu'elle fut la base réelle du bonheur de tous, résumé dans ce beau titre : « l'âge d'or », et de la grande civilisation qui dura si longtemps et qui fut le fonds dans lequel toutes les nations ont puisé.

C'est la prétention à l'égalité qui germe dans le cœur des envieux, des niveleurs, qui causa tous les désordres dont l'humanité eut à souffrir dans les temps d'erreurs et de despotisme.

« Le système des castes dura sans s'altérer pendant l'immense période de 50 siècles », dit Marius Fontane.

La première caste était celle des Dévas. Toute femme y participait, parce qu'elle représentait le privilège de la nature féminine et non des facultés spéciales. Cependant, au sommet de la caste divine étaient les grandes Déesses, puis les Prêtresses qui dirigeaient la vie morale, qui instruisaient les enfants, qui étaient les éducatrices, celles qui dirigent et éclairent la vie humaine.

C'est après cette séparation des sexes que les hommes sont divisés en trois catégories, qui représentent les degrés de l'initiation dans les anciens Mystères.

*Première caste*

Les Kshatriyas (ou Kshatras). C'est la première caste masculine : les chevaliers qui protègent les Dévas. C'est la force qui soutient l'esprit en le faisant respecter.

On a dit à tort que c'est la caste des *Guerriers* ; elle a pu le devenir parce que les hommes sont doués d'un instinct batailleur, mais leur formation en caste eut d'abord comme but de défendre les Femmes, les Mères, les sœurs ; ils furent leurs protecteurs, ce qui est toujours le rôle le plus noble pour les hommes dans les nations vraiment civilisées.

### *Deuxième caste*

Les *Vaiçyas* (marchands, cultivateurs). Cette caste comprend les hommes dont les facultés mentales ne sont pas très développées, ceux qui ne lisent pas le Vêda, mais donnent leur vie au trafic, laissant à d'autres les préoccupations de la vie intellectuelle.

### *Troisième caste*

Celle des *Coûdras*, qui sont des travailleurs qui font un travail manuel sans y employer d'intelligence ; ce sont des inférieurs qui ne peuvent qu'obéir et servir les autres, parce que les facultés supérieures de l'esprit leur manquent.

On considérerait que, pour qu'il y ait de l'ordre dans la société, il faut que chacun reste dans sa caste. La caste féminine suppose l'Esprit divin, la science, la noblesse de sentiments, l'élévation des idées.

« On ne saura jamais combien les femmes constituent une aristocratie », dit Michelet.

On ne peut pas les mêler aux castes masculines.

La première division des hommes suppose l'action, la décision, mais la soumission à l'esprit divin dont on comprend l'étendue. C'est cet homme-là qui lit le Vêda. Nous le voyons ici rattaché à la Déesse par le cordon ombilical comme l'enfant est attaché à sa mère. La Déesse est sa Mère spirituelle, il a l'honneur de la servir, ce qui se reflète sur toute sa vie, qui est une manifestation chevaleresque de politesse, de prévenances et d'égards.

La deuxième division des hommes demandait, outre l'aptitude pour les affaires commerciales, la loyauté, la probité.

La troisième catégorie n'a besoin que de l'aptitude pour le travail.

Cette division sociale représente une loi réellement *divine*, c'est-à-dire érigée suivant la connaissance de la nature humaine. C'est la science absolue, qui engendre la justice intégrale.

D'après cette loi, ce sont les Dévas qui enseignent *la science* qu'Elles ont elles-mêmes déposée dans leurs Livres sacrés, Elles qui les expliquent, Elles seules qui exercent le sacerdoce. Elles pratiquent la médecine, Elles rendent la justice parce que la Femme supérieure, seule, sait où est le Bien et où est le Mal.

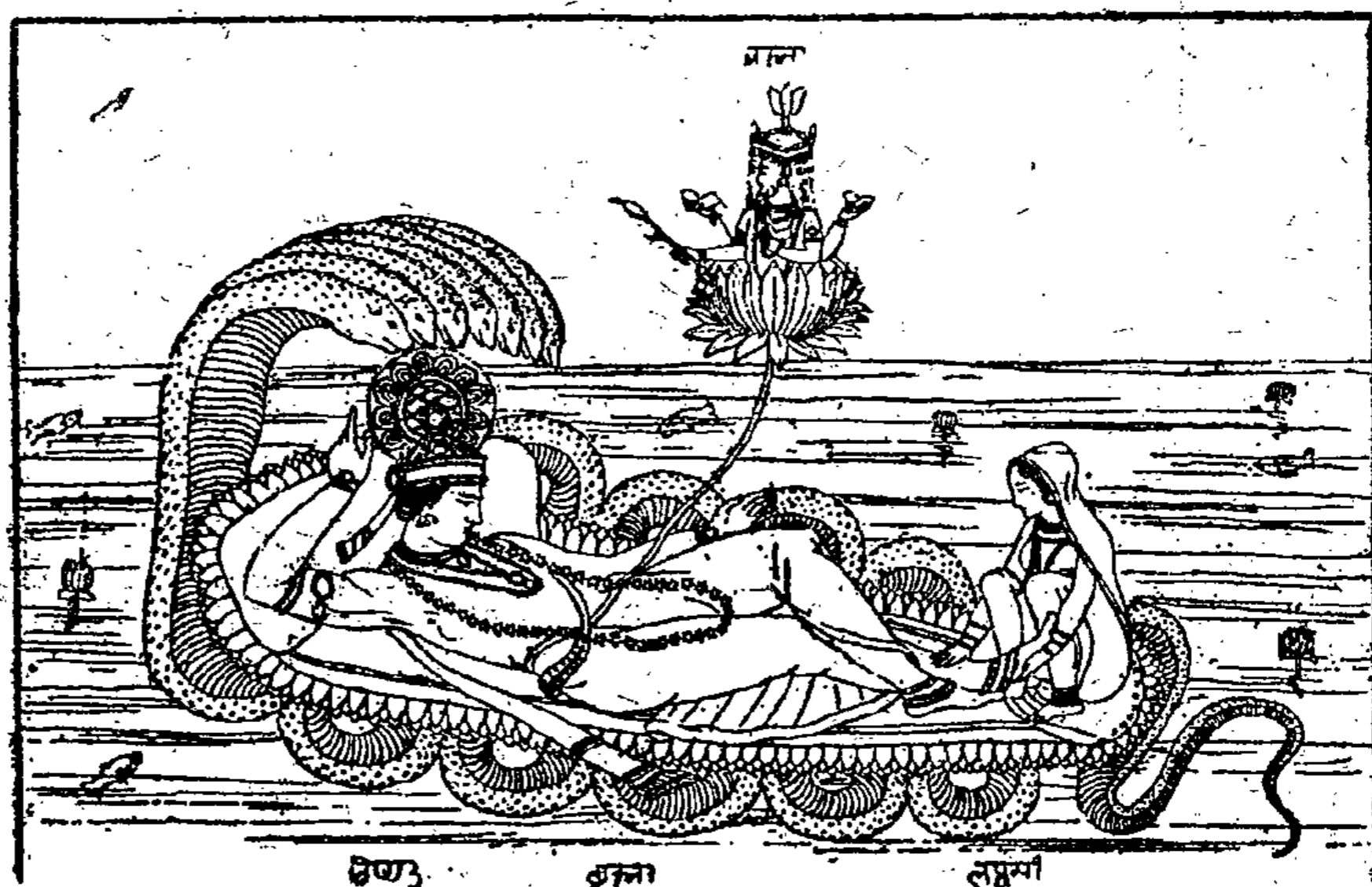


Fig. 15. — La Déesse Lakshmi est couchée sur le serpent Ahi, ennemi d'Indra dans le Rig-Véda, identifié avec le serpent de la Bible (d'après Kreuzer).

La caste des Femmes (classe ou sexe à part dans la société) peut elle-même se diviser en castes. Les Femmes peuvent s'armer contre leurs défenseurs, les *Kshatriyas*, quand ils se révoltent contre elles ; Elles peuvent faire le commerce comme les *Vaiçyas*. De ces diverses vocations des femmes dérivent les classes qui existent parmi elles. La plus élevée est celle des *Lettrées* qui écrivent et expliquent les Livres sacrés.

Les Prêtresses, plus tard appelées Brahmines, sont les Muses hindoues ; elles sont vénérées même par les rois (quand il y en eut), elles sont affranchies de tous impôts, elles sont exemptes de toute punition corporelle, et tuer une Brahmine serait le plus horrible des crimes.

Les hommes de la seconde caste sont considérés comme supérieurs aux autres hommes parce qu'ils ont *l'honneur* de défendre les Dévas ; c'est un titre de noblesse, ils sont choisis parmi les meilleurs, et ce sont toujours les meilleurs, en effet, qui ont défendu les *principes supérieurs*. Ceux-là étaient appelés à en-

tendre les Védas et l'enseignement des Vérités donné par les Prêtresses, mais ne pouvaient pas les lire et les interpréter eux-mêmes parce que l'esprit de l'homme ne saisit pas spontanément et complètement la Vérité, il la retourne et en fait l'erreur.

Pour occuper cette place privilégiée, les hommes devaient posséder des qualités supérieures, fuir la volupté des sens qui fait horreur à l'esprit féminin, et pratiquer la générosité. C'est de cette caste que sortirent les rois, les princes, les notables personnages de l'Inde, qui furent la première caste masculine,

Celle des Dévas ne renfermait que des femmes tant qu'il n'y eut pas de Brahmanes.

La troisième caste correspond à la bourgeoisie moderne. Elle comprend des commerçants, des artisans, des agriculteurs, et forme des classes distinctes, qui furent la base des corporations qui ont existé depuis.

Dans l'Inde moderne, ces divisions sont toujours observées. Au Bengale, notamment, les classes vivent entre elles et ne se mêlent jamais aux autres, même par le mariage.

### LES PARIAS

En dehors de toutes les castes se trouvent les Parias, les *rejetés*, ceux qui, doués d'une mauvaise nature, se sont révoltés contre la Vérité, contre la Justice, contre la Loi morale. Ce sont les *avilis*, ceux qui ont perdu le sens moral, ce sont les décastés de toute catégorie.

On les tient à l'écart, leur présence est une souillure, ils sont mis au ban de la société.

On croit que les castes primitives sont descendues du Nord. La couleur moins foncée de ces peuples atteste une origine étrangère. Il est certain que, s'ils ont la même constitution que les races boréennes, c'est-à-dire le cœur à gauche, cela indique que leur formation végétale s'est accomplie dans l'hémisphère boréal. Les hommes de l'hémisphère austral doivent avoir le cœur tourné vers la droite, ils sont très rares, cet hémisphère contenant plutôt des mers que des continents à l'époque de la genèse primitive.

On croit que les basses classes, les Parias, seuls, seraient des aborigènes, c'est-à-dire des dégénérés provenant d'une race antérieure en voie de disparition.

Cette croyance s'appuie sur le mythe indien qui chante l'arrivée des Dévas et leurs victoires sur les habitants de l'Inde.

L'ancien poème hindou Mahâ-Bhârata nomme le pôle nord Gutha (gotha ou gothie) et prétend que les Dévas en proviennent.

Les Dévas divisèrent l'Inde en baillages de cent hameaux (1) (comme les Ases divisèrent la Suède à leur tour).

Les chefs ou cheffesses de ces baillages se nommèrent Foudgar aux Indes (Fodgar en Suède).

Le mythe partage le monde en sept zones du nord au sud. La zone septentrionale se nomme Thul. En Scandinavie, l'homme guerrier (le Kshatriya) est le Skand. La Déesse est Swad-hâ (d'où vient le mot Suède, croit-on).

Dans le Mahâ-Bhârata, la Femme occupe une place prépondérante dans le monde. C'est dans ce livre que le roi Doushyanta dit : « La Femme est l'honneur de la famille, c'est Elle qui lui donne ses enfants, la Femme est l'esprit vital de l'homme, Elle qui lui reste toujours fidèle, la Femme est la moitié de l'homme, la meilleure amie, la source de tous les bonheurs ; la Femme, avec sa parole aimable, est la compagne dans la solitude, la Mère des opprimés, le repos dans le voyage à travers le désert de la vie ».

## VIOLATION DES CASTES NATURELLES PAR LES BRAHMANES

Tant que les Etats ont été gouvernés par la hiérarchie naturelle, l'ordre a régné, mais le désordre a commencé quand des hommes ont pris les titres féminins et réclamé pour eux les honneurs et les prérogatives dus à la Dêvâ.

Le Brahmane va prendre sa place et imiter son autorité, à laquelle seulement il va ajouter la tyrannie et des formes inquisitoriales. Il commande l'injustice et l'impose.

La jalousie de sexe a été le premier ferment de désordre et de discorde. Et avec l'homme-femme la mascarade sociale a commencé.

(1) Le mot Palli en sanscrit, qui veut dire les Pâtres, les Pasteurs, devient Bailli chez les Kaldéens, les Arabes, les Egyptiens, qui prononçaient difficilement le P. Ce nom, qui signifiait Gouverneur ou seigneur, représentait l'autorité morale de la Femme. C'est de Palli qu'on fit Pallois et Palais (Fabre d'Olivet, *L'Etat social*, t. I, p. 277).

La première caste, étant composée des femmes divines, possédait le Droit inhérent au sexe féminin : le droit de l'esprit. C'est ce que la tradition appelait le *Droit divin*.

Vishnou — la femme-Esprit — est la première incarnation du *Droit divin*. Elle se déclare Déesse, dans le but de combattre ceux qui sont les ennemis des *Dévas*, c'est-à-dire des femmes et de leurs droits sacrés. C'est la lutte de la force contre la raison qui commence, la lutte de l'ignorance contre la science.

Le *Véda* affirme l'immutabilité du sexe et de ses droits. Il dit : « Tout être qui a reçu dès la création une fonction, l'accomplit fatalement à chaque réapparition du même sexe.

« Les qualités qui lui ont été spécialement réparties, la bonté ou la cruauté, la douceur ou la barbarie, le culte de la Vérité ou l'hypocrisie, vertus ou vices, d'elles-mêmes s'emparent de lui chaque fois.

« Ainsi que les saisons reviennent périodiquement prendre leur cours, de même les êtres animés exercent toujours les fonctions qui sont de leur nature (sexuelle). »

Ceci explique que la femme, à chacune de ses apparitions dans un corps vivant, reprend les qualités féminines.

Toute femme est femme, donc toute femme est divine, toute femme possède le Droit divin, c'est-à-dire féminin.

Mais aucun homme n'est femme, aucun n'a le droit de s'affubler de ce qui est le privilège de l'autre sexe. Tout homme naît homme et ne sortira jamais de son sexe, il sera toujours en communion de facultés et d'instincts avec les autres hommes. Il n'y a donc pas des hommes divins et des hommes humains. Il y a l'homme et c'est tout. Ceux qui ont voulu se donner les caractères sacrés féminins ont été des imposteurs.

Le Principe divin n'est pas un fluide qu'on incarne dans un individu mâle ou femelle, c'est le résultat mental du fonctionnement physiologique qui est inhérent à la polarité sexuelle, immuable et irrévocable dans tous les êtres créés.

En vertu de leur instinct d'imitation, certains hommes, qui vivaient près des femmes, se sont si bien assimilés les idées féminines, les ont tant répétées inconsciemment, comme si elles venaient d'eux, qu'après avoir dit *nous*, en parlant d'*Elle* et de *Lui*, ils ont fini par dire *moi*, et se sont attribué à eux seuls les idées, les facultés, la psychologie, les prérogatives, les droits de la Femme, et cela en gardant cependant leur psychologie mas-

culine, dont ils ne pouvaient pas sortir ; cela créait dans leur vie une contradiction qui a engendré une hypocrisie. Ils ont voulu, pour soutenir leur rôle, sembler chastes comme une femme, alors que pour être cela il faut une organisation physiologique féminine. Le droit féminin divin répondait à une idée éminemment scientifique, à une loi de nature, donc à une justice indéniable, il sanctionnait la suprématie de l'Esprit, *qui ne peut pas descendre*, mais au contraire tend à monter toujours.

Nous voyons déjà, à cette époque si reculée, une première tentative de transformation de l'idée-mère ; plus tard elle se compliquera de symbolisme, pendant qu'elle s'obscurcira et s'abâtardira. On adore toujours le Divin Féminin, mais à côté de l'être réel on va mettre un principe abstrait, parce qu'on perd la lucidité primitive qui avait permis de concevoir les réalités.

Cependant, la simplicité et la droiture de l'esprit populaire résistent à l'introduction d'un surnaturel incompréhensible, puis d'un Dieu-Homme, qui substitue une idée abstraite, métaphysique et fausse à la simple nature.

Les peuples, dans la première forme de leur croyance, mettaient la femme à part et au sommet ; les castes, alors, avaient une origine scientifique. Elles représentaient une idée de justice immanente.

Cependant, la justice devait être violée, et des hommes formant une caste à part, dite sacerdotale, allaient se déclarer supérieurs aux autres hommes parce qu'ils étaient les représentants de la Divinité.

On n'admettra pas les prétentions des prêtres, on en rabattra, mais il en restera toujours assez pour leur faire une auréole.

C'est ainsi que le Brahmane changea l'institution des castes, mettant la femme hors le monde, hors le droit, et se mettant à la place de celle qui était la Déesse. Alors c'est lui qui représente la première caste, et les Kshatriyas la seconde, les Vaïyas la troisième et les Coûdras la quatrième.

Mélange curieux d'orgueil, d'ignorance, d'inconscience et de fourberie. Et voici ce que le prêtre écrivait dans le Véda, qu'il osa dénaturer à son profit :

« De même que l'intellect domine la matière, que les êtres doués de raison sont supérieurs aux autres, et que l'homme est le premier entre les animaux, le Brahme est le premier entre les hommes.

« Entre les Brâhmes, les plus méritants sont ceux qui savent, ceux qui remplissent leurs devoirs; parmi ceux qui remplissent leurs devoirs, ceux qui s'absorbent dans le Vêda et méditent sans cesse sur la béatitude finale.

« Le Brahme est le fils de l'éternelle vérité, c'est sur lui que repose l'équilibre de toutes choses et le règne du juste; il doit s'absorber dans Brahma.

« Dès sa naissance, le Brahme a été placé à la tête de tout ce qui existe, il est le pivot de la société et le législateur souverain.

« Tout ce que contient cet univers est dit propriété du Brahme; c'est l'apanage de son droit d'aînesse.

« Un Brahme a beau recevoir de la nourriture et des vêtements, c'est sa nourriture et ses vêtements qu'on lui donne; s'il fait l'aumône avec la chose d'autrui, c'est sa propre chose qu'il donne, car les autres hommes ne possèdent et ne vivent que par sa générosité.

« Qu'il prélève sur ses mets la part du voyageur et qu'il la dépose sur le seuil extérieur de sa maison, *et la part des femmes.*

« Pour la conservation de cet univers, le souverain Maître donna des fonctions différentes aux quatre castes sorties de sa bouche, de ses bras, de ses cuisses et de ses pieds.

« Les Brâhmes eurent pour privilège d'étudier et d'enseigner, de présider aux sacrifices, soit qu'ils les offrissent eux-mêmes, soit qu'ils fussent offerts par d'autres, et le droit de faire l'aumône et de la recevoir.

« Les Kshatriyas reçurent la mission de protéger le peuple, de méditer les Vêdas; il leur fut recommandé de ne pas s'adonner à leurs passions.

« Elever les bestiaux et autres animaux domestiques, pratiquer l'aumône, fournir les victimes des sacrifices, étudier les parties du Vêda qui leur sont consacrées, faire le commerce, faire fructifier l'argent par l'intérêt et cultiver la terre, furent les fonctions du Vaïçya.

« Le Çoùdra ne reçut du souverain Maître qu'une fonction qui n'est pas dépourvue de mérite, celle de servir les autres castes.

« En qualité de premier-né, le Brahme est le gardien de la divine grouti (révélation) et il est le Maître de cet univers. »

Ceci est un chapitre de la lutte de sexes. On ne discute le droit d'aînesse que quand l'homme dispute à la femme son pouvoir. Sa priorité ne lui donne pas la science, et crée une in-

justice sociale puisqu'elle va méconnaître l'aristocratie spirituelle, et nier le privilège des capacités mentales et psychiques. C'est sur cette idée fausse que repose le principe de la Monarchie masculine et du *droit divin* de l'homme. C'est une idée égarée, comme la première conception de la Divinité s'est égarée en passant d'un sexe à l'autre. Le principe du *droit divin* serait légitime si l'on entendait par là que celui qui s'appuie sur ce droit est plus *divin* que les autres, que son cerveau est mieux élaboré par la nature parce que plus longuement accumulé dans la vie végétale, puisque venu le dernier à la vie animale, et aussi parce que ce cerveau ne peut pas être altéré dans le cours de sa vie par la physiologie sexuelle.

\* \* \*

La lutte du prêtre contre la nature a triomphé. La force et la ruse ont vaincu la raison qui s'est obscurcie de jour en jour.

Un système religieux s'est établi, qui est devenu un système social. Le premier prêtre a créé le premier législateur, qui a créé le premier roi, et l'ordre a disparu du monde.

« Les Brahmanes formaient autant de sociétés indépendantes qu'il y avait de temples à desservir. Le temple est tout à la fois la chaire professorale et la tribune législative. Les temples sont d'abord indépendants et épars dans les villages. Bientôt ils se réunirent, se disciplinèrent, et, grâce à l'empire qu'ils avaient acquis sur le peuple par leurs autorités et leurs vertus (calculées), ils s'emparèrent de la direction sociale qui était tout à la fois politique et religieuse » (Jacolliot).

Les traducteurs modernes des Védas (livres altérés par les prêtres), voulant détruire l'autorité que la caste sacerdotale se donne, montrent que l'institution des castes provient d'une interpolation des Brahmes, interpolation faite dans leur intérêt personnel, afin de soutenir par cette tradition la position privilégiée qu'ils s'étaient faite,

On sait maintenant que tous les écrits de l'antiquité ont été altérés pour soutenir ce système.

C'est ainsi que M. Jacolliot, qui attaque l'institution des castes, montre que dans le Vriddha-Mânava, ou ancien Manou qu'on croyait perdu, mais qui ne l'est pas, on ne trouve aucune trace des divisions de castes, et les Brahmes, selon lui, refuseraient de le communiquer, pour que l'on ne puisse pas contes-

ter ce fait, ce qui serait la ruine de leur influence (Manou, p. 22).

Depuis que le Matriarcat, qui régnait dans l'Inde antique, s'est amoindri, l'humanité s'est abaissée. Où il a disparu, la nuit morale s'est faite, l'erreur a envahi le monde, l'inquisition a remplacé l'autorité légitime de la science.

*Le droit divin*, quoi de plus légitime, puisque ce droit était celui que conférait la possession de la puissance spirituelle, donc divine ? Une supériorité réelle donnait une autorité réelle : c'est la Justice même.

Jaccoliot dit : « La société védique portait, sans le savoir, dans son sein un germe fatal qui devait la transformer et la conduire, peu à peu, par l'exploitation de l'idée de Dieu, à l'esclavage le plus complet sous le sceptre des prêtres ».

Cette autorité de l'homme n'est que la copie de celle de la Femme, qui était très légitime quand c'était la Prêtresse, la *Brahmine* qui l'exerçait, puisque la Brahmine, c'est *celle qui sait* et qui enseigne. Elle était en même temps la femme qui *pratique la vertu*, parce que c'est la *fonction de son sexe*. Et quand l'homme a *imité* la femme, en lui prenant ses fonctions, il a bien fallu qu'il se donnât les apparences de l'austérité.

Il était très *légitime*, très *juste*, que la Brahmine fût investie de la direction religieuse (il n'y en avait pas d'autre alors). Ce qui a été, plus tard, *illégitime* et *injuste*, c'est que l'homme qui n'avait pas la science, qui même ne la comprenait pas, prit la direction de l'enseignement et donnât l'éducation à la jeunesse.

Ce qui perd le monde, c'est l'invasion des ignorants dans les *fonctions naturelles* des savants et des sages.

Jaccoliot dit plus loin : « En abrégant le *livre de la loi*, ils firent intervenir Brahma pour donner à l'établissement des castes une *origine divine* ».

Mais les castes avaient réellement une origine divine au début, puisqu'elles faisaient de tout le sexe féminin une caste aristocratique — c'est-à-dire divine — mise en dehors des hommes.

En faisant intervenir Brahma (la radiation solaire), les Brahmanes donnèrent une origine surnaturelle à la nouvelle organisation des castes qu'ils instituèrent et dans laquelle ils substituèrent le Brahmane à la Femme. C'est cet empiètement d'une classe d'hommes escaladant la caste féminine supérieure qui a ouvert à tous les hommes le chemin de la révolte et a été le premier mot de la *doctrine égalitaire*.

Les castes, en consacrant l'inégalité des sexes, étaient une consécration sociale des *fonctions naturelles* différentes des sexes. C'était la science.

L'inégalité des hommes n'avait pas la même cause naturelle. C'est pourquoi on ne respectait pas les barrières sociales dont les prêtres s'entouraient. Alors ils instituèrent des lois draconiennes pour faire respecter les privilèges qu'ils se donnaient. Jacolliot continue : « Chaque homme, et ce fut la règle inflexible, ne put, ni pour service rendu, ni pour action d'éclat, ni pour tout autre motif, sortir de la caste où il était né, et, dès lors, nulle ambition ne venait l'agiter, nul espoir d'une situation meilleure n'était offert comme stimulant à son énergie ».

La sagesse veut que chacun reste dans ses facultés naturelles. Des hommes peuvent s'élever au-dessus des autres hommes par leur savoir, par leurs talents, par leur vertu, mais un service rendu ne peut pas conférer le titre de savant à celui qui ne sait rien ; une action d'éclat peut signaler un homme, mais ne lui donnera pas un talent qu'il n'a pas. Si vous l'élevez en dignité pour des motifs étrangers à la science, au talent, à la vertu, vous lui donnez une situation injuste en le mettant au-dessus d'autres hommes qui ont plus de science et plus de talents que lui.

Parce qu'un chien du mont Saint-Bernard vous a sauvé la vie, allez-vous en faire un ministre, et l'admettre dans l'intimité de votre famille ? Il n'en sera pas moins un chien malgré ce service rendu.

C'est le renversement des castes primitives qui a produit le désordre dont nous avons eu tant à souffrir dans les sociétés masculines.

Le renversement des castes a mis les ignorants avant les savants, les méchants avant les bons, les forts avant les sages, la Force au-dessus de l'Esprit.

Et cela a arrêté le grand essor de la civilisation antique et fait naître la Barbarie moderne qui a tué la justice et entravé la liberté.

Il fallait une digue pour maintenir le déchaînement de l'homme méchant, de l'homme fourbe, de l'homme rusé ; vous les avez laissés faire quand ils ont franchi la digue, supprimé le frein et, par la force, par la violence ou par la ruse, se sont emparés du pouvoir.

La *loi morale* seule pouvait les contenir, la *loi divine*, c'est-à-dire la science supérieure de la Déesse.

Longtemps cette loi régna, et le Brahmane, avant d'être un révolté, avait été un ministre soumis. C'est pendant cette période que fleurirent encore aux Indes les sciences, les lettres, les arts, mais le jour où le pouvoir des prêtres devint envahissant et fut menacé par les insurrections du dehors, ils furent impuissants à galvaniser pour la lutte le peuple dont ils avaient fait un troupeau d'esclaves.

En détruisant l'autorité morale de la Brahmine, l'autorité scientifique de la Déesse, l'autorité sacrée de la Mère, on a jeté les hommes dans une vie de luttes sauvages, de guerres constantes et de barbarie insensée.

### HÉRÉDITÉ DES CASTES

Dans un passé lointain, il n'y avait qu'un Vêda, qu'un seul sexe Divin et qu'une seule caste privilégiée : les femmes.

Quand le Prêtre voulut usurper les fonctions de la Prêtresse, quand le Brahmane apparut à côté de la Brahmine, montant d'un degré dans la hiérarchie humaine, puisque c'est de la classe des Kshatriyas qu'il sortit, il imita en tout la Prêtresse, se fit femme, prit sa robe, son attitude, son maintien, imita ses vertus.

Mais ce ne fut jamais qu'une *copie*, une caricature, car l'homme qui se fait femme est toujours un peu ridicule. La composition du prêtre, son langage, tout son extérieur qui contraste avec les instincts masculins, sera toujours — à travers les siècles — empreint de cette impression première : copier la prêtresse, prendre l'extérieur de la fonction pour faire croire qu'on est digne de la remplir ; en un mot *paraître* ce que la femme *est*.

L'hérédité de la caste sacerdotale, proclamée par les Prêtres, achèvera de faire de cette caste *initiée* un foyer d'injustice. Être soi-même indigne d'une fonction et se donner le droit de transmettre cette fonction usurpée à une descendance qui peut en être encore plus indigne, c'est jeter dans le monde le germe du plus grand désordre.

C'est parce que le sacerdoce ne fut plus légitimé par des qualités réelles qu'il ne se maintint que par la ruse et la violence.

Chaque page de l'histoire nous prouve que les Etats qui

voulaient s'organiser sans tenir compte de l'aristocratie naturelle des supérieurs, tombaient bientôt sous le despotisme des tyrans, ou, ce qui est pis, sous le despotisme de la multitude inférieure. Alors, les personnalités supérieures étaient sacrifiées, livrées à tous les affronts de l'envie, à toutes les humiliations de la basse jalousie, à toutes les calomnies des usurpateurs, qui se vengent des reproches qu'ils méritent en insultant *leurs juges* et en leur attribuant leurs vices et leurs forfaits.

Les inférieurs, livrés entre eux aux divisions et aux passions désordonnées des partis, se partageaient les positions supérieures ; le droit naturel étant supprimé, la porte était ouverte à toutes les ambitions.

Quel gouvernement que celui des inférieurs ! Celui des Parias triomphants !

Les peuples n'ont fait de grandes choses que lorsqu'ils ont respecté le Droit naturel, la noblesse *réelle*.

Cependant, la caste des Brahmanes a gardé la nature pacifique des femmes, elle est restée un corps enseignant, mais a dénaturé les livres, caché la science ; de la vérité elle a fait l'erreur.

Dans sa jeunesse, le Brahmane est soumis aux plus rudes épreuves. On entrave son évolution naturelle — et sexuelle — puisqu'il s'agit de le rapprocher du type féminin. Dans son âge viril, il est soumis à une abstinence sévère. Dans sa vieillesse, il doit se faire anachorète, il doit vivre de la vie intellectuelle, se donner artificiellement la spiritualité que la Nature donne à la femme, renoncer à la vie matérielle de son sexe, à la puissance que cherchent les hommes, à la richesse qui est l'objet de leur convoitise. Il lui est défendu de verser le sang. Comme tous les prêtres, le Brahmane est accusé de vivre de privilèges et d'oisiveté, c'est-à-dire de vivre de la vie des femmes.

Les Brahmanes ont détrôné les Brahmines, mais ils ne se sont jamais laissé détrôner par les autres castes masculines. Ils ne reconnaissent pas l'autorité des hommes, en dehors de la leur. Ils sont égaux entre eux, mais n'ont jamais, depuis leur origine, reconnu pour chef aucun d'entre eux. Leur commune origine les rend indépendants les uns des autres ; nul d'entre eux ne peut imposer à un autre une obligation ni lui donner un ordre. Si quelque Brahmane acquiert avec les années une autorité que n'ont pas les autres, il la doit à son propre mérite et non à une supériorité inhérente à sa fonction.

Cette égalité hiérarchique des prêtres a pour conséquence la liberté de penser. Chacun peut faire sa doctrine pourvu qu'elle ait pour but de se rapprocher du Vêda.

Mais la sincérité manque dans leurs procédés, puisqu'ils cachent la vérité primitive.

Ils enseignent que le voile que les Dêvas ont étendu entre Elles et les hommes égare le vulgaire par une série de phénomènes illusoires, mais qu'elles n'ont jamais dit qu'il fût impossible de le lever, puisque c'eût été attenter à la puissance de volonté de l'homme et à sa perfectibilité, auxquelles Elles ne mettent point de bornes.

\*\*\*

Une secte se forma, celle des Djainas, qui se composait, à l'origine, de tous ceux qui refusaient de courber la tête devant les superstitions imposées à la foule par les Brahmanes.

Les Djainas n'acceptèrent jamais l'établissement des castes brahmaniques qui créent une inégalité entre les hommes. Ils sont monothéistes, c'est-à-dire n'acceptent que le Divin primitif et naturel. Ils soutinrent des luttes, des guerres, furent persécutés jusque dans les premiers siècles de l'ère actuelle.

Leur Divinité est appelée Djineshwara-Paramâtmâ, Parâma-Vastou, qui indique sa nature infinie (reste de l'ancienne idée du perfectionnement infini de la Déesse). Ses principaux attributs sont :

Ananta-Jnâna : Sagesse infinie ;

Ananta-Darshana : Intuition et connaissance infinies ;

Ananta-Vîrya : Pouvoir infini ;

Ananta-Soukha : Bonheur infini.

## ALTÉRATION DES ÉCRITURES

Tous les Livres saints contiennent d'admirables pensées mêlées à des étrangetés choquantes, dont les fidèles ne s'inquiètent pas parce qu'on leur a fait croire que ce sont des choses profondes qu'ils sont incapables de comprendre.

Tout cela vient de ce que le prêtre altéra les livres sacrés, altéra l'histoire, altéra la chronologie, fit des dogmes nouveaux,

des substitutions de sexes, puis brûla les anciens livres pour qu'on ne puisse plus les lui opposer.

Ce fut une œuvre de sup-position (poser, par-dessus les idées féminines, des idées masculines).

L'histoire des langues nous montre tous les mots nés de ce système, tels : sup-pression, sup-primer (du latin sup-ressio, sup-primere) ; sup est mis pour *sub*, sous, et *primere*, presser (presser dessus).

Cette seconde période de l'histoire est celle pendant laquelle l'idée se corrompt, les images remplacent les abstractions, les éléments sont représentés par les êtres qu'ils ont créés, figurés par les formes qu'ils ont générées. C'est une corruption de la conception féminine, mais à travers laquelle on retrouve encore facilement l'idée primitive. Toute la Mythologie est le témoignage de cette matérialisation des abstractions. C'est l'esprit de l'homme mêlé, confondu avec celui de la femme.

La réaction du Prêtre fut une parodie, une imitation des Brahmines, des Pythonisses, des Sibylles, des Druidesses.

L'homme fut le Titan qui veut escalader le ciel, celui qui met des ailes artificielles, comme nous le raconte la légende d'Icare, pour faire ce que fait la femme avec les ailes de l'esprit féminin.

Tant que la Mère hindoue fut libre et vénérée, les fils de la vieille terre du Lotus firent rayonner sur le monde leur énergie et la puissance de leurs idées ; toutes les grandes traditions indo-européennes datent de cette époque.

Dès que la Mère hindoue fut soumise à un maître, l'expansion de l'Inde s'arrêta, et les rives du Gange, après avoir gémi pendant des siècles sous le despotisme sacerdotal, devinrent la terre classique des invasions.

Pour atténuer plus facilement leur but et faire sanctionner par la loi religieuse leur attentat contre la liberté de la femme, les Brahmanes eurent recours à leurs moyens ordinaires, ils interpolèrent dans le vieux *Manou*, qu'ils avaient abrégé, des sentences favorables à leurs desseins. Ils firent la prescription du Pâdma-Pourâna dans les mêmes vues ; la falsification d'un texte du Rig-Véda, le sacrifice de la Satti.

Puis ils infériorisèrent la Femme.

Indra est aujourd'hui descendue au rang des Dieux inférieurs, elle est le chef des Ashta (ou Dikshou-Pralaya), le Dieu qui préside

aux divisions du monde et règne dans le Swarga. C'est elle qu'on accuse de ce qu'ont fait les hommes.

Saraswatî, la célèbre auteur du Vêda, est disparue. Après avoir représenté un fleuve (qui n'a jamais existé si ce n'est dans le rituel), les Brahmanes racontent que ce fleuve existait autrefois, mais qu'un Dieu, dans un accès de colère, le dessécha.

Selon d'autres, ce fleuve (la tradition) coule sous la terre et on ne le voit pas.

Tant que la science est restée féminine, elle est restée intuitive et grande dans sa simplicité, sublime dans son élévation et dans sa pureté.

Le jour où l'homme s'en est emparé, il l'a dénaturée ; son esprit ne conçoit pas spontanément les idées abstraites, il lui faut des *images*, c'est-à-dire des formes qui parlent à ses yeux. Et alors il traduit d'une façon concrète l'idée abstraite de la femme. Cela fait un gâchis grotesque.

### LA TRADITION ORALE

Mais si les livres furent altérés ou détruits, l'antique Vérité surnagea cependant. La Femme était là, fidèle gardienne des idées transmises, que du reste elle retrouvait en elle, toujours, comme ses aïeules les avaient trouvées avant elle. Elle refaisait donc incessamment la Vérité, que l'homme incessamment dé-faisait, altérait, exagérait. Et cette tradition primitive ancestrale constitue un fonds acquis, gravé si profondément dans la substance médullaire que notre vie embryonnaire élabore, qu'elle peut être comparée à la formation de nos os. C'est le squelette de notre vie intellectuelle ; de nouvelles idées s'y annexeront, mais elle se retrouvera toujours, tout au fond de notre pensée.

La Tradition orale, qui contient la véritable histoire de l'humanité, perpétue le souvenir de faits très anciennement connus que les générations successives se transmettent d'âge en âge. On peut détruire les livres, on ne détruira pas les traditions.

C'est ainsi que l'histoire primitive est arrivée jusqu'à nous.

La tradition contient deux séries parallèles de faits :

1<sup>o</sup> Les faits du monde gynécocratique primitif, appelés mythiques ou Divins, et qui forment *la légende sacrée* des premiers

temps. Elle contient l'origine des langues, des sciences, des croyances, de la vie morale et de la vie sociale.

2<sup>o</sup> Les faits du monde androcratique, appelés « faits humains », qui constituent ce qu'on a appelé *la légende profane*. C'est dans cette partie de la tradition que se trouve l'histoire des passions des hommes, de leurs luttes pour le pouvoir et pour la possession des femmes. C'est l'histoire des vices humains, elle commence à la luxure, passe par l'orgueil et l'égoïsme pour arriver au despotisme et au crime légitime qu'on appelle la guerre. Elle nous rend compte de toutes les divagations humaines, elle nous fait connaître toutes les injustices..... en les glorifiant.

C'est cette seconde partie de la tradition qui a été soigneusement conservée pour être donnée comme sujet d'études et d'édification aux jeunes générations. Quant à l'autre, celle qui relatait les choses saintes, il n'en est plus question. On a employé tous les moyens possibles pour la faire disparaître. Cependant, on n'y a pas réussi. La femme qui avait fait cette histoire-là n'a jamais cessé de la raconter à l'enfant. Elle en a fait une collection de petits contes relatant ses gloires primitives, ses luttes, ses souffrances et ses espérances.

La Femme des premiers temps, c'est la Fée qui peut tout. Que de contes charmants racontent sa puissance ! Et quoique eux aussi aient subi le remaniement des hommes, ils font toujours les délices des enfants ; c'est l'antique enseignement maternel, tenace comme une habitude religieuse.

Voici « La Belle au Bois dormant », où l'on retrouve un épisode du roman de Perce-Forrest. Ce conte nous montre la femme endormie, c'est-à-dire hors la vie active, hors le monde pendant mille ans, l'âge de fer, mais réveillée par le Prince charmant, l'homme régénéré, qui lui rend sa place après ce long sommeil, avec le baiser de paix.

« La Belle et la Bête » représente l'histoire des luttes de l'homme et de la femme, Ormuzd et Ahriman, Vishnou et Çiva, Isis et Osiris.

Dans « Le Petit Chaperon rouge », on nous montre l'enfant qui, rentrant au logis, trouve l'ogre (le Père) occupant la place de la Bonne Mère, et, terrifié de cette substitution, exprime au géant son étonnement de le voir si grand. « Quelle grande bouche vous avez ! » dit-il. Et l'ogre répond : « C'est pour mieux te manger ».

Cela ne contient-il pas toute la critique du régime paternel ?

Ce conte est la forme populaire d'une ancienne légende racontant l'usurpation du droit maternel par le Père.

L'homme qui dispute l'enfant à la Mère était appelé d'un de ces noms, car il en eut beaucoup, Oghas (c'est l'ogre des Hindous). Il se fait appeler « le grand ancêtre », il est substitué à l'aïeul de Teutad, ce qui divise le pays celtique en *Oghases* (partisans du Père) et *Teutad* (partisans de la Mère).

Si nous décomposons le mot Ôg-has, nous avons *og* qui veut dire très grand, et *has* qui vient de *as*, *ans*, *hans*, et qui signifie ancien (ancêtre vient de *ans*). A cette racine se rattache Aes, Esus.

On mettait ce nom masculin devant les noms d'hommes, comme dans Ans-Heaulne, Ans-Carvel, Ens-Sordel. Ce titre a signifié « Souverain ». C'est de là qu'est venue la *hanse* germanique et les villes *hanséatiques*.

Les Tatars de nos jours révèrent encore Oghas ou Oghons comme leur grand *Patriarche*. Ceux qu'on appelle *Oighours* sont les plus avancés dans le masculinisme.

On sait que le Tatar, que l'on a longtemps écrit *Tartare*, était l'enfer des anciens. Ce mot dérive de Tat-arah (terre paternelle), nom donné à une immense contrée occupée par les Tourans, vers le nord de l'Asie.

Dans le « Petit Poucet », nous voyons l'être petit (la femme est souvent représentée par un nain) poursuivi par l'être grand. C'est le souvenir des émigrations.

« Cendrillon », c'est la femme supérieure avilie, sa grandeur intellectuelle est cachée et employée à d'obscures besognes domestiques, tandis que ses sœurs, qui ne la valent pas, la méprisent, l'humilient (ce sont les femmes faibles et coquettes qui ont suivi les hommes dans leur vie de plaisir). Cependant, le jour vient où sa valeur morale est appréciée, sa nature supérieure reconnue, alors elle est rendue à sa vraie destinée, elle devient la Reine.

C'est la vieille histoire de la Vierge sage et des Vierges folles qui perdent l'homme. C'est une réminiscence de l'aventure de Rhodopis qui, pour avoir perdu l'un de ses petits souliers, épouse un roi d'Egypte.

« L'Oiseau bleu » est aussi une ancienne légende, car les Tagals, dont le Dieu Créateur est Bathala, adorent un oiseau bleu qui porte le même nom que la Divinité.

En général, l'oiseau est l'emblème de l'Esprit qui vole, de la radiation solaire qui fend l'espace.

« Barbe-Bleue » et « Riquet à la houppe » viennent de l'Orient. Dans le « Chat Botté », on retrouve la « *Chatte de Constantin le Fortuné* » que Straparole avait empruntée du *Pentamerone* napolitain. « Peau d'âne », enfin, que la Fontaine entendait conter avec *un plaisir extrême*, seize ans avant les contes de Perrault, se reconnaît dans les vers latins de Godfried, qui pouvait en devoir l'idée moins à Apulée qu'aux fables indiennes dont il circulait en Europe des traductions latines depuis le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle. (Voyez Victor Lecler, *Histoire littéraire de la France*, t. I, XXIV).

M<sup>me</sup> Blavatsky dit (*Doc. sec.*, t. II, p. 153) :

« Les contes de Fées ne sont pas des histoires sans signification, écrites pour amuser les paresseux, elles renferment en elles la religion de nos ancêtres ».

Mythe veut dire une histoire fabuleuse exprimant une vérité importante, l'histoire de quelque personnage extraordinaire, à la biographie duquel l'imagination populaire a donné un développement excessif, grâce à la vénération d'une série de générations. Avec le temps, l'enseignement archaïque devient moins clair, les nations perdent plus ou moins de vue le Principe supérieur, « la Déesse », et commencent à transférer ses attributs à son adversaire.

La Déesse, *l'unique divinité*, devient alors l'incompréhensible.

Chez tous les peuples on trouve une tradition orale passant de Mère en Fille et perpétuant les idées primitives.

On a trouvé une tradition de ce genre dans les îles de la Mer du sud, sous forme d'anecdotes rimées servant à conserver le souvenir des événements et leur date. L'humanité jeune parla et chanta avant d'écrire. (Voir Ellis, *Polynesian Researches*, Londres, 1831).

Des doctrines anciennes, sinon primitives, sont conservées oralement dans les temples brahmaniques, chinois et thibétains.

On sait que, dans l'antiquité, des fêtes appelées *lampadophories* symbolisaient la tradition par un flambeau qu'on se passait de main en main, pour sauver des ténèbres la lumière victorieuse.

## RETOUR A LA LÉGENDE

Le scepticisme moderne oriente maintenant les esprits dans une direction nouvelle. On cherche les vieux récits que la naïveté des vaincus (les femmes) a toujours propagés — les légendes —, et c'est là presque toujours qu'on trouve la Vérité.

Augustin Thierry dit : « La légende, c'est la tradition vivante, et trois fois sur quatre elle est plus vraie que ce que nous appelons l'histoire ».

## VYASA LE CLASSIFICATEUR

Vyâsa, le compilateur des Védas, est, comme Zoroastre en Perse, comme Confucius en Chine, le masculinisateur des écrits sacrés.

Vyâsa est un nom qui signifie *sage* dans les langues occidentales.

Chaque fois que des prêtres créent une religion nouvelle, ils lui donnent un fondateur doué d'une puissance mentale extraordinaire et de vertus surhumaines. Et, pour prouver sa mission, on lui attribue des miracles. C'est à lui qu'on fait endosser la responsabilité de toutes les substitutions qu'on introduit dans les *Livres sacrés* et dans les nouveaux écrits qu'on leur annexe.

C'est toujours la question divine qui est en cause. Il s'agit d'affirmer les dieux nouveaux et de les faire parler pour prouver leur existence. Pour cela on invente un personnage mythique à qui Dieu a parlé. Ce prophète n'est qu'un intermédiaire, Dieu a fait de lui son mandataire auprès des hommes.

Comme ici les Brahmanes ont d'abord donné la puissance divine à Brahma (le soleil), partagée, il est vrai, avec Vishnou et Çiva, la Femme et l'Homme, on va laisser subsister Brahma tout en adoptant l'idée nouvelle d'un Dieu surnaturel qui alors commençait à régner, ce qui nous donne une date.

Voici comment on présenta au peuple crédule la légende du réformateur des Ecritures.

(Extrait de l'Ezour-Védam) :

« Dieu descendit, selon la tradition du peuple hindou, sur la montagne *Mérou* où, environné de toute sa gloire et à travers

une nuée obscure, il apparut à Brahma et lui dit qu'il avait été obligé de détruire le premier âge, parce que les hommes n'avaient pas observé les commandements de l'ancien livre de la loi. A peine l'Etre suprême eut-il prononcé ces mots (cet enseignement) qu'il lui en remit un second, le *Védam*, en lui ordonnant d'enseigner les choses qui y étaient contenues. Brahma fit en conséquence connaître à toutes les nations les volontés de Dieu.

« Vyâsa, fils de Brahma, s'étant retiré dans le désert appelé *Badary cassiran*, s'appliqua à acquérir toutes les connaissances qui concernent la Divinité. Il mit ensuite par écrit le *Védam*, et partagea cet ouvrage en quatre livres qu'il nomma *Rick*, *Chama*, *Ezour* et *Adorbo*. Le premier fut enseigné par ce philosophe à *Bayten*, le second à *Vayassambâyen*, le troisième à *Soumanden* et le quatrième à *Saymien* ». (L'Ezour-Védam, Obs. prélim., pp. 113-114).

Ce sont les prêtres, les Brahmanes, qui furent les auteurs anonymes de cette revision qu'ils attribuèrent à un personnage légendaire, sans réalité historique, derrière lequel ils se cachèrent.

### FALSIFICATION DU VÉDA

C'est de 1000 à 800 (avant notre ère) que les hymnes védiques furent réunis et *mis en ordre*. C'est ainsi qu'on appelle la revision des livres faite dans le but d'en éliminer ce qui n'était pas conforme aux nouvelles idées masculinistes qu'on voulait faire régner.

A ce moment-là, il n'y avait encore que trois *Védas* : le *Rig*, le *Sâman*, le *Yadjous*.

Le quatrième *Véda*, l'*Atharva*, est postérieur à cette époque (1). C'est le commencement de la littérature masculine.

(1) Les principaux livres sacrés de l'Inde, et les plus antiques d'entre eux, sont au nombre de quatre : le *Rig-Véda*, le *Yadjour-Véda*, le *Sâma-Véda* et l'*Atharva-Véda*. Le premier est un recueil d'hymnes, le second renferme des prières en prose, le troisième des prières destinées à être chantées, et le quatrième ne contient guère que des formules de consécration, d'imprécations et de sottises. Celui-ci est le plus moderne des quatre.

L'ensemble des livres, c'est le *Védânta*, mot qui signifie : explication des vérités.

Les Védângas sont un code qui contient tout ce qui a rapport aux sciences exactes, aux sciences naturelles, à l'astronomie, aux études grammaticales même. C'est en même temps le commentaire des Védas, — le livre qui renferme les causes de toutes choses. C'est aussi un code des cérémonies religieuses. Tout cela ne fait qu'un dans la religion de Manou. Être religieux, c'est être savant. « Dès sa naissance, le Brahme (le savant) a été placé à la tête de tout ce qui existe, il est le pivot de la société et le législateur souverain.

« De même que l'intellect domine la matière, que les êtres doués de raison sont supérieurs aux autres et que l'homme est le premier entre les animaux, le Brahme est le premier entre les hommes. »

On voit apparaître les *Akhyanas* (légendes), dont les parties métriques se trouvent déjà dans la dernière section du *Rig-Véda*.

Ce poème épique est attribué, comme toute l'ancienne littérature, au personnage mythique appelé *Vyâsa*, le classificateur. Il est défendu au vulgaire de le lire. Cette crainte vient de ce que le livre de *Saraswatî* fut alors si complètement dénaturé que le public, qui connaissait la tradition orale, n'aurait pas admis sa falsification.

La lecture des quatre Védas était interdite aux Çoùdras. *Vyâsa* en composa, en faveur de cette quatrième caste, un cinquième nommé *Baradam*, où il mit tous les mystères de la religion indienne, et traita de la pratique de la vertu et des distinctions de chaque état.

Ce livre paraît n'avoir point échappé à l'injure du temps, disent les Hindous, ce qui veut dire qu'il a été détruit.

Si on demandait aux Brahmanes qui avait émis la doctrine antique qu'« ils faisaient découler comme d'un réservoir à mille canaux », ils répondaient que c'est *Brahma* lui-même qui avait composé le Védas, que les chantres humains qui l'avaient récité devant l'autel n'avaient été que des bouches dont il s'était servi pour le faire entendre aux hommes.

« Du feu, du soleil et de l'air il tira, comme règle suprême du sacrifice, les trois livres immortels du Védas, le *Rig*, le *Yadjous*, le *Sâma*, l'émanation de sa pensée révélée ».

Mais après cela on nous dit que *Vâch*, identique à *Brahma*, est appelé le *Logos femelle*, la parole mystique au moyen de

laquelle la connaissance et la sagesse sont communiquées à l'homme. C'est pour cela que l'on dit que *Vâch est entrée dans les Rishis*.

## LES DATES

On sait que dans l'histoire des religions il n'y a pas de chronologie. Le système des prêtres est d'antidater tout ce qui les concerne, ce qui rend la tâche des reviseurs de l'histoire très difficile.

On confond généralement la date du Véda authentique, celui de Saraswatî, avec les dates des Védas revisés par les Brahmanes.

C'est ainsi que M. Jacob place cette date à 3000 ans avant notre ère, suivant les données astronomiques, ce qui certes n'est pas exagéré ; les auteurs modernes, qui, sans doute, n'envisagent que la revision des livres, les placent au xvi<sup>e</sup> ou xvii<sup>e</sup> siècle avant notre ère (à peu près l'époque du Sépher).

Parmi les livres sacrés de l'Inde, le plus ancien est le Rig-Véda ; or, à ce livre est annexé un calendrier astronomique que le célèbre indianiste Colebrooke rapporte au xiv<sup>e</sup> siècle avant notre ère ; on en a donc pu conclure, avec quelques probabilités, que la rédaction de ce livre peut remonter à seize ou dix-sept siècles avant notre ère.

On nous dit : la rédaction des Védas, commencée au xv<sup>e</sup> siècle, fut achevée au xii<sup>e</sup>.

Les hymnes qui composent ces poèmes étaient apparues d'abord dans la vallée supérieure de l'Indus, dite les « sept rivières » (sapta sindhava), et dans le Pendjâb. Elles étaient depuis longtemps récitées et chantées, mais elles n'avaient pas encore été mises par écrit.

Il ne s'agit donc pas du Véda primitif, mais des livres revisés. Du reste, il est parlé des Védas dans la Bhagavad-Gîtâ, bien antérieure à cette date. Seulement, nous ne savons pas si ce qui en est dit dans le livre de Krishna n'a pas été interpolé pour servir la cause des Brahmanes en faisant croire qu'ils existaient déjà à cette époque reculée (2400 ans avant notre ère).

M. Halévy place l'apparition des Védas à l'époque d'Alexandre. Il ne considère évidemment pas l'original ; sait-il seulement qu'il en existe un ?

## LES POURANAS

Vyâsa n'est pas seulement le compilateur des Védas, il est aussi l'auteur des Pourânas. Voici ce qu'en disent les dictionnaires classiques :

« Dix-huit livres nommés Pourânas ou commentaires, qui sont d'une époque sensiblement plus récente. Chaque Pourâna embrasse cinq sujets : la création du monde, ses progrès, son renouvellement par le déluge, la généalogie des dieux et des héros, la chronologie, l'histoire des héros et une cosmogonie. Les Pourânas ont été, suivant les Hindous, inspirés à Vyâsa, le compilateur des Védas.

« D'ailleurs, les Pourânas et les épopées indiennes ne sont guère qu'un répertoire de fables mythologiques données comme récits historiques, et ces livres sont les seuls que connaisse la grande masse de la population ».

Voici maintenant une autre opinion, celle d'un Brahme auteur du livre intitulé *l'Ezour-Védam*, qui est un dialogue supposé entre lui et Vyâsa (qu'il appelle Biache, et le traducteur du livre fait remarquer que l'orthographe des noms dans les langues de l'Orient varie à l'infini).

Voici ce qu'il dit à Vyâsa à propos des Pourânas (Livre I<sup>er</sup>, chapitre II, p. 180) :

« Ils sont contraires en tout au Vêda et à la vérité, ils ont été le malheureux principe de l'idolâtrie et de l'erreur. N'est-ce pas toi qui as mis au jour le *tarka* ou la logique, source éternelle de discussions, qui apprend aux hommes à disputer sur tout ? N'as-tu pas enseigné dans tes *Pourânas* les moyens de se rendre heureux dans ce monde et dans l'autre ? N'as-tu pas dit que ceux qui les liraient ou les entendraient lire acquerraient bientôt la pureté du cœur, se sentiraient enflammés d'amour et animés d'une vraie piété ? N'as-tu pas ajouté que ceux qui les liraient ou les entendraient lire auraient une vénération particulière pour *Vishnou*, et ne leur as-tu pas appris, en effet, à en faire leur divinité (une divinité masculine, alors que Vishnou représente le principe féminin) ?

« Tu as fait plus : tu as inventé plusieurs incarnations que tu as attribuées toutes à Vishnou. Tu as entretenu le monde dans ces rêveries, et tu es venu à bout de les lui faire goûter. Tu

leur as enseigné différentes pratiques extérieures, dans lesquelles tu as fait consister toute la vertu ; et tu ne leur as pas dit un seul mot des grandeurs de Dêvâ (Dieu, dit le traducteur) et de son essence. Il est le seul que tu as oublié. Pourquoi viens-tu donc aujourd'hui me demander de t'enseigner le Vêda et de t'instruire de la vérité ? Quel fruit produiront les instructions que je te pourrais donner ? Tu as fait oublier aux hommes jusqu'au nom même de Dêvâ. Tu les as plongés dans l'idolâtrie et ils y ont même pris goût. Ils ont donné tête baissée dans tout cela comme s'ils étaient des bêtes brutes et des êtres irrationnels ».

Et Vyâsa repentî répond :

« J'avoue que tout ce que j'ai enseigné aux hommes n'a été pour eux qu'une source de crimes et ne les a conduits qu'à leur perte ».

Ailleurs, dans les *Pourânas*, on fait de la Déesse une force cosmique quand on dit : « Le Grand Architecte de l'Univers donne la première impulsion au mouvement rotatoire de notre système planétaire en marchant tour à tour sur chaque planète et sur chaque corps ».

Les grandes luttes de sexes aux Indes sont racontées dans les *Pourânas*, principalement dans le *Skânda-Pourâna* (1) et dans le *Brahmânda*.

Tarah-Hya, chef des masculinistes, entraîne les forts; Irshou, chef des féministes, entraîne les faibles, les femmes, que les masculinistes représentent comme la lie du peuple.

Les partisans d'Irshou sont appelés *Pallis* (Palès, en étrusque, Déesse des Bergers), en sanscrit Pâtres. Ces *Pallis* deviennent les Pasteurs. Tarah-ya détruisit leurs villes situées sur les bords du fleuve appelé, de leur nom, Pallisthan (d'où Philistins et Palestine).

Les sectateurs d'Irshou adoraient la faculté féminine comme cause première de l'Univers et lui accordaient la prééminence sur la faculté masculine.

## LES 18 POURANAS

Les *Pourânas* forment la seconde classe des livres sacrés et canoniques et sont règle de foi dans presque toute l'Inde. Ils

(1) *Skanda*, Dieu de la guerre.

y sont très respectés et passent pour avoir été composés par plusieurs pénitents célèbres des premiers âges.

Ces ouvrages sont au nombre de 18.

Le 1 <sup>er</sup>	se nomme	<i>Brâhma</i>
Le 2 <sup>e</sup>	—	<i>Pâdma</i>
Le 3 <sup>e</sup>	—	<i>Vaishnava</i>
Le 4 <sup>e</sup>	—	<i>Linga</i>
Le 5 <sup>e</sup>	—	<i>Gârouda</i>
Le 6 <sup>e</sup>	—	<i>Nârada</i>
Le 7 <sup>e</sup>	—	<i>Bhâgavata</i>
Le 8 <sup>e</sup>	—	<i>Agneya</i>
Le 9 <sup>e</sup>	—	<i>Skânda</i>
Le 10 <sup>e</sup>	—	<i>Vaivarta</i>
Le 11 <sup>e</sup>	—	<i>Mârkandeya</i>
Le 12 <sup>e</sup>	—	<i>Vâmana</i>
Le 13 <sup>e</sup>	—	<i>Vârâha</i>
Le 14 <sup>e</sup>	—	<i>Kaurma</i>
Le 15 <sup>e</sup>	—	<i>Brahmânda</i>
Le 16 <sup>e</sup>	—	<i>Bhâvishya</i>
Le 17 <sup>e</sup>	—	<i>Çaiva</i>
Le 18 <sup>e</sup>	—	<i>Mâtsya</i>

«Ceux qui lisent, suivant le *Bhâgavata* (7<sup>e</sup> Pourâna), ces livres, seront instruits à fond de toutes les connaissances divines et humaines, et tous les péchés qu'ils auront commis leur seront pardonnés ».

Les Indiens ont fait un abrégé de tous ces ouvrages auquel ils ont donné le nom de *Shadda Karinaga Mandira* et dont l'usage paraît être particulièrement destiné aux personnes du peuple.

Celles de toutes les castes peuvent lire les *Pourânas*. Les Brahmes, après s'être livrés à l'étude du sanscrit, s'appliquent à la lecture de ces livres, qui servent selon eux à l'interprétation du Vêda, et toutes les fois qu'ils commencent à les lire, ils se lavent avec soin les oreilles. Les Pourânas nous seraient presque inconnus sans la traduction manuscrite du *Bhâgavata*, d'après lequel on peut s'en faire quelque idée. Ce dernier est, selon l'auteur, la substance du Vêda et le plus excellent des 18 Pourânas, c'est-à-dire histoires ou vies. Vyâsa en le composant

avait dessein de faire connaître la vie et les actions merveilleuses de Vishnou et donna en conséquence le nom de Bhâgavata, ou histoire divine, à son ouvrage ».

C'est dans ce Pourâna que la Déesse Krishna est représentée comme un homme, un Dieu. Quant à Vishnou, on lui laisse ses attributs féminins, mais on en fait un être insexué, c'est-à-dire mâle. On dit :

« Par sa nature, il est exempt de toutes les vicissitudes humaines ; il se connaît lui seul ; il est incompréhensible à tous les autres. Les docteurs qui disputent entre eux sur son essence, ne savent ce qu'ils disent. Ce Dieu est si grand qu'on ne saurait s'en former une juste idée ; aussi est-il appelé l'ineffable, l'infini, l'incompréhensible, etc... »

Et l'auteur que je cite ajoute :

« Le *Bhâgavata* renferme d'excellents préceptes de morale, mais dans quel livre de ce genre et dans quelle nation n'en trouve-t-on pas ? Ils ne peuvent comprendre une foule d'extravagances, d'absurdités et d'histoires fabuleuses qui fatiguent l'imagination et provoquent la nausée ». (De l'Ezour-Védam).

## L'ÉPOQUE OÙ LES POURANAS ONT ÉTÉ COMPOSÉS

M. de Gigne a fait remarquer que dans le 5<sup>e</sup> livre du Bhâgavata il est fait mention des noms de plusieurs rois et de princes que nous savons avoir vécu après Alexandre.

Mais voici une prophétie qu'on lit dans ce livre ; elle en démontre, d'après le traducteur, le peu d'antiquité :

« Dans l'âge du monde qu'on appelle Kali-Youga, les rois seront de la tribu des Çoùdras, les pays de Kashmîra (Cachemir) et Sindhou seront gouvernés par les *Mletchhas*, qui, étant méchants et sans modération, feront mourir impitoyablement les femmes, les enfants et les Brahmes. Dans ce temps la richesse seule sera estimée, et les hommes, ayant perdu leur vigueur, deviendront lâches et se livreront aux passions les plus effrénées ».

Cela peut se rapporter à l'époque romaine.

Les différents Pourânas ont été écrits pendant notre ère, il y en a même qui ne remontent pas à plus de 400 ans.

## L'INDE BRAHMANIQUE

(vi<sup>e</sup> siècle)

Ce siècle renferme d'importants événements. Dans tous les pays à la fois, un ferment de révolte s'était produit et avait amené un changement profond dans le régime social et dans la religion. Partout la caste sacerdotale s'emparait du pouvoir, le prêtre se dressait en face de la prêtresse et prétendait diriger le culte à sa place. Il érigeait des temples à de nouveaux dieux et dans ces temples enseignait un dogme sacrilège ou bouffon, qui n'était souvent qu'une altération grossière de la science primitive qu'il ne comprenait plus et à laquelle il mêlait toutes les fantaisies de son imagination, créant ainsi le surnaturel par un besoin d'exagération qui naît dans les cerveaux mal équilibrés.

L'histoire nous montre les phases diverses que traverse « l'erreur » à travers les cultes nouveaux ; on peut la suivre de siècle en siècle, car, à partir du vi<sup>e</sup> siècle, l'histoire est ouverte et un grand nombre d'auteurs sont venus tour à tour y inscrire les fastes du régime masculin, sous ses deux formes : sociale et religieuse.

Ce siècle est une date fatale dans l'humanité. C'est le point de départ de la plus grande révolution qui se soit produite dans le monde, le premier pas vers l'abîme. Cette date marque l'ère de mensonge, de crime, qui durera si longtemps et qui laissera dans les cerveaux humains une tare ineffaçable. Dès ce moment, le sombre esprit du mal va régner sur la terre. L'homme, en supprimant la direction morale de la femme, se crut libre de suivre toutes les impulsions de son instinct, que la raison féminine entravait. Ce fut le règne de la force. Il donna libre cours à ses passions brutales, despotiques, sanguinaires. On vit partout se produire des actes de cruauté, de bestialité, de débauche, justifiés par les cultes nouveaux ; des tueries de tous genres, soit qu'on les appelle « des sacrifices », soit qu'on les appelle « des guerres ». En même temps commençait la terreur des faibles.

Ce fut le début de l'âge de fer. Il y eut un déchaînement général des passions dans le monde entier. La volonté de l'homme

s'élevait au-dessus de toute loi morale et prétendait tout dominer. On ne reconnaissait plus d'autre autorité que *la force*.

Cet état de choses amena chez les vaincus un profond découragement qui succéda à la période des reproches violents, des cris de douleur et des lamentations qui s'étaient produits dans le siècle antérieur.

Cependant, un immense désir de voir cesser l'horrible désordre régnait sur la Terre. Dans l'Ezour-Védam, ouvrage écrit par un Brahme que nous avons déjà cité, Vyâsa dit :

« Le siècle où nous vivons est le siècle malheureux du péché. La corruption est devenue générale. C'est une mer sans bornes qui a tout englouti. A peine voit-on surnager un petit nombre d'âmes vertueuses. Tout le reste a été entraîné. Tout a été rompu. Enfoncé moi-même dans cet océan d'iniquité dont je ne découvre ni les bords ni le fond, je ne puis manquer de périr comme eux. Tendez-moi donc une main secourable et en habile pionnier retirez-moi de cet abîme, pour me conduire heureusement au port ». (T. I, p. 178).

## LE BRAHMANE RÈGNE ET FAIT DES LOIS

Vers 600, les Hindous se livrent à un nouveau travail de revision des *Livres sacrés*. Sous prétexte d'expliquer les termes obscurs du Rig-Véda, on en fait un remaniement qui forme une collection de quatre chapitres appelés Nigama ou Nigamanas.

Vers cette époque aussi, les Brahmanes commencent à faire les lois. C'est le début de la littérature juridique. Ils appuient leur orthodoxie masculine sur la force brutale qu'ils appellent *la force légale*, et qui devient une affreuse intolérance. On voit apparaître d'abord les *Dharma-Sôûtras*, qui seront suivis plus tard des *Dharma-Çâstras*, « Livres de la Loi ».

Les Sôûtras sont des livres qui contiennent des données grammaticales et juridiques qui achèvent de reviser les anciens textes; c'est le rituel scientifique de l'Inde masculinisée.

La publication de ce livre s'étendra du VI<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle.

Les *Sôûtras* se divisent en *Çraouta-Sôûtras* (organisation des cérémonies et des sacrifices) et en *Grihya-Sôûtras*, concernant les cérémonies domestiques ou familiales à l'occasion de la naissance, du mariage, etc. Ce sont les sacrements.

C'est un fait nouveau dans l'histoire que l'homme fasse des lois, qu'il les écrive, qu'il les impose.

Jusque là, c'est lui qui a été soumis aux lois naturelles révélées par la Femme, aux lois morales formulées par Elle. Dès ce siècle, nous allons voir la Nature méconnue et la morale violée; le Prêtre, devenu puissant, va imposer à la Femme ses caprices qui deviendront des lois.

Ce système jette la Femme dans un océan de douleurs. Se souvenant du passé, de sa puissance perdue, de sa morale violée, elle met son espérance dans une réapparition de la puissance féminine, qu'elle considère comme devant infailliblement se produire, et ce désir, qu'elle exprime sans cesse, devient une idée régnante, une préoccupation des esprits consultant l'horizon pour chercher à y apercevoir la salvatrice attendue, la Femme qui reviendra, nouvelle Krishna, pour rapporter la vérité et reprendre la direction morale des nations.

Cette fermentation perpétuelle de l'esprit féminin éveille chez le prêtre usurpateur, chez l'homme s'affirmant par la tyrannie, une crainte incessante de se voir démasqué et renversé. C'est ce qu'exprime symboliquement l'épée de Damoclès, toujours suspendue sur la tête des tyrans (1).

L'évolution du pouvoir sacerdotal s'était accomplie aux Indes comme chez les autres peuples. Le Brahmane avait été, d'abord, le prêtre domestique reçu dans la maison de la Dêvâ pour la servir et la défendre.

(Cette expression *domestique* vient de *domus* latin, *dôma* grec, qui signifie maison; c'est l'homme qui habite la maison de la femme. Il est bien certain qu'il devait y avoir un mot en sanscrit pour exprimer la même idée).

Ses fonctions étaient d'abord limitées, il était le messager, l'intermédiaire chargé de faire exécuter les ordres de la maîtresse (Iqvara). Il se couvrait de sa protection, s'appuyait sur l'autorité qu'il recevait d'elle, il présidait aux solennités du culte, mais un jour il la trahit, fait prévaloir sa volonté, devient son maître. C'est ainsi que peu à peu c'est lui qui arrive à re-

(1) On connaît la légende qui résume cette idée : Damoclès, courtisan de Denys le tyran, qu'il vantait constamment, fut invité un jour par lui à un banquet. Il aperçut au-dessus de sa tête une épée suspendue par un crin de cheval. Il comprit alors la crainte qui empoisonnait le bonheur du tyran.

présenter l'autorité morale, qu'il tient d'elle, cependant, car c'est elle qui l'a initié à la connaissance des mystères de la science.

Cette habitude de la Dêvâ, de la Brahmine, d'avoir près d'elle un Prêtre, s'est perpétuée; le prêtre, c'est l'amant, mais tous ne sont pas fidèles et dévoués.

Quand le Brahmane s'empare du sacerdoce, il embrouille les idées reçues, les présente sous une forme nouvelle, se fait rendre les hommages que l'on adressait jadis à la Dêvâ, exige des offrandes, se donne des privilèges, et appuie tout cela sur des raisons fantasmagoriques puisées dans l'erreur du surnaturel naissant; son orgueil grandit, trouble son esprit à tel point qu'après avoir imité la Déesse dans son autorité, après lui avoir pris son costume, ses allures, son langage, il se déclare Dêva lui-même, c'est-à-dire Dieu.

D'abord, les Brahmanes ont le pouvoir temporel et ce sont les Prêtresses qui ont le pouvoir spirituel. Et cela dura longtemps, jusqu'à la séparation des castes, qui est postérieure à l'époque des hymnes reconstituées du Vêda. C'est le temps de l'institution politique du Brahmanisme, qui change d'abord l'orthodoxie religieuse.

C'est de 850 à 800 que l'on peut dater l'origine du sacerdoce brahmanique aux Indes. Après deux siècles, il devint une institution politique dans laquelle la religion fut introduite comme partie intégrante, parce que sous le premier régime théocratique la religion dirigeait le monde. Mais l'homme changea cette cause primordiale en y introduisant un élément politique qui répond à ses facultés masculines.

## LA LUTTE DES DIEUX

La femme avait affirmé une seule divinité : Vishnou. Le Brahmane vint qui, retournant tout ce qu'elle avait fait, affirma, lui aussi, un seul Dieu : l'homme.

Mais la substitution fut lente. On continua longtemps à croire aux anciennes Déeses, puis on arriva à les confondre avec les nouveaux Dieux, on créa les couples divins, et dans le couple, bientôt, la femme disparut et l'homme resta seul. C'est ainsi que s'ébranlait la puissance féminine, qu'elle fondait, absorbée dans celle du Dieu mâle.

Pour éviter les contestations, on arriva à supprimer toutes les personnifications humaines dans la Divinité ; on consentit à supprimer le Dieu-homme, à la condition de supprimer aussi la Déesse, et on résuma tous les anciens Dieux dans un « Dieu unique » qui est, d'abord, Brahma, « l'essence de la prière ». Plus tard il deviendra Brahmâ, la source de tous les êtres et l'âme de la Nature.

C'est ainsi que, ayant gardé l'habitude de la prière (ces habitudes sont tenaces), les prêtres s'adressent maintenant « au ciel », qui ne les entend pas, non plus à la Déesse qui les entendait. La prière devient une imitation de l'élévation de l'esprit féminin vers le ciel, mais la Femme qui s'élève vers la puissance solaire, ou qui s'absorbe dans la contemplation de la Nature, ne l'implore pas. Le prêtre, qui n'a pas les mêmes facultés, ne comprend pas qu'il y a une différence entre elle et lui. Lui qui sent sa faiblesse et a toujours besoin de secours, envoie sa supplique au principe cosmique, comme s'il l'entendait ; cela devient un rêve, une illusion trompeuse. « Le Dieu qu'on invoque dans un hymne, dit Victor Henry, est toujours le plus grand, sinon même, pour un temps, le Dieu unique. Le chantre qui l'exalte ne lui connaît pas de rivaux, à lui seul il emplit le ciel et la terre, à lui seul il a accompli les exploits dont la race a bénéficié. Est-ce simple hyperbole ? Est-ce déjà un genre de concept de l'unité primordiale qui dominera la Théosophie postérieure ? Quoi qu'on en pense, l'hénothéisme, si bien nommé et défini par Max Müller, s'il n'est pas le Monothéisme, y prépare et y conduit par une pente insensible et sûre » (Les Dieux du Brahmanisme).

C'est à cette époque qu'apparaissent les plus anciennes *Upanishads*. C'est dans ces écrits que l'on a dit à l'homme : « Insensé qui crois que tu es toi ! Insensé qui ne sais pas que tu es moi, que je suis toi, et que tous deux et tout ce qui est, nous sommes Brahma, et que rien n'est que Brahma ».

En fondant le Brahmanisme, les hommes instituèrent le système des castes, qui est un classement des hommes, un classement masculin qui ne comprend pas les femmes.

C'est une façon de remplacer l'ancienne division naturelle, celle qui ne divisait l'humanité qu'en deux moitiés : les Dêvâs et les hommes.

De grandes précautions furent prises pour préserver les Ecri-

tures revisées de la critique des mécontents. Ce fait seul, qui se produisit partout, révèle la supercherie des rédacteurs.

Actuellement encore, les Livres sacrés sont tenus secrets, par pure tradition; personne n'est admis à les examiner dans les temples, on craint l'indiscrétion des savants et l'on redoute toujours vaguement la vengeance des femmes.

Les membres de la caste des Brahmanes sont chargés par les lois religieuses de la conservation et de l'interprétation des Védas. Suivant l'une de ces lois : « La Science Divine, abordant le Brahmane, lui dit : *« Je suis ton trésor, conserve-moi, ne me communique pas à un détracteur ; par ce moyen, je serai toujours pleine de force ..... »* Celui qui, sans en avoir reçu la permission, acquiert par l'étude la connaissance de la Sainte Ecriture, est coupable de vol des textes sacrés et descend au séjour infernal ».

Ces menaces nous révèlent la crainte que les imposteurs ont toujours eue de voir leurs supercheries découvertes. Mais elles n'ont pas empêché les savants de déchiffrer les textes, pas plus qu'elles n'ont empêché certaines femmes d'en comprendre la signification qu'on a pris tant de soin de leur cacher.

Après cela, nous ne nous étonnons plus de voir que les Brahmanes ont écrit dans le livre révisé de Manou (XI, 84) : « Dès sa naissance un Brahmane est un objet de vénération, même pour les Dévas, et ses décisions sont une autorité pour le monde ».

C'est par ce système affirmatif qu'il établit sa puissance.

Le rôle que les Brahmanes avaient pris auprès de la femme-Reine, rôle d'intermédiaires intéressés, ils prétendent le prendre auprès des rois quand le pouvoir masculin se forme ; alors nous voyons les Brahmanes se représenter eux-mêmes comme des hommes nécessaires. Un hymne du Rig-Véda dit : « Le roi que précède un Brahmane demeure en sûreté dans sa maison, il trouve toujours une nourriture abondante, les peuples s'inclinent d'eux-mêmes devant lui.

« Invincible, il obtient les trésors de ses ennemis et de ses amis. Les Dévas protègent le roi libéral envers le Brahmane qui a recours à lui.

« Dans quelque détresse qu'un roi se trouve, il doit bien se garder d'irriter les Brahmanes en prenant leurs biens ; car, une fois irrités, *ils le détruiraient sur-le-champ* avec son armée et ses équipages, par *leurs imprécations et leurs sacrifices magiques*.

« Qui pourrait ne pas être détruit après avoir excité la colère

de ceux qui ont créé, par le pouvoir de leurs imprécations, le feu qui dévore tout, l'océan avec ses eaux amères, et la lune dont la lumière s'éteint et se ranime tour à tour ?

« Quel est le prince qui prospérerait en opprimant ceux qui, dans leur courroux, pourraient former d'autres mondes, et changer les Dieux en mortels ?

« Quel est l'homme, désireux de vivre, qui voudrait faire du tort à ceux par le secours desquels, au moyen de leurs oblations, le monde et les Dieux subsistent perpétuellement, et qui ont pour richesse le savoir divin ?

« Instruit ou ignorant, un Brahmane est une Divinité puissante, de même que le feu consacré ou non consacré est une puissance divine.

« Doué d'un pur éclat, le feu, même dans les places où l'on brûle les morts, n'est pas souillé, et il flambe ensuite avec une plus grande activité pendant les sacrifices, quand on y jette du beurre clarifié.

« Ainsi, lorsque les Brahmanes se livrent à toutes sortes de vils emplois, ils doivent constamment être honorés, car ils ont en eux quelque chose d'éminemment Divin » (Manou, IX, 313-314).

Voilà la puissance des Dévas donnée au Brahmane qui en recule les limites jusqu'au surnaturel.

## L'ÉVOLUTION RENVERSÉE

La préoccupation des Brahmanes est de faire croire que leur règne apporte le bonheur à l'humanité. Ils renversent audacieusement l'ordre dans lequel les quatre âges déjà écoulés avaient été classés : âge d'or, âge d'argent, âge d'airain, âge de fer, et, d'accord, du reste, avec les prêtres de tous les pays, ils déclarent que l'âge d'or est celui de Dionysos et d'Osiris, que c'est le règne de l'homme qui est le règne heureux, que c'est celui de la femme qui a été malheureux ; et ils vont le prouver en représentant cette époque passée sous le jour le plus sombre.

Voici comment ils intervertissent les lois de l'évolution morale. Je cite ici Fabre d'Olivet (*Etat social de l'homme*, p. 100) : « Le système des Brahmes est conforme à celui des mystères égyptiens, d'où les Grecs avaient tiré les leurs. Le *Satya-Youga*,

qui répond aux premiers âges, est celui de la réalité physique. Suivant ce qu'on dit dans les *Pourânas*, c'est un âge rempli de catastrophes effrayantes, où les éléments conjurés se livrent la guerre, où les Dêvâs sont assaillies par les démons, où le globe terrestre, d'abord enseveli sous les ondes, est, à chaque instant, menacé d'une ruine totale. Le *Trêta-Youga*, qui le suit, n'est guère plus heureux. Ce n'est qu'à l'époque du *Dwâpara-Youga* que la terre commence à présenter une image plus riante et plus tranquille. La sagesse, réunie à la valeur, y parle par la bouche de Râma et de Krishna. Les hommes écoutent et suivent leurs leçons. La sociabilité, les arts, les lois, la morale, la religion y fleurissent à l'envi. Le *Kali-Youga*, qui a commencé, doit terminer cette quatrième période par l'apparition même de Vishnou, dont les mains armées d'un glaive étincelant frapperont les pécheurs incorrigibles. »

Nous voyons dans ceci l'intention des Brahmanes de faire tourner à leur profit les idées de régénération qui partout fermentaient dans les esprits. Mais cette idée d'une résurrection de ce qu'ils ont vaincu et supprimé est le démenti de leurs affirmations.

Si leur règne avait été heureux, on n'attendrait pas sa fin comme une délivrance, il durerait éternellement.

### INSTITUTION DES MYSTÈRES

Les lois de la nature expliquées sans détour par les Déeses, avec la naïveté d'une âme jeune éprise de vérité, avaient soulevé la colère des hommes.

La différence des sexes était, pour quelques-uns d'entre eux, une révélation terrible; ils ne voulurent pas y croire et se révoltèrent contre la nature et contre la femme qui en dévoilait les lois.

Mais la vérité a tant de prix que, lorsqu'elle est connue, elle s'impose à l'esprit et le domine avec une telle force qu'on ne peut plus renoncer à la faire connaître. C'est pour assurer sa propagation que l'on continua, dans le secret, l'enseignement des doctrines que les Déeses avait enseignées ouvertement.

Ce sont ces doctrines *initiales* qui firent l'objet de l'*initiation*, qui est la connaissance de l'enseignement *initial*.

Et ce fut l'origine des Mystères qui se perpétuèrent depuis,

qui devinrent universels, et servirent de base à toutes les religions en même temps qu'à toutes les sociétés secrètes de l'antiquité, que les sociétés modernes, maçonniques et autres, ont continuées.

Dans tous les Mystères on retrouve un fond commun d'idées, indiquant clairement une origine commune, ainsi qu'une grande pureté de doctrine cachée dans l'enseignement ésotérique des sages.

Cet enseignement renfermait d'une façon abstraite les vérités scientifiques que les femmes supérieures, les Déesses, avaient trouvées et formulées. Et c'est pour les préserver de l'oubli ou des altérations des hommes, qu'on créa les écoles secrètes.

Les hommes initiés étaient peu nombreux. C'étaient les élus, ceux dont la foi et la fidélité étaient à l'abri de la contagion du mauvais exemple.

Le sacerdoce féminin et les initiés formaient donc une société séparée dans le monde des ignorants. C'était une élite scrupuleusement choisie, une aristocratie de la science et de l'esprit qui se tenait éloignée des inférieurs, de ceux qui ne comprenaient pas et qui cherchaient incessamment à troubler la vie des femmes supérieures, à les entraver dans tout ce qu'elles voulaient entreprendre, à empêcher leurs travaux et leurs réunions par un langage qui révélait leur ignorance et leur grossièreté, ou simplement par une gaîté hors de propos.

Les rites étaient célébrés en secret, parce qu'il fallait se cacher des hommes dont on craignait les violences ou les railleries.

On avait, comme lieux de réunion, des cavernes souterraines, ou bien on se rendait dans de sombres forêts.

On ne livrait la vérité qu'à ceux qu'on en jugeait dignes, et c'est pour leur faire comprendre son importance qu'on les soumettait à des épreuves sévères.

Le lien que l'homme contractait avec ses initiatrices faisait de lui un homme-*lige*, l'homme lié par une alliance, il devenait un *allié*, était dit de *bon aloi* et entraînait dans la *légalité*, dans le régime *légitime*.

Tous ces mots, liaison, lien, lige, aloi, loyal, obligation, obligeant, privi-lège, rallier et religion (1), viennent du vocabulaire de l'initié.

(1) D'abord Red-ligio, *red* préfixe marquant répétition.

Cette obligation consentie par l'adepte, constituait le culte parfait. On ne lui imposait que trois choses : connaître, aimer, servir. « *La nation des Justes*, dit l'Écriture, n'est qu'obéissance et amour ».

La naissance des religions fut, d'abord, cachée aux hommes, puisque c'était une société secrète, « un Mystère ». Elle était secrète parce qu'elle était persécutée, niée, entravée. Mais elle portait en elle le germe qui vivifie et qui tôt ou tard brille à tous les yeux, subjugué les esprits et devient tout-puissant !

Les démonstrations qu'on nomme des cérémonies constituèrent le culte extérieur qu'on voulait communiquer à tous. Il fallait des cérémonies pour aider à comprendre, pour obliger les hommes à se recueillir et à créer, en eux, le culte intérieur.

Ces cérémonies étaient fort belles ; elles se faisaient avec une mise en scène splendide. Les lumières, les chants, les processions des religions modernes n'en sont qu'une mesquine continuation.

« Les mystères des anciens, dit M. Cailleux, étaient représentés par des jeux, des figures mimiques. A chaque fête, des troupes spécialement exercées retraçaient ainsi, dramatiquement, le sujet qui rassemblait les croyants. Ces bandes héréditaires se transmettaient fidèlement, de génération en génération, le rite sacramentel de ces représentations ; mais, plus tard, quand les mystères passèrent du delta des fleuves dans des Temples de marbre, et que, la religion se spiritualisant, on sentit que, pour approcher des Divinités, il fallait des ministres purs et choisis, ces troupes négligées se dispersèrent peu à peu, mais elles n'ont jamais entièrement disparu. Les scènes religieuses dont elles avaient établi l'usage dans la foule formaient la principale partie du culte des anciens » (*Origine celtique de la civilisation*, p. 127).

Parmi les cérémonies d'initiation, se trouvait la représentation du grand événement qui avait jeté le deuil dans le monde, la lutte contre la Femme et sa défaite, *sa mort sociale*, suivie de sa résurrection désirée.

## CE QU'ON ENSEIGNAIT DANS LES MYSTÈRES AGNI — LE FEU SACRÉ

Donc la femme enseignait.

Mais pour enseigner il fallait avoir le *Feu sacré*. Il est donc

important de savoir ce que l'antiquité désignait par ces mots mystiques, car le plus grand de tous les mystères est symbolisé dans Agni — le feu sacré.

Pour comprendre la signification des lois secrètes, il faut la chercher dans le naturalisme qui régna partout avant les temps brahmaniques. C'est la Nature même qui est le fond des croyances ; les premiers rites ne s'occupent que des réalités, que le symbolisme des prêtres est venu cacher et dénaturer. Mais avant le prêtre il y eut *Maya*, la Nature, et, comme elle est éternelle, nous pouvons à toutes les époques en retrouver les lois, elle ne périt pas, c'est le mensonge qu'on lui a substitué qui s'use et disparaît.

Agni représente le grand secret de la nature féminine, il symbolise l'amour dans son acception sacrée et mystérieuse, il est la source de la vie universelle puisqu'il préside à l'ovulation, en même temps que la source de l'intelligence divine (féminine) qui résulte de l'œuvre sainte souvent appelée « le grand œuvre ».

Pour comprendre tout ceci, il faudrait dégager l'idée fondamentale, cachée dans le symbole.

C'est ce que nous avons essayé de faire dans les livres que nous avons consacrés à la psychologie sexuelle, c'est-à-dire à l'amour différent dans les deux sexes.

Le tort des hommes, c'est de se prendre toujours comme sujet d'observation, au lieu de s'appliquer à comprendre les différences psychiques que la physiologie de l'autre sexe engendre.

Un autre tort est de nier *ce qui n'est pas en eux*, c'est de s'exaspérer si dans le sexe féminin on leur montre les privilèges de l'injuste Nature, et c'est pour cela qu'on leur a caché la vérité.

*Agni* représente, en effet, un privilège formidable ; aussi la loi qu'il cachait, et qui était conservée dans le secret des sanctuaires, n'était révélée dans les « mystères » qu'aux initiés qui avaient subi une longue préparation pour la comprendre. C'était la doctrine fondamentale des Religions.

Si *Agni* a semblé *divin*, c'est parce qu'il désigne un attribut spécial aux Dêvâs. C'est le feu de l'amour dans son acception sacrée, l'amour qui élève et vient rayonner dans l'Esprit.

Ce symbole a eu deux interprétations, comme tous les symboles. La première est celle qui représente sa signification ori-

ginelle, la seconde celle que lui donnèrent les hommes par ignorance de la loi qu'il cache.

Dans la première interprétation, il n'est question que de la Femme. Dans la seconde, on y mêle l'Homme, mais c'est toujours un symbole sexuel et c'est une erreur des modernes de croire qu'Agni représente le feu matériel.

Burnouf trouve Agni dans toutes les significations figurées : le feu de l'amour, — le feu de l'Esprit, — le feu sacré, — le foyer domestique, — le feu sur l'autel — la vie et la pensée, et il dit : « Sa naissance est mystique ».

Nous ne l'expliquerons pas davantage, nous en avons déjà trop dit ; ajoutons seulement que ce mystère est symbolisé par le *swastika*.

## SYMBOLISME

### LE LOTUS

Le symbolisme nous a conservé le Lotus — ou Lotos — comme symbole du sexe des Déesses. Il est souvent appelé le « *Nymphaea Lotus* », que l'on décrit en disant que « c'est la fleur qui produit un fruit délicieux ».

La fleur de lys joue le même rôle en Occident, elle est aussi la fleur sacrée.

M<sup>me</sup> Blavatsky, dans la *Doctrine secrète*, T. II, p. 96, dit :

« Il n'y a pas de symbole ancien auquel ne soit attachée une signification profonde et philosophique dont l'importance et le sens augmentent en raison de leur antiquité. Tel est le Lotus. C'est la fleur consacrée à la nature et aux Dèvas. Elle est l'emblème de la reproduction spirituelle et physique. Dès la plus haute antiquité, elle était considérée comme sacrée par les Hindous Aryens, les Egyptiens, et après eux les Bouddhistes. Elle a été vénérée en Chine et au Japon et adoptée comme emblème chrétien par les Eglises grecque et latine, qui en firent un messager, comme le font maintenant les Chrétiens qui l'ont remplacée par le Lys.

« Dans tout tableau de l'Annonciation de la religion chrétienne, l'archange apparaît à la Vierge Marie tenant à la main une branche de Lys. Cette branche, représentant l'idée de création et de génération, symbolise précisément la même idée que le

Lotus que tient dans la main le Bodhisattwa qui annonce à Mahâ-Mâyâ, mère de Gautama, la naissance de Bouddha ».

Plus tard, les hommes prirent pour eux les symboles féminins dont ils ne comprenaient pas le sens, et l'on verra Osiris représenté avec la fleur de Lotus, comme le Saint Joseph des Chrétiens portera la fleur de lys quand on lui mettra dans les bras l'enfant Jésus, pour faire de lui l'image d'une femme.

Le Lotus a une signification mystique identique chez toutes les nations de la terre; il est le symbole de la terre prolifique et le symbole du mont Mérou.

A propos du Lotus, M<sup>me</sup> Blavatsky cite un manuscrit qui dit (D. S., p. 99):

« Le Lotus poussant dans les eaux du Nil avait la même signification, son mode de croissance le rendait particulièrement propre à servir de symbole aux activités génératrices. La fleur du Lotus qui porte la semence pour la reproduction, après sa maturité, est rattachée, par son lien en forme de placenta, à la terre nourricière, ou bien les flancs d'Isis sont reliés, à travers l'eau des entrailles, c'est-à-dire à travers le Nil, par la longue tige en forme de corde, sorte de cordon ombilical. Rien ne saurait être plus clair que ce symbole, et, pour le rendre parfait au point de vue de la signification qui lui est donnée, on représente quelquefois un enfant assis dans la fleur ou en sortant. (Origine du symbole représentant l'enfant sortant d'une rose). C'est ainsi qu'Osiris et Isis, enfants de Kronos, ou du Temps sans fin, dans le développement de leurs forces naturelles, deviennent dans ce tableau les parents de l'homme, sous le nom d'Horus.

« Nous ne pouvons trop nous appesantir sur l'usage de cette fonction génératrice comme base d'un langage symbolique et en guise de langue scientifique artificielle. En réfléchissant à cette idée, on est amené de suite à méditer sur le sujet de la cause créatrice. On remarque que la nature, dans ses travaux, a façonné un merveilleux mécanisme vivant, gouverné de plus par une âme vivante dont le développement vital et l'histoire passée, présente et future, dépassent tous les efforts de l'intelligence humaine ».

Le même auteur (non cité) continue (D. S., II, p. 100):

« C'est pourquoi l'emplacement des entrailles doit être considéré comme le lieu le plus sacré, le *sanctum sanctorum* et le

vrai temple du *Dieu vivant* (la Déesse). Chez l'homme, le fait de posséder une femme a toujours été considéré comme une partie essentielle de lui-même, pour fondre deux êtres en un, et a été jalousement gardé comme sacré. La partie même de l'habitation ou de la maison habituellement réservée à la femme était appelée *penetralia* (1), la partie secrète ou sacrée, et c'est ce qui donna naissance à la métaphore du Saint des Saints et aux constructions sacrées inspirées par l'idée de sainteté des organes de la génération. La métaphore, poussant la description jusqu'à l'extrême, décrit cette partie de la maison, dans les Livres sacrés, comme se trouvant « entre les cuisses de la maison », et quelquefois l'idée est développée au point de vue architectural dans la grande ouverture des portes d'églises placées en retrait entre deux arcs-boutants ».

Si à ces organes, comme symbole d'agents créateurs, on peut attacher l'idée de l'origine des mesures, aussi bien que des périodes de temps, il est alors vrai que dans la construction des temples comme demeures de la Divinité — ou de Iehvah —, la partie appelée le *saint des saints*, ou l'endroit le plus saint, empruntait son nom à la sainteté reconnue des organes générateurs considérés comme symbole de mesure (menstrues), aussi bien que la cause créatrice.

Chez les anciens sages, il n'existait ni nom, ni idée, ni symbole se rapportant à une cause première en dehors de l'humanité. « La création est le fait de la Déesse *humaine*, vivante (2) ».

### LA SCIENCE PRIMITIVE CACHÉE DANS LES MYSTÈRES

L'Inde de cette époque nous a laissé une cosmogonie grandiose, la plus hardie des théories philosophiques, et qui a survécu, mais qui est en si grande opposition avec les conceptions mesquines de la science moderne, que peu de personnes la comprennent.

Nous y trouvons d'abord l'Espace qui n'est pas contenu, mais contient tout. C'est l'extension sans bornes.

(1) Le symbole antique a été perpétué dans les cérémonies des Catholiques, qui ont dans la messe *l'Introït, le Saint des Saints, la Secrète*, etc.

(2) Em. Burnouf a publié, dans un livre intitulé « *Le Vase sacré* », l'histoire des légendes religieuses relatives au saint sacrifice.

Dans cet Espace est une substance primordiale, universelle, celle qui a servi de thème aux dissertations philosophiques de toutes les époques, dont l'alchimie parlait comme d'une chose mystérieuse. Elle est le fond de la Nature manifestée et, cependant, cette substance qui est *tout*, n'est rien pour nos sens.

On en parle sous divers noms dans toutes les cosmologies, on y fait allusion dans toutes les philosophies, c'est le Protée de la Nature, toujours fuyant et toujours présent. Nous la touchons sans nous en douter, nous la regardons sans la voir, nous la respirons sans en avoir conscience, nous l'entendons et la sentons sans avoir la moindre notion de sa présence, car elle se trouve dans chaque molécule ; en un mot, c'est le véhicule de tous les phénomènes. On appelle cette substance « Akâsha » en sanscrit. C'est l'Azote (Æther-Azote), substance qui n'est pas seulement dans notre atmosphère, mais au delà, mais partout, mais dans l'univers entier, sous des états de condensation ou de raréfaction qui dépendent du milieu dans lequel elle s'épand. Elle est dans les corps organisés et constitue le fond matériel de la substance vivante (1).

Au sein de cette substance s'agite et rayonne l'*Upâdhi*, l'élément-force, qui fait la vie, qui anime et féconde, le grand souffle « source vivante de la vie », cause sans cause. C'est la radiation des astres incandescents, l'atome radiant émané des soleils et projeté, dans tous les sens, dans l'espace immense ; c'est l'Oxygène radiant que notre Soleil projette parce qu'il est son élément comburant.

Mais d'autres étoiles projettent d'autres éléments actifs comme lui.

Cette force est septuple dans les doctrines primitives. C'est-à-dire qu'il n'y a pas un seul élément radiant, l'oxygène, il y en a sept autres de couleurs différentes.

Les sept radiations colorées sont les « sept gouverneurs », les « sept constructeurs », les esprits, c'est-à-dire les forces qui guident les opérations de la Nature et dont les atomes animés se répandent partout (2).

(1) Voir pour ses changements d'état nos livres *Les Forces cosmiques* et *Les Facteurs de la vie*.

(2) Ces éléments colorés, qui possèdent les mêmes propriétés que l'oxygène, sont : le soufre, le fluor, le chlore, le brome, l'iode, le tellure, et le sélénium.

M<sup>me</sup> Blavatsky dit des éléments actifs, qui sont sept : « Ce sont des

L'Oxygène solaire, Esprit de lumière, dont l'énergie est emmagasinée dans le soleil, est une force immense dont le pouvoir se manifeste par des phénomènes multiples et éternels.

Milton semble l'apercevoir quand il dit :

« Radieuse effluence de radieuse essence incréée ».

Il n'y a, dans la Nature, ni repos ni cessation de mouvement. Ce qui paraît du repos n'est que le changement d'une forme en une autre, et le changement d'état de la substance se fait en même temps que le changement physique.

La substance universelle « Akâsha » (l'azote), appelée dans l'antiquité *Æther*, et la radiation-force *Upâdhi*, sont l'alpha et l'oméga de l'Etre, les deux sources de l'existence absolue de la vie.

Platon dit de ces Principes : « ce qui compose et décompose les corps organisés ».

La matière se manifeste sous quatre états : solide, liquide, gazeux, radiant, représentés par la terre (solide), l'eau (liquide), l'air (gazeux), le feu (radiant).

De ces quatre états, l'ignorance des prêtres fera, plus tard, quatre éléments, et l'on arrivera même à les confondre avec les corps simples. Le même système de confusion se produira partout ; alors la radiation, au lieu d'être une force aveugle, deviendra une « pensée Divine », une « idéation ».

L'antiquité sacerdotale ou philosophique, qui altéra toutes les idées du monde primitif, appellera la substance impondérable l'*Æther* de l'espace et en fera l'attribut d'un Dieu ; cela deviendra le *Pater Æther* des Grecs et des Latins.

Virgile disait de Jupiter « *Pater omnipotens Æther* » et « Grand *Æther* » (*Géorgiques*, L. II, 325) pour dire qu'il est tout, qu'il occupe tout l'espace à lui tout seul.

Ces comparaisons de la puissance de l'homme avec les forces cosmiques devinrent des erreurs régnantes et firent perdre de vue la primitive explication des lois qui régissent la Nature. L'homme était plus préoccupé d'affirmer sa puissance que de chercher ces lois.

Le Principe actif qui émane du soleil, l'Oxygène à l'état

forces aveugles. Il a fallu plusieurs millénaires avant qu'elles aient été finalement réduites, à notre époque de lumière, au rôle de simples éléments chimiques. » (*Doctrine secrète*, t. II, p. 200).

radiant, l'afflux spirituel (1), puisqu'il nous donne la vie et l'intelligence, pénètre le voile de la matière cosmique (de l'azote qui nous entoure) et tombe sur la terre comme une force radiante qu'un obstacle arrête.

Les Hindous l'appellent « *Brahm* », qui vient de « *brih* », qui veut dire mouvoir avec effort, épandre, croître, fructifier.

C'est l'énergie solaire que ce mot résume dans une onomatopée ; car il y a dans le mot « *Brahm* », prononcé avec force, une image de la puissance de la radiation solaire qui arrive, frappe et s'arrête.

Dans Brahma est personnifié le principe de vie : « *Paramâtman* », l'Etre, l'âme universelle qui pénètre tout, et dévoile un aspect de lui-même.

Brahma est le principe-Force émané des astres incandescents ; il fut connu depuis les premiers jours et expliqué sous une forme simple, mais sûre.

« Tout ce qui existe est émané de Brahma ; comme le fil sort de l'araignée, l'arbre de la semence, le feu du charbon, la rivière de la source, la vague de la mer, ainsi l'univers (les êtres) sort de Brahma qui a déployé sa splendeur ».

Brahma est une idée abstraite — non une figure —, c'est pour cela qu'il n'a ni temple ni autel.

Le temple est fait pour s'abriter, se cacher, se réunir, l'autel pour déposer ou se reposer. Ce sont les objets du culte humain.

Brahma, la grande force qui émane du grand soleil, règne dans l'espace ; le ciel est son temple ; toute la terre, sur laquelle il se pose, est son autel.

Le peuple illettré ne le connaît pas aux Indes, il ne connaît que les Divinités humaines.

Voici quelques-uns des noms donnés à Brahma :

*Adja* : le non-né, l'Etre incréé.

*Atmâbhoû* : Qui est issu de lui-même.

*Bhavântakrit* : Qui fait la fin du monde.

(1) Ce sont les Prêtres masculinistes qui ont mis dans la description des forces cosmiques le mot « *Esprit* » quand, par suite des luttes de sexes, on nia l'esprit féminin et l'on mit dans un univers surnaturel tous les attributs des anciennes Déesses. Peu à peu tous ces attributs sont devenus masculins, et c'est depuis lors que les hommes y tiennent tant et affirment avec tant de fanatisme la *spiritualité* du Dieu mâle qu'ils ont inventé.

*Çambhoû* : Le bienfaisant.

*Çatadhriti* : Ayant une solidité centuple.

*Dhartri* : Le créateur.

*Dhrouva* : Le ferme, le constant.

*Djagatkartri* : Le créateur du monde.

*Droughana* : Celui qui foudroie les arbres.

*Hiranyagarbha* : L'embryon d'or.

*Lôkêça* : Le maître du monde.

*Pradjâpati* : Le seigneur des naissances.

*Swayambhoû* : Celui qui est issu de lui-même.

*Viçwarêtas* : La semence de tout.

*Vidhâtri* : L'ordonnateur.

*Vidhi* : L'ordre, le Destin.

Mais les soleils évoluent, ils s'allument et s'éteignent ; dans ces mutations, leur force radiante perd sa puissance, quoique l'élément comburant — actif — ne soit pas détruit, mais dispersé, incorporé dans de nouveaux composés chimiques. Cette loi de l'évolution des astres est représentée par les périodes d'activité et de repos de l'élément radiant, appelées les jours et les nuits de Brahma, les inspirations et les expirations du principe créateur.

On appelle « Manvantaras » les périodes actives de l'élément cosmique, qui féconde et anime la terre, et « Pralayas » ses périodes de repos. La vie d'une planète est appelée un Pralaya solaire.

Des milliards d'années s'écoulent entre ce réveil d'un soleil et son inaction dans l'extinction, après laquelle doit survenir, pour nous, la grande nuit cosmique.

Le terme « Roue » est l'expression symbolique qui désigne un monde ou un globe. Les femmes primitives savaient que la terre est un globe tournant.

## CRÉATION

Le livre des ordonnances de Manou (1) commence par l'histoire de la création ; il nous montre la nébuleuse planétaire

(1) C'est William Jones qui fit connaître à l'Europe le livre « *Les Lois de Manou* ».

entrant dans la période d'organisation lorsqu'elle commence à être fécondée par la radiation solaire (1).

C'est d'abord l'eau, ou un liquide quelconque, qui se forme par synthèse chimique (2), puis les germes multiples de vie.

Burnett, dans sa traduction, résume la création organique en ces termes :

« Ecartant les ténèbres, le soi-existant se manifesta et, voulant produire des êtres de son essence, ne créa d'abord que l'eau seule.

(Le soi-existant, c'est le principe actif qui émane des astres incandescents à l'état radiant au moment où ils s'allument).

« Dans cette eau il jeta de la semence, cette semence devint un œuf d'or (le germe primitif).

« Le soi-existant est qualifié de « ténèbres imperceptibles, sans qualités définies, indiscernables, inconnaissables ».

( La radiation des astres est invisible).

« Ayant habité cet œuf d'or pendant toute une année (une période), celui que le monde appelle Brahma brise cet œuf en deux, forme le ciel de sa partie supérieure et la terre de sa partie inférieure ».

Ceci est symbolique. La partie supérieure, c'est la tête, le divin ; la partie inférieure, c'est le sexe, l'humain. Longtemps, dans le symbolisme antique, le sexe féminin fut appelé « le ciel » et le sexe masculin « la terre ».

Cette histoire de la création a été traduite par Loiseleur Deslongchamps d'abord, puis par d'autres.

Voici une des dernières versions :

« Ce monde était dissous dans le non-être imperceptible, sans propriétés distinctes, ne pouvant tomber sous les sens, ni être imaginé par la pensée. C'était le sommeil de la Nature.

« Quand vint l'heure du réveil, celui qui existe par lui-même (le corps actif), qui n'est pas à la portée des sens extérieurs, développant sa nature avec les cinq éléments et les principes subtils, parut brillant de lumière, et sa présence chassa la nuit.

« Celui que l'intelligence seule conçoit, qui échappe aux sens, qui est sans partie visible, éternel, âme universelle, que nul ne peut définir ni comprendre, développa sa puissance ».

(1) Ce qui prouve qu'elle existe avant l'incandescence du soleil. Voilà un fait qui renverse la théorie de Laplace sur la formation de la terre.

(2) Nous avons expliqué comment dans notre livre : *Les Forces cosmiques*.

## APPARITION DES ÊTRES ORGANISÉS L'ORIGINE DE L'HOMME

L'origine végétale de l'homme et des animaux aériens est affirmée dans toutes les Ecritures de l'antiquité. Mais nous n'avons pas pu les consulter toutes, ni, surtout, rectifier les mauvaises traductions qui dénaturent les idées primitives. C'est par les traditions populaires que nous retrouvons surtout la science des premiers âges, quoique la forme merveilleuse ou miraculeuse que les prêtres lui ont donnée, plus tard, la rendent presque toujours extravagante.

Mais, si la forme est dénaturée ou exagérée par l'inventive imagination des hommes, le fond reste presque toujours vrai.

Voici ce que les traditions populaires de l'Inde nous disent de nos ancêtres primitifs.

Dans le Vishnou-Pourâna, qui n'est qu'une réminiscence de la science lointaine des Hindous, la création des êtres organisés a sept manifestations.

Cela pourrait signifier qu'il y a eu sept créations réalisées sur des continents disparus (1).

Cependant, la description des sept créations nous montre plutôt des stades de notre vie phylogénique que des créations distinctes. A moins que par « création » on entende *apparition des espèces*.

La première création, l'auto-évolution primordiale de Mahâtattwa — l'âme universelle — est l'effet naturel d'une cause éternelle agissant activement. L'âme suprême, la substance omnipénétrante du monde (Sarvaga), étant entrée dans la matière (Prakriti) et dans l'esprit (Purusha), agita les principes changeants et immuables.

La seconde création, Bhûta, est celle des principes rudimentaires. On l'appelle « la création élémentale ». Bhûtâdi signifie « l'origine des éléments ».

(1) La philosophie ésotérique enseigne qu'après le premier trouble géologique qui se produisit dans l'axe de la terre, trouble qui se termina par l'écroulement au fond des mers du second continent tout entier, avec ses races primordiales, continents ou « terres » successifs, dont l'Atlantide était le quatrième, un autre trouble se produisit qui fut dû à ce que l'axe reprit son ancien degré d'inclinaison, aussi vite qu'il l'avait modifié, lorsque la Terre fut effectivement tirée des eaux, en haut.

Dans le Vishnou-Pourâna, c'est « la sensation d'être soi ».

La troisième création est la création organique ou création des sens.

Les trois premières créations s'occupent des *développements de la nature indistincte*, c'est la vie végétale.

La création fondamentale est celle des corps inanimés (les plantes sur terre, les mollusques dans l'eau).

« Les choses immobiles sont avant tout considérées comme primaires », dit Hall dans son commentaire.

« A la fin du dernier Kalpa, Brahma se réveilla après une nuit de sommeil et vit l'univers vide ».

(Brahma, c'est la radiation solaire de l'astre qui vient de s'éveiller, c'est-à-dire d'entrer en incandescence).

On nous montre alors Brahma recommençant une fois de plus les « sept créations » dans la seconde phase de l'évolution et renouvelant les trois premières sur le plan objectif.

Il y avait donc eu des créations antérieures, dues à l'action fécondante d'autres soleils que celui qui brille actuellement et qui commença sa vie active quand la terre, sa sœur cadette dans l'évolution des astres, avait déjà reçu la radiation féconde d'autres astres aujourd'hui disparus.

La quatrième création s'appelle *Mukhya*. C'est la vie végétale qui recommence.

Wilson, dans sa traduction, la représente faite de corps « inanimés », de choses sans mouvement, et il dit : « Tous les systèmes hindous considèrent les végétaux comme doués de vie ». Qui donc en doute ?

M<sup>me</sup> Blavatsky trouve qu'il vaudrait mieux désigner les êtres animés et inanimés par les mots *locomobiles* et *fixés* ; elle dit : « La Mukhya est la création ou plutôt l'évolution organique du règne végétal » (Doc. sec., T. II, p. 191).

Durant cette période, les trois degrés des royaumes élémentals ou rudimentaires sont évolués. C'est dans cette période que se développe, ou plutôt se complète, la force nerveuse (1).

La cinquième création est celle des animaux sacrés, des bêtes

(1) Voir dans notre livre *L'Origine végétale de l'homme*, l'histoire du système nerveux. Les nerfs sensitifs commencent au début de la vie embryonnaire qui reproduit la vie végétale ancestrale, les nerfs moteurs commencent après trois mois et demi de développement. Ce sont eux qui complètent le système nerveux.

muettes. Cette création précède celle de l'homme. C'est le réveil de la perception pour le végétal-humain, qui, à ce moment, a une existence qui n'est ni celle de la plante, ni celle de l'animal, mais qui tient des deux.

C'est durant cette période que se manifeste le « Grand Souffle » qui engendre le mouvement universel.

La sixième création, ou création Tairyagyonya, fut celle des animaux. On l'appelle création Urdhwasrotas, celle des prototypes « avec des os tendres », première race-mère des hommes.

La septième création montre l'évolution des êtres Arvâkirotas, qui est celle de l'homme-enfant, « l'homme de terre », rampant couché sur la terre comme l'enfant à sa naissance.

Une huitième création est la perception de nos relations avec le monde extérieur.

Ces premiers êtres ont une existence extrêmement longue. « Ces sages vivent aussi longtemps que Brahma », dit le Vishnou-Pourâna.

Il faut considérer le mot *création* comme indiquant les phases de l'évolution humaine qui se déroulent lentement en passant de la vie végétale à la vie animale, et cela pendant que les êtres qui lui sont inférieurs arrivent successivement à la vie animale.

M<sup>me</sup> Blavatsky dit de l'arbre-ancêtre :

« Au commencement de leur existence, en qualité de glyphe de l'Être immortel, l'arbre était renversé, ses racines prenaient naissance dans le ciel et émanaient de la Racine sans racine, de l'Être intégral. Son tronc grandit et se développa, il projeta en tous sens ses branches luxuriantes. C'est pourquoi l'arbre Ash-wattha de la vie et de l'être est décrit dans la Bhagavad-Gîtâ comme poussant avec les racines en haut et les branches en bas (chapitre XV).

« Ce n'est que lorsque ses branches pures eurent touché la boue terrestre du jardin d'Eden de notre race Adamique, que cet arbre fut souillé par ce contact et perdit sa pureté primitive » (Doc. sec., T. II, p. 129).

Ceci est du symbolisme fondé sur une idée mal comprise : le renversement. Mais il est curieux de constater que les auteurs des livres sacrés de l'Inde savaient que l'homme a une origine végétale et que, dans son développement primitif, l'arbre-ancêtre occupe sur la terre une station qui nous semble *renversée*,

puisqu'il a l'extrémité céphalique en bas, l'extrémité caudale en haut.

En réalité, c'est l'homme qui s'est renversé lorsque, passant de la vie rampante de l'homme-enfant à une vie nouvelle, il se mit debout sur ses jambes.

Les premiers êtres créés par la Nature sont appelés *Anapudaka*, sans parents ou sans progéniteurs.

Dans le Vishnou-Pourâna (chap. V), livre relativement moderne, on trouve le souvenir d'une origine végétale, mêlé à des croyances plus récentes. C'est au lecteur à dégager la vérité de l'erreur. Voici ce qui y est dit :

*Première création :*

« La création plongée dans l'abstraction fut le monde quintuple (des êtres cinq fois plus grands) incapable de mouvement, sans intelligence ni réflexion, privé de perception ou de sensation, incapable de sentiment et dépourvu de notion. (C'est la vie végétale).

« Brahma considérant que cette première création était défectueuse, la création animale se manifesta.

« En voyant cette création qui était aussi imparfaite, Brahma médita et une troisième création parut. Les êtres ainsi produits étaient capables de recevoir du plaisir.

« Une quatrième création fit jaillir des êtres possédant en abondance la lumière de la science, affligés du mal et poussés à agir. Ces créatures ont la connaissance intérieure et extérieure et sont les instruments pour accomplir l'objet de la création (la reproduction) ».

Plus loin, il est reparlé de six créations :

Celle des principes rudimentaires, appelée création élémentaire (Tanmâtras, les espèces inférieures).

3<sup>o</sup> Celle de la forme modifiée de l'être, appelée *Création organique des sens*.

4<sup>o</sup> Celle des corps inanimés (les végétaux).

5<sup>o</sup> Celle des animaux.

6<sup>o</sup> Celle des Divinités.

Le lotus est l'emblème de la création naturelle, produisant les plantes d'abord et ensuite les animaux, les uns procédant des autres.

Cette fleur Divine a reçu le nom de Mère des Dieux et des hommes. Elle est dite « bien-aimée de Vishnou ».

Le professeur Dieterich, de Heidelberg, parlant des coutumes populaires, a soutenu que les hommes ont vu à l'origine, dans la Terre, la mère de tous les vivants, la mère des hommes qui en viennent et qui y retournent.

### ORIGINE DES SEXES

Ici encore, une multitude de traditions servent à perpétuer les connaissances primitives dénaturées.

L'arbre primitivement hermaphrodite, Virâj, se sépare en deux et se recrée dans une de ses moitiés, dit la légende. C'est-à-dire que l'arbre monoïque devient dioïque. Cette moitié séparée est la femelle Vâsh ou Vish, qui va devenir créatrice de l'enfant.

Le nom de Vishnou vient de cette racine *Vish* (qui veut dire *pénétrer*).

La moitié masculine est Fohat, «celui qui pénètre». On compare Fohat à l'énergie solaire vibrant dans le sein de la matière inerte, il la pousse à l'activité et dirige ses premières différenciations : c'est la fécondation.

Le grand attribut du principe de vie est de répandre, de s'épandre, de pénétrer, et celui de la matière universelle est de réunir, de collecter, de recevoir. Inconscients et non-existants lorsqu'ils sont séparés, ces deux principes actif et passif deviennent vie et conscience par leur réunion.

Ceci est tout à fait conforme à la science des sexes que nous avons expliquée. Le mâle donne le principe de vie, la radiation nerveuse identique à la radiation solaire ; la femelle donne le principe sanguin : la matière sans vie. Elle reçoit l'impulsion vitale du mâle dans la conjonction des sexes.

Une multitude de traditions populaires ont conservé aux Indes l'histoire de nos ancêtres primitifs.

L'une d'elles nous dit que, dans un séjour de bonheur et de calme appelé *Chorian*, croissait l'arbre de vie, *Hom* ou *Haom*.

Ailleurs, on nous dit que sur le mont Mérou s'élevaient deux arbres représentant les hommes primitifs. Mais le premier arbre est hermaphrodite. Cet être embryonnaire vivant encore dans sa forme végétale, c'est le *Yadjour-Véda blanc*. Voici ce qu'en dit la légende :

« Lui ne goûtait aucun plaisir, de même que l'homme ne se réjouit pas quand il est seul. Il désira l'existence d'un autre et tout à coup il devint double, mâle et femelle ».

Adima et Héva se trouvent dans les Védas et représentent l'humanité primitive. Leur paradis est la délicieuse île Taprobane (Ceylan). Il leur était défendu de quitter leur paradis (c'est-à-dire leur pureté). Cette défense fut enfreinte à l'instigation d'Adima (non pas de Héva). Ils ne purent rentrer dans l'île (dans leur innocence) et furent condamnés à travailler, à lutter, mais ils reçurent la promesse d'une rédemption.

D'autre part, la légende raconte que :

« Le grand Esprit, s'étant posé sur un cotonnier, détacha de l'arbre quelques écorces qu'il laissa tomber dans un ruisseau et qui, par le contact de l'eau courante, se trouvèrent douées de mouvement et prirent la forme de tous les animaux.

« L'homme fut le dernier des êtres ainsi créés; aussitôt qu'il parut, le grand Esprit le plongea dans un profond sommeil, et l'homme en s'éveillant trouva la femme à son côté ».

Ce récit qui, dans la forme que nous venons de citer, est absurde, n'en est pas moins l'affirmation de l'origine végétale. Le grand sommeil, c'est la vie végétative.

Nous lisons dans les Védas :

« C'est ainsi que Brahma a établi, du végétal à l'homme et de l'homme à l'essence primordiale (la femme dernière apparue), la série des transmutations (c'est-à-dire des mutations ontologiques). Le monde périssable se renouvelle et se transforme sans cesse par la destruction.

« Lorsque le Brahmane jette, selon le mode prescrit, le beurre clarifié dans le feu des sacrifices, l'eau qui y est contenue à l'état de vapeur s'élève vers le soleil, du soleil elle redescend en pluie, de la pluie naissent les végétaux et des végétaux les créatures animées.

« Chacun des êtres créés acquiert la qualité de celui qui le précède, de sorte que plus un être est éloigné dans la série et plus il a de qualités ».

Le *Karma*, c'est l'atavisme, la somme de tous les actes du passé.

## LES ÉTYMOLOGIES

Outre les textes, nous avons pour retrouver les idées primitives une autre méthode. C'est celle des étymologies.

Les langues très anciennes énoncent des vérités dans la signification même des mots. Ainsi nous trouvons, en sanscrit, que les organes du corps, les membres, les téguments, etc., s'expriment par les mêmes mots que les organes correspondants dans la vie végétale.

Le mot *branche* se dit en sanscrit *Çakha*, mot qui sert à désigner aussi le bras. Les branches de l'arbre sont les « bras » de l'arbre ; les bras de l'homme sont ses « branches ». En lithuanien, le mot *Ramka* signifie aussi branche, bras et main.

Dans l'ancien slave, on trouve le mot *Râka*, qui a aussi cette double signification.

Le mot *racine* en sanscrit se dit *Çapha* ; il signifie une branche souterraine et, en même temps, un sabot d'animal (du cheval entre autres).

Nos bras, nos mains sont d'anciennes branches, d'anciennes racines.

L'écorce de l'arbre et la peau de l'homme s'expriment par le même mot « *Kritti* ». Ce mot s'applique surtout au bouleau, qui perd son écorce par une desquamation si connue.

En persan, trois mots servent à désigner l'écorce. Ce sont : *Carman*, de la racine *car* (ambulare, qui s'en va, qui se desquame). *Cira*, haillon, lambeau détaché, d'où l'on fait *Cîrna*, fendu, divisé.

De ces racines on fait *Cartah*, peau.

De la racine *Cûr* ou *Kûr* on fait *Côlaka* ou *Carâka*, enlever, dépouiller. Ces mots qui dérivent de racines qui signifient *blessure* (détruire, déchirer), nous font assister par l'esprit à l'évolution de l'enveloppe tégumentaire du corps des animaux, laquelle apparaît quand l'écorce qui la recouvre dans la vie embryonnaire est déchirée, détruite. Cette enveloppe qui reproduit les feuillets du liber de l'arbre a été appelée par la science moderne *épitrîchium*.

En ancien slave, en russe, en polonais, la peau s'appelle encore *Skora*.

L'origine des sexes est annoncée en sanscrit.

De la racine *Dri* on fait *Dar*, diviser, fendre, voulant indiquer, sans doute, la division des sexes ; de là *Dêvadârou*, bois divin.

Est-ce la partie féminine de l'arbre divinisé ?

La croissance de l'arbre, ou plutôt son évolution, est appelée en sanscrit *Roûksha*, mot que l'on retrouve dans un terme gothique désignant l'arbre, et resté énigmatique pour les étymologistes, « *rôhsns* » ῥῶλη, qui veut dire « ce qui est avant », c'est l'arbre-ancêtre. On a traduit ce mot, qui indique quelque chose d'antérieur, par cour, vestibule.

Le tronc de l'arbre, qui devient le tronc de l'animal, est dit en sanscrit *kal*, d'où *Kalama* (les Latins en font *calamus*, *calmus*, *columna*). Par une suite d'altérations, on arriva à faire de ce mot *gestare* et *ferre*. Conclusion : le tronc (de l'arbre) est en gestation, en travail pour faire l'animal.

Les Hindous vénéraient le Pippal, dans lequel ils voyaient l'origine de l'être supérieur, de Vishnou. Il en est souvent question dans les livres sacrés.

La Forêt, première demeure du genre humain, se dit en sanscrit *Vana*, mot qui veut dire aussi *demeure* (primitive demeure) et par extension *maison*.

De *Vana* on fait *Vanadja*, né dans la forêt.

L'arbre originaire du genre humain est appelé *saptaparna*, arbre à sept feuilles. C'est la feuille composée de l'acacia qui est ainsi désignée.

L'origine végétale des oiseaux, si curieuse à étudier, était bien connue des anciens Hindous, leur langue le prouve. On désigne en sanscrit, par le mot « *parnin* », *l'arbre qui a des feuilles*, celui de l'embranchement des monocotylédones, qui a toujours de très grandes feuilles.

(Cette distinction ferait supposer qu'à l'époque où fut formée la langue, les dicotylédones n'avaient pas, ou n'avaient plus, de feuilles, ou qu'elles étaient si petites qu'on les voyait à peine.)

De là on fait « *Parna* », qui signifie feuille, plume et aile.

*Parnin* signifie « arbre muni d'ailes ».

Le *buteo frondoso* est appelé *Parna Parnin* ; le lotus s'appelle *Parnasi*.

La racine *par* signifie faire avancer, faire passer (de la vie végétale à la vie animale).

*Patrin* (de *Pattra*) veut dire aussi feuille et aile.

En zend, langue très rapprochée du sanscrit, *par* (aile, plume) fait *parena*, aile, *paridan*, voler, *pâr*, *para*, vol, *parand*, oiseau.

Tout cela vient de *parnin*, arbre qui a des feuilles.

Dans l'ancien slave, on retrouve *pariti*, *prati*, voler ; *pero*, plumes.

Et cet ancien Parnin des Hindous (arbre à feuilles), infiltré dans le latin, y devient *parus*, mésange.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte bien clairement que les Hindous primitifs ont affirmé l'origine végétale de l'homme.

Les Prêtres, qui ont altéré les Ecritures, y ont introduit du merveilleux, mais, si la forme est dénaturée ou exagérée par l'imagination des hommes, le fond de la doctrine reste vrai.

Quand la primitive Hindoue reposait ses yeux sur le spectacle de la nature, elle ne voyait pas seulement dans les plantes qui vivent à la surface de la terre de simples ornements de la création, elle y voyait les formes que sa propre existence avait traversées dans ses phases antérieures. Comprendre les arbres n'était pas un effort de son esprit, ses yeux avaient vu s'accomplir les modifications ontologiques des espèces vivantes. Dans le parfum sauvage des forêts elle respirait l'ambiance de sa vie primitive, elle reconnaissait ses anciennes mutations et dégageait des murmures inarticulés de la vie végétale l'écho de ses vagues réminiscences qui se répondaient les unes aux autres jusque dans les profondeurs des cavernes sacrées.

L'histoire du monde végétal était sa propre histoire. A ce sentiment de solidarité entre toutes les phases de l'existence, liées entre elles par la série des mutations, il faut rapporter sans aucun doute le respect des anciens pour toute la nature. De quel droit l'Indien abattrait-il un arbre séculaire ? Cet arbre est un des langes de sa vie antérieure ; le déchirer, ce serait se détruire lui-même dans une de ses antiques manifestations sur le globe.

Burnouf, dans « *La Science des Religions* » (pp. 403 et suivantes), dit :

« Les Hymnes hindous que nous possédons comprenaient une étendue de plusieurs siècles, ils font souvent allusion à des doctrines, à des conceptions idéales et à des rites dont ils attribuent l'invention à des ancêtres fort reculés. Les livres actuels ne sont donc pas absolument primitifs, la phase de science

qu'ils représentent n'a pas été la première et l'on est en droit d'en supposer d'autres dont il ne reste ni monument ni souvenir. Le premier coup d'œil de l'homme sur la Nature nous échappe. » (C'est que ce premier coup d'œil était celui de la Femme et que l'Homme s'est appliqué à détruire l'œuvre féminine).

Et Burnouf ajoute : « Nous ne pouvons en avoir quelque idée que par le moyen de cette loi qui introduit dans la pensée humaine une part de plus en plus grande et la fait sortir de la *synthèse primordiale* où le monde et elle-même étaient enveloppés. Cette science primordiale, c'est la cellule primitive d'où sort le monde.

« Si nous considérons nos sciences comme plus avancées que celles de l'antiquité, ce n'est pas qu'elles soient plus vraies qu'elles, c'est qu'elles sont plus analytiques.

« Si la théorie sacrée des Hindous est la forme que la science a revêtue dans sa phase antique, il s'ensuit que la Religion est vraie au même titre que la science, et que si elle est fausse, cette dernière l'est aussi. L'objet est le même, la méthode est la même ; les procédés seuls sont plus ou moins parfaits ; la religion a dû énoncer par des formules très simples et très compréhensives, précisément ce que la science énonce en formules plus variées, plus nombreuses, plus restreintes et plus précises. Il s'ensuit, en outre, qu'il n'est pas logique d'opposer, quant à leurs principes, la religion à la science et de penser que l'une repousse la recherche libre de la vérité, tandis que l'autre l'appelle.

« Les prétentions de quelques Eglises ne sont pas les dogmes communs de l'humanité. Jamais les Brahmanes n'ont proscrit le libre examen. En Occident, si une partie du sacerdoce romain l'interdit, une autre l'accepte, l'immense majorité des fidèles le pratique ; enfin le protestantisme l'a pris pour une de ses règles. En fait, la pensée de l'homme est libre dans la religion comme dans la science, et la science des religions est assez avancée déjà pour qu'il soit possible de voir le terrain sur lequel cessera un malentendu dont la science et la religion ont également souffert.

« La religion et la science ont pareillement en vue de donner la formule générale de l'univers, c'est-à-dire une expression qui, en se diversifiant, fournisse l'explication de tous les phénomènes physiques, intellectuels et moraux. Cette formule se trouve tantôt simplement énoncée dans les rituels des différentes Eglises,

tantôt implicitement contenue dans les symboles ou représentée comme une action dramatique dans les cérémonies du culte.

« Le premier qui, autrefois, ait tenté sur les religions les études que nous réalisons aujourd'hui, ce fut Proclus ; il avait conçu deux pensées d'une justesse profonde, à savoir que l'humanité suit deux voies parallèles, la religion et la science, et que toutes les religions se réduisent à une seule dont les éléments peuvent être déterminés et l'origine reconnue. »

## LES AGES DE L'HUMANITÉ D'APRÈS LE VÉDA

Les Hindous partagent la durée du monde en quatre âges (*Yougas*) :

1. Le Krita-Youga, qui a été (suivant Halhed) de 3.200.000 ans. La vie de l'homme alors était de 100.000 ans, et sa stature de vingt-et-une coudées (10 mètres 50 centimètres), la hauteur de l'arbre qui fut son état primitif. Cette mesure est restée celle de son canal intestinal.

2. Le Trêta-Youga, qui a été de 2.400.000 ans, et les hommes vivaient 10.000 ans.

C'est la première enfance que la Kabbale appelle « l'homme de terre », l'homme-enfant couché sur la terre.

3. Le Dwâpara-Youga, qui a duré 1.600.000 ans, et la vie humaine y fut réduite à 1.000 ans.

(La seconde enfance et l'adolescence).

4. Le Kali-Youga, c'est l'âge actuel, l'âge de ténèbres et de souillures qui doit subsister 432.000 ans, et la vie humaine y est bornée à 100 ans.

Le commencement de cet âge de ténèbres est placé à 3.101 ou 3.102 avant notre ère (1).

(1) Fréret l'a fixé dans ses recherches chronologiques au 16 janvier 3.102. *Kali* signifie, en sanscrit, tout ce qui est noir, ténébreux, matériel, mauvais. De là le mot latin *Caligo*, et le mot français Gali-matias ; *matias* vient du grec et veut dire discours. Les dynasties primitives gynécocratiques, dites impériales, s'éteignirent mille ans après le commencement du Kali-Youga, environ 2 000 ans avant notre ère. Ce fut à cette époque que l'Inde se divisa en plusieurs souverainetés indépendantes.

La durée de ces âges nous semble considérablement exagérée (1).

A côté de l'interprétation géologique et paléontologique des âges de la terre, une interprétation morale a été donnée des quatre âges védiques.

Krita-Youga, « Age de l'action accomplie », c'est-à-dire la période où tout ce qui doit être pratiqué l'était pleinement.

Ceci est le grand mystère de la vie sexuelle de Vishnou, caché dans les âges suivants.

L'âge où la justice, comme dit Manou, « se maintenait ferme sur ses quatre pieds ». Il n'y avait alors ni Dieux ni démons. Le Véda est unique, c'est-à-dire non encore distingué en Rig, Sâma et Yadjour. Vishnou, l'âme de tous les êtres, était blanc.

« L'âge Krita était celui où régnait la vertu éternelle. Il n'y eut, pendant toute la durée de ce Youga, ni maladies, ni perte de sens (folie) ; il n'y avait alors ni malédiction, ni pleurs, ni orgueil, ni aversion, ni guerre, combien moins la paresse, ni haine, ni improbité, ni crainte, ni même souci, ni jalousie, ni envie... » (Traduction de M. Foucher).

*Trêta-Youga*, « Age des trois feux sacrés ». C'est la période où commencent les sacrifices. La justice perd un pied. Les hommes offrent leur culte à des formes visibles (les femmes Déesses) ; Vishnou devient rouge, éveil de l'amour.

*Dwâpara-Youga*, âge qui suit les deux précédents. La justice perd un second pied, c'est-à-dire ne subsiste plus qu'à moitié. Le Véda devient quadruple et les cérémonies du culte se divisent. Vishnou passe au brun (moralement, c'est-à-dire devient impure dans l'esprit des hommes).

*Kali-Youga*, « Age de discorde », c'est la période actuelle, où il ne reste plus qu'un pied à la justice. Les prescriptions des Védas ne sont plus observées, les bonnes œuvres et les sacrifices sont négligés, et Vishnou est devenu noir (coupable et condamné, c'est-à-dire calomnié).

Le devoir, la cérémonie, le sacrifice et la conduite suivant les Védas s'éteignent, on voit circuler dans le monde les calamités des temps, les maladies, la paresse, les péchés, la colère

(1) Le temple d'Eléphanta, dans l'île d'Eléphanta, fut construit, dit-on, par Ellou ou Ella qui régnait dans le Dwâpara-Youga, il y a huit mille ans. (*Dictionnaire d'architecture* de Bosc, au mot Indienne (architecture)).

et sa suite, les soucis, la crainte et la famine. Ces temps arrivés, la vertu périt de nouveau. La vertu n'étant plus, le monde périt à son tour ; avec le monde expiré meurent encore les « Puissances divines » qui donnent le mouvement au monde. Tel est cet âge Kali, qui a commencé il y a longtemps.

Ces quatre époques forment un grand âge. Mille de ces réunions font un jour de Brahma, et quatorze Manous règnent dans cet intervalle (1).

A la fin du règne de Brahma arrive une dissolution de l'univers, lorsque les trois mondes (les trois parties du Monde, l'Asie, l'Afrique, l'Europe), la terre et les régions de l'espace sont consumés par le feu.

Nous avons expliqué dans notre livre : *Les Forces Cosmiques*, cette fin bien réelle des planètes.

Lorsque les trois mondes ne sont plus qu'un immense océan, Brahma, qui est un avec Nârâyana, rassasié de la destruction de l'univers, dort sur son lit de serpents.

Le « Jour de Brahma » (qui est l'existence d'un soleil) est encore désigné par le terme de *Kalpa*, qu'il faut se garder de confondre avec celui de *Youga*.

Le *Mahâ-Youga*, ou période de quatre *Yougas*, est la millième partie d'un *Kalpa*.

Le *Kalpa*, ou « Jour de Brahma », mesure une seule période de l'existence de l'univers. Dans la conception des Hindous, une telle période est suivie d'une autre égale en longueur, appelée « Nuit de Brahma », où l'univers reste dans l'état de dissolution (c'est la période cométaire, l'extinction lente d'un soleil), Brahma restant plongé dans le sommeil. A son réveil, un nouveau *Kalpa* commence pour faire place à une nouvelle nuit, et ainsi de suite.

Un jour de Brahma est rempli par les règnes successifs de quatorze Manous. Chacun de ces règnes forme une période dite *Manvantara*. Les quatorze *Manvantaras* coïncident avec mille *Mahâ-Yougas* ; chaque *Manvantara* comprend, à peu près, soixante-et-onze périodes de quatre *Yougas*.

(1) Rappelons que le mot Manou veut dire « Intelligence législative », qui préside sur la terre d'un déluge à l'autre. Les Hindous admettent l'apparition de quatorze Manous. Nous sommes arrivés au septième. On croit que le Manou des Hindous a été copié par le Minos de l'île de Crète.

Dans le Kalpa présent, six Manvantaras sont déjà écoulés. On trouve dans les lois de Manou le nom des six personnages qui, durant ce temps, ont « dirigé le monde ».

Le Manou actuel est le Rishi Satyavrata, surnommé Vivaswata, « fils du Soleil » (de *Vivaswat*, le Soleil).

La fin du monde actuel est ainsi annoncée dans les Védas :

A la fin du Kali-Youga, la Divinité descendra vengeresse et consummatrice; le cheval blanc de la mort et de l'initiation complète, appuyant son quatrième pied sur la terre, donnera le signal de la fin du monde. En dernier lieu, Vishnou descend elle-même sur la terre pour y venir chercher les âmes pures, juger l'univers et abattre le vieil arbre dépouillé de son fruit....

Vishnou reste paisible, plongée dans un sommeil divin, jusqu'au moment où, se réveillant, elle reforme un monde nouveau où elle régnera au milieu des élus.

La dégénérescence de l'humanité est constatée par les Védas dans les versets suivants :

« Le premier âge se distingue par le culte général de l'Etre suprême (la Théogonie), le second par l'accomplissement des sacrifices, le troisième par l'acquisition de la richesse, le quatrième par l'égoïsme et la dissipation ».

C'est bien là la progression décroissante des facultés morales et mentales des hommes qui dirigent le monde. D'abord l'idée pure, la science; ensuite l'idée altérée, cachée ou symbolisée; en troisième lieu l'intérêt, l'égoïsme, les jouissances matérielles en dehors de toute idée élevée.

Ce quatrième degré est celui qui règne actuellement parmi les hommes qui ne sont pas encore régénérés par la *Nouvelle Science*. Cette diminution de l'intelligence est en relation avec la diminution de la durée de la vie. Cette dégénérescence ne s'est pas effectuée rapidement dans l'individu, mais lentement dans la race.

Manou dit encore : « La vie, le bonheur, la souffrance, les vertus et les vices sont, dans ce monde, proportionnés à la durée des âges ».

Ceci est rigoureusement vrai, puisque les individus vivent d'autant moins longtemps qu'ils occupent les échelons les plus bas de l'échelle zoologique; la longueur de la vie augmente avec l'augmentation de l'intensité sensitive qui génère l'intelligence. Les hommes qui usent leurs facultés nerveuses dans

les plaisirs abrègent leur vie, ceux qui les emploient à l'étude la prolongent.

« Dans les âges suivants, la justice, par l'accroissement des richesses et de l'égoïsme, est obligée de lutter avec le vol, le mensonge et la fraude ; le bien diminue d'un quart sur la terre ».

C'est l'âge de la décadence. L'âge d'or n'a duré que le temps qu'a duré la chasteté de l'homme. Par sa vie sexuelle, il est entré dans une voie de décadence qui n'a fait que s'accroître et a mené les races à la folie qui engendre l'état sauvage et, finalement, l'extinction définitive.

## LA TRIMOURTI

Les réformateurs de la religion hindoue nous diront que la Trimourti, c'est la réunion de trois dieux en un :



Brahmâ (le soleil), Çiva (l'homme), Vishnou (la femme).

Mais ce qu'on ne nous dira pas, c'est que, avant que cette explication fût donnée, la Trimourti était représentée par trois têtes de femme sur un seul corps. Ces trois femmes sont les trois fondatrices des Mystères. Elles forment le triangle sacré. Plus tard on fera de ces trois femmes trois dieux :

Brahmâ : créateur ;

Vishnou : conservateur ;

Çiva : destructeur.

Fig. 16. — La Trimourti.

Cependant, Brahmâ disparaîtra, et il ne restera de la Trinité que Vishnou et Çiva, devenus le symbole des deux religions qui vont dominer l'Inde : le Vishnouïsme (féminisme) et le Çivaïsme (masculinisme).

## VISHNOUISME

Le Vishnouïsme représente la manifestation religieuse dans sa forme la plus élevée.

Dans les mythologies primitives, nous voyons partout l'humanité représentée par deux entités, féminine et masculine, symbolisant le bien et le mal.

Aux Indes, le dualisme primitif est personnifié par Vishnou et Çiva — la Femme et l'homme —. Mais comme, dans la suite de l'évolution religieuse, on supprimera la Femme, les prêtres vainqueurs nous diront que le dualisme primitif est formé de deux êtres mâles.

Nous pouvons suivre dans l'histoire le passage de la Déesse au Dieu. Le changement de sexe des personnages s'opère avec des gradations, partout les mêmes. Ramenons Vishnou à sa forme primitive, sa forme féminine, et voyons comment dans cette première période elle fut d'abord représentée.

Vishnou tient d'une main l'œuf, symbole féminin, de l'autre le moulinet (swastika), symbole du mouvement qui sert à produire l'oblation. Les attributs de la primitive Vishnou sont en partie énumérés dans la liste suivante, dressée d'après un ouvrage composé par Hêmatchandra, auteur hindou du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, et intitulé *Abhidhâna-Tchintâmani* ou « Joyau des Dénominations ».

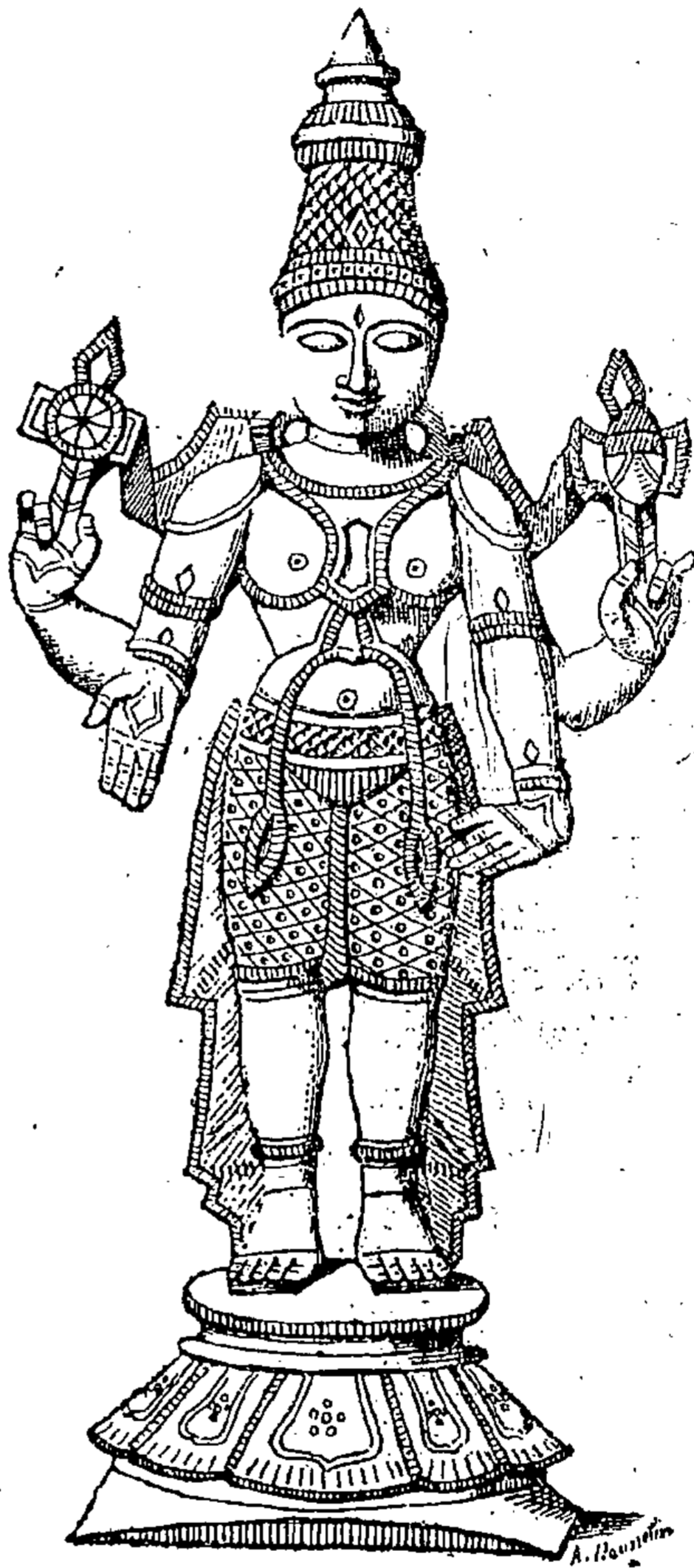


Fig. 17. — Vishnou.

*Atchyouta* : l'inébranlable, l'immuable, l'impérissable;

*Çataavarta* : qui a cent sommets sur la tête;

*Daityâri* : ennemi des démons;

*Dharanidhara* : qui porte la Terre;  
*Djishnou* et *Djina* : vainqueur;  
*Kêçava* : qui a de longs cheveux;  
*Koumôdaka* : qui est très gai;  
*Koumouda* : pierre précieuse;  
*Padmanâbha* : celle du nombril de laquelle s'élève le lotus  
 (symbole du sexe féminin);  
*Padmêçaya* : qui repose sur le lotus;  
*Pounarvasou* : qui procure des biens;  
*Poundarikâksha* : qui a des yeux de lotus;  
*Pourânapourousha* : l'esprit mûri;  
*Pouroushôtta* : le plus excellent des esprits;  
*Sanâtana* : l'éternelle;  
*Swabhoû* : qui existe par elle-même;  
*Tchatourbhouj* : qui a quatre bras (allusion à ses multiples  
 occupations);  
*Trivikrama* : trois fois puissante;  
*Vaikountha* : paradis de Vishnou;  
*Vanamâlin* : ornée d'une couronne de fleurs sauvages;  
*Vishtaraçrava* : qui est renommée au loin;  
*Vishakshêma* : qui a des armées autour d'elle;  
*Viçwâmbara* : qui retient tout;  
*Yadjnapourousha* : l'esprit du sacrifice;  
*Yadounâtha* : souveraine de la race de Yadou (de laquelle  
 est sortie Krishna).

Vishnou, qui est souvent représentée comme portant l'Univers dans ses entrailles, nous rappelle Isis, image de la nature universelle, et le principe passif de tous les êtres. Cette Déesse était supposée contenir tout en elle-même, les formes, les espèces et les germes (*Ezour-Védam*, Observations Préliminaires, p. 26).

L'esprit de Dieu qui se meut sur la surface de l'abîme, c'est Vishnou.

Le mont Mérou était sa demeure.

## VISHNOU

### *Rédemptrice de l'humanité*

D'après le système du Brahmanisme, il y a pour le monde des époques de destruction et de renouvellement. A ces époques

qui, dans le passé, sont au nombre de 9, il faut l'intervention d'une Déesse pour sauver l'Univers. Or ce monde a dû son salut à Vishnou, qui a fait son apparition sur la terre 9 fois ; ce sont les *incarnations de Vishnou*.

### LES AVATARS OU INCARNATIONS DE VISHNOU

Les incarnations de l'Esprit féminin, Vishnou, étaient appelées des *avatars*. Ces apparitions venues de temps à autre rapporter au monde « la Vérité absolue », ce sont les apparitions sur la Terre des grandes Déeses, auteurs des *Livres sacrés*. Elles étaient attendues dans les temps de trouble, désirées dans les époques d'injustice.

Ces apparitions n'étaient pas des Esprits incarnés comme l'entendent les spirites, mais des natures féminines mieux douées que les autres, des femmes plus grandes que la généralité, dans lesquelles la mesure commune de l'intelligence était dépassée.

Nous avons énuméré les 9 révélatrices dans notre Livre I, *Le Monde primitif*, et résumé leur œuvre. Ce qu'il faut ajouter, c'est que leurs noms et leurs multiples surnoms servent à désigner des personnages mythologiques, telles les grandes Déeses qui furent les grandes femmes des temps primitifs, celles qui avaient révélé les lois de la Nature et organisé la vie sociale. « Un *avatâra* au sens le plus élevé et le plus complet, dit M. A. Barth, n'est pas une apparition passagère de la Divinité, encore moins la procréation, par l'union d'un Dieu et d'une mortelle, d'un être en quelque sorte intermédiaire ; c'est la présence mystique et en même temps réelle de l'Etre suprême dans un individu humain, qui est à la fois vraiment Dieu et vraiment homme ». (*Les religions de l'Inde*, pp. 101-102.)

Si, au lieu du mot « homme », nous disons « Femme », nous sommes dans la réalité absolue. Mais les hommes, ayant mis leur orgueil à supprimer la Femme, nous ont caché les grandes personnalités féminines qui se sont manifestées et les ont remplacées par des êtres surnaturels ou par tous les imposteurs qui se sont donnés comme des dieux (1). L'antiquité savait que

(1) Pour les Bouddhistes, les incarnations de Vishnou sont des hommes, — sur leurs temples on trouve dix hommes alignés pour les représenter, — les 9 connues plus une nouvelle (attendue), représentée par Brahmâ devenu un homme !!!

l'esprit de l'homme s'éloigne en vieillissant de la vérité et se met en opposition avec l'esprit féminin qui suit une autre orientation. C'est cette divergence qui amène l'homme à nier tout ce qui émane de la pensée abstraite du cerveau féminin, et c'est son audace dans la négation qui arrive à intimider la Femme. Alors le monde tombe dans l'obscurité, la lumière disparaît, et l'homme, sans guide spirituel, devient de plus en plus le jouet de son imagination ; si bien que si la femme ne venait de temps en temps lui rendre la Vérité, elle disparaîtrait à jamais du monde. On croyait donc à la nécessité de l'intervention personnelle et directe de la Divinité, la Dêvâ, pour rétablir le Bien.

On dit que Vishnou s'est incarnée 500 fois, et cela paraît impossible ou miraculeux aux auteurs qui voient dans Vishnou un Dieu suivant la conception moderne ; mais, quand on sait que Vishnou est le symbole de l'esprit féminin, on comprend très bien qu'il peut y avoir eu un grand nombre de femmes supérieures venues à différentes époques restituer la Vérité. Ce fait si simple a été raconté de mille manières extravagantes par des auteurs qui ne voulaient plus comprendre ce qu'était la Dêvâ. Pour eux, Vishnou devient d'abord un homme (puisque'ils sont hommes et jugent tout d'après eux), mais un homme surnaturel. L'explication de ses incarnations devient alors grotesque et absurde, d'autant plus que l'on prend à la lettre les anciens symboles dont on ne comprend plus le sens.

#### *La 10<sup>e</sup> incarnation de Vishnou*

La dixième et dernière incarnation de Vishnou aura lieu à la fin de l'âge présent. Il fera son apparition monté sur un cheval blanc, et armé d'un cimenterre étincelant pour la punition éternelle des méchants.

Ce dixième avatar est *l'incarnation de Kalki* (Kalkinavatâra). On lit dans le *Vishnou-Pourâna* (IV, XXIV) :

« Lorsque les pratiques et les institutions enseignées par les Védas auront cessé et que l'âge Kali sera près de sa fin, une portion de l'être divin descendra sur la terre. Il naîtra sous la forme de Kalki, doué de huit facultés surnaturelles. Par son irrésistible puissance, il détruira tous les Dasyous (brigands) et tous les hommes iniques. Il rétablira la justice sur la terre. L'esprit de ceux qui auront vécu à la fin de l'âge Kali sera ré-

veillé et deviendra aussi transparent que le cristal. Les hommes transformés par les vertus de cet âge seront comme la semence d'une humanité nouvelle et engendreront une race qui obéira aux lois du Krita-Youga. Ce temps viendra lorsque le soleil et la lune se rencontreront avec la planète Brihaspati dans la constellation Tishya (littéralement « heureux », de bon augure) ». C'est le nom donné à une station lunaire.

Le *Bhâgavata-Pourâna* dit simplement : « Lorsque, vers le crépuscule de ce Youga (l'âge Kali), les rois ne seront plus que des brigands (Dasyous), le *maître du monde* (nom donné autrefois à la Femme, Içwara) naîtra de Vishnou-Yaças, sous le nom de Kalki (Gloire de Vishnou).

« Les auteurs des Pourânas, dit Lassen, espéraient que l'âge d'or serait rétabli par un fils de Brahmane, dont le nom « gloire de Vishnou » est significatif, puisqu'il indique que ce rétablissement glorifiera cette Divinité (la Déesse). On représente Kalki portant en main une épée *terrifiante* (la flamme de l'archange Michel, symbole de la parole qui perce), et suivi du cheval blanc (que l'on retrouve dans l'Apocalypse). Les Brahmanes disent que lorsqu'il frappera la terre de sa jambe droite, la période actuelle sera close. »

## ÇIVAÏSME

(de 500 à 200)

Nous assistons à la transformation des anciennes Divinités Védiques, à la substitution des dieux mâles aux Dêvâs par le peuple qui se laisse entraîner par les instincts les plus bas de la nature humaine.

Cela divise le pays en *Vishnouïtes* (les fidèles de la Déesse), qui occupent l'Est et règnent dans les régions orientales du Gange, et en *Çivaïtes* (les adorateurs du sexe mâle), qui règnent dans l'Ouest et occupent la région du haut Gange. Les sectateurs de Çiva l'adorent tantôt comme le principe de la génération, tantôt comme le principe de la destruction. Il a l'aspect d'un Dieu terrible et menaçant. On lui donne une femme, Bhâvanî, qui est en même temps sa sœur, et qui est honorée sous la forme de Kâlî, Déesse des enfers.

Roudra, le *hurleur*, devient le génie de la fertilité, le dieu qui

apporte la croissance et le bonheur. Çiva le *destructeur* devient le plus puissant des dieux, le dieu suprême des masculinistes. Pour les masses perverses, Çiva est le principe qu'on adore parce qu'on le redoute, il est le *puissant* par le mal qu'il fait, on le flatte parce qu'on le craint. On se tait parce qu'il permet le mal, cela suffit aux âmes basses.

Çiva fut, d'abord, le cannibale aux crocs sanglants, l'homme bestial, mais il se grandit lui-même quand il voit ses suiveurs le justifier, peu à peu il monte, il escalade le ciel : le voilà Dieu.

Alors, oubliant son origine, on fait de cette nouvelle divinité un thème à méditations. L'idole impure deviendra le dieu des hypocrites ; quand après toutes les débauches le vieux Brahmane, renonçant au cynisme, deviendra un homme austère, quand, devenu vieux, il ne découvrira plus son sexe à la porte des temples, Çiva deviendra son patron. Ce rigide ascète, alors, n'affichera plus ses vices, il les niera, ou les donnera à la Femme. Lui, en perdant le sens moral, se fait saint, et Çiva est son Dieu. Il se livre à des macérations d'une savante barbarie pour affirmer sa pureté, à laquelle on ne croit pas, car il épouvante ; ce qu'il ne peut effacer, ce sont les caractères de sa dégénérescence. Les naïfs seuls, ou les imbéciles, l'appellent saint, et l'appellent Père. Ce Çiva, dans lequel les femmes avaient vu une apparition fouguese et effroyable de l'homme pervers, devient pour les masses ignorantes le doux père nourricier, qui va remplacer la Mère ; il n'est plus le dieu des grossiers appétits, il devient au contraire l'incarnation du renoncement et de la vie spirituelle. C'est la folie qui commence.

Pour imposer Çiva — Dieu de la mort —, on disait : « Puisqu'il peut nous faire mourir, c'est lui qui nous fait vivre, il est donc le seul Dieu ». On le craignait, tandis que la Déesse, on ne la craint pas parce qu'elle ne tue pas.

Le culte de ce nouveau Dieu, c'est la sorcellerie, la magie noire. Les Prêtres tenaient leurs assises dans les cimetières et les places d'exécution ; là ils célébraient d'horribles mystères où le cynisme se mêlait à la cruauté, ils officiaient avec la complicité des revenants et des vampires, se mettant sous les auspices de la destruction universelle.

Puis le commerce s'en mêlait, on vendait la puissance aux naïfs, ou le moyen de produire, par des incantations, la ruine

des ennemis. On pratiquait des envoûtements magiques (1).

C'est dans les Védas *revisés* que Çiva veut dire « Propice », titre imité des Euménides grecques, dont le nom change alors de signification : elles deviennent des *furies* quand l'homme est fou. Cela crée deux aspects faisant voir les hommes et les femmes suivant qu'on exprime la Vérité ou le Mensonge. Il en résulte des dieux à double face, une réelle, l'autre empruntée ou imputée. En réalité, Çiva, c'est le Roudra des temps védiques, l'homme malfaisant et cruel, le farouche Roudra dont les flèches portent au bout du monde, qui répand tous les fléaux, disent les femmes, qui dispense tous les remèdes, disent les hommes, qui en font le médecin, le mage, le sorcier.

Çiva s'appelle Bhâva, « l'existant », à l'imitation de la Déesse qui avait dit : « Je suis ce qui est ».

Il s'appelle aussi le *cornu* ou l'*archer*. Il est hideux, ses traits grimacent et son corps se *disloque* en une danse farouche et convulsive où s'entrechoquent les *chapelets* de crânes qui parent ses membres velus. Il enfile des crânes pour compter ses crimes, comme la Dêvâ enfile des bagues pour compter ses amants. Elle compte ses actes de vie, il compte ses actes de mort, et c'est de cette numération que naîtra l'origine du chapelet.

Dans Çiva, l'implacable destructeur, l'homme ne veut pas se reconnaître, il s'ignore sous cet aspect, mais la femme le connaît mieux, elle sait ce qu'il est, elle l'a vu et le reconnaît lorsqu'il est objectivé dans le Dieu du mal.

Le Çivaïsme a ses temples. C'est la pagode hindoue avec ses monstres et ses dieux multiples, ses labyrinthes, construits pour mieux se cacher, et ses cryptes, imitant celles des premiers temples. Ces pagodes sont des constructions gigantesques qui affirment la puissance de l'idée religieuse perversie. Elles sont couronnées par le dieu-mâle (plus tard le Bouddha), cette caricature de la Divinité, qui, immobile, les mains jointes, les yeux fermés comme pour mieux méditer, parodie la Déesse. La religion mâle a aussi des danseuses sacrées, pour amuser les hommes. Les jeunes Indiennes qui dansaient à demi-nues devant les pagodes s'infligeaient des souffrances cruelles et raffinées, comme pour satisfaire les instincts sadiques des partisans du Çivaïsme. Aux rites obscènes se mêlent des rites sanglants.

(1) Un drame du moyen âge, *Madhava et Malati*, nous révèle quelques-unes de ces immondes pratiques.

Les Yogis et les Fakirs vont tout nus et s'appellent eux-mêmes *les gens vêtus de l'air*, cynisme qui révoltait tout le monde, et que la Grèce devait imiter. Puis, comme contraste, on voit des ascètes violant les lois de la Nature pour faire croire à leur vertu. Ils inventent la sainteté de la douleur, les tortures volontaires des gymnosophistes, qui se sont renouvelées chez les Chrétiens (1).



Fig. 18. — Çiva.

C'est aux Indes que la réaction contre la Femme commença. C'est là que pour la première fois on osa déclarer *qu'elle ne doit jamais faire sa volonté*, mais celle de l'homme. Loi barbare, venant contraster avec le mot sublime de l'homme jeune qui avait dit à la Femme divine : « Que ta volonté soit faite et non la mienne ».

Cela jeta l'Indienne dans un océan de douleur, et c'est alors

(1) Voir Benjamin Constant, *La Religion*, p. 207.

qu'elle dit : « Il n'y a de profit à naître qu'autant qu'on est libre. Pour ceux qui sont asservis, qu'est-ce que la vie, sinon la mort ? » (Hitôpadêça, II, 21). C'est sur les bords du Gange que la jalousie de l'homme la poursuit, même après qu'il est mort, et qu'on lui fait un devoir, ou un honneur, de s'enfermer dans le tombeau de son époux défunt et d'y mourir avec lui.

La jalousie posthume de l'homme lui fait une gloire anticipée de la fidélité extra-mondiale.

Çiva, en s'élevant jusqu'au rang divin, prend les caractères féminins, peu à peu il se débarrasse de son apparence brutale, et, comme tous les candidats aux honneurs divins, il s'affine ; dans le bronze que représente cette figure, c'est presque une femme.

### LITTÉRATURE DES ÇIVAÏTES

Dans le *Mahâbhârata*, on trouve des passages qui élèvent Çiva au rang suprême, en le confondant avec Vishnou :

« Dieu des Dieux, Mahâdêva au cou bleu, qui portes la djatâ (chevelure nattée), je reconnais en toi la première des causes, Dieu auguste aux trois yeux. Dieu, la voix des Dieux, toi de qui ce monde est né, tu es invincible dans les trois mondes aux hommes, aux Asouras et aux Dévas. Adoration à Çiva sous la forme de Vishnou, à Vishnou sous la forme de Çiva » (*Vana-Parva*, V, 1625-1627, traduction Fauche, T.III, p. 205). Voilà les deux sexes fondus en lui.

Pendant qu'ils glorifient Çiva, qu'est-ce que les prêtres masculinistes vont faire de la Déesse Vishnou ? Ils la ridiculiseront, la transformeront. Ce sont les subtilités cléricales qui commencent. Voici ce qu'ils disent :

« Vishnou, c'est la pensée. Or, la pensée n'étant pas séparée de la vie, c'est l'énergie pénétrante de Vishnou qui devient le principe même de la génération des êtres vivants et plus tard des incarnations ».

Donc, voilà l'Esprit féminin descendu sur le plan sexuel.

Pendant ce temps-là, Çiva, qui fut d'abord Roudra, le redoutable destructeur de la vie, finit par devenir Çiva Mahâdêva (grande Déesse). Quelle ironie !

Tous les titres glorieux pour la Femme dans la première re-

ligion deviennent des expressions de mépris ou de haine dans la seconde forme religieuse.

La Dêvâ n'est plus la Déesse, c'est le mauvais esprit, le Diw.

Mais cette religion noire et sinistre fait horreur aux âmes élevées qui n'y voient que la glorification du néant, et qui restent fidèles à Vishnou, la Déesse ; c'est toujours elle qui dispense ses dons avec ordre et mesure.

Les Çivaïtes ont laissé un atavisme et une tradition. Cela a produit dans les temps modernes une épouvantable secte, les Thugs ou étrangleurs qui, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ont jeté la terreur dans l'Inde entière. Ces sectateurs prétendaient être agréables à cette affreuse divinité, Çiva, en diminuant autant que possible le nombre des vivants.

\* \* \*

Nous avons des chants qui révèlent les luttes ardentes des deux partis, les Vishnouïtes et les Çivaïtes, des chants de guerre et de victoire, des chants relatant des actes héroïques, et annonçant définitivement la défaite des faibles, parmi lesquels se trouvent les *Dravidas*, tribu noire, les Aryas de la vallée de l'Indus, et les tribus blanches de la vallée du Gange.

Les vainqueurs sont appelés *Ek-wander* (peuple égaré, peuple errant, tourbillon). C'est de ce mot *wander* que vient *vent*, *ventus*.

Leur chef s'appelle *Scander*. On l'appelle souvent le Scander aux *deux cornes*. Nous avons vu que, en ajoutant l'article arabe *al* au mot *Scander*, on a l'origine du nom Al-exandre.

## ORIGINE DE LA PHILOSOPHIE HINDOUE

L'évolution mentale dont nous avons étudié les phases jusqu'ici, avait amené un véritable chaos dans les esprits ; toutes les croyances primitives étaient dénaturées ou niées. Et alors on vit apparaître des hommes qui prétendirent tout expliquer. Remettant en question toutes les lois de la Nature, anciennement révélées par la Déesse, ils les adaptèrent à la mentalité masculine, leur donnant une forme nouvelle, mélangeant les vérités premières à des erreurs secondaires. C'est cela que les historiens appellent « la philosophie ».

Aux Indes, c'est Çankarâchârya qui introduit ce genre de recherches ; il fonde des *Mathas*, ce qui veut dire des Ecoles philosophiques.

Son système est un compromis. Il amène l'exotérisme hindou à s'harmoniser, dans la pratique, avec la sagesse religieuse ésotérique. Il laisse aux peuples les anciennes Divinités, mais les explique philosophiquement, c'est-à-dire embrouille la question par des sophismes nouveaux. Pour expliquer la Divinité, il eût suffi de rétablir la loi des sexes. C'est parce qu'on veut la nier qu'on multiplie les explications de l'idée confuse qu'on substitue à la vérité simple. Cette philosophie tâchait de concilier le régime nouveau avec ce qu'il y avait de particulièrement indéracinable dans l'esprit des Hindous.

C'est au <sup>ve</sup> siècle avant notre ère que les Ecoles philosophiques se fondent. Leur résultat est d'ouvrir une voie nouvelle aux interprétations des hommes qui ont pour but de supprimer la Femme, sa science et son influence dans la vie sociale, en justifiant cet ostracisme par des affirmations mensongères.

Deux Ecoles se produisirent :

L'une *spiritualiste*, enseignant l'unité divine et sa spiritualité résumée dans Brahma, la puissance cosmique, qui hérite par ce système de tous les attributs féminins, en même temps que de la puissance morale de la Déesse. Et on va loin pour justifier ce système, on arrive jusqu'à nier *l'existence du monde visible*, on ne voit dans les anciennes Divinités que des apparences. Mâyâ n'est plus une réalité, c'est une illusion. On reprend à la Femme sa Divinité pour en doter une entité abstraite, éloignée, peu gênante, et assez complaisante pour prendre le sexe mâle quand cela convient à l'homme.

« Au principe spirituel primitif *Içwara*, qu'il ne comprend plus, il substitue sa propre personne », dit Fabre d'Olivet. Il renverse l'évolution humaine qui, partie du soleil, aboutit à lui, il la fait évoluer de lui au soleil. C'est lui qui a tout fait, ou, du moins, c'est un être comme lui. Voilà l'Anthropomorphisme créé, voilà l'homme divinisé, et, à chaque instant, nous verrons des hommes, plus audacieux que les autres, se déclarer « Dieu » ; nous verrons les autres hommes croire à cette Divinité-là, et s'efforcer de l'imposer aux autres.

Quand l'homme se croit assez éclairé pour raisonner, s'il ne possède que des demi-lumières intellectuelles, et que ses con-

naissances physiques le portent à tirer des conséquences de certains principes dont il ne peut pas apercevoir la fausseté, sa déviation est inévitable : il devient athée ou il change le dogme.

Le second système qui apparaît, c'est le *matérialisme*. Il insiste sur la réalité des êtres et du monde, rejette Brahma qu'il ne comprend pas, du reste ; il affirme la matière, mais nie l'Esprit (qui est en la Femme), et les Dêvâs qu'il ne veut plus comprendre parce que ce sont des créatures extra-masculines ; il limite le monde à l'homme et nie ce qui le dépasse.

Ces deux écoles se partagèrent longtemps les esprits. Cependant, sous le roi Vikrama, on vit se produire une renaissance de la littérature sanscrite ; de nouvelles Ecoles philosophiques se fondèrent ; alors les ouvrages intitulés *Oupanishads* donnèrent naissance à plusieurs systèmes, dont six sont admis comme orthodoxes, disons classiques. C'est de cette littérature que sortira, plus tard, la philosophie bouddhique, quand le Bouddhisme s'élèvera jusqu'à être un système philosophique.

Vers 400, un auteur appelé Yâska écrivit le *Niroukta*, livre grammatical donnant (ou plutôt prétendant donner) l'explication des termes obscurs des Védas, réunis dans le Nigama.

C'est certainement cet auteur qui dénatura le sens des mots sous prétexte de les expliquer. Alors, on vit naître une exégèse, c'est-à-dire une recherche du sens réel des mots.

Les Ecritures, une fois revisées définitivement suivant les idées masculines, furent enseignées aux enfants, qui, dans les trois castes supérieures, passaient plusieurs années à les apprendre par cœur. C'était un devoir religieux, nul ne devait s'y soustraire sous peine de dégradation. Et il faut bien remarquer que c'est toujours quand la Vérité est altérée, cachée, quand l'erreur triomphe, qu'on en impose l'étude à la jeunesse.

## L'INDE AU TROISIÈME SIÈCLE

Le Bouddhisme révolutionnaire et démocratique commençait à s'imposer.

Un homme d'origine plébéienne, Andracottos selon Plutarque, Sandracottos suivant d'autres (en sanscrit *Chandragoupta*), l'aïeul du grand Açoka, dont nous allons parler, était parvenu au trône malgré l'hostilité des classes élevées et s'était fait reconnaître comme roi de Pataliputra, la moderne Patna.

Le roi Açoka, issu de cette révolte, envoya des missionnaires voyager dans toutes les contrées ; ils allèrent partout et c'est ainsi que se répandit l'idée démocratique qui, alors, était le drapeau de la révolte contre l'ancien régime, c'est-à-dire contre l'autorité légitime de la Femme. Il était, en même temps, le symbole de la religion nouvelle qui introduisait dans le monde le surnaturel (les foules aiment le mystère), la haine de la Déesse et la révolte contre la science qu'elle avait enseignée. C'est cette Révolution qui créa aux Indes le grand mouvement de la séparation sociale des sexes. Il eut comme résultat la création, partout, de couvents où les hommes vivaient entre eux et qui furent bientôt suivis de la création de couvents où les femmes vivaient entre elles.

Açoka, vers 250, fit graver des inscriptions, et on nous dira que ce sont les premiers documents écrits de l'Inde. Ces inscriptions nous laissent un témoignage de l'orgueil de l'homme. Aucune des grandes femmes qui avaient régné avant cette époque n'eut l'idée de faire écrire sur la pierre son histoire glorieuse, aussi toutes restent-elles cachées dans l'ombre des temps primitifs de l'Inde.

Sous le roi Açoka, le Bouddhisme devint la religion régnante, et le Bouddhisme, c'est le règne de l'homme, la religion renversée. Aussi, à ce moment, il se fait dans la société hindoue une révolution littéraire. L'ancienne littérature, qui avait gardé l'empreinte de l'esprit féminin, fut abandonnée et remplacée par une littérature nouvelle qui était l'expression de la pensée masculine.

L'usage de l'écriture ne s'établit qu'avec le Bouddhisme et pour le propager. La littérature féminine avait été orale ; celle des hommes (les Védas furent d'abord des hymnes non écrits) fut écrite (1), ce qui assura sa propagation. On dirait qu'ils avaient peur que leurs idées et leurs erreurs n'arrivassent à se perdre ; du reste, s'ils mirent tant de précautions à les propager, c'est qu'elles étaient surtout « leur justification », puisqu'ils avaient pris tous les pouvoirs de la femme. Ils considéraient aussi leurs livres comme la glorification de leur sexe, alors que c'était au contraire la mise en évidence de leurs idées troublées,

(1) C'est du moins ce qu'on nous dit, depuis qu'on a détruit les Livres, on justifie leur disparition en disant qu'ils n'ont jamais existé.

de leurs erreurs, et de leurs fausses interprétations des vérités primitivement révélées par les Dêvâs.

Mais le peuple, moins savamment hypocrite que les Brahmanes, garda plus longtemps ses croyances ; il resta fidèle à ses « Dêvâs ». Il fallut bien longtemps pour qu'il consentît à changer leur sexe.

### L'INDE AU COMMENCEMENT DE NOTRE ÈRE

A peu près 80 ans avant notre ère, le parti Bouddhiste fut entièrement vaincu et l'ascendant des Brahmanes tout à fait rétabli. Mais ce parti avait la vie dure, il revint au monde quoique mutilé.

Vers l'an 100 de notre ère, après le concile convoqué par Kanishka, la doctrine bouddhiste du Nord entra dans une ère nouvelle. A cette époque, le célèbre religieux Nâgârdjouna fonda l'école du *Grand Véhicule* qui embrassa de nouveaux domaines.

Les religieux Bouddhistes portaient le nom d'*ascètes* ou de *Bhikshous* (mendiants) ; ils vivaient réunis en communautés (*Sanghas*), dont chacune avait le droit de confesser, d'absoudre, d'ordonner, etc. Les présidents de ces communautés étaient appelés « *anciens* ». Burnouf dit de la littérature que l'on vit surgir alors : « Les ouvrages de la nouvelle Ecole portent le caractère d'une grande décadence intellectuelle et morale. Ils forment la dernière partie, et non la moins étendue, du code sacré du Nord (1) ».

C'est au II<sup>e</sup> siècle que Pânini composa sa célèbre grammaire connue sous le nom de Pâniniya. Elle passait pour avoir été inspirée par Çiva.

### LE RAMAYANA, CHANSON DES GESTES DE RAMA

Dans les premiers siècles de l'ère actuelle, on composa un poème que l'on reporta au XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le *Râmâyana*. Il raconte l'histoire de Ram écrite dans le but de justifier l'usurpateur du pouvoir féminin en reculant dans le passé des faits peu anciens, afin de faire croire qu'ils avaient une haute antiquité. On fait de Ram un personnage qui personnifie le

(1) Burnouf, *Science des Religions*, p. 522.

pouvoir masculin. Il détrôna le 55<sup>e</sup> monarque solaire, c'est-à-dire la 55<sup>e</sup> reine depuis Ikshwakou. Elle s'appelait Daçaratha (Nonnos l'appelle Deriades et la fait détrôner par Dionysos).

Déjà de petits schismes s'étaient produits et les hommes avaient pris une partie du pouvoir en divisant les nations. La primitive dynastie, appelée la dynastie solaire, celle qui donnait toujours à une femme la puissance suprême, était établie dans la ville d'Ayodhyâ (aujourd'hui Oudh). Son origine était antédiluvienne. Son nom lui venait de ce que les premières femmes s'étaient appelées « enfants du soleil ».

La dynastie formée postérieurement par les hommes fut appelée la dynastie lunaire. Elle résidait dans la ville de Ratisthâna (aujourd'hui Vitorâ). Les hommes la faisaient descendre du premier Bouddha, nom qu'ils gardèrent pour désigner les « sages masculins », ceux qui imitaient les femmes.

Ram ne se contenta pas de régner sur les hommes, il voulut aussi envahir le pouvoir féminin et réunit en une seule les deux dynasties. C'est pour cela qu'on ne trouve dans la chronologie des Hindous aucune trace de la dynastie solaire depuis Ram jusqu'à Krishna, qui la rétablit après un grand nombre de générations.

Ram, en prenant la place de la femme, lui prit son nom, et il se fit appeler Dêvâ-nahouska, Dêvâ signifiant la Dame ou la Déesse.

Ce nom était prononcé vulgairement *Deonaush*, les Grecs en firent *Dio-nysos*. L'usurpateur Ram prit aussi à la femme son titre d'*immortelle*, qui indiquait l'intégrité de l'Esprit féminin, qui ne peut mourir dans les satisfactions sexuelles.

Il substitua ensuite le titre de Père au titre de Mère et devint une sorte de Pape (le mot pape vient de papa, père par excellence). Il sacrait des sous-papes qu'il appelait Kauh.

Brahma est devenu *un Dieu créateur du monde*, c'est l'époque de *Dieu le Père*. Ram va devenir Dieu le Fils, l'homme-Dieu. Ses successeurs furent désignés sous le nom général de Wôdh-Ester (celui qui est en place de Dêva) ; par corruption, ce nom devint *Youdhishthira*. On n'a connu aucun des successeurs de Ram.

Imitateur de tout ce qu'avaient fait les femmes, il voulut comme elles avoir une ville sacrée. Ce fut Ayodhyâ, ou Vahr. Isthakar était la ville divine.

Comme tous les hommes qui usurpaient la puissance féminine,

il modifia le pouvoir. A l'autorité morale de la femme, il substitua l'autorité brutale de l'homme, mêlant ainsi le pouvoir civil au primitif pouvoir religieux. Aussi, il ne se fit pas seulement Pape, c'est-à-dire Père, occupant la place de la Mère, il se fit en même temps roi, et régna sur une foule d'autres petits rois feudataires, en même temps que, comme pontife suprême, il régnait sur une foule de petits pontifes secondaires.

Comme Pape, il portait le nom de Pa-zi-pa, le Père des pères ; comme roi, il se faisait appeler Padi-shah, monarque paternel. Partout où il y avait un roi il y avait un souverain pontife, et toujours le lieu qu'il habitait était dit sacré.

\* \* \*

Le *Râmâyana*, attribué à Ram, mais publié seulement au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, est un poème dans lequel on raconte la lutte de l'homme et de la femme, c'est-à-dire les combats que se livrèrent Ram et Râvana pour savoir à qui demeurerait l'empire. Ce poème est écrit dans l'intention de justifier les actes de Ram. Il donne à l'homme usurpateur un rôle intéressant. Il est persécuté dans sa jeunesse, livré à la haine d'une femme artificieuse et cruelle qui le force à désertir sa patrie (1). C'est son histoire, ou plutôt c'est sa justification. Les rôles y sont renversés, c'est sa victime qui apparaît comme une persécutrice.

Quant à la doctrine de Ram, elle est la parodie de celle de la Femme. Il y introduit toutes ses idées fausses.

Au culte des astres, le Sabéisme, qu'il ne comprend plus, il substitua le culte des ancêtres, qui n'élève pas l'esprit.

Il invente *l'immortalité* de l'âme, la renaissance, la résurrection.

Il représente *l'être suprême*, qui était le principe féminin, mais qu'il ne veut pas reconnaître tel, comme le principe de l'unité divine présentée dans son *incompréhensible immensité*. Unité divine veut dire : ni homme, ni femme, les deux en un. C'est le galimatias qui commence et qui réapparaîtra chaque fois que l'homme voudra substituer ses propres idées aux conceptions féminines. Sa philosophie aboutit au néantisme, elle est une négation générale.

(1) Dans le *Râmâyana*, il est parlé longuement des origines de la monnaie.

Ram prend pour emblème le bélier, on l'appelle le Scander aux deux cornes.

Il se fait appeler aussi ÆSE-HEYL-HOPA, d'où l'on fait dériver le nom d'Esculape, qui signifierait *espérance de salut*, en même temps que génie de la médecine. Il prend ce nom pour répondre à l'attente d'un réformateur qui était générale, il se donne comme un Messie et change le culte, surtout ce qui concerne le sacrifice. Il condamne l'ancienne forme du sacrifice qui était à la gloire de la femme.

Il fait des miracles pour frapper les esprits et ainsi se faire écouter. Il coupe le gui et le présente comme devant tout guérir préparé par lui. C'est ainsi que, à la religion, il ajoute le charlatanisme médical. Il prédit l'avenir, prononce des oracles, et prétend assujettir la nature.

Aussi on le regardait comme un réformateur dangereux. Lorsqu'il eut triomphé de toutes les résistances, lorsque la conquête fut achevée et que le Tigre et l'Euphrate coulèrent sous les lois de Ram, il bâtit la ville de Ninveh (Ninive) pour servir de capitale à un royaume qui porta d'abord le nom de Chaldée, tant que la caste sacerdotale y domina, et qui prit, plus tard, le nom d'Empire Syrien ou Assyrien, lorsque la caste militaire parvint à y prendre le dessus.

On trouve dans les livres sacrés des Hindous, les *Pourânas*, les plus grands détails sur les conquêtes de Ram. Nous avons vu que ces livres sont modernes, ils furent écrits ou revisés du <sup>vi</sup><sup>e</sup> au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère, alors que le vaste empire de l'Inde était depuis longtemps masculinisé; aussi on n'y retrouve rien de l'esprit féminin.

## BOUDDHISME

(date incertaine)

Au milieu des luttes philosophiques, un mouvement social se produisit, mouvement démocratique, qui ne fut d'abord qu'une révolte contre le pouvoir Brahmanique et contre la division sociale établie par les prêtres à leur profit. Ce fut en même temps une libération de toute contrainte, de toute morale, une négation de l'ancienne religion.

Ce mouvement commença par des manifestations isolées, exagérées et immorales. Leur base est l'envie — envie de caste —

envie de sexe, car ce sont des inférieurs qui en furent les promoteurs.

C'est surtout contre le pouvoir des Brahmanes que la révolte fut dirigée. On faisait opposition au pouvoir exorbitant que se donnait le prêtre, pouvoir usurpé d'ailleurs et qui n'avait aucun droit au respect, puisqu'il ne pouvait pas s'appuyer sur une autorité morale, légitime. C'était une autorité *conquise*, donc illégale.

Dans l'ancien régime, l'homme de toutes les castes avait pu se soumettre à la puissance morale de la Femme; une force mystérieuse, sanctionnée par sa conscience, l'y entraînait, mais il ne se soumettait pas à un autre homme dans lequel il sentait un égal, un être de son même sexe et de sa même nature, donc sujet aux mêmes défaillances que lui.

Les castes inférieures ne firent qu'imiter les Brahmanes en renversant, comme eux-mêmes l'avaient fait, une puissance supérieure; comme eux ils voulurent escalader l'échelle sociale et s'affranchir des entraves gênantes imposées par l'ancienne loi morale, compliquée par des prescriptions nouvelles introduites dans la religion pour sauvegarder le pouvoir sacerdotal.

Pour arriver à ce but : prendre le pouvoir et refaire une morale plus complaisante, il fallait faire une nouvelle religion; pour s'emparer du sacerdoce qui est la direction suprême, il fallait se faire passer pour *savant* alors qu'on ne savait rien. Mais l'imagination est là qui supplée à la science.

Ceux qui furent les premiers auteurs de ce mouvement révolutionnaire appartenaient aux castes inférieures et, comme tels, mettaient dans leur révolte plus de passion, plus de violence que n'en avaient mis les Brahmanes, dont l'usurpation avait plutôt été basée sur la ruse, les raisonnements faux. Les nouveaux révoltés mettaient aussi plus d'exagération et de folie dans les idées qu'ils voulaient faire admettre et qui étaient le fruit du grand désordre moral des époques antérieures (1).

(1) « La religion des Bouddhistes n'a pas été fondée par un seul, mais par plusieurs prophètes qui ont paru dans des contrées fort éloignées les unes des autres, comme l'Inde, le Siam, la Chine, le Thibet et la Perse, où ils ont vécu à des époques si différentes que plus de 1000 ans séparent les premiers de ces fondateurs des derniers qui ont paru sur la scène. Il est remarquable que tous aient été désignés par le nom de Bouddha, qui signifie un saint homme, ou un prophète divin. »

(Marius Fontane, *L'Inde Védique*, p. 75).

L'apparition de la nouvelle religion suscita aux Indes une grande lutte. Le Brahmanisme n'était pas mort quoique affaibli, et revendiquait des droits de priorité. Koumârila-Bhatta ordonna le massacre des Bouddhistes : « Que du pont de Râma jusqu'à l'Himâlâya blanchi par les neiges, quiconque épargnera les Baouddhas enfants ou vieillards, soit livré lui-même à la mort ». (*Kreutzer*, Trad. franç., pp. 306-307).

Ce furent, pour l'Inde, des temps troublés tout à fait comparables à ceux de la décadence romaine. Ils se produisirent du reste à l'époque où la décadence commençait partout.

Le Bouddhisme est, pour l'Inde, la forme la plus moderne du *renversement de l'idée religieuse*.

Et comme ceux qui ont tort font toujours une formidable propagande de leurs erreurs, pour se justifier en montrant un grand nombre d'adeptes, ils arrivèrent à se répandre de l'Inde au Japon, prétendant être venus adoucir les mœurs des nomades féroces de l'Asie Centrale et même de la Syrie méridionale, alors que, en réalité, ils ouvrirent une ère de luttes, d'ignorance et d'asservissement, qui amena la décadence des anciennes civilisations de l'Asie.

## LA DOCTRINE BOUDDHIQUE

Le Bouddhisme n'a rien inventé, il s'est contenté de prendre la doctrine Védique et de la dénaturer. C'est la parodie de la pensée déposée dans le primitif Véda, embrouillée et exagérée.

Du reste, la doctrine Bouddhique varie, elle est toujours prête à s'assimiler les idées régnantes, ainsi qu'il arrive toujours lorsqu'on se base sur les idées des autres, non sur les siennes propres ; les idées personnelles seules sont inébranlables.

Comme il s'agit de tromper le public pour gagner le plus grand nombre possible d'adeptes, et qu'il y a dans la conscience populaire un fond de morale primitive inébranlable, on flatte ce besoin de direction morale en étalant de beaux préceptes, pris dans la religion primitive.

« Les disciples de Çâkyamouni ne croient pas à des influences divines surnaturelles parce qu'ils n'admettent pas de Dieu créateur et conservateur du monde. Ils considèrent même cette doctrine comme une hérésie. Les êtres qui font de grandes

choses les accomplissent, non à l'aide de secours spirituels extérieurs, mais en déployant leurs forces et leurs facultés innées ».

Voilà qui serait parfait si, comme dit Max Müller (traduction Harris), le Bouddhisme était la religion de la spontanéité personnelle, de la foi à la possibilité pour la nature humaine de se perfectionner elle-même.

Mais en réalité il ne vise, dans cette négation, que la suppression de la Divinité primitive. Le Bouddhisme est caractérisé par sa négation de « Dêva », et cela parce que Dêva, c'est la femme. Il était impossible alors d'arracher de l'esprit du peuple hindou cette idée que les Vishnouïtes propageaient. Plus tard les Brahmanes feront de Dêva un être mâle, mais il fallut du temps pour opérer cette transition; les Bouddhistes n'eurent pas la pensée de faire la substitution de sexe, ils préférèrent nier la Divinité.

Le Bouddhisme se donne, comme idéal à poursuivre, la liberté illimitée de l'esprit et la bienveillance sans borne pour tous les êtres. C'est toujours ainsi que se présentent les systèmes despotiques, ils flattent les instincts les plus chers de l'humanité pour gagner la confiance... dont ils ont l'intention d'abuser.

Où est la bienveillance des Bouddhistes, qui tiennent la femme asservie ? Où la liberté illimitée de l'esprit ?

Dans le Siam, les livres Bouddhiques, dont le texte est en pâli, sont quelquefois traduits en caractères siamois à *l'usage des femmes*, dit-on, « parce qu'elles commettraient un grave péché en essayant de lire les caractères sacrés des saintes Ecritures et même, vu la puissance qui leur est inhérente, en recevraient de graves dommages ».

D'autre part, pour détacher l'homme de cette influence féminine qu'on craignait tant, on prêchait au novice le détachement du monde, ce qui veut dire : détacher l'homme de la femme.

Dans le questionnaire qu'on lui adresse, nous trouvons cette demande et cette réponse :

D. — Tes liens sont-ils tous brisés ?

R. — Ils le sont tous.

Or la religion, c'est le *lien moral qui unit l'homme à la femme* (l'homme à la Dêva). C'est pour cela que le Bouddhisme n'a pas la prétention d'être une religion, mais seulement une philo-

sophie. De même qu'il nie la *Divinité*, il nie le lien qui y rattache l'homme.

Le terme sanscrit *bandhana*, par lequel peut être exprimé ce que les Occidentaux entendent par *religion*, c'est-à-dire une certaine relation entre l'homme et quoi que ce soit de supérieur à l'homme, n'a jamais été employé par les Bouddhistes pour désigner leur croyance. Celui dont ils se servent, *âgama*, c'est *l'acheminement vers la lumière selon les enseignements du Bouddha*.

« Le Bouddhisme, en effet, n'est rien autre chose qu'une doctrine philosophique et morale, sur laquelle s'est greffé, à une date peu éloignée des origines, un système de métaphysique, et, *en principe*, il n'a jamais présenté aucun des caractères constitutifs d'une religion ». (Chaboseau, *Essai sur la philosophie bouddhique*).

Les Bouddhistes ont fixé leur doctrine dans des livres dont ils rendent la lecture obligatoire.

L'époque où le Bouddhisme a été fixé par l'écriture a marqué une période nouvelle : le triomphe de l'erreur.

Les divers fondateurs du Bouddhisme, quoique fort divisés dans leurs opinions, se sont néanmoins tous accordés sur un point : supprimer les castes, supprimer les Dévas, supprimer les Brahmanes.

Tous ont été des révoltés prêchant l'égalité par en bas, c'est-à-dire la suppression de tout ce qui les dépassait.

A propos de la « *jalousie bouddhique* », Burnouf dit (Sc. des R., p. 145) : « Le Bouddhisme est une tentative révolutionnaire aboutissant à la suppression du régime des castes ; par la substitution d'un sacerdoce recruté jusque dans les bas-fonds de la société, au sacerdoce héréditaire des Brahmanes, qui étaient de purs Aryas, et dont les familles remontaient aux temps Védiques de l'invasion, il décapitait le régime des castes et provoquait dans l'Inde une révolution sociale auprès de laquelle nos révolutions d'Occident n'auraient été qu'un jeu ».

## LES CONCILES

C'est par des conciles que la religion Bouddhique a été fondée — et non par un homme —. Quel homme aurait osé affirmer toutes les divagations qu'on attribue à Çâkya-Mouni ? Il faut

l'audace que donne le nombre pour braver le sens commun, la logique et les lois de la Nature comme l'a fait ce système philosophique.

La première phase du mouvement révolutionnaire avait été une révolte partielle sous l'excitation de quelques meneurs. La seconde période nous montre les révoltés réunis en conciles, donc nombreux déjà et fixant une doctrine dans des livres. Ils ne sont pas scrupuleux sur l'adoption des maximes qui vont faire le fond de leur enseignement, ils prennent à peu près tout ce qui se présente pourvu que cela ait l'air très moral.

Le but qu'ils poursuivent est de surpasser leurs devanciers, de paraître plus moraux qu'eux. C'est la surenchère qui mène à toutes les folies. Pour se montrer en tout supérieurs aux autres, ils se jettent en aveugles dans le surnaturel le plus extravagant, dans l'exagération la plus osée, dans l'absurdité folle. Afin de faire croire qu'ils possèdent une puissance plus grande que celle des Dévas — qu'ils sont venus renverser —, ils inventent le miracle, le merveilleux, l'irréel. Le succès leur donne de l'audace, ils se montrent tels qu'ils sont parce qu'ils ont la *force* pour appuyer leurs arguments. Ce sont de vrais insensés ; ils bannissent de leur doctrine tout le *réel* et nous donnent la mesure de ce que peut l'imagination déréglée de l'homme.

Dans ce monde nouveau, la Femme n'a plus rien à dire. Elle n'assiste pas aux conciles dans lesquels on va poser les bases de la nouvelle religion ; Elle doit s'incliner devant les folies du Prêtre et admirer en silence. Elle n'est, du reste, qu'un être impur. Après avoir abêti son esprit, on enlaidit son corps, on lui persuade qu'elle doit se couper les cheveux parce que cet ornement naturel de son sexe fait l'objet d'une jalousie masculine. Elle doit cacher sa beauté, se voiler. Tout ce que la Nature lui a départi de supériorité esthétique doit être soigneusement dissimulé, aussi bien que ses supériorités morales, maintenant niées.

Mais ces sectaires ne s'entendent pas longtemps. Le Bouddhisme, à peine né, se divisa en deux Eglises : celle du Nord et celle du Sud ; l'une un peu plus sage, l'autre un peu plus folle.

Dans celle du Nord, la plus extravagante des deux, on introduisit les *conjurations* et les *mystères magiques* des sectateurs de Çiva. C'est le culte mâle qui s'affirme, c'est la haine de la femme devenue dogme. Et l'on justifie tout cela en disant que c'est

l'enseignement du Bouddha et que « le Bouddha n'a pu enseigner que ce qui est d'accord avec la Vérité ».

Si l'on voulait élaguer le puissant amas d'écrits qui compose le *Tripitaka*, en supprimant tout ce que la saine raison condamne, il ne resterait que la petite partie qui a été empruntée aux doctrines Védiques antérieures au Bouddhisme.

Le Bouddhisme ne cherche ses preuves que dans le surnaturel, dans ce qui émane de l'imagination de l'homme. La simple Nature n'existe pas pour lui, il la condamne du reste. Il veut s'imposer aux masses *en dépassant la raison*, en violant la logique, en se mettant dans un au-delà qui surpasse la Nature. Et c'est à ces extravagantes folies qu'il veut plier la foi. Il y arrive du reste. Les esprits faibles ou pervers n'acceptent que les idées nées d'une imagination malade. La vraie Religion, basée sur les lois de la Nature, devient pour eux l'hérésie qu'il faut persécuter. On voit alors couler le sang, car la raison saine a toujours eu des martyrs.

\* \* \*

Les Bouddhistes du Sud enseignent ainsi l'histoire (Récit de la première *Sangîti*, fait par Mahânâma, l'auteur du Mahâvança. Chapitre III) :

« Le septième jour après que le Maître de l'Univers doué des six pouvoirs fut mort, Kâçyapa, ce disciple accompli de Bouddha, dans l'intention de tenir un concile, convoqua cinq cents prêtres très célèbres, qui avaient surmonté la domination des passions, qui étaient versés dans les neuf divisions du savoir doctrinal, etc. Ces hommes, pleins de compassion pour l'Univers, s'étant réunis à Râdjagriha, le roi Adjâtaçatrou leur fit construire une vaste salle où l'on étendit des tapis d'un prix inestimable, correspondant au nombre des prêtres. Le trône du président (Kâçyapa) fut placé au nord et tourné vers le sud. Au centre de la salle, une chaire faisant face à l'est fut érigée pour les religieux que le président devait interroger.

« Pour compléter le nombre de cinq cents, il manquait un disciple, Ananda, qui n'avait pas encore atteint la dignité d'Arhat et qui, par conséquent, n'avait pu assister au concile. « Exerce-toi sans relâche, lui dirent les autres, et atteins l'état requis ».

Ananda fit donc « un effort surnaturel » et, s'étant débarrassé de la domination des passions, il acquit la sanctification de l'Arhat (1).

« Après lui avoir réservé un siège, et les autres prêtres ayant pris leur place par rang d'ancienneté, quelques-uns demandèrent : « Où est le thêra Ananda ? » A ce moment, « l'edit thêra émergeant du sol et passant à travers les airs (sans toucher le plancher), prit son siège dans la chaire qui lui était réservée ».

« Tous ces thêras, supports accomplis de la foi, adjudèrent au thêra Oupâli l'exposition du « Vinaya », et au thêra Ananda la totalité des autres branches du « Dharma ». Le grand Kâçyapa, placé sur son trône, interrogea Oupâli sur le « Vinaya ». Après que ce thêra l'eut exposé, les autres « anciens », en le répétant, devinrent les maîtres parfaits dans la connaissance du « Vinaya ». Après cela, Kâçyapa interrogea Ananda sur le « Dharma », qu'il exposa longuement « sans la moindre omission ». Tous les assistants répétèrent en chantant ce qu'il avait dit, et devinrent parfaits dans le « Dharma ». (C'est cette récitation en commun du contenu de la Loi sainte qui a fait donner à cette assemblée le nom de Sangiti (unanimité), du sanscrit sangîta (concert), terme conservé pour les suivantes, et qui est devenu synonyme de notre mot *concile*.)

« Ainsi ce concile tenu par ces bienfaiteurs de l'humanité, pour le bénéfice du monde entier, fut achevé en sept mois, et la religion fut affermie pour une durée de cinq mille ans. A la clôture du concile, la Terre, « dans l'excès de son allégresse, trembla six fois, depuis les plus profonds abîmes de l'Océan ».

C'est dans ce concile que l'on constitua le Tripitaka — la doctrine —. Si on juge de ce qu'elle peut contenir par ceux qui en furent les auteurs, c'est le code de la folie érigé en dogme.

Dans les deux conciles suivants, la doctrine étant formulée, il n'y eut plus qu'à en défendre les principes contre les hérésies qui s'étaient immédiatement produites. Ce qui nous révèle qu'il y avait à cette époque des gens sensés que les voyages par les airs des fameux thêras ne convainquaient pas.

(1) Suivant Hiouen Thsang, pèlerin du VII<sup>e</sup> siècle, Ananda exclu s'efforça, dans une nuit, de briser les liens qui l'attachaient aux trois mondes. Puis il vint frapper à la porte de Kâçyapa. « Tes liens sont-ils tous brisés ? » — « Ils le sont tous. » — « S'il en est ainsi, il n'est pas besoin d'ouvrir la porte ; entre par où tu voudras. » Ananda, alors, entra par la fente de la porte.

Le Mahâvança dit (chap. V) qu'au 1<sup>er</sup> siècle après la mort de Bouddha, il n'y eut qu'un seul schisme ou une seule hérésie. Au 11<sup>e</sup> siècle il s'en produisit 17. Cela provenait (si c'était vrai) de ce qu'au début on ne s'en occupa pas, ou peu, mais que lorsque la doctrine prit de l'importance et fut répandue, on la combattit parce qu'on la connaissait.

La suite de l'histoire du Bouddhisme est remplie de miracles et de divagations.

Qu'on en juge : Toujours suivant le *Mahâvança*, le roi Açoka, le noir (Kâlâçoka), s'étant déclaré en faveur des hérétiques, un double miracle le ramena à l'orthodoxie. D'abord il vit en songe son âme jetée dans une chaudière de fer fondu (dans le Lokakoumbhî). Au moment où cette vision l'épouvante, Anandî, la plus jeune sœur du Roi, qui était religieuse et « *qui avait surmonté la domination du péché* », arrive « voyageant à travers les airs » et le décide à soutenir *la vraie religion*.

C'est sous ce roi converti qu'eut lieu le second concile, celui de Vaïçâli, cent ans après le Nirvâna. (Ce mot veut dire délivrance ; les femmes l'avaient adopté pour désigner la délivrance du pouvoir oppressif de l'homme, et ce sont justement ceux qui accentuent ce pouvoir qui prétendent apporter le Nirvâna).

Sept cents religieux prirent part à ce concile, qui siégea dix mois. Les hérétiques, au nombre de 10.000, furent dégradés.

Le 3<sup>me</sup> concile eut lieu à Pâtalipoutra, 218 ans après la mort (supposée) du Bouddha. Il comprenait 1.000 religieux, dura neuf mois, et 60.000 religieux hérétiques y furent dégradés.

C'est le président de cette assemblée, le thêra Tissa, qui donna une grande impulsion aux missions bouddhiques.

La chronique singhalaise dit : « L'illuminateur de la religion du vainqueur (le vainqueur de la femme et de la raison), le thêra, fils de Moggali, ayant clos le 3<sup>me</sup> concile, réfléchissant à l'avenir, s'apercevant que le temps était venu pour la propagation de la religion du Bouddha dans les pays étrangers, envoya dans les pays étrangers les thêras suivants (suivent les noms) ; les uns se rendent dans le Kachemir, d'autres pénètrent plus loin vers l'ouest, etc. »

« Mahendra, le fils même d'Açoka, « distingué par sa sagesse et sa beauté », fut choisi avec quatre compagnons pour annoncer la doctrine du Bouddha dans l'île de Ceylan. « Allez, leur dit

Tissa, établissez dans le délicieux pays de Lankâ (Ceylan) la délicieuse religion du vainqueur ». Et Mahendra devint le *flambeau* qui répandit la lumière de la religion dans ce pays.

« Sa sœur voulut être sa collaboratrice. (Les femmes s'en mêlent ; mais est-ce vrai ?) Elle fonda dans l'île les premiers couvents de religieuses. Comme le soleil et la lune éclairent le firmament, la princesse et Mahendra firent luire la lumière de la religion du Bouddha ».

C'est ainsi que se propagea cette doctrine, faite de superstitions grossières, de miracles, d'exagération, d'orgueil mâle, en même temps que d'avilissement de la Femme et de confusion sexuelle.

## LES DEUX ÉGLISES

Ce qui caractérise l'erreur, c'est la division des croyances. Ce qui caractérise la Vérité, c'est l'Unité. Il n'y a qu'une Nature, donc il n'y a qu'une Vérité, mais il y a une multitude de façons d'exprimer le surnaturel, il prend toutes les formes que l'on veut ; c'est pourquoi les religions fausses sont toujours hérissées de systèmes qui sont souvent contradictoires.

Au lieu de demander ce qu'enseigne le Bouddhisme sur une question donnée, il faut demander ce qu'enseigne là-dessus telle Église, telle école bouddhique.

Chacune argutie à sa manière.

A peine né, le Bouddhisme se divisa en deux Églises : celle du Nord et celle du Sud.

L'Église bouddhique du Sud garda le système fédéraliste des Métropolitains. En Asie il fut représenté par les Grands-Prêtres, indépendants les uns des autres.

L'Église bouddhique du Nord fut gouvernée monarchiquement. Elle avait un pape absolu, chef unique et infailible : le Dalai-Lama, ou Talé-Lama.

Le Lamaïsme emprunta tous les éléments du Çivaïsme, tels que la croyance aux esprits, la réincarnation, l'exorcisme, la Magie ; puis aussi le chapelet de 108 grains (chapelets de crânes dans le Çivaïsme).

Il garde la formule de six syllabes :

*Om mani padmê hoûm*

(Béni soit le joyau dans le lotus) (1).

## L'ESPRIT DU BOUDDHISME

L'histoire de la littérature sacrée du Bouddhisme est un chapitre de l'histoire de l'évolution mentale du Prêtre.

Parti de ce commencement d'aberration qui caractérise le mauvais sentiment qu'on appelle la Misogynie, ce ne fut, d'abord, qu'une expression de révolte, une manifestation d'orgueil, c'est-à-dire un renversement des sexes et, de là, un renversement de la morale.

En même temps, il fallait bien renverser la Vérité qui avait démontré les lois de l'évolution sexuelle. Tout cela amena une lutte dans la société, entre les impulsifs et les raisonnables, on pourrait dire entre les fous et les sages. Mais les hommes pervers ont pour se défendre une arme puissante : l'hypocrisie. Pour cacher les tares imprimées par leurs mœurs dégradées, ils prêchèrent de belles maximes de morale, l'ancienne morale féminine, qu'ils adoptèrent en paroles, sinon en actions, et qu'ils s'approprièrent si bien que ce sont eux qui apparurent comme des sages : tel un singe qui s'affuble des vêtements d'une Reine.

Ils jouèrent un rôle, se firent saints, essayant de s'incorporer dans l'âme féminine pour paraître ce qu'elle est, mais dépassant la mesure, dans leur ignorance des deux natures humaines. Ils se font ascètes, ne sachant pas que les outrances sont le signe caractéristique de la dégénérescence.

L'ascétisme est un état dans lequel l'homme se met pour se rapprocher des conditions de la nature féminine.

Quand ils augmentèrent en nombre, ils sentirent la nécessité de s'entendre pour se donner une plus grande autorité. Ils réunirent des assemblées et prononcèrent des décrets, ils prirent des arrêtés qu'ils déclarèrent « légitimes » et même « infaillibles » ; ils se croyaient forts depuis qu'ils se voyaient plus nombreux, comme si le nombre faisait la vérité.

(1) Mahâvança, Kœppen, p. 61 ; Burnouf, *Introduction*, p. 225, note ; *Journal Asiatique*, 4<sup>e</sup> série, t. IX, p. 462.

Le but du Bouddhisme, d'après eux, était de « transporter tous les êtres de l'océan de douleur et de mort à l'autre rive, à la délivrance, au *Nirvâna* ». Ce transport est appelé « char », *yâna* (véhicule) ; il n'y a qu'un *yâna*, celui de Bouddha. C'est la doctrine salutaire qu'il a enseignée.

Donc, à cette époque, la vie était un océan de douleur (côté des femmes) et un océan de despotisme (côté des hommes).

## LES ARHATS

Quand l'homme fit une religion basée sur un sacerdoce qui excluait la Femme, il créa dans la Prêtrise masculine des types supérieurs destinés à tenir la place des Génies, des Muses, des Vestales et de toutes les Prêtresses des anciens cultes. Ces types sont doués de toutes les facultés féminines, mais, comme l'homme prétend dépasser la Femme, il exagère les attributs qu'il donne à ces types mâles supérieurs et en fait des êtres surnaturels. C'est la spiritualité de la femme qu'il s'agit d'imiter et de dépasser ; c'est son affranchissement des passions *d'en bas* (c'est-à-dire de la région inférieure du corps) et la victoire de l'esprit sur la matière qui est une loi de son sexe.

L'homme, qui matérialise toujours les idées abstraites de la femme, attribue aux ascètes le pouvoir surnaturel de voler à travers les airs, matérialisant ainsi l'idée d'élévation donnée à l'esprit féminin.

Dans le Bouddhisme, nous voyons apparaître une classe d'hommes appelés « Arhats », destinés à parodier et à dépasser la spiritualité de la Femme. Ils sont ainsi décrits :

« L'Arhat est pourvu des cinq connaissances surnaturelles : le pouvoir de prendre la forme qu'il désire, la faculté d'entendre tous les sons quelque faibles qu'ils soient, la connaissance des pensées d'autrui, celle des existences passées de tous les êtres, enfin la faculté de voir les objets à toute distance imaginable. (Cette faculté visuelle est une imitation grossière de l'intuition féminine). Il possède en outre la faculté de s'affranchir des lois de la pesanteur, de s'élever dans les airs, de se transporter où il veut, de traverser les mers et de faire toute espèce de miracles. Le vénérable Arhat est exempt de péchés. (C'est la

Femme qui pêche, ce n'est plus l'homme). Après sa mort, il entre dans le *Nirvâna*. »

Les Bouddhistes ont une sorte de Messie appelé Maitrêya, conçu à une époque d'épreuve et de persécution, et qu'on espérait voir venir pour sauver les fidèles. Entre temps ils se donnèrent un fondateur, Çâkyamouni ; alors on considéra le futur Messie comme le successeur du Bouddha, et on enseigne qu'il viendra s'incarner pour sauver les hommes 5.000 ans après le Nirvâna.

### LE NIRVANA

Le mot Nirvâna veut dire « délivrance », salut.

C'est la paix désirée par la femme souffrante, c'est son espérance, son aspiration continuelle. Faisant de son désir une réalité, elle annonce que bientôt viendra « le Messie », qui rendra à la société troublée la paix des premiers jours.

Mais les prêtres, qui s'assimilent toutes les idées féminines en les masculinisant, font de ce Messie un homme, et c'est ainsi que le Bouddha est représenté apportant au monde « la délivrance ».

Dans la légende de Poûrna, on fait dire à Bouddha : « Va, Poûrna, délivré, délivre ; arrivé sur l'autre rive, fais-y arriver les autres ; consolé, console ; parvenu au Nirvâna complet, fais que les autres y parviennent comme toi ».

De quoi donc est-il venu délivrer la femme, ce Bouddha ? Est-ce de la tyrannie et des caprices de l'homme ?

Mais c'est, au contraire, à partir de ce moment que la Femme n'est plus rien, que l'homme est tout, car le but principal du Bouddhisme est de supprimer son action de la société, de soustraire l'homme à son influence, de briser le lien qui l'attachait à elle.

C'est pour cela que les Bouddhistes durent chercher une autre signification au mot *Nirvâna*. Pour eux, cela devint : « L'affranchissement de la douleur par l'expérience, ou la *voie*, c'est-à-dire les moyens donnés par le Bouddha pour affranchir l'humanité ». Des mots ! des mots !... mais pas d'idées.

## LE FONDATEUR DU BOUDDHISME

Comme on voulait flatter les masses déshéritées de la fortune, pour s'en faire un appui contre la puissance intellectuelle qui régnait dans les classes supérieures (1), on inventa une fable destinée à les gagner ; on raconta qu'un fils de prince, renonçant à ses biens, s'était fait volontairement pauvre pour tirer de la misère les classes déshéritées et pour soustraire les hommes à la loi des transmigrations.

Cette légende n'était qu'un tissu d'absurdités.

Si ce prince était si riche, il n'avait qu'une chose à faire pour sauver le peuple de la misère : lui donner sa fortune. Quant à la prétention de sauver les gens des conséquences d'une loi imaginaire — la transmigration —, ce n'est qu'une supercherie qui ressemble à s'y méprendre aux dogmes de ceux qui prétendent sauver les âmes de l'enfer qu'ils ont imaginé.

« La masse ignorante, dit M. Léon de Rosny, est bien plus portée à la vénération pour un être dont on lui affirme la réalité que pour une pure conception intellectuelle.

« Dans tous les temps et sous toutes les latitudes, il a fallu user de l'anthropomorphisme quand on a voulu faire accepter une doctrine religieuse par la foule, et, pour qu'elle accepte un mythe comme article de foi, il a été nécessaire de donner à ce mythe une forme appréciable par les sens ». (*Le Bouddha a-t-il existé ?* p. 294).

La réalité, c'est que Çākya-Mouni, le prétendu fondateur du Bouddhisme, n'a jamais existé et n'a été inventé que pour donner un chef lointain à une révolte.

Du reste, s'il avait été tel qu'on nous le montre, au lieu d'avoir été un homme vénérable, il aurait été un dément ou un imposteur. Mais comme son existence est miraculeuse, nous sommes à l'aise pour la nier.

## LE BOUDDHA

La personne du Bouddha est, très certainement, légendaire. Nous ne retrouvons pas, dans son histoire, l'homme, c'est-à-dire

(1) Açoka, le roi qui fonda le Bouddhisme en y adhérant, fut pour l'Inde ce que Constantin fut pour l'Italie : un homme inférieur, misogyne, qui donna son appui au parti de l'ignorance, du nombre, de la force brutale et de l'hypocrisie.

la psychologie masculine ; nous n'y voyons qu'un récit merveilleux raconté au peuple pour donner un chef à une doctrine et pour faire, de ce chef, un personnage d'une vertu extraordinaire. Mais tout cela est trop peu dans la réelle nature de l'homme pour qu'on puisse y ajouter la moindre foi.

D'autre part, nous voyons qu'à un certain moment Bouddha est représenté par des statuettes qui lui donnent une forme grotesque, hideuse, caricaturale (voir ces statues au Musée Guimet). Cela nous donne une lumière. Nous comprenons, par là, que ceux qui ont vu de près la parodie bouddhique, loin de la prendre au sérieux, l'ont ridiculisée.

Mais rien n'est tenace comme l'erreur et nul ridicule ne la tue, au contraire, cela la fait vivre en lui donnant les apparences du martyre.

Donc les contemporains ont montré sous les traits d'un monstre ce que l'on veut nous faire admirer comme étant d'un saint.

Deux faits prouvent que ce sont ceux qui l'ont d'abord bafoué qui avaient raison : 1<sup>o</sup> l'exagération de la justification, c'est-à-dire l'histoire même qu'on donne à Çākya-Mouni ; ensuite, les contradictions qui existent au sujet de la date de l'apparition du Bouddha.

Si cet homme avait existé tel qu'on nous le représente, l'histoire réelle en aurait perpétué le souvenir.

2<sup>o</sup> L'ère de malheur qui commence avec le Bouddhisme, et qui prouve bien qu'on avait raison d'attribuer à l'*esprit du mal* une doctrine qui venait renverser ce qui restait de l'ancien régime théosophique.

Ce qui prouve la non-existence de Çākya-Mouni, c'est l'impossibilité de fixer la date de sa mort, qui cependant sert à compter une ère nouvelle.

On a fixé une date conventionnelle : 543 ans avant notre ère. Ce sont les Singhalais qui, par suite d'une combinaison de chiffres, ont fixé cette date qui n'a aucune réalité.

Les Bouddhistes de Ceylan répondirent à Fa-hian, qui visita leur île de 412 à 414, et leur demanda la date de la mort du Bouddha :

« *Que les Hindous ne connaissent plus l'époque précise de la délivrance du Bienheureux, mais que depuis le Nirvâna il s'était écoulé 1497 ans* ». Ce qui reportait la mort de Bouddha à l'an

1084 avant notre ère. (Le Nirvâna, c'est le temps heureux qui devait suivre la mort du saint).

Vers 630, un auteur appelé Hiouen Thsang dit : « Depuis le Nirvâna jusqu'à aujourd'hui, les uns comptent 1200 ans (ce qui fait naître le Bouddha 570 ans avant notre ère), les autres 1500 ans (ce qui le ferait naître en 870), d'autres enfin affirment qu'il s'est écoulé 900 ans depuis sa mort (ce qui le met à 350 ans avant notre ère). »

Les livres thibétains donnent 14 dates différentes, variant entre 2422 et 882 avant notre ère.

L'âge réel du Bouddhisme est inconnu.

Les premiers documents authentiques qui nous le font connaître sont les inscriptions d'Açoka, en 250 avant notre ère. Elles donnent des prédications plutôt que des récits historiques.

Le Tripitaka (leur évangile) n'a été mis par écrit que dix ans avant notre ère. (D'après Forlang, en 543).

Il n'existe aucun document historique proprement dit, relatif aux quatre premiers siècles du Bouddhisme. Les récits des événements de cette époque sont divergents et contradictoires ; les uns sont de pures fictions, les autres transportent dans les premiers siècles du *Nirvâna* des faits qui ont eu lieu plus tard.

Quant à la personne du Bouddha, elle n'est nullement définie. On lui donne des formes diverses, plus fantastiques les unes que les autres.

Il y a le Bouddha du *Hînayâna*, vénéré pour s'être sauvé du monde des renaissances en s'affranchissant des liens de la convoitise et des passions.

Il y a le Bouddha du *Mahâyâna*, supérieur à l'humanité, en relation avec tous les mondes. En mourant il garde sa personnalité, il n'a perdu que le corps dans lequel il s'était incarné.

(On voit que les doctrines spirites remontent loin).

Enfin on voit surgir le Bouddha préexistant de toute éternité.

Les noms qu'on lui donne sont l'exagération des qualificatifs attribués aux anciennes Déesses. Il est :

- L'intelligence suprême. La lumière du monde.
- Le joyau du monde.
- Le Maître, l'Omniscient, le Parfait.
- Le Père du monde.
- Le roi par la Justice. Le règne de la Justice.
- Le vainqueur accompli. Le conquérant suprême.

- L'honorable du siècle.
- L'instituteur des trois mondes.
- Le dompteur de Mâra (le diable).
- Le chef du monde.
- Celui qui est véritablement apparu.
- Le grand médecin.
- Le chemin de la vie.
- Le royaume spirituel.

Et après cela on nous dit que le Bouddhisme n'est qu'une philosophie qui a supprimé la Divinité.

### LA LÉGENDE

La légende de Gautama Siddhârtha rappelle celle de Jésus par ses miracles, par la conception miraculeuse de sa Mère, par l'arrivée, à la naissance de l'enfant, des dieux Indra et Brahmâ, venant rendre hommage à l'enfant divin.

Léon de Rosny dit de cette légende : « Telle que nous la trouvons écrite dans les Livres canoniques les plus vénérés, l'histoire de Çâkya-Mouni a tous les caractères d'un récit merveilleux et imaginaire, inventé longtemps après l'époque où l'on place la naissance de son héros. Le *Lalita-Vistâra*, par exemple, se présente à nous comme une sorte d'autobiographie épique du Bouddha racontée à la prière des dieux en présence de 12.000 moines et de 30.000 de ces saints appelés *Bodhisattwas*, qui n'ont plus à traverser qu'une seule existence humaine dans le dēvaloka (1) avant de pouvoir revenir sur la terre, dignes d'entrer dans le Nirvâna.

« Çâkya-Mouni raconte tout d'abord son séjour dans le Ciel, où il était l'objet du respect et de l'admiration d'innombrables myriades de Bouddhas, de dieux et de génies. Il n'était, cependant, pas encore arrivé à l'intelligence parfaite et se préparait seulement à descendre sur la Terre pour se livrer à la méditation et devenir un sage accompli. Sa descente ici-bas est signalée par des lumières de couleur d'or qui éclairent le monde. Le sol tremble, mais ce tremblement ne fait de mal à personne.

(1) La durée de la vie des Bodhisattwas dans celui des dēvalokas qui leur est affecté est de 4000 ans ; mais, dans ce paradis provisoire, 24 heures durent autant que 400 années sur la Terre.

Siddhârtha s'incarne sous la forme d'un jeune éléphant blanc dans le sein de sa Mère ». (*Le Bouddha a-t-il existé ?* p. 298).

### SES PARENTS

On le fait naître à Kapila-Vastu, près de Bénarès.

Les uns le font fils de Çouddhodana, chef de la maison de Çākya et roi du puissant empire de Magadha, dans le Behar méridional. Ce prince épouse Mahâ-Mâyâ (ou Mahâ-Dêvî), mais ne consume point son mariage avec elle, car celle-ci conçut par l'influence de l'obombration divine, tout en demeurant vierge.

Selon d'autres, sa mère fut Târâ, épouse de Brihaspati auquel elle fut enlevée par Tchandra, génie oppresseur. Mais son mari sut la reconquérir par le secours d'Indra, qui combattit le ravisseur avec les Daityas, que soutenait le grand pontife Çoukra.

D'autres encore lui donnent pour père Kapila. Sa mère le porta trois cents jours.

### SA NAISSANCE

Voici comment, d'après le *Lalita-Vistâra*, les dieux saluèrent sa naissance. Lorsque le Bouddha est sur le point de paraître à la lumière, tous les oiseaux de l'Himâlaya accourent au palais de Kapila et se posent, en chantant et en battant des ailes, sur les terrasses, les arceaux, les galeries, les toits du palais ; les étangs se couvrent de lotus ; dans les maisons, le beurre, l'huile, le miel, le sucre, quoiqu'on les emploie avec profusion, ne diminuent pas ; les tambours, les harpes, les théorbes, les cymbales rendent, sans être touchés, des sons mélodieux. Des dieux et des solitaires accourent de chacun des dix horizons pour adorer Bouddha. Au moment où il naît, les trois mille grands milliers de régions du monde sont illuminés d'une immense splendeur, effaçant celle des dieux. Pas un être n'éprouve de fatigue ni de souffrance, tous ressentent un bien-être infini et n'ont que des pensées affectueuses et tendres. Des centaines de millions de dieux soutiennent le char divin qui suivra le berceau du nouveau-né. Cent mille *apsarâs* conduisent les chœurs de musique qui entourent le char et chantent les louanges de Bouddha. Toutes les fleurs ouvrent leur calice ; de jeunes arbres

surgissent du sol et entr'ouvrent leurs boutons ; les eaux répandent les plus suaves odeurs, et les jeunes lions de l'Himâlaya accourent tout joyeux à la ville de Kapila et se mêlent à la foule, sans faire aucun mal à personne. Cinq cents jeunes éléphants blancs viennent toucher avec leur trompe les pieds du roi, père de Bouddha ; les enfants des dieux, entourés d'éblouissantes ceintures, apparaissent dans les appartements des femmes et se jouent au milieu d'elles. Les femmes des *Nâgas*, le sein éblouissant de splendeur, apparaissent dans les airs, la poitrine découverte. Dix mille filles des dieux, tenant à la main des éventails de queues de paon, se montrent sur l'azur du ciel ; cent mille autres portent des conques, des tambours, des tambourins suspendus à leur cou. Cent mille urnes remplies de nectar circulent d'elles-mêmes dans la ville, invitant les habitants à s'abreuver de la liqueur divine. Tous les vents retiennent leur souffle ; tous les fleuves et tous les ruisseaux s'arrêtent ; le soleil, la lune et les étoiles cessent de se mouvoir ; le feu ne brûle plus ; les corneilles, les vautours, les loups, les chacals cessent leurs cris. Aux galeries, aux palais, aux terrasses, aux arceaux apparaissent appendues des perles et des pierres précieuses. Tous les dieux des bois de Salas, sortant à demi leur corps du feuillage, apparaissent immobiles et inclinés.

La Reine, cependant, s'avance dans le jardin de Loumbinî. Un arbre la salue, incline ses rameaux autour d'Elle en forme de grotte ou de berceau et la voile d'une ombre douce et fraîche. La mère de Dieu, saisissant alors une branche de l'arbre divin, lève vers le ciel un regard d'amour, fait un bâillement et demeure immobile. Le Bodhisattwa s'élance de son côté droit sans la blesser ; un lotus blanc perce la terre et s'ouvre pour le recevoir ; un parasol descend du ciel pour le couvrir ; un fleuve d'eau froide et un fleuve d'eau chaude accourent pour le baigner. 70 vierges furent chargées de le servir : 7 durent le baigner, 7 l'habiller, 7 le bercer, 7 le tenir propre, 7 l'amuser par des jeux et 35 par des chants et par la musique.

Brahmâ va chercher dans un lotus une goutte d'élixir pour la faire boire au nouveau-né. Aucune autre créature n'aurait pu digérer un pareil breuvage, qui donne instantanément la pureté au corps et la Connaissance à la pensée. Indra, Seigneur des Dieux du Brahmanisme, Brahmâ lui-même, maître des mondes soumis à la transmigration (*saha* ou *sahaloka*), viennent remplis

de respect adorer l'enfant qui s'assied sur un grand lotus sorti spontanément de terre. De ce siège parfumé il contemple les divers points de l'espace avec le regard du lion, avec le coup d'œil d'un homme extraordinaire. Il examine l'univers dans toute son étendue et ne voit nulle part un être qui soit égal à lui. Dès ses premiers pas, un grand parasol divin de couleur blanche vient planer sur sa tête et deux beaux chasse-mouches le suivent sur sa route. Partout sur son chemin, naissent des lotus parfumés.

Sept jours après la naissance du Bouddha, sa mère Mâyâ-Dêvi meurt, comme la mère de tous les Bodhisattwas du passé, pour renaître dans le Ciel des Trayastrimças. C'est là que se dresse le trône d'Indra avec mille têtes, mille yeux, quatre bras qui tiennent le vadjra ou sceptre de diamant, au milieu de ses 119.000 concubines.

Trente-deux nourrices sont chargées de donner des soins au nouveau-né.

Le moment est venu de le conduire au temple des Dieux : l'enfant s'étonne de ce projet, puisqu'il est le Dieu des Dieux. Monté dans un char, 100.000 Dévas s'y attellent pour le traîner. A son arrivée, les statues se lèvent et le saluent.

### SON ÉDUCATION

A la vue des apparitions merveilleuses qui accompagnent la naissance de Bouddha, un anachorète de l'Himâlaya, possédant les cinq sciences transcendantes, vient à Kapila à travers les cieux, prend l'enfant dans ses bras, et reconnaît en lui les trente-deux signes du grand homme et les 80 marques du Bouddha. Trois rois, adorateurs du nouveau Dieu, furent chargés de son éducation. Le premier, né d'une incarnation de Brahmâ, l'enveloppa d'étoffes précieuses et lui prodigua les plus tendres soins ; un second, né d'une incarnation d'Indra, baptisa le jeune Dieu dans une eau divine et lui donna le nom d'Arthasiddhi ; un troisième, Çoukra, pontife des Daityas, fut chargé de l'initier à toutes les sciences et aux mystères de ces Divinités.

Bientôt le Bodhisattwa est conduit à l'Ecole ; dix mille femmes et dix mille enfants l'accompagnent au milieu d'un peuple immense. Le maître est étonné que son jeune disciple, dès le

premier jour, connaisse 64 espèces d'écritures dont il n'avait jamais entendu parler.

Les précepteurs, jaloux des progrès qu'il faisait dans les sciences universelles et divines, se plaignirent à leur chef, Soundou, tyran cruel et féroce, qui ordonna le massacre de tous les enfants de l'âge du Bouddha pour l'envelopper dans cette ruine générale, car Çoukra avait refusé de l'immoler et, le cachant, il l'élevait dans la pensée d'en faire son gendre lorsqu'il aurait atteint l'âge nubile.

Alors un des Daityas, ayant découvert l'enfant, lui trancha la tête ; mais Çoukra le ressuscita. Un autre le tua de nouveau et le mit en pièces ; Çoukra ramassa les débris, les réunit et le ressuscita de nouveau. Enfin les Daityas brûlent les ossements de Bouddha et les réduisent en poudre impalpable, puis, mêlant celle-ci à un breuvage, ils le font boire à Çoukra. Bouddha ressuscite dans le sein de son protecteur ; mais pour qu'il puisse en sortir, il faut que Çoukra meure. Celui-ci s'ouvre la poitrine et Bouddha s'élance aussitôt hors du corps de Çoukra et, au moyen d'une formule magique, que son libérateur avait eu le temps de lui apprendre, au moment de sa sortie, il rappelle ce dernier à la vie.

Bouddha reçut un grand nombre d'autres maîtres, parmi lesquels se distinguait le sage Babournou Bakshi, duquel il apprit la poésie, la musique, le dessin, les mathématiques et la médecine. Mais un jour qu'il instruisait le Dieu en présence de tous les autres docteurs chargés de son instruction, le jeune Bouddha lui posa des questions tellement embarrassantes que le sage Bakshi ne sut les résoudre. Il le pria ensuite de lui enseigner toutes les langues, condition indispensable de son apostolat, qui tend à éclairer le monde et à répandre parmi toutes les nations la connaissance de la religion et de la doctrine véritable. Mais le précepteur ne connaissait que les langues de l'Inde. Le Dieu lui infusa dès lors le don des langues étrangères, au nombre de cinquante, avec leurs caractères particuliers, et, à partir de ce moment, montra qu'il surpassait en science le genre humain tout entier.

Se retirant au fond d'un désert, sur les bords de la Naraçara, il se conféra à lui-même le sacerdoce, se coupa les cheveux et prit l'habit de pénitent. Il substitua alors à son nom d'Arthasiddhi ou de Siddhârtha, celui de Gotama.

## SES CONTEMPLATIONS

Devenu grand, le jeune prince se rend dans un bois, s'assied les jambes croisées à l'ombre d'un djambou aux feuilles triangulaires, fixe ses regards sur un point unique et atteint à la première Contemplation, exempt de désir et en possession de la raison et du jugement. Puis il obtient la seconde Contemplation sans raisonnement et sans jugement, pénétré de joie et de bien-être ; puis la troisième Contemplation, où disparaît le sentiment du plaisir et de la douleur, où se produit l'épurement complet de l'indifférence et la perte de la mémoire.

\* \* \*

Il resterait à s'occuper de son mariage, de sa vocation, de ses tentations, de ses disciples et de sa mort, tout cela écrit dans le même style et empreint de la même extravagance. Mais j'arrête ici le récit de cette vie, qui n'est qu'une extraordinaire folie devant laquelle des millions d'êtres humains se sont inclinés. Il reste d'autres extravagances à mentionner.

## LES RELIQUES DU BOUDDHA

Le culte des reliques du Bouddha se développa surtout sous le règne d'Açoka, encouragé qu'il était par l'exemple même du roi.

(Voir une légende sur l'origine du culte des images : Eugène Burnouf, *Introduction*, pp. 340-345 ; sur les reliques : *ibid.*, pp. 348 et suiv.).

Les principales reliques du Bouddha, citées déjà par Fa-hian, sont :

1°. Le pot où il recueillait l'aumône (comment un prince riche renonce-t-il à sa fortune pour demander l'aumône?). Ce pot, du temps de notre pèlerin, se trouvait dans le royaume de Vridji. Un roi du Nord, ayant soumis ce royaume, voulut emporter le pot. « Il fit approcher un grand éléphant richement caparaçonné et plaça le pot sur cet éléphant ; mais l'éléphant tomba à terre et ne put avancer. On construisit alors un char à quatre roues, on y plaça le pot, et huit éléphants le tirèrent ; mais il leur fut

impossible de faire un pas. Le roi reconnut alors que la destinée du pot n'était pas encore arrivée : il en éprouva une vive mortification, mais il fit élever en cet endroit une tour et un couvent » (*Foe Koue Ki*, pp. 76-77). Cette « destinée du pot », exposée plus loin (*ibid.*, p. 351), était de voyager d'un royaume à l'autre, après des intervalles de plusieurs siècles.

Fa-hian ajoute : « Le pot peut contenir environ deux boisseaux. Il est d'une couleur mélangée où le noir domine : il est bien fermé des quatre côtés ; il est épais d'environ deux lignes, luisant et bien poli. Il y a des pauvres gens qui parviennent à le remplir avec quelques fleurs, tandis que des gens riches, qui apporteraient des fleurs en offrande, pourraient en mettre cent mille ou dix grandes mesures sans jamais parvenir à le remplir » (1).

2°. *Son bâton*, long de six à sept toises. On l'a placé dans un tube de bois, d'où cent et même mille hommes ne pourraient le retirer.

3°. *L'os de son crâne*.

4°. *Ses dents*. Il y en avait une dans le royaume de Kashgar, une autre dans la capitale de Nagarahâra, une troisième dans l'île de Ceylan. Cette dernière est la plus célèbre de toutes ; et peu de reliques, même dans l'Eglise romaine, ont une histoire aussi merveilleuse. Portée, après la mort du Bouddha, à Dantapoura, dans le royaume de Kalinga (Orissa), elle y opéra des miracles pendant plusieurs siècles, après lesquels elle fut enlevée à Pâtalipoutra. Les Brahmanes essayèrent en vain de la détruire dans une fournaise (un lotus sortit des flammes, la portant dans son calice) ; sur une enclume elle pénétra dans le fer, où elle resta intacte, etc. Converti par ces miracles, le roi de Pâtalipoutra rapporta la dent à Dantapoura, d'où elle fut portée par une princesse dans l'île de Ceylan, en 309 de notre ère, un siècle avant Fa-hian. Enlevée par les Malabars au ix<sup>e</sup> siècle, elle fut reprise et rapportée en Ceylan. Au xvi<sup>e</sup> siècle, les Portugais s'en emparèrent à leur tour, et cette fois la détruisirent réellement par le feu. Mais, ô miracle ! le lendemain les prêtres la retrouvent dans une fleur de lotus. Elle est conservée à *Kandy*, l'ancienne capitale de l'île, où les Anglais en ont permis à deux reprises (1828 et 1846) l'exhibition publique (voyez le récit de la première exhibition : *Magasin Pittoresque*, T. X, p. 241). C'est

(1) Leblois, *Les Bibles*, livre IV, p. 942.

un morceau d'ivoire, de couleur jaunâtre, long d'environ 2 pouces et légèrement recourbé. Son histoire est l'objet d'un ouvrage spécial, le Dâthadhâtou-Vança, « Histoire de la sainte dent ». Commencé en 310, il fut continué jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. De Dâthadhâtou (Relique de la dent), « Sainte Dent », les Singhalais ont fait *Dalala*, nom sous lequel ils désignent cet objet de leur vénération (*Foe Koue Ki*, p. 344, note 17).

Il faut mentionner encore une relique spéciale au Bouddhisme, c'est *l'ombre* du Bouddha. Fa-hian l'a vue, au nord de l'Inde, dans le royaume de Nagarahâra (*ibid.*, pp. 45-87). « Quand on la considère, dit-il, à dix pas de distance, c'est comme si l'on voyait le corps vénérable de Fo lui-même, de couleur d'or, avec ses beautés caractéristiques, et tout resplendissant de lumière. Plus on approche, plus l'ombre s'affaiblit ; c'est une représentation toute semblable à la réalité. Les rois de tous les pays ont envoyé des peintres pour la dessiner, mais aucun n'a pu y réussir. » Hiouen-thsang aussi parle de l'ombre du Bouddha, visible dans une grotte.

### LES EMPREINTES DU PIED DE BOUDDHA

Les voyageurs chinois sont les premiers qui parlent des empreintes du pied de Bouddha. Fa-hian en a vu une dans le royaume d'Oudayâna, au nord de l'Inde. « La dimension de cette empreinte, dit-il, varie suivant la pensée de ceux qui la contemplent. » (*Foe Koue Ki*, chapitre VIII). C'est aussi lui qui mentionne celle de l'île de Ceylan : « Quand Fo vint dans ce pays, il voulut convertir les mauvais dragons. Par la force de son pied divin, il laissa l'empreinte d'un de ses pieds au nord de la ville royale, et l'empreinte de l'autre sur le sommet d'une montagne » (*ibid.*, chapitre XXXVIII).

Cette montagne, appelée Samana par les Bouddhistes, est connue aujourd'hui sous le nom de pic d'Adam. On y voit encore un enfoncement long de près de deux mètres, large de moins d'un mètre, creusé dans le roc, et imitant grossièrement l'empreinte d'un pied humain. Suivant une légende bouddhique, lorsque le Bouddha, planant dans les airs, vint au-dessus de la montagne, celle-ci, s'élançant de sa base, vint recevoir, dans l'air, l'empreinte du pied, et retomba ensuite à la place qu'elle occupe aujourd'hui.

Toutes les contrées converties au Bouddhisme ayant voulu avoir leur empreinte du pied sacré, on en trouve même dans l'Indo-Chine. (Voyez dans Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, T. I, p. 365, le dessin d'une de ces empreintes).

Les textes pâlis, dit Abel de Rémusat (*Foe Koue Ki*, p. 341), ne reconnaissent véritables que cinq empreintes qu'ils nomment *pantcha prapatha*, « les cinq pieds divins », et il cite le Mémoire que le capitaine Low leur a consacré dans les « Transactions de la Société Asiatique de Londres ».

Voilà de quoi s'occupent les savants. Et pendant qu'ils écrivent des livres sur ces divagations, ils brûlent les ouvrages des femmes, dépôts sacrés de la vérité et de la plus haute logique.

### LA LÉGENDE DE L'ASCENSION DE BOUDDHA

On lit dans le chapitre xvii du *Foe Koue Ki* de Fa-hian, que Fo (le Bouddha) monta au ciel pour y prêcher durant trois mois *en faveur de sa mère*. (Voyez l'hypocrisie, parler en faveur de la mère, quand on vient renverser son autorité. Ceci est une justification).

Comme il avait fait usage pour cette ascension de ses facultés surnaturelles, ses disciples n'en surent rien. Mais l'un d'eux, qui était doué de la vue des dieux, l'aperçut dans le ciel et chargea un autre disciple d'aller s'informer du Maître. Fo dit : « Dans sept jours je descendrai dans l'Inde ». Au moment de descendre, il forma un triple escalier à degrés précieux. Fo marchait sur l'escalier du milieu, orné de sept choses précieuses. Le roi des dieux, Brahmâ, fit aussi un escalier d'argent ; il était du côté droit, tenant à la main un chasse-mouche blanc et accompagnant Fo.

Le Seigneur Indra forma un escalier d'or bruni ; il était à gauche, tenant à la main un parasol enrichi de sept choses précieuses, et accompagnant le Bouddha. Une foule innombrable de dieux suivait Fo, tandis qu'il descendait. Quand il fut descendu, les trois escaliers disparurent sous la terre, et il n'en resta que sept degrés apparents.

### LA STATUE

Durant le séjour de Fo dans le Ciel, le roi Prasênadjit eut un vif désir de le revoir. En conséquence, il fit sculpter dans du

bois de santal une image de Fo, et il la plaça dans le lieu où Fo s'était assis. Quand, à son retour, Fo entra dans le temple, la statue sortit et vint à sa rencontre. Fo lui dit : « Retourne t'asseoir ; après mon Nirvâna, tu seras le modèle qui sera imité par les quatre classes ». La statue revint s'asseoir, et elle est la première de toutes les statues de Fo et celle que les hommes des temps postérieurs ont imitée.

## LES FEMMES DANS LA RELIGION BOUDDHIQUE

Extrait du Sôûtra en 42 articles.

(D'après Huc et Gabet, *Journal asiatique*, T. XI, p. 535, et la traduction allemande de Schiefner dans *Mélanges asiatiques*, T. I, pp. 435 et suiv.).

15. — Bhagavat dit : « Les hommes qui ont appris la Voie ressemblent à ceux qui entrent, un flambeau à la main, dans une chambre obscure et l'éclairent en dissipant les ténèbres. Car lorsqu'ils ont reconnu la vérité, les ténèbres de l'ignorance les abandonnent et il n'est rien qui ne soit éclairé par eux ».

(Nous allons voir comment les Bouddhistes appliquent ce précepte, comment ils comprennent « le lien moral ».)

22. — Bhagavat dit : « L'homme qui s'est attaché à sa femme, à son enfant, à sa fortune, à sa maison, est dans un plus grand danger que celui qui est en prison, chargé de chaînes et d'en-traves. Car on peut, par une heureuse occurrence, être délivré du danger, de la prison, tandis que ceux qui sont attachés à l'enfant et à la femme se trouvent dans la gueule du tigre, et, comme ils s'y sont jetés imprudemment, ils ne peuvent plus en être délivrés. »

25. — Un Dieu envoya une belle jeune fille en présence de Bhagavat pour le tenter. Bhagavat lui dit : « Pourquoi es-tu venue ici, vase plein de toutes sortes d'impuretés ? Tu peux éblouir les hommes ordinaires, mais tu ne tromperas jamais le Tathâgata, doué des six connaissances. Bhagavat n'a pas besoin de toi : va-t-en ! »

27. — Ensuite, Bhagavat dit : « Lorsque le feu prend dans l'herbe sèche, il faut s'enfuir au plus vite. Ainsi les hommes qui veulent s'instruire dans la Voie doivent rejeter au loin tous les objets de leur passion. »

28. — « O religieux, soyez prudents, ne regardez pas les femmes. Si vous rencontrez une femme, ne la regardez point, soyez attentifs à ne lui parler point. Si vous lui parlez, pensez en vous-même : « Je suis un çramana. Il faut que je reste dans ce monde corrompu, comme le lotus que ne souille point la fange ».

(Or le *lotus*, c'est l'emblème féminin !)

« Ne poursuivez point les jeunes femmes d'une façon inconvenante. Si quelque pensée inconvenante vient à surgir en vous, recueillez-vous avec soin..., dites en vous-même : « Des pieds jusqu'à la tête, qu'y a-t-il dans cette personne ? qu'y a-t-il dans son intérieur ? Elle est pleine de toutes sortes d'impuretés. » Et vous repousserez la mauvaise pensée ».

(Donc, au lieu de dire *je suis plein d'impureté*, puisque c'est dans l'homme qu'est le désir impur, on fait dire au religieux que c'est la femme qui est impure, elle qui ne partage pas le désir impur et se révolte quand on le lui montre).

40. — « Ceux qui marchent dans la Voie, et qui extirpent les passions jusqu'à la racine, lorsque toutes leurs impuretés auront peu à peu disparu, participeront aux fruits de la Voie ; comme l'homme qui défait successivement les anneaux d'une chaîne, finit par détruire la chaîne. »

(Voilà un beau résultat : détruire la chaîne qui unit l'homme à la femme, détruire le lien moral, et livrer l'homme à lui-même.)

Dans la *Guirlande de bijoux*, on lit :

17. — D. — Qui est un héros ?

R. — Celui qui n'est point blessé par les flèches du regard d'une belle femme.

48. — D. — A quoi ne faut-il pas faire attention ?

R. — Aux méchants, aux femmes des autres, aux biens des autres. (Donc la femme n'existe pour les religieux que par sa sexualité, nullement par son intellectualité).

Malgré tout cela, le Bouddhisme a dû réintégrer la Femme dans sa doctrine ; il dit : La femme est la Mère de l'enfant, la Mère de l'homme, la Mère de Dieu. La voilà remise au sommet de la vie.

Nous avons vu dans la légende de Çâkyamouni que la récompense de la femme, c'est sa réincarnation dans un corps d'homme.

C'est même un article de foi qu'une femme ne peut passer immédiatement de cette vie à l'état de sainte dans une autre existence ; il faut, au préalable, que, par ses bonnes œuvres, la

femme mérite de se réincarner dans un corps d'homme pour se préparer alors dans la sainteté ; le Bouddhisme n'a donc pas de saintes.

Cela seul dépeint l'orgueil des fondateurs de cette doctrine et leur ignorance, car, s'ils connaissaient la loi des sexes, ils sauraient que la femme possède une spiritualité que lui confère la Nature et qui la met au-dessus de l'homme. Donc, pour elle, se réincarner en homme, ce serait perdre ses qualités *divines*, ce serait descendre. Et ce sont ces ignorants qui se disent dépositaires de la science suprême, et, parce qu'ils font cette affirmation, des naïfs les suivent !...

Ce qui cause le plus d'admiration aux partisans de cette doctrine, c'est d'avoir proclamé que l'ignorance est la cause du mal. Comme si le fait de répéter des mots en les contredisant dans la pratique créait un droit à l'admiration. Voici le passage tant admiré :

Siddhârtha considérant la misère humaine, son esprit en est obsédé. Loin de s'y résigner, de « bénir la main qui frappe », il se redresse dans une pensée de révolte et proclame les quatre vérités :

I. La souffrance existe.

II. Quelle est la cause de la souffrance ?

III. Il faut détruire cette cause pour détruire la souffrance qu'elle engendre.

IV. Quel est le moyen propre à détruire cette cause ?

D'une façon plus abrégée, les quatre vérités s'expriment généralement sous cette forme dans les textes pâlis :

I. La souffrance.

II. La cause de la souffrance.

III. La destruction de la souffrance.

IV. La voie qui mène à la destruction de la souffrance.

Lorsque, après des années de méditation dans la solitude, le prince est parvenu à l'état de Bouddha, c'est-à-dire d'homme éclairé possédant la Bodhi ou la Connaissance, le savoir, il donne en un seul mot la réponse aux quatre vérités : *La cause de la souffrance, c'est l'ignorance*. Le seul précepte du Maître sera donc : « Combattez l'ignorance en vous-même et en les autres ».

C'est absolument vrai, mais pour cela la première chose à

faire est d'étudier les lois de la Nature, afin de ne pas avoir besoin de recourir au miracle pour se faire accepter. C'est surtout d'étudier la loi des sexes afin de donner à la femme dans le monde la place que ses facultés féminines lui assignent.

Or, comment ces gens combattent-ils l'ignorance ? En empêchant la femme de lire et de parler, en empêchant qu'elle exerce son influence sur l'homme, en rompant tout lien avec Elle, afin que sa parole de vérité ne soit pas écoutée, ne soit pas suivie.

Une religion comme le Bouddhisme a mis partout le mensonge dans les mœurs, en séparant les hommes des femmes ; c'est une religion de haine du sexe féminin, prétendant mettre la sainteté dans l'homme et humiliant la femme devant le prêtre. C'est une doctrine *retournée*, un grand mensonge, une grande profanation ; et la civilisation qu'on lui attribue n'a été qu'une grande barbarie, une grande fourberie dont nous subissons encore l'influence néfaste.

Les religions masculines n'ont jamais été qu'une imitation de la religion naturelle des Déesses. Dans les unes, c'est la doctrine qui est copiée et devient un dogme masculiniste ; dans d'autres, on se préoccupe surtout de donner le sexe mâle à la Divinité. Il en est, comme le Bouddhisme, qu'on peut appeler des religions de *négation*, parce que leur préoccupation est surtout de nier les Déesses. Mais avec le temps elles les réintègrent avec des noms masculins (1). De là leur lutte avec les Brahmanes qui, eux, ont *menti autrement*. Les Bouddhistes rejettent leur religion et lancent contre eux des livres qu'ils intitulent « *un soufflet* », ou « *un coup de sandale sur la face des méchants* ».

Quoi qu'il en soit, dans toutes ces religions se retrouve la prétention de faire mieux que les femmes, d'être plus vrais, plus savants, *plus légitimes* (2), et tout cela appuyé sur le despotisme qui impose *la foi*, cette autre caricature de l'adhésion que la femme demandait à la vérité qu'elle enseignait, mais sans l'imposer. Aucun régime féministe n'a créé une inquisition.

C'est dans les religions les plus anti-féministes que le sacer-

(1) Les Bouddhistes appellent la Déesse Indra *le roi des cieux* et en font une espèce d'ange de beaucoup inférieur au Bouddha lui-même.

(2) La préoccupation du Bouddha est d'être *au-dessus des Dévas et au-dessus de Vishnou*, comme les Epigones en Grèce.

doce masculin s'est constitué de la façon la plus solide. C'est le système de défense des hommes.

Burnouf dit (*Science des religions*, p. 68) :

« Il n'y a pas de système social où l'ordre des Prêtres ait été constitué suivant une hiérarchie plus solide que dans les trois religions modernes, le Mahométisme, le Catholicisme et le Bouddhisme ».

### LE LOTUS DE LA BONNE LOI

« L'homme, une fois devenu religieux, passe sa vie retenu par les défenses que renferme le *Pâtimokha* ».

C'est un des plus anciens règlements de la vie religieuse. Il en existe une édition pour les communautés de Bhikshous (moines) et une autre pour celles des Bhikshounis (religieuses). Le nombre des règles diffère dans les éditions pour hommes et dans les éditions pour femmes. On y énumère entre autres les péchés mortels. Il y en a quatre pour les hommes, huit pour les femmes. Les péchés mortels des hommes sont : la fornication, le vol, le meurtre, la prétention mensongère de posséder des forces surhumaines et des connaissances supérieures (voir dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, T. IX, pp. 2-26 et pp. 167-201, le *Traité d'émancipation* traduit en français par Woodville Rockhill, qui est la recension thibétaine du Prâtimoksha, relative aux religieuses).

Donc, dans cette religion, la femme a huit péchés mortels et l'homme n'en a que quatre, — et c'est dans un livre intitulé *Le Lotus de la Bonne Loi* que nous allons trouver le portrait de l'homme parfait (ne pas oublier ce que signifie le *lotus*).

« En possession du domaine des bonnes pratiques, voyant du danger dans la moindre des choses, il s'instruit dans les préceptes de la morale, soutenant sa vie par des moyens parfaitement purs, pleins de moralité, tenant fermée la porte des sens ». Or on ne rencontre nulle part une plus profonde ignorance et une plus flagrante immoralité que dans le Bouddhisme ; la preuve en est donnée ici, ils condamnent la femme et prennent pour titre de leur code de morale le symbole de son sexe... Ils se disent *pleins de moralité* et ils font preuve d'orgueil en se donnant quatre péchés mortels de moins qu'à la femme, alors

qu'en réalité la femme n'en a pas *un seul*, puisque le mot mortel indique ce qui atteint l'âme et qu'aucune action chez la femme n'atteint son âme, si ce n'est pour la grandir.

Suit l'énumération des mérites du religieux bouddhiste.

« Ayant renoncé à ôter la vie, il a de l'aversion pour toute idée de meurtre ; il est compatissant et bon pour toute vie et toute créature ».

Or nulle secte n'a été plus sanguinaire que celle des Bouddhistes.

« Ayant renoncé à prendre ce qu'on ne lui donne pas, il a de l'aversion pour toute idée de vol ; recevant à titre de don tout ce qu'on lui donne, désirant ce qu'on lui donne ». (C'est-à-dire qu'il crée la mendicité, et en fait une institution plus productive que le vol et plus sûre, car le vol est dangereux).

« Ayant renoncé à l'incontinence, il est chaste ; il a de l'aversion pour la loi grossière de l'union des sexes ».

« Ayant renoncé au mensonge, à tout langage médisant, il a de l'aversion pour la médisance ».

Mais sa doctrine même est un mensonge, mais ses accusations portées contre la femme sont des médisances (voir les huit péchés mortels qu'il lui donne ).

« Ayant renoncé à tout langage grossier, il a de l'aversion pour un tel langage ».

« Il n'aime pas à voir les danses, les chants, les concerts, les représentations dramatiques ».

« Il a de l'aversion pour les actes qui consistent à se couvrir, à se parer et s'orner de guirlandes, de parfums, de substances onctueuses ». (Donc il aime les ornements du corps, puisqu'il se fait un mérite de ne pas les aimer).

« Il a de l'aversion pour recevoir de l'or et de l'argent, un esclave, un champ cultivé, une propriété ».

(Or il vient de nous dire tout à l'heure qu'il a renoncé au vol, mais *qu'il désire ce qu'on lui donne*).

« Il a de l'aversion pour se faire des moyens d'existence à l'aide d'une science grossière et par une vie de mensonges, par exemple en faisant des conjurations, en employant des charmes, en jetant des sorts. »

Mais toute son existence est une vie de mensonge, puisque sa religion est la grande imposture, puisque ses moyens d'existence ne sont faits que de charlatanisme, de fourberies mensongères, de miracles.

On est écœuré en lisant l'énumération des vertus de ces hommes pervers, de ces saints qui se disent doués d'une masse sublime de vertu.

« Le religieux qui est doué de ces vertus, n'aperçoit de quelque côté que ce soit aucun sujet de crainte, comme serait la crainte des restrictions morales (ils ne craignent rien, parce qu'ils n'ont pas de sens moral). Doué de cette masse sublime de vertus, il ressent un plaisir intérieur que rien ne peut altérer.

« Ayant abandonné toute cupidité, il reste avec son esprit libre de toute cupidité. (Oh !)

« Ayant renoncé à la paresse et à l'indolence, il reste avec son esprit exempt de ces défauts. (Oh ! le moine hindou n'a ni paresse ni indolence, lui qui se fait un mérite de l'immobilité, de l'inaction.)

« Ayant renoncé au doute, il demeure affranchi de tout doute », c'est-à-dire plongé dans l'igno-



KRISHNA'S GRAMA,  
Déesse de la destruction.

rance sans désir d'en sortir, le doute est le commencement de la science.

Les Brahmanes entrés en lutte avec les Bouddhistes, qu'ils devaient un jour vaincre et anéantir dans la péninsule, ont pris comme moyen pour raviver leurs institutions et leurs pratiques, de glorifier Krishna, dont le nom excitait un grand enthousiasme dans les masses populaires. Burnouf dit : « L'étendue considérable qu'a prise le culte de Krishna n'a été qu'une réaction populaire contre celui du Bouddha, réaction qui a été dirigée et pleinement acceptée par les Brahmanes. »

Le Bouddhisme faisait le silence sur tout ce qui était féministe, ce n'était donc pas une *religion* dans le vrai sens du mot, puisqu'on en avait supprimé tout ce qui était *religieux*; on n'y avait laissé que la parodie de l'ancienne morale, mêlée à des manifestations d'orgueil masculin poussées jusqu'à la folie.

Dans le Brahmanisme, c'est Çiva qui est le principe de la destruction.

Dans le Bouddhisme, c'est une Déesse. Les femmes ne sont plus des Divinités bienfaisantes, mais elles deviennent la copie des dieux mâles.

En résumé, le Bouddhisme est un amas de superstitions et de pratiques grossières résumées dans un système de Prêtres qui comprenait des couvents d'hommes, avec par-dessus eux un Pontife-roi, c'est-à-dire un Pape.

Et les Bouddhistes appellent cela la doctrine de « la bonne Loi ».

### RÉACTION EN CHINE

Fô est la forme monosyllabique chinoise de Bouddha. Mais les sectateurs de Fô ne comprennent rien à la métaphysique du Bouddhisme et la transforment complètement.

Burnouf dit (Sc. des R., p. 294) : « Tandis que beaucoup de lettrés sont des philosophes sceptiques et matérialistes, les sectateurs de Fô, ne comprenant rien à la haute métaphysique de Çākya-Mouni, l'ont remplacée par des cultes idolâtres, dont le plus répandu est celui d'une femme idéale, Mâyâ, la mère de Bouddha ».

Les voilà revenus à la Femme, par une Mère, comme les Catholiques y reviendront par Marie. C'est que, sans la Femme, pas de religion. Ils y ont ajouté la croyance aux esprits et les autres superstitions des peuples dégénérés.

\* \* \*

La secte moderne des Jainas, aux Indes, est la seule qui soit Bouddhique.

## RENAISSANCE DU VISHNOUISME

Dans la lutte que ce mouvement populaire produisit, les Brahmanes sentirent leur imprudence. En divinisant l'homme dans Çiva, ils avaient eux-mêmes ouvert la porte à toutes les révoltes, et ils en comprirent les conséquences quand ils se virent dépassés par des hommes plus pervers et plus audacieux qu'eux. Effrayés par le Bouddhisme qu'ils nomment « *une abominable hérésie* », ils revinrent à Vishnou, l'ancienne Déesse si populaire, par une réaction naturelle et salutaire.

Les Vishnouïtes — comme les Habelites — continuaient à mettre en la Femme toute leur confiance, la reconnaissant comme Divinité unique, seule vraie Déesse, parce que sa bonté conserve la vie de tous les êtres et fait régner la justice.

Ce fut, du reste, un acte de haute politique. Leur tentative pour faire accepter Brahma comme une divinité avait échoué et le peuple s'éloignait d'eux ; c'est pour regagner le peuple qu'ils allèrent à lui en lui rendant Vishnou. Mais, comme ils étaient hommes avant tout, ils mirent Çiva sur le même rang. Du reste, la question du sexe dans la Divinité fut écartée. On proclama *des Dieux*, les mettant collectivement au masculin. On était trop occupé de combattre ceux qui, comme les Bouddhistes, ne voulaient plus de Divinité du tout, pour s'attarder à des questions secondaires. Vishnou, dès lors, ne fut donc plus l'hermaphrodite des temps antérieurs, ce fut un *Dieu*, et comme le masculin l'emporte dans les cas neutres, Vishnou arriva ainsi à la masculinité — dans l'exotérisme populaire ; seul l'ésotérisme — mieux informé — mit sur cette question tous les voiles du mystère.

C'est ainsi que l'escamotage fut fait. Et comme les générations nouvelles ne savaient plus, on garda le nom sans savoir ce qu'il représentait. L'idée divine avait déjà passé de la Dêvâ à Brahma, puis revenait maintenant de Brahma à Vishnou, du Ciel à la Terre : tout cela était fait pour troubler les esprits. Plusieurs générations subirent l'infiltration lente de ces idées masculines, dont il est difficile de préciser toutes les étapes ; le changement s'imposa un jour, et ceux qui voient l'histoire à vol d'oiseau, sans en avoir suivi les péripéties, se demandent comment tant de générations de femmes se sont ainsi laissées

dépouiller de leurs attributs, de leurs privilèges et de leurs traditions. Ils ne pensent pas que ce fut l'œuvre lente du temps et de la ruse — puis de la violence — car une époque sombre (comme notre moyen âge) nous cache les luttes, les réactions, les crimes et les cris des victimes. Ce fut dans le sang que l'homme triompha.

Cette façon de masculiniser Vishnou fut du reste une concession faite aux Bouddhistes, qui ne voulaient plus de femmes du tout. Ce ne fut donc pas un retour sincère à la Déesse, mais un acte de diplomatie destiné à donner aux Brahmanes une majorité en ralliant à eux les anciens Vishnouïtes. Mais on leur imposa la fusion entre Çiva et Vishnou, en apparence réconciliés. La voilà donc, la Déesse, mise à côté de son ennemi, Elle qui repose sur les sept têtes du serpent Çêsha !

Ce fait ouvre la quatrième période religieuse de l'Inde.

— La première avait été celle du Védisme pur, la Théosophie, mettant les qualités divines dans la Dêvâ et glorifiant l'esprit féminin dans Vishnou.

— La deuxième période avait créé le couple divin, l'hermaphrodisme des dieux.

— La troisième supprimait la Femme, avait déifié Çiva et créé la religion du mal, fondue dans le Bouddhisme qui supprime les Déeses et le lien moral qui relie l'homme à Elles, c'est-à-dire tout l'ancien culte. En même temps, la puissance divine était dévolue à un principe cosmique régnant dans le Ciel, Brahma.

— Enfin, la quatrième période, celle des concessions et des restitutions, remet Vishnou au rang divin, mais en l'entourant de mystère afin de supprimer son sexe, dont on ne parle plus d'abord, mais qui sera bientôt mâle puisqu'on arrivera à lui donner *une ÉPOUSE*.

Ainsi chaque étape religieuse se superpose à la précédente, en suivant une évolution qui est celle de la mentalité masculine qui s'impose et vient défaire l'œuvre de la femme.

Cette quatrième période religieuse est celle qui a prévalu et duré. La doctrine ainsi transformée par les Prêtres s'est figée depuis. C'est un syncrétisme qu'il ne faut pas approfondir. On y a laissé Brahma, qui est dans le ciel et que le peuple ne connaît pas, et on y a ajouté les dieux terrestres Çiva et Vishnou, tous les trois unis dans une trimoûrti. On les représente par

des sculptures symboliques confondues en un groupe inséparable.

Brahma représente la force (c'est le Dieu inconscient) ; Vishnou (la femme) représente l'Amour (c'est ainsi que l'homme la voit) ; et Çiva (l'homme) devient l'intelligence !

Voilà les rôles primitifs renversés : Vishnou, qui était l'Esprit, devient le sexe ; Çiva, qui était la bestialité sexuelle, devient l'Esprit !.....

Le Vishnou-Pourâna, un recueil qui exalte la gloire de Vishnou (deuxième manière), donne une forme nouvelle et embellie par les Brahmanes à une vieille légende : celle des *trois pas*. Voici son origine : « Les Dieux luttaient avec les démons pour savoir qui régnerait sur le monde ; ils étaient près de succomber. Tout à coup ils virent s'avancer à leur aide un étrange auxiliaire, un petit nain difforme qui proposa, sans rire, au chef des démons de le laisser maître de l'Univers, excepté de l'espace que lui, le nain (la femme), pourrait franchir en trois pas. Les démons acceptent et le nain fait un pas sur la terre, un dans le ciel... et ne sait pas où mettre le troisième. La Terre et le Ciel deviennent le domaine inviolé de Vishnou. »

Voici la forme plus littéraire qui lui fut donnée plus tard :

Un jour les sages allèrent trouver le grand sage Bhrigou et lui dirent : « O grand sage, nous voulons apprendre de toi quel est, des trois Dieux que nous adorons, le meilleur et celui qu'il convient plus particulièrement d'adorer ». Il leur répondit : « Je n'en sais rien moi-même. Je vais m'en enquérir ». Il partit aussitôt et monta au Ciel de Brahmâ.

Brahmâ y rêvait, immobile, unique et éternel.

Bhrigou s'avança vers lui et se prosterna ; mais le Dieu ne parut ni le voir ni l'entendre, et ne sortit point de son immuable repos.

Alors il se rendit auprès de Çiva et, à dessein, il omit, en l'abordant, de faire l'*andjali*, la salutation qui consiste à porter les mains jointes au sommet du front. Le Dieu se dressa, noir et livide, le visage convulsé de fureur, et s'élança sur l'imprudent ascète, prêt à le mettre en pièces. Heureusement la Déesse Pârvatî, son épouse, put le retenir un instant dans ses bras, le temps pour Bhrigou de chercher son salut dans une fuite éperdue. (Voilà l'orgueil du Dieu mâle).

Insoucieux du péril, Bhrigou alla visiter Vishnou. Il le trouva dans son attitude favorite, endormi sur le serpent Çêsha.

Tout doucement il s'approcha de lui et... lui détacha dans la poitrine un vigoureux coup de pied (les ascètes vont pieds nus). Le Dieu s'éveilla, ouvrit les yeux, dirigea sur lui son regard d'ineffable charité : « Mon fils, lui dit-il, ne t'es-tu point fait de mal ? » Et de sa main délicate il caressait le pied coupable. (Voilà la femme).

Ainsi Bhrigou le grand sage connut que c'était Vishnou le meilleur des trois Dieux, celui qu'il convenait plus particulièrement d'adorer.

Cette légende renferme un haut enseignement philosophique et social.

### LA 9<sup>me</sup> INCARNATION DE VISHNOU

Il fut impossible d'effacer de la mémoire des peuples la gloire de Vishnou, sa descente sur la terre, ses incarnations chaque fois accompagnées de luttes et de souffrances.

Depuis longtemps régnait l'idée que Vishnou (l'esprit féminin) s'incarnait de temps en temps dans des personnalités qui venaient remettre l'humanité dans la bonne voie. Ce sont les *avatars* (descentes).

Au milieu des luttes suscitées par le Bouddhisme, on disait qu'une de ces manifestations allait venir remettre la paix dans le monde troublé.

Les révolutionnaires s'emparèrent de cette idée et l'exploitèrent à leur profit, en prétendant que le fondateur de leur doctrine était la 9<sup>me</sup> incarnation de Vishnou.

Mais cette légende, sur laquelle on croit que s'appuya le mouvement, fut postérieure au mouvement lui-même et lui servit de justification.

Suivant M. Lassen, le plus ancien témoignage de l'introduction du Bouddha dans la série des épiphanies de Vishnou est une inscription datée de l'an 948 (de notre ère), et trouvée à Bouddhagayâ, dans le Magadha. « Il est évident, dit le savant indianiste, que les Brahmanes ne se sont décidés à cette adoption du Bouddha qu'à une époque où la religion de Çâkya-Mouni ne leur offrait plus de danger. En voyant dans le Bouddha un

avatar de Vishnou, les Bouddhistes, sans faire violence à leur foi, pouvaient rendre hommage au Dieu des Brahmanes ». Cette mesure, toutefois, ne fut pas généralement adoptée. On ne signale qu'une secte Vishnouïte, les Bouddha-Vaishnavas, qui adore Vishnou sous une forme plus abstraite que celle de la religion populaire. Les Tamouls, dit-on, considèrent cette 9<sup>me</sup> incarnation comme ayant eu pour but de détruire le Bouddhisme.

(Vurm, *Geschichte der indischen Religion*, Bâle, 1874, pp. 243-244).

---

## CHINE

---

C'est aux Jésuites que l'Occident doit la découverte des Livres sacrés de la Chine.

Les missionnaires, envoyés dans le Céleste Empire pour y propager la foi chrétienne, n'arrivèrent pas à la faire accepter par les Chinois.

L'empereur Kang-hi disait d'eux : « Les barbares ignorants veulent nous convertir à leurs sottes chimères sans être à même de comprendre le sens profond de nos Saintes Écritures. Ils méconnaissent la doctrine seule salutaire de l'obéissance filiale ; autrement, comment auraient-ils abandonné père, mère, parents et proches pour venir dans l'Empire du Milieu ? » Cela donna à penser aux Jésuites, et alors l'un d'eux, le Père Gaubil, qui connaissait parfaitement la langue chinoise, se mit à étudier ces Saintes Ecritures dont il n'avait jamais, jusque là, soupçonné l'existence. Il était né en 1689. A 34 ans il fut attaché aux missions de la Chine. Il mourut en 1759 (1).

Ainsi donc, les Jésuites, qui allaient porter un évangile absurde à un peuple plus avancé qu'eux, rapportèrent en France la connaissance de la littérature, de la science et de l'histoire d'un vaste empire que l'Europe ne connaissait pas.

Considérées à ce point de vue, les missions eurent une grande utilité.

\*\*\*

Trois religions, ou plutôt trois doctrines morales, règnent en Chine :

(1) La biographie des principaux missionnaires Jésuites a été publiée par Abel de Rémusat dans le second volume de ses *Nouveaux Mélanges Asiatiques*.

Celle de Confucius, qui est adoptée par les gens instruits, les masses intellectuelles.

Celle de Lao-Tseu, qui est suivie par la bourgeoisie moins instruite, mais plus attachée aux traditions. Elle représente l'idéalisme, le spiritualisme philosophique.

Et celle de Fo, une forme du Bouddhisme qui est suivie par les multitudes ignorantes. C'est un culte grossier comparable au Catholicisme.

Il a été importé de l'Inde à une époque relativement moderne, vers 65 de notre ère.

Ce sont les deux autres formes religieuses, celle de Confucius et celle de Lao-Tseu, que nous avons à étudier spécialement pour nous rendre compte de la marche de l'évolution morale dans le vaste empire qui occupe une si énorme superficie de terre et dont les habitants sont si nombreux qu'ils dépassent ceux de l'Europe entière. Ces deux doctrines appartiennent à la Chine à titre de philosophie nationale.

## RÉCAPITULATION DE L'HISTOIRE DES TEMPS PRIMITIFS

Nous avons, dans le premier volume de *l'Ere de vérité*, consacré quelques pages à l'origine des Livres sacrés en Chine. Nous sommes obligée de répéter quelques paragraphes de ce que nous avons dit déjà pour ne pas renvoyer le lecteur à ce volume. On ne comprendrait pas l'évolution morale d'un pays si on ne savait pas que toute l'histoire n'est que le jeu des oppositions, des contradictions, des luttes de sexes.

## YAO, AUTEUR DES LIVRES SACRÉS

Une science très ancienne a précédé en Chine les trois doctrines actuellement régnantes, qui remontent à Confucius, à Lao-Tseu et à Fo.

Cette science primitive est considérée comme émanée de « Génies » qui ont vécu sur la terre à une époque très reculée. Mais cette façon de mettre à l'avoir d'une collectivité des livres

qui ont un seul auteur, est faite pour cacher la personnalité de cet auteur, qui s'appelait Yao.

Quoique les Chinois ne semblent pas admettre une « Révélation primitive » de la Divinité à l'homme, ils ont cependant ce dogme au fond de leurs croyances. Bien plus, ils croient que la Divinité peut communiquer avec les hommes et leur faire connaître sa volonté par des pronostics. C'est là, du reste, le résidu d'une foi primitive qui n'est plus comprise.

C'est par ce qui reste des antiques « Livres sacrés », les *King*, que nous savons quelque chose des doctrines antiques de ce peuple si lettré. Ces livres ont été la base de ce qu'on appelle en Chine « la religion des savants ». Ils contiennent les lois morales et civiles rédigées en code vers 2228 avant notre ère.

Confucius, que l'on croit, à tort, un auteur, ne fit que mettre dans un ordre nouveau les anciens documents de l'histoire primitive de la Chine, qui remontaient à plus de quinze siècles avant lui, — et il vivait au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère (1).

Les livres revisés par Confucius (puis détruits et plus tard restaurés sous les Han) furent publiés pour la première fois au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, par Tai-tsong, second empereur de la dynastie des Tang.

Cette collection, dite des « Treize *King* », renfermait les livres suivants :

1. *Chou King* ; 2. *Y King* ; 3. *Chi King* ; 4. *Tchun King* ; 5. *Li Ki* ; 6. *Ta Hio* ; 7. *Tchoung Young* ; 8. *Lun Yu* ; 9. *Meng Tseu* ; 10. *Hiao King* ; 11. *Y Li* ; 12. *Tcheou Li* ; 13. *Eul Ya*.

Ce dernier est un vocabulaire fixant le sens qu'il faut donner aux mots employés par les auteurs anciens. C'est évidemment là que se trouvent les altérations, mais, en général, les idées restent, elles sont seulement attribuées à des hommes quand elles émanent des Femmes ; nous allons en avoir la preuve.

Ces livres étaient loin d'avoir tous la même valeur et la même

(1) L'enseignement officiel dit : « Le cinquième empereur, Soun, proclama, l'année de son avènement au trône, que la « religion des savants » serait dorénavant la religion de l'Etat, et en 2282 il édicta de nouvelles lois pénales. Ces lois, modifiées par l'empereur Wou-wang, fondateur de la dynastie des Tchéou en 1122, sont connues actuellement sous le nom de « changements ».

autorité; aussi un commentateur, Tchou-Hi, quatre cents ans après la publication des Livres, classe séparément les six *King*, — ceux qui ont le plus de valeur, les plus anciens, et à propos desquels on disait : « Le contenu des six *King* a son fondement dans le cœur de l'homme ».

Ces livres sont les Nos 1, 2, 3, 5, 11, 12.

Les Nos 6, 7, 8, 9 sont considérés comme des livres secondaires, écrits à l'époque de Confucius, alors que les idées primitives étaient déjà altérées.

Nous allons faire quelques citations prises dans ces livres, mais en avertissant encore le lecteur que nous ne possédons que des traductions altérées, à travers lesquelles nous devons nous-mêmes chercher à restituer la vérité.

### *Le Chou King (1<sup>er</sup> livre)*

Ce livre est considéré comme la perle de la littérature sacrée des Chinois. *Chou* signifie livre, *King* norme, ou doctrine certaine. Il contient surtout un enseignement moral, religieux, politique et social.

C'est en même temps le livre des annales, la plus ancienne des histoires de la Chine. Elle s'étend jusque vers l'année 720 avant notre ère.

Les chapitres du livre sont intitulés :

- *Les ordonnances de Yao.*
- *Ordonnances du Grand Yu.*
- *Conseils de Kao Yao.*
- *Ordres donnés dans le pays de Kan, etc...*

Ce qui surprend dans la lecture du *Chou King*, c'est la haute raison, le sens éminemment moral qui s'y trouve, et qui prouve que les peuples de cette époque reculée possédaient une grande culture morale, qu'il serait difficile de rétablir de nos jours. L'auteur qui a écrit cet ouvrage, qu'on appelle « le Livre par excellence », le « Livre de la Vérité », possédait une nature droite, un esprit réfléchi.

Quel homme, surtout à l'âge irréfléchi de la jeunesse que l'antiquité représente, aurait pu écrire un livre contenant « la Vérité » ? Quel aurait osé dicter des enseignements comme ceux

que contient ce livre, et qu'on appelle les « Commandements de Yao » ?

Les annales chinoises placent le règne de ce Yao au xxiv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, vers 2.357.

Les modernes appellent ce personnage « Empereur » parce qu'il a exercé une autorité, mais le mot empereur ne doit pas être pris dans le sens moderne, il avait une autre signification, il indiquait une autorité spirituelle et maternelle, et nous savons maintenant que c'est le masculin du mot *Empérière*.

Le Livre débute ainsi :

(Traduction de M. James Legge: *The chinese classics*, Hong-Kong and London, 1865, T. I, pp. 15-17).

1<sup>o</sup> « En étudiant l'antiquité, nous trouvons que Yao s'appelait Fang-Huin. *Il* (mis sans doute par les réformateurs pour *Elle*) était modeste, intelligent, accompli et réfléchi naturellement et sans efforts.

« Il (ou Elle) était sincèrement courtois et capable de toutes complaisances. Le déploiement de ses qualités atteignit les quatre extrémités du pays et s'étendit de la Terre au Ciel. »

Faut-il remarquer que ce sont là des qualités féminines : modeste, intelligente, *réfléchie sans effort* et capable de toutes complaisances..... Quel homme sincère oserait dire cela d'un autre homme, à moins que ce ne soit pour défendre la cause masculine ?

Un autre auteur, un lettré chinois, traduit ainsi ce même paragraphe :

« Oh ! que l'ancien empereur était (un homme) d'un grand mérite ! »

Il met le mot *homme* entre parenthèses. Est-ce pour indiquer qu'il n'est pas dans le texte, mais que c'est lui qui l'ajoute ?

Un autre traducteur encore, le Père Angelo Zottoli, dans *Cursus litteraturæ sinicæ* (Chang-Hai, 1880, T. III, p. 329), dit aussi :

« Si nous cherchons à connaître l'ancien *empereur* Yao, il est appelé (un homme) de très grand mérite ».

Celui-là ajoute aussi au texte le mot *homme* entre parenthèses.

Rappelons, du reste, que toutes ces traductions sont faites sur le texte déjà altéré par Confucius, à une époque où régnait en plein la réaction masculine contre la Femme.

Le deuxième paragraphe dit :

« *Il* (toujours pour *Elle*) était à même de rendre distingués les hommes capables et vertueux, et, par là, *il* étendit son amour aux neuf classes de sa parenté, qui toutes devinrent unies. (C'était évidemment l'époque du Matriarcat, la famille étendue sous la direction morale d'une Mère). *Il* régla et polica les peuples qui tous devinrent brillamment intelligents, et unit et harmonisa les innombrables Etats ; et voici, le peuple aux cheveux noirs fut transformé. Il en résulta la concorde universelle ».

Après les qualités féminines, voici l'action moralisatrice et pacificatrice de la Femme, voici le résultat de son impulsion salutaire dans la voie progressive et intellectuelle.

Donc, quoique le texte ne parle pas du sexe de ce souverain primitif, quoique les traducteurs n'osent lui donner le leur qu'entre parenthèses, nous avons des preuves psychologiques qu'il s'agit d'une *femme*.

C'est l'époque où, partout ailleurs, le régime féminin florissait (23 siècles avant notre ère), où la concorde régnait telle que le Livre sacré nous la représente. Aucun homme, surtout dans la jeunesse phylogénique de l'humanité, ne pouvait être doué des qualités énumérées ici ; aucun ne pouvait faire régner la paix et la concorde. Nous voyons, au contraire, que c'est l'homme qui, partout, apporte le désordre, la Guerre ; nous allons en avoir la preuve dans la suite de cette histoire. Les Chinois se sont distingués par la violence et le despotisme, par la persécution des Femmes et des œuvres de l'esprit ; ils sont même allés plus loin que les autres dans cette voie.

Le *Chou King* remonte au temps de trois illustres souverains : « Yao, Chun et Yu ».

## YAO, CHUN ET YU

Nous avons vu que le sexe de Yao n'est pas déterminé ; pas non plus celui des deux autres, mais sous leur règne nous sommes encore en pleine période de paix et de prospérité, nous sommes encore sous le primitif régime gynécocratique ; la lutte des sexes est postérieure à la date du règne de ces souveraines (20 siècles avant notre ère), et le triomphe de l'homme ne devint définitif que vers le v<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

\* \*

Dans le vieil empire chinois, les femmes régnèrent comme partout ; elles ont laissé des préceptes que nous lisons encore dans les vieux livres, tels les *sentences* de Yu, qui parlait au nom de la raison, et qui disait :

— Celui qui obéit à la voix de la raison et de la nature est heureux, celui qui la viole est malheureux.

— La vertu est la base d'un bon gouvernement, et ce gouvernement consiste d'abord à *procurer au peuple les choses nécessaires à sa subsistance et à sa conservation. Il faut encore penser à le rendre vertueux*. Il faut enfin le préserver de ce qui peut nuire à sa santé et à sa vie.

Telles étaient les bases du régime maternel.

Combien les choses sont changées depuis que la Raison ne préside plus à la destinée des peuples !

\* \*

On attribue une origine *divine* au second chapitre de la 1<sup>re</sup> partie du *Chou King*, qui contient les *cinq règles* ou *cinq devoirs*, qui sont les obligations réciproques entre le père et les enfants, le prince et les sujets, le mari et la femme, les vieillards et les jeunes gens, les amis.

Nous ne savons pas ce qu'étaient primitivement ces *cinq devoirs*, puisque les traducteurs ne peuvent remonter qu'à la rédaction révisée de Confucius, qui contient évidemment des idées de son temps ; la preuve, c'est qu'on parle *du mari et de la femme* et que le mariage n'existait nulle part dans les temps primitifs.

Dans la rédaction masculine de Confucius, on sent régner la préoccupation d'effacer le plus possible le rôle de la femme, surtout celui de la mère. Partout on voit les noms masculins substitués aux noms féminins, le père à la mère dans la famille, et on insiste avec force sur le respect du fils pour le père. On sent que l'idée d'affirmer la paternité domine là, comme nous la verrons dominer dans tous les pays, à la même époque.

L'amour filial est *ordonné* (ce qui prouve qu'il n'était pas spontané) et vise surtout *le père*, non la mère qui ne vient qu'en second lieu. C'est le droit paternel *imposé* et dont on fait

déjà, alors, la base du régime social, sentant bien que c'est ainsi que l'on arrivera le plus sûrement au règne de l'homme.

Ce règne a valu à la Chine, comme à tant d'autres nations, une suite de troubles et de révolutions, qui venaient de ce que les empereurs ont toujours abusé du pouvoir et n'ont jamais considéré la puissance suprême dont ils s'étaient investis que comme un moyen de se livrer à toutes leurs passions. Telle est l'image du régime paternel, auquel on tient tant que la *piété filiale* a été appelée « la vertu nationale de la Chine ».

Le Père Gaubil a traduit en français le *Chou King*. Ce livre fut publié à Paris par de Guignes en 1770.

M. James Legge a fait aussi une traduction du *Chou King*, qui diffère de celle du Père Gaubil et semble plus correcte.

Un exemplaire chinois du livre a été apporté en Europe par M<sup>me</sup> Emma Still.

### *Le Y King (2<sup>me</sup> Livre)*

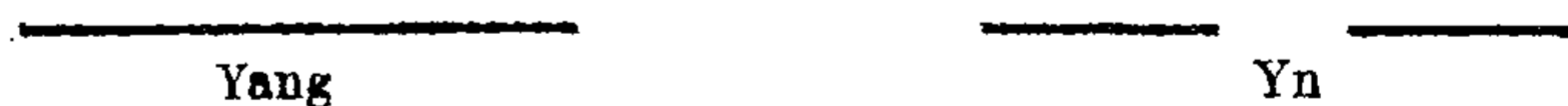
Ce livre, très curieux, ne contient que des lignes. On les appelle les Trigrammes du Y King.

Ces lignes sont une représentation symbolique des deux principes de la philosophie chinoise : l'un masculin et ténébreux, le Yn, l'autre féminin et lumineux, le Yang.

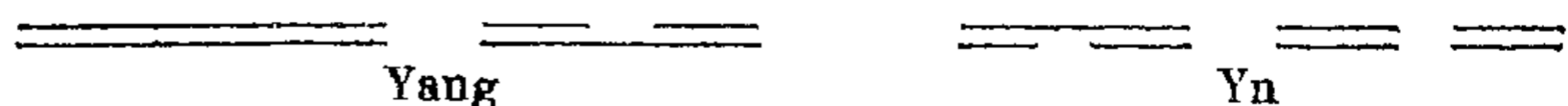
Souvent le Yn est placé sur une bande obscure, le Yang sur une bande claire.

Ces deux principes, base de tout ce qui est social, se retrouvent partout chez les Chinois.

Le principe masculin est divisé, ce sont les deux vies de l'homme (spirituelle et sexuelle) ; le principe féminin est indivis.



Puis ces deux principes se divisent et vont former quatre images. La division féminine se fait par en haut, la division masculine par en bas.



Et en les divisant encore, on aura huit *Koua*.

Plusieurs savants se sont occupés de donner une signification à ces lignes, auxquelles les lettrés témoignent un profond respect en avouant, cependant, qu'ils n'en comprennent pas le sens.

Quelques-uns font servir ces symboles aux pronostics et à la magie. Un lettré en a fait un instrument de musique. Tous en font grand mystère.

Ce *King*, qui est appelé *Livre des transformations*, a été attribué à Fo-hi, le premier roi, dont on a un portrait que voici :



Fig. 20. — Fo-hi

Certes, cette figure ridée, ce front chauve et bestial, ces cornes ne représentent pas l'intelligence. On dira de lui « qu'il succéda au Ciel et sortit de l'Orient, qu'il était orné de toutes les vertus et qu'il réunissait ce qu'il y a de plus haut et de plus bas ».

Il y eut donc deux opinions sur son compte : celle des hommes et celle des femmes.

C'est à lui qu'on attribue le Livre qui explique *la loi des sexes* ; c'est le Trigramme du Y King qui est devant lui et dont il indique les huit *Koua*.

Faut-il ajouter que Fo-hi a renversé les sexes et mis le masculin à la place du féminin ; ce qui a fait dire dans le Y King :

« Le dragon s'est révolté, il a lieu de s'en repentir ; l'orgueil l'a aveuglé ; il a voulu monter dans le ciel et il a été précipité dans les abîmes ».

C'est l'éternelle légende d'Icare.

### *Le Chi King (3<sup>e</sup> Livre)*

(Voyez traduction, ou plutôt paraphrase, de Ponthieu : Bibliothèque Orientale, 2<sup>e</sup> volume).

*Livre des chants*, quelque chose de comparable aux hymnes du *Rig-Véda*.

Ce livre remonte au xiv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, mais on y a ajouté toutes sortes de poésies plus modernes. Si on n'avait fait qu'ajouter, ce serait insignifiant, mais ce qui est plus grave, c'est que Confucius prit le plus grand soin d'en éliminer une grande partie, qu'il déclara *immorale* et *dangereuse*.

Or ce sont justement ces chants, exhalant l'âme de la femme primitive, qui devaient contenir la *grande morale*, c'est-à-dire ce qui est relatif à la sexualité féminine. N'est-ce pas cela, du reste, que les hommes considèrent comme *dangereux* ?

Donc, Confucius fit disparaître, et livrer ainsi à un éternel oubli, tout ce qui devait renfermer les véritables bases de l'évolution morale des peuples, tout ce qui pouvait nous faire réellement connaître l'état psychique de l'humanité jeune.

Ce qu'on nous a laissé du *Chi King* comprend une première partie intitulée : *Voix des royaumes*, une autre intitulée : *Petit ya* et *grand ya* ; ce sont des louanges adressées à certaines classes de personnages et des blâmes amers adressés à d'autres personnages. Comme on ne nous donne pas d'indication de sexe, et que nous sommes à cette époque au moment de la grande usurpation, il n'est pas difficile de comprendre que, primitivement, c'était la femme qui était louée, l'homme qui était blâmé.

### *Le Li Ki (4<sup>e</sup> Livre)*

(Les citations sont extraites de la traduction de M. Calleri, Turin, 1855).

C'est le « Mémorial des Rites », le « Miroir des Mœurs ». On y trouve une collection de préceptes pour servir de guide dans les moindres détails de la vie, afin de bien établir « ce qui distingue l'homme de l'animal ».

On donne une haute importance au *Li Ki*, qui procède de *Thièn* même. Or *Thièn*, c'est la Divinité, et la première forme divine, c'est la Femme, même en Chine. Ce livre, en effet, contient de très belles maximes. Quelques exemples :

— Le devoir ! Les anciens y voyaient le moyen de continuer l'ordre établi par *Thièn*, et de régler les passions des hommes. Aussi ceux qui avaient perdu le sentiment du devoir étaient considérés comme des hommes *morts*, tandis que ceux qui l'avaient conservé étaient regardés comme pleins de vie. Si l'on veut bien gouverner, il est indispensable de prendre *Thièn* pour guide et de l'imiter quand on promulgue des lois.

— Dire toujours la vérité et conserver toujours la bonne harmonie (entre l'homme et la femme), voilà ce qui est avantageux pour les hommes. Se disputer, se piller, et s'entretuer, voilà ce qui leur est nuisible.

— La justice est le moyen de distinguer les choses, et la règle des affections humaines. Elle s'accorde avec les choses convenables et fait connaître en quoi consiste l'humanité. Quand on la possède, on est fort.

— Toute chose faite contrairement à la raison n'a rien qui tienne du respect, et toute parole proférée en désaccord avec la raison n'a rien qui inspire la confiance.

— Dans les cérémonies, ce à quoi on attache le plus d'importance, c'est le sens qu'elles renferment. Si on supprime le sens, il ne reste que les détails extérieurs, qui sont l'affaire des servants des sacrifices. Ces accessoires extérieurs, rien de plus facile que de les apprêter ; mais le sens en est difficile à comprendre. Quand on comprend ce sens, on s'y conforme avec respect.

(Voilà une maxime d'un haut intérêt, et je prie le lecteur de bien réfléchir à *ce sens* du sacrifice qui fait le fond même de toute religion).

— On doit honorer les gens vertueux : pourquoi ? parce qu'ils sont proches de la Vérité.

Outre ces belles maximes, le *Li Ki* contient une section consacrée à la musique, recommandée pour adoucir les mœurs, distraire le « sage » ; une section sur le devoir de s'instruire, une autre sur les usages, le deuil, etc..., et enfin quelques mots sur la vie domestique. On rappelle *les cinq devoirs*, et Calleri, le traducteur, parlant de celui qui est relatif aux relations de l'homme et de la femme, dit : *la condescendance entre le mari et la femme*.

Après lui est venu un autre auteur qui de cela a fait *l'obéissance de la femme*. Je signale, en passant, ces petites altérations pour montrer comment, peu à peu, les modernes arrivent à mettre dans les livres de l'antiquité toutes leurs petites passions mesquines.

*Le Tchun Tsieu (5<sup>e</sup> Livre)*

Celui-ci est d'origine masculine. Il est moderne, ou, du moins, était moderne du temps de Confucius. Il relate des faits qui remontaient à deux siècles avant lui. C'est une histoire politique du petit royaume de Lou, depuis l'an 723 jusqu'au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère, c'est-à-dire jusqu'à Confucius. Les masculinistes le jugent avec admiration, parce qu'il affirme les droits de l'homme. Il traite des intérêts « *du Fils du Ciel* ».

« Jadis le prince Tcheou vainquit les *Yung* (les féministes), chassa les bêtes sauvages, et les cent familles (les Chinois) eurent la paix ». — « Khoung-Tseu (Confucius) écrivit le *Tchun Tsieu*, et les mauvais ministres et les brigands tremblèrent ».

Voilà ce que dit ce livre, mais la réalité montre tout le contraire, car c'est à partir de cette époque que régna la guerre.

On faisait un devoir aux hommes de connaître ce livre qui racontait si singulièrement l'histoire. « Tout roi ou père qui ne pénètre pas dans l'esprit du *Tchun Tsieu* est d'une intelligence obscure et de mauvais renom ».

« Il s'expose au crime de rébellion et de parricide ». Voilà par quelles menaces, par quelles exagérations, on arrivait à corrompre les hommes, c'est-à-dire à les encourager dans tout ce qui pouvait entretenir la lutte de sexes, puisque ce livre était une excitation à la révolte.

Quelle différence avec les écritures d'origine féminine qui prêchaient « *l'harmonie* » !

Les traducteurs occidentaux n'ont pas compris la raison de l'enthousiasme exagéré des Chinois pour ce livre. M. Leblois (dans *Les Bibles*) dit : « Lorsque sous l'impression de ces éloges on aborde la lecture de ce livre, on éprouve une grande déception, ce n'est qu'une sèche énumération d'événements. Pour comprendre la haute estime où les lettrés tiennent ce livre, il faut le lire avec des yeux chinois ».

Non, tout simplement avec des yeux d'homme prévenu que

c'est un appoint dans la lutte de sexes. Ce que M. Leblois n'a pas compris, cependant il en était bien près, quand il faisait voir, dans la forme des expressions, une intention qui échappe à l'Européen.

Ainsi il y a un passage (§ 4) qui est outrageant pour la femme, mais il faut une grande science pour le comprendre. Il est dit :

« Le Fils du Ciel ordonna à son chancelier *Hoan* de se rendre aux funérailles de *Tchoung-Tseu*, femme secondaire de *Hoei-Kong* ».

Or il paraît que cet ordre est une espèce de punition infligée à ce chancelier. Voici ce qui le révèle : Lorsqu'un historien mentionne un personnage, il désigne les plus hauts dignitaires par le nom officiel de leur fonction ; les employés ordinaires de l'Etat, les inférieurs par leur nom d'enfant. Désigner un employé supérieur par son nom d'enfant, c'est le dégrader ; or, dans ce passage, le chancelier est *dégradé* par la façon dont il est désigné, et cela coïncide avec sa présence à l'enterrement d'une femme *secondaire*, comme si toutes les femmes n'étaient pas au même rang sexuel !

Ce livre nous rappelle celui d'Esdras, intercalé dans la Bible au milieu d'une collection d'écrits d'origine féminine et qui contiennent une haute morale, alors que celui d'Esdras ne contient que l'exposé de petits intérêts matériels.

Le *Tchun Tsieu* ne fut pas détruit lors de la grande proscription des livres ; un disciple de Confucius, *Tso*, en avait fait un commentaire qui passa de main en main et arriva intact à l'époque de la restauration.

## LES QUATRE LIVRES DE SECOND ORDRE

### *Les Ssé Chou. — Le Ta Hio (6<sup>e</sup> Livre)*

Le premier de ces livres est *Ta Hio*, la « grande doctrine », la « sublime science » ; il enseigne « à remettre en lumière la vertu primitive que nous avons reçue de *Thièn* (la Divinité), à aimer et réformer l'humanité ». Donc la vertu a été perdue, donc l'humanité a besoin d'être réformée ? Voilà la déchéance affirmée, et c'est *Thièn*, le principe moral supérieur à l'homme, qui est à l'origine de tout cela, qui a été le révélateur de la « sublime science ».

Ce petit livre est, dit-on, écrit par un homme qui s'est inspiré des doctrines antiques : Tseng-Tseu, un disciple de Confucius, mais qui les a masculinisées, en donnant comme un idéal perdu, qu'il faut rechercher, ce qui, pour la femme, est la pensée constante manifestée sans cesse à travers les étapes de l'évolution humaine.

Les Chinois vouent à ce petit livre une admiration sans borne : « pas un caractère, disent-ils, pas le moindre petit mot n'y est superflu ». Ils prétendent que le contenu en est si profond qu'il exige, pour être saisi, « les plus grands efforts intellectuels, la plus prodigieuse pénétration ».

Il paraît que nous avons cette pénétration, car nous avons deviné tout de suite, sous cette grande admiration masculine, des idées primitivement émises par la femme, mais *retournées* contre elle, maintenant avilie, et, de plus, une prétention de supériorité masculine appuyée sur la connaissance des choses *que la femme ignore*, alors que ces choses viennent d'elle !...

Ensuite, sa personne morale même voilée dans un passé lointain, sous un symbolisme obscur, une entité, *Thièn*, dont elle est si loin maintenant, la pauvre Chinoise, que personne ne songerait plus à l'élever assez haut pour la rapprocher de cette forme symbolique, née cependant dans le cerveau de l'homme adolescent pour glorifier la femme. Cependant, les idées qui sont restées au fond du cœur de l'homme, sont bien celles que la femme a fait naître.

Ainsi, chapitre IV-2, nous lisons :

« Dans la solitude, l'homme commet toute espèce de mal. Mais lorsqu'il voit un homme supérieur (ou une femme, n'est-ce pas ?), il dissimule immédiatement, cachant ses mauvaises actions et faisant parade de vertu. L'autre le pénètre comme s'il voyait son cœur et ses reins.

« Que sert de dissimuler ? C'est une preuve à l'appui du proverbe : « Ce qui est réellement au dedans sera manifesté au dehors ».

Chapitre VII-1 : « L'homme qui est sous l'empire de ses passions ne saurait être correct dans sa conduite ».

*Le Tchoung Young (7<sup>e</sup> Livre)*  
(2<sup>e</sup> des quatre livres secondaires)

Celui-ci est aussi écrit par un homme, Khong-hi. Il veut dire « le milieu immuable », « l'invariable dans le milieu ». Il n'incline d'aucun côté ; or, comme il s'agit évidemment, dans tout cela, de la lutte de sexes, nous voyons dans la doctrine de cet auteur quelque chose qui ressemble à ce que les Occidentaux appellent *l'égalité des sexes*.

Ce petit livre expose l'art d'éviter les extrêmes dans la vie, il le recommande aux hommes sages.

L'ouvrage commence par définir la nature humaine et pose en principe que « la loi de *Thièn* est gravée dans la nature même de l'homme, que la lumière qui éclaire son cœur est la voie droite et qu'elle devient la règle d'une vie sage et vertueuse dont il ne faut jamais s'écarter ».

*Le Lun Yu (8<sup>e</sup> Livre)*  
(3<sup>e</sup> des quatre livres secondaires)

« *Livre des entretiens* ». C'est une imitation des Odes du *Chi King* ; c'est un livre d'origine féminine que Confucius a révisé.

Dans le *Lun Yu*, il nous donne des maximes prises dans cet antique ouvrage, mais rajeunies.

Ce sont des banalités comme celles-ci :

« C'est dans la droiture du cœur que réside la vraie vertu ».

« Le sage doit s'instruire continuellement comme s'il ne savait rien ».

Puis viennent des qualités attribuées à *l'homme supérieur* :

14. — « L'homme supérieur est celui qui a une bienveillance égale pour tous, *qui est sans égoïsme et sans partialité*. L'homme vulgaire est celui qui n'a que des sentiments d'égoïsme, sans disposition bienveillante pour tous les hommes en général. »

22. — « Un homme dépourvu de sincérité et de fidélité est un être incompréhensible à nos yeux. Comment peut-il se conduire dans le chemin de la vie ? »

Evidemment, ce n'est pas Confucius qui a pensé cela, puisqu'il est le premier à manquer de sincérité quand il fait ses

livres avec les écritures antérieures à lui, dont il a grand soin de ne pas faire connaître les auteurs.

10. — « L'homme supérieur dans toutes les circonstances de la vie est exempt de préjugé et d'obstination, il ne se règle que d'après la justice ».

22. — « Tan-Tchi demanda ce que c'était que la vertu de l'humanité. Le maître dit : *Aimer les hommes.* » Voilà la morale renversée ; en effet, la vertu pour l'homme, c'est : aimer les femmes. On sent partout la préoccupation de ne pas nommer la femme. Ainsi :

30. — « Les voies droites, ou vertus principales de l'homme supérieur, sont au nombre de trois : *la vertu de l'humanité* qui dissipe la tristesse ; *la science* qui dissipe les doutes de l'esprit, et le *courage viril* qui dissipe les craintes ».

C'est ce que nous avons formulé ainsi :

Le respect de la femme,  
le respect de la vérité,  
et le courage moral.

Qu'est-ce que c'est que cette *vertu de l'humanité* qui dissipe la tristesse, sinon le lien qui unit l'homme à la femme ? Mais Confucius se garderait bien de la nommer, il pratique la grande hypocrisie que nous voyons fleurir chez toutes les races en décadence.

#### *Meng-Tseu (9<sup>e</sup> Livre)*

(4<sup>e</sup> des quatre livres secondaires)

Ce livre a été écrit par les disciples de Meng-Tseu qui lui ont donné le nom de leur Maître, qui était le plus célèbre des disciples de Confucius. Il fut honoré du titre de *Ya Ching*, deuxième saint ; c'est Confucius qui est le premier. Ce Meng-Tseu naquit en 371 avant notre ère, et fut élevé par sa mère Tchang-Chi, une femme d'un haut mérite, éclairée et prudente, citée comme modèle à donner aux parents pour bien élever leurs enfants.

Il mourut en 287, âgé de 84 ans.

Ce sont ses disciples qui ont rédigé le livre qui porte son nom, et où, sous la forme dialoguée, est exposée la doctrine du Maître. On y disserte sur la voie droite. Il s'y trouve de belles idées mêlées d'erreurs.

## Livre II, Partie II, Chap. IX-4 :

« Lorsque le sage de l'antiquité avait fait une faute, il cherchait à la corriger. Les sages de nos jours, lorsqu'ils commettent une faute, y persistent. Les fautes des sages d'autrefois étaient comme les éclipses du soleil et de la lune. Tout le monde les voyait. Lorsqu'ils les avaient corrigées, tout le monde les regardait avec admiration. Mais les sages de nos jours persistent dans leurs fautes. Bien plus, ils en font l'apologie. »

Voilà, n'est-ce pas, de la vraie psychologie ?

## Livre III, Partie I, Chap. IV-8 :

« Les hommes possèdent une nature morale, mais si, tout en satisfaisant leur appétit, en s'habillant chaudement, en se construisant des habitations commodes, ils manquent d'instruction, alors ils se rapprochent beaucoup des animaux ».

Chap. XI : « La loi du devoir est près de nous et, souvent, on la cherche au loin ».

Chap. XII-2-3 : « La véracité est la loi de *Thièn* ; chercher les moyens d'être vrai est la loi de l'homme. L'homme d'une véracité parfaite n'est jamais resté sans exercer d'influence. Mais le manque de véracité n'exercera jamais une influence durable ».

Malheureusement ce n'est pas vrai, c'est toujours l'erreur qui triomphe et c'est elle qui entraîne les races à la décadence et les nations dans l'anéantissement.

Chap. XV : « Rien n'est plus loyal en l'homme que la pupille de l'œil : elle ne saurait cacher le mal qu'il fait. Si dans son cœur tout est correct, la pupille rayonne ; si rien ne l'est, la pupille est terne. Ecoutez un homme et, en même temps, observez la pupille de ses yeux ; comment pourrait-il dissimuler son caractère ? »

Chap. VIII : « Si les hommes comprennent ce qu'ils ne doivent pas faire, ils comprendront ce qu'ils doivent faire ».

Chap. XII : « Le grand homme est celui qui n'a pas perdu son cœur d'enfant ».

Voici encore la chute affirmée.

## Livre VIII, Partie I, Chap. XVIII-1 :

« Les hommes en possession de la vertu, de la sagesse, de la prudence et de l'intelligence ont généralement été formés dans les tribulations ».

Livre VII, Partie II, Chap. III-1 :

« Il vaudrait mieux n'avoir pas de livres que de croire tout ce qui s'y trouve ».

Ailleurs, à propos de l'interprétation des livres du *Chi King* (les odes *révisées* par Confucius qui les trouvait immorales et dangereuses) :

« Ceux qui expliquent les odes ne doivent pas, en s'attachant à un seul signe, altérer le sens de la phrase, ni, en s'attachant à une seule phrase, altérer le sens général de la composition. Qu'ils cherchent à pénétrer la pensée du poète, et alors ils saisiront le véritable sens de son œuvre ».

Il y avait donc déjà de la mauvaise foi en l'an 350 avant notre ère.

(Voyez Legge, *Chinese classics*, Vol. II, p. 229).

Les ouvrages de Meng-Tseu ne furent pas détruits lors de la proscription des livres, parce que, à cette époque, il n'avait aucune autorité et ne semblait pas dangereux.

### *Le Hiao King (10<sup>e</sup> Livre)*

On pourrait appeler celui-ci le livre de la *subordination*. Il enseigne, ou plutôt prescrit, sous forme de *respect filial*, la soumission à l'autorité despotique, qu'elle vienne du prince ou du père. On fait une vertu de l'humilité, de la soumission, de l'avilissement.

Et cela pour obtenir la paix du royaume !..... Je le crois bien : quand tout le monde se tait, celui qui a tort peut parler aussi haut qu'il veut.

7.—« Quand elle est bien établie dans un royaume (cette vertu), on n'y voit ni trouble, ni procès, ni querelles, et quand la paix règne dans chaque famille, tous les sujets d'un prince sont doux, équitables, ennemis de tout différend et de toute injustice ».

9.—« Le père est par rapport à son fils ce que *Thièn* (la Divinité) est par rapport aux choses produites, et le fils est à l'égard de son père ce que le sujet est à l'égard de son roi ».

Cette *piété filiale*, ainsi imposée, semble être une préoccupation constante pour Confucius, il y revient constamment et y insiste fortement, mais c'est toujours *le père* qui en est l'objet ; le verset 9 que nous venons de citer en est la preuve, le père y

est comparé à la *Divinité*, oubliant que la *Divinité* est d'origine féminine, et l'oubliant d'autant plus mal à propos que l'intention de ce verset se révèle bien clairement. C'est de mettre le père au sommet. Quant à la mère, elle n'est pas mentionnée. Tout ceci est donc écrit dans le but de faire prévaloir l'autorité paternelle sur l'autorité maternelle, cela saute aux yeux, et l'insistance qu'on y met nous prouve encore qu'on a pour but une *justification* : se justifier d'avoir volé à la mère son autorité ; indirectement cette justification nous révèle une lutte, celle que devaient soutenir les femmes chinoises pour garder leurs droits maternels.

L'autorité maternelle est légitime parce qu'elle est *infaillible*, la raison de la Mère étant *sûre* ; celle du père est illégitime parce que la raison de l'homme est chancelante ; Confucius lui-même est obligé de le reconnaître.

15. — « Tseng dit : Je comprends la nécessité et les avantages du respect filial ; mais oblige-t-il à obéir aveuglément à toutes les volontés d'un père ? »

« Confucius répond : Si un père, de même qu'un prince, voulait quelque chose de contraire à l'équité et à l'honnêteté, s'ils tombaient l'un et l'autre dans quelque faute considérable, non seulement le fils ne devrait pas obéir à son père ni le ministre au prince, mais ils manqueraient à leur principal devoir s'ils ne donnaient respectueusement les avis convenables à la faute que le père ou le prince aurait pu commettre.

« Autrefois l'empereur avait à la cour sept admoniteurs chargés de lui faire des remontrances et de l'avertir de ses fautes ; un roi en avait cinq ; un premier ministre en avait trois ; un lettré avait un ami et un père son fils pour remplir ce devoir ».

Tel est le réseau de contradictions de cette « admirable doctrine ». Elle a valu, du reste, à la Chine, une constante agitation intérieure et des guerres sans fin.

## CONFUCIUS

(551)

Ce sont les Jésuites qui donnèrent le nom de Confucius au philosophe que les Chinois appellent Khoung-fou-Tseu. Né vers 550 avant notre ère, il vivait sous la 3<sup>e</sup> dynastie des *Tcheou*.

C'était une époque de trouble, un âge de décadence. Partout la paix primitive avait disparu.

L'invasion des hommes dans le domaine des Femmes avait profondément troublé l'ordre social. Le pays était morcelé en une quantité de petits Etats feudataires. Et le désordre social était compliqué de désordre moral.

L'esprit de l'homme était livré aux doutes et aux terreurs. Il adorait ou craignait des génies surnaturels, des ombres. C'est



Fig. 21. — Khoung-tseu ou Confucius.

que partout la même évolution physiologique amène le même résultat psychique.

Le renversement des idées primitives était allé si loin que partout on sentait la nécessité d'une réforme, on la désirait, on l'attendait, et c'est toujours dans ces moments de trouble et d'attente que se manifestent de prétendus réformateurs, qui profitent de l'agitation qui règne pour s'imposer. Confucius fut de ceux-là ; il avait pris part d'abord aux agitations sociales, puis, n'ayant pas réussi sur ce terrain-là, il s'était retiré dans la solitude et soudain avait changé de système.

Ayant rassemblé toutes les anciennes *Ecritures sacrées* du pays, il prétendit les *réviser*. Ces *Ecritures*, très anciennes, contenaient, comme celles de toutes les autres nations, des idées féminines, une explication abstraite des lois de la Nature. De plus, des chants, des hymnes, des préceptes de morale, et les bases des institutions sociales.



Fig. 22. — Confucius (bronze chinois).

Confucius les modifia, ou plutôt les ordonna suivant ses idées masculines. Il supprima les *Dieux* et les *Esprits*, c'est-à-dire tout ce qui pouvait rappeler la supériorité des Femmes, trouvant qu'elles n'avaient qu'un rôle à jouer dans le monde : « être une ombre et un écho » (1).

(1) Le livre sacré des Samouraïs proclame, d'après les préceptes de Confucius, que « la femme est aussi bas que la terre, l'homme aussi haut que le ciel ».

Adoptant les idées d'Hermès, il trouvait aussi que « la femme est devant l'homme comme le cheval est devant la voiture », c'est-à-dire pour le servir.

C'est dans ces idées qu'il revisa les livres ; après cela il voulut les publier pour donner une nouvelle direction morale au pays.

Ce sont les *Saintes Ecritures*, ainsi altérées, qui constituent, depuis, la littérature sacrée de la Chine.

La religion primitive étant perdue, Confucius la remplaça par une philosophie nationale qui eut, du reste, bien des vicissitudes à subir.

Cette doctrine est appelée *Iou Kiao* (religion des lettrés) ; *Iou* signifie lettré, savant, intellectuel.

Quelquefois on appelle aussi la doctrine de Confucius *Ta Kiao*, grande religion, religion principale.

Les modernes Occidentaux l'appellent le *Joukisme*. En Chine, en 213 avant notre ère, l'empereur Thsin-Chi-Hoang-Ti, secondé par son ministre Li-Sse, ordonna de brûler par tout l'empire les exemplaires du *Chi King* et du *Chou King*, livres sacrés des Chinois, contenant les doctrines anciennes et les recueils historiques, sauf ceux qu'on laissait aux Po-Sse, officiers du savoir général.

## GRANDE PROSCRIPTION DES LIVRES

Les *Livres* réformés par Confucius n'eurent pas une longue existence. Au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, la Chine vit surgir un de ces hommes audacieux et énergiques, tels les César et les Napoléon, qui, tout d'un coup, s'imposent au pays, en l'agrandissant. *Thsin-Chi-Hoang-Ti* fut ce brutal fondateur de l'unité chinoise.

Depuis Khoung-Tseu (Confucius) qui avait prétendu pacifier les hommes en supprimant ce qui restait de l'influence féminine et de la haute morale des premiers temps, le pays était la proie de déchirements intérieurs, de guerres civiles, en même temps que d'incursions des barbares.

Tout cela entretenait un état de désordre et de démoralisation qui était une belle occasion, pour un homme comme Thsin, de s'emparer du pouvoir.

Devenu maître de tout l'empire (en 221 avant notre ère), il

prit le titre de « Premier souverain absolu de la dynastie des Thsin ».

C'est à partir de cette époque que les souverains de la Chine portent le titre d'Empereur, *Ti*. Jusque là ils étaient appelés chefs, *héou*, ou rois, *ouang*.

Le premier empereur chinois est représenté comme un homme à tête de taureau ; c'est le nom du primitif petit Etat de Thsin qui resta au pays : *Thsina* (Chine). Ce Thsin appartenait à la classe des monstres que l'histoire glorifie.

Poussant jusqu'à l'extrême tous les défauts de l'homme, il montra une insatiable ambition et un orgueil immense, aucun principe de justice, aucun scrupule.

C'est avec cela qu'il prétendit « rétablir l'ordre », alors qu'il ne venait que semer le désordre ; son règne fut celui d'un fou, pliant tout devant sa folie.

« Après avoir tout rempli de sang et de carnage, dit le Père Amiot, Thsin s'assit tranquillement sur le trône impérial ».

Comme tous les aliénés du même genre, il voulut faire des choses extraordinaires pour faire parler de lui. Il fit édifier de gigantesques constructions. D'abord un immense terrassement pour protéger la frontière du Nord de la Chine, et que l'on a, à tort, confondu avec la légendaire muraille chinoise. C'est à ces travaux qu'il envoyait périr des milliers d'hommes.

Il fit ensuite construire, autour de sa capitale *Hièn Jang*, des palais si vastes, que dans leur cour centrale on pouvait ranger 10.000 hommes en bataille. Ces palais communiquaient ensemble par une splendide galerie.

Enfin, dans la ville même, il en fit édifier 300 ; puis, en dehors de la ville, il en fit élever 400, disposés de manière à figurer les étoiles et les constellations de la voie lactée.

Tous ces palais furent brûlés avec la capitale un ou deux ans après la mort de l'empereur.

L'incendie dura trois mois.

Ce monarque bouleversait tout ; mais les lettrés, mécontents, ne cessaient de lui faire des remontrances. Et comme ils s'appuyaient toujours sur l'histoire du pays pour lui montrer combien ses actes différaient de ceux des anciens souverains, que tous regrettaient, impatienté de leurs critiques, il résolut de détruire les livres afin qu'on ne puisse plus lui parler de l'ordre qui avait régné avant lui.

Sur le conseil d'un de ses ministres, qui ne valait pas mieux que lui, il ordonna que « les écrits pernicioeux et inutiles » fussent brûlés. Il recommandait surtout la destruction de ceux dans lesquels on parlait des mœurs, des actions et des coutumes de l'ancien régime (féministe). Il visait spécialement les livres sacrés revisés par Confucius.

Ce fut en 213 avant notre ère que s'accomplit cette première grande proscription des livres, et je dis *première* parce que cela devait se renouveler dans d'autres pays.

On fit brûler en masse tous les livres trouvés dans la capitale et dans les provinces, ceux surtout qui faisaient partie de la doctrine de Khoung-Tseu.

La peine de mort fut prononcée contre les recéleurs. Il n'était pas facile, du reste, de cacher de pareils livres, ils étaient écrits sur des tablettes de bambou et avaient de grandes dimensions.

Les lettrés voulurent défendre les droits sacrés de la pensée, l'un d'eux publia un pamphlet ; cela amena une persécution, 400 d'entre eux furent arrêtés et enterrés vivants.

Chose surprenante, les livres de l'Ecole de Lao-Tseu furent respectés. C'était l'Ecole de Confucius surtout, plus bruyante et plus envahissante, qui excita la fureur de l'empereur.

### —RESTAURATION DES LIVRES

Sous la dynastie des Han (de 202 avant notre ère à 220 après), on fit une restauration des livres avec les débris retrouvés.

Thsin était mort trois ans après la grande proscription des livres, et sa dynastie avait péri presque en même temps. Le second empereur de la nouvelle dynastie révoqua les décrets contre les livres vingt ans après leur promulgation.

On retrouva des fragments d'ouvrages et même des livres tout entiers que des lettrés dévoués étaient parvenus à cacher.

Le lettré Mao-Thsang retrouva, dans les ruines d'un palais, un exemplaire du *Chi King*, un des livres les plus importants.

Un vieux lettré, Fou-Seng, qui occupait une haute situation dans la littérature sous Thsin, avait appris par cœur un des plus importants livres, le *Chou King*, et, quoique âgé de 90 ans, il put dicter une grande partie du livre. Cependant, l'ouvrage resta incomplet. Sur 100 sections qu'il contenait, il ne put en dicter que vingt-neuf.

Plus tard, on trouva dans la maison de Confucius, que l'on voulut restaurer (en 132 avant notre ère), plusieurs ouvrages cachés dans l'épaisseur d'un mur. Mais ils étaient en partie rongés par les vers. C'était le *Chou King*, le *Lun Yu* et le *Hiao King*. Ces livres étaient imprimés sur bambou en caractères antiques.

Durant le règne de Thsin, l'écriture avait été changée. Ce terrible fou, pour rendre la destruction des documents anciens plus certaine, avait remplacé l'ancienne écriture par une nouvelle, ce qui rendait la restauration des livres d'autant plus difficile, car les nouvelles générations ne connaissaient pas l'ancienne écriture (1).

Un descendant de Confucius, à la XI<sup>e</sup> génération, Koung-Nyan-Kou (vers 90 avant notre ère), essaya de reconstituer le *Chou King*, un des livres les plus importants ; c'est celui qui était resté en partie dans la mémoire de Fou-Seng.

On collationna les sections écrites sous sa dictée avec l'exemplaire retrouvé dans la maison de Confucius, et on arriva ainsi à reconstituer cinquante-huit sections. L'ouvrage original en contenait 100.

## LA LETTRÉE PAN-HOEI-PAN

Tout ceci est de l'histoire qu'on peut lire dans les ouvrages modernes sur la Chine, mais ce qu'on n'y lira pas, c'est que c'est

(1) Plusieurs fois l'écriture chinoise changea. La plus ancienne forme, le *Kou Wen*, représentait les images des objets. C'était une écriture hiéroglyphique. En 826 avant notre ère, elle fut remplacée par la forme dite *Tchouan*, due à *Chi-Tchéou*. C'est de cette écriture que se servirent *Lao-Tseu* et Confucius ; c'étaient des caractères grêles et raides, gravés sur des planchettes de bambou, à l'aide d'un poinçon ou d'un couteau pointu. Sous Thsin on adopta l'écriture appelée *Li*. On traçait les caractères sur étoffe, à l'aide d'un pinceau trempé dans une espèce d'encre (laque). On perfectionna ce système après l'invention du papier.

Sous la dynastie suivante, celle des Han, on commença à graver les textes sur la pierre et sur le bois afin qu'ils ne puissent plus être détruits. L'écriture modifiée à cette occasion s'appela *Kiaï*. C'était une forme plus ou moins carrée. On y ajouta une forme cursive appelée *Tsao* (herbe).

Vers 600 après notre ère, les Chinois inventèrent l'imprimerie. Ils gardèrent les caractères adoptés alors, qui devinrent les types encore en usage aujourd'hui.

à une femme que l'on doit la restauration des Lettres sous les Han.

Voici la page que le Père Amiot lui consacre dans ses *Mémoires sur les Chinois* (T. III, pp. 361 et suiv.) :

« C'est sous l'empereur Ho-Ti que vécut la célèbre Pan-Hoeï-Pan, sœur du général Pan-Tchao et de l'historien Pan-Kou.

« Elevée avec ses deux frères dans la maison paternelle, elle profita des leçons qu'on leur donnait ; elle lisait leurs livres, écoutait leurs leçons et devint avec le temps aussi instruite qu'eux. Mariée à l'âge de 14 ans à un jeune mandarin, elle voulut remplir assidûment ses devoirs de femme et se livrer aux soins du ménage, excepté dans quelques instants que son mari voulait qu'elle consacrat aux lettres. Devenue veuve dans la fleur de l'âge, elle se retira chez son frère pour y passer ses jours. Pan-Kou était historiographe de l'empire et s'occupait à revoir les annales de Sse-Ma-Thsien, et à y ajouter une suite sous le titre de Han-Chou (Livre des Han). Il travaillait encore à deux autres ouvrages, dont l'un était intitulé les *Huit modèles* et l'autre *Instruction sur l'astronomie*. Des ouvrages de cette nature demandaient de la part de celui qui les entreprenait une lecture immense, du goût, de la critique et une application presque sans relâche. Il trouva que sa sœur réunissait dans sa personne toutes ces qualités, et qu'elle était très disposée à en faire usage. Il n'hésita pas à partager avec elle un travail dont il était à présumer qu'il recueillerait seul les fruits. Il ne prétendit pas, cependant, la priver de sa part de gloire ; il ne laissa échapper aucune occasion de faire l'éloge de sa sœur, et lorsqu'il lisait devant l'empereur ou en présence de quelques amis des morceaux des ouvrages auxquels il avait eu ordre de travailler, il ne manquait jamais de dire : *cet article est de Pan-Kou ; cet autre est de Pan-Hoeï-Pan*.

« Pan-Kou ayant été enveloppé dans la disgrâce du général Teou-Hian, son ami, et étant mort de chagrin en prison, sa sœur fut chargée par l'empereur de revoir ses ouvrages et d'y mettre la dernière main.

« L'empereur lui assigna des revenus, et lui donna même un appartement dans le palais, près de celui de ses bibliothèques où l'on conservait les manuscrits et les livres rares, et dans l'intérieur duquel était une espèce de galerie, qui tenait lieu de cabinet. Ce fut là que Pan-Hoeï-Pan fit porter les manuscrits de

son frère, et qu'elle les mit en état d'être donnés au public ; elle les présenta à l'empereur qui les fit imprimer.

« Ces ouvrages, quoique donnés sous le nom de Pan-Kou, son frère, la rendirent célèbre dans tout l'empire, parce qu'on n'ignorait pas la part qu'elle y avait eue ; le *Livre des Han* (*Han-Chou*) lui fit surtout un honneur infini. Ce livre, un des meilleurs et des plus curieux qui soient sortis des presses chinoises, contenait l'histoire de douze empereurs, depuis Kao-Tseu, fondateur de la dynastie, jusqu'à la mort de l'usurpateur Wang-Mang, c'est-à-dire l'histoire de tout ce qui était arrivé de plus intéressant dans l'empire pendant l'espace de deux cent trente ans.

« La renommée que s'acquit Pan-Hoeï-Pan la fit choisir par l'empereur pour être *Maîtresse de poésie, d'éloquence et d'histoire* de la jeune impératrice ».

Et l'histoire de la Chine à laquelle j'emprunte ces lignes ajoute : « Pan-Hoeï-Pan ne laissa pas perdre son talent dans les honneurs et les frivolités de la cour. Ayant eu toujours en vue le bonheur de son sexe, elle composa, pour l'éclairer, un ouvrage en sept chapitres qui a été traduit par le Père Amiot. En chinois, c'est *Nin-Kie-tsi-pien* ».

Or, si nous jugeons cet ouvrage par les titres que le traducteur nous donne, nous n'y trouvons rien de la psychologie féminine, mais seulement les idées qui représentent la psychologie d'un Père Jésuite. Elle parle des femmes en les appelant les *personnes du sexe*, expression toute moderne. Aucune femme ne parle d'elle en ces termes ; la vraie femme affirme son esprit, n'affirme pas son sexe.

Puis on met dans son livre des idées d'un masculinisme outré, comme ceci : « *Nous tenons le dernier rang dans l'échelle humaine* ».

Quelle confiance, alors, avoir dans les traductions qui ont été apportées en Occident par les Jésuites ?

Là, comme partout, ils ont fait leur œuvre de falsification.

Et c'est à partir de la restauration des Livres, ainsi revisés, que les Ecritures, tant persécutées d'abord, furent revêtues d'un caractère de sainteté.

Ces péripéties que nous venons de voir se dérouler en Chine se sont passées à peu près partout, et ce n'est que lorsque les Livres ont été complètement changés par des revisions ou des

reconstitutions successives, qu'ils ont été déclarés *Saints*. C'est alors seulement qu'on les imposa ; c'est que dans la « *restauration* » on avait mis ce qu'on avait voulu imposer au peuple, et on avait profité du prestige de vérité qu'ils possédaient avant, pour faire passer des doctrines qui étaient la contradiction de celles que les textes primitifs contenaient.

Il en a été des Ecritures sacrées de la Chine comme de celles de tous les autres pays : à force de les recouvrir d'absurdités pour cacher les vérités qu'elles contenaient, on n'y comprend plus rien. Alors on se donne l'apparence de grands savants, initiés seuls aux mystères sacrés, et l'on affecte de mépriser le vulgaire qui ne comprend rien. C'est le cas des savants chinois.

« Si nous considérons la religion de Confucius, nous trouvons, dit Max Müller, qu'elle est fondée sur les cinq *King* et les quatre livres *Shu* considérablement étendus eux-mêmes et entourés des volumineux commentaires, sans lesquels les lettrés, même les plus savants, ne s'aventureraient pas à explorer la *profondeur* de leur canon sacré. »

Mais ils ne l'ont pas explorée, et c'est ce dont se plaignent les Confucianistes, comme le disait en 1881, à Paris, un membre très savant de ce corps.

## LAO-TSEU

### *Le Tao-Te-King* (600 à 560)

Examinons maintenant la seconde doctrine, ou la seconde « religion » chinoise.

Elle a pour auteur Lâo-Tseu, contemporain de Confucius, mais plus âgé de cinquante ans.

Il est, comme lui, un « réformateur » de l'ancienne religion naturelle. On présente sa doctrine comme étant en contradiction avec celle de Confucius ; en effet, elle est plus rationnelle, plus près de l'« éternelle raison » que celle de Confucius, et par cela même plus *idéale*, moins positive, ou plutôt moins sceptique. L'objet de son culte est le *Tao*, mot qui a une signification très étendue ; il signifie raison primordiale, intelligence, esprit, puissance morale qui régit le monde, Etre suprême ; — ses partisans se disent *Tao Ssé*, sectateurs de la raison, et *Tao Kia*.

Leur enseignement s'appelle *Tao Tao* — loi du Tao, doctrine de la raison ; leur religion *Tao Kiao*, religion du Tao (1).

## LE TAOÏSME

Le livre sacré des *Tao Ssé* porte le titre de *Tao-Te-King* (le livre de la raison et de la vertu). Suivant les anciens dictionnaires chinois, *tao* signifie *un chemin*, le moyen de communiquer d'un lieu à un autre ; ce chemin n'est-il pas le lien moral qui relie l'homme à la femme, et qui est bien, en effet, basé sur la raison ? De Tao on fait aussi : direction, marche des choses et condition de leur existence ; c'est bien de ce *lien* que tout cela dépend.

Enfin, *Tao* signifie « la raison se manifestant », c'est-à-dire la *parole*.

Le *Tao-Te-King* a pour auteur Lao-Tseu, qu'on appelle aussi Lao-Kiun. Son ouvrage n'a qu'une trentaine de pages. Il contient deux parties : *Tao-King* (livre du Tao) et *Te-King* (livre de la vertu). C'est de ces mots, qui sont les premiers de chacune des deux parties, qu'on a fait le titre général, *Tao-Te-King*.

M. Abel de Rémusat a, le premier, essayé de traduire en français le *Tao-Te-King*, mais sa traduction est incomplète ; M. Stanislas Julien en a fait une meilleure.

Deux traductions de ce livre ont été faites en Allemagne, l'une par M. Victor de Strauss, l'autre par M. Reinhold de Plænkner.

Voici, d'après Stanislas Julien, la traduction du premier chapitre :

« La voie (Tao) qui peut être exprimée par la parole n'est pas la voie éternelle ; le nom qui peut être nommé n'est pas le nom éternel.

« L'Etre sans nom est l'origine du ciel et de la terre ; avec un nom, il est la Mère de toutes choses.

« C'est pourquoi, lorsqu'on est constamment exempt de passions, on voit son essence spirituelle ; lorsqu'on a constamment des passions, on le voit sous une forme bornée.

« Ces deux choses ont une même origine et reçoivent des noms différents. On les appelle toutes deux profondes. Elles

(1) Voir la littérature sacrée sur le *Tao Kiao* : H. Cordier, *Dictionnaire bibliographique*, t. I, pp. 300 et suivantes.

sont profondes, doublement profondes. C'est la porte de toutes les choses spirituelles. »

Que de choses dans ces lignes !.... D'abord, dans le premier paragraphe, la distinction à faire entre le principe cosmique, l'Être sans nom, et le principe moral, *la Mère*, l'Être suprême avec un nom.

L'Être sans nom crée le ciel et la terre, puisqu'il est la force cosmique (voyez notre livre intitulé *Les Forces cosmiques* dans lequel ce principe cosmique est défini ).

L'Être nommé, *la Mère*, crée toutes les choses d'ordre moral.

Puis la nécessité pour l'homme d'être exempt de passions pour comprendre ces choses, également profondes l'une et l'autre, puisque l'une est toute la science physique, l'autre est toute la science morale.

Un des principes fondamentaux attribués à Lao-Tseu est le non-agir.

« Le saint homme fait son occupation du non-agir. » Ceci est très vrai, car c'est seulement dans le repos des muscles que la pensée s'exerce. L'homme qui agit beaucoup pense peu.

Chap. III, il est dit : « Lorsque l'homme gouverne, il vide son cœur (il s'adonne à la débauche), il remplit son ventre (il s'adonne à l'intempérance), il affaiblit sa volonté (se livre à ses caprices), et il fortifie ses os (résultat physiologique de la débauche). »

Quelle science profonde dans ces quelques mots !...

« Il s'étudie constamment à rendre le peuple ignorant (jalousie : abêtir pour dominer), il fait en sorte que ceux qui ont du savoir n'osent pas agir (persécution des intellectuels). »

Voilà ce que fait l'homme quand il agit, c'est-à-dire quand il gouverne !

« Il pratique le non-agir et alors il n'y a rien qui ne soit bien gouverné. »

C'est alors qu'il laisse les autres se développer intellectuellement et se manifester librement, et, quand je dis les *autres*, je dis surtout les femmes, qui, alors, font leur œuvre d'ordre et de progrès.

La doctrine de Lao-Tseu a été altérée à l'époque de l'empereur Wen-Ti des Han (179-155 avant notre ère).

Depuis ce moment, l'esprit n'en a plus été compris ; on y a mêlé du surnaturel.

Un savant lettré, Ma-Touan-Lin (1245-1325 de notre ère),

dit de ces écrits : « On en a de plus en plus méconnu le véritable esprit, à mesure que l'on s'éloignait de l'époque de leur rédaction. Des thaumaturges et des charlatans ont emprunté le nom de Lao-Tseu pour se donner de l'importance, mais sans rien comprendre à ce qu'il avait dit.

« Toute idée supérieure a disparu de ce culte livré à tous les préjugés, à toutes les idolâtries ; à peu d'exceptions près, on se borne aujourd'hui, dans les pagodes, à réciter des prières et à brûler de l'encens devant des statuettes plus ou moins hideuses ».

C'est-à-dire que les sectateurs de cette doctrine en sont arrivés au même point dans l'évolution morale que les Occidentaux qui prient devant des statuettes et brûlent de l'encens sans savoir pourquoi.

Cependant, les Tao Ssé comptent dans leurs rangs des hommes distingués, des philosophes, des médecins, des historiens, des savants, ce qui prouve que ces gens sentent qu'il y a quelque chose de profond caché dans cette doctrine incomprise et dégénérée ; ils préfèrent ce reste d'idéal au positivisme des sectateurs de Confucius.

C'est que, tout au fond du Taoïsme, se trouve la *pensée féminine*, dans toute sa profondeur primitive, et dont les lueurs brillent encore, à travers les altérations que les hommes lui ont fait subir.

Je termine par quelques citations pour le démontrer. La pensée philosophique qui y règne est destinée à montrer la puissance de la force morale, bien supérieure à la force physique.

Comme les altérations ont surtout porté sur le sexe des personnes dont on parle, je dois prévenir que, partout où l'on a exprimé des idées féminines, mentionné des qualités ou des actions féminines, on les a attribuées à *l'homme supérieur*.

Chap. VIII : « L'homme d'une vertu supérieure est comme l'eau. L'eau excelle à être utile à tous les êtres et ne lutte point. Elle habite les lieux que déteste la foule. C'est pourquoi *il* approche du *Tao*. *Il* se plaît dans la situation la plus humble, son cœur aime à être profond comme un abîme. *S'il* fait des largesses, *il* excelle à montrer de l'humanité ; *s'il* parle, *il* excelle à pratiquer la Vérité. *S'il* gouverne, *il* excelle à procurer la paix. *S'il* agit, *il* excelle à montrer de la capacité ; *s'il* se meut, *il* excelle à se

conformer au temps. *Il* ne lutte contre personne, c'est pourquoi *il* ne reçoit aucune marque de blâme ».

Faut-il faire remarquer que tout ce qui est attribué ici à *il* n'existe réellement que chez *Elle* ?

Chap. XXII : « Le *saint* (homme) (la femme) saisit l'unique (comprend la vérité) et devient le modèle du monde. *Il* ne se met pas en lumière, c'est pourquoi *il* brille ; *il* ne s'approuve point, c'est pourquoi *il* se distingue ; *il* ne se vante point, c'est pourquoi *il* a du mérite ; *il* ne se glorifie point, c'est pourquoi *il* est éminent. *Il* ne lutte point, c'est pourquoi il n'y a personne dans le monde qui puisse lutter contre *lui* ».

Quel est l'homme qui ne lutte pas ? Quel est celui qui ne se met pas en lumière ? ne se vante point ? ne se glorifie point ?

Chap. XXXVIII : « La vertu suprême ne se considère point comme vertu ; c'est pourquoi elle est vertu ; la vertu inférieure se croit certainement vertu. Les *hommes* (les femmes) d'une vertu supérieure la pratiquent sans y songer. Ceux d'une vertu inférieure la pratiquent avec intention. »

Chap. XLI : « Lorsqu'ils entendent parler du Tao (vérité, raison, science), les hommes d'une culture supérieure deviennent zélés à le suivre ; ceux d'une culture médiocre tantôt le conservent, tantôt le perdent ; ceux d'une culture inférieure le tournent en dérision. S'ils ne le tournaient pas en dérision, *il* ne mériterait pas le nom de Tao ».

Chap. XLIX : « L'homme de bien, je le traite bien ; le méchant, je le traite également bien ; la vertu est la bonté. L'homme sincère, je le traite avec sincérité ; l'homme non-sincère, je le traite aussi avec sincérité ; la vertu est la sincérité. »

Chap. LIII : « Lorsque les palais sont de toute magnificence, les champs sont très incultes et les greniers très vides. Lorsque les princes se couvrent de riches vêtements, se ceignent de glaives tranchants, se gorgent de boissons et de mets, et ont en abondance des bijoux précieux, on appelle cela faire parade du vol ; certes, ce n'est point avoir le Tao ».

Chap. LV : « Celui qui possède la plénitude de la vertu ressemble à l'enfant nouveau-né qui ne craint ni la piqure des animaux venimeux, ni les griffes des bêtes féroces, ni les serres des oiseaux de proie. »

Chap. LVI : « Celui qui possède le Tao est inaccessible à la fa-

veur comme à la disgrâce, au profit comme au détriment, à l'honneur comme à l'ignominie. Voilà pourquoi il est honoré du monde entier ».

Chap. LXIII : « *Le saint* venge ses injures par des bienfaits. Il commence les choses difficiles par ce qu'elles ont de facile, les grandes par ce qu'elles ont de petit. Les choses les plus difficiles du monde commencent par être faciles, les plus grandes commencent par être petites. *Le saint* ne cherche point à faire de grandes choses, c'est pourquoi il peut accomplir de grandes choses ».

Chap. IX : « Si l'on est comblé d'honneurs et qu'on s'enorgueillisse, on s'attirera des malheurs. Lorsqu'on a fait de grandes choses et obtenu de la réputation, il faut se retirer à l'écart. »

Chap. LXVII : « Je possède trois trésors ; je les conserve et les estime beaucoup : le premier s'appelle *la miséricorde* ; le second s'appelle *l'économie* ; le troisième s'appelle *la modestie* (le texte dit, à tort, *l'humilité*), qui m'empêche d'être le premier de l'empire.

« J'ai de la *miséricorde*, c'est pourquoi je puis être audacieux ; j'ai de *l'économie*, c'est pourquoi je puis faire des dépenses ; je n'ose être le premier de l'empire, c'est pourquoi je puis devenir le chef de tous les hommes. (Voilà une pensée bien féminine. Elle est complétée par le tableau de ce que fait l'homme à la place de la femme ).

« Aujourd'hui *on* dédaigne la *miséricorde* et, cependant, *on* est audacieux ; *on* dédaigne *l'économie* et, cependant, *on* dépense ; *on* dédaigne le dernier rang et, cependant, *on* est au premier. Voilà ce qui conduit à la mort. »

Chap. LXXI : « Savoir et croire qu'on ne sait pas, c'est le comble du mérite (c'est le cas de toutes les femmes qui connaissent les lois de leur Nature sans s'en douter). Ne pas savoir et croire que l'on sait, c'est la maladie des hommes. »

Chap. LXXVI : « Quand l'homme vient au monde, il est souple et faible ; quand il meurt, il est raide et fort. Quand les arbres et les plantes naissent, ils sont souples et tendres ; quand ils meurent, ils sont secs et arides. La raideur et la force sont les compagnes de la mort ; la souplesse et la faiblesse sont les compagnes de la vie. C'est pourquoi, lorsqu'une armée est forte,

elle ne remporte pas la victoire. Lorsqu'un arbre est devenu fort, on l'abat. Ce qui est fort et grand occupe le rang inférieur ; ce qui est souple et faible occupe le rang supérieur. »

Quel est l'homme capable d'avoir dit que la force est une infériorité ?...

Chap. LXXVII : « Le *Ciel* (pris symboliquement pour *celui* (celle) qui est en haut par l'esprit) ôte à ceux qui ont du superflu, pour aider ceux qui n'ont pas assez. Il n'en est pas ainsi de l'homme, il ôte à ceux qui n'ont pas assez, pour donner à ceux qui ont du superflu.

« Quel est celui qui est capable de donner son superflu ? Celui-là seul possède le Tao. C'est pourquoi *le saint* fait le bien et ne s'en prévaut pas. Il accomplit de grandes choses et ne s'y attache point. Il ne veut pas laisser voir sa sagesse. »

Chap. LXXVIII : « Parmi toutes les choses du monde, il n'en est point de plus molle et de plus faible que l'eau, et cependant, pour briser ce qui est dur et fort, rien ne l'emporte sur elle. Pour cela, rien ne peut remplacer l'eau.

« Ce qui est faible triomphe de ce qui est fort ; ce qui est mou triomphe de ce qui est dur. Dans le monde, il n'y a personne qui ne connaisse cette vérité, mais personne ne peut la mettre en pratique. »

Chap. LXXXI : « Les paroles sincères ne sont pas agréables ; les paroles agréables ne sont pas sincères.

« L'homme vertueux n'use pas des artifices de la parole ; celui qui en use n'est point vertueux. Celui qui connaît le Tao (la Vérité) ne se vante pas de son savoir ; celui qui se vante de son savoir ne le connaît pas. »

## LES ANGES GARDIENS — LES ESPRITS

Les *Tao Ssé* admettent des esprits intermédiaires entre la puissance cosmique et l'homme ; cette conception, qui est partout, tant elle est naturelle à l'homme, est ici représentée par les *Chen*. Comme les Izeds des Perses, ce sont des génies bien-faisants qui président aux jours, à la Nature, et qui gardent les hommes. C'est une forme de l'ange gardien, la femme bien-faisante qui veille sur l'homme. Les Chinois disent que les

*Chen* sont amis de l'homme, ils protègent tout ce que renferme l'Etat.

Mais l'homme ingrat se révolte contre eux, ou plutôt se révolte contre la vraie femme, que ce symbole représente, et dans une de ces révoltes on brisa toutes les statuettes qui la représentaient.

Depuis, les *Esprits*, restés dans la tradition cependant, n'ont plus de sexe. Actuellement ils sont, en Chine, quelque chose d'analogue aux esprits des spirites occidentaux.

\* \* \*

On dit que Lao-Tseu écrivit 930 livres sur l'éthique et les religions, et 70 sur la magie, *mille* au total. Son grand ouvrage, cependant, le cœur de sa doctrine, le « Tao-Te-King » ou Ecriture sainte des Tao Ssé, ne contient, comme le montre Stanislas Julien, « qu'environ 5000 mots » (1), et pourtant le professeur Max Müller trouve que le texte est inintelligible sans commentaires, et S. Julien a été obligé de consulter pour sa traduction plus de 60 commentateurs, dont les plus anciens, paraît-il, écrivaient vers l'an 163 avant notre ère, pas avant. Pendant les quatre siècles et demi qui ont précédé cette époque des *plus anciens* commentateurs, on a eu largement le temps de voiler la vraie doctrine de Lao-Tseu aux yeux de tous, sauf de ses prêtres initiés.

Les Japonais, chez qui se trouvent aujourd'hui les plus instruits des prêtres et des fidèles de Lao-Tseu, ne font que rire des suppositions et des bévues des sinologues européens, et la tradition affirme que les commentaires auxquels nos savants d'Occident ont accès ne sont pas les *vraies annales occultes*, mais des voiles intentionnels, et que les vrais commentaires, aussi bien que presque tous les textes, ont disparu depuis longtemps des yeux des profanes.

### L'ÉVOLUTION MORALE EN CHINE

Confucius, dans le *Li Ki* (traduction Calleri de Turin, 1855, p. 40), nous fait un tableau idéal des temps primitifs en Chine ;

(1) Tao-Te-King, p. 27.

ces temps héroïques qui, partout, ont précédé le désordre que la grande révolte de l'homme a engendré.

Il dit :

« Le règne de la grande vertu, les grands *hommes* (lisez les grandes femmes) des trois dynasties, sont des merveilles qu'il ne m'a pas été donné de voir, mais vers lesquelles mes pensées se portent sans cesse. Sous le grand règne de la vertu, l'empire était la chose publique. On choisissait pour le gouverner les *hommes* (ou les femmes) éminents par leurs capacités ; on disait toujours la vérité et on cultivait la bonne harmonie (entre l'homme et la femme).

« Les hommes (et les femmes) ne bornaient pas leurs affections aux parents, ni leur tendresse aux enfants ; les vieillards trouvaient toujours qui les secourait jusqu'à la fin de leur carrière ; les hommes à la fleur de l'âge trouvaient qui les employait ; les jeunes gens trouvaient les moyens de devenir des hommes ; les veufs et les veuves avancés en âge, les orphelins, les vieillards sans enfants et les infirmes trouvaient tous qui les nourrissait.

« Les hommes avaient leur besogne, les femmes avaient la leur.

« Quant aux objets matériels, ceux qu'on n'aimait pas, on les abandonnait aux personnes qui en avaient besoin, sans les mettre en réserve pour soi. Les choses dont on était capable, on regardait comme fort mauvais de ne pas les faire, lors même que ce n'était pas pour soi. Aussi, il ne se formait pas de projets coupables et il n'y avait ni voleurs ni malfaiteurs ; la porte extérieure de la maison même n'était pas fermée. Voilà ce qu'on appelait *la grande union*.

« Aujourd'hui la grande vertu est cachée, l'empire est un patrimoine de famille, chacune n'affectionne que ses parents, chacun ne chérit que ses enfants. Les biens, on les réserve pour soi. Les princes regardent comme chose fort convenable de laisser l'empire à leurs fils (lors même qu'ils sont incapables ou vicieux) et, afin d'affermir leur pouvoir, ils fortifient les villes et les faubourgs en construisant des murailles et en creusant des fossés ».

\* \* \*

L'impression qui reste de l'étude de la grande philosophie chinoise, celle de Confucius, c'est qu'on n'y trouve qu'une morale composée de banalités, dont quelques-unes sont très belles, as-

surement, mais la *vraie* morale, celle qui s'occupe des devoirs de l'homme envers la femme, en est exclue. On n'y trouve pas un mot de ce qui est essentiel à la vie morale de l'homme, la femme en est éliminée, elle y est à peine mentionnée, quoique Confucius parle beaucoup du *saint* des derniers temps et de la nécessité de voir apparaître le Messie chinois. Donc rien d'humain chez les Chinois, si ce n'est l'orgueil, qui y est aussi développé que chez les Occidentaux.

Mais ils les ont peut être dépassés en hypocrisie.

N'est-ce pas en Chine qu'un empereur promulgua ce décret : Défense aux femmes de sortir sans souliers. En même temps, une autre ordonnance disait : Défense aux cordonniers de faire des souliers pour les femmes.

C'est avec ce même esprit de partialité que les *Écritures sacrées* ont été interprétées (1) ; aussi les savants chinois s'en méfient. L'un d'eux, le savant Ko, écrivait au siècle dernier : « Les King et les monuments les plus authentiques, très difficiles à entendre non seulement à cause du laconisme de notre langue et de l'hiéroglyphisme de nos caractères, mais encore à cause de l'éloignement des temps dont ils traitent et de la profondeur de la doctrine qu'ils contiennent, ont été *obscurcis et brouillés horriblement par les gloses et les commentaires de ceux qui ont voulu les expliquer*. Aussi les meilleurs lettrés de la Chine professent-ils la maxime pleine de justesse : *Sin King, pou sin tcheou*, attachez-vous au texte et laissez le commentaire » (Mémoire concernant l'histoire des Chinois, T. I, p. 19).

M. Leblois, dans son grand ouvrage : *Les Bibles* (T. III, p. 304), dit : « Les versions occidentales des livres sacrés de l'Orient, lorsqu'elles s'appuient sur les commentaires qui en ont été faits, expriment, non le sens original de ces livres, mais celui que la tradition leur a donné.

« L'idéal serait de remonter à travers la série successive des commentaires, au sens primitif, comme on remonte un fleuve jusqu'à sa source.

« Mais une telle entreprise ne pourrait être tentée, avec quelque chance de succès, qu'après des travaux préliminaires difficiles et compliqués. Quel service rendraient aux traducteurs futurs les

(1) La forme actuelle des Livres sacrés de la Chine ne remonte pas au delà du second siècle de notre ère.

savants capables de composer pour chaque langue un dictionnaire où se trouveraient les acceptions *successives* d'un même terme philosophique, dogmatique ou moral, aux différents siècles où ce terme a été en usage ! »

Aucune nation autre que la Chine ne garda, avec un plus inviolable respect, les lois et les coutumes de ses ancêtres, dont le culte ne s'éteignit jamais complètement, malgré les altérations survenues au profit de la domination masculine. C'est encore aujourd'hui un fragment du primitif empire universel, qui a surnagé presque intact sur le torrent des âges, tandis que toutes les autres nations, ruinées, dispersées, ont disparu dans le tourbillon et la chicane masculine ; en Chine, un empereur, si intelligent soit-il, doit rester sous la dépendance d'une impératrice « Mère constitutionnelle ».

Les impératrices chinoises ont été brillantes, c'est l'une d'elles qui a trouvé l'art d'utiliser le ver à soie. C'est en Chine que l'on dit ceci : « Faire vivre la femme dans l'esclavage et l'homme dans la liberté, c'est comme semer du riz dans un sol aride et planter de la vigne dans un marais. » Et, malgré ces traditions, pas de peuple qui ait plus asservi la femme, tout en l'imitant.

Le Chinois a pris à la Chinoise son costume, ses longs cheveux, son visage imberbe. C'est parce que l'amour maternel y avait été si développé qu'on y a tant prêché *le respect paternel*.

Rappelons ces vers d'un poème intitulé *l'Amour fraternel* (inséré dans le *Chi King*) :

L'union affectueuse entre la femme et les enfants  
Est semblable à la musique du luth et de la harpe ;  
Lorsque la concorde règne entre les frères,  
L'harmonie est délicieuse et durable.

C'est la famille matriarcale, sans l'intervention du père, qui, alors, ignorait sa paternité.

## LE DIEU DES CHINOIS

Confucius, en supprimant la Divinité féminine, établit à sa place un principe divin sans sexe : Chang-Ti.

Si nous remontons aux origines de la religion, nous trouvons que Chang-Ti, c'est l'Esprit qui s'élève vers le ciel ; aussi, par

extension, on en fait le ciel même, *Thièn*, tout en en faisant le Seigneur, *Ti*.

Quand les hommes veulent dénaturer l'idée divine qui exprime la puissance morale de la Femme, ils la confondent avec



Fig. 23. — Tchen-ré-si (Dieu protecteur du Thibet).

la puissance cosmique. C'est ainsi que Confucius nous dit que « c'est l'ordre de la Nature, c'est la marche des événements, qui est l'expression de la volonté de *Thièn* ». C'est parfait si

*Thièn* exprime la Puissance cosmique, mais cela n'est pas, et il s'embrouille dans ses explications quand il ajoute que c'est par des phénomènes extraordinaires, des inondations, des sécheresses, des tremblements de terre que *Thièn* déclare que sa loi a été violée. Il mêle le physique et le moral. Ce qu'on peut violer, c'est la loi morale, non les lois cosmiques. Les troubles qui en résultent ne sont pas d'ordre physique, mais d'ordre psychique, ils amènent un dérangement mental qui a troublé l'esprit de tous les fondateurs de religions.

La vérité, c'est que c'est par des troubles psychiques produits dans l'homme que s'annonce la violation de la loi de *Thièn*, loi morale dictée par la Femme.

La Divinité primitive était représentée par une Femme ayant *cent sommets sur la tête*. Depuis la grande réforme, cette Femme est devenue un Dieu (fig. 23).

## LES DIEUX ANDROGYNES

Mais il y a eu d'abord des dieux androgynes : Kwan-Schäi-Yin est identique à l'*Avalokiteshwara* sanscrit et, comme tel, est une Divinité androgyne comme le Tétragrammaton de tous les Logoï de la même époque.

Il n'est personnifié que par quelques sectes en Chine et est représenté alors avec des attributs féminins ; sous son aspect féminin, il devient Kwan-Yin, la Déesse de Miséricorde, appelée aussi « la voix Divine ». Cette dernière est la divine protectrice du Thibet et de l'île de Puto en Chine, où les deux Divinités ont plusieurs couvents.

Les Dieux les plus élevés de l'antiquité sont toujours « les Fils de la Mère » avant d'être « les Fils du Père ». Les Logoï comme Jupiter ou Zeus, fils de Kronos-Saturne, « le temps infini » (Kâla), étaient originellement représentés comme mâles-femelles. Zeus est nommé la « belle vierge » et Vénus est représentée avec la barbe. Apollon était d'abord bisexuel comme l'est aussi Brahmâ-Vâch dans *Manou* et les *Pourânas*. On peut changer Osiris et Isis l'un pour l'autre, et Horus est des deux sexes.

Les Chinois ne sont pas inventifs, ils copient ce qu'ont fait avant eux d'autres peuples. Ils prennent aux Juifs les 72 Docteurs qui, soi-disant, auraient traduit le Sépher en grec, ce qu'on

appelle *la version des Septante*, et en font « les Sentences dorées de Hoangti-Xao », l'un des 72 plus excellents disciples du sage roi des lettres touchant les droits de l'homme (1).

C'est leur célèbre Confucius qu'ils appellent ordinairement le sage roi des lettres, et ils disent qu'il avait soixante-douze principaux disciples du nombre desquels était Hoangti-Xao.

Ils prennent aux Hindous un de leurs symboles obscènes ; le pilon dans le mortier, qu'on est étonné de trouver parmi les images qui constituent l'écriture chinoise.

On y trouve aussi le iod hébraïque devenu Y.

Si en Chine la femme est désignée par le vocable Yu, en Grèce elle est appelée Io (mot qui du reste désigne la vache).

A l'époque où partout on célèbre des *Mystères*, Confucius mêla la divination à sa philosophie. Voici ce que dit son biographe :

« Les huit symboles déterminent la bonne et la mauvaise fortune et ils conduisent aux grandes actions. Il n'y a pas d'image que l'on puisse imiter qui soit plus grande que le Ciel et la Terre. Il n'y a pas de changements plus grands que les quatre saisons. Il n'y a pas d'images suspendues plus brillantes que le Soleil et la Lune. Pour préparer les choses en vue de leur usage, personne n'est plus grand que le sage. Il n'y a rien de plus grand que les *pailles divinatoires* et la *tortue* ».

Or cette *tortue* qu'il mentionne sans en comprendre la signification symbolique, est prise dans la Bhagavad-Gîtâ où elle est l'emblème de la chasteté, et c'est pour cela qu'elle soutient le monde.

Confucius croyait à la magie et la pratiquait, ainsi l'affirme le « Kia Yû ». Dans le « Yi King », ce faux sage porte la magie aux nues.

Comme tous les fondateurs de religions masculinistes se soutiennent, l'Eglise Romaine a canonisé Confucius il y a plus de 200 ans.

Contemplez cette image d'un prêtre chinois et vous com-

(1) Morceau d'un auteur chinois vivant 500 ans avant l'ère chrétienne, communiqué à Leguat (protestant français chassé par la révocation de l'édit de Nantes) par un missionnaire jésuite se trouvant à Java où Leguat était arrivé après mille aventures. (Leguat, *Voyages et Aventures*, imprimé à Amsterdam en 1708 ; t. II, pp. 104-113).

prenez pourquoi tous les hypocrites s'entendent comme larrons en foire.



Fig. 24. — Un des Bonzes de Tao-Ssé, inventeurs de la cagoule 1000 ans avant notre ère.

Il existe au Musée Guimet (1) deux anciennes gravures qui

(1) Galerie d'Iéna, 2<sup>e</sup> étage.

se rapportent à la lutte de sexes en Chine. Dans l'une on voit les femmes d'un côté, les hommes de l'autre ; sur le premier plan ils sont à genoux, sur le second plan ils sont debout.

Les femmes cherchent à enlacer les hommes à l'aide de cordes qu'elles essayent de leur passer autour du cou ; les hommes s'en défendent, ceux du second plan font des grimaces et des signes de menace. Cette corde est l'image du lien moral qui unit l'homme à la femme, que la Femme veut établir, que l'homme veut rompre.

Dans l'autre gravure, une Femme gigantesque est couchée sur une pierre, elle est morte, c'est l'antique Déesse. Autour d'Elle et sur Elle, une multitude de petites femmes éplorées gisent dans des attitudes de désolation.

Ces gravures sont accompagnées d'inscriptions en chinois.

### TRADITIONS JAPONAISES

On enseigne au Japon que sept Divinités régnèrent dans le passé, pendant une longue suite de siècles.

La dernière de ces Divinités eut pour fils un demi-Dieu nommé Tensio-Daï-Dsin, qui fut le *Père des hommes*.

Après de longs siècles écoulés dans la paix et la prospérité, de grandes discussions survinrent pendant le règne de l'homme et de longues guerres. Le Japon fut en proie à mille calamités. Au milieu du désordre, un imposteur se dit envoyé du ciel, c'est Sin-nou (vers 660, l'époque des réformateurs religieux). Cet homme audacieux s'empara du pouvoir sacerdotal et royal et arriva à se faire accepter. Sa dynastie dura dix-huit siècles.

La doctrine de cet homme établit une pluralité de paradis situés dans les astres et que chacun peut choisir à son gré, comme on choisit un lieu de villégiature.

Mais tout le monde ne va pas en paradis, il y a aussi l'enfer, où vont les pécheurs endurcis pour y souffrir *éternellement*.

« Figurez-vous une boule en acier grosse comme la ville de Paris ; supposez que tous les mille ans une hirondelle l'effleure de son aile... Eh bien, cette boule sera usée avant que le supplice du damné ait pris fin ! Et quel supplice ! Plongeons dans l'eau bouillante, station prolongée sur un gril chauffé à blanc, ongles arrachés, chairs brûlées, muscles tordus, corps en lam-

beaux, qui sans cesse se reforme pour souffrir encore.... et pas une seconde de répit ! Ah ! tu as soif, brigand ? Bois du plomb fondu ! Une fois l'an, paix aux misérables ! sur 365 jours, pendant vingt-quatre heures (c'est toujours ça), on cesse de bouillir, de rôtir, et de se lamenter. Ce jour-là, les diables éteignent les feux infernaux, remettent leurs fourches barbelées et fraternisent gaiement avec leurs victimes ».

Depuis que les hommes qui inventent de pareilles doctrines règnent sur la Terre en se faisant appeler « Fils du Ciel », la femme est humiliée.

Le signe idéographique de l'esclavage est une femme tenue par la main.

\* \* \*

Les Japonais décidèrent, à une époque difficile à déterminer, que la Divinité ne devait plus être représentée par des images. C'est ainsi qu'on supprima les Déesses.

M. Guimet, qui voulut bien un jour me faire visiter son Musée, avant qu'il fût ouvert au public, m'expliqua, en me montrant une vitrine consacrée au Japon, qu'on aurait remplacé les figures des Déesses par des espèces de tire-bouchons en papier découpé.

Si l'on ne sait pas ce que cela signifie, on ne peut rien comprendre à l'histoire religieuse du Japon.

---

## RÉVOLUTION RELIGIEUSE EN GRÈCE

---

La première partie de ces études nous a montré le pouvoir gynécocratique attaqué en Grèce par des hommes que l'histoire appelle des *Héros*, mais qui en réalité ne sont que des grands bandits poursuivant et volant lâchement des femmes qui régnaient paisiblement dans leurs tribus.

Ces hommes, Thésée, Persée, Bellérophon, Jason, etc., doivent être montrés aux jeunes générations comme des brigands qu'il faut mépriser et non comme des héros qu'il faut admirer.

Ils vont disputer à la femme son hégémonie, qui, dans ces temps anciens, était la suprématie qui appartenait au sexe féminin dans les fédérations de l'antiquité grecque.

Hégémonie vient de *ageîn* (conduire).

Avec ce millénaire, un cycle nouveau va commencer. On appelle *Poètes cycliques* ceux qui racontèrent l'histoire des temps fabuleux de la Grèce d'après la version masculiniste.

Les modernes les ont imités. Ils ont dénaturé l'histoire des religions, qui est l'histoire des luttes de sexes, autour d'un principe de vie invariable, d'un sentiment naturel et vrai : l'amour de l'homme pour la femme, dite *divine* dans les langues primitives.

Et sur cette première vérité se sont élevées des jalousies, des rivalités, qui ont déplacé le *divin* et créé l'absurde.

Renversant toutes les vérités de la sagesse antique, profanant tout ce qui fut sacré, tout ce qui fut vrai, tout ce qui fut respecté, l'homme a élevé sa gloire sur un monceau de ruines.

Il s'est cru le héros d'une fameuse épopée parce que, effaçant partout le nom glorieux des grandes Femmes, il n'a laissé dans le monde que des noms d'hommes !

Cette fameuse épopée masculine, ce n'est pas l'histoire de

l'élan de l'esprit humain, c'est l'histoire de l'éternelle persécution de la Pensée féminine.

Abominables mensonges de l'histoire, il est temps de vous dénoncer !

L'homme a lutté contre les lois de la Nature, puis il nous dit hypocritement « qu'il a soumis les forces de la Nature », alors qu'il n'a fait que les cacher.

Il se plaint du mystère, mais il tue les prophétesses qui veulent le lui révéler.

Les faux savants ont la prétention d'être arrivés à la *précision*, alors qu'ils ne sont arrivés qu'à une nouvelle forme de l'*illusion*. Le peu de vérité qui a survécu dans le naufrage de la science primitive vient de l'antique tradition ; c'est ce qui reste caché dans les formules symboliques des vieilles religions, sous les débris d'un antique enseignement de philosophie, que l'homme a copié, mais dénaturé dans sa *spéculation* (de *speculum*, miroir).

Les intelligences d'élite, aujourd'hui, sont celles qui savent comprendre la signification des vérités cachées derrière les oripeaux des historiens, vérités qui ont échappé à la destruction de l'homme parce qu'elles n'ont pas été comprises par lui.

Pour remonter dans la connaissance des choses, il faut d'abord connaître la Femme, étude toute nouvelle pour les modernes.

Nous avons aujourd'hui à faire une autre histoire, celle qui va nous montrer le monde caché, les Vérités niées, les Arcanes de la science, de la vie, de la famille ; c'est une version nouvelle qui va nous restituer la véritable archéologie.

## LA SCIENCE ANTIQUE CACHÉE DANS LES MYSTÈRES

Les Hellènes n'avaient pas proprement d'Écritures saintes, ils avaient seulement des espèces de rituels, servant de codes sacrés. Rien n'en a été conservé. Mais ils avaient des oracles, c'est-à-dire des récitation orales, très courtes en général, quelquefois composées seulement d'une dizaine de vers. On en trouve dans Hésiode. On les attribue à des inspirées libres, les premières Sibylles, que nous retrouvons plus tard dans les Temples, où elles continueront à enseigner.

Mais cet enseignement n'est pas donné à tous, il est réservé

pour les initiés qui sont admis dans les Mystères. C'est dans ces assemblées qu'on enseignait tout ce qui concerne la *Religion*, et la religion comprend la science.

Pour faire l'histoire des Mystères, nous sommes bien obligés de nous servir des documents fournis par les historiens masculins, puisqu'on a détruit tous les autres, mais ce qu'on n'a pas pu détruire, ce sont les lois de la mentalité féminine qui règnent en toutes les femmes, et qui ont le pouvoir de remettre d'aplomb tout ce qui a été renversé, et d'apercevoir la vérité à travers les mensonges des imposteurs, parce que le mensonge est régi par la psychologie, et, quand on possède le secret de cette science, on voit clairement où est le vrai et où est le faux.

\* \* \*

La divulgation des Mystères était considérée comme un crime et punie de mort.

Horace dit : « Je ne voudrais pas habiter sous le même toit ni me confier à la même barque fragile que l'homme qui aurait trahi les Mystères d'Eleusis » (Carm. III, 3, 26).

Les anciens historiens s'accordent tous à montrer dans quelle vénération et quel respect étaient tenus les Mystères. Plutarque rapporte qu'Alcibiade fut traduit en justice pour sacrilège parce qu'il avait, en compagnie d'amis, imité les Mystères d'Eleusis, qu'il les avait exposés à ses compagnons, habillé dans un costume semblable à celui que l'Hiérophante revêt dans le Temple, quand il montre aux fidèles les objets sacrés du culte ; il avait lui-même usurpé le titre et les fonctions d'Hiérophante et faisait remplir à un de ses amis le rôle de porteur de torche, un autre remplissait celui de héraut.

L'initié, dans les Mystères, devenait un autre homme, un homme *régénéré*, et prenait un autre nom, en même temps qu'il s'intitulait *Mão Soon* qui, en grec, signifie : « *Je cherche ce qui est sûr* », c'est-à-dire la Vérité. C'est de ces deux mots *Mão Soon* qu'on fera plus tard *maçon*. Maçonnerie vient de *Mesouraneo* (Je suis au milieu du ciel) d'après le Dr Fischer.

Donc on confondait, dans ce langage symbolique, le physique et le moral ; le monde féminin était appelé symboliquement « *le ciel* », et le monde masculin (profane) était le monde terrestre.

Ce sont les « Mystères » d'Égypte qui servirent de modèle à ceux de la Grèce, mais c'est en passant par la Palestine qu'ils arriveront en Europe.

On fixe au règne d'Erechtée, qui venait d'Égypte, ou à l'an 1423 avant l'ère actuelle, l'établissement des Mystères d'Eleusis (Diodore, T. I).

## LES MYSTÈRES D'ÉLEUSIS

Les Mystères d'Eleusis étaient les plus célèbres de l'antiquité. On les appelait simplement « les Mystères ». Cicéron dit d'eux : « Les rites sacrés et augustes d'Eleusis, auxquels des hommes venaient des parties les plus reculées du monde pour y être initiés ».

Ils furent d'abord célébrés exclusivement à Eleusis, mais de là s'étendirent dans presque toute l'Europe.

Dans ces Mystères, on représentait symboliquement la défaite de la Femme. La Déesse Cérès cherchait sa fille Proserpine ravie par Pluton et conduite dans le monde infernal de l'Homme.

Le chef de ces Mystères était appelé Hiérophante ou Révélateur de choses sacrées. Il lui était adjoint trois assistants : le Dadouchos ou porteur de torche, le Céryx ou héraut, et le Ho Epi Bono ou secrétaire de l'autel.

On célébrait les grands et les petits Mystères.

Les petits étaient préparatoires, c'était un premier degré qui durait un an. Après ce temps, le candidat pouvait être initié aux grands Mystères, si on l'en jugeait digne.

Un cérémonial imposant faisait comprendre l'importance des grandes vérités qui allaient être dites.

Le Dadouchos ouvrait la cérémonie de l'initiation aux grands Mystères par la proclamation *Ekas, ekas este bebêloi* (Retirez-vous, ô profanes).

Le profane qui se serait permis d'assister à ces cérémonies était mis à mort immédiatement. C'est par cette sévérité seulement qu'on arriva à sauvegarder la vérité de la profanation des hommes.

On faisait prêter serment à l'aspirant qu'il ne dévoilerait jamais les secrets qui allaient lui être enseignés. On lui posait

la question suivante qu'il faut entendre symboliquement : « Avez-vous mangé du pain ? » (le pain de vie). A cette question, l'aspirant devait répondre : « Non, mais j'ai bu la mixture sacrée, j'ai été nourri du panier de Cérès. J'ai travaillé. J'ai été placé dans le calathius et le cystus ».

C'est après cette interrogation que les portes du Temple s'ouvraient pour lui. Il apercevait la statue de la Déesse Cérès, resplendissante de beauté et entourée d'une éblouissante lumière.

Le candidat, qui s'était appelé jusque là Myste ou novice, recevait le nom d'Epopte ou témoin oculaire, et on lui révélait la doctrine ésotérique.

Les travaux étaient fermés par une formule sanscrite : *Konx om pax*.

Pour montrer aux initiés la nécessité de se taire, on les impressionnait par la représentation du mal qu'ils auraient à subir s'ils parlaient. C'est cette partie de l'initiation qui comprend les épreuves. On les laissait dans l'obscurité, puis on leur faisait entendre des bruits terribles ressemblant au grondement du tonnerre, et qui devaient rappeler les formidables luttes qui s'étaient déchaînées entre les sexes; au milieu d'éclairs aveuglants, on leur faisait apercevoir des spectres grimaçants représentant le principe du mal, Ahriman, l'homme pervers. Des fantômes hideux, qui semblaient les menacer de mort prochaine, rappelaient les déments qui avaient attaqué, menacé la Femme dans la sainteté de son sexe.

Pour être admis aux Mystères, il fallait être d'âge mûr — la jeunesse n'ayant jamais su comprendre — et d'une conduite irréprochable.

D'abord les Grecs seuls étaient admis à l'initiation, mais bientôt cette condition disparut, et cinquante ans après leur institution on initiait aux Mystères les hommes de tous les pays.

On appelle *Ides* le milieu du mois lunaire, parce que les Mystères des Crétois se faisaient sur le mont Ida.

Idem est le même mot que idios. Tout cela est résumé dans le mot *idée*. On appelle Isis la Mère idéenne.

Les femmes célébraient leurs Mystères séparées des hommes, près de Cicyone, en un lieu appelé *Pyraïa*, où Cérès avait un bois sacré et un temple sous l'invocation de Cérès *Présidente* ou *Prostasie*.

Des temples appelés *Pyrées* étaient consacrés au culte du *Feu sacré et immortel*, ce qui nous fait savoir que c'était la grande religion exposée dans le livre sacré de l'Iran, le *Zend A-Vesta*, qui était enseignée dans les Mystères de la Grèce.

Rappelons que le *Feu sacré* est le symbole de *l'Esprit saint* représenté par la grande-Déesse Vesta.

M. Hyde, l'auteur du livre *Phapharhang gyihanghiri*, parle de sept anciens *Pyrées* où on brûlait de l'encens en l'honneur des sept planètes, et où il y avait sept petites chapelles. Il nous dit qu'on allait dans la chapelle du soleil célébrer le soleil.

Ceci nous prouve que dans ces Mystères on expliquait les lois de la Cosmologie comme dans ceux de la Perse, mais l'auteur cité tombe dans la même erreur que les prêtres : quand il s'agit du ciel, il met des planètes à la place des sept forces cosmiques (les Elohim) qui sont les principes chimiques qui donnent leur couleur aux étoiles.

A Patras, en Achaïe, derrière le Temple de Cérès, était le *Bois sacré*, à côté d'une fontaine appelée « Fontaine de Vérité ».

Dans presque toutes les villes de la Grèce, il y avait des Temples dédiés à Cérès, où l'on célébrait les mêmes Mystères. Cette profusion de Temples peut être comparée aux nombreuses églises dédiées à la Vierge Marie.

Les Grecs n'oubliaient pas que leur civilisation remontait à l'institution des Mystères et qu'ils leur étaient redevables de l'affranchissement de la barbarie, que les ennemis de la gynécocratie voulaient leur imposer.

C'est aux Mystères qu'on devait l'ordre social. « Les Mystères, dit Aristide en parlant de ceux d'Eleusis, nous procurent des consolations et des moyens de nous délivrer du poids de nos maux ».

« Les Grecs pensaient que c'était Cérès qui les avaient retirés de la vie sauvage et grossière qu'ils menaient avant que son culte fût établi parmi eux, et que c'était elle qui en avait fait véritablement des hommes ». (Isocrate, *in Panegy. Aristid., Elen.*, cité par Dupuis, T. II, p. 6). C'est le Deus meumque Jus, Ordo ab Chao (que les modernes traduisent par Dieu et mon droit, l'ordre sort du chaos).

Les Phliassiens et les Phénéates célébraient aussi Cérès. Les Argiens prétendaient que leur ville était la première qui avait

reçu Cérès. Ils célébraient tous les ans une fête en son honneur au printemps.

Les Argiens, parmi les autres pratiques en l'honneur de Cérès Pélasgique et de Proserpine, avaient la coutume de jeter des flambeaux allumés dans une fosse sombre (d'où la légende de la vérité cachée au fond d'un puits). Ce qui nous montre que les Mystères étaient des cérémonies commémoratives, expiatoires et symboliques.

Chez les Phénéates, en Arcadie, où on célébrait les Mystères de Cérès Eleusienne, tout près du Temple de la Déesse était ce qu'on appelait *Pétroma*; c'étaient deux pierres jointes ensemble qui renfermaient les Rituels sacrés de l'initiation. On les retirait pour les lire aux initiés, puis on les remettait précieusement dans ce lieu sacré.

Chez les Céléiens, on célébrait les Mystères de Cérès tous les quatre ans. L'Hiérophante n'y était pas perpétuel, il était renouvelé à l'époque de la célébration quadriennale.

C'est pour copier les Mystères que les masculinistes instituèrent les jeux olympiques, qui se célébraient tous les cinq ans; de là le nom d'Olympiades. Dans la ville d'Elide, au Péloponèse, ces jeux commencèrent l'an 776 avant notre ère.

## LA FÊTE DES FLAMBEAUX A ÉLEUSIS

A Eleusis, dans la fête des flambeaux qui se célébrait le cinquième jour des Mystères, les initiés éclairaient la route d'Eleusis d'une multitude de flambeaux, qu'ils se faisaient passer de mains en mains, pour représenter la vérité transmise par tradition orale de l'un à l'autre, de Mère en fille.

Cette fête des lumières est devenue dans le Catholicisme la Chandeleur consacrée à Marie.

La cérémonie d'Eleusis était une des Panégyries dont parle Hérodote, elle réunissait toute la Nation.

Hérodote parle de la foule nombreuse des initiés qui couvraient les chemins, lorsque Xercès aperçut dans le champ de Thriase une nuée de poussière qui s'élevait sous leurs pas. Philostrate en parle comme de la pompe la plus nombreuse; on y accourait, suivant Lycias, de toutes les parties de la Grèce; car non seulement les Athéniens, mais encore les autres Grecs

pouvaient se faire initier à ces Mystères, suivant le témoignage d'Hérodote; Cicéron va plus loin, il fait accourir à cette cérémonie les initiés de toutes les parties de la Terre.

Cérès Mysienne (du nom de Mysia, en Argolie, où il y avait un temple consacré à son culte) avait aussi un temple dans l'Achaïe, à 60 stades de Pallène, près du fleuve Crios.

La fête de Cérès en Achaïe durait sept jours. Le troisième jour de cette semaine sacrée, on faisait sortir du Temple de la Déesse tous les hommes, et alors les femmes entre elles célébraient pendant la nuit, en secret, leurs Mystères, comme les dames romaines célébraient ceux de la Bonne Déesse, sans y admettre aucun homme. Non seulement les hommes, mais les chiens, tous les animaux mâles en étaient chassés. De même, à Rome, non seulement on interdisait aux hommes l'entrée du sanctuaire de la Bonne Déesse, mais on en écartait, ou l'on y voilait, jusqu'aux tableaux qui en auraient représenté un (1).

Pendant ces Mystères, on expliquait ce qu'était *Spicifera Dea*, la Déesse qui porte les épis.

On inventa des fables pour cacher l'objet de ces Mystères, dans lesquels on comparait l'œuf à la graine. Et on dira alors que les Mystères de Cérès avaient pour objet l'agriculture et contenaient une cérémonie commémorative de l'invention du blé.

C'est parce que Cérès était honorée par une procession aux flambeaux que les masculinistes, pour les imiter, feront une parodie de cette cérémonie qu'ils appelleront « les flambeaux de l'hyménée ».

## CÉRÈS LÉGISLATRICE

### THESMOPHORE OU THESMIAS (THÉMIS)

Il était dans les fonctions de toutes les Déeses de faire la *Loi* et de rendre la *Justice*. Ici nous en avons une preuve nouvelle, Cérès est surnommée Thesmophora (de *Thesmos*, loi, et *phoros*, qui porte. Porter vient de *pherein*).

Les Thesmophories étaient des Mystères célébrés en l'honneur de Cérès Législatrice par les filles et les femmes athéniennes.

(1) Il est resté dans la tradition des sociétés secrètes qu'il ne faut pas mettre un portrait d'homme dans un temple maçonnique.

Il y avait aussi des solennités appelées Thémistiades ou Thémista, en l'honneur de Thémis, mère de la *Loi* et de la paix.

On appelait aussi ces fêtes *Carmenta*.

Les Eumolpides ou Céryces étaient les interprètes des lois sacrées et les directrices du tribunal établi contre les crimes d'impiété.

Ce tribunal des Eumolpides et des Céryces formait ce qu'on appelait le Sénat sacré, qui s'assemblait à Eleusis.

Ce fut l'Hiérophante de ce tribunal qui parla contre Androïde dans la grande affaire d'Alcibiade et de ses complices, accusés d'avoir joué les Mystères dans une orgie d'amis. (Plut., Vit. Alcibiad. ; Thucyd., I, 8).

Ce furent aussi les Eumolpides qui voulurent s'opposer au retour d'Alcibiade lorsque Athènes fut forcée de le rappeler.

Enfin, ajoutons que c'est ce tribunal qui condamna Socrate.

Ces femmes avaient donc encore toute l'autorité morale à cette époque, c'est une date, et cela nous fait comprendre que les législateurs masculins placés avant cette époque n'ont aucune réalité et ne sont que des fictions destinées à donner de l'antériorité et du prestige à ce que firent les hommes en imitant les institutions féminines.

C'est ainsi qu'ils firent, en dehors de la religion, un sénat masculin, qui prononçait des condamnations envers les coupables de crimes contre le culte public. Puis, lorsqu'ils instituèrent des Mystères masculins, ils donnèrent aux hommes les fonctions des prêtresses dans les temples.

Nous y trouvons l'Archonte-Roi, qui a le droit d'y adresser des vœux pour le peuple.

Nous y trouvons aussi les Amphictyons qui peu à peu prendront la place des Eumolpides.

Pausanias, qui était initié aux Mystères de Cérès, dit : « Les Grecs, dès la plus haute antiquité, ont regardé les Mystères d'Eleusis comme ce qu'il y avait de plus propre à porter les hommes à la piété » (*In Phocicis*).

Ces Mystères étaient, suivant Aristote, la plus précieuse de toutes les institutions religieuses ; aussi les appelait-on les Mystères par excellence, et le Temple d'Eleusis était regardé, en quelque sorte, comme le sanctuaire commun de toute la terre, celui où la religion réunissait tout ce qu'elle avait de plus imposant et de plus auguste. (Arist., in Eleusis).

## LES MYSTÈRES DE SAMOTHRACE OU MYSTÈRES DES CABIRES

Samothrace était un lieu d'antique célébrité, c'était une île de la mer Egée, célèbre par le culte qu'on y rendait à Cérès et aux autres dieux *Cabires*, — diront les historiens quand ils mêleront les dieux et les forces cosmiques.

En réalité, ce qu'on enseignait dans le secret à Samothrace, c'était la Cosmogonie telle que les grandes Déesses l'avaient expliquée dans leurs Livres sacrés.

On enseignait ces lois de la Nature dans un lieu sacré où les profanes ne pénétraient pas et où on n'avait à craindre ni le doute, ni le scepticisme, ni les illusions, ce qui prouve que les hommes corrompus profanaient tout ce qui était sacré par leurs railleries.

L'enseignement mystérieux donné dans les Mystères s'appelait *Théurgie*, mot qui indiquait le pouvoir mental qui résulte des facultés spirituelles que les modernes appellent l'*intuition féminine*.

D'abord cet enseignement s'était appelé la *Magie*. Il faisait partie du sacerdoce et ne se donnait que dans les cryptes des Mystères, à l'ombre des autels où les Déesses manifestaient leur présence, depuis que des hommes audacieux les avaient imitées en créant l'enseignement des erreurs qu'on appelait « la *Magie noire* ».

Il y avait dans le Temple une école appelée le Didascalion, qui comprenait sept classes ; c'est là que la Déesse déployait sa puissance souveraine, *illuminait le monde de sa splendeur*, dirait-on.

### COSMOGONIE

Dans tous les Livres sacrés, on expliquait la Cosmogonie, l'origine de la vie, l'histoire de l'évolution des animaux et celle de l'homme, et finalement on formulait la loi morale.

Dans ces primitives Cosmogonies, on expliquait le mécanisme de l'Univers par l'action d'une force émanant des astres incandescents. Cette force n'est autre que le dynamisme inhérent à la radiation des astres, surtout du soleil, dont l'action est la

plus puissante sur la terre, puisque c'est l'astre le plus rapproché de nous.

Cette force reçoit dans toutes les langues un nom qui est presque toujours une onomatopée, c'est-à-dire un mot qui représente imitativement une force.

Chez les Hindous, c'est « Brahm ».

Chez les Egyptiens, c'est « Ptah ».

Cette radiation solaire n'est pas seulement une force, c'est un principe chimique. La radiation est un courant d'atomes d'oxygène, qui génère la lumière blanche qui nous éclaire.

Mais cette force radiante ne vient pas seulement du soleil ; elle vient aussi des étoiles, qui sont multiples et rayonnent dans l'espace sept autres principes chimiques qui génèrent les sept couleurs du prisme. Telle est l'origine du septénaire.

Le principe radiant, considéré comme force cosmique, a été appelé :

Chez les Phéniciens : Ilus — El — Elion.

Chez les Kaldéens : Ilai — Ilah.

Chez les Assyriens : El — Ilu.

En Arabie : Il — All — Allah.

Enfin chez les Hébreux : Elohim, mot qui est le pluriel de Eloha. Le premier verset du Sépher, si mal traduit, dit :

« *Berechith bara Elohim eth ha chamaïm veeth ha aretz* ».

Traduction :

« En principe les Elohim ordonnent ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre ».

Si ce mot est mis au pluriel, c'est parce qu'on savait qu'il n'existe pas *une force cosmique*, mais qu'il y en a plusieurs.

Et, d'abord, on expliquait ce qu'est une *force cosmique* en montrant que c'est le principe actif qui entretient la combustion des astres incandescents, lequel est transporté dans l'espace par les radiations astrales. On le représentait par un point dans un cercle : ⊙

Chez les Grecs, la puissance cosmique est appelée *Ouranos* ; son nom vient de Varouna, un des noms hindous donnés à la même puissance et dont la racine *var* signifie couvrir.

Ouranos couvre toutes choses, et ordonne les cieux et les terres, par les Hécatonchires, êtres aux cent bras qui représentent les radiations.

Ouranos représente le Ciel en général, on ne lui donne pas de forme humaine.

La Terre est appelée *Gaïa*. On la confond avec la matière universelle, la substance des choses et des êtres, qui sert à édifier la végétation. Ouranos la féconde.

La Force, contenue en principe dans la radiation, est manifestée lorsqu'elle s'arrête ; elle est symbolisée par Atlas, qui maintient les colonnes par lesquelles le Ciel s'appuie sur la Terre (les faisceaux des radiations).

Voici le premier chant de l'Odyssée :

« Les colonnes du Ciel qui arrivent à la Terre et la soutiennent, la dirigent dans ses mouvements, l'animent et y créent la lumière et la vie ». Ces colonnes sont les radiations émises par le soleil, et visibles souvent par suite de la disposition des nuages.

On nous dit que c'est de l'Asie que vinrent les traditions qui se répandirent en Grèce. Nous y retrouvons, en effet, les croyances des peuples asiatiques, mais n'est-ce pas plutôt parce que les mêmes vérités étaient trouvées partout à la fois ? La cosmogonie des Hellènes est celle des Kaldéens, leurs notions si vraies sur l'histoire naturelle de l'homme n'en diffèrent pas, c'est une science profonde, étonnante, qui est à la base du mythe. Mais, fait important à constater, c'est la pensée féminine qui fait en Grèce la Religion, comme elle la fait dans toutes les nations asiatiques. Et, partout, elle a le même sort, elle est persécutée, détruite ou dénaturée, par le sacerdoce masculin.

Il ne faut donc pas en chercher les sources, ou l'histoire, dans les ouvrages des auteurs qui écrivent pour soutenir le nouveau régime basé sur l'usurpation sacerdotale, mais seulement dans les traditions populaires, que les prêtres ne pouvaient atteindre.

C'est parce que la science grecque vient de l'Asie que je veux ici rappeler ce qu'était la grande doctrine cosmogonique des Phéniciens.

## LES ATOMES DANS LA COSMOGONIE PHÉNICIENNE & KALDÉENNE

La théorie des atomes, transmise par Lucrèce, Leucippe et Epicure, a été prise par eux chez les Phéniciens qui l'avaient reçue de la Déesse Astarthé, appelée Istar en Chaldée. La femme réelle qui avait reçu ces surnoms était Dercéto.

Voici le résumé de la théorie :

L'Univers est rempli d'une présubstance incréée, sans consistance, dont la propriété principale est l'élasticité, qui a le pouvoir de se dilater jusqu'à la consistance la plus raréfiée ou de se replier sur elle-même à l'état le plus dense. Mais cette condensation ne s'opère qu'à l'aide de l'atome-force, qui l'influence et la transforme incessamment.

L'atome-force est subtil, incréé également, doué d'un mouvement propre, qui est son essence. Il émane des astres incandescents, dont il constitue la radiation. Mais les soleils de l'espace céleste ne sont pas tous identiques. Ils brillent de sept couleurs diverses, qui représentent sept manifestations chimiques immuables. Une de ces forces considérée seule s'appelle Eloha ; considérées ensemble, les sept forces sont les Elohim.

Ces forces subtiles, immatérielles, sont les agents de la lumière, de l'électricité, du son ; l'arrêt de leur mouvement produit la chaleur. Ce sont ces *immatériels* qui influencent la substance primordiale, l'Æther-Azote, qui lui donnent corps et apparence, la transforment continuellement en s'y combinant ou en se séparant d'elle.

Sans les Elohim, pas de vie, pas de lumière, pas de son, pas de chaleur, et pas d'intelligence, puisque pas de vie. Sans l'atome-force, la présubstance ne deviendrait pas la substance, et celle-ci ne pourrait pas produire la *materia*, c'est-à-dire la matière organique qui va former les corps vivants et se résoudra en inorganique après leur mort.

Sans la substance, formée de la présubstance, l'atome-force ne pourrait devenir l'Esprit dans l'Etre ; sans les Elohim, la présubstance existerait, mais ne serait pas (1). Sous l'influence des Elohim, la *materia* s'agglomère et prend forme végétale, puis animale et minérale.

Les Temples Chaldéens et Assyriens avaient la forme d'une immense tour carrée à sept étages (2). Chaque étage superposé était moins large que celui qui le précédait, si bien que ces tours

(1) Les sept principes cosmiques sont l'Etre — non-Etre, l'Etre non manifesté ; ils sont la puissance d'être en tant que renfermant toutes les possibilités. Mais ils sont le non-être tant qu'ils ne les réalisent pas. Ils sont l'Etre s'ils les réalisent.

(2) M. Dieulafoy a étudié la symbolique du nombre 7 et l'application du rythme septénaire à la restitution du mausolée d'Halicarnasse construit par Arthémise, reine de Carie, au milieu du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

ressemblaient de loin à d'énormes pyramides. Un chemin montait en spirale autour du monument. Chaque étage était consacré à l'étude d'un des Elohim, une des sept lumières qui éclairent le monde, et chaque étage était peint d'une des couleurs de ces lumières, de manière à ce que l'ensemble figurât l'arc-en-ciel. Au sommet se trouvait le sanctuaire de la Déesse Istar, l'auteur de cette science cosmogonique.

### LE SEPTÉNAIRE

Ce que nous venons de dire des atomes prouve que les propriétés des corps actifs, facteurs de la vie, furent très bien connues et expliquées dans la haute antiquité par les Chaldéens et les Egyptiens.

Dans cette science des temps reculés, le septénaire des forces naturelles forme « le cercle primordial », cercle qui existe autour des planètes et de leurs satellites. (Ce cercle est visible dans les halos, dans l'arc-en-ciel, et partiellement de mille manières).

Ces sept pouvoirs créateurs correspondent à l'échelle septénaire des formes (formes organisées de la vie végétale, puis animale, formes de la cristallisation de la matière tombée dans l'inorganique), ils correspondent à l'échelle des sons et des couleurs.

Les fluides subtils se superposent, formant des octaves de couleurs, comme les sons se superposent, formant des octaves musicaux.

Les sept forces sont indivisibles et éternelles, et ce sont elles qui établissent l'universelle harmonie ; elles se pénètrent sans se confondre.

Ces atomes-forces qui dirigent le monde ont des noms divers dans les langues primitives.

Chez les Grecs, on les appelle *les Cabires*.

### LES SEPT CABIRES

Le nombre sept, nombre sacré, qu'on retrouve partout, est uni à l'idée de lumière ; de là le chandelier à sept branches.

Cette cosmogonie était le fond de la religion mazdéenne, dans laquelle, à côté de l'astre central qui nous éclaire et nous donne la vie, se trouvaient sept puissances secondaires appelées les Amschaspands.

C'est cette science de l'Univers qui, dans l'antiquité, constituait la Cosmogonie. On l'appelait aussi « *la Magie blanche* ». Elle expliquait les Elohim et leurs manifestations, ce qui constituait la physique, ou plutôt la métaphysique.

Mais en face de la Magie blanche, cette science qui fut la première expression de l'intuition féminine — qu'on appelait alors la pensée divine —, s'éleva plus tard une autre science, la « *Magie noire* », faite par les Prêtres-Mages.

La science féminine avait fait descendre le Ciel sur la Terre, la radiation solaire dans la plante, dans l'homme ; la *Magie noire* va faire de l'homme le centre de l'Univers, et c'est de lui que tout va surgir.

La doctrine anthropocentrique fera monter la vie humaine dans le Ciel, au lieu de la faire descendre du Ciel sur la Terre.

C'est ainsi que la Magie noire vint tout embrouiller, et, quand elle triompha, la science fut perdue.

Les Déesses avaient fait une *doctrine* (de *docere*, instruire, enseigner); les prêtres firent des *dogmes* (de *dokein*, sembler).

Les Déesses faisaient tout venir de la Vérité, de la Justice et du Droit ; le verbe âryen *vada* (racine du mot Vérité) signifiait *établir, fixer*. Sous leur règne, on reconnaissait que c'est la Vérité qui crée la fixité, la solidarité. La Théogonie — règne du génie — avait engendré la Théodicée (règne de la Justice, de *Dikè*, justice) et la Théosophie, la Sagesse Divine qui préside à la vie sociale.

Les prêtres firent tout venir d'eux-mêmes, de leurs instincts d'hommes, de leurs sentiments, de leurs intérêts, et rapportèrent tout à eux.

C'est dans cette substitution de sexe que naquit l'idée de mettre dans le ciel l'image de l'homme et de donner aux forces cosmiques des attributs humains.

Aux basses époques de dégénérescence, naît l'orgueil. Alors, l'homme agrandi, divinisé, donna son nom aux étoiles, se compara au soleil et se fit grand comme l'Univers pour loger son orgueil dans cette immensité !

Dès ce moment, la symbolique devint astronomique ; on confondit la vie morale des anciennes Divinités terrestres avec les forces physiques qui régnaient dans le Cosmos et que les Prêtresses avaient expliquées.

Le Prêtre voulut les imiter et les surpasser : ce fut une surenchère. Et ce système, commencé dans un passé lointain, s'affir-

mant de siècle en siècle, à travers les luttes de sexes et les revendications de la Femme, finit par devenir le fond même de la religion des Prêtres.

\* \* \*

Les auteurs modernes nous diront que les Cabires étaient des dieux qu'on honorait avec beaucoup de mystères dans l'île de Samothrace, et qu'ils s'appelaient, d'après le scoliaste d'Apollonius de Rhodes, Axieros, Axiochersa, Axiochersos et Casmillos.

En réalité, c'est Cérès et Déméter qu'on appelait surtout des Divinités Cabiriques, peut-être parce qu'on les appelait « Grandes Déesses » et que Cabire signifiait *grand* (1), peut-être parce qu'elles enseignaient, ou qu'on enseignait en leur nom, la science qui avait fait connaître les sept principes actifs de l'Univers, et c'est sans doute pour cela que Déméter était appelée « la Mère des Cabirides ».

Dans *L'Origine de tous les cultes*, Dupuis dit des Mystères de Samothrace :

« Une foule d'hommes et de femmes suivait la pompe sacrée. De jeunes enfants, vêtus de blanc, ayant une couronne sur la tête, se joignaient à leur marche. Tout se passait dans le Temple d'une manière assez mystérieuse, pour qu'il n'y eût que les Prêtresses qui en fussent instruites. C'était des vieilles femmes ou matrones qui étaient chargées de ce sacerdoce ».

Thevet appelle les Mystères des Cabires *Iaonas, Ioniennes* (*Cosmographie universelle*).

C'est par des espèces de représentations que l'on faisait comprendre les vérités cachées. C'est pour cela que, dans la corruption inévitable du langage, on arriva à dire « jouer les Mystères ».

On appelait *Band* la confrérie chargée de jouer les Mystères (de là : *bande*, troupe). Et on appelait *Koor* l'enceinte où se faisaient les floralies. Ce *Koor* est devenu *Coro*, et finalement désigne le chœur de nos églises.

(1) Le mot Cabire vient de *Kebir*, qui signifie *Grand* en arabe.

Sanchoniaton donne aux Cabires un père et une mère et dit : « Sy-diek était le père des sept Cabires ». En Phénicie, il y avait aussi des dieux Cabires ou Cabères. (De ce mot on a fait *Cabeza* qui signifie tête en espagnol).

C'est de Koor et de Band qu'on a fait corybantes. Trois de ces corybantes portaient des emblèmes particuliers, comme aussi trois *Iaonas*.

(*Iaonas* est un ancien nom au bord du Gange. A Babylone, c'est Oannès ; chez les Latins, il deviendra Ianus, quand l'homme disputera le pouvoir à la femme. Alors il aura deux faces, l'une féminine, *Iaonas*, l'autre masculine, *Ionas*. C'est de ce nom, du reste, qu'on a fait le *Ionas* de la Bible.)

### LES MYSTÈRES BÉOTIENS

Pour honorer Cérès la Grande — ou Cabirique —, les Béotiens avaient planté un bois sacré dans lequel on célébrait son culte, ainsi que celui de Proserpine. Les initiés seuls pouvaient y entrer. Les traditions sacrées de ces Mystères se liaient à celles des *Cabires* honorées à Samothrace.

Le mois durant lequel se célébraient ces Mystères s'appelait mois de Cérès ou Démétrien.

### LES MYSTÈRES D'ÉPHÈSE

En l'honneur de la grande Déesse Diane, on célébrait des Mystères à Ephèse.

Nous avons vu que Diane est un des surnoms de la grande Déesse Ardui-Anaïta qui écrivit le Zend-Avesta. On disait aussi Deianvie et Diana-Haer (la Vierge Diane).

A chaque page de Pausanias on rencontre des statues, des temples, des autels élevés à cette Déesse dans toute la Grèce.

Une fête nocturne appelée *Pannuchides*, ou les veilles sacrées, était célébrée tous les ans par les Ioniens en l'honneur de Diane Triclarie. Une fille vierge faisait fonction de Prêtresse. Ces Mystères et ces initiations étaient désignés sous le nom de *Téléte de Diane*.

En Arcadie, sur le mont Cancale, était un temple où, tous les ans, on célébrait les Mystères de Diane.

Près de l'Académie était une enceinte sacrée où l'on voyait la statue de Diane *très bonne et très belle*, et une petite chapelle.

La Diane d'Ephèse est la plus connue. Le temple d'Ephèse est un des plus célèbres par son ancienneté et sa grandeur. Ctésiphon et son fils Mélagène en jetèrent les fondements ; il

fut terminé par Démétrius et Paconius. Suivant Pline, sa longueur était de 400 pieds, sa largeur de 207 pieds, sa hauteur de 56 pieds. Il était construit d'après l'architecture ionique.

Ce fut en 356 avant notre ère qu'il fut brûlé par Erostrate, ce fou qui, suivant la tradition antique, voulut s'immortaliser par cet acte d'impiété.

Il fut reconstruit quelques années après par les Ephésiens.

Nous ne connaissons la statue de Diane que par la description qui en est faite par les historiens de l'antiquité et par différentes copies et images qui en ont été retrouvées.

Suivant les uns, elle était en or, suivant quelques autres en bois. Ce qui prouve qu'elle était en or, c'est qu'elle a été volée plusieurs fois.

Cette statue est d'origine égyptienne. Elle représente la maternité sous des noms divers, Isis, Cybèle, Cérès.

Nous en avons donné la figure à la page 52.

Diane était regardée comme une des plus grandes Divinités de l'Olympe. Son culte s'étendit dans l'Asie Mineure, la Syrie, la Grèce. Il était dans son plus grand éclat sous les empereurs romains.

Ce qui reste du temple de Diane à Ephèse se trouve actuellement à quatorze mètres sous terre ; indication qui peut permettre de retrouver la date de sa construction.

### HESTIA, LE FEU SACRÉ

La Déesse Hestia des Grecs, c'est la Vesta des Perses et des Latins ; c'est aussi l'Agni des Hindous.

Aboulfarage, dans son *Examen du Sabéisme*, dit que cette religion avait été celle de la plupart des Grecs et que les statues et les images qu'ils révéraient étaient autant de monuments de ce culte.

Les Grecs avaient leur feu sacré conservé à Delphes, à Athènes et dans d'autres lieux. Ce *feu sacré*, c'était l'Esprit qui animait l'oracle de Delphes.

On célébrait aussi les Héliagues, fêtes en l'honneur du Soleil, sur le Hélicon, montagne consacrée aux Muses. Dans ces Mystères, les Héliades — filles du Soleil — étaient glorifiées. (*Helia-dum cruciæ*, croûtes des Héliades, c'est-à-dire *tasses faites ou garnies d'ambre*. Ceci est un symbole).

La chaste Minerve de Saïs était surnommée Hellotis.

C'est de ce mot qu'on fera Hellada, nom donné à la Grèce, et Hellen.

L'une des fêtes appelées Helotis était célébrée en l'honneur de Minerve, l'autre en l'honneur d'Europe (nom qui semble bien avoir été donné à la fondatrice de la race aryenne).

Hélène était considérée comme une Déesse lumineuse, personnifiant le jour naissant. C'est pour cela que l'*Orient* joue un si grand rôle dans les Mystères.

Singulier renversement : on va nous dire que, aux environs d'*Hélos*, en Laconie, Hélios, qui va devenir le fils de Persée, avait établi le culte de Cérès, alors que c'est Cérès (ou ses Prêtresses) qui établit le culte du Soleil. C'était en Laconie qu'on trouvait sept colonnes élevées aux sept Cabires ; le Soleil avait sa statue et la Lune sa fontaine sacrée à Thalma. (La Lune représente les sexes).

Et M<sup>me</sup> Blavatsky dit : « Dans les Mystères de Samothrace, le nom générique des Kabires était les « *feux sacrés* », qui créent dans sept localités de l'île d'*Electrion* ou Samothrace, le Kabire né de la sainte Lemnos ». (D. S., T. III, p. 5).

Ceci est obscur. Je le donne cependant pour montrer que l'on sait que les Kabires sont les *feux sacrés* et que Samothrace s'est appelée l'île d'*Electrion*.

## LE BOIS SACRÉ

A côté des Temples des Déeses existait un Bois sacré.

C'est que l'enseignement de la Cosmologie donné dans le Temple était complété par un enseignement des sciences naturelles donné dans le Bois sacré.

Ce bois est sacré parce qu'on y enseigne l'origine végétale de l'homme et les lois de son évolution, et, pour démontrer ces idées abstraites, on montre à l'étudiant l'*Arbre de vie*, conservé avec soin, jamais mutilé, afin de pouvoir observer en lui les phases de l'évolution qu'il traverse et qui sont fidèlement reproduites par l'embryon qui se forme dans l'utérus maternel en repassant par les étapes de la vie végétale.

Des nymphes appelées *Hamadryades* avaient la garde des arbres. On disait qu'elles naissaient et mouraient avec l'arbre dont la garde leur était confiée.

Le culte de l'Arbre est resté dans toutes les traditions, mais on n'en comprend plus la haute portée philosophique. L'arbre révèle les puissances de la Nature. L'homme était arbre avant d'être devenu homme.

On dit *l'Arbre de la science* parce qu'il contient en lui tout le mystère de l'évolution et des lois biologiques. Qui connaît ces lois possède la *science*.

Les familles des castes supérieures avaient leur arbre sacré qu'on soignait religieusement. De là est venue cette expression : l'arbre généalogique.

Les Hindous avaient édicté des peines sévères contre ceux qui endommageaient les arbres.

Les Athéniens punissaient de mort quiconque osait couper des branches aux arbres des Bois sacrés ou des cimetières.

### LE LOGOS. RÉVÉLATION DIVINE

La Hadad des Phéniciens se retrouve en Grèce. De son nom Hagios (qui veut dire saint) et Logos (de legein, *discours*), on fait Hagiologue, Hagiologie.

Le Logos, ou raison divine, c'est la parole de la Déesse, expression de sa raison pure, de sa sagesse : Théosophia.

Les philosophes grecs en parlent comme de quelqu'un qui a existé dans le passé, un « Esprit » qui a habité parmi les hommes, qui a brillé, éclairé, puis s'en est allé en les laissant livrés à eux-mêmes.

Plus tard, quand l'orgueil naîtra, l'homme mettra le *Logos* en lui et niera qu'il soit en la Femme. Mais la croyance antique était autre. La Femme-lumière, Harmakhouti (de Çrouti, révélation, en sanscrit), que les Grecs appellent Harmakis, personnifie la jeune lumière qui chasse les ténèbres. C'est un phare qui oriente l'homme dans le monde. « Elle a habité parmi nous », disaient les Grecs, en parlant de la Raison divine (féminine) (1).

La Mère Divine représente encore la logique, dans le nom qu'on lui donne : Ma-Thesis (de Thea). Ce nom restera comme dénomination d'une méthode, « la Mathèse », dont les modernes feront la Mathématique.

(1) On retrouve cette expression dans l'Évangile de saint Jean.

## LA LOI MORALE ENSEIGNÉE DANS LES MYSTÈRES

Dans tous les Mystères on enseignait la *Loi morale*. En Grèce, nous trouvons deux mots qui la résument : le *Nectar* et l'*Ambroisie*.

Ces mots, cependant, ne sont pas d'origine grecque, ils viennent de la vieille langue celtique parlée dans le nord de l'Europe.

### L'AMBROISIE

L'Ambroisie est la nourriture des dieux, dit la Fable qui cache, mais la science, qui dévoile, nous expliquera ce mot suivant son sens réel ; elle nous dira sans détour : C'est le plaisir des Déesses et le gage de leur incorruptibilité, il donne la vie, il est le symbole de *l'immortalité*.

Ambroisie vient d'ambre. Cela nous explique pourquoi on portait comme témoignage d'immortalité une amulette appelée *Heimel-ita* (céleste pierre), dont la plupart était en ambre. On trouve dans toute l'Espagne des *Piedras hitas*, qu'on peut rapprocher des *Pierres noires* de Bénarès. Ailleurs on en a fait la Pierre angulaire.

C'est dans les temps primitifs, et dès la première jeunesse de l'humanité, que s'établirent les idées relatives à des fonctions qui tenaient une grande place dans la vie.

M. Cailleux nous apprend que, dans l'Armorique, les trônes où siégeaient les *immortelles* forment le vaste cromleck de Carnac. (*Origine celtique des civilisations*, p. 260).

Il y avait donc déjà des conventions, des usages, qui allaient devenir des rites.

En Ibérie, nous dit le même auteur, on retrouve les monuments de *Carnata*, que nous prononçons Grenade (en espagnol Granada). Là aussi, le beau temple construit par les anciens Ibères s'appelait *Kalat-al-Ahmra* (le château des momies ambrées) (1). C'est de ce mot *ambre* que vient Al-Ambra.

(1) Le mot *momie* a dû être introduit dans la suite par ironie parce qu'il désigne la mort, alors que les hommes se moquaient de l'immortalité des Déesses. Dans certains idiomes, on a continué à appeler la fille la même. (Revoir ce que nous avons dit, plus haut, des momies en Egypte).

Chez les Étrusques, le personnage déifié par l'*ambre*, dans les temples sculptés de Corneto, se nommait *Embratur*, mot que les Latins prononçaient *Imperator*.

L'*ambre*, « si fameux encore au temps des Romains, qui pourtant avaient oublié sa destination déifique », dit Cailleux, servait de comparaison aux Ibères, qui disaient « *fin comme l'ambre* », précieux comme l'*ambre* ; et les Espagnols disent encore qu'il est *vivo, sagaz, penetrante*.

Les dolmens sacrés formaient un demi-cercle, au centre duquel se trouvait une pierre plus grande que les autres et d'où l'on voyait au loin, ce qui prouve qu'on observait, qu'on craignait un ennemi qui pouvait venir.

Les légendes bretonnes disent que, sur cette pierre centrale, se tenait le grand lama *Ambrosius* que l'*ambre* avait rendu immortel. Ces légendes ont été faites avec les antiques souvenirs, dénaturés dans la période postérieure, qui renversa les rôles, mettant l'homme à la place de la femme.

Le souvenir des *pierres sacrées* est resté dans les légendes et dans le symbolisme : Apollonius de Rhodes, décrivant les Mystères de Cybèle dans l'Asie Mineure, signale la *Pierre noire* qu'il appelle *Melas lithos*. A Hiérapolis, on l'appelle *Helio-Kepel*, pyramide du Hélion (Hélion, fleuve sacré, était le nom de la Meuse). En jurant sur cette pierre, on jurait donc *par le Hélion*, le fleuve sacré du Soleil. Les Almées, les Héliades, les Amazones avaient pour temple une enceinte cyclopéenne au milieu de laquelle était une *pierre noire*, où brûlait le *feu de Vesta* ; c'étaient les Vestales de Rome, les Sabines de Cures, les Vierges choisies du temple Curicanha à Cusco.

« Leur nom d'*Amazone* vient du grec Aï-masia » (1), dit Cailleux, qui ajoute : « Ces pierres brutes dont on avait formé les antiques castels sur les bords de la Meuse.... ».

Il y a ici confusion entre un symbole abstrait et une idée concrète.

Quand les antiques vérités furent cachées, on créa toutes sortes de fables pour les expliquer, ainsi celle-ci :

(1) Les différentes étymologies données du mot *Amazone* ne me paraissent pas exactes. D'abord il faut penser que la lettre A est un article ; *la* ; il reste *mazone*, qui me semble signifier disciple de Mazda. Ce serait donc le nom général des Mazdéennes. Et, Mazda signifiant *Grande*, les A-mazones seraient les *Grandes*.

« Phaéton conduit le char du Soleil. Précipité par la foudre dans les flots de l'Eridan, ses sœurs le pleurent et les larmes précieuses de la douleur tombent dans les flots sans s'y mêler, se consolident sans perdre leur transparence, et, revêtues d'une belle couleur d'or, elles deviennent *cet ambre jaune* si précieux aux anciens. »

Donc, dans la mythologie des Grecs, ce qui représentait le plaisir des Déesses devient un signe de douleur. Et pourquoi cette douleur ?... Parce qu'un homme est mort !

On nous dit encore que cet ambre jaune était jeté sur le rivage par les flots de la Baltique, que c'est une production des mers du Nord. Sans doute parce que ce sont les femmes du Nord qui, les premières, ont expliqué la *loi des sexes*.

Sur une carte insérée dans le premier volume des anciens Mémoires de Saint-Pétersbourg, on voit l'Eridan, qui se jette dans le golfe de Riga, et qui porte aujourd'hui le nom de la *Dwina*. Dans ce golfe sont les îles appelées par Hérodote *Electrida insulæ*. Hérodote remarque que le nom d'Eridan n'est pas grec (Livre III), qu'il est barbare, c'est-à-dire étranger.

Diodore dit aussi que l'*ambre* se recueille dans une île appelée *Basilée*.

## LE NECTAR

Le *Nectar* est le plaisir des hommes. Il a une tout autre signification : il donne la mort, et de son nom on fait *nex*, *nekros* (mort), *necare* (tuer). (Nectar, latin néant, *ne-ens*, participe présent d'*esse*, être).

Mais quand on dit que le Nectar versé par les hommes est le plaisir qui tue, il faut entendre par là : qui tue l'âme seulement, non le corps qu'il fortifie, au contraire.

De là cette expression : « péché *mortel* ».

De même, l'immortalité donnée à la femme par l'ambrosie est l'immortalité de son âme, non de son corps ; de son âme pendant sa vie, non après. C'est le péché *vénial* (de Vénus).

Nous savons comment, parties de là, toutes les croyances relatives à l'âme sont nées et se sont déviées de leur signification primitive.

Le Nectar donne la mort à l'homme parce qu'il représente une partie de sa vie qu'il sacrifie.

Partant de cette idée, on voulut imposer à l'homme des réserves, alors que, devant lui, on glorifiait l'Ambroisie qui donne la vie. C'est cette vue qui fut, pour lui, « le supplice de Tantale ».

Il refusa de croire à la réalité de cette loi. On lui expliqua, d'abord, que l'homme qui se *nécrose* en éprouve une réaction amère ; on appela cette réaction *Pikros* (amère). Les Grecs disaient aussi *amartema*, les Latins *peccatum* et les Celtes *sunde*.

C'est du mot *pikros* (amer) que l'on fit le mot péché.

Le péché est mortel, il tue l'âme.

Le *Nec-tar* est appelé « *goudron des morts* ».

Le mot *Nicaragua* vient de *Necker* (mort) et *aeghe* (île), d'après M. Cailleux.

### LES VICTIMES DU SACRIFICE

Pour graver dans l'esprit de l'homme la loi physiologique et psychique qu'il refusait d'admettre, on institua des représentations symboliques destinées à faire comprendre ce qu'on appelait « *la mort de l'âme* ». Des danses sacrées exécutées dans les temples brahmaniques (et qui existent encore) étaient des pantomimes édifiées sur ce thème : la femme disputant l'homme au péché. Et c'est ce qu'on représenta dans les premiers Mystères.

A Babylone, on appelait *Zogone* l'homme qui, dans les fêtes sacrées, était sanctifié (choisi), placé sur un trône, puis mis à mort, pour indiquer que la mort suit le péché.

Pour représenter cette fête symbolique, les histrions étaient 13, le sort désignait le treizième qui servait de victime, et ses douze compagnons procédaient sur lui à la cérémonie suivie de mort. Mais cette mort devait être d'abord un simulacre.

La syllabe *nec*, première du mot *nectar*, servit à désigner la négation, parce que le scepticisme naît de la nécrose.

Chez les Latins, pour indiquer l'arrêt dans l'évolution, on disait : *nec plus ultra*, ce qui voulait dire : tu n'iras pas au delà, tu n'iras pas plus loin.

Plus tard, l'orgueil a donné une autre signification à ce dicton.

Dans la Franc-Maçonnerie, *Nekam Adonai* signifie : mort au dieu mâle des Juifs.

L'idée des *sacrifices* humains est liée à l'idée de mort, c'est

pourquoi on arrive à faire des sacrifices aux funérailles (d'où la messe des morts).

Tout le symbolisme a pour but de montrer que l'amour physique tue l'homme, de lui faire comprendre que, quand le feu de la vie et de la pensée se retire de lui, il ne laisse plus que ses membres glacés à la terre.

On appelle *Nécropoles* les villes masculinistes. Et on appelle *nécro-mancien* l'homme qui se fait dieu (de *mantis*, divin). Mantis a fait *manteca* (beurre), et le Rig-Véda parlera beaucoup du beurre clarifié (le Soma).

## RÉACTION

### FABLES SUBSTITUÉES A LA SCIENCE

L'histoire de la Grèce, telle qu'on nous la présente, est un ramassis de fables absurdes. Elle a été faite, dans les temps de réaction, avec la justification de ceux qui étaient accusés, avec les fausses interprétations des esprits dévoyés par les orgies dionysiaques, et surtout par l'incompréhension de la science des Mystères.

Comme les rites étaient cachés sous le voile de l'allégorie, tous les hommes ne les comprenaient pas, les plus intelligents seulement en saisissaient le sens secret; quant aux autres, ils y voyaient des allusions à des choses sexuelles concernant la physiologie féminine, et, obéissant à l'instinct d'imitation qui est dans l'homme, ils cherchaient à mettre en eux la psychologie de la Déesse tant glorifiée. Et, ainsi, le sens caché se perdit, à cause surtout du secret qu'on en faisait.

« Il y a eu dans l'antiquité, dit Burnouf, de grandes nations chez qui la métaphysique religieuse a été presque ignorée du peuple et ne s'est conservée que dans le secret du sanctuaire, et encore, dans quelle mesure, nous l'ignorons. L'examen des causes qui la firent perdre de vue aux Grecs, aux Latins, appellerait des développements étrangers » (*Science des religions*, p. 207).

### LES TROIS FONDATRICES DES MYSTÈRES

Après la bêtise humaine, nous allons trouver l'ironie et le sarcasme.

Pour fonder un ordre secret, il faut, d'abord, former un triangle : être trois. C'est ce que nous voyons chez les Hindous et chez les Sémites.

Partout trois femmes, représentées les mains enlacées les unes dans les autres de manière à former un triangle, sont les fondatrices des Mystères.

En Grèce, un triangle est formé de Diane, Hécate et Cérès, qui sont les trois en un, reproduisant la *Diva triformis tergemina triceps* des Hindous : trois têtes sur un seul cou. C'est pourquoi elle est le prototype de la Trinité.

Elles furent d'abord ridiculisées par les hommes qui les appelaient *Grées* ou les *vieilles*. Alors on les nommait Péphrédo, Engo et Dino, et on disait qu'aussitôt après leur naissance elles deviennent vieilles ; elles n'avaient à elles trois qu'une seule dent et un seul œil.

Hécate fut représentée avec trois têtes : celle d'un cheval à droite, d'un chien à gauche, d'un gros paysan au milieu. Quelquefois celle du milieu était celle d'un sanglier.

Cérès aussi fut représentée avec une tête de cheval : le cheval Arion (contraction de Aérion).

Cette triade avait fait dire que la Divinité avait trois yeux ; alors, ceux qui copiaient tout inventèrent le Jupiter Triophthalmus de Priam (1).

C'est pour se moquer des Déesses tricéphales que Priape sera appelé triphallus et Mercure trismégiste. C'est aussi pour ridiculiser les vieilles sans dents que l'on donnera à Neptune un *trident*, le surnommant *tridentifer*.

Nous trouvons ailleurs ces trois femmes appelées Hesper, Hespérus, Hespérides. Puis aussi trois sœurs : Eglé, Aréthuse et Hespéréthuse, qui possédaient un beau jardin rempli de pommes d'or et gardé par un dragon qu'Hercule tua pour pouvoir cueillir ces fruits. (Ce symbolisme vient d'Italie et d'Espagne. C'est dans ce dernier pays qu'Hespérie séjourna).

Ceux qui feront la mythologie grecque, pour cacher la vérité, les appelleront « *les trois grâces* » ou Charites (de *caritas*, amour ou charité). Elles seront les compagnes des Muses et on les nommera Euphrosyne, Thalie et Aglaé.

(1) Triglaw, que les Wendes de la Poméranie adoraient dans son célèbre temple de Stettin, était représenté par une statue tricéphale.

Euphrosyne signifie *toute flamme*.

Après avoir fait d'elles des vieilles ridicules, on les assimile maintenant aux femmes brûlant des feux de l'amour profane.

On les confond souvent avec les Muses. C'est pour cela que le Dictionnaire de la Fable nous dit qu'il y avait des peuples qui n'admettaient que trois Muses : Méléte, Aoidè, Mnémè.

Et on ajoute : d'autres en comptaient sept. Ceux-là sont ceux qui les confondaient avec le septénaire, les sept forces cosmiques représentées par les sept fondatrices d'une Loge, appelées les sept Lumières, et qui, dans les Mystères, remplissaient les fonctions diverses de la direction.

### CALOMNIES

Les hommes, après s'être moqués des Mystères, les appelleront des orgies et des fables sacrées.

On lit dans Lucien, à propos des fêtes d'Isis ou de Cérès, près de Delphes, « qu'on brûlait toutes sortes de victimes dans un bûcher ; à peu près, dit-il, comme dans la fameuse fête de printemps, célébrée en Syrie en l'honneur de la *Mère des dieux*, qu'on appelait la fête de la lumière et du feu ».

Ceci prouve que Lucien ne comprend rien à la signification du feu de l'Esprit, quand il le confond avec le feu qui brûle des victimes.

Comme l'homme sexuel avait été comparé au porc, on sacrifiait le porc en l'honneur de Cérès dans les parodies masculines, et on l'appelle « l'animal des Mystères ».

A Phigalie, en Arcadie, des masculinistes honoraient Cérès sous la forme d'une femme qui avait une tête de cheval, dont la crinière était formée par un assemblage de serpents.

Le cheval, dont la tête se trouvait sur les épaules de la Déesse, était Pégase. Elle représente ainsi la femme outragée dont on craint la vengeance. On lui donne, en même temps, le nom de Mélanie (la noire), et on dit qu'elle était adorée dans un antre sacré où on supposait qu'elle s'était retirée, et où Pan la découvrit. C'était dans cette grotte que ses adversaires célébraient son culte en lui offrant des raisins et du miel, symboles de deux vices.

Toutes les féministes de l'antiquité sont calomniées : les

Corybantes, les Almées, les Héliades, les Amazones, etc. On leur reproche à toutes des débauches.

### LA CONSPIRATION DU SILENCE

Quelquefois on ne les calomnie pas, mais alors on évite d'en parler. Diane est la reine du silence. C'est ainsi que la Diane d'Arcadie, près de Capyres, prit le nom d'*étranglée*, d'après un conte que rapporte Pausanias, et il ne faut pas que cela se sache. C'est elle, sans doute, qui est appelée *Muete* ou *Muta*, Déesse du silence, à qui, dit-on, Jupiter fit couper la langue, et dont Mercure fait la Mère des Lares, génies familiers.

Finalement, les femmes importunes qui expliquent les lois de la Nature à des hommes qui ne veulent pas les connaître, sont supprimées de ce monde et reléguées au Ciel, où leur présence n'est pas gênante. Maïa, qui les représente toutes, devient la plus brillante des Pléiades. A côté d'elle sont les Déeses métamorphosées en étoiles.

Elles sont sept, comme dans les Mystères ; on les appelle Alcyone, Céline, Electre, Maïa, Astérope, Mérope et Taygète. C'est le groupe des Pléiades.

### IMITATION

Tous les mythes ont une double signification : la signification primitive féminine et la forme secondaire masculine. Elles se contredisent et il est impossible de les comprendre si l'on n'a pas fait antérieurement une profonde étude des différences psychiques des deux sexes.

En voici un exemple entre mille.

Ce qu'on appelle « *Néoménie* » (nouvelle lune) joue un rôle important dans le culte des Déeses. Cette périodicité lunaire, qui a servi à diviser l'année, sert aussi dans les usages familiers en créant des restrictions. On appelle *Néoménie* le retour de la femme à la vie sexuelle, après un temps de repos.

Les prêtres ont voulu aussi avoir leur *Néoménie*, ils l'ont appelée *Néphalie*, ou jour du sang, pendant lequel ils se faisaient des incisions par tout le corps pour faire couler leur sang.

C'est l'origine lointaine du culte du *précieux sang* divin.

## L'HYDRE DE LERNE

Dans l'enseignement des Mystères, la *Loi morale* tenait une grande place. Cet enseignement était basé sur les principes de l'A-Vesta, qui avait créé le dogme des sept péchés capitaux que toutes les religions devaient adopter et propager. Comme on les opposait à ce qu'on appelait « *les sept vertus de l'A-Vesta* », cela déplut à certains hommes qui avaient fréquenté les assemblées données dans l'endroit qu'on appelait *les marais de Lerne*, qui devinrent fameux par la célébration des Mystères de Cérès.

Pour montrer la persistance du mal, on représentait les sept péchés capitaux par les sept têtes du monstre qui repoussent à mesure qu'on les coupe. Cela fut nié et le nom d'une des prêtresses de Lerne, Hippothoé, qu'on assimile aux Amazones, devint une expression de doute et même de négation : on en fit hypothèse.

Le monstre de Lerne fut appelé Hydria ou *cruche*, mot qui en Egypte représentait la même idée sous un autre symbole : une cruche, une outre, un tonneau, un récipient quelconque, qu'on ne peut jamais remplir parce qu'il a une ouverture à la base, par laquelle le liquide s'échappe.

Et c'est pour cela que les Prêtresses de Lerne furent assimilées aux Danaïdes.

Le monstre de Lerne fut rapproché du serpent Typhon, et c'est cela qui nous explique les serpents qui ornent la tête de Cérès à Phigalie, comme ils ornaient celle de Méduse.

Comme l'évolution sexuelle donnait aux hommes la force musculaire en même temps que la ruse, on nous dit que, dans la doctrine secrète des initiations, on donnait cette énigme : « Dire pourquoi le taureau engendre le serpent, et le serpent engendre le taureau ? » La réponse, c'est que les femmes attaquées se défendent en appelant leurs ennemis *Energoumenoi*, qui est le participe passé de *energeisthai* (être tourmenté).

C'est la jalousie qui est le tourment qui fait naître la ruse.

Quand le Prêtre imite la Pythie, on l'appelle Python (serpent). Mais il se venge et nous allons voir comment. Il la ridiculise, lui attribue les grimaces, les contorsions que font ceux qui l'imitent.

Plutarque parle des Pythonisses en homme qui croit qu'elles

ont réellement été ce que dit la légende mensongère qui leur fut faite. Dans son *Traité des Oracles abandonnés*, il raconte qu'elles n'exprimaient leurs prophéties qu'après avoir été préparées par un long jeûne et avoir respiré les émanations de la terre. Mais il ajoute que, souvent, la force de l'exhalaison qui leur montait au cerveau était si violente qu'elle entraînait leur mort. Comme ceci est absurde et ne répond à rien de réel, il faut en conclure que cela a été écrit dans le but de cacher et de justifier quelque chose.

Voici l'histoire invraisemblable que Plutarque raconte :

« Qu'arriva-t-il donc à la Pythie ? Elle descendit bien dans le trou de l'Oracle, malgré elle, mais elle montra d'abord qu'elle ne pouvait plus souffrir l'exhalaison, remplie qu'elle était de l'esprit malin et muet. Enfin, étant tout à fait troublée et courant vers la porte en poussant un cri horrible, épouvantable, elle se jeta contre terre, de telle sorte que non seulement les voyageurs, mais même le grand-prêtre Nicandre et tous les autres prêtres qui étaient là présents, s'enfuirent de peur. Cependant, rentrant un peu après, ils l'enlevèrent étant encore hors d'elle-même. Elle ne survécut que peu de jours ».

A travers cette légende, cherchons ce qu'il y a de vrai. Voici ce que nous trouvons : dans le trou où l'on fait entrer la Pythie sous un prétexte quelconque, on avait caché un serpent. A sa vue, la sibylle se trouble, s'affole (c'est son trouble qu'on appelle *l'esprit malin*). Enfin elle est mordue par le reptile et alors elle pousse un cri horrible et s'enfuit épouvantée. Quelques jours après, elle meurt de sa blessure.

Et, s'enfonçant dans l'absurde légende, au lieu de la nier, Plutarque affirme que « l'effluve terrestre était le conducteur du dieu dans le corps de la Pythie ». Cet écrivain pense que la terre ayant perdu de sa vertu, l'exhalaison prophétique cessa et les oracles devinrent muets. Cicéron explique la chose dans le même sens. « C'est, dit-il, que cette vertu terrestre qui agite l'esprit de la Pythie par une inspiration divine s'est évanouie avec le temps, comme nous voyons que plusieurs rivières se sont desséchées, ou qu'elles ont pris un autre cours et ont été détournées ailleurs ».

Et c'est pour cela sans doute que l'histoire masculine nous dira qu'elles parlaient assises sur un trépied couvert de peau de serpent.

Hercule et Esculape étaient appelés Ophius ou Ophiuchus. Ophioné était le mauvais génie, Ophion le chef des mauvais génies.

Comme les Prêtresses retraçaient l'histoire du passé qu'on voulait cacher, leurs ennemis diront qu'elles évoquaient les mânes des morts.

On les accuse d'entrer en fureur contre les hommes, on imite leurs discours en parlant d'une voix grêle, basse ou inarticulée. Les Euménides (propices) qui avaient un temple à Athènes, près de l'Aréopage, sont représentées comme des furies.

Donc, pas de doute à avoir. Ce sont les hommes qui, admis dans les temples, profaneront les Mystères sacrés et vont maintenant créer une religion nouvelle à côté de l'ancienne, des dieux nouveaux à côté des Déesses, et un système d'enseignement et de vie morale qui va être la contre-partie de ceux qui avaient régné jusque là.

## LE POLYTHÉISME EN GRÈCE

La chronologie a une importance capitale. Cependant, elle a toujours été négligée — ou altérée — à dessein, puisque les usurpateurs ont toujours voulu justifier leurs conquêtes en donnant une haute antiquité au fait nouveau qu'ils venaient établir.

L'introduction des Dieux dans la Religion est le grand fait qui caractérise l'époque dont nous nous occupons. Elle commence vers le VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère et dure jusqu'au Christianisme, qui change le système théologique en résumant toutes les entités divines en un seul Dieu. Nous avons à chercher quand, et par suite de quelles circonstances, les Dieux furent introduits dans l'Olympe hellénique.

Jupiter, qui va se placer à côté de Déméter, puis devenir si grand qu'il l'éclipsera, semble remonter au IX<sup>e</sup> siècle. Vers 884, Iphitus établit les Jeux Olympiques en l'honneur de ce nouveau Dieu, et avec l'intention de le faire accepter.

Ces jeux ne commencèrent à servir d'époques chronologiques que vers 776. L'ère des Olympiades date de la victoire de Corèbe, qui fut le premier inscrit sur les registres publics (1).

(1) Le commencement des Olympiades n'est pas bien connu. On négligea assez longtemps de marquer les noms des vainqueurs dans les Jeux

(Les courses de chevaux, autre jeu public, datent de 645).

Jupiter fut d'abord appelé Junan à Rome ; il était un doublement de Junon ; puis il devint Juno, Juvino, Jovis.

D'autres croient que c'est de Dia-Mater (Déméter) que l'on a fait Diu-Piter. Il peut se faire que deux anciennes formes, d'abord distinctes, se soient fondues l'une dans l'autre (l'une grecque, l'autre latine). Ju vient de *dyu*, thème infléchi de Dyaus qui, en sanscrit, signifie Ciel ; Piter (le Pater des Latins), c'est le Pator des Egyptiens.

Hercule semble remonter aux temps héroïques et avoir été un de ces hommes forts et batailleurs qui furent des héros d'aventures retentissantes.

Panyasis, oncle d'Hérodote, chantait les exploits d'Hercule vers 600 avant notre ère.

Apollon a une histoire plus compliquée. Nous ne le connaissons généralement que par la dernière forme donnée à ses multiples avatars, celle qui l'a déifié et glorifié en en faisant le Père de la poésie.

On lui donne dix apparitions, imitant celles de Vishnou. Sa destinée ultime, figurée dans la mythologie classique, est loin d'être sa forme primitive.

## ORIGINE DE LA POÉSIE ET DE LA DIVINITÉ D'APOLLON

Poésie, en grec ποίησις, dérive d'un mot phénicien phah qui signifie bouche, voix, langage, discours, et de ich, un être supérieur, un être principe, une Dèité.

On donnait à la Poésie le nom de *langue sacrée*, langage des Dieux. Mais comme avant les Dieux il y eut des Déeses, la poésie fut d'abord la langue qu'elles parlèrent. Elle venait de la Thrace. On disait que la première poésie, celle des Muses, s'était manifestée sur le versant du mont Olympe, dans la région nommée Piérie. C'est de là qu'elle descendait symbo-

Olympiques. Corébus est le premier dont le nom soit venu jusqu'à nous, et il ne fut couronné que dans la 27<sup>e</sup> Olympiade, environ 108 ans après l'établissement de ces jeux par Iphitus. On croit que Timée est le premier qui ait fait entrer dans l'histoire la suite des Olympiades. Il vivait du temps de Ptolémée Philadelphe.

liquement des régions célestes. Les antiques montagnes de la Thrace furent le berceau des Muses, qu'on appelait souvent « les Déesses piériennes ». Les poètes les célébraient et, lorsqu'ils s'agissait de leur rendre un culte religieux — sévère et orthodoxe —, comme disent les auteurs classiques, on employait un mot que l'on peut traduire par *thraciser* (par la même raison que dévot et dévotion viennent de dévâ).

La nation Thrace comptait ses écrivains au nombre des Dieux.

Une autre tradition naquit plus tard — un schisme —, qui désignait la Poésie par un terme qui signifiait *l'Etre universel*, *Olen*, et qui faisait naître cet *Olen* de la Lycie, c'est-à-dire de la lumière, car c'est ce que veut dire le mot grec que nous traduisons par Lycie.

L'histoire primitive s'est confondue avec la Poésie parce qu'elle émanait des Déesses, ou était inspirée par Elles.

C'est dans les chants poétiques des premiers temps que se trouve le genre primitif, idéal et vrai, qui s'est perpétué dans le monde par la renaissance incessante de la poésie dans les âges suivants où la jeunesse, qui repasse par l'âge poétique, exprimait encore la simple vérité et l'idéale beauté.

Fabre d'Olivet nous dit de la langue sacrée (*Vers Dorés*) :

« Dans les premiers âges de la Grèce, la Poésie, consacrée au service des autels, ne sortait de l'enceinte des temples que pour l'instruction des peuples ; elle était comme une langue sacrée dans laquelle les Prêtres chargés de présider aux Mystères traduisaient les volontés des Dieux (c'est-à-dire des Déesses). Les oracles, les dogmes, les préceptes moraux, les lois religieuses et civiles, les enseignements de toutes sortes sur les travaux du corps, sur les opérations de l'esprit, enfin tout ce qu'on regardait comme une émanation, un ordre ou un bienfait de la Divinité, tout était écrit en vers. On donnait à cette langue sacrée le nom de poésie, c'est-à-dire « langue des Dieux », nom symbolique qui lui convenait parfaitement puisqu'il exprimait à la fois son origine et son usage ».

Les histoires primitives confiées à la mémoire ou conservées parmi les archives des temples, en morceaux détachés de poésie, ne considéraient les choses que du côté moral. C'était l'histoire des idées et des mœurs, non celle des hommes. Et c'est à cela qu'on reconnaît son essence divine, c'est-à-dire féminine.

Quand l'histoire n'est plus que le récit des actions des hommes,

elle devient inférieure à l'esprit poétique de l'époque primitive, elle n'a plus de grandeur, plus d'idéal, plus de vertu, elle couvre la vérité d'un voile, glorifie le conquérant, l'usurpateur, le crime et le criminel.

La poésie primitive s'altéra quand la Religion elle-même perdit son unité primitive et se transforma.

« La poésie transportée, avec le siège de la religion, des montagnes de la Thrace sur celles de la Phocide, y perdit, comme elle, son unité primitive. Non seulement chaque souverain pontife s'en servit pour répandre ses dogmes, mais les sectes opposées, nées du déchirement du culte, s'en emparèrent à l'envi. Ces sectes assez nombreuses, personnifiées par le génie allégorique qui présidait à la Poésie et en constituait l'essence, furent confondues avec l'esprit qui les animait et considérées comme un être particulier. De là tant de demi-Dieux (union d'un homme et d'une Déesse), de héros célèbres, dont le peuple prétendait descendre ; de là tant de poètes fameux auxquels on attribua une foule d'ouvrages émanés du même sanctuaire ou composés à l'appui d'une même doctrine. Car il faut bien se souvenir que l'histoire allégorique de ces temps reculés, écrite dans un autre esprit que l'histoire positive qui lui a succédé, ne lui ressemblait en aucune manière, et que c'est pour les avoir confondues qu'on est tombé dans de si graves erreurs. C'est une observation très importante que je fais ». (Fabre d'Olivet, *Vers Dorés*, p. 25).

Quand le couple divin fut formé, le Prêtre, qui était près de la Déesse, arriva à s'attribuer les ouvrages des Muses et des Temples qu'il servait. Cette prise de possession s'appela « l'Inspiration ». Et nous verrons tous les hommes de l'antiquité, auxquels l'histoire attribue des œuvres spirituelles, être présentés comme recevant l'inspiration de telle ou telle Muse.

Pausanias insinue qu'un personnage appelé *Olen* fut le plus ancien auteur des hymnes qu'il y eut en Grèce, alors que *Olen* n'est pas un homme, mais le symbole de l'Etre universel. Du reste on ne le croyait pas, même de son temps. Les Déliens citaient d'autres hymnes plus anciens, par exemple ceux qu'ils attribuaient à la Sibylle Hérophile, antérieure à la guerre de Troie.

Plutarque, à cette question : « Pourquoi la Pythie a cessé de parler », répond :

« Diverses traditions avaient cours dans l'antiquité au sujet

des origines du vers épique. On en faisait honneur principalement, soit à la Pythie de Delphes Phémonoé, soit au Lycien Olen.

C'est comme cela qu'on arrive à faire d'Olen un personnage et que, peu à peu, en altérant le nom de ce personnage, on fera Apollon. (Olen, en grec, dérive de Whôlon phénicien, ce qui est éternel, universel. C'est de *ab* ou *ap* (père) joint à Whôlon qu'on a fait Ap-wolon, puis Apollon).

Voilà pourquoi on attribue l'invention de la poésie à Olen ou à Apollon ; et comme l'esprit, c'est la lumière, on les confond dans le même personnage mythologique représenté par le Soleil.

Une fois l'idée émise, la légende créée, il n'y a plus qu'à la faire grandir. Et cela sera facile, étant donnée l'âpre lutte dans laquelle l'homme s'ingénie à reprendre à la femme une à une toutes ses facultés, toutes ses œuvres, toutes ses grandeurs.

C'est pour déshériter les Femmes que Pausanias s'applique à démontrer qu'Olen a été le premier poète. Et cependant, craignant que cette opinion ne soit pas admise, il fait appuyer son témoignage par une femme béotienne. Il dit aussi que, quand la poésie d'Apollon vint se fondre avec celle des Muses, *Carmanos purifia Apollon*. Donc la poésie d'Apollon *vint se fondre avec celle des Muses*, d'une si écrasante antiquité.

Mais avant la fusion il y eut la lutte. Le mont Parnasse, à Delphes, voulait rivaliser avec le mont de la Thrace. Apollon était le rival des Muses, et non leur chef. Déjà Thamyris avait voulu lutter avec les Muses. « Il les rencontre et les défie de chanter mieux que lui ; vaincu par Elles, il devint aveugle en expiation de sa témérité » (Iliade, II, 594 et suiv.)

Aussi on n'eut pas l'audace, d'abord, de déclarer Apollon le *Maître du Chœur divin*, d'inférioriser les Muses en leur laissant le rôle — très honorable, du reste, — de dispensatrices de l'inspiration ; on procéda avec une certaine prudence que Fabre d'Olivet nous révèle dans ces lignes :

« Du reste, à l'époque où le temple de Delphes fut fondé (vi<sup>e</sup> siècle avant notre ère), le culte nouveau présenté aux Grecs sous le nom de l'universel Olen, tendait à réunir Apollon et Diane — ou le Soleil et la Lune — sous la même figure symbolique, et à n'en faire qu'un seul et même objet d'adoration sous le nom de *Ætolinos*, c'est-à-dire Soleil-Lune. On publiait que le milieu de la Terre, son nombril paternel et maternel, se trouvait exac-

tement placé à l'endroit où s'élevait la nouvelle ville sacrée, que l'on appelait Delphes pour cette raison mystique. Mais il paraît que cet *Ætolinos* ne fut jamais bien compris par les Grecs, qui ne réunirent que difficilement dans leur esprit ce que l'habitude de leurs sens leur apprenait à séparer. D'ailleurs, on peut bien conjecturer que, comme dans tous les schismes religieux, il s'éleva une foule de difficultés et d'opinions contradictoires.

« Si j'en crois les traditions sacerdotales que je rencontre aux Indes, la plus petite difficulté ne fut pas de savoir quel sexe dominait dans cet être mystérieux dont le Soleil et la Lune composaient l'essence et duquel on possédait le nombril hermaphrodite dans le temple de Delphes. Cette question insoluble avait déjà plus d'une fois divisé le genre humain et ensanglanté la terre. Mais ce n'est pas ici le lieu de toucher un des faits les plus importants et les plus singuliers de l'histoire des hommes ». (*Vers Dorés*, p. 25).

C'est le renversement de l'Hellénisme. Car Hellène — Hélène ou Sélène — avait été, avant Apollon, la Déesse lumineuse personnifiant le jour naissant.

La racine du mot Hell, en hébreu, signifie clair, lumineux, splendeur, gloire, élévation. En tudesque, ce mot avait le même sens. On dit encore en allemand *heilig* (saint) et *seelig* (bienheureux) ; on dit aussi *seele*, l'âme, et *seelen*, les âmes. Le réservoir des âmes, leur source, c'est le Soleil. C'est donc la splendeur du Soleil que représente le mot Hellène ou Sélène. Ce n'est que dans la période de réaction et de renversement de toutes les idées primitives que *Sélène* désigna la Lune, alors que *Hélène* représentera à Sparte le charme de la Femme, non plus son Esprit, et l'éducation des enfants, c'est-à-dire la maternité.

Sur un temple d'Argos, un statuaire antique avait sculpté une figure de la Divinité avec quatre bras et deux têtes ; c'était l'emblème de la dualité des sexes fusionnés.

Dans cette période de transition, Arthémise va devenir la sœur jumelle d'Apollon. Mais elle ne gardera pas cette place : quand Apollon aura un rôle solaire, on lui donnera un rôle lunaire ; elle sera son reflet. Alors elle ne représentera plus l'Esprit, mais la chasteté, elle sera la protectrice des Vierges (1).

(1) Arthémise avait un sanctuaire en Laconie, près du Thermodon où fut livré le grand combat des Amazones, du temps de Thésée. Les secta-

## ZEUS

Zeus, qui représente la puissance vitale, qui est appelée Zoon ou Zoé, va être tantôt « une vierge immortelle », tantôt un Jupiter.

Le mot Zeus vient du sanscrit : c'est une transformation du mot Dêvâ, qui devint diva, de là dyaus, zevos, et zeus (le V et l'U se confondent). En grec, on disait *Zeus Kronidès*, c'est-à-dire éternel. Le mot *éternel*, ou *immortel*, accompagne toujours le nom de la Déesse. La fable que l'on bâtit autour de ce nom sera un symbole *cachant* la loi des sexes.

Voici ce qu'elle dit :

« Zeus est né de Kronos — le temps —, le Principe éternel. Kronos dévore ses enfants, mais Zeus lui échappe ».

Mettons des sexes là où on les a supprimés et disons : « Le Principe de vie dévore ses fils, mais ses filles lui échappent. »

La fable ajoute que Zeus — la vie — a été élevée en secret par sa mère. C'est le secret de la vitalité féminine.

La destinée des hommes dépendait de la volonté de Zeus.

C'est *Elle* qui gouverne le monde ; elle a pour l'aider trois Parques : Klotho, Lakhésis et Atropos, qui tissent la trame du destin des hommes.

Mais Zeus — la Déesse — fut chassée du Ciel, c'est-à-dire de son empire, par l'homme sexuel représenté par Kronos ; car l'homme dans sa sexualité est toujours personnifié par l'essence de la vie qu'il donne, par le Soleil qui la représente dans le Ciel. Kronos, alors, devient l'origine du mal. C'est ainsi que le représentent les Hindous dans Krôn, le couronné (la couronne, ce sont les cornes du Bélier de Ram).

Donc Kronos, l'homme sexuel devenu méchant, chasse Zeus du Ciel, qui a été jusque là son partage. Il en résulte une guerre soutenue par cette Divinité contre les géants nés de la Terre et

teurs d'Apollon voulurent plus tard y mettre leur Dieu à côté de la Déesse. C'étaient deux statues de bois. Celle du Dieu nouveau fut appelée Apollon Amazonien. Et Bachofen nous dit : « Fatiguées de leur grandeur héroïque antimasculine, les Amazones élevèrent un monument à la Déesse Arthémise unie à Apollon Amazonien, sous l'invocation duquel le grand combat fut livré et gagné par Thésée ». Donc le résultat de la lutte fut le triomphe de l'homme, et ce sont les femmes qui l'auraient glorifié en mettant dans le Panthéon ce Dieu à côté de la Déesse.

Peut-on écrire de pareilles sottises ?

qui voulaient escalader le Ciel et l'en déposséder. Mais elle triompha d'eux. Ces géants avaient des formes de reptiles.

On place en Crète le tombeau de Zeus, le *Dieu vivant*. Quand on masculinisa Zeus, on en fit le Dieu suprême de l'Olympe et on le représenta assis, le torse nu, tenant un sceptre d'une main, lançant la foudre de l'autre. Un aigle, emblème mâle, fut placé à ses pieds. Puis on lui donna une femme : Métis.

A côté de la défaite de Zeus, nous pouvons placer celle de Déméter qui traverse une époque de deuil, devient malheureuse par suite de la révolte de ses enfants, personnifiés par les Corybantes qui se livrent à des danses frénétiques au son d'une musique furieuse et discordante.

Déméter avait été la grande Déesse d'Eleusis pendant que Héra régnait à Argos. Cette déesse eut aussi à soutenir les assauts de ses ennemis. Héra est richement parée et couverte d'un voile comme la Déesse Saïs d'Egypte (dont on fait Thaïs); le paon lui était consacré; Elle a pour messagères Iris et les Heures.

Quand la révolution religieuse prétendit renverser les rôles et donner à des hommes sans intelligence les facultés divines, il y eut des censeurs pour les railler, car alors naquit une locution appelée à devenir populaire : on disait de ceux qui imitaient la Déesse qu'ils voulaient *se parer des plumes du paon*.

## LE PRÊTRE CHEZ LES HELLÈNES

Toutes ces attaques à la Divinité étaient l'œuvre des premiers Prêtres. Laocoon est resté la personnification des Prêtres d'Apolon. On sait sa légende : il fut étouffé avec ses deux fils par deux serpents monstrueux pour avoir frappé d'un javelot le cheval construit par les Grecs en l'honneur de Minerve. Il y a là, évidemment, un symbole qui cache une attaque, un outrage à la Déesse (1).

La Grèce, qui copiait l'Egypte et lui prenait ses Dieux, adopta ses Hermès.

(1) Laocoon avait copié Laodamie, prêtresse tuée à cause de son orgueil, parce qu'elle voulait reprendre sa place, et Laodicé dont on disait : « La terre s'entrouvrit et l'engloutit toute vivante pour échapper à l'opprobre de se voir réduite à l'esclavage par les Grecs vainqueurs et destructeurs de Troie ».

« L'Égypte, dit M. Ed. Schuré, a été l'institutrice des deux grandes religions qui ont fait la civilisation occidentale ; c'est dans l'enseignement secret de son puissant sacerdoce que les initiateurs de la Judée et de la Grèce ont trouvé la lampe des principes dont la flamme, avivée par leur inspiration personnelle, devait inonder le monde de lumière. » (*Les Sanctuaires d'Orient*).

Si elle n'avait pris à l'Égypte que des lumières, la Grèce serait devenue pour le monde un phare éblouissant, mais elle lui prit aussi ses erreurs, ses fautes, ses ruses. C'est Hermès (le Prêtre) qui les introduisit en Grèce avec l'hypocrisie sacerdotale.

Dans l'hymne homérique à Hermès, ce personnage représente l'obscurité. Une femme seule peut avoir écrit cela ; les hommes le glorifiaient, au contraire, parce qu'il attaquait la puissance féminine en prenant la place de la Prêtresse dans le Temple.

Hermès représente aussi l'argent, les transactions commerciales ; il fait de la science un commerce, du temple un marché. Il est le Dieu des voleurs en attendant Mercure qui l'imitera ; aussi il se cache, fait de la religion une affaire et, en même temps, un privilège qu'il veut garder pour lui et ceux qui le soutiennent. Et, pour se donner de l'importance, il impose à ceux qui veulent le suivre dans la carrière sacerdotale, des initiations longues, atroces, cruelles, quelquefois mortelles.

On donne à Hermès les traits d'un jeune homme avec des ailes à la tête et des ailes aux pieds, ce qui indique que son esprit s'envole par en haut et son âme par en bas. Il tient une bourse et un caducée. Inutile d'expliquer le symbolisme de la bourse. Quant aux deux serpents, ce sont les deux formes du pouvoir malfaisant, le Prêtre et le Roi ; l'un qui s'impose par la ruse et le mensonge, l'autre par la force.

Le caducée était primitivement une baguette magique, dont Hermès dit « qu'elle lui sert à charmer les yeux des humains ou à réveiller ceux que le sommeil a domptés » (*Odyssée*, chant V).

La fable dit qu'Hermès, sous le nom de Psychopompe, conduit les âmes dans le monde souterrain. Ceci est profond. C'est, en effet, en enseignant aux hommes à verser leur âme par les voies inférieures qu'il les mène aux tourments de l'enfer (1).

(1) La Mythologie grecque, dans sa forme primitive, imposait la chasteté aux hommes, non aux femmes. C'était le supplice de Tantale. Le Prêtre supprima cette morale gênante.

Comme tous les Dieux d'abord mal vus, Hermès évolue et suit les phases ascendantes de la religion nouvelle qu'il représente. Finalement les Grecs lui ont donné toutes les qualités du corps et de l'esprit, ils l'ont doté de tout ce qui appartient à l'homme et à la femme. En réalité, il représente le Prêtre triomphant de la Déesse et faisant triompher avec lui la ruse et l'injustice.

Il est le type de l'Ephèbe du Gymnase, le Dieu de l'éloquence, le père de la Poésie comme Apollon.

Mais à son origine il fut simplement « le Prêtre », cherchant à tromper le peuple par des artifices, des mystifications, parodiant la Prêtresse pour s'attribuer son pouvoir, en même temps qu'il lui prend ses habits, et c'est risible de voir les anciennes gravures représentant les sacerdotesses antiques vêtues de robes légères bleues, rouges ou blanches, avec des ceintures de ruban et des corsages de femmes. On en faisait un objet de risée : « Qui fait l'ange fait la bête ».

Puis, pour imiter la Déesse Hygie, il prétend guérir, et le caducée sera le symbole de sa médecine, celle qui tue. Il se fait thaumaturge, croyant, par là, imiter, dépasser même le pouvoir de la Femme. C'est ainsi qu'il s'envole dans le surnaturel. Il se dit devin — imitant les Divas —, il explique les songes, mais il y a une différence, *deviner* n'est pas savoir.

Il fabrique des idoles, les fait automatiques, mécaniques, et leur fait rendre des oracles. Il y en eut à Delphes qui imitaient la voix des Pythonisses. Enfin il va jusqu'à imiter l'excitation nerveuse des femmes exaspérées par lui, et il se fait convulsionnaire.

Puis, continuant le système qui consiste à diviniser l'homme, il confère à ceux qu'il appelle des *héros* les honneurs divins.

C'est ainsi que l'Oracle de Delphes fut, à une certaine époque, chargé de canoniser des héros, et l'on vit alors déifier des poètes, des philosophes et jusqu'à des athlètes.

L'apothéose — la mise au rang des Dieux — leur était aussi facile que la béatification chez les modernes.

## LA LÉGENDE D'ORPHÉE

Orphée est un personnage qui semble jouer un grand rôle dans la religion grecque, puisque c'est à lui qu'on fait remonter

l'intention de la masculiniser en substituant le culte des Dieux au culte des Déesses, surtout le culte de Bacchus à celui de Cérès.

On lui fait une légende pompeuse. Né en Thrace, à l'endroit où l'Hèbre prend sa source, il était fils du roi de Thrace. Plus loin, mêlant le merveilleux au réel, on nous dit que son père Œgros est le fleuve lui-même, le faisant ainsi naître de l'eau. Il apprit de sa mère, continue la légende, l'art de charmer par son chant la nature entière, d'émouvoir les oiseaux, les poissons, les plantes et les rochers, de faire sortir les bêtes féroces de leur tanière, de suspendre le cours des fleuves.

En lisant cela, on pense tout de suite à David, charmant avec sa lyre et apaisant les fureurs de Saül... Seulement, nous savons maintenant que la légende n'a rien d'historique ; l'histoire vraie n'a pas constaté l'existence d'un poète du nom d'Orphée et les hymnes orphiques sont apocryphes. Alors on s'explique la copie de la Lyre de David, d'autant plus que la rédaction des hymnes paraît dater des premiers siècles de notre ère, époque à laquelle on s'occupait beaucoup, en Grèce et à Rome, des Ecritures sacrées des Hébreux.

Orphée est un personnage légendaire qui n'a aucune réalité historique. Son histoire a été créée pour donner un fondateur à un dogme nouveau, comme on l'avait fait en Perse pour Zoroastre, et aux Indes pour Vyâsa. Tout ce qui concerne la naissance, la vie et la mort d'Orphée est sorti de l'imagination des Prêtres. L'époque de son existence n'est même pas fixée (1).

(1) Orphée est postérieur à Homère parce qu'on lui attribue le rythme créé et employé par Homère, et parce que la poésie orphique est l'imitation de la poésie de l'Iliade. Elle est donc venue après.

D'autre part, la parodie du Sabbat est chantée dans les hymnes orphiques, ce qui prouve que ces hymnes ont été composés à l'époque de l'orgie romaine, qui parodiait le Sabbat.

Cependant, les auteurs qui voulaient faire prévaloir les idées nouvelles donnaient à Orphée une haute antiquité ; on le plaçait, ainsi que Cécrops, au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle.

Fabre d'Olivet tombe dans cette erreur ; il dit : « Je place l'époque d'Orphée, qui coïncide avec celle de la colonie égyptienne conduite par Cécrops en Grèce, à l'an 1582 avant notre ère suivant les marbres de Paros » (*Vers Dorés*, p. 74).

Et, se contredisant lui-même, il dit ailleurs : « Les noms d'Orphée et de Moïse sont plutôt des titres résultant de leur doctrine que des noms propres. D'autres hommes ont dû les porter avant eux, et c'est ce qui a jeté quelque confusion dans leur histoire » (*L'Etat Social*, p. 329).

Il est mis dans l'histoire pour donner un chef responsable à la doctrine qui va diviniser l'homme.

Il faut remarquer que ce genre de fondateur anonyme est partout le même, et joue toujours le même rôle. Il fait ce que les hommes n'osent pas faire eux-mêmes ; il dit ce qu'aucun d'eux n'aurait osé dire ; puis on s'appuie sur son autorité pour répéter — sans en avoir la responsabilité — ce qu'on lui a fait dire. La secte masculiniste, qui s'était formée pour défendre les idées nouvelles et qui était déjà très étendue, se le donna pour chef, après l'avoir inventé, et reporta son existence dans le passé pour lui donner le prestige de l'ancienneté.

Les fables allégoriques qui restent, à son sujet, ressemblent à toutes celles qui entourent ces êtres irréels, elles sont nées de l'imagination des hommes.

L'époque à laquelle parut cette révolution religieuse sépare nettement le régime féminin du régime masculin. Elle n'a pu être possible que lorsque partout un même mouvement se produisit. On représente Orphée comme un sauveur venant apporter la lumière, la science, alors qu'il vint l'éteindre. Des historiens naïfs, qui croyaient à ces fables, vont jusqu'à dire qu'à l'époque où apparut Orphée, la Grèce encore sauvage n'avait qu'une civilisation à peine ébauchée, qu'elle était pleine d'animaux féroces que sa voix sut charmer et apprivoiser. On fait de ce premier pas de l'homme dans la voie de l'orgueil, c'est-à-dire dans la dégénérescence, l'enfance des nations ; c'est, en effet, le premier pas de l'homme venant renverser l'œuvre antérieure, l'œuvre de la femme, et commençant le monde renversé, ce qui est le contraire de la civilisation. Loin d'être une aurore, c'est un déclin.

Les ours et les lions adoucis et rapprochés par la poésie orphique pourraient être le symbole des sectes rivales qui, puisant leur haine au pied des autels, la répandaient sur tout ce qui les environnait et remplissaient la Grèce de trouble.

Ce sont les luttes racontées dans l'Iliade, elles divisaient les Grecs ; l'idée d'une pacification ne peut venir que plus tard. L'anarchie religieuse commençait alors. La Théogonie subissait les mêmes assauts que la Gynécocratie ; les deux mouvements religieux et politique marchaient parallèlement.

Le règne de l'androcrairie commença par des luttes terribles, des rivalités incessantes. Vingt rivaux voulaient régner à la fois,

chaque ville avait ses dominateurs, chaque temple était assailli.

Au milieu de ce désordre, les Thraces restés fidèles à l'ancienne gynécocratie étaient ridiculisés ; on appelait leur religion : superstition, — leur fidélité : esclavage. Les mots dont ils se servaient furent détournés de leur véritable signification et employés ironiquement.

Les novateurs, qui étaient des schismatiques, des rebelles, se donnaient comme des orthodoxes. La défection des hommes devenait générale, partout le mouvement s'opérait.

L'Asie venait d'éprouver une terrible secousse. L'Inde n'offrait plus que l'ombre de son ancienne splendeur.

Comme il était bien vu alors d'aller chercher la science dans les sanctuaires de l'Egypte, on y fait voyager le personnage légendaire qu'on venait de créer : Orphée.

Diodore, qui raconte ces choses, parce qu'à son époque elles forment une tradition à laquelle il croit, dit qu'il y fut initié dans tous les mystères de la religion et de la science. « Il surpassa, dit Pausanias, tous ceux qui l'avaient précédé par la beauté de ses vers, la sublimité de ses chants, la profondeur de ses connaissances dans l'art de guérir les maladies et d'apaiser les Dieux. » *Son nom Orphée vient de AUR, lumière, et ROPHE, guérison, salut.*

Tout cela était fait pour mettre en échec la puissance féminine, imiter sa poésie, prétendre la dépasser, faire comme les Déesses des guérisons, aller plus loin, jusqu'au miracle. C'est le système de la surenchère que l'homme met toujours en pratique dans ses luttes.

Ce qu'il voulait : abaisser la Femme, élever l'homme. Cela commença par l'« Egalité des Dieux », et nous savons où cela nous a menés.

Orphée enseigne l'Hermaphrodisme divin, mais en donnant à l'homme la suprématie. Aristote cite ce vers attribué à ce poète chimérique :

« *Jupiter est l'époux et l'épouse immortelle* », c'est-à-dire tout. C'est ainsi que les Grecs entendaient l'égalité.

Et c'est ce Père du mensonge qu'on représente comme apportant la Vérité qui était perdue ; ce système de salvation restera du reste, tous les Messies mâles l'emploieront.

Eurydice qui symbolise la Femme, dans cette fable, est l'épouse qu'il veut rendre à la lumière, l'épouse retrouvée et perdue.

Orphée institue des Mystères divins (parce que les Prêtresses en avaient institué), mais ses sectateurs vont jusqu'à la dissolution, souillent l'enceinte du Temple, changent le but, le corrompent en changeant les sexes. La poésie d'Orphée s'en ressent, ce n'est plus l'ancienne Théosophie, calme, sereine, spirituelle comme la Déesse qui la compose ou l'inspire. Elle prend avec l'homme un caractère passionné et violent. Les prêtres d'Orphée, de vrais hommes ceux-là, chantent l'exaltation de leurs passions. Orphée, émule de Ram, gagne les hommes en flattant leurs instincts, en séduisant leur imagination, et c'est cela qui entraîne les masses masculines : le feu de l'amour profane. Dans cet enthousiasme, l'homme chante encore la Femme, mais autrement.

On perd de vue l'*Esprit divin* de la Déesse, les noms symboliques restent seuls, et voilà la pluralité des Dieux créée. Au fond, tout cela se ramène à l'unité, l'Etre universel, la Femme vivante et réelle, mais on ne veut pas en convenir et cela provoque des luttes...

C'est en vain que les Orphiques voulurent à Athènes présenter un nouveau Dieu — sans sexe — appelé « le Très Haut » ; le peuple voulut sa Déesse, sa Minerve — Athéné, qui donna son nom à la ville, tandis que Junon était la patronne d'Argos et Cérès celle d'Eleusis, de Phigalie, de Méthydris. Au fond, les noms diffèrent, mais en somme : la Femme.

A l'austérité du culte féminin, les Orphiques opposent un culte fait de plaisirs, de fêtes, de joies. Ses Mystères sont sexuels, mais couverts de pompe et d'éclat ; les arts s'y mêlent : la poésie, la musique, la peinture, tous les sens en sont impressionnés. C'est l'expression de *ce que l'homme aime* ; c'est par ce procédé qu'on prétend exciter l'enthousiasme des initiés. On intéresse les cœurs, on ne parle pas à l'Esprit.

On a dit qu'Orphée avait enseigné *l'unité de Dieu* parce que, dans les hymnes orphiques composés à l'époque du Christianisme, on a mis toutes les idées catholiques qu'on voulait faire triompher. Cette « unité » est dans un hymne dont les Chrétiens ont conservé des fragments ; entre autres Justin, Tatien, Clément d'Alexandrie, Cyrille et Théodore. Leur intérêt pour cet hymne prouve qu'un des leurs en était l'auteur.

On attribua à Orphée une quantité d'ouvrages, tous les écrits, démarqués, des Femmes des temps passés. On lui donne la maternité des vers théosophiques faits sur tous les sujets ;

on ne lui donne pas de spécialité, on lui attribue les œuvres de tout le monde.

Les anciens le citaient dans leurs luttes de sexes comme la plus grande gloire masculine. Nous n'avons que ce témoignage intéressé pour appuyer ses prétendues supériorités. On lui attribua : la *Parole Sainte* ou le *Verbe Sacré*; la *Théogonie*, qu'on place cinq siècles avant celle d'Hésiode, pour faire croire qu'il y eut des Dieux mâles avant Hésiode, ce qui n'est pas ; les *Initiations aux Mystères de la Mère des Dieux*, titre en contradiction avec les idées orphiques ; le *Rituel des sacrifices*, ouvrage d'un prêtre quelconque. On lui attribue encore une *Cosmogonie* célèbre, où se développait un système astronomique dont nous ne connaissons jamais le véritable auteur ; puis des ouvrages en vers sur la grammaire (dont l'invention date du *vi<sup>e</sup>* siècle), sur la musique, l'histoire naturelle, les antiquités des îles de la Grèce, l'interprétation des signes et des prodiges, et une foule d'autres sujets énumérés au commencement de l'*Argonautique* d'Onomacrite, qui lui est, du reste, aussi attribuée. Enfin, ô ironie ! une *Démétréide*.

Mais les femmes, qui assistaient à la mise en œuvre de ces supercheries qui avaient pour but de les avilir, que faisaient-elles ? Voici ce qu'on répond ; c'est Fabre d'Olivet qui parle : « Les tentatives qu'il fit pour substituer les Mystères de Bacchus à ceux de Cérès lui devinrent funestes. Il paraît même que les Ioniens, c'est-à-dire les partisans de la faculté féminine, ayant rassemblé leurs forces contre lui, parvinrent à l'accabler. C'est du moins ce qui résulte de la tradition conservée dans une foule de fables, où l'on raconte qu'Orphée fut déchiré par des femmes furieuses qui s'opposaient aux innovations qu'il voulait apporter à leur culte. Quoi qu'il en soit, ses institutions lui survécurent et ses disciples, appelés *Eumolpides*, c'est-à-dire *parfaits*, illustrèrent longtemps la Grèce ». (*L'Etat Social*, p. 325).

Ceci ferait croire qu'un personnage du nom d'Orphée exista réellement. Je ne le crois pas. Ces fables sont la continuation de la légende qui se forma autour d'une lutte générale, et non d'un homme (1).

(1) M. Salomon Reinach essaie de montrer que la mort d'Orphée, mis en pièces par les femmes de Thrace, a tous les caractères d'une légende fondée sur un sacrifice rituel.

En représentant Orphée comme un martyr des femmes, les Ménades, qui le mettent en pièces sur le mont Rhodope, on ne fait que faire une nouvelle édition de la mise en pièces d'Osiris, d'Adonis, de Dionysos.

On sait aujourd'hui que ces fictions sont de date récente et que ce n'est que tardivement qu'elles ont été réunies en corps de récit. L'idée de substituer le culte de Bacchus à celui de Cérès n'aurait pas pu germer dans le cerveau d'un homme vivant à l'époque reculée qu'on assigne à Orphée, et n'aurait même pas pu être exprimée alors, cela aurait constitué un attentat à la Religion qui aurait été sévèrement puni. C'est plutôt pour justifier la substitution du culte des Dieux au culte des Déeses, réalisée dans des temps beaucoup plus modernes, qu'on s'est appuyé sur des poèmes écrits pour la circonstance, mais reportés dans un passé éloigné. Ce système de défense était général dans l'antiquité.

Un autre fait nous frappe. C'est la prétention du Prêtre de remplir les fonctions médicales de la femme en même temps que ses fonctions sacerdotales. Tous les usurpateurs se donnent comme guérisseurs. L'Esculape grec était représenté sous la forme d'un serpent dans le temple d'Epidaure. Les Romains l'emportèrent à Rome où, fatigués de le trouver inutile, ils le jetèrent dans le Tibre ; il fut mangé par les cochons. Mais les Romains n'avaient pas emporté ses Prêtres ; des imposteurs, ils en avaient chez eux.

A l'époque des Divinités Androgynes, Esculape fut représenté dans le culte grec par un coq et une poule, on lui donnait les deux sexes.

Quand on écrivit les livres orphiques, la fourberie était déjà entrée dans le monde avec la magie et il s'agissait de l'étayer sur une grande autorité. Ce fut Orphée qui en fut le prophète. Son nom signifie le Guérisseur, le médecin éclairé.

Remarquons encore qu'on introduisit dans sa légende le nom de Bacchus qui est un Dieu romain, au lieu de celui de Dionysos qui joue le même rôle en Grèce. Cette substitution de nom nous fait penser que c'est à Rome qu'on a écrit les Hymnes Orphiques.

La légende d'Eurydice qu'on y ajoute est encore un reflet lointain de la descente de la Femme aux Enfers. Eurydice meurt de la piqure d'une vipère (la morsure du serpent humain), en fuyant la poursuite d'Aristée (la fuite de la femme devant

l'homme). Elle descend aux Enfers (c'est-à-dire dans la nouvelle vie sociale), et c'est là qu'Orphée la cherche. L'homme qui asservit la Femme prétend toujours la libérer (1).

## RENAISSANCE PYTHAGORICIENNE

Au milieu des luttes religieuses, le <sup>vi</sup>e siècle vit se produire une réaction contre le nouvel Hellénisme, c'est-à-dire contre le désordre moral des nouveaux cultes ; il y eut un retour momentané aux grandes idées du passé. Une Ecole se fonda dans laquelle on enseigna les lois de la Nature telles qu'elles avaient été formulées dans la brillante époque de la primitive religion pélasgique. C'est l'Ecole Pythagoricienne, dans laquelle on donnait l'enseignement de la science aux Prêtresses grecques, les Pythies.

Le mot Pythagore ne désignait pas un homme, mais une science.

Nous lisons dans le Dictionnaire Welsh, d'Owen Pughes :

- Pythagoras : Explication de l'Univers, Cosmogonie.
- Pythagori : expliquer le système de l'Univers (mot composé de *pyth*, période de temps ; *agori*, découvrir).
- Python : système de l'Univers.
- Pythones : une cosmogoniste, une pythonisse.
- Pythoni : traiter de cosmogonie.
- Pythonydd : celui qui systématise le monde.

\* \* \*

Pythagore est un nom composé ; sa terminaison *gore* est un dérivé du *gourou* ou *guru* des Hindous, et ce mot signifie « celui qui enseigne », le Maître. Alors, décomposons le nom, nous avons Pytha-gore (2). Or ce mot Pytha, c'est la Pythie qui enseigne.

(1) « Orphée et Linos sont des légendes, dit M. Croiset ; le nom d'Orphée ne figure ni dans Homère ni dans Hésiode. Quand il apparaît dans l'histoire littéraire, c'est pour servir et autoriser toute une littérature apocryphe. Aristote ne croyait pas à son existence. Toutes les questions relatives à Orphée ont été surtout élucidées de nos jours par Lobeck dans son *Aglaophamus* (Koenigsberg, 1829) ».

(2) Gourou (curé en sanscrit). On disait Bouddha-Gourou, et ce nom est une altération de Pytha-gore.

Et alors ce nom ne veut plus dire qu' « *Ecole des Pythies* ». C'était, en effet, une sorte de séminaire secret où l'on préparait les Prêtresses qui, sous le nom de Pythies, enseignaient dans les temples.

Qui fonda cette Ecole ?

Nous l'ignorons, les historiens de l'Antiquité ne racontent que des fables destinées à cacher la vérité.

Cependant, ces fables, il faut les connaître pour les comparer à la Vérité quand nous pouvons la découvrir ; et c'est ainsi que nous arrivons à savoir *comment on a menti*, ce qui constitue un grand chapitre de la psychologie humaine.

Voici l'histoire que nous raconte Strabon :

« Un ancien esclave de Pythagore, un Gète nommé Zamolxis, revenu chez ses compatriotes, y attira l'attention des chefs par les prédictions qu'il savait tirer des phénomènes célestes et finit par persuader au roi de l'associer à son pouvoir. Un des successeurs de Zamolxis, Dicainéos, enseigna aux Gètes l'éthique et la logique, il leur apprit les noms et la marche des astres, les propriétés des herbes, et, par sa science, leur inspira une telle admiration, qu'il commandait, non seulement aux hommes d'un rang modeste, mais aux rois eux-mêmes. En effet, choisissant dans les familles royales des hommes à l'âme noble et à l'esprit sage, il leur persuada de se vouer au culte de certaines Divinités et d'en honorer les sanctuaires » (Strabon, VII, 3, 5, cité par Jordanès, *Histoire des Goths*, II).

Evidemment, cette légende a été copiée par tous les auteurs. Nous la retrouvons dans un livre de M. Dottin sur l'*Antiquité Celtique*, mais suivie de commentaires qui donnent sur la question une lumière nouvelle. Il nous dit (p. 391) : « La corporation religieuse établie chez les Gètes par Dicainéos, l'enseignement qu'il donnait, la mission civilisatrice qu'il remplit, tous ces faits sont-ils comparables aux Collèges Druidiques, à leur doctrine philosophique, à leur rôle social ? Nous ne pouvons l'affirmer. Origène, pourtant, citant Celse, dit que les peuples les plus sages sont les Galactophages d'Homère, les Druides des Gaulois et les Gètes. Comme le Druidisme, la doctrine de Zamolxis a été rattachée par les anciens à l'influence de Pythagore. Y aurait-il eu diffusion, chez les peuples divers, des doctrines pythagoriciennes, ou la doctrine pythagoricienne ne serait-elle qu'un aspect

particulier d'un grand mouvement d'idées qui aurait pénétré le monde civilisé six siècles avant l'ère chrétienne ? »

Voilà la Vérité. Un grand mouvement de réaction morale se produisit dans le monde entier contre le désordre introduit par les religions phalliques. Et ce mouvement fut naturellement provoqué par les femmes de toutes les nations, mais c'est de la Celtide, ce grand foyer de lumière, que vient l'initiative de la fondation, en Grèce, d'une Ecole donnant l'enseignement des sciences comme il était donné dans les Collèges des Druidesses. Du reste, ceux qui feront, plus tard, de Pythagore un homme, nous diront qu'il voyagea, dans sa jeunesse, et fut initié aux sciences chez les Druides.

La légende racontée par Strabon suppose Pythagore, ne l'explique pas. Ce que ce récit veut expliquer, c'est la fondation et la direction de l'Ecole grecque, et, là encore, le mensonge fleurit. Ce serait un homme qui aurait fondé ce Collège de femmes, dans lequel on allait enseigner des Vérités que les hommes voulaient détruire ! Quoi que l'on ait fait pour cacher le nom de celle qui fonda et dirigea cette Ecole, il est arrivé jusqu'à nous : c'est Théano, appelée aussi Dano ou Iheano. C'est de ce nom Dano qu'en a fait le nom masculin de Décainées.

Théano était une Prêtresse qui avait gardé le dépôt sacré de la tradition scientifique et qui voulut en faire un enseignement régulier. Les historiens masculins diront, dans leur langage symbolique, qu'elle *livra le Palladium aux Grecs*, c'est-à-dire qu'elle enseigna la science cachée, quoique son Ecole constituât une société fermée comme les ordres secrets, un Collège d'initiés, une sorte de congrégation sacrée.

Théano avait quatre filles, parmi lesquelles Mia fut célèbre dans toute la Grèce.

Quand on donnera le nom de Pythagore à un homme, on ne manquera pas de dire que Théano fut sa femme ; c'est le système toujours employé par les falsificateurs de l'histoire. Et Porphyre, plus tard, nous dira aussi que Pythagore ouvrit une Ecole aux deux sexes :

« *Pythagoras non solum viros sed et feminas instituit.* »

C'est dans cette Ecole que l'on employa, pour la première fois, le mot *philosophie*, pour indiquer les dissertations de ceux qui aiment la sagesse. Et ceux qui aiment la sagesse — Sophia —, ce sont les sages. Ce mot a la même signification que le mot *Soffet*

chez les Hébreux, et tous les deux se rattachent à la Déesse égyptienne Sophet, qui présidait à la vie intellectuelle.

Ce serait donc au retour d'Égypte que le fondateur de l'Ecole aurait adopté le mot. Cependant, l'on s'occupait depuis longtemps, en Grèce, de la Théosophie, c'est-à-dire de la sagesse divine personnifiée par Minerve.

La philosophie n'est donc, au début, qu'une forme nouvelle qui rajeunit l'ancienne religion. C'est la sagesse divine, c'est-à-dire féminine, qui va se manifester une seconde fois. Et, en effet, ce sont uniquement des femmes que nous voyons en activité dans cette Ecole célèbre. Bachofen nous la présente en ces termes : « En pleine époque hellène, la vie et la religion de Pythagore nous ramènent à l'ancien régime. Il essaya de faire revivre le mystère du culte maternel, de donner satisfaction à la renaissance du sentiment religieux. Ce n'est pas dans son développement, mais dans sa lutte contre l'Hellénisme que repose le Pythagorisme où, d'après une expression très juste, passe le souffle de la plus haute antiquité ; un monde passé sort du tombeau, la vie retourne à ses sources primitives, les espaces disparaissent et, comme si le temps et les pensées n'avaient pas changé, les générations nouvelles se joignent étroitement à celles de l'antiquité. On ne peut s'expliquer les mystères de Pythagore sans connaître les mystères de la religion pélasgique, dont ils diffèrent et par la date de leur apparition et par l'état d'esprit du milieu qui les a vus naître.

« Étudié à lui seul, séparé de ce fond historique, le caractère de Théano, « la fille de la sagesse pythagoricienne », est un phénomène incohérent. Dans Théano, Diotime et Sapho, ces trois représentations d'une splendide antiquité, nous trouvons personnifiée la vocation mystique de la femme dans son entier épanouissement.

« Sapho appartient au grand centre de Lesbos, Diotime est de la ville arcadienne de Mantinée, célèbre par son antique civilisation et le culte Samothrace de Déméter, l'une de race éolienne, l'autre de race pélasgique, toutes deux issues de peuplades restées fidèles à la tradition et aux mœurs préhelléniques ».

## ORDONNANCE DE L'ÉCOLE PYTHAGORICIENNE

Cette Ecole comprenait deux degrés : un enseignement public auquel tout le monde pouvait assister : un enseignement secret réservé à ceux qui étaient capables de le comprendre.

L'admission à cette Ecole était très difficile. On scrutait rigoureusement la vie du candidat. Lorsqu'il était reçu, il devait verser sa fortune entière dans la caisse commune de la société, les intérêts privés empêchant la défense de la vérité.

Le stage était plein de difficultés. Le noviciat durait cinq ans. Il y avait trois grades :

Les Acousmatici ;

Les Mathematici ;

Les Pythagorici.

Les titulaires du 3<sup>e</sup> grade s'habillaient en blanc, et on leur faisait jurer, sur la sacrée *tétractys*, de ne jamais divulguer la doctrine ésotérique. Silence et discrétion, *savoir se taire*, était le premier précepte de l'Ecole.

L'obéissance implicite était imposée comme règle de discipline. Le *Autos éphè* (le Maître l'a dit) était considéré comme la raison ultime dans toute controverse. Les Pythagoriciens commençaient la journée par un chant et une consécration du travail adressée aux saintes Puissances.

Tout était fait avec science dans cette Ecole ; ainsi l'orientation des salles de réunion était de l'Est à l'Ouest, suivant le mouvement apparent du soleil.

Les places d'honneur étaient sur une estrade située à l'Orient. Les disciples avaient des signes au moyen desquels ils pouvaient se reconnaître à première vue. Ils avaient des intérêts communs et se dévouaient, se sacrifiaient les uns pour les autres ; aussi un d'eux ne pouvait pas tomber dans l'adversité, tous les autres le secouraient.

Les symboles des Pythagoriciens étaient l'*angle droit*, emblème de Moralité et de Justice ; le *triangle équilatéral* (c'est le daleth des Hébreux, symbole de Divinité) ; le *cube*, symbole de l'esprit humain ; le *triple triangle*, emblème de la santé ; la lettre Y qui représente le cours de la vie humaine dans laquelle il y a deux routes divergentes, une de vertu conduisant au bonheur, une de vice conduisant au malheur.

Dans les Pythœgies, fêtes grecques qui faisaient partie des Anthestéries, on célébrait Pytho, qu'on appelait « la Déesse de la persuasion », dite aussi Suada, d'où per-suader. (*Dict. de la Fable*).

## L'UNITÉ DIVINE L'INDIVIDU ET LE DUPLEX

A l'Ecole Pythagoricienne, on enseignait l'unité de la nature féminine, dont le principe de vie ne se divise jamais : c'était le nombre 1. Et la dualité de la nature masculine dont le principe de vie se divise en deux parties : l'une pour être conservée et l'autre pour être donnée à la génération : d'où le nombre 2.

L'unité féminine était appelée la *Monade* (1), parce que la femme est l'être indivisé, d'où le mot individu.

La dualité masculine était la *dyade* (c'est le kadès des Egyptiens). En latin, on disait *homo duplex* pour désigner la contrariété du cœur et de la raison, la duplicité (le double), suprême mystère de l'existence de l'homme, que les philosophes ont vainement cherché à expliquer. On réunissait ces deux chiffres 1 et 2 pour symboliser l'union, qui est la base même de la société, et cela faisait le nombre 12.

Fabre d'Olivet dit : « Les Pythagoriciens posaient l'unité comme principe de toutes choses et disaient que de cet être *un* — ou unique — était sortie une dualité : l'homme » (*Vers dorés*).

On appela la « monade » la parfaite essence, l'unité divine, et la « dyade » le chaos, la matière.

Le mot grec *Monas* (unité), d'où sort le mot *monade*, servit à faire le mot mona-stère (un seul sexe).

Fabre d'Olivet dit encore : « L'essence de cette Unité et la manière dont la Dualité qui en émanait y était enfin ramenée, étaient les mystères les plus profonds de la doctrine, les objets sacrés de la foi de ses disciples, les points fondamentaux qu'il leur était défendu de révéler. Jamais on n'en confiait l'explication à l'écriture ; on se contentait de les enseigner de bouche à ceux qui paraissaient dignes de les apprendre. Lorsqu'on était forcé, par l'enchaînement des idées, d'en faire mention dans les

(1) Du mot *monade* les masculinistes feront ce qu'il y a de plus petit : la femme.

livres de la secte, on se servait de symboles et de chiffres, on employait la langue des Nombres ; et ces livres, tout obscurs qu'ils étaient, on les cachait encore avec le plus grand soin ; on évitait, par toutes sortes de moyens, qu'ils ne tombassent dans les mains des profanes (hommes). »

Ce grand mystère, c'est la *loi des sexes*. J'ai eu l'indiscrétion de la révéler tout entière dans mon livre : *Psychologie comparée de l'homme et de la femme*.

Fabre d'Olivet dit : « Je ne pourrais entrer dans la discussion du fameux symbole de Pythagore, *un-deux*, sans dépasser de beaucoup les bornes que je me suis prescrites ; qu'il me suffise de dire que, comme il désignait Dieu par 1 et la matière (l'homme) par 2, il exprimait l'Univers par le nombre 12, qui résulte de la réunion des deux autres : un, deux, « En, Duo ».

« C'est le même symbole de Fo-hi, si célèbre parmi les Chinois, exprimé par une ligne entière — 1 et une ligne brisée — — 2 ». (Note de Fabre d'Olivet).

## LE SYMBOLISME DES NOMBRES

On a dit du « mystère des nombres » qu'il renferme les moyens d'opération des forces secrètes de la Nature, et que d'abord l'ellipse, la parabole et l'hyperbole trouvent leur synthèse dans l'ovoïde, en forme d'œuf. Tout le monde sait que l'œuf était un symbole sacré dans tous les Mystères de l'antiquité, parce qu'il représente l'action maternelle, donc le commencement de la vie, la virtualité, l'existence potentielle, le commencement de toute échelle numérique. (Existence en état de possibilité, comme la semence d'un arbre.) Il est représenté dans les chiffres par le zéro, qui, dans l'ancien système de numération des Kaldéens, commençait les nombres.

Le zéro est un cercle sans centre (1) : en hébreu, Kether, « la couronne ».

Le nom divin de Kether est Eheieh : « Je suis », c'est-à-dire le

(1) Zéro vient, dit-on, du mot *céfra*, qu'on a d'abord attribué à ce caractère d'après l'arabe « *sifr* » (vide, rien, néant).

On dit aussi que le zéro a été introduit dans le système de l'abacus sous le nom de « *sipos* » avant de prendre le nom de « *cifra* », et que l'étymologie de *sipos* est selon l'hébreu « *psiphus* » (jeton à compter, rond, cercle), ou selon le grec « *psephos* » qui a la même signification.

principe de l'existence même. C'est le *caché des cachés*. Comme symbole, c'est le cercle placé au-dessus de la tête pour représenter la lumière de l'esprit qui monte, cercle lumineux, dont on fera la couronne des saintes.

Un poème admis dans la liturgie hébraïque est intitulé : *La Couronne royale*. C'est la lumière sacrée, Kether, qui engendre la sagesse, Hokmah, et l'intelligence, Binah.

La sagesse et l'intelligence sont en équilibre, comme les deux plateaux d'une balance ; c'est la couronne suspendue par les mains de l'Absolu au-dessus de l'univers, comme la formule de toute existence.

Deux idées sont à dégager de ce symbolisme. L'œuf, qui vient de la Mère, commence toute vie. En même temps, par l'ascension de l'esprit qu'il opère, il crée dans son cerveau l'*immutabilité*, qualité de l'unité. C'est pour indiquer cela que le zéro ne peut pas admettre la faculté d'addition, il est la cime et la couronne. Il n'est susceptible ni de doute ni d'incertitude, tandis que la qualité masculine peut former l'*eidolon* (idole en grec), la duplicité ou l'image (l'imagination).

La couronne restera une espèce de coiffure portée par des souverains, des empereurs, des nobles, etc. ; sa forme a varié, mais sa représentation la plus ancienne est un cercle. Du métal dont elle était faite sortaient ordinairement des rayons en forme de pointe. C'est l'hiéroglyphe du soleil rayonnant, car, tandis que les êtres divins, sur cette planète, touchent la terre avec leurs pieds, leurs têtes sont dirigées vers le ciel où brillent le soleil et les étoiles. Ainsi la couronne qui entoure la tête des souverains est le symbole du pouvoir de rayonnement des êtres terrestres.

Les figures géométriques, représentant les nombres extériorisés, ont une signification symbolique :

- 0 — Zéro, l'œuf du monde, le sexe féminin.
- 1 — L'être divin, considéré dans son unité.
- 2 — L'homme à genoux devant l'être divin.
- 3 — L'enfant.
- 4 — La femme assise, le siège (saint-siège, chaise curule), l'inactivité.
- 5 — Le mouvement, la marche, la course.
- 6 — Le pôle sexuel.
- 7 — L'esprit qui monte (les étoiles, le septénaire).

8 — Eternité, lien éternel.

9 — Le pôle spirituel.

La signification du chiffre 2 nous explique pourquoi, dans toutes les religions, on a gardé l'habitude de s'agenouiller devant la Divinité.

Le symbolisme des nombres est considéré comme base des opérations de multiplication et de division.

La table de multiplication, dite de Pythagore, a été empruntée aux Chaldéens.

Les chiffres dits « arabes » ont été apportés d'Espagne à une époque où on appelait arabe tout ce qui en venait. Mais nos chiffres ne sont pas ceux des Arabes, qui en avaient d'autres. On les a attribués à Pythagore et ils en ont même porté le nom, parce qu'on mettait sous ce nom tout ce qui était très ancien.

Les chiffres servant à expliquer les mystères restèrent longtemps secrets.

## LE SYSTÈME DUODÉCIMAL ET LE SYSTÈME DÉCIMAL

Dans le système duodécimal, l'unité divine est représentée par le chiffre 1 et la dualité masculine par le chiffre 2. On réunissait ces deux chiffres 1 et 2 pour symboliser l'union qui est la base même de la société, et cela faisait le nombre 12.

C'est là l'origine du système duodécimal qui fut généralisé dans les temps anciens et appliqué à la division de l'année, des heures du jour, des signes du zodiaque, des achats à la douzaine, etc.

« Cette application du nombre 1-2 à l'Univers n'était point une invention des Pythagoriciens, elle était commune aux Chaldéens, aux Egyptiens, de qui ils l'avaient reçue, et aux principaux peuples de la terre ; elle avait donné lieu à l'institution du zodiaque dont la division en douze astérismes a été trouvée partout existante de temps immémorial » (Fabre d'Olivet).

Mais le symbolisme des nombres fut profané, comme tout ce qui était secret, et les hommes instituèrent un autre système en donnant aux chiffres d'autres significations.

Ils firent de 1 le symbole mâle et de 0, qui précède la numération, le symbole féminin. Et alors leur union fut 10, que l'on

prit pour base du système décimal, qui remplaça le système duodécimal primitif, quand l'homme prit la direction du monde.

Dans ce système, la femme fut représentée par un signe qui signifie *rien*, et mise après celui qui représente l'homme. Elle fut, dès lors, *personne*, après avoir été les *trois personnes* formant la triade sacrée, les Avasthases divines.

Dans la numération du système duodécimal, les chiffres sont précédés d'un point, qui indique *rien*. C'est pour cela que l'on dit encore chez les peuples qui ont conservé l'ancienne tradition : *Je n'ai point*, pour je n'ai pas (1).

## LA HIÉRARCHIE PSYCHIQUE LE KOSMOS ET LE MUNDUS

Les Pythagoriciens avaient divisé la société en castes, et considéraient l'univers comme un groupement d'êtres rangés chacun selon ses perfections, dans sa sphère propre. Ils mettaient au sommet les « Intelligences Divines » (les Dêvâs, les Génies, les Fées, les Ahouras, etc.), c'est-à-dire les Femmes supérieures, dont l'ensemble était désigné par le mot *Kosmos*, qui exprimait la beauté, l'ordre et la régularité qui régnaient dans la société faite par ces INTELLIGENCES.

Le mot grec *Kosmos* exprimait une chose mise en ordre, arrangée d'après des principes fixes et réguliers, des lois naturelles. Sa racine primitive est dans le phénicien *aôsh*. Cet ordre venait d'un être principe (la Femme) animé du feu sacré (symbole de l'esprit).

De là le mot Kosmogonie (de *gonia*, femme).

Le mot *Mundus* désignait la généralité des hommes. Il est opposé au mot *Kosmos*.

*Kosmos* représentait un seul sexe : la Femme unique ; le *Mundus* représenta aussi un seul sexe : l'homme unique, et c'est de ce mot qu'est dérivé le terme *uni-vers* (un seul être, c'est-à-dire les hommes seuls) (2).

Le mot latin *Mundus* signifie le contraire du mot *Kosmos*.

(1) Voir *Timée de Locres*, ch. III ; *Diodore de Sicile*, L. II, p. 88 ; *Hérodote*, L. II, ch. IV ; *Platon*, etc.

(2) *Univers*, de *uni-versus*, veut dire *tout entier*, de *unus*, un, et *versus*, participe passé passif de *vertere* (tourner), donc : tout entier tourné à l'envers. Être dans le monde se disait *in mundus*, d'où immonde.

Et c'est une contradiction voulue. Sa racine prochaine est unda (de unda, onde). Il représente l'eau qui éteint, alors que Kosmos était le symbole du feu (l'esprit).

### PERSECUTION. DESTRUCTION

La secte des Pythagoriciens rendit d'immenses services et se répandit en Europe, en Asie et même en Afrique. Les Manichéens propageaient ses doctrines, d'où les Francs-Maçons les prirent et les ajoutèrent aux traditions hébraïques venues des Mystères de Jérusalem (1).

Mais cette Ecole avait des ennemis puissants qui élevèrent à Crotone et à Métaponte une terrible persécution contre cette secte, qui coûta la vie à un grand nombre de Pythagoriciens. Ils furent écrasés sous les débris de leur Ecole incendiée, ou contraints de mourir de faim dans le temple des Muses où ils s'étaient réfugiés (Plutarque, Diogène Laërce, 4, VIII, § 39 ; Polybe, 4, II).

Lysis, échappée à ces désastres, se retira en Grèce où, voulant répandre la secte des Pythagoriciens, dont on s'attachait à calomnier les principes, elle crut nécessaire de rédiger une sorte de formulaire qui contient les bases de la morale et les principales règles de conduite données dans cette Ecole. Ce sont les Vers d'or ou *Vers Dorés*, ainsi appelés parce que l'or est le symbole de la lumière et qu'il était destiné à éclairer le disciple qui en faisait sa méditation.

Hiéroclès nous les a transmis avec un long commentaire ; il assure qu'ils ne contiennent pas les sentiments d'une personne, mais la doctrine de tout le corps sacré des Pythagoriciens. Et Fabre d'Olivet dit : « On voit, en effet, par plusieurs passages de Cicéron, d'Horace, de Sénèque et d'autres écrivains dignes

(1) La Franc-Maçonnerie est d'origine hébraïque, tous les mots de passe sont des vocables hébreux, ses légendes sont tirées de l'histoire du peuple d'Israël. D'autres sociétés secrètes ont pu se former dans d'autres pays — et sûrement en Grèce. — Par la suite, il a pu se faire une fusion entre ces sociétés qui avaient toutes le même but : conserver et propager la science des premiers temps que le régime masculin menaçait de détruire, lutter contre l'ignorance et l'injustice qui tendaient à devenir universelles. C'est parce qu'on trouve entre les idées qui règnent en Asie et celles des Pythagoriciennes une grande analogie que l'on en conclut que Pythagore s'était inspiré de l'Orient.

de foi, que cette loi était encore ponctuellement exécutée de leur temps. Nous savons, par le témoignage de Galien, dans son *Traité de la connaissance et de la cure des maladies de l'âme*, qu'il lisait lui-même tous les jours, matin et soir, les Vers dorés, et qu'après les avoir lus, il les récitait par cœur. Au reste, je ne veux pas négliger de dire que Lysis, qui en était l'auteur, obtint tant de célébrité en Grèce qu'il mérita (il prend Lysis pour un homme, naturellement) de devenir le maître et l'ami (c'est-à-dire la maîtresse) d'Epaminondas. *S'il n'attacha pas son nom à cet ouvrage, c'est qu'à l'époque où il écrivait, l'ancien usage subsistait encore de considérer les choses et non les individus* » (*Vers Dorés*, p. 189). Ceci est faux. L'usage qui consiste à supprimer les noms des auteurs n'a été appliqué qu'aux œuvres des femmes. Et c'est là une clef pour les retrouver. Les auteurs masculins ont toujours été cités par les historiens, même quand on leur attribuait les ouvrages des autres, ou quand ils n'avaient jamais existé, comme Orphée, Pythagore, Zoroastre et tant d'autres.

« Le silence, dit Jamblique, était l'unique culte rendu à l'unité individuelle. »

Et Fabre d'Olivet, croyant, de bonne foi, ce qu'il dit, ajoute : « Les disciples d'un grand homme n'avaient point d'autre nom que le sien. Tous leurs ouvrages lui étaient attribués. Ceci nous explique comment Vyâsa aux Indes, Hermès en Egypte, Orphée en Grèce, ont été supposés les auteurs d'une telle multitude de livres que la vie de plusieurs hommes n'aurait pas même suffi pour les lire. »

En effet, dans le débordement de jalousie sexuelle de cette époque, on attribua à un homme créé par l'imagination des Prêtres tous les ouvrages écrits antérieurement à lui par des Femmes, dont les noms disparurent à jamais de l'histoire.

## LES VERS DORÉS

Ces vers ont été traduits plusieurs fois.

Les principaux ouvrages français qui s'en sont occupés sont :

1° Celui d'André Dacier (Paris, 1706). Deux volumes intitulés : *La Vie de Pythagore*, ses symboles, ses Vers dorés, la vie d'Hiéroclès et ses commentaires sur les vers de Pythagore ;

2° Fabre d'Olivet, *Les Vers dorés de Pythagore*, expliqués et

traduits pour la première fois en vers eumolpiques français. Un volume, Paris-Strasbourg, 1813 ;

3<sup>o</sup> Chaignet, *Pythagore et la philosophie pythagoricienne*. 2 volumes, Paris, 1873 ;

4<sup>o</sup> Constant Martha, *Etudes morales sur l'antiquité*. Un volume, Paris, 1883.

J'ai sous les yeux deux traductions : celle de Fabre d'Olivet et une autre plus récente de Siouville.

En général, les traductions sont faites sur des textes grecs déjà altérés, c'est-à-dire dans lesquels on a mis au masculin les noms féminins ; puis, ne connaissant pas la doctrine secrète, les traducteurs y mettent les idées philosophiques auxquelles ils sont habitués.

Fabre d'Olivet connaît mieux la science cachée, mais ne la dit pas.

Voici sa traduction :

### PRÉPARATION

Rends aux Dieux immortels le culte consacré ;  
Garde ensuite ta foi ; révère la mémoire  
Des héros bienfaiteurs, des esprits demi-dieux.

### PURIFICATION

Sois bon fils, frère juste, époux tendre et bon père.  
Choisis pour ton ami l'ami de la vertu ;  
Cède à ses doux conseils, instruis-toi par sa vie ;  
Et pour un tort léger ne le quitte jamais,  
Si tu le peux du moins, car une loi sévère  
Attache la puissance à la nécessité.  
Il t'est donné pourtant de combattre et de vaincre  
Tes folles passions : apprends à les dompter,  
Sois sobre, actif et chaste, évite la colère.  
En public, en secret, ne te permets jamais  
Rien de mal ; et surtout respecte-toi toi-même.  
Ne parle et n'agis point sans avoir réfléchi.  
Sois juste ; souviens-toi qu'un pouvoir invincible  
Ordonne de mourir ; que les biens, les honneurs  
Facilement acquis sont faciles à perdre.  
Et quant aux maux qu'entraîne avec soi le destin,  
Juge-les ce qu'ils sont : supporte-les et tâche,  
Autant que tu pourras, d'en adoucir les traits :

Les dieux aux plus cruels n'ont pas livré les sages.  
 Comme la vérité, l'erreur a ses amants :  
 Le philosophe approuve ou blâme avec prudence ;  
 Et si l'erreur triomphe, il s'éloigne, il attend.  
 Ecoute, et grave bien en ton cœur mes paroles :  
 Ferme l'œil et l'oreille à la prévention ;  
 Crains l'exemple d'autrui ; pense d'après toi-même ;  
 Consulte, délibère et choisis librement.  
 Laisse les fous agir et sans but et sans cause,  
 Tu dois dans le présent contempler l'avenir.  
 Ce que tu ne sais pas, ne prétends point le faire.  
 Instruis-toi, tout s'accorde à la constance, au temps.  
 Veille sur ta santé ; dispense avec mesure,  
 Au corps les aliments, à l'esprit le repos ;  
 Trop ou trop peu de soin sont à fuir ; car l'envie.  
 A l'un et l'autre excès, s'attache également.  
 Le luxe et l'avarice ont des suites semblables.  
 Il faut choisir en tout un milieu juste et bon.

#### PERFECTION

Que jamais le sommeil ne ferme ta paupière,  
 Sans t'être demandé : Qu'ai-je omis ? qu'ai-je fait ?  
 Si c'est mal, abstiens-toi ; si c'est bien, persévère ;  
 Médite mes conseils, aime-les, suis-les tous,  
 Aux divines vertus ils sauront te conduire.  
 J'en jure par celui qui grava dans nos cœurs  
 La tétrade sacrée, immense et pur symbole,  
 Source de la Nature, et modèle des dieux.  
 Mais qu'avant tout, ton âme, à son devoir fidèle,  
 Invoque avec ferveur ces dieux, dont les secours  
 Peuvent seuls achever tes œuvres commencées.  
 Instruit par eux, alors rien ne t'abusera.  
 Des êtres différents tu sonderas l'essence ;  
 Tu connaîtras le tout, le principe et la fin.  
 Tu sauras — si le ciel le veut — que la nature,  
 Semblable en toute chose, est la même en tout lieu,  
 En sorte qu'éclairé sur tes droits véritables,  
 Ton cœur de vains désirs ne se repaîtra plus ;  
 Tu verras que les maux qui dévorent les hommes  
 Sont le fruit de leur choix, et que ces malheureux  
 Cherchent loin d'eux les biens dont ils portent la source.  
 Peu savent être heureux : jouets des passions,  
 Tour à tour ballotés par des vagues contraires,  
 Sur une mer sans rive, ils roulent aveuglés,  
 Sans pouvoir résister, ni céder à l'orage.  
 Dieu ! vous les sauveriez en dessillant leurs yeux.....

Mais non : c'est aux humains, dont la race est divine,  
A discerner l'erreur, à voir la vérité.  
La nature les sert. Toi qui l'as pénétrée,  
Homme sage, homme heureux, respire dans le port.  
Mais observe mes lois, en t'abstenant des choses  
Que ton âme doit craindre, en les distinguant bien ;  
En laissant sur le corps régner l'intelligence,  
Afin que t'élevant dans l'éther radieux,  
Au sein des immortels, tu sois un dieu toi-même.

Ce qui prouve que les *Vers dorés* sont écrits par un auteur féminin et non masculin, c'est que les conseils de morale qui y sont donnés s'adressent à l'homme et non à la femme :

« Sois bon fils, frère juste, époux tendre et bon père ».

Le but de la doctrine est d'éclairer *les hommes*, de les purifier de leurs vices, de les délivrer de leurs erreurs, de les ramener à la vertu, à la vérité, après les avoir fait passer par tous les degrés de l'entendement et de l'intelligence, *afin de les rendre semblables aux Déesses immortelles*.

Donc, c'est une femme qui parle et qui dicte la loi morale à l'homme, comme Myriam l'avait fait dans le Sépher, comme toutes les Prêtresses le faisaient dans les Mystères. Un homme n'aurait pas parlé ainsi.

Un autre vers a une grande signification, c'est celui-ci :

« Des êtres différents tu sonderas l'essence. »

C'est de la loi des sexes qu'il est question. Les êtres différents sont l'homme et la femme, et c'est sur ce thème qu'avaient roulé les grandes discussions de l'antiquité et que roulaient les grands malentendus.

Fabre d'Olivet, dans ses commentaires des *Vers dorés*, perpétue ces malentendus, mais de façon, cependant, à ce que les initiés comprennent qu'il connaissait la réelle signification des Mystères.

Voici ce qu'il dit à propos de ce vers fameux :

« Arrivé au plus haut degré de perfection, appelé *autopsie* dans les Mystères, l'initié voyait tomber devant lui le voile mensonger qui, jusqu'alors, lui avait caché la vérité, et contemplait la Nature dans sa source la plus éloignée. Il fallait, pour arriver à ce degré sublime, que l'intelligence, pénétrée par le

rayon divin de l'inspiration, remplit l'entendement d'une lumière assez vive pour dissiper toutes les illusions des sens, exalter l'âme et la dégager entièrement de la matière. Ce dernier degré de la science était appelé *Théophanie* (apparition de la Divinité, compréhension de l'Esprit féminin). C'était la science téléstique.

« Et c'est ici que les hommes ont divagué, quand ils firent de la Divinité un être surnaturel que l'on apercevait dans des visions extatiques. Plotin se vantait d'avoir joui de cette vue béatifique quatre fois.

« Le grand but des Mystères était d'apprendre aux initiés la possibilité de cette réunion de l'homme avec *Dieu* (c'est-à-dire avec la Déesse) et de leur en indiquer les moyens. »

Il n'y a rien de surnaturel en ceci, si l'on considère que la Divinité, c'est la féminité, et que l'union de l'homme avec la femme exige des conditions qui font la base même de l'éducation, donc de la religion. Et Fabre d'Olivet ajoute :

« Si on examine avec soin les cultes différents qui ont dominé ou qui dominent encore sur la terre, on verra qu'ils n'ont pas été animés d'un autre esprit. La connaissance de l'être des êtres a été offerte partout comme le terme de la sagesse, sa ressemblance comme le comble de la perfection et sa jouissance comme l'objet de tous les désirs et le but de tous les efforts. On a varié dans l'énumération de ses facultés infinies, mais, quand on a osé fixer les yeux sur l'unité de son essence, on l'a toujours définie comme le principe et la fin de toutes choses » (*Vers dorés*, p. 357).

Fabre d'Olivet est obscur pour ceux qui ne sont pas initiés, à cause du parti pris qu'il affecte de ne jamais nommer la Femme quand il parle des Mystères, mais de la sous-entendre en la voilant sous le nom de « *Providence* », de façon à ce que les initiés seuls la reconnaissent. Il montre que la Divinité est envisagée par l'homme d'une façon différente, soit qu'il la cherche au point de vue intellectuel, sentimental, instinctif. En effet, l'intelligence lui montre la science (manifestation de l'Esprit féminin) ; le sentiment lui montre la Femme et l'Homme visibles, corporels ; l'instinct lui montre la Femme sexuelle, dont il efface l'esprit caché sous l'écorce corporelle qui le recouvre. Et il dit : « Le culte, berceau de toute religion, en est aussi le tombeau. » Donc il a compris qu'il s'agit de la femme sexuelle ; et il ajoute ceci : « J'ai dit que la Divinité considérée dans l'entendement humain (par l'homme sentiment) se manifeste sous

l'emblème *des deux principes naturels* (l'homme et la femme). De là tous les cultes où paraissent deux êtres opposés comme dans le culte de Zoroastre.

« Ce culte, qui se rencontre rarement aussi pur que chez les anciens Perses ou parmi les sectateurs de Manès, se mêle volontiers au Trithéisme ou au Polythéisme. On pourrait regarder ce culte comme une *Diarchie* naturelle et appeler ceux qui le suivent *Diarchistes*. Le jugement et la raison s'en accordent fort bien. Aussi voit-on ordinairement les profonds raisonneurs et les sceptiques y incliner malgré eux. Son abus conduit à l'athéisme, mais il offre de grands moyens, quand on en sait faire un bon usage, pour pénétrer dans l'essence des choses et parvenir à l'explication des phénomènes naturels » (*Vers dorés*, p. 364).

Nous trouvons ici que l'origine du miracle est dans l'exagération d'une idée mal comprise ; Hiérocès, examinant les *Vers dorés* en homme qui veut cacher la vérité sous l'allégorie, dit :

« La volonté de l'homme peut influer sur la *Providence* (surnom donné à la Femme), lorsque, agissant dans une âme forte, elle est assistée du secours du Ciel (symbole de l'Esprit) et opère avec lui. Ceci était une partie de la doctrine enseignée dans les Mystères et dont on défendait la divulgation aux profanes. Selon cette doctrine, la volonté (de l'homme), évertuée par la foi (en la Femme), pouvait subjuguier la nécessité elle-même, commander la Nature et opérer des miracles (c'est-à-dire connaître la Nature et en utiliser les forces, mais non la violer). »

« La doctrine du cœur et la foi triomphent de tous les obstacles, disait Kong-Tseu. »

« Tout homme peut se rendre égal aux sages et aux héros dont les nations révèrent la mémoire, disait Meng-Tseu. »

« Ce n'est jamais le *pouvoir* qui manque, c'est la volonté. »

Tout ceci était dit dans le but d'élever l'homme dans la vie morale, de vaincre son instinct, mais non pas de vaincre les lois physiques de la Nature.

A propos du dernier vers :

« Qu'au sein des immortelles tu sois un dieu toi-même »,

Fabre d'Olivet dit que les Pythagoriciens considéraient l'homme comme tenant le milieu entre les choses *intellectuelles* et les choses *sensibles* ; qu'il était le dernier des *êtres supérieurs* et le premier des *inférieurs*, libre de se mouvoir, soit vers le haut,

soit vers le bas, au moyen de ses passions ; tantôt s'unissant aux *immortelles* et, par son retour à la vertu, recouvrant le sort qui lui est propre, et tantôt se replongeant dans les espèces *mortelles* et, par la transgression des lois divines, se trouvant déchu de sa divinité » (*Vers dorés*, p. 583).

« Veille sur ta santé », dit aussi Lysis au disciple pythagoricien, lui recommandant d'y veiller *soi-même*, de l'entretenir par la tempérance et la modération, et, si elle se déränge, de se mettre en état de ne point confier à un autre le soin de son rétablissement.

Ce précepte était assez connu des Anciens pour qu'il fût devenu une espèce de proverbe.

L'empereur Tibère, qui s'en était fait une règle de conduite, disait qu'un homme qui, passé l'âge de trente ans, appelait ou même consultait un médecin, n'était qu'un ignorant (Bacon, *De la Vie et de la Mort*).

Avant la médecine des hommes, la vie était plus longue.

\* \* \*

Dans la traduction de M. Siouville, nous trouvons que ce que Fabre d'Olivet a traduit par « des êtres différents » est rendu par : « Tu sonderas la nature des dieux immortels (les Déesses) et des hommes mortels, tu verras quelle est la portée et quelles sont les limites des différents êtres ; tu renonceras aux vaines espérances et n'ignoreras rien. »

Là où Fabre d'Olivet dit : « *Dieu* (pour Déesse), vous les sauveriez », celui-ci met *Jupiter père*, ce qui est absurde, parce que jamais l'Ecole pythagoricienne n'a tenu compte des dieux mâles, qui n'ont été créés que pour combattre ses enseignements. Le Dieu de Fabre d'Olivet, corrigeant Jupiter, ne vaut pas mieux ; c'est celui qui a été inventé par Socrate et Platon pour supprimer les Déesses.

Où Fabre d'Olivet dit, parlant des Déesses :

« *Les humains dont la race est divine* »,

Siouville dit : « Ils sont d'une origine divine, les *mortels* (les hommes) que la sainte nature fait progresser en leur révélant toutes choses. » Et il termine, parodiant ce vers : « *Au sein des immortelles, tu seras dieu toi-même* », en disant : « Quand enfin,

laissant ici-bas ton corps, tu auras pris vers le ciel ton libre essor, désormais impérissable, tu seras un dieu immortel à l'abri des coups de la mort. »

Voilà des idées tout à fait modernes. Si je les ai citées si longuement, c'est pour faire comprendre comment les conceptions primitives se sont altérées en passant de l'esprit féminin à l'esprit masculin, et comment les hommes, pour se mettre sur le même rang que les Déesses immortelles, interprétaient leur science en lui donnant un sens contraire à celui qu'elle avait. C'est de ce malentendu voulu que vont naître toutes les erreurs modernes sur la psychologie.

Je veux aussi faire remarquer que plus nous avançons dans l'évolution humaine, plus les conceptions des hommes s'affirment dans le masculinisme et s'éloignent de la réalité. Nous trouvons dans la traduction de l'abbé Siouville, plus masculiniste que celle de Fabre d'Olivet, l'empreinte inconsciente laissée dans le monde par le Catholicisme. Du reste, Fabre d'Olivet était un indépendant ; Siouville est un *agrégé de l'Université*.

## LA LÉGENDE DE PYTHAGORE

Les fables inventées sur la prétendue vie d'un homme appelé Pythagore n'ont aucune réalité.

Ernest Havet dit : « Rien de plus connu que ce nom, rien de moins connu que l'homme lui-même » (*Le Christianisme*, t. I, p. 30).

Et ailleurs (p. 28), il dit : « Je ne considère Thalès, Pythagore, que comme des noms représentatifs d'un système scientifique. »

Ce qui n'empêche que les auteurs classiques modernes feront de Pythagore un personnage historique et lui inventeront une biographie.

Voici ce qu'on enseigne à la jeunesse crédule :

« Pythagore, né à Samos (569-470), était fils de Mnésarque ; il fit un long séjour en Egypte et à Babylone, où il fut instruit par un mage célèbre que l'on croit être Zoroastre lui-même (lequel n'a jamais existé). Puis il revint dans la Grande Grèce où il fonda une Ecole à Crotone. »

Tout cela est du roman édifié à la gloire de l'homme pour enfoncer dans l'esprit de la jeunesse le masculinisme moderne.

Nous trouvons encore, parmi les faits historiques, une petite aventure qui a pour but de masculiniser le nom des Pythies en en faisant un homme. On nous dit que *Pythias* fut condamné à mort par Denys le Tyran ; que Damon de Syracuse se porta caution du retour de son ami Pythias qui, étant condamné à mort, avait demandé à s'absenter. Pythias revint au jour marqué et Denys lui fit grâce.

Vers la fin du III<sup>e</sup> siècle (avant notre ère), un auteur appelé Hermippe écrivit une vie de Pythagore, dans laquelle il dit que celui-ci avait emprunté aux Juifs et aux Thraces une partie de sa doctrine, mais que, comme il n'a pas laissé d'écrits, on ne sait rien de précis sur l'enseignement donné en son nom ; on sait seulement qu'on mettait complaisamment sur son compte tout ce qui se rapprochait des idées orientales.

Il est bien évident qu'on s'est servi du prestige qui s'attachait encore à ce nom pour faire admettre les idées que les masculinistes voulaient imposer, à une époque où les femmes n'avaient plus assez de liberté pour protester. C'est ainsi que, à côté des idées féminines que nous avons trouvées dans les *Vers dorés*, nous trouvons dans la légende de Pythagore des idées franchement masculines ; il y a donc eu un mélange, par la suite, de deux opinions ou de deux versions touchant le célèbre Collège.

Ces idées masculines sont, d'abord, la *Métempsychose*, qui tient du surnaturel. Le Pythagore masculin admettait plusieurs existences successives. Il disait que la plupart des hommes perdent, en revenant à la vie, le souvenir de ces existences, mais que lui devait à une faveur des dieux de s'en ressouvenir.

Le personnage qui prétendait ainsi se placer en dehors de la Nature, n'est arrivé qu'à se placer en dehors de la raison, car on le montre faisant des miracles, ayant recours à des charmes et à des incantations, propageant des idées de mortification, la confession auriculaire, et prêchant la vie monacale et hermétique. Il prétendait qu'il savait se faire écouter des bêtes, et un jour, dit-on, il arrêta le vol d'un aigle par sa seule volonté.

Jamblique, qui a écrit son histoire (*Vita Pythagoræ*), raconte (cap. 28) qu'il aimait se promener sur les bords du fleuve Nessus et lui récitait ses *Vers dorés* avec tant de charme, que le fleuve, enchanté, lui répondit, en présence même des disciples du philosophe : *Salut, Pythagore !* Jamblique assure que ces paroles étaient très distinctement entendues.

Or, comme le miracle n'existe pas et que ceux qui prétendent en faire sont toujours des esprits mal équilibrés, en même temps que des orgueilleux, nous devons conclure de tout ceci que des hommes inférieurs, après avoir persécuté les Pythagoriciennes, voulurent mettre à l'avoir de leur sexe la renommée qui avait consacré la célèbre Ecole de Crotone, et c'est ainsi qu'on mit à la gloire d'un personnage imaginaire tout ce qui avait été produit dans le Collège sacré des Pythies.

Bacon, dans son *Novum Organum* (Aph. 65 et 71), dit de Pythagore que c'était un homme fantasque et superstitieux. En effet, s'il avait existé, tel que Jamblique nous le montre, il n'aurait été qu'un déséquilibré.

Ce qui trahit toujours les hommes quand ils imaginent des substitutions de sexes, c'est que, sans le vouloir et même sans le savoir, ils introduisent toujours la psychologie masculine dans leurs récits, et surtout dans leur morale, qui est en opposition avec la morale féminine.

C'est ainsi qu'ils vont mettre le mariage dans cette histoire, alors que nous savons que les Pythagoriciennes s'opposaient formellement à l'introduction en Grèce de cette nouvelle institution. Ceux qui écrivirent la biographie de Pythagore, après que le mariage eut triomphé, nous disent que Théano était la femme — ou la fille — de ce personnage, et ils ajoutent qu'elle était sa disciple ardente ; mais comme on voulait aussi affirmer la morale masculine, on ajoutera qu'il l'avait vouée aux dieux par un vœu de virginité perpétuelle.

C'est ainsi qu'on parodie l'enseignement des Prêtresses ! On disait que, dans un excès d'enthousiasme et s'étant livré à un zèle aveugle et véhément, il traitait fort durement ses disciples et reprenait, en général, les hommes de leurs vices avec beaucoup d'aigreur ; et on ajoute : « Il arriva qu'un jour un jeune homme dont il avait dévoilé les défauts en public, et qu'il avait outragé par des reproches très amers, en conçut un tel désespoir qu'il se tua. Le philosophe ne vit pas ce malheur, dont il était cause, sans un violent chagrin : il rentra en lui-même et fit, sur cet accident, des réflexions qui lui servirent le reste de sa vie. »

Or ce ne sont pas les hommes qui ont, d'ordinaire, cette véhémence contre les vices de l'homme, ce sont les femmes !

## LES PYTHAGORICIENNES FONDATION DES COLLÈGES D'HÉTAÏRES

Le mot Hétaïre signifie *Prêtresse*.

Les Pythagoriciennes destinées à l'Hétaïrisme recevaient une éducation soignée. Les honneurs rendus à ces femmes — belles et savantes — prouvent qu'elles se rattachaient à une institution sacerdotale, qu'elles possédaient la haute direction morale de la nation et rendaient la Justice.

Les modernes ont traduit le mot *Hétaïre* par *Courtisane*, mot qui date de François I<sup>er</sup>, et ont jeté sur ces femmes remarquables l'outrage et l'infamie, système que les prêtres des religions masculines de la Grèce avaient inauguré les premiers, parce que, prenant leur place pour enseigner les erreurs de leur mythologie qu'elles condamnaient, ils avaient en elles des ennemies implacables.

La morale de ces hommes vantait l'éphéborastie, en même temps que l'assujettissement sexuel de la femme.

Les Prêtresses accusaient les propagateurs de ces mœurs nouvelles de se livrer à des débauches entre eux au lieu d'étudier, avec elles, les lois de la Nature.

Cela les irritait, et, comme toujours en pareil cas, ils renvoyaient aux femmes les accusations portées contre eux.

Quand le régime masculin eut triomphé et fut devenu universel, la réprobation jetée sur les grandes femmes de l'Antiquité resta dans l'histoire et devint l'expression d'une prétendue vérité historique. L'outrage fut généralisé et partout propagé, enseigné même ! Aucune voix n'osait s'élever pour défendre ces Prêtresses, ces savantes. Et c'est ainsi que les modernes, exagérant encore ce système, ont jeté de siècle en siècle la boue de leur époque sur ces admirables militantes qui voulaient sauvegarder la vraie morale et la Vérité antique.

Emile Deschanel a fait leur histoire au point de vue masculiniste, dans un livre dont le titre même est un outrage ; il est intitulé : *Les Courtisanes grecques*.

Mais Jules Janin, qui lui fit une préface, sut, lui, rétablir la Vérité ; il dit (p. vi), s'adressant aux Prêtres et autres fourbes : « O charlatans ! Histrions ! Colporteurs de négations et de ca-

lornies ! Faussaires de vertu ! Menteurs de chasteté ! Hypocrites pour tout dire ! »

\* \* \*

A l'époque qui nous occupe, l'île de Lesbos était un centre féministe où l'antique science était conservée et enseignée dans un célèbre Collège : Lesbos, *centre du monde*, disait-on.

C'est pour discréditer cet enseignement que les hommes en feront un foyer de débauche féminine.

La plus célèbre des colonies Ioniennes, Milet, patrie d'Aspasie, partagea avec Lesbos, patrie de Sappho, la célébrité féministe et le privilège de fournir à toute la Grèce de savantes Prêtresses.

De Lesbos venaient surtout les Hétaïres lettrées et poètes, de Milet les musiciennes et les artistes.

L'éducation qu'elles recevaient dans ces Collèges, spécialement destinés aux femmes, était remarquable à tous égards.

On la divisait en deux branches. On s'y occupait de ce qui concernait le corps (la physiologie), science appelée *Gymnastique* (de *Gumnasiarchès*, de *gumnasion*, gymnase, *archein*, commander, d'*archè*, commencement) ; et de ce qui concernait l'esprit — symbolisé par les Muses —, de là le nom de *Musique* donné à tout ce qui est intellectuel, nom qui resta seulement à la musique quand les travaux de l'esprit sombrèrent dans le néant des religions masculines.

Il est curieux de remarquer comme les mots changent de signification quand ils passent de l'esprit féminin à l'esprit masculin. Ainsi *gymnastique*, qui indique commandement, autorité, devient l'exercice du corps.

*Musique*, qui indique tout ce qui concerne l'esprit, devient l'art spécial des sons, de l'harmonie.

Alors, quand on lit dans les anciens auteurs que le Collège de Milet formait des *musiciennes*, cela voulait sans doute dire « savantes dans une des branches de la science des Muses ». Les hommes, qui n'aiment pas parler de la science des femmes, traduisirent *musicienne* par « joueuse de flûte ». Horace parle des *motus ionici*. On a traduit cela par *des danses*, *des poses lascives*, parce que c'est ce que l'homme aime dans la Femme ; mais rien n'indique que c'est cela que les anciens voulaient dire. Le mot *musique* exprimait toutes les sciences des Muses, la philosophie

qui comprend l'étude de la Nature, l'histoire, la poésie, l'éloquence et la musique elle-même. Tout cela entraît dans l'éducation sévère des jeunes filles lacédémoniennes, instruites par les Hétaïres qui sortaient des Collèges de Lesbos et de Milet.

Les hommes de mauvaise foi accusèrent ces savantes de « cultiver la philosophie cynique » parce qu'elles enseignaient la physiologie sexuelle. Ce qui révoltait les hommes, c'est que c'est dans cette science que les femmes trouvaient les bases de la glorification de leur sexe, l'origine même de la prépondérance de leur esprit.

C'est en s'assimilant la loi qui régit le sexe féminin que les hommes produisirent, plus tard, le système épicurien qui ruina la Grèce.

\* \* \*

On élevait les femmes en commun. Le mot *élever*, c'est-à-dire faire monter, vient justement de la pratique de ce qui élève. C'est pour cela que les hommes appellent ces centres « des Collèges de Courtisanes ». « C'est là qu'on les formait à tous les arts par l'art unique de l'amour, dit Deschanel, c'est là que, par tous les procédés et des raffinements inimaginables, on les aiguïsait pour la volupté. »

Comment Emile Deschanel peut-il savoir ce qui se passait dans ces Collèges où ne pénétraient pas les hommes, et qui n'ont été déshonorés par les philosophes grecs que par jalousie ? Or cette jalousie venait évidemment de la supériorité scientifique de ces Femmes, à qui toutes les lois de la Nature étaient connues et qui les enseignaient toutes. Par haine pour cette supériorité, on jeta sur ces Ecoles de filles la honte que méritaient les hommes qui préconisaient l'éphéborastie de Socrate, et on leur donna une appellation qui devint en Grèce un nom commun pour désigner la copie du vice masculin.

\* \* \*

Et cependant, en Grèce comme en Egypte, comme aux Indes, c'était à l'ombre de la religion que ces congrégations se formaient.

En Egypte, les Hétaïres étaient des *Almechs* ; aux Indes, des balladières (d'où bayadères).

Les Prêtresses d'Égypte avaient une réputation brillante qu'elles s'efforçaient de maintenir dans le monde entier, et c'est ce qui donna tant d'éclat à la science égyptienne.

Les Prêtresses de Naucratis étaient les plus célèbres. C'est à Naucratis que vivait la charmante Rhodope (visage de rose) que le beau Charaxos, frère de Sappho, aimait.

Les Hétaïres d'Athènes habitaient le quartier appelé *le Céramique*, qui était un faubourg qui renfermait le jardin de l'Académie ; il s'étendait depuis la porte d'enceinte jusqu'à la porte Dipyle. Là régnaient des bosquets d'arbres verts, des portiques ornés de statues et d'inscriptions entre lesquels ces Femmes venaient s'asseoir. Les hommes d'élite venaient les y trouver. C'était, en plein air, les salons philosophiques de la Grèce. C'est là que les idées s'échangeaient, que les sentiments se manifestaient, que la vie élégante se déroulait ; elles se promenaient magnifiquement vêtues et résumaient la vie supérieure et élégante de leur époque. C'est leur prestige qui rayonnait sur Athènes, où l'on venait comme dans les temps modernes on vient à Paris.

L'homme qui aimait une femme, n'osant pas le lui dire, inscrivait son nom sur l'un des portiques, en y ajoutant une épithète flatteuse, une phrase courte, et l'on savait ce que cela voulait dire. Les Hétaïres n'étaient donc pas les ennemies des hommes, elles étaient des intellectuelles qui voulaient faire respecter leur liberté individuelle, mais elles savaient mêler les sentiments aux choses de l'esprit, elles n'étaient rebelles à aucune manifestation de la nature. Elles ne combattaient que le vice, le mensonge et l'oppression.

Les Hétaïres seules étaient, dans la société grecque, ce qu'on appelle « les femmes du monde » dans la société moderne. Elles seules cultivaient les sciences et les arts, et joignaient à leurs talents une entière liberté.

Les hommes les fréquentaient, mêlant leur vie à la leur. Le charme de leurs entretiens attirait autour d'elles les esprits supérieurs. Elles donnaient des banquets où l'on échangeait des idées comme aux Portiques.

Les hommes politiques, les philosophes, s'attachaient à ces femmes qui les mettaient en valeur. C'est ainsi que Périclès prit pour *Maîtresse* (c'est-à-dire directrice) Aspasia, une des plus brillantes Hétaïres de la Grèce.

Le beau langage de ces femmes faisait l'envie des hommes. Périclès voulait briller par la parole, mais le talent lui manquait et c'est Aspasia qui lui préparait ses discours.

C'est ainsi que les Hétaïres devinrent pour les hommes des *Amies*, des *Compagnes*, nom resté comme synonyme de *Maîtresse*. Les Hétaïres seules étaient des femmes libres et respectées. Elles recevaient chez elles les hommes d'Etat, les financiers, les poètes, les orateurs, les philosophes, les artistes et tous ceux qui avaient une influence sur l'opinion et sur les affaires.

C'était chez elles que la jeunesse grecque venait s'instruire et dépenser en fêtes intellectuelles et en banquets l'argent que, sans cela, elle aurait donné à des choses futiles, des chevaux, des chiens, des combats de coqs.

« On acquérait, chez ces Hétaïres, de la finesse et du goût. On redoutait leur critique, on était avide de leur louange. Dans la conversation de ces hommes de mérite avec ces femmes d'esprit, il y avait profit intellectuel pour les uns et les autres », dit Deschanel, et il ajoute : « Elles donnaient aux hommes cette souplesse d'esprit, cette pénétration, cette connaissance de la nature humaine qui est leur science instinctive. »

« La civilisation tournait sur elles comme sur un pivot.

« C'étaient les Hétaïres qui faisaient la mode et les réputations, qui décidaient sur les tragédies ou les comédies ou sur le dernier conte milésiaque qui avait paru (ces contes étaient les romans d'alors, c'était bien de Milet qu'ils devaient naître) ; en un mot, elles donnaient le ton, et elles seules pouvaient le donner. Les femmes mariées (c'est-à-dire esclaves), *honnêtes*, dit Deschanel, n'avaient qu'une existence latente ; celles-ci avaient, seules, une existence visible et effective. Et cela explique comment presque toutes les femmes qui figurent dans la Comédie antique sont des Hétaïres ; on n'en pouvait point montrer d'autres sur le théâtre, parce qu'on n'en voyait point paraître d'autres dans la vie. »

C'étaient donc les femmes libres et exerçant pleinement leurs droits qui étaient honorées, quelquefois vénérées. Et cela se comprend, elles vivaient suivant la loi morale des religions antiques, qui glorifiait la femme dans sa liberté sexuelle.

Voici, du reste, comment le mot Hétaïre est défini dans le Dictionnaire de Descubes :

« Hétaïres, ou Hétères, *amies*. C'étaient des femmes instruites,

savantes ou artistes, qui se plaisaient dans la société des hommes. Démosthène, dans son plaidoyer contre Neera, qui fut prononcé par Apollodore, fait ainsi leur définition : « Nous avons des amies (Hétaïres) pour la volupté de l'âme, des filles (pallakas) pour la volupté des sens, et des femmes pour nous donner des enfants de notre sang et garder notre maison (1). »

Les Hétaïres avaient donc, comme on le voit, une situation nettement définie dans la civilisation grecque.

C'étaient les femmes supérieures, et la religion avait institué une fête solennelle en leur honneur, pour glorifier leur mérite.

Il y avait à Athènes un temple superbe consacré à la Déesse Hétaïra.

## LA PHILOSOPHIE EN GRÈCE

C'est un fait connu que l'abus sexuel a pour conséquence de troubler la raison de l'homme. Après un siècle de débauche comme celui qui vit naître les cultes phalliques, il devait forcément se produire un siècle de désordre mental. La vérité ne suffisait plus à l'homme, — il ne la comprenait plus, — il ne la voulait plus. Désertant les temples où les Prêtresses enseignaient les lois de la Nature, abandonnant les anciennes traditions basées sur ces lois, l'homme ne voulut plus suivre que ses propres impulsions ; il rejeta les grands dogmes de la religion nationale, hésitant toutefois à les attaquer ouvertement, car, en Grèce, les outrages faits à la religion étaient sévèrement punis, mais il se montra indifférent aux antiques Vérités qui, du reste, ne répondaient plus à la nature de son esprit perverti par la luxure, troublé par les idées fausses des Hermès.

Du reste, il ne voulait plus de la science théosophique, parce qu'il savait qu'elle ne lui donnait pas le premier rang ; sa morale sévère lui imposait des devoirs dont il cherchait à s'affranchir. Cela suffisait pour l'éloigner de l'ancienne religion.

Il s'occupa des grands problèmes de la Nature pour donner aux idées primitives une forme différente de celle que leur avait

(1) Cette expression *de notre sang* vient de ce que les hommes imitent le langage des femmes ; — c'est la femme qui *donne le sang* ; l'homme donne bien plus, il donne la vie, mais il ne le sait pas et, comme il ne pense pas, mais seulement répète, il s'amoindrit ici en parlant comme la femme, croyant s'ennoblir.

donnée la Prêtresse, une forme masculine. C'est surtout dans les questions morales que le chaos se fit. Appliquant à la Femme la psychologie du sexe mâle, se donnant à lui-même, par orgueil et imitation, les privilèges de la nature féminine, il renversa totalement la loi morale, il transforma les dogmes, en changea ce qui n'était pas conforme à son intérêt, ou à sa manière de voir. Indécis d'abord, il s'enhardit peu à peu et arriva à tout oser ; ainsi, il cita au tribunal de son esprit faussé l'antique foi nationale qui avait fait la splendeur des premières civilisations ; il la déclara inconciliable avec les Vérités qu'il prétendait trouver et qui n'étaient que l'expression de ses bas instincts.

Ce ne fut pas sans luttes que cette race philosophante attaqua l'antique trésor des vérités féminines : Socrate fut condamné ; Aristote dut s'enfuir d'Athènes ; tous furent inquiétés dans leur licence.

Ces prophètes sans inspiration furent les précurseurs de tous les raisonneurs modernes.

Les sophistes grecs, moitié rhéteurs, moitié philosophes, cherchaient des arguments captieux pour prouver leurs erreurs. Dès les premiers temps où les Grecs commencèrent à *raisonner* (ne vaudrait-il pas mieux dire *déraisonner* ?), on les vit, abandonnant le sens réel des mots, créer d'abord le *sous-entendu*, plus tard l'allégorie (en latin : *alieniloquium*), mot qui indique qu'on dit autre chose que ce que l'on pense. C'est le mot employé par Isidore sur ce sujet. C'est ainsi que, pour dénaturer l'idée renfermée dans les amours de Jupiter et des autres Dieux, on en fait des allégories représentant des phénomènes purement physiques, ou cosmiques. Par ce système, un voile fut jeté sur toutes les questions sexuelles que les hommes ne voulaient pas discuter ; mais cela eut des conséquences imprévues : les générations qui se succédèrent finirent par s'assimiler si bien l'idée fausse, qu'elles en firent une *vérité relative*. Et ce fut l'origine des croyances absurdes dont beaucoup règnent encore.

La philosophie des hommes se greffa sur la Théosophie, la sagesse divine de la Femme, la sapience. C'étaient les Théosophes qui enseignaient les lois de la Nature, primitivement expliquées par les Prêtresses dans les sanctuaires de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte et de la Grèce. La philosophie, créée à l'Ecole Pythagoricienne, fut reprise et imitée par les Ecoles masculines et subit la transformation qui se produit toujours quand

l'idée passe d'un sexe à l'autre. La Femme-Déesse avait créé la Sagesse. Elle était l'éternelle Sophia et son verbe s'appelait sophisme. L'homme vint, voulut aussi parler, et du sophisme fit le paradoxe, l'argutie, restée au fond de toutes les casuistiques. C'est cette dernière signification qui est restée attachée au mot sophisme, dont la signification première fut dénaturée. « Tels étaient alors, dit M. Waddington, les représentants accrédités de la science et de la philosophie. Je veux parler de ces rhéteurs qui, appliquant leur talent de la parole à l'enseignement lucratif des sciences et des systèmes philosophiques, se donnaient à eux-mêmes et recevaient de l'admiration universelle le nom de Sages ou de Sophistes. Ces maîtres habiles étaient, d'ailleurs, plus occupés d'accroître leur gloire et leur fortune que leur savoir et leur sagesse. C'étaient de beaux esprits qui ne se gênaient pas pour se moquer des choses les plus respectables et de la philosophie même, qu'ils exposaient dans de brillantes improvisations.

« Gorgias, le plus célèbre de tous (mort en 380), était ouvertement sceptique ; Protagoras enseignait une sorte de positivisme, disant qu'il n'y a de vrai que les faits ou les impressions du moment ; Diagoras professait l'athéisme (suivant les conceptions du temps, c'est-à-dire la négation des Déeses, du Divin féminin) ; Calliclès et d'autres niaient le devoir et le droit naturel. »

Ils étaient véritablement les précurseurs des sceptiques de tous les temps.

On a dit des philosophes qu'ils avaient épuisé toutes les formules du raisonnement ; mais cette multiplicité est justement sa faiblesse, la Vérité ne la connaît pas.

« Il n'est de raisonnements vrais que ceux que la sagesse avoue, les raisonnements faux doivent être considérés comme les cris d'une âme insensée, livrée aux mouvements d'une raison anarchique que les passions aveuglent et confondent » (*ut supra*, V, 22 et 24).

## SOCRATE

(469-401)

Ce nom est pour les hommes un objet de vénération ; Socrate est le plus beau fleuron de la couronne masculine. Et, en effet, il a droit à la reconnaissance de ceux qui affectionnent la forme religieuse qui règne depuis 2000 ans, car il en a été le premier

auteur. C'est lui qui inventa le Dieu mâle, unique et surnaturel, qui devait jouir d'une si grande faveur pendant tant de siècles.

Il inaugura la dégénérescence masculine en renonçant à la science de la Nature et en instituant la religion anthropomorphique.

Le Dictionnaire de Descubes définit ainsi ce personnage :

« Socrate, déclaré le plus sage des hommes par l'oracle d'Apolon, aimait Alcibiade et Archélaüs ; il avait deux femmes et vivait avec toutes les courtisanes. »

C'est donc par ironie qu'on l'appela le sage Socrate. De plus, il était envieux. Tous les hommes de talent de son temps furent l'objet de ses critiques jalouses ; il envie leurs richesses et les représente comme occupés à accroître leur fortune plutôt qu'à enseigner la vérité, il leur reproche leur manque de foi, lui qui ne croyait à rien. Il attaque surtout Gorgias, le plus célèbre de tous, tant la gloire le tourmente ; et, quoique les critiquant, il les imite. On raconte qu'un jour Prodicus développa avec une rare éloquence, devant lui, l'allégorie célèbre d'Hercule qui, placé au début de sa carrière entre la mollesse et la vertu, se décida résolument à suivre la dernière. Socrate, devenu chef d'Ecole, reprit ce thème, et c'est lui qu'on applaudit en lui entendant exprimer les idées de Prodicus.

Ambitieux politicien, il voulut faire de toute la Grèce un seul royaume et en prendre la domination. Il fait dire à l'Oracle que c'est là le salut de la Grèce. C'est ainsi qu'il se donnait l'autorité spéciale que prennent tous les chefs religieux.

Socrate ne monta pas une seule fois à la tribune pour discuter les affaires publiques. Il n'est pas connu pour sa vie, mais pour sa mort. Il eut la gloire d'avoir une mort retentissante qui divisa le pays en deux partis.

Il était né en 469 ou 470. Son père, Sophronisque, était sculpteur. (Remarquons que le fils ne porte pas encore le nom de son père.) Il travailla, dans sa jeunesse, à polir la pierre ; il était de basse extraction par son père, mais de caste plus élevée par sa mère. Son physique était antipathique : des joues bouffies, un nez relevé, un front bas et ridé. Son esprit était plein de contradictions.

Si les historiens ont fait une si grande réputation à Socrate — qui n'a pas laissé d'écrits —, ce fut pour faire une sorte de réaction contre les grandes femmes de l'époque, les Aspasia, les

Thaïs, les Phryné, qui le combattaient et qui occupaient l'attention publique bien plus que les hommes. Ce sont ces historiens qui ont cherché, plus tard, à les avilir, qui ont glorifié Socrate.

On sent très bien que deux partis se formèrent et que ce sont les masculinistes qui ont pris Socrate comme champion dans la lutte de sexes de l'époque. Ses leçons, écoutées avec avidité par les hommes, les flattaient dans leurs mauvais instincts. Chacun d'eux, après l'avoir entendu, se croyait dieu lui-même, chacun se croyait devenu assez grand pour être un modèle et un juge. Sa parole les enivrait de cet orgueil masculin qui perd l'homme. Les sentiments qu'il faisait naître chez ses élèves étaient un mélange d'enthousiasme et de remords. Alcibiade, dans le *Banquet*, nous en fait la confession. Il dit à Socrate : « Quand c'est toi qu'on entend, nous sommes saisis et captivés. Pour moi, si je ne craignais de vous paraître absolument ivre, je vous attesterai avec serment tout ce que j'ai éprouvé par l'effet de ses discours et ce que j'en éprouve aujourd'hui encore.... Dès que je l'entends, le cœur me bat plus fort, je fonds en larmes en l'écoutant. La parole de cet homme m'a mis souvent dans cette disposition de me dire que vivre comme je fais n'est pas vivre. Aussi je me sauve de lui comme un esclave fugitif, puis, quand je l'aperçois, je suis honteux des aveux qu'il m'a arrachés, et souvent je verrais avec plaisir qu'il ne fût plus de ce monde. »

Socrate fut bien le premier fondateur de la fausse morale qui devait se perpétuer par les religions masculinistes ; c'est lui qui, le premier, prêcha la licence de l'homme, en même temps que la révolte contre la Divinité de la Femme. Il fut traité de blasphémateur contre les Déesses, qu'il appelait des dieux secondaires. (Blasphème est un mot grec qui se trouve dans Démosthène ; il signifie atteinte à la réputation). Ces nouveautés firent une révolution à Athènes. Cela provoqua une réaction. Pindare demanda la réintégration des *ici-bas* (les Déesses vivantes).

Les jeunes gens s'abandonnaient sans réserve à ce chef qui flattait en eux toutes les fibres de l'orgueil masculin.

Cependant, les disciples de Socrate devaient être bien mal vus de leurs contemporains, car les Prêtresses et les Prêtres d'Eleusis prononcèrent leurs imprécations contre Alcibiade, debout, en se tournant du côté du couchant et en secouant leur robe teinte de pourpre (Lys., *Contra And.*). Cela s'explique, du reste : Alci-

biade se moquait des Mystères. Puis les mœurs homosexuelles qu'il affichait, sans aucune pudeur, étaient un scandale public.

Qu'on en juge par ces lignes prises dans son discours au Banquet de Platon :

« Tels sont les engouements qu'exerce ce satyre, tant sur moi que sur les autres. Vous voyez quelles merveilleuses qualités il possède. Vous êtes témoins de l'ardeur de Socrate pour les beaux jeunes gens. Vous voyez comme il est constamment auprès d'eux et combien il est épris ; vous voyez aussi que c'est un homme ignorant de toutes choses et qui n'entend rien à quoi que ce soit ; n'est-ce pas le propre d'un silène ? Tout à fait. Mais ce ne sont que les apparences, car le silène cache le Dieu. Pénétrez en lui, quels trésors de sagesse !

« Je me suis imaginé qu'il en voulait à ma beauté. Je pensais que si j'avais de la complaisance pour ses désirs, il me remercierait en me communiquant toute sa science. J'étais aussi excessivement fier des beautés de mon corps. Dans cette pensée, je renonçai à l'habitude que j'avais d'être, en sa présence, avec un homme chargé de m'accompagner ; je renvoyai ce dernier, et nous nous trouvâmes seuls.

« J'étais donc en tête-à-tête avec lui. Je m'attendais à le voir engager bientôt ces discours que tout amant tient à son aimé quand il est seul avec lui, et je m'en réjouissais déjà. Mais il ne dit rien. Je le priai alors à souper, comme font les amants qui tendent un piège à leurs aimés. Il vint, mais après le repas il voulut partir. Je ne l'empêchai point de sortir, envahi par une sorte de pudeur. Toutefois, je lui tendis un nouveau piège et, après qu'il eut soupé, je prolongeai notre conversation fort avant dans la nuit. Quand il voulut partir, je lui démontrai qu'il était trop tard pour retourner chez lui et je l'obligeai à demeurer. Il se coucha donc sur un lit auprès du mien.

« Lorsque la lampe fut éteinte et les esclaves retirés, je jugeai qu'il fallait agir sans détours avec lui et avoir une explication franche. Je le poussai un peu et lui dis : « Socrate, dors-tu ? — Pas entièrement, dit-il. — Eh bien ! sais-tu ce que je pense ? — Quoi donc ? — Je pense que tu es le seul de mes amants qui soit digne de moi et il me paraît que tu n'oses me montrer tes désirs. Pour moi, je me trouverais fort déraisonnable de ne point te complaire de toutes manières qu'il te plaira. Si je refusais quelque chose à un homme comme toi, je craindrais bien plus

d'être blâmé des sages, que d'être blâmé du vulgaire et des sots en t'accordant tout ».

« Ces paroles dites, je crus que le piège que je lui avais tendu me permettrait d'atteindre mon but. Je me lève donc et, sans lui permettre de me dire autre chose, enveloppé dans ce manteau grec que je porte, car c'était en hiver, je m'étends sous le vieux manteau de cet homme et, l'enlaçant dans mes bras, je passai ainsi la nuit entière. Eh bien ! après de telles avances, il a triomphé encore du pouvoir de ma beauté en la dédaignant. Et cependant je ne la croyais pas sans quelque valeur.

« Mes juges, c'est à votre tribunal que je sou mets cette insolence de Socrate. Par les Dieux et par les Déesses, sachez donc que je me levai d'auprès de lui tel que si je fusse sorti du lit de mon père ou de mon frère aîné. »

\*\*\*

Si, maintenant, nous voulons avoir une idée du physique de Socrate, consultons le *Banquet* de Xénophon. Nous y trouvons ce dialogue :

« Et toi, Critobule, est-ce que tu ne disputes pas à Socrate le prix de la beauté ?

SOCRATE. — Je ne refuse pas d'entrer en lice ; allons, prouvez-moi que vous êtes plus beau que moi.

CALLIAS. — Il ne faut qu'apporter ici un flambeau.

SOCRATE. — Savez-vous pourquoi nous avons besoin de nos yeux ?

CALLIAS. — Pour voir, apparemment.

SOCRATE. — Cela étant, mes yeux sont plus beaux que les vôtres.

CALLIAS. — Comment ?

SOCRATE. — Parce que les vôtres ne voient qu'en ligne droite, tandis que les miens voient encore de côté parce qu'ils sont saillants.

CALLIAS. — Mais votre nez est-il plus beau que le mien ?

SOCRATE. — Mon nez est plus beau, s'il est vrai que les dieux nous aient fait les narines pour recevoir les odeurs. Les ouvertures des vôtres sont dirigées vers la terre, tandis que les miennes sont relevées de manière à recevoir les odeurs qui s'exhalent de toutes parts.

CALLIAS. — Mais comment un nez camus serait-il plus beau qu'un nez droit ?

SOCRATE. — Parce que, loin de former une barrière, il permet aux deux yeux de voir d'abord ce qu'ils veulent voir ; au lieu qu'un nez haut les sépare, comme s'il avait dessein de leur faire obstacle.

CRITOBULE. — Quant à la bouche, je vous cède la palme : si elle est faite pour mordre, la vôtre emporterait la pièce beaucoup mieux que la mienne. Au reste, parce que vous avez des lèvres épaisses, doutez-vous que mes baisers soient plus voluptueux que les vôtres ?

SOCRATE. — A vous entendre, ma bouche est plus hideuse que celle d'un âne. Regardez-vous donc comme une faible preuve de ma beauté que les Naiades, qui sont pourtant des Déesses, engendrent des Silènes qui me ressemblent plus qu'à vous ? »

### LES DOCTRINES SOCRATIQUES

Les religions masculinistes font remonter à Socrate les dogmes sur lesquels elles s'appuient.

Cela ne me semble justifié que dans un cas : la déification de l'homme et la déchéance de la femme. Mais cette glorification a été graduelle, Socrate n'a pas inventé le dogme tout d'une pièce. Et si les prêtres modernes se réclament de lui, c'est parce qu'ils se figurent ainsi se donner plus d'autorité.

Il est certain qu'il niait la réalité, c'est-à-dire les lois de l'humanité, et créait un surnaturel qui devait, à travers les religions modernes, arriver jusqu'à nous. Ce surnaturel est le résultat mental de la dégénérescence sexuelle du sexe mâle.

Au-dessus des Divinités réelles, qu'il laissait dans l'ombre, Socrate mettait un Dieu imaginaire qu'il représentait souverainement grand, voyant tout, entendant tout, présent partout et gouvernant toutes choses. C'était l'homme agrandi, le moi masculin projeté dans l'infini et devenu immense par l'illusion d'un orgueil insensé. Socrate fut un grand orgueilleux et un petit esprit, puisqu'il ne comprenait pas la vraie Nature et lui substituait une chimère. Il fut un des fondateurs du spiritualisme masculin, celui qui avait pour but de mettre l'Esprit en dehors de l'humanité, pour qu'on ne puisse plus dire qu'il est dans la

Femme. C'est pour cela qu'il le reléguait dans un au-delà inaccessible à la raison.

C'est à lui qu'on fait remonter les lieux communs de la philosophie masculine, tels que ceux-ci :

— « *Les merveilles que nous apercevons dans la Nature supposent un dessein* », donc une cause finale, erreur qui a fait divaguer des générations de naturalistes.

— « *Que celui qui a fait l'homme à l'origine s'est montré miraculeusement intelligent.* »

Voilà le Dieu créateur inventé ; et combien cette erreur a été funeste à ceux qui ont voulu faire prévaloir la véritable histoire de la création naturelle par l'évolution lente de l'*Arbre de vie* !

— « *Que notre intelligence même, qui fait tout au dedans de nous, témoigne d'une autre intelligence qui a tout fait dans le monde.* »

Ce précepte est incompréhensible pour nous. En dehors des forces de la Nature qui font le monde physique, et en dehors de la Femme qui fait le monde moral, nous n'apercevons nulle part cette Divinité intelligente faisant quelque chose.

— « *Que le consentement de tous les peuples dans cette croyance atteste qu'elle est la Vérité.* »

Erreur manifeste, d'abord parce que, si les peuples avaient toujours eu ces croyances, il n'aurait pas fallu tant de sang versé pour les faire admettre. Ensuite, parce que toute l'antiquité antérieure à lui avait cru à la création naturelle et à la Divinité morale de la Femme. Et, du reste, le nombre des croyants n'est pas une preuve de la vérité d'une croyance, c'est — quand il s'agit d'une erreur comme celle du Dieu mâle — une preuve de la perversité des hommes.

N'avons-nous pas vu depuis 2000 ans que ce sont les plus grandes erreurs qui ont eu le plus de partisans ? Ce système qui consiste à s'appuyer sur le nombre a toujours été employé par ceux qui ont tort ; le nombre, c'est la force, c'est pour cela qu'on l'invoque.

Socrate alla, dans le surnaturel, jusqu'à l'absurde. Il converse avec son Dieu inconnu, qu'il fait parler, il entend des voix, ce

qui permettra, plus tard, de donner à ce Dieu le rôle d'un révélateur qui parle aux hommes et leur explique les lois de la Nature trouvées par les Déesses.

Et cependant, quoique sceptique et indocile aux traditions reçues, il remplissait les devoirs extérieurs de la religion publique. Il avait devant sa maison, suivant l'usage, un autel où il offrait aux Divinités des offrandes. En public et en particulier, il pratiquait la prière et avait foi aux Oracles, même aux Mystères qu'il ne comprenait pas.

En réalité, c'était un excentrique cherchant à attirer les regards sur sa personne.

Voici une de ses folies : « Un matin, dit Alcibiade, Socrate se mit à méditer sur quelque chose, debout et immobile à la place où il était. Ne trouvant pas ce qu'il cherchait, il ne bougea point et continua de réfléchir dans la même situation. Il était déjà midi : nos gens l'observaient et se disaient avec étonnement les uns aux autres que Socrate était là, rêvant, depuis le matin. Enfin, vers le soir, les soldats ioniens, après avoir soupé, apportèrent leurs lits de campagne en cet endroit, afin de coucher au frais (on était en été), et d'observer si Socrate passerait la nuit dans la même posture. En effet, il continua à se tenir debout jusqu'au lendemain au lever du soleil. Alors, après avoir fait sa prière au soleil, il se retira. »

Il essaya d'abord de parler sur la place publique, mais ses leçons de l'Agora firent scandale, il fut obligé de se taire, et alors il fit un enseignement privé.

Quant à sa moralité, elle est connue. Il n'aimait pas sa mère ; cette mère, Phéramète, devait être une femme de valeur, car elle exerçait la médecine.

Les auteurs modernes, qui, à leur habitude de déprécier la Femme, joignent leur ignorance profonde de la véritable histoire, nous diront qu'elle était sage-femme, sans se douter que les sages-femmes, telles que les temps modernes les connaissent et dont les fonctions se réduisent aux accouchements, ne datent que de la fondation des Ecoles de Médecine par les hommes (en France, au XIII<sup>e</sup> siècle). Avant cette époque, c'étaient les femmes qui pratiquaient surtout la médecine et instruisaient les hommes dans leur art.

Phéramète était une de ces femmes qui abondaient dans

l'antiquité. Bachofen renvoie au catalogue de Hermann pour la preuve de ce fait.

Socrate, s'il était mauvais fils, était aussi mauvais mari, puisqu'il représente sa femme, Xanthippe, comme irascible et lui comme un époux patient.

Quand un homme dit d'une femme qu'elle est irascible, c'est qu'elle lui a fait des reproches, et quand une femme fait des reproches à un homme, c'est qu'il lui en donne l'occasion. Du reste, comment une femme aurait-elle pu supporter avec patience les mœurs d'un homme qui pratiquait l'amour uni-sexuel, pervertissait les jeunes gens, divaguait sur le surnaturel et voulait affranchir les hommes de l'autorité morale de la Femme ?

Dans *Euthyphron*, il a formulé cette idée que la Loi-Reine (celle que fait l'homme) mène les dieux (y compris les Déesses), ferme la porte aux dieux (et Déesses), tyrans de la faveur et de l'amour.

### LA MORT DE SOCRATE

L'opinion que nous émettons sur Socrate était certainement celle des gens sensés de son temps, puisque l'intempérance de cette prédication obstinée de tant d'erreurs fatigua les oreilles de ses contemporains. Accusé de détruire la Religion et de corrompre la jeunesse, accusé aussi d'impiété envers les Déesses qu'il tournait en ridicule, il fut condamné à boire la ciguë.

Cité devant le tribunal des Cinq Cents, il ne se présenta pas. Lorsqu'on lui demanda, conformément à l'esprit des lois d'Athènes, de rendre l'arrêt contre lui-même et d'indiquer le genre de mort qu'il préférerait, il répondit : « Pour mes efforts à enseigner la justice et la modération à la jeunesse athénienne, et à rendre le reste de mes concitoyens plus heureux, que l'on m'entretienne aux frais de l'Etat durant les années qui me restent à vivre. »

Le jour de sa condamnation à mort, il continua à pérorer sur la mort, ne semblant pas avoir conscience de l'énormité de ses forfaits. Lorsqu'il eut dans les mains le breuvage fatal, il parla de telle sorte qu'il semblait jouer le rôle d'un martyr qui allait monter au ciel.

On lui met dans la bouche des paroles qui sont en contradiction avec les actes de toute sa vie. On lui fait dire ceci :

« L'âme, pour sortir du corps, suit deux voies différentes : d'une part, celles qui se sont conservées pures sont toujours aimées des dieux, et, de l'autre, celles qui se sont égarées du droit chemin, qui n'ont été approuvées de personne, qui n'ont pas suivi les conseils donnés par les dieux et qui sont souillées par la débauche. Elèves, que ma vie vous serve d'exemple. Les dieux ordonnent que l'homme de bien les rejoigne et ils le font semblable à eux. »

Il mourut en 401.

C'est par les *Socratiques* de Xénophon et les *Socratiques* de Platon qu'il fut connu. C'est parce qu'il fut écouté et admiré par ces deux hommes qu'il a été glorifié.

Xénophon a exposé la doctrine de Socrate, son maître, dans l'*Apologie* et dans les *Mémoires de Socrate*. Il lui attribue les plus belles maximes de la raison, entre autres celle-ci : « Ceux qui violent les lois établies par les dieux (les Déesses) subissent un châtement auquel il est impossible de se soustraire. » On lui attribue aussi l'inscription qui est sur le temple de Delphes : « Avant tout, connais-toi toi-même. »

Socrate est assez différent dans Xénophon et dans Platon, pour que nous soyons sûrs qu'il a été défiguré dans tous les deux.

C'est parce qu'il a été condamné à mort sur une accusation d'impiété et d'immoralité que ce corrupteur de la jeunesse est devenu le père de la philosophie dans toute l'Europe et la source de toute spéculation depuis vingt-trois siècles.

Comment expliquer ce fait, si ce n'est par cet instinct d'opposition qui est dans l'esprit de l'homme et lui fait admirer ce que la raison saine de la Femme condamne ?

## LA SPÉCULATION PHILOSOPHIQUE

Dans le *Banquet* de Platon, on nous montre Socrate apportant dans la discussion une définition de l'amour qu'il aurait, dit-il, entendue de la bouche de Diotime, l'étrangère de Mantinée. Voici ses paroles :

« Je te laisse pour te raconter le propos d'amour que m'a tenu autrefois Diotime, la devineresse, savante en telles choses

et en beaucoup d'autres. Elle suspendit pendant dix ans, au moyen de sacrifices, une peste qui menaçait les Athéniens. »

C'est cette description qui a fait donner à la doctrine de Platon le nom d'*amour platonique*, ce qui a fait croire à nombre de femmes qu'il s'agissait d'une description de l'amour tel que le cerveau féminin le conçoit.

Ce n'est pas cela du tout ; c'est une dissertation sur l'*amour de la beauté*, l'amour de l'amant pour l'aimé, qui est tout à fait dans la note des homosexuels qui discourent à ce banquet. D'où je conclus que Socrate n'invoque le nom d'une femme que pour donner du prestige à ce qu'il va dire, mais qu'il parle en homme. Du reste, l'existence de Diotime est contestée. Ce que nous contestons, nous, ce sont ses relations avec Socrate.

La préoccupation de ces hommes, c'est d'imiter la philosophie des Pythagoriciennes.

Ceux qui glorifieront Socrate iront jusqu'à dire que c'est lui qui, le premier, employa le mot « philosophie ».

Socrate, en fondant une *Ecole de Philosophie*, institua la spéculation professionnelle, qui est *l'imitation pour le lucre*. D'où les deux significations du mot spéculation : « philosophie » et « affaire ».

Et, depuis, la *pensée transmise* a toujours été le prétexte de toutes sortes d'entreprises intéressées.

La pensée directe seule est désintéressée et ne se vend pas, parce qu'elle a en elle tout son prix, qui est le bonheur de posséder la Vérité.

N'oublions pas que le mot *spéculation* vient de *speculum*, miroir (1). Il ne faut donc jamais appliquer ce mot aux opérations du cerveau féminin, ce serait un non-sens, il ne se reflète pas, il est la lumière initiale, la force génésique cérébrale, celle qui crée et génère dans le monde intellectuel (d'où *Génies*, nom collectif des femmes primitives). C'est cette spontanéité des œuvres de la femme qui fait son originalité.

L'homme, au contraire, reçoit ses idées du dehors, et ce qui le prouve, c'est que, quand il entend émettre une pensée nouvelle, croyant les autres faits comme lui, il dit immédiatement et

(1) C'est pour cela qu'on représente la Vérité par une femme tenant en main un miroir. Cela symbolise la réflexion appelée *spéculation*.

C'est un phénomène psychique inconscient. Cela deviendra pour certains hommes une opération de l'esprit.

inconsciemment : « Qui vous a dit cela ? Où avez-vous entendu cette idée ? De quel maître, de quelle Ecole la tenez-vous ? » Il ne lui vient même pas à l'esprit de dire : « Par quelle opération de votre cerveau avez-vous trouvé cela ? »

### SOCRATE JUSTIFIÉ PAR LES MODERNES

Bachofen, qui croit aux récits mensongers faits dans le *Banquet* de Platon, explique les relations de Diotime et de Socrate comme justifiant l'influence féminine sur les hommes de cette époque.

Cela aurait pu se produire si Socrate avait été un homme normal, mais ce n'était pas le cas. Etudiant cette intéressante question, il dit :

« L'initiation de l'homme par la Femme nous montre Socrate reconnaissant sans honte que la raison de l'homme ne sera jamais capable de s'élever jusqu'à la hauteur de l'esprit féminin. » Il dit : « Aux pieds de Diotime, Socrate, pouvant à peine suivre l'envolée de ses révélations mystiques, affirmait librement que les leçons de la Femme lui étaient nécessaires, même indispensables ».

Et Bachofen, dans son langage spécial, ajoute : « L'homme est rempli de courants étranges par la parole de la Femme et saisit, par spéculation, ce qui agit inconsciemment en elle. »

En effet, c'est par *spéculation*, c'est-à-dire par une sorte de réflexion de la pensée féminine dans son esprit, que l'homme entrevoit les idées qui naissent spontanément dans le cerveau de la femme ; il les reçoit, elle les crée.

Bachofen dit encore : « La personnalité de Diotime trouve son explication dans l'idée religieuse. Il en est de même pour toute la Muse *Æolienne*. La question : « D'où la femme prenait-elle cette sagesse profonde devant laquelle un Socrate s'incline ? » a perdu d'avance tout ce qui pouvait nous tourmenter. »

Aux doutes émis sur l'existence réelle de Diotime, il répond : « Mais, alors même que Diotime serait renvoyée dans le domaine de la fiction, il reste cette question : Pourquoi Socrate se fait-il instruire par une femme dans la connaissance d'Eros, et pourquoi, au lieu d'une femme d'Athènes, nous trouvons-nous en face d'une femme de Mantinée ? Il est clair que cette science de Diotime ne peut avoir pris naissance que dans l'idée religieuse ;

Mantinée appartient au système Samothrace pélasgique, dont le caractère est la suprématie de la femme, qui se manifeste par une foule de Divinités féminines, parmi lesquelles sont principalement nommées Vesta, Latone, Héra, Athéné, Hébé, Pénélope, Moïra.

« Comme Mantinée, l'Arcadie est également dans la plus étroite relation religieuse avec Samothrace, la population est dans les mêmes idées. Hérodote affirme pour l'Arcadie ce qu'il dit de Samothrace. Les Pélasges furent les premiers habitants de l'île et les fondateurs des consécration religieuses des Kabires. Ce sont les mêmes Pélasges qui ont habité Athènes et qui émigrèrent, de là, sur les îles, surtout à Imbros et à Lemnos. Les émigrés arcadiens apportèrent le culte des Kabires samothraciens à Pergame. Electre n'appartient pas moins à l'Arcadie qu'à Samothrace. Dardanus apparaît comme représentant de toute cette colonie religieuse qui était répandue sur l'Asie Mineure.

« Toutes ces attestations ne laissent aucun doute sur le système religieux auquel appartient l'éminente apparition de Diotime, son enseignement d'Eros (la loi des sexes) et son caractère de Prêtresse sacrée. Tout cela appartient au monde pélasge samothracien, qui est le centre de la suprématie féminine et de son culte religieux. Là, la plus grande distinction est attachée à la Mère. C'est du côté de la Mère que se trouve l'immortalité qui distingue Déméter bien avant son frère Jason. C'est du côté de la Mère qu'est le pouvoir qui place Eros et Kadmilos à côté d'Urania (l'amour qui élève). Dans tout ce système, c'est la Femme qui est exclusivement nommée. Le Zeus arcadien ne met, à côté de la Mère Déméter, qu'une fille, Perséphone, et pas de fils. On ne peut méconnaître, dans ce fait, le symbole de l'hérédité exclusivement féminine, base du Matriarcat.

« Dans les cérémonies des naissances, de la mort, on parle exclusivement de la Femme.

« Comme un oiseau plaintif, Déméter erre dans le pays pour chercher sa fille disparue.

« Aphrodite, toutes les Mères, sont représentées comme des Terres célestes. Diotime n'est compréhensible que dans ce système religieux. Son activité religieuse, son enseignement, le sacrifice d'elle-même qu'elle fait pour guérir la peste, tout cela résulte de la nature de l'antique initiation. Le mythe qui nous enseigne qu'Aiolos est instruit par son épouse Hippa est bien

fondé. La fille de Chiron représente la conception primitive de Théano, la première philosophe. L'événement rapporté par Hygia sur l'art de l'accouchement des femmes, et le grand nombre de femmes médecins, ainsi qu'un coup d'œil sur le catalogue de Hermann en fait foi, achèvent de nous montrer le rôle de la Femme. Une philosophie positive vient sûrement d'elle. La suprématie religieuse est la représentation de la suprématie de Déméter dans le panthéon des dieux.

« Les Mystères pélasgiques et la consécration de la Femme sont liés nécessairement par leur sens intime, l'Antiquité nous en donne maintes preuves. Les Danaïdes donnent le sacre, chez les Pélasges, mais ce sacre n'est donné qu'aux femmes, jamais aux hommes.

« La consécration des sacres est partout attachée à une femme. Le Mystère est si intimement lié au principe féminin que, même dans les consécration de Dionysos, il n'est pas transmis au dieu mâle, et les hommes, pour officier, prennent la robe féminine et les guirlandes faites de branches de myrte des Déesses féminines qui sont les initiatrices.

« Dans la consécration des enfants, ils sont présentés par la Mère. Ainsi, dans les catalogues de Hermann, le nom de la Mère apparaît presque toujours seul.

« L'initiation par les femmes reparaît dans le néo-platonisme. Proclus est initié par Asclépigénia, la fille de son maître Plutarque.

« Parmi les documents les plus remarquables qui nous font connaître le rôle supérieur de la Femme dans l'initiation de l'homme, il faut classer *les images*. La femme est représentée dans une attitude imposante, active ; l'homme, dans une position accueillante, écoutant, s'abandonnant, passif. Ainsi nous voyons Socrate devant Diotime, ce vieillard philosophe devant la femme qui tient dans sa main le rouleau des écrits némésiques, les lois de la Nature, écoutant ardemment, de la bouche de l'hiérophante, la révélation des mystères qu'il saisit à peine, que Zeus acquit chez Théano, que Io pressent. Et Socrate dit : « Je sais, ô Diotime, que j'ai besoin d'un maître. » Cette subordination sous l'intuition directe de la Femme découle de sa suprématie religieuse. »

J'arrête ici cette longue citation que je pourrais prolonger, car Bachofen donne une multitude d'exemples de dessins, mon-

trant qu'ils sont tous l'expression d'une même idée : le principe de la famille et de l'état féminin.

## PLATON

(429-347)

La lutte commencée par Socrate va continuer. Platon est son élève.

Il s'agit de renverser la Divinité féminine et de lui substituer toutes sortes d'entités chimériques. C'est de cela que Platon va s'occuper. Il cherche à expliquer la Divinité depuis qu'il ne veut plus admettre qu'elle soit naturelle, qu'elle soit femme.

Dans son *Cratyle*, il donne une étymologie de *Zeus*, cherchant à lui donner les deux sexes, ce qui nous confirme que ce nom indiquait d'abord le sexe féminin, car, s'il avait eu le sexe masculin, il se serait bien gardé de lui reprendre la moitié de sa divinité pour en doter la femme. Il dit : « Le nom de Zeus (au génitif Dios) est une véritable explication. L'ayant divisé en deux parties, nous nous servons tantôt de l'une, tantôt de l'autre, car les uns l'appellent *Zên* et les autres *Dis*. Réunis, ces deux noms expriment la nature du Dieu, et telle est la fonction qu'un nom doit remplir. En effet, pour nous et pour les autres êtres, il n'est point de cause de la vie (*Zên*) plus évidente que le Maître et le Roi de toutes choses. C'est pourquoi ce Dieu est justement dénommé celui « par lequel » la vie (*Zên*) subsiste à jamais, dans tous les êtres animés. Mais, comme je l'ai dit, ce nom qui est proprement un, a été divisé en deux parties, *Dis* et *Zên* ».

L'étymologie sanscrite de *Zeus* est *Dyaus* (de *div*, *briller*, d'où *dêvâ*, *diva*). Il veut dire ciel. *Dyaus* est devenu, en grec, *Zeus*. Quand on a masculinisé la Divinité, on y a ajouté « père » et on a fait *Dyaus-pitar* (ciel-père), devenu en latin *Ju-piter*.

Et voilà comment on a pu dire, considérant l'effort de ces philosophes pour altérer l'idée divine, que « toute la science humaine (masculine) corrompait à sa factice splendeur la nudité de Dieu ».

Primitivement, *Zeus* signifiait « la Mère », ou « celle par qui la vie est donnée aux êtres ». On a écarté cette signification pour ne plus accepter que celle de *Ciel* qui semble en éloigner « la Femme », alors que cela l'en rapproche, puisque partout l'homme jeune avait comparé la femme aux astres du ciel qui

illuminent et rayonnent. Mais nous sommes arrivés à une époque de réaction masculine contre l'amour primitif et les idées qu'il avait fait naître ; la femme, maintenant, est regardée par l'homme orgueilleux de haut en bas, c'est-à-dire avec une vue *qui descend*, puisque c'est le rôle de la sexualité de faire descendre, chez l'homme, l'influx nerveux du pôle cérébral vers le pôle générateur. Vue de cette manière, la femme n'est plus, pour l'homme, qu'un sexe, il ne la considère plus que dans la partie inférieure du corps, cette partie que l'on avait symbolisée par un animal (le lion dans le sphinx). Il compare la Mère à la terre, elle devient tellurique ou chtonique ; il ne comprend plus son esprit, qu'il ne veut même plus connaître, qu'il nie même, ne pouvant plus s'élever jusqu'à lui, ou le croyant si haut qu'il le met maintenant dans un Ciel imaginaire.

Mais, s'il ne connaît plus la Femme, il connaît mieux l'homme. Pour lui, la vie est sous la dépendance de deux âmes, l'une raisonnable, placée dans le cerveau, l'autre irraisonnable, placée dans le ventre. Ce sont les conditions physiologiques de l'homme, non de la femme.

Cette forme nouvelle que l'on cherchait à donner à la religion causait partout des troubles profonds. On raconte qu'« un oracle d'Apollon avait promis aux Déliens et aux autres Grecs la fin des maux dont ils étaient affligés, quand ils auraient doublé l'autel (cubique) que ce dieu avait à Délos. (Cela ne voudrait-il pas dire : élever à l'homme un autel à côté de celui de la Déesse ?) Dans leur embarras, ils s'adressèrent à Platon qui leur dit que ses disciples leur feraient cette opération (la duplication du cube), mais qu'ils ne devaient pas croire que ce fût là ce que le dieu demandait ; qu'il ordonnait seulement à tous les Grecs de mettre fin à leurs guerres et aux maux qui en étaient la suite, de se familiariser avec les Muses, d'adoucir leurs passions par la culture des sciences et des lettres, de vivre ensemble sans se nuire, ou même en se rendant des services réciproques. »

La Femme est donc de moins en moins divine. « *Les Déeses et les hommes sont un même sang* », dit Pindare, s'acheminant vers la négation de la Divinité.

Mais les noms des Déeses avaient été remplacés partout par le mot *immortelles* ou *éternelles*, et ce qualificatif, dont on ne comprenait plus l'origine, achevait de compliquer la question.

Platon croyait que les Grecs avaient eu un culte différent de celui de leurs pères. Il dit « qu'il ne sait que penser des plus anciens écrits qu'il possédait relativement à *la nature des dieux* » (*Lois*, Livre X).

Cependant, si Platon rejette la Divinité féminine, il se déclare dieu lui-même et se fait appeler le « *divin Platon* ». Il se dit fils d'Apollon, et nourri par les abeilles du mont Hymette. « Le père légal de Platon, Ariston, averti en songe de l'honneur qu'Apollon lui avait fait, se priva de sa femme jusqu'à la naissance de *l'enfant divin* », dit Diogène Laërce.

Donc, il a une naissance miraculeuse, comme tous les orgueilleux prétendus *divins*. Pour compléter sa divinité, il déclare qu'il vécut vierge.

## LES DAÏMONS

Si la Femme n'est plus divine, elle va bientôt devenir *démon* et prendre la place de l'homme dans l'enfer surnaturel qu'il va imaginer, mais cela viendra progressivement, par étapes.

D'abord Platon, dans le *Banquet*, nous représente les *Daïmones* comme des existences intermédiaires entre la nature divine et l'homme, et non seulement intermédiaires, mais médiatrices, apportant aux hommes les ordres et les bienfaits divins. Ces *Daïmones* comblent l'intervalle qui existe entre le Ciel et la Terre. Chaque homme a son *Daïmon* particulier, que Platon appelle son ange gardien. C'est, au début, un bon esprit, juste et bienveillant. Inutile de faire remarquer que c'est la Femme qui est représentée ainsi, inconsciemment.

C'est dans cette démonologie de Platon que le Catholicisme prend l'idée d'un *démon*, c'est-à-dire d'un mauvais esprit agissant contre l'homme, et ce mauvais esprit, ce sera la femme, pour lui, parce que c'est elle qui réagira contre une religion qui sera faite pour anéantir son autorité et supprimer à jamais son antique Divinité. Mais les femmes ne se laisseront pas attaquer sans se défendre et sans rendre à l'esprit du mal le sexe masculin, et c'est sous cette forme que nous le verrons régner dans tout le moyen âge.

Alfred Maury, dans son *Histoire des Religions*, dit que les Pères de l'Eglise ont donné aux démons les mêmes caractères

que l'on rencontre chez les Platoniciens, et il ajoute : « Ces écrivains puisent dans les livres des Grecs ; ils empruntent leurs paroles, ils s'arment de leur autorité, ils partagent toutes leurs superstitions, et c'est en se référant à Platon qu'ils déclarent l'univers livré au culte des démons, d'êtres méchants et pervers qui inondent l'atmosphère, entrent dans le corps humain, parlent par les oracles, suggèrent les pensées mauvaises et les actions coupables, habitent enfin dans des idoles que le vulgaire prend pour des images de la Divinité, et se nourrissent du sang des victimes et de la fumée des sacrifices. »

« Tandis que les Chrétiens réservent aux diables, confondus avec les démons, tous les caractères des démons du néo-platonisme, ils appliquent aux anges ce que les philosophes avaient rapporté au rôle bienfaisant des démons. Ils en font même des génies psychopompes qui président à la formation des âmes. »

« L'héritage de Platon passa tout entier dans les dogmes chrétiens, qui firent de sa démonologie une arme puissante pour renverser complètement le polythéisme dont elle avait déjà ébranlé la base. »

## SA RÉPUBLIQUE

Dans sa République, Platon se préoccupait de chercher quelle pourrait être la meilleure forme de gouvernement masculin. Il expose sa conception de l'Etat en attribuant la plus grande importance aux qualités viriles.

Il ne faut pas oublier que la gynécocratie avait régné jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle, que c'était depuis lors que les Etats tourmentés par la révolte de l'homme cherchaient à fonder un régime androcratique. Mais, du temps de Platon, ils n'y étaient pas encore arrivés et chacun donnait son avis sur cette question sociale qui ne devait jamais trouver de solution.

Platon dit (Livre IV) : « Si on demandait à un législateur de faire de bonnes lois, voici ce qu'il répondrait : « Donnez-moi un Etat gouverné par un tyran ; que ce tyran soit jeune, qu'il ait de la mémoire, de la pénétration, du courage, de l'élévation dans les sentiments ; et enfin que toutes ces qualités puissent être utiles au dessein que je me propose. »

« Je mets au premier rang la tyrannie ; au second, le gouvernement monarchique ; au troisième, une certaine espèce de

démocratie ; au quatrième, l'oligarchie, qui, de sa nature, est le moins propre à donner naissance à ce gouvernement parfait, parce que c'est dans l'oligarchie qu'il y a le plus de maîtres. »

Ce tyran que Platon rêve et qu'il fait ressembler au précepteur de Télémaque, au sage Mentor, c'est Minerve, masquée, du reste, sous les traits de Mentor, c'est la Sagesse féminine donnant droit à l'autorité absolue parce qu'elle est l'image de la Justice.

Mais, du moment où c'est d'un gouvernement masculin qu'il s'agit, comme on ne peut plus supposer que la Justice et la Sagesse vont se trouver réunies dans un homme, on est bien forcé de reconnaître qu'un tyran n'est qu'un vulgaire despote, régnant *contre* l'intérêt de tous. Du reste, l'histoire va le prouver.

Il est curieux de constater comment l'homme qui attaque les droits de la Femme va de l'égalité à la supériorité. Platon met dans la bouche de Calliclès ces paroles bien connues : « Nous prenons, dès la jeunesse, les meilleurs et les plus forts d'entre nous ; nous les formons et les domptons comme des lionceaux, par des enchantements et des prestiges, leur faisant entendre qu'il faut s'en tenir à *l'égalité* et qu'en cela consiste le beau et le juste. Mais, selon moi, qu'il paraisse un homme de grand caractère, qu'il secoue toutes les entraves, déchire nos Ecritures, dissipe nos prestiges et nos enchantements, foule aux pieds nos lois, toutes contraires à la Nature ; qu'il s'élève au-dessus de tous et que, de notre esclave, il devienne notre maître ; alors on verra briller la Justice naturelle.

« Hercule n'emmène-t-il pas avec lui les bœufs de Géryon, sans qu'il les achète et sans qu'on les lui ait donnés ? Son seul titre de propriété, c'est qu'il est Hercule. Que fait, d'ailleurs, la Loi même, reine des mortels et des immortelles ? Elle traîne avec elle la violence d'une main puissante *et elle la légitime.* »

## LES FEMMES DANS LA RÉPUBLIQUE DE PLATON

Quelle place Platon donnait-il aux femmes dans sa République ? Il réclame la communauté des femmes pour les hommes, mais ne dit pas si les femmes auront aussi la communauté des hommes. Il voulait, suivant l'ancien usage, que l'on fasse en sorte que les enfants ne connaissent pas leur père.

Le communisme de Sparte, vanté par Platon, comprend les

biens et les femmes en commun : un système qui consiste à faire le bonheur des gens malgré eux.

En attendant, il propose d'envoyer au gymnase les femmes des guerriers vêtues du costume symbolique de la Mère Eve ; il propose aussi de faire périr les enfants mal constitués.

Comme on le voit, les femmes constituent le troupeau humain. Il est bien entendu qu'aucune d'elles ne doit se distinguer, cela porterait ombrage au sexe masculin. C'est ainsi que ce philosophe chassait Homère de sa République. De la part d'un mysogyne, n'est-ce pas là une preuve que le grand poète anonyme appartenait au sexe détesté ? Du reste, on a gardé de lui cette phrase : « Couronnons-les de fleurs et reconduisons-les hors du territoire de la République. »

Il masculinise la Patrie et en fait la Patrie. Il fait dire à Socrate, dans *Euthyphron* : « Viens devant la *Patrie* comme devant la *Mère commune*. » Voyez la contradiction, il n'ose pas dire devant le « Père commun », cela choquerait trop les idées reçues.

Platon admettait les femmes aux leçons qu'il faisait dans les Jardins d'Académus, mais il exigeait qu'elles prissent l'habit de l'homme pour faire partie de son auditoire. Parmi ses disciples, on cite Axiothée de Phlionte en Arcadie, et Lasthémé de Mantinée, qui se déguisèrent en hommes pour suivre ses leçons. Et ce ne furent pas les seules, au dire de Clément d'Alexandrie.

Cet ostracisme du sexe féminin ne doit pas nous étonner : c'est le résultat du vice connu sous le nom d'*éphéborastie*, que l'on s'accorde aujourd'hui à flétrir, mais qui fut célébré chez les Grecs et les Romains par la poésie et les arts presque à l'égal de l'amour naturel. Platon le plaçait même au-dessus de ce dernier ; il dit dans le *Banquet* : « Je ne connais pas de plus grand avantage pour un jeune homme que d'avoir un amant vertueux. » Devenu l'ennemi de la Femme, mais impuissant à dompter ses sens, l'homme tomba dans des excès qu'il glorifia pour s'en excuser, mettant, comme toujours, non ses mœurs au niveau de la morale, mais la morale au niveau de ses mœurs.

Platon sentait l'énormité de son audace et redoutait le sort de Socrate. C'est pour cela qu'il quitta son pays et parcourut l'Égypte. Et Cicéron qui le relate, ajoute qu'il reçut des prêtres égyptiens une partie de ses connaissances. Sa métaphysique serait d'origine orientale.

Diogène Laërce raconte que Platon acheta pour 100 mines

(ou 11.000 deniers) l'ouvrage de Philolaüs, un Pythagoricien, dans lequel il puisa et qu'il reproduisit dans le *Timée* en en faussant le sens.

### L'INSPIRATION

Platon travailla, comme son maître Socrate, à détruire les doctrines féminines du passé et à les remplacer par des idées nouvelles plus masculines.

Cependant, il savait bien ce qui manquait à l'esprit de l'homme, car il attachait un prix immense à l'*inspiration*, qu'il considérait comme « *une faveur divine* », mais il est bien entendu que cette Divinité dont il attend la Vérité, ce n'est plus la Déesse, c'est l'entité surnaturelle inventée par Socrate. A ses yeux, la vertu et la sagesse sont des dons d'*en haut*, et c'est d'un être *irréel* qu'il attend une *révélation céleste*. Mais il est bien forcé de constater qu'elle se produit rarement, et il dit déjà : « beaucoup d'appelés et peu d'élus ».

La Poésie, d'après Platon, était une inspiration au moyen de laquelle on revêt d'un langage humain et l'on transmet aux hommes les idées *des dieux* (*De Dignit.*, L. VI, c. I).

Ce système a fait entrer dans le monde la suprême hypocrisie, celle qui consiste à nier l'esprit vivant de la Femme et à le mettre hors du monde, afin de s'affranchir de la direction morale qui avait été la religion suprême pendant l'époque théogonique. C'est poussé par l'orgueil que l'homme prétend, par son effort, trouver la vérité, mais, comme elle ne se révèle pas à lui spontanément, il la cherche au milieu d'un chaos de contradictions et ne la trouve pas.

Dans le *Timée*, Platon parle des théories pythagoriciennes « qui sont, dit-il, *idéales et abstraites* et ne reposent sur aucune donnée expérimentale ».

C'est cela qui prouve qu'elles émanent de l'esprit féminin, elles procèdent de la faculté divine, l'*intuition*, dont il ne peut avoir aucune idée. Cependant, Xénophane avait dit : « L'homme ne peut pas savoir le fond des choses, il ne voit que les apparences. » Et il avait même ajouté : « Ce qui caractérise les fous, c'est le désaccord des hommes sur les choses. »

Socrate lui-même avait dit : « La Vérité ne peut pas être trouvée, donc il faut se tourner vers les choses utiles. »

Platon a inventé un art grammatical, cherchant la forme à donner aux idées, ce qui, pour lui, devient plus important que le fond.

\* \* \*

Au milieu des rêveries de Platon, je trouve quelque chose d'intéressant. Il raconte qu'un philosophe qui l'a instruit lui a dit que dans l'île de Délos on avait trouvé des tables d'airain rapportées des montagnes hyperboréennes. Cela nous confirme dans l'idée que nous avons que c'est du Nord qu'est venue la science de l'Asie et surtout celle des Grecs.

### DÉCADENCE DE LA GRÈCE

Nous venons de voir que les Grecs s'étaient jetés dans toutes les aberrations mentales, raisonnant sur tout et partout introduisant le paradoxe, le sophisme et l'erreur. Cet âge vit paraître une foule prodigieuse de philosophes qui mirent leurs doutes dans une multitude de livres. On discutait sur les choses les plus imprévues, comme les mystères du nombre trois ; sur la Parole et sur l'Esprit ; sur l'Hylozoïsme, la matière animée, première forme du matérialisme ; sur la *chute*, que les hommes nient et considèrent comme une pure fable ; sur le *sacrifice*, dont on méconnaît la signification première et qui devient le meurtre d'un être vivant.

Ce que l'homme méconnaît surtout, c'est la Femme. Depuis qu'on discute sa Divinité, qu'on la nie même, on lui donne un rôle inférieur ; elle devient (depuis Platon) un démon, et l'on nous dit que le philosophe Ménippe eut longtemps pour maîtresse une *empuse*, c'est-à-dire un démon femelle.

La mère d'un des plus grands orateurs grecs, Eschine, passait pour une *empuse*, sorte de démon nocturne. Et ces sceptiques cherchaient dans des pratiques superstitieuses la direction qu'ils ne savaient plus se donner à eux-mêmes. En Grèce, ils avaient recours à la *stichomancie*, sorte de divination par extrait au hasard d'un verset d'Homère.

Chez les Romains, on avait recours aux *Sortes Virgiliani*, qui devinrent les *Sorts des Saints* chez les Catholiques.

« Des prêtres de Thrace, les Cerrhéniens et les Borcobiens,

reconnaissaient pour chefs les prêtres de Junon. Leur supérieur était Cosingas, mais ils refusaient de lui obéir. Cosingas rassembla plusieurs grandes échelles de bois et les dressa bout à bout. Le bruit courait qu'il allait monter au ciel pour se plaindre à Junon de la désobéissance des Thraces. Ceux-ci, crédules et insensés, craignirent que leur chef ne montât vers la Déesse ; ils lui demandèrent pardon et lui promirent, avec serment, d'obéir à tous ses ordres » (*Polyænus*, VII, 22).

Voilà ce qu'est devenue l'idée de la Divinité dans la mentalité des Prêtres !

Si nous cherchons quel fut le résultat de la liberté de l'homme en Grèce, c'est-à-dire de son affranchissement de la tutelle morale de la Femme, nous voyons que chaque ville est en proie aux révolutions, que des petites tyrannies poussent de tous côtés, que la guerre règne entre les cités, qui se tuent réciproquement, que la Grèce n'a plus ni armée, ni marine, ni travail, ni argent, qu'elle est dépeuplée, qu'elle n'a plus d'hommes de valeur, qu'ayant tué la Femme elle n'a plus d'âme. C'est une anarchie générale. Pendant vingt-cinq ans, les juges ne siègent même plus. On ne s'unit plus, on n'a plus d'enfants. Polybe, qui écrit son *Histoire générale* au siècle suivant, cherche la cause de cette décadence dans l'esprit de l'Ecole d'Epicure. Il a raconté les dernières luttes de la Grèce, c'est une histoire lamentable, jamais il ne s'est commis plus d'atrocités. Les femmes étaient si malheureuses qu'elles se suicidaient en masse. Pour les en empêcher, on décréta que celle qui se suiciderait serait exposée nue sur la place publique. La pudeur posthume les retint.

C'est alors que les peuples du Nord appelèrent les Hellènes *Graïa*, mot celtique qui signifiait *grue* et dont on fit *Grecs*. Ils acceptèrent avec répugnance cette épithète, qui, cependant, leur est restée.

L'histoire nous montre les dominations tombant les unes sur les autres, se détruisant mutuellement : la Grèce subjuguée par la Macédoine ; la Macédoine tombant à son tour ; la grandeur des Perses disparue, celle des Parthes s'évanouissant de même ; l'Egypte, après des siècles de prospérité sous le régime gynécocratique, tombant aux mains des hommes qui se disputent le pouvoir ; et alors se dissipent comme un nuage les grandes Puissances qui disparaissent : l'Ethiopie, la Libye, Carthage, le Pont ! Sous la domination des hommes, sur la Terre entière souffle la

tempête, les vents contraires, qui jettent l'humanité dans les abîmes.

L'histoire nous montre les grands facteurs de l'évolution du Mal, la Luxure, l'Orgueil et l'Egoïsme, régnant partout où avait régné le principe de toute lumière et de tout progrès, l'*Esprit féminin*, c'est-à-dire l'*Esprit Divin*.

Donc, la Grèce de cette époque, bien loin d'être le berceau d'une race, représente déjà un stade avancé dans l'évolution humaine, puisque nous y trouvons une décadence.

La folie, dont les discussions des Ecoles philosophiques nous révèlent les degrés, est attestée par des déformations du crâne dont l'art grec nous a conservé le témoignage. Le grotesque, inscrit sous le n° 329 du catalogue du Louvre, représente un vieillard dont la tête a la conformation extraordinaire des dégénérés. Vu de profil, le crâne est fortement allongé dans le sens antéro-postérieur ; le front n'existe pas, il fuit immédiatement au-dessus des sourcils.

On retrouve, de nos jours, des crânes semblables chez les peuples dégénérés.

Ces formes sont souvent représentées dans l'art grec.

On y trouve aussi des crânes *scaphocéphales* (en forme de barque), ressemblant à un bateau dont la quille serait renversée en l'air et le grand axe posé suivant le diamètre antéro-postérieur. Ces crânes sont fortement allongés en arrière. L'oblitération prématurée des sutures interpariétales empêche le crâne de se développer suivant le diamètre transversal.

On trouve, parmi les terres cuites grecques, d'autres déformations, notamment des *microcéphales*, crânes réduits au minimum, comme celui d'un chien : le front n'existe pas, la face est très développée, le nez proéminent.

On trouve aussi des *trigonocéphales*, têtes dont le front se termine en pointe antérieurement ; au lieu d'une surface, le front présente un angle.

Enfin les *acrocéphales* (têtes en poire), crânes développés excessivement en hauteur, mais restés très étroits.

Donc, si la Grèce nous montre de beaux types, surtout chez les femmes, elle nous montre aussi des dégénérés précoces, qui, à cette époque de l'évolution humaine, ont dû se livrer à tous les abus nés des religions phalliques et qui ont dû disparaître depuis. Ce sont des races finies.

Voilà où l'homme arrive quand il n'a pas la Femme pour le guider, quand, livré à lui-même, il erre dans les sentiers de l'incertitude, commettant, pour ainsi dire, une erreur à chaque pas qu'il fait ; et, se trompant lui-même, il veut tromper les autres pour obéir à cet instinct autoritaire qui règne toujours chez l'homme pervers.

C'est ainsi que le Prêtre bouleversa la Religion, supprimant l'inspiration salutaire de la Déesse vivante, qu'il avait fait taire en la discréditant, et, à la place de son règne, institua l'ère du mensonge et de la fraude. De sa science supérieure il fit une discipline incohérente, de sa philosophie une rêverie, de la tradition un tissu de fables surnaturelles. Partout il mit le trouble de son esprit, mais il ne créa rien, ne travailla que sur le terrain qui avait été préparé par la Femme, défriché par elle, il y sema l'ivraie au milieu du bon grain, écarta tout ce qui le blessait, l'entravait dans la liberté qu'il voulait de faire le mal, et ainsi laissa perdre l'héritage des vérités premières, la grande science des temps antérieurs.

Et il ne s'aperçut pas que le résultat de son triomphe, ce fut la mort de l'âme, le néant de l'esprit, le désordre social. Il avait semé autour de lui la ruine, la terreur, le malheur !

La Femme, qui luttait pour le bien, voulait, au contraire, *la Vie*, la Vérité, la Justice pour tous les êtres humains. Quand c'est Elle qui triomphe, tout renaît, la Nature entière semble en fête, le calme revient, la prospérité la suit et l'homme lui-même renaît au bonheur, à l'enthousiasme ! On dirait que toute la Terre chante un magnifique *Hosanna* !

---

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS .....	1
L'HISTOIRE CLASSIQUE .....	1
PRÉLIMINAIRES .....	3
ANTAGONIE .....	6
LE MONDE ANCIEN	
Age viril de l'Humanité .....	7
Origine de l'Androcratie. Le Roi .....	7
Le Prêtre .....	14
La Profanation .....	17
Le Prêtre crée le Dieu .....	20
Origine des Dogmes .....	24
La Mythologie .....	27
RÉVOLUTION RELIGIEUSE EN ÉGYPTÉ	
Le régime masculiniste en Egypte .....	32
Séti-Seth .....	32
Meriamoun .....	34
Ramses .....	35
La dégradation des Ramessides .....	38
Hermès contre les Déesses .....	39
La Médecine hermétique .....	40
Les Mystères égyptiens .....	42
Le culte d'Hathor .....	45
La famille et les mœurs .....	46
Renaissance morale sous la dynastie éthiopienne .....	49
Le mariage sous la nouvelle dynastie .....	55
La Régente Amten .....	59
La science vaincue .....	61
Création du surnaturel .....	62
Hermès « Révélateur » .....	63
Parodie des Mystères .....	65
La Loi des sexes dénaturée .....	66
Le Livre des Morts des anciens Egyptiens .....	69
Transformation de l'écriture et du langage par l'hermétisme .....	72
Hermès plagiaire .....	74
Les Mystères des Hermès .....	75
Osiris et les dieux mâles .....	75
Les bœufs Apis dans les Mystères masculins .....	78
Renversement de la Loi des sexes .....	79
Paternité : Osiris le Père .....	80
Les femmes contre Hermès .....	82

Androcration .....	84
Les contes en Egypte .....	87
Les listes royales de Manéthon .....	90
L'Egypte sous les Ptolémées .....	94
Passage de la famille utérine à la famille agnatique .....	95
Droit paternel .....	97
Destruction des documents sous César .....	100
La science intuitive. Origine de la civilisation .....	102
Réaction masculiniste .....	104
Résultat social de l'usurpation sacerdotale .....	105
Décadence des Mystères d'Isis .....	107

## LES IRANIENS

<i>Révolution religieuse en Perse</i> .....	110
Le Livre sacré des Perses .....	111
Le titre du Livre .....	113
L'auteur de l'A-Vesta .....	114
Aryane dans la Mythologie .....	115
Diana surnom d'Aryane .....	116
Curiosités géographiques .....	118
Curiosités philologiques .....	119
La Théocratie féminine .....	120
Le culte de Vesta .....	122
Sabéisme .....	124
Encore des curiosités philologiques .....	127
La science de l'A-Vesta .....	128
L'origine des êtres organisés .....	132
Système chronologique des Perses .....	137
La morale de l'A-Vesta .....	139
Lutte des sexes en Perse .....	139
Eblis .....	140
Feridoun .....	140
Les montagnes de Kaf .....	141
Les Amazones .....	143
Le pays des Amazones .....	145
Le centre primitif de la religion .....	146
Androcration orientale .....	146
Le nouvelle forme religieuse chez les Iraniens .....	149
Zoroastre .....	152
Le nouveau dogme .....	152
La morale de Zarathoustra .....	158
Le culte de la nouvelle religion : la Magie .....	161
Transformation du Symbolisme. Le feu sacré de l'Esprit devient le feu physique .....	165
Imitation : le feu sacré mis dans l'homme .....	167
La magie de Zoroastre .....	167
L'A-Vesta persécuté, dénaturé, altéré .....	168
Attitude des savants modernes .....	171
Les Livres perdus .....	172
Les luttes de sexes racontées dans l'A-Vesta .....	174
La Femme, principe du Bien .....	175
La Prière .....	176
Hymne XXVIII du Yaçna .....	176
Le Vendidad .....	178
La Révélation d'après l'A-Vesta .....	179
Revision des Idées et des Ecritures en Perse .....	180
Les Mages en Perse .....	183

Les Fêtes.....	187
Alexandre le Grand .....	188
Renseignements parsis sur la destruction de l'A-Vesta par Alexandre .....	193
Renseignements des Grecs.....	194
Alexandre contre Candace.....	195
La Perse au III <sup>e</sup> siècle de notre ère.....	197
La Perse au IV <sup>e</sup> siècle.....	199
Le Mithriacisme.....	200
Les étapes du culte de Mithra.....	202
Les grottes .....	204
Les symboles.....	205
Parodie du sacrifice de l'agneau.....	206
Evolution de la Prière.....	206
Les lustrations, leur évolution.....	207
Evolution de la Pénitence.....	207
Evolution de la Communion.....	208
Le clergé .....	209
Les Mystères de Mithra.....	209
L'initiation de l'enfant.....	210
Evolution du Mazdéisme.....	212
Les Soufis .....	214
Origine de l'Ordre.....	215
Dernière heure .....	215

## L'INDE

Première époque. Première loi.....	217
L'A-Vesta est-il antérieur au Vêda ? .....	218
Origine du mot Dieu.....	219
Le Prestige divin.....	222
Révolution religieuse aux Indes.....	224
Les Castes.....	232
Les Parias.....	235
Violation des castes naturelles par les Brahmanes.....	236
Hérédité des castes.....	243
Altération des Ecritures.....	245
La tradition orale.....	247
Retour à la Légende.....	251
Vyâsa le classificateur .....	251
Falsification du Vêda.....	252
Les dates .....	254
Les Pourânas .....	255
Les 18 Pourânas.....	256
L'époque où les Pourânas ont été composés .....	258
L'Inde brahmanique (VI <sup>e</sup> siècle).....	259
Le Brahmane règne et fait des lois.....	260
La lutte des dieux.....	262
L'évolution renversée .....	265
Institution des Mystères.....	266
Ce qu'on enseignait dans les Mystères. Agni, le Feu sacré.....	268
Symbolisme. Le Lotus.....	270
La science primitive cachée dans les Mystères.....	272
Création .....	276
Apparition des êtres organisés. L'origine de l'homme.....	278
Origine des sexes.....	282
Les étymologies .....	284
Les âges de l'humanité d'après le Vêda .....	288
La Trimourti .....	292
Vishnouïsme .....	292

Vishnou, rédemptrice de l'humanité.....	294
Les avatars ou incarnations de Vishnou.....	295
La 10 <sup>e</sup> incarnation de Vishnou.....	296
Çivaïsme (de 500 à 200).....	297
Littérature des Çivaïtes.....	301
Origine de la philosophie hindoue.....	302
L'Inde au III <sup>e</sup> siècle.....	304
L'Inde au commencement de notre ère.....	306
Le Râmâyana, chanson des gestes de Râma.....	306
<i>Le Bouddhisme (Date incertaine)</i> .....	309
La doctrine Bouddhique.....	311
Les Conciles.....	313
Les deux Eglises.....	318
L'esprit du Bouddhisme.....	319
Les Arhats.....	320
Le Nirvâna.....	321
Le fondateur du Bouddhisme.....	322
Le Bouddha.....	322
La légende.....	325
Ses parents.....	326
Sa naissance.....	326
Son éducation.....	328
Ses contemplations.....	330
Les reliques du Bouddha.....	330
Les empreintes du pied de Bouddha.....	332
La légende de l'ascension de Bouddha.....	333
La statue.....	333
Les femmes dans la religion bouddhique.....	334
Le Lotus de la Bonne Loi.....	338
Réaction en Chine.....	341
Renaissance du Vishnouïsme.....	342
La neuvième incarnation de Vishnou.....	345

## EN CHINE

Chine.....	347
Récapitulation de l'histoire des temps primitifs.....	348
Yao, auteur des Livres sacrés.....	348
Le Chou King (1 <sup>er</sup> Livre).....	350
Yao, Chun et Yu.....	352
Le Y King (2 <sup>e</sup> Livre).....	354
Le Chi King (3 <sup>e</sup> Livre).....	356
Le Li Ki (4 <sup>e</sup> Livre).....	356
Le Tchun Tsieu (5 <sup>e</sup> Livre).....	358
Les quatre Livres de second ordre. Les Ssé Chou. — Le Ta-Hio (6 <sup>e</sup> Livre).....	359
Le Tchoung Young (7 <sup>e</sup> Livre).....	361
Le Lun Yu (8 <sup>e</sup> Livre).....	361
Meng Tseu (9 <sup>e</sup> Livre).....	362
Le Hiao King (10 <sup>e</sup> Livre).....	364
Confucius (551).....	365
Grande proscription des Livres.....	368
Restauration des Livres.....	370
La lettrée Pan-hoeï-pan.....	371
Lao-Tseu. Le Tao-Te-King (600-560).....	374
Le Taoïsme.....	375
Les Anges gardiens. Les Esprits.....	380
L'évolution morale en Chine.....	381
Le Dieu des Chinois.....	384

Les dieux androgynes.....	386
Traditions japonaises .....	389

## RÉVOLUTION RELIGIEUSE EN GRÈCE

Grèce.....	391
La Science antique cachée dans les Mystères.....	392
Les Mystères d'Eleusis.....	394
La Fête des Flambeaux à Eleusis.....	397
Cérès législatrice, Thesmophore ou Thesmias (Thémis).....	398
Les Mystères de Samothrace ou Mystères des Cabires.....	400
Cosmogonie .....	400
Les atomes dans la Cosmogonie phénicienne et kaldéenne.....	402
Le Septénaire .....	404
Les sept Cabires.....	404
Les Mystères béotiens.....	407
Les Mystères d'Ephèse.....	407
Hestia, le <i>Feu Sacré</i> .....	408
Le Bois Sacré .....	409
Le Logos. Révélation divine.....	410
La Loi morale enseignée dans les Mystères.....	411
L'Ambrosie .....	411
Le Nectar .....	413
Les victimes du Sacrifice.....	414
Réaction. Fables substituées à la science.....	415
Les trois fondatrices des Mystères.....	415
Calomnies .....	417
La conspiration du silence.....	418
Imitation .....	418
L'Hydre de Lerne .....	419
Le Polythéisme en Grèce.....	421
Origine de la Poésie et de la Divinité d'Apollon.....	422
Zeus .....	427
Le Prêtre chez les Hellènes.....	428
La Légende d'Orphée.....	430
Renaissance Pythagoricienne.....	437
Ordonnance de l'Ecole Pythagoricienne.....	441
L'Unité divine. L'individu et le duplex.....	442
Le Symbolisme des nombres.....	443
Le système duodécimal et le système décimal.....	445
La Hiérarchie psychique. Le Kosmos et le Mundus.....	446
Persécution. Destruction.....	447
Les Vers dorés.....	448
La Légende de Pythagore.....	455
Les Pythagoriciennes. Fondation des Collèges d'Hétaïres.....	458
La Philosophie en Grèce.....	463
Socrate (469-401).....	465
Les Doctrines socratiques.....	470
La mort de Socrate.....	473
La spéculation philosophique.....	474
Socrate justifié par les Modernes.....	476
Platon (429-347).....	479
Les Daïmons.....	481
Sa République .....	482
Les Femmes dans la République de Platon.....	483
L'inspiration .....	485
Décadence de la Grèce.....	486

En vente chez Marcel GIARD, libraire-éditeur  
16, rue Soufflot, et 12, rue Toullier, PARIS (5<sup>e</sup>)

---

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

L'Œuvre de G. RENOZ comprend deux séries : la série scientifique, synthèse des lois de la nature, divisée en six livres et portant le titre général de *La Nouvelle Science*, et la série historique.

# LA NOUVELLE SCIENCE

### LIVRE I : Les Forces Cosmiques

Origine et Evolution des Astres. Principes d'une nouvelle physique de l'univers. 3<sup>e</sup> édition, 1910 . . . . . 6 francs

La première édition, intitulée *La Force*, parue en 1890 . . . . . 4 francs

### LIVRE II : Les Facteurs de la Vie

La Substance universelle. Pluralité des Forces. Pluralité des Vies. Conception nouvelle de la chimie organique. Evolution de la matière. Synthèse des métaux (1920) . . . . . 8 francs

Ouvrage publié en 1890 sous le titre de : *Le Principe générateur de la vie*. . . . . 4 francs

### LIVRE III : L'Origine Végétale

Les Familles naturelles. Les Evolutions phylogéniques. *Troisième édition de la 1<sup>re</sup> partie*, comprenant l'origine végétale des mammifères (1905). . . . . 5 francs

*La suite de l'ouvrage est inédite.* Nombreuses planches et figures dans le texte.

Cet ouvrage a été publié pour la première fois en 1883, sous le titre de : *L'Origine des Animaux*, 603 pages . . . . . 25 francs

### LIVRE IV : Origine des Sexes

Cause cosmique de la différenciation sexuelle. Polarité inverse des deux sexes. Le dualisme physiologique . . . . . *Inédit*

### LIVRE V : Psychologie comparée de l'Homme et de la Femme

Base scientifique de la Morale. Explication des deux natures masculine et féminine pour faire cesser les luttes de sexes, 600 pages (1898). . . . . 12 francs

Résumé de cet ouvrage : *La Loi des sexes*, 20 pages. . . . . 1 franc

### LIVRE VI : Les Ages de la Terre

Origine, Evolution, Avenir de la Terre. Succession des vies à sa surface. Le cataclysme cosmique qui nous menace. . . . . *Inédit*

---

## **-:- SÉRIE HISTORIQUE -:-**

La série historique, qui comprend six livres, montre que l'histoire du monde primitif a été systématiquement cachée, qu'elle ne contient que des légendes dont il faut chercher le sens, des symboles mystérieux, des absurdités résultant d'une revision incohérente des textes primitifs.

C'est cette histoire cachée qui est restituée dans ces livres ; ils expliquent l'évolution de la vie morale de l'humanité depuis ses origines jusqu'à nos jours. On y trouve la source lointaine des croyances, des traditions, des légendes, et l'histoire des diverses étapes du développement de la pensée humaine.

# **L'ÈRE DE VÉRITÉ**

## **LIVRE I : Le Monde Primitif**

### *Histoire de la Préhistoire*

Origine de l'homme restituée. — Premiers stades de la vie humaine. — Enfance phylogénique. — Adolescence. — Ecllosion du sentiment religieux. — Première forme de la Divinité. — Le culte primitif. — L'âge d'or.

Théogonie. — Gynécocratie. — Matriarcat. — Les premiers livres sacrés. — Civilisation des temps anciens. — Origine des Mythologies. 420 pages (1921). 15 fr.

## **LIVRE II : Le Monde Ancien**

### *Origine du Mensonge Religieux*

Apparition du Prêtre destructeur de la Religion naturelle. — L'âge noir (Kali-Yuga). — Polythéisme opposé à la Théogonie. — Révolution religieuse universelle. — La science primitive cachée par les Hermès. — Le Surnaturel opposé aux lois de la Nature. — L'autorité brutale usurpe le pouvoir de l'autorité morale. — Documents détruits ou altérés. Bibliothèques brûlées. — Renaissance Pythagoricienne. — Décadence des nations. — Fin de la civilisation antique.

## **LIVRE III : Le Monde Israélite**

### *Les Origines secrètes de la Bible*

Le Sépher, première forme de la Bible. — Ce qu'il était. — Pourquoi on a caché le nom de son auteur. — Les sociétés secrètes fondées pour conserver son souvenir. — La Divinité primitive des Hébreux. — L'Israélisme. — Ce que furent les *sofetim* dont on a fait les Juges. Personnalité cachée et persécutée de Daud (dont on fait David). — Pourquoi le grand cri de douleur jeté dans les Psaumes. — Les Mystères de Jérusalem, origine de la Franc-Maçonnerie. — Lüttes de sexes. — Israël (ou les féministes) à Samarie ; Juda (ou les masculinistes) à Jérusalem. — Le *Livre* revisé par Esdras pour en dénaturer l'esprit. — La version des Septante en consacre les altérations. — L'exégèse moderne en recherche le sens caché.

## **LIVRE IV : Le Monde Chrétien**

Le premier Christianisme. Tentative de restitution de la science antique et de l'ancien régime théogonique du peuple d'Israël. — Histoire de son fondateur caché qui est une femme, Johanah, dont l'Eglise fait saint Jean.

Le second Christianisme fait par saint Paul en est l'antithèse. Il s'édifie sur la légende de Jésus et devient le Catholicisme.

## **LIVRE V : Le Monde Celtique**

Nous reprenons l'histoire des origines, chez les Celtes, pour montrer la grande civilisation partie du nord de l'Europe et répandue sur toute la terre.

Lutte morale en Gaule. — La vérité persécutée, la femme vaincue, le pouvoir brutal triomphant. — Les Mystères druidiques, les Chevaleries. — Transformation lente de l'ancien régime dans le Catholicisme.

## **LIVRE VI : Le Monde Moderne**

C'est par la terreur qu'on impose la doctrine nouvelle. — La Chevalerie, réaction contre le satanisme. — Les Vaudois et les Albigeois essaient une restauration féministe. — Les Templiers rapportent d'Orient les Mystères antiques. — L'Inquisition instaurée en France pour les combattre. — Réapparition de l'*Immaculée Conception*, souvenir altéré des anciens Mystères conservés dans l'ésotérisme. — La Réforme. — La Révolution. — Les temps modernes. — Triomphe final de la raison après 3000 ans d'erreurs. — Renaissance morale.

Chacun de ces volumes grand in-8 contiendra 500 pages environ et sera vendu 15 francs.